

Mon cher confident

garde contre l'indiscret; à ce
que ceci n'est pas pour le public
l'âme, c'est du cœur. J'ai f
ris, ce serait pour moi plaisir
trouver en toi, comme dans un
mes traits. Puis un confident,
Peines, plaisirs, émotions, je me
discretion; sois-moi fidèle.

4 -
Pour premier mot, je te mets en
l'important si diras, sans crainte
lic; c'est de l'intime, c'est de
pensé que dans vingt ans, si je
déliçieux de te relire, de me re-
un miroir qui garderait mes jeu-
c'est si doux, si nécessaire au cœur.
dirai tout. Je me repose en tu

Albrouse

Belle-Lettres.



Bibliothèque Nationale du Québec



Lionel Groulx

JOURNAL

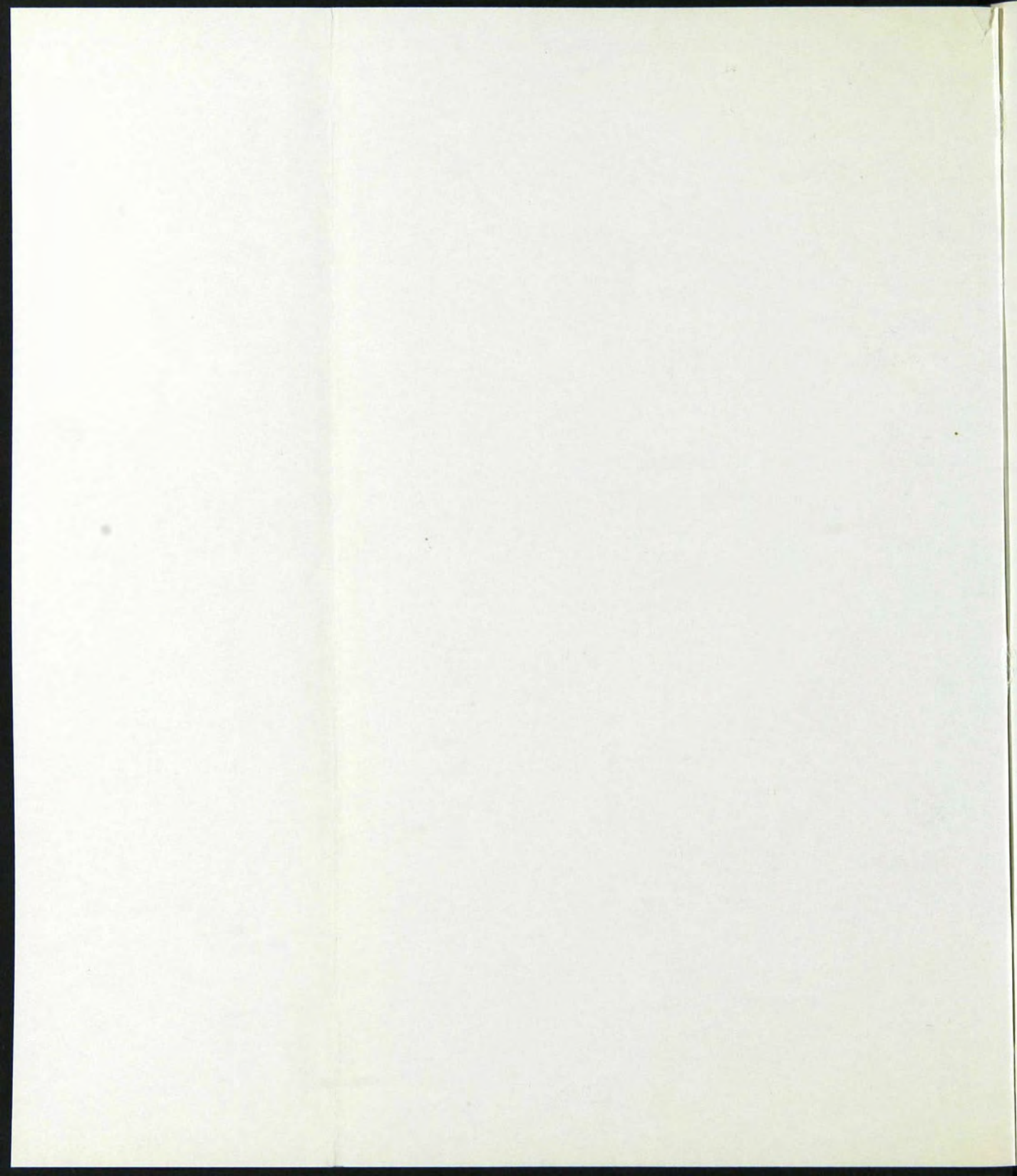
1895-1911

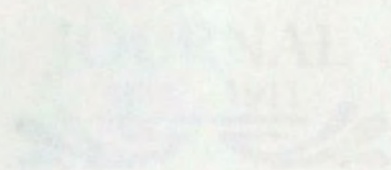


Cette édition critique, première et unique en son genre, présente le texte intégral et inédit du Journal de jeunesse de Lionel Groulx; un texte permettant de le suivre comme étudiant au Petit séminaire de Sainte-Thérèse, professeur au Collège de Valleyfield et de nouveau étudiant, cette fois en Europe.

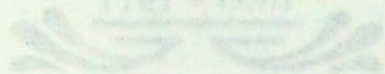
Ce document jette un nouvel éclairage sur la vie de collègue au tournant du siècle et sur la société québécoise pré-industrielle; il témoigne d'une écriture qui se fait petit à petit en s'exerçant sur des sujets aussi sérieux que la patrie, la religion, l'histoire et la littérature qui déjà annoncent le nationaliste, l'écrivain, l'orateur et l'homme d'action tel qu'on le connaîtra plus tard.





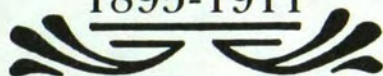


JOURNAL
1895 - 1911

A decorative flourish consisting of two symmetrical, curved, leaf-like shapes extending outwards from the bottom of the text.

JOURNAL

1895-1911



Lionel Groulx

I

Édition critique par

Giselle Huot et Réjean Bergeron

Sous la direction de

Benoît Lacroix, Serge Lusignan et Jean-Pierre Wallot

Biochronologie, Notices biographiques et Index thématique

Juliette Lalonde-Rémillard

Préface

Benoît Lacroix

1984

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
C.P. 6128, SUCC. « A », MONTRÉAL (QUÉBEC), CANADA H3C 3J7

Le ministère des Affaires culturelles a accordé
une subvention pour la publication de cet ouvrage.

La documentation photographique a été
préparée par les soins du photographe
Juan Recasens de l'Université de Montréal.

FC
151
G7A3
1984
n.1

ISBN-2-7606-0654-6

Dépôt légal 4^e trimestre 1984

Bibliothèque nationale du Québec

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés

© Les Presses de l'Université de Montréal, 1984

© Fondation Lionel-Groulx et Juliette Lalonde-Rémillard (1984)
pour le texte du *Journal* de Lionel Groulx.

D8500631

Préface



Le 27 mars 1957, par acte notarié, le chanoine Lionel Groulx (1878–1967) fait donation à la Fondation, qui portera désormais son nom, de : sa maison située au 261, avenue Bloomfield, Outremont, Montréal ; sa vaste bibliothèque de plus de 15 000 volumes et de 4 000 brochures ; ses archives et son fichier, sa correspondance, ses manuscrits, sauf ceux de *Mes mémoires*, et son ameublement de bureau. Cinq ans plus tard, soit le 4 octobre 1962, nous proposons par lettre, au même Lionel Groulx, de faire l'édition critique de sa correspondance. Projet prématuré ? À la suite de quelques visites aux archives de la Fondation Lionel-Groulx, il a fallu se rendre à l'évidence : autre est l'heuristique, autre est l'édition critique proprement dite. Groulx a plus de 4 000 correspondants et nous pourrions parler d'au moins 15 000 lettres autographes. L'idée d'une édition de la correspondance fut sagement remise à plus tard.

En plus du dossier de la correspondance, il y avait au même siège de la Fondation Lionel-Groulx un nombre important d'inédits, des cahiers de cours, des notes de lecture, voire un journal personnel et un journal de voyage couvrant les années 1895–1911, des olographes par milliers, un matériau archivistique unique en son genre, sans compter la centaine de spicilèges chargés de documents et de textes difficilement repérables ailleurs. Une question s'est imposée : pourquoi n'existerait-il pas au Québec, comme dans les pays de grande culture, une édition critique de l'œuvre complète de Groulx ? Cette édition permettrait de préciser la pensée de l'auteur selon les époques, de constater son évolution et en même temps de rappeler la réaction des contemporains devant son œuvre. Lionel Groulx ne fut-il pas notre premier historien universitaire ? Professeur, orateur, éveilleur d'esprits et animateur de collectivités, n'a-t-il pas été le personnage qui a le plus marqué sa génération ? Le mercredi 11 janvier 1967, nous écrivions à nul autre qu'au chanoine Groulx lui-même :

... Il y a votre œuvre écrite. Est-ce trop rêver que l'Institut [Institut d'histoire de l'Amérique française] ou la Fondation [Fondation Lio-

nel-Groulx] (je ne sais pas très bien distinguer ces 2 organismes) oriente ses activités, et dans le plus bref délai possible, vers un grand projet qui paraît essentiel à l'orientation même de notre vie nationale, je veux dire l'édition critique et complète de vos écrits. Comme je suis à préparer l'édition des œuvres de Saint-Denys Garneau, que mon équipe doit terminer d'ici 20 mois, je crois être en mesure de dire qu'il s'agit là d'une œuvre aussi difficile qu'urgente. Pourquoi une édition critique ? Parce que vous avez fait connaître l'histoire et que vous l'avez faite aussi. De plus, une édition critique sur une période aussi longue suscitera monographies et travaux de tous genres. Je sais que le Canada français n'est pas tellement friand de ces éditions. À part celle de Nelligan par Lacourcière, nous en avons peu. C'est dommage que les universités soient si peu attirées par l'édition savante et technique. Non il ne s'agit pas d'un luxe mais d'une œuvre d'esprit et d'un travail qui demande beaucoup de patience, beaucoup d'objectivité et beaucoup de flair. La codification des manuscrits et des variantes elles-mêmes exige une persévérance à toute épreuve. Mais j'ai été frappé par l'accueil que vous m'avez accordé et aussi par les connaissances irremplaçables de Madame Rémillard ; alors je me dis : si l'Institut met immédiatement sur pied une équipe d'éditeurs critiques, non seulement nous sauvons des milliers d'heures à nos descendants, mais nous créons immédiatement tout un mouvement historique qui vient rejoindre les objectifs prévus par votre Revue dès 1947 ...

Aussitôt, c'est-à-dire le lendemain, Lionel Groulx nous offre un rendez-vous. Il est trois heures de l'après-midi. Nous le revoyons encore, il aura quatre-vingt-neuf ans le 13 janvier : le regard toujours fier, des yeux qui vous fixent droit, avec le goût évident de transmettre un message. Sa petite taille et ses habitudes d'homme clérical, poli, réservé, l'ont mal préparé à porter cet habit étrange de clergyman qu'il a accepté sans protester bien qu'habitué à la soutane traditionnelle. Sa voix est feutrée. Un léger tremblement des lèvres, mais les mots qui viennent librement, correctement, jamais ne révéleraient l'âge de celui qui les dit : « Je vous laisse faire avec vos projets. Mais si vous avez besoin d'un renseignement, d'une précision, vous pouvez compter sur moi. »

Lionel Groulx est évidemment, et c'est compréhensible, heureux de la proposition. Heureux, flatté aussi, mais, selon ses habitudes, faisant tout son possible pour ne pas trop le laisser paraître. Sauf que, quatre jours plus tard, le 16 janvier, il écrit à Denis Vaugeois, historien et conseiller au ministère de l'Éducation du Québec : « ... Un quelqu'un est venu me voir qui, lui aussi, a des projets. Beaucoup de ces projets, je le pense, rencontrent les vôtres. Il me serait facile de vous préparer une rencontre chez moi, à Outremont. La seule difficulté est que mon homme est lui-même aussi occupé qu'un grand fonctionnaire. Il en irait, par conséquent, d'une question d'heure et de jour. » Il y ajoute notre lettre du 11 janvier. M. Vaugeois répond en proposant que Jean-Pierre Wallot, historien et professeur à l'Université de Montréal, se

joigne à nous. La réunion amorcée par L. Groulx aura lieu sans lui (il est d'accord) le 25 février 1967, chez les Pères Dominicains au 2715, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, à Montréal. Aussitôt, l'unanimité. Groulx réussit difficilement à ne pas dire, encore une fois, sa satisfaction. Le 15 mars 1967, il avoue cependant certaines réticences, moins sur le projet que sur le fait que certaines pages de son œuvre lui sont difficiles à supporter, mais sans dire lesquelles : « Vous entendez bien que le projet me surprend un peu. Il y a tant de mes ouvrages qu'à distance j'ai peine à avouer. » De plus, il a des pressentiments (il mourra le 23 mai suivant) : « Puis, il me paraît bien assuré que, de cette entreprise, je ne verrai ni la fin ni peut-être le commencement... »

Le même 15 mars, il nous écrit ces mots de certitude et d'encouragement explicites : « ... Le projet de cette réédition prend corps. Et votre esprit d'initiative en est responsable. Je vous regarde aller avec intérêt et beaucoup de désintéressement... Tout au plus me plairait-il, si mes discours et écritures ont pu rendre quelque service à notre petit peuple, qu'ils continuent à servir quand je ne serai plus là... »

Ceux qui savent comment fonctionnent les organismes subventionnaires, comment les gouvernements ont le goût de la procédure complexe et comment les savants ont aussi leur lenteur ne seront pas surpris d'apprendre qu'il a fallu des entêtements quasi sacrés, quelques dévouements inconditionnels comme ceux de M. Clément Saint-Germain, alors à la direction du livre au ministère des Affaires culturelles du Québec, et la ferveur d'une jeune équipe de l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal pour qu'on puisse enfin... après douze ans d'attente se mettre en route, contrats signés en multiples exemplaires numérotés, entre les ministères des Affaires culturelles et de l'Éducation du Québec, l'Université de Montréal et la Fondation Lionel-Groulx.

Il fallait aller au plus pratique et au plus nécessaire dans un projet d'édition des œuvres complètes ; d'abord les premières œuvres autobiographiques : un *Journal* (1895-1904) et les *Notes et souvenirs de mon voyage en Europe* (1906-1909, 1910, 1911). Les cinq cahiers du *Journal* ont été rédigés au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse et au collège de Valleyfield, quelques pages sont de Vaudreuil et du Grand Séminaire de Montréal. Quant à ses *Notes et souvenirs...*, ils sont d'Italie (Rome surtout), de France et de Suisse.

L'édition intégrale de ces textes est le résultat de cinq années intenses de recherches, de séjours dans les bibliothèques et d'un travail assidu des éditeurs au 261, avenue Bloomfield. Les deux textes sont éclairés par diverses compilations de noms, de dates et de faits, ainsi que par une introduction qui se veut à la fois soucieuse des idéologies de l'époque et respectueuse de la loi

du contexte de chaque œuvre. Avec les annotations des éditeurs, avec des informations multiples, le lecteur trouve l'occasion d'un dialogue ou même d'une critique qui lui permet d'élargir le champ culturel du texte.

Une édition critique, en effet, tient compte des divers olographes et manuscrits d'un auteur, accepte leurs variantes, détermine les leçons originales ou celles qui s'en approchent le plus. Elle s'efforce aussi de résoudre les problèmes d'identification de personnes, de lieux, de sources et de chronologie. Ce qui explique les divers tableaux et ajouts qui accompagnent l'édition.

Par son *apparat critique*, la même édition offre, en plus, un texte vérifié et vérifiable, des précisions biobibliographiques, des notes historiques qui permettent la connaissance des thèmes et des idées de l'auteur. Les éditeurs s'efforcent de renseigner sur le lieu, la date et la lettre du texte qu'ils éditent ; ils identifient les auteurs, les œuvres, les citations et les allusions. Voilà l'eau à la source, un texte pur, objectif, passé à la loupe, éclairé par une tradition orale encore vivante.

Pour simplement établir leur texte, le *texte reçu*, les deux artistes (le mot n'est pas de trop) de la présente édition, Giselle Huot et Réjean Beygeron, ont dû faire face à d'énormes difficultés et à un surcroît de travail imprévu et imprévisible quand il s'agit d'une « première » en tous les sens du mot. En effet, plusieurs des chroniques de l'édition critique, parues régulièrement dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* (juin 1979 – automne 1984), ont décrit les diverses tâches de ces éditeurs professionnels en dialogue continu avec leur ordinateur.

Le plus urgent, comme le plus délicat, fut évidemment l'établissement du *texte reçu* avec ses ratures, ses insertions, ses pastiches, ses reprises, ses fautes de ponctuation et ses textes parallèles. D'où les notes textuelles (près de 6 000) qui ont trait à la *littera* du texte.

Il y a le *texte*, il y a le *contexte*. Les deux exigent, à cause des circonstances que nous avons énumérées, des *notes littéraires* et des *notes historiques* : en tout 1 692. Pour leur part, les *notes littéraires* montrent que la culture de Groulx est déjà dans ses auteurs préférés et dans ses lectures autorisées. On est étonné qu'avec une éducation aussi livresque que celle qu'il reçoit, il puisse s'accorder autant de spontanéité dans ses choix. En outre de faire connaître les textes, les citations, les tendances de l'écrivain promis à une carrière grandiose, ces mêmes notes littéraires révèlent un être à la recherche d'une identité culturelle.

Que dire des *notes historiques* ainsi que des nombreuses notices biographiques qui les accompagnent ? Tout lecteur intéressé par l'histoire y retrouvera les événements qui occupent les jeunes d'une époque fertile en surprises ; il saura le nom et les attributions des personnes qu'intéresse le jeune

étudiant, bientôt prêtre et voyageur ; il connaîtra ses amitiés privilégiées, ses premiers sujets d'engagement, les options qui feront sa vie : religion, patrie, jeunesse, peuple, nation, exil, vocation messianique. À vingt ans, Groulx cultive les slogans et les amitiés partisans. Qu'il écrive au Québec ou en Italie, il n'est pas prêt à changer des idées déjà arrêtées sur son « petit pays ».

Les éditeurs espèrent aussi, par les notes historiques, mieux expliciter la loi du contexte. Ainsi, pour donner un exemple qui irait droit au cœur de Lionel Groulx : celui-ci établit un lien ferme entre foi et langue, religion et patrie, catholique et français, ce qu'il appelle « Les principes qui divègeront ma vie ». Nationaliste et croyant à part entière, et il l'aurait été même s'il n'avait pas été prêtre, il croit à une sorte de mariage sacré, voire providentiel, entre la langue française, gardienne de la foi catholique, et la foi protectrice de la langue, « l'une et l'autre mêlées dans une sorte d'union mystique » (*Le Français au Canada*, Paris, Delagrave, 1932, p. 227), ainsi qu'il dira à Paris. Il s'agit, pour lui, d'un lien essentiel pour son petit peuple toujours menacé d'être dévoré par la politique partisane. L'essor culturel du christianisme à travers l'histoire l'impressionne. Une religion qui a tant duré et qui a produit autant de héros, de saints et de saintes, autant d'œuvres magnifiques peut promettre la survie d'une minorité. Il tient à cette idée jusqu'à la toute fin de sa vie. Lire Lionel Groulx entre 1895 et 1911, c'est se rendre compte d'une époque qui, aujourd'hui, paraît assez particulière et dont il faut connaître le contour idéologique pour la comprendre. Nous savons, par exemple, que déjà à Valleyfield Lionel Groulx transcrit les extraits qui feront plus tard la substance de ses premiers cours de littérature et d'histoire du Canada, et ce dans une perspective qui demeurera la sienne.

Grâce aux index, aux tableaux historiques et biochronologiques, aux notes textuelles, historiques et littéraires, « sous-sol » de la présente édition, nous apprendrons les mécanismes d'une langue orale et écrite d'un jeune étudiant de Belles-Lettres, au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, qui commence à remplir des cahiers qui totaliseront plus de 200 000 mots. Par la même occasion les historiens des institutions et des pouvoirs retrouveront les grands idéaux de Groulx, ses « premiers maîtres à penser », ses options nationalistes et la manière dont il conçoit son œuvre d'éducateur « populaire ». Pour leur part, les historiens du vécu quotidien et de la culture populaire recueilleront une foule de renseignements signifiants sur l'habitat, la vie rurale, l'enfance, l'adolescence, les études, les sports, la religion quotidienne, les voyages et les préoccupations d'une époque, pour connaître la conscience québécoise.

Même si cette édition critique a ses limites et, sans doute, ses fautes involontaires quoique inévitables, les sciences humaines en général profiteront de ce texte à multiples dimensions, qui offre des faits, des connaissances variées à propos d'un écrivain ardent, fier, contradictoire à ses heures, mais ja-

mais fade. Elle leur rappellera les influences que Groulx a reçues, ses premières manières d'absorber ou d'écartier un auteur, les dominantes de sa culture exclusivement catholique, son goût de l'apologétique, les débuts de son enseignement, ses premiers contacts avec l'Europe, l'ultraroyalisme et l'ultramontanisme à la mode et les premiers temps de l'Action catholique. En plus, ceux qui s'intéressent à l'histoire des jeunes, à tout ce qui est relation parentale, amitié, confréries et rêves d'époque, trouveront une abondance d'informations difficilement accessibles ailleurs. Ici les faits sont racontés avec une fraîcheur mais aussi avec un enthousiasme quasi inimitable de nos jours.

Au moment où G. Huot et R. Bergeron terminent leur édition, les écrits autobiographiques sont en train de retrouver les grâces du public et des hommes de lettres. À l'historiographie des hauts faits et des dits des grands, après l'histoire à longue durée et les études des structures des sociétés que les historiens ont largement privilégiées, voici les récits de vie, les mémoires, l'histoire du vécu quotidien, l'olographe familial, les écrits mineurs, les brouillons, l'oral, le visuel. Tout devient événement. L'histoire s'écrit une fois de plus, comme au temps d'Hérodote, à partir des inquiétudes du présent et non plus pour la seule reconstitution froide d'un passé orphelin. Ainsi, les premiers textes de Lionel Groulx, étudiant, jeune prêtre, jeune professeur, jeune nationaliste, prennent une importance capitale. « La jeunesse montre l'homme comme le matin le jour », dit Milton. Il est d'ailleurs significatif que pour rédiger *Mes mémoires Lionel Groulx, octogénaire*, ait fait un large usage de ces mêmes écrits de jeunesse que nous éditons aujourd'hui.

L'œuvre est inséparable de l'homme. Il faudrait, en vue d'une meilleure connaissance de Lionel Groulx le patriote francophone, religieux et passionné, qui n'aura au fond que fort peu changé d'idée depuis les années 1900, avoir accès aux nombreux inédits qui demeurent : ses écrits spirituels et pédagogiques, surtout sa correspondance. Mais, il va sans dire que dans l'hypothèse d'une édition critique des œuvres complètes de Lionel Groulx, ce *Journal* et ces *Notes et souvenirs...* auront toujours la priorité tellement il est vrai de dire et de redire que les fleurs sont déjà en promesse dans les racines de l'arbre qui va les porter.

Cette édition des pages premières de Lionel Groulx, nous la dédions à tous ceux et à toutes celles qui, en ce pays où il faut savoir recommencer, veulent apprendre comment se prépare et se vit la fierté d'exister. C'est le même Lionel Groulx qui appelle les siens au courage et à la durée du fait français en Amérique

comme en septembre 1913, dans la *Nouvelle-France* (Montréal, 1914, p. 12) : « Ceux qui viennent n'auront qu'à le vouloir pour devenir les maîtres de demain. »

BENOÎT LACROIX
Université de Montréal

Remerciements



Cette édition critique a été rendue possible grâce à la contribution du ministère des Affaires culturelles du gouvernement du Québec, du ministère de l'Éducation, du Fonds FCAC, de la Fondation Lionel-Groulx et de l'Université de Montréal.

Nous tenons également à remercier Bernard Derval, responsable de la gestion des fichiers informatiques, Yves Drolet pour la première transcription du texte, Gayle Comeau, Stéphane Stapinsky, Matthieu de Durand, Hugues Schooner, ainsi que Robert Desaulniers et Louise Richer du *Catalogue critique des manuscrits de Lionel Groulx*, Pour leur aide documentaire et, pour l'entrée des textes sur l'ordinateur et les travaux de dactylographie, Anne Benoit, Johanne Boijoly, Lucille Côté, Charles Doutrelepont, Thérèse Fournier, Suzanne Gaumond, Denise Saint-Michel, Sylvie Saint-vincent, Jo-Ann Stanton.

Nous remercions s'adressent aussi au Comité de rédaction de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* qui nous a accordé une chronique pour la durée de nos travaux, ainsi qu'au personnel de la Fondation Lionel-Groulx et de l'Institut d'histoire de l'Amérique française.



Lionel Groulx et l'écriture de son journal

Pourquoi n'ai-je plus de ces moments d'expansion, de ces frissonnements soudains de mon être, de ces élans secrets qui me faisaient prendre la plume comme sans y penser et me faisaient déborder dans de longues pages où n'écoutant que cette nécessité d'écrire, ne consultant que l'épanchement de moi-même, sans points, sans virgules, avec des phrases non françaises, je me hâtais mettant à profit ces rares instants de la vie où le cœur fut-il le roc le plus dur est frappé par une verge inconnue et ouvre ses flancs à des jets puissants et presque intarissables.

(Journal IV : 26 octobre 1899)

Le *Journal* de Lionel Groulx, ainsi intitulé par son auteur, regroupe cinq cahiers manuscrits, rédigés entre 1895 et 1904, auxquels nous avons joint *Notes et souvenirs de mon voyage en Europe*, cahier manuscrit, écrit entre 1906 et 1909, avec un ajout en 1910 et un autre en 1911. Nous faisons précéder ces deux œuvres distinctes, que nous avons réunies à cause de leurs similitudes formelles, de trois pages du *Cahier de notes de lectures*, I qui constituent à proprement parler la « préhistoire » du *Journal*. La nature de ces pages égarées parmi les notes de lecture n'a d'ailleurs pas échappé à l'attention de Groulx qui, dans une note marginale postérieure, écrit : « Une vraie page de journal, quoi ! » (117:3) De plus, le dernier de ces textes, daté du 6 décembre 1895 (le premier, du 11 mai 1895), précède presque immédiatement l'entreprise du premier cahier du *Journal*, le 16 décembre de la même

année. Au total, le corpus que nous éditons, totalise 919 pages manuscrites.

Groulx a dix-sept ans lorsqu'il entreprend la rédaction de son *Journal*. Alors étudiant, il écrit la majorité des textes des trois premiers cahiers au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, ceux du quatrième cahier au Grand Séminaire de Montréal, à l'évêché de Valleyfield où il est secrétaire de M^{gr} Émard et, comme dans le cinquième cahier, au Collège de Valleyfield où il est professeur. Tous les autres textes des cinq cahiers sont rédigés à Vaudreuil, son village natal. Enfin, les textes du sixième cahier seront écrits en Italie, en France et en Suisse où Groulx poursuit un voyage d'études.

Qu'est-ce qui inspire à Groulx l'idée de tenir un journal ? Moins son séjour au Petit Séminaire que la lecture du *Journal* d'Eugénie de Guérin qui lui en a, dit-il, un peu donné l'idée (124). En effet, à l'instar de celle-ci, il professe que son journal « c'est de l'intime, c'est de l'âme, c'est du cœur » (123) et qu'il l'écrit à la pensée que « dans vingt ans, si je vis, ce serait pour moi plaisir délicieux de [le] relire, de me retrouver en [lui], comme dans un miroir qui garderait mes jeunes traits ». « Peines, plaisirs, émotions, je te dirai tout » (*ibid.*) assure-t-il à son confident. Cette expression ne doit cependant en aucune façon se révéler contraignante : il ne faut « point faire de la cueillette de ses souvenirs ou de ses impressions une tâche obligatoire et journalière : cela pourrait être une œuvre d'intelligence, ce ne serait plus une œuvre de cœur. Ce serait remplacer la chaleur du sentiment intime par la froideur de l'histoire. » (601) Le journal, d'abord écrit pour soi, doit de façon primordiale être dominé par l'authenticité et la spontanéité.

Cependant, une crainte énoncée dès le tout début viendra perturber ce dessein : « Pour premier mot, je te mets en garde contre l'indiscret » (123). De ce refuge de son intériorité, menacé par l'œil de l'importun éventuel et de la censure possible qui en résultera, l'intimité se retranche. « Ce qu'il y a de plus caché, ce qui se passe de plus secret en moi, n'a jamais été reproduit ici » (173). Cette appréhension du regard de l'autre qui freine sa plume et ses confidences est néanmoins accompagnée d'une appétence nostalgique d'« un ami à qui retourneraient ces pages volantes. Que n'écris-je, moi aussi, pour l'amitié d'une sœur, d'un frère, d'un ami ! Leur souvenir aurait pour vertu de tirer de mon âme bien des choses qui n'en sortiraient peut-être jamais » (373).

Dans quelle mesure eut-il des rêves prémonitoires, lui qui, malgré son aversion pour le « curieux » qui « ouvrira [...] lira [...] gravera bien dans sa mémoire les traits à révélation, les mots intrigants pour pouvoir les divulguer à plaisir, et décrier celui qu'il a pris par trahison » (*ibid.*), paraît souhaiter l'éventuelle sortie des ténèbres de son *Journal* ? À plusieurs reprises, il semble faire appel autant à l'indulgence d'un problématique lecteur qu'à l'apparition même de ce lecteur bienveillant : « si un jour une main indulgente feuilletait ces pages, tu lui diras [...] quelles illusions ont nourri ma jeunesse, quels sentiments m'animaient au début de la vie » (345) et « Pauvres pages oubliées ! serez-vous quelqu'un de ces jours tirées de votre retraite solitaire ? Y aura-t-il une seule âme pour vous feuilleter et vous lire ? » (595)

Ce souhait semble s'être concrétisé puisque nous trouvons dans le *Journal* un passage qui suppose que Groulx prêtait son journal à Jean-Marie Phaneuf, son ami, professeur comme lui au Collège de Valleyfield, et au moins à deux de ses étudiants, Émile Léger et Erle G. Bartlett (ces deux derniers ayant été incités par Groulx à écrire leur propre journal) : « Et qu'est-ce donc quand c'est Erle, ou Émile, ou Jean qui me viennent surprendre agréablement dans mes travaux ? Il est bien rare qu'ils ne me laissent un mot, un sentiment, un souvenir qui continue de me distraire et de me parler en leur place. Si je leur répondais dans mon journal ! » (700)

D'autres sources révèlent qu'effectivement un tel prêt était consenti (voir lettre de L. Groulx à Émile Léger [ca mai-juin 1902] : 2ms. ; Émile Léger *Journal* : 10, 14, 34mss et la seconde édition d'*Une croisade d'adolescents*, Montréal, Granger Frères, 1938 : 105) et que ses amis lui donnaient en retour leur journal à lire (voir 671, 687 (E. G. Bartlett) ; V : 681-702 (É. Léger) ; 744 (J.-M. Phaneuf).

Il n'est pas impossible que la facture du cinquième cahier ait été altérée en fonction de ces lecteurs, qu'il ait été rédigé avec la conscience qu'il serait lu et aussi qu'il ait été amputé (voir 62-63) pour soustraire certains passages à l'un ou l'autre d'entre eux.

Par ailleurs, en écrivant son journal, Groulx n'a pas d'intention spécifiquement littéraire mais, graduellement, il y introduit des pièces destinées à un certain public. Déjà l'envie d'écrire le démange : « Avec un espoir encore inquiet, je me repose la question : saurai-je jamais écrire ? Saurai-je jamais tenir une plume, écrire dans les journaux, dans les revues ? Je n'ose pas encore

ajouter : écrire des livres ? » (*Mes mémoires* (Montréal, Fides, 1970) I : 55). Il fréquente toutes les tribunes, dont celle de l'Académie Saint-Charles, société littéraire du collège, dans le cadre de laquelle il présente régulièrement des travaux en prose et en poésie.

Le journal « intime » prend alors un caractère protéiforme. Dans la stratigraphie du *Journal*, nous pouvons donc distinguer deux principales catégories de textes selon leur destination : d'une part, les textes dits « intimes » qui en principe ne doivent pas être divulgués et, d'autre part, les textes destinés à la publication ou à une quelconque diffusion : travaux académiques, poèmes, lettres, discours, articles.

Deux modes d'écriture correspondent à ces deux catégories de textes. Premièrement, une écriture « spontanée » pour les textes dits intimes, qui ne comportent évidemment qu'un seul état, celui du *Journal*. Deuxièmement, une écriture « travaillée », une réécriture pour les textes destinés à un public. Ces derniers sont rarement des premiers jets, mais des versions définitives ou à tout le moins quasi définitives. Groulx peut aussi bien recopier dans son *Journal* un texte qu'il a présenté comme composition et qu'il remanie pour l'Académie Saint-Charles (voir le poème « A mon journal », 262), comme il peut prendre un texte du *Journal* et faire la démarche inverse : le présenter comme devoir de collège, puis, à l'Académie, après l'avoir révisé (voir le poème « Le langage du couchant », 281). D'autre part, ce dernier procédé n'est pas toujours sans danger. Un texte du *Journal* sur l'amitié, inscrit par Groulx dans l'*Académicien*, journal de l'Académie, se verra retiré par Groulx lui-même qui arrachera ces pages jugées sans doute trop intimes (285). Un texte écrit pour l'Académie à partir d'une page de *Journal*, mais plus développé, verra sa finale reportée ultérieurement au *Journal* (voir textes des 1^{er} mai 1898 et 28 mars 1899). D'un long poème, il peut tirer un autre poème (voir textes des 3 et 24 septembre 1897) comme quelques vers d'un poème peuvent être repris dans un autre poème (voir textes des 3 septembre 1897 et 10 janvier 1898). Un transfert de genre peut aussi s'opérer : un texte en prose donne naissance à un poème (voir texte du 22 juin 1897) de la même façon qu'un poème est cité dans un texte en prose portant le même titre (voir texte du 12 juin 1903). D'une lettre, il tire parfois un texte pour l'Académie (voir texte du 27 septembre 1898), comme il utilise certains passages du *Journal*, parfois de dates éloignées (voir textes des 22 novembre 1900 et 12 août 1901), pour former la substance d'une lettre (voir lettre à Émile Léger, 16 août 1901). Ces textes qui

peuvent n'avoir qu'une seule autre version, parfois même dans le *Journal* (voir textes des 14 février 1898 et 18 avril 1902), en ont parfois quatre, cinq. L'« amour presque enfantin » (518) que Groulx voue à son foyer lui fera produire quinze versions du poème intitulé originellement « Le chant d'un petit colon », puis « Mon foyer » (201). Des sources multiples nous restituent des versions des textes du *Journal* : onze sources manuscrites et quinze sources imprimées.

Le journal de Groulx représente, surtout dans la partie qui correspond aux années d'études collégiales, un document unique pour cerner l'histoire de l'accession d'un jeune paysan à la maîtrise de l'écriture. Il constitue un exemple privilégié pour l'étude d'un cas de mutation sociale à un niveau particulièrement raffiné, soit celui de l'analyse et de l'expression de soi, de ses valeurs et des valeurs du groupe auquel l'individu progressivement s'assimile. En ce sens, le *Journal* pourrait être utilisé pour mieux comprendre la stratégie du processus initiatique auquel la société québécoise conviait un certain nombre de sujets choisis, à l'intérieur d'un collège classique comme celui de Sainte-Thérèse, semblable à tous ceux du milieu canadien-français de l'époque, c'est-à-dire catholique, français, totalement masculin et bien sûr, le lieu privilégié des futures vocations sacerdotales.

Une des dimensions les plus fondamentales de cette initiation porte sur la langue, entendue ici non pas seulement en termes de lexique et de syntaxe mais aussi en termes de modèles d'expression : les grands auteurs et la rhétorique. C'est le sens profond de ce qu'on appelait « faire ses humanités », dans une société où la parole avait une importance extrême. Parole qui donne à la société son sens et ses valeurs : l'instruction, la prédication et l'écriture poétique ; parole qui procède à l'aménagement des pouvoirs : le discours politique ; parole qui règle les relations civiles et criminelles entre les citoyens : le discours juridique.

Les premiers textes du *Journal* sont écrits au moment où Groulx est en « Belles-Lettres », un an avant la « Rhétorique » qui, en principe, mène à un premier baccalauréat. Par le détour des lettres de sa mère qui nous sont restées, nous pouvons mesurer le degré de maîtrise de l'écriture déjà atteint par Groulx. L'éloignement de son fils force la mère à quitter le domaine de l'oralité pour recourir à l'écriture qui est celle d'une femme peu scolarisée. Le lexique est vraisemblablement celui du paysan, de toute

évidence souvent en désaccord avec la norme du français édictée par l'Académie. La syntaxe guide tout juste l'ordre des mots dans la phrase et encore là, l'unité de la phrase n'est pas toujours évidente. L'orthographe et les règles d'accords profilent une personne qui a entrevu un jour la grammaire française au cours primaire. Nous pouvons sans doute considérer ces documents comme un reflet assez fidèle d'un état d'usage de la langue que Groulx lui-même a dû partager à un certain moment de son enfance et qu'on ne pourra jamais situer avec davantage de précision. Nous pouvons néanmoins adopter une telle hypothèse sans grand risque d'erreur et conjecturer ces rapports entre l'écriture de Groulx et celle de sa mère.

Au moment, donc, où Groulx entreprend la rédaction de son *Journal*, il a déjà parcouru un bon bout de chemin dans son initiation aux humanités, dans son accession au langage qui fera de lui un homme de parole et d'écriture. Dès le début de son journal, on peut dire que le lexique, l'orthographe et la syntaxe sont acquis. Pour bien cerner ce point, nous avons examiné de près son écriture, armés des dictionnaires et des grammaires qui lui étaient contemporains. Il ne déroge qu'accidentellement à leurs normes. Sur le plan du lexique, on note très peu de canadianismes et encore moins de mots exclusifs à la langue parlée.

Dès le début également, il sait intégrer de courtes phrases latines à son discours, ces outils de pouvoir de la classe dominante francophone dans ses rapports de parole avec le reste de la société. Rappelons d'ailleurs que le collègue devait amener ses étudiants à une connaissance telle du latin qu'ils puissent suivre des cours de philosophie et de théologie et prendre des notes en cette langue. Notons aussi qu'il glisse ici et là, un mot ou une courte phrase en anglais. Ceci décrit assez bien les connaissances linguistiques acquises au moment où s'ouvre le *Journal*. Par la suite, le lexique va s'enrichir au gré de ses études et de ses lectures ; c'est la seule évolution notable à ce niveau. Dès cette époque, le fossé est creusé, sur le plan du langage, entre Groulx et son milieu familial : l'éducation a fait son œuvre.

Cependant, l'apprentissage de la langue ne se résume pas à s'approprier un lexique et une grammaire : l'usage raffiné de la langue s'apprend au contact des auteurs. On assimile des techniques d'écriture, on s'initie aux genres littéraires, bref, il faut apprendre à mettre en forme des textes. Ces phénomènes d'écriture, particulièrement explicites dans les premiers textes de

Groulx, suggèrent encore une fois des pistes de recherche pour l'histoire de l'acquisition de l'expression linguistique complexe par nos élites de la fin du XIX^e siècle. Le travail le plus évident à ce niveau consiste en l'identification des citations, pour autant qu'il soit possible de cadastrer le territoire d'une culture par l'extraction et la compilation des citations, des emprunts et des paraphrases d'auteurs que l'on retrace dans un texte.

Contre toute attente, compte tenu de l'intitulé de l'œuvre, la contexture du *Journal* de Groulx s'avère très riche en réminiscences et en pastiches de toute nature. Il devient un témoin précieux pour la mise à jour de ses premières sources intellectuelles, bien que leur reconnaissance ne se fasse pas facilement. Très souvent, les emprunts sont enchâssés dans la chaîne discursive sans qu'aucun signe graphique ne les démarque du texte de Groulx (le texte est peu guillemeté et peu souligné). Les mentions d'auteur se font très rares et les références à l'œuvre citée sont pratiquement inexistantes.

À quoi attribuer ces écarts méthodologiques ? À la lumière des quelques sources disponibles, relatives à l'enseignement qu'a reçu Groulx à Sainte-Thérèse, il ressort que l'étude de la littérature ne semblait pas tant perfectible par la précision du savoir que par le raffinement de l'émotion qu'elle provoquait chez l'étudiant. La préface des *Fleurs de la poésie canadienne* de l'abbé Antonin Nantel (directeur du Petit Séminaire pendant plus de vingt-cinq ans) est à ce sujet assez révélatrice.

D'autre part, sur le phénomène de l'appropriation littéraire, il ne faudrait pas omettre d'évaluer l'incidence d'une pédagogie basée sur la mnémotechnie. Dans un tel cadre d'apprentissage, les textes assimilés par tous semblent constituer un savoir commun, un métalangage « recyclable » au même titre que le langage lui-même. En effet, dans le *Journal*, particulièrement dans les premiers cahiers, lecture et écriture, deux gestes d'une profonde intimité, sont étroitement liés. Ce lien, Groulx l'exprimera dans ce raccourci saisissant : « De ce temps-ci, je ne lis pas, je n'écris rien. » (142)

Ces précisions apportées, voyons rapidement quelles sont les premières sources intellectuelles de Groulx et comment elles ont été récupérées et intégrées dans le discours du *Journal*.

L'influence la plus marquée dans la rédaction du *Journal* est celle d'un modèle européen, le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Comme nous l'avons déjà dit, de cette lecture lui vient l'idée

d'écrire son propre journal qui s'ouvrira par un paragraphe presque entièrement composé de quatre emprunts à cette œuvre. Dans ce paragraphe, Groulx opérera le « montage » de ces citations par la rédaction de ligatures syntaxiques et de phrases charnières qui maintiendront la linéarité du discours. Sans faire allusion à ces citations, Groulx nous apprendra dans les lignes suivantes qu'il est en train de lire le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Beaucoup plus tard, dans *Mes mémoires* (I : 51), Groulx ne manquera pas de signaler l'influence profonde de cette œuvre sur sa propre écriture ; il avouera : « Je pastiche [...] des pages du *Journal* et des *Lettres* d'Eugénie de Guérin ».

Mais en marge des structures formelles et des citations empruntées, c'est l'esprit même de l'œuvre d'Eugénie de Guérin qui envahira l'écriture de son propre journal. Une étude comparative des thèmes et de leur traitement dans ces deux journaux intimes serait fort révélatrice.

Le catholicisme et l'enseignement qui découlent de ces collèges sont fortement influencés par la France. En l'occurrence, il s'agit surtout d'une certaine France catholique, conservatrice, encore émue par les souvenirs de la Révolution et remuée par les luttes continuelles qu'elle doit soutenir. De Rome, capitale de la catholicité, viennent toujours les directives en latin, mais filtrées aussitôt par une élite catholique française représentée largement au Canada français par la diffusion des écrits de Joseph de Maistre, de Louis Veuillot, du père Lacordaire, de Frédéric Ozanam, du comte de Montalembert, de l'abbé Perreyve et d'autres. Tels sont, en effet, les maîtres à penser au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, tels sont également les maîtres préférés du jeune Groulx.

Les auteurs classiques, au programme des cours suivis par Groulx, laisseront également leur trace. Ainsi, le *Journal* compte une quantité appréciable de citations de Jean de La Fontaine ; or, au séminaire, la classe s'ouvrait par la récitation quotidienne d'une fable (voir I, n. 26). L'influence des auteurs de l'Antiquité (Virgile, Ovide, Homère, Horace) de même que d'autres auteurs du XVII^e siècle (Corneille, Fénelon) se font également sentir.

La réclusion et l'ennui qui en résulte invitent aussi à l'évasion qui se pratique également par la lecture de divertissement. Ce geste trouve sa plus claire manifestation dans le goût de Groulx pour les journaux de voyage. Ainsi, il lira, entre autres, *À travers l'Europe* du juge Routhier.

Bien sûr, d'autres auteurs influencent Groulx et la connaissance des textes littéraires lui parvient par d'autres voies que le livre. Les spectacles de théâtre et la lecture de discours et de poèmes dans le cadre de fêtes académiques tiennent une place importante dans le *Journal*.

Pendant, à mesure qu'il poursuivra son journal, Groulx se dégagera mieux de ses lectures. Son discours ne fera plus l'effet d'un collage. Il quittera le paysage imaginaire de sa propre parole pour celui d'une parole imaginée.

Dans ces cahiers du *Journal*, Groulx parle non seulement de lui-même, de son écriture, de ses lectures, mais aussi des événements du temps. Dès le premier cahier, il est question d'une grande assemblée agricole au Séminaire de Sainte-Thérèse : « On veut à tout prix remettre l'agriculture en honneur, ou plutôt enseigner aux cultivateurs à aimer leurs champs et leur état » (173). Quelques pages plus loin, Groulx fait mention de « nos élections de milices » et espère déjà à dix-huit ans, recruter quelques soldats capables de « revendiquer nos droits de catholiques et de Canadiens français » (190-191).

Il note froidement, le 13 juillet, la fête des orangistes, pour s'enthousiasmer peu après à propos de la fête de famille des Campeau de Vaudreuil (221-223). La religion encadre le tout, oui, mais de façon anecdotique plutôt qu'interprétée dans ses ensembles. Ainsi, la Fête-Dieu (211) est l'occasion d'une description romantique, dans le goût de l'époque, et non sans triomphalisme à propos de l'indifférence religieuse urbaine. On y apprend un peu plus tard que l'œuvre religieuse des *Pains de Saint-Antoine* fait fortune chez les étudiants des collèges toujours en quête de promesses et de demandes qui ne paraissent pas toutes issues d'une religion objective et aérée (256-257). Un peu avant, Groulx note une légende sur l'origine des aborigènes, « recueillie chez nos populations sauvages » (235) et qui lui a été transmise par son professeur d'histoire du Canada.

Le deuxième cahier du *Journal* contient une première tirade passionnée et d'une objectivité pour le moins douteuse sur la « fête de Sa Majesté Victoria » telle que vécue à l'époque dans l'empire britannique et au Séminaire de Sainte-Thérèse (305-306). Dans le troisième cahier (393-394) c'est la Saint-Jean-Baptiste à Montréal : le souffle y est encore et davantage puisqu'il s'agit du peuple canadien « catholique et français ». Le jeune

Groulx apparaît tel qu'il le sera peut-être toujours : impressionnable, sensible à la louange et au succès, près de la confiance.

Le voici lampiste au Séminaire, avec le pouvoir des clefs et certains droits de circuler ; il est touché et fier (416). Toutes sortes de remarques expriment les mentalités d'une époque qui nous est devenue lointaine : encore le goût de la fête, le besoin des discours, la sociabilité familiale, les occasions jamais manquées de se visiter, son départ pour le Grand Séminaire de Montréal (533-535), sans oublier la procession qui accompagne le délégué papal de Léon XIII au Canada et qui nous rappelle nos tendances latines à la pompe et à l'extravagance (538-539). Le quatrième cahier nous apprend également que l'heure est à l'hymne national. Ému d'entendre *Ô Canada*, il y va à son tour et compose un autre *chant national*, à l'usage d'une association collégiale de baseball (522-524).

Nous sommes en 1899, il est âgé de 21 ans. Dans le même cahier, il cite au complet le petit discours qu'il fit à l'occasion des régates annuelles de Vaudreuil : c'est l'éloge du sport, du courage, de la vie rurale, de la nation, de son pays le Canada, de la vigueur de notre race, etc. (530-532). Quelques pages plus loin (584-593), un premier essai, raturé et corrigé, sur une campagne politique en 1891 : nous y percevons son amour...et notre amour de la parole, des beaux discours et des assemblées contradictoires.

Le cinquième cahier du *Journal* contient des pages d'époque bien sûr, à propos des aspirations d'une minorité, des jeunes, sur l'*action* dite *catholique*, comme on la conçoit alors. Le goût de la croisade s'est déjà emparé du jeune abbé Groulx et la désormais célèbre ACJC aura, malgré ses improvisations, tenu en éveil toute une partie de l'*intelligentsia* de l'époque.

Toutes ces idées, il les affinera en Europe où il prépare son entrée turbulente dans la vie publique. Elles transparaissent déjà dans le sixième cahier, en marge de ses notes et impressions de voyage, tant en Italie qu'en France et en Suisse. Lionel Groulx, on le sait, aura de la suite dans les idées.

Il est certain que le jeune rédacteur du *Journal* n'échappe pas au projet toujours rêvé et rarement atteint d'une société catholique et française nettement identifiée. L'importance qu'il accorde déjà à la religion et à la patrie dans son *Journal* et dans ses écrits de jeunesse à l'Académie Saint-Charles, dont il est le président en 1898-1899, le dit assez.

Commencé à 17 ans, le *Journal* prend fin alors que Groulx a 26 ans. Avec le temps, le geste quotidien de l'écriture du *Journal* se voit remplacé par des élans sporadiques. Les textes deviennent rétrospectifs de plusieurs jours, de semaines, de mois entiers. Naturellement, les textes s'allongent et esquissent une reconstruction d'événements choisis et déterminés comme marquants.

À mesure que l'idéal de vie en gestation s'engage dans la voie de l'accomplissement, l'homme d'action envahit de plus en plus l'être romantique au spleen cyclothymique. « Le meilleur de moi-même n'est pas dans ces pages. Mon âme s'échappe partout ailleurs plutôt qu'ici. » (700) Arrive un stade où Groulx doit se départir de son journal proprement dit, sans toutefois l'abandonner tout à fait par le biais de la correspondance et de l'apostolat :

J'ai presque délaissé mon journal. Le temps est venu d'occupations sérieuses, plus sérieuses. Ce mouvement des jeunes auquel je me donne sans réserve ne me laisse plus de temps à consacrer aux travaux qui ne sont pas que des travaux. Autrefois, j'avais ce besoin, besoin impérieux de vider ici mon âme. Aujourd'hui, je la vide dans mes lettres et dans l'âme des jeunes. C'est plus utile et plus prêtre. (784)

Les historiens de l'écriture intime ont souvent remarqué que les auteurs de journal oublient leurs premiers propos dès qu'ils passent à l'action et il arrive que plus tard, dans une période d'inactivité, ils se souviennent, s'étonnent, notent et amplifient. Le *Journal* se fait alors *Mémoires*. Lionel Groulx aura écrit les deux. Comme un manuscrit placé dans une bouteille, son auteur l'aura attendu sur l'autre rive ; le vieil historien des *Mémoires* s'est en effet penché sur ses petits cahiers de jeunesse, le commencement de son écriture, mais de l'autre côté cette fois, de la fenêtre du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse. Devant lui s'est ouvert la perspective du passé, l'itinéraire inversé de sa vie.



II

Lionel Groulx ou le nationaliste des premières heures tel que révélé dans le *Journal*¹

Le dépôt que je t'ai confié, tu vas le garder précieusement, et si un jour une main indulgente feuilletait ces pages, tu lui diras ce qu'ont été mes dix-neuf ans ; quelles illusions ont nourri ma jeunesse, quels sentiments m'animaient au début de la vie. Tu lui diras que je ne voulais n'être qu'à Dieu et à mon pays ; que jeune encore je leur ai voué ma vie, et que j'aurais voulu que mon dernier soupir leur fut encore utile, que le dernier battement de mon cœur battit pour ces deux grands amours.

(*Journal II* : 24 septembre 1897)

Nous conformant à ce souhait, nous tâcherons de cerner le nationaliste Groulx dans son journal intime. Tout d'abord, nous parlerons des événements et des personnages historiques dont Groulx fait état dans son *Journal*. Ensuite, nous étudierons l'engagement nationaliste de Groulx, des promesses aux premières réalisations. Enfin, dans une troisième partie, nous tenterons de dégager les éléments de l'idéologie nationaliste groulxienne à cette époque.

1. Une première version de ce texte a paru sous le même titre dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37, 1 (juin 1983) : 148-154 ; 37, 3 (décembre 1983) : 517-523 ; 37, 4 (mars 1984) : 675-680 et 38, 2 (automne 1984) : 318-329.

I

De quelques événements et personnages historiques mentionnés dans le Journal

Les mentions d'événements ou de personnages ayant trait à l'histoire canadienne sont pour la plupart suscitées par certaines fêtes ou manifestations patriotiques, par certaines conférences, par certains travaux académiques, par des lectures ou encore par l'audition de morceaux de musique « canadiens ».

De l'enseignement proprement dit de l'histoire, Groulx dit peu de choses, sinon qu'il préfère jouer à « la main chaude » car c'est « fort plus amusant qu'une récitation d'histoire » (125). Un peu plus loin, il s'amende quelque peu mais ne manque pas pour autant de se plaindre des efforts de mémoire et des travaux imposés par ces « sciences bien belles si ce n'était ces compositions qu'elles nous amènent » (142) que sont le catéchisme et l'histoire. Enfin, il voudra relater une légende « sur l'origine des aborigènes » telle que rapportée par son professeur d'histoire du Canada (235).

C'est l'amour de sa petite patrie et l'exil qu'il doit subir, collègien, séminariste puis jeune professeur, et qui constitue un des discours itératifs les plus importants du *Journal* (nous en reparlerons dans la troisième partie), qui amène Groulx à mentionner son premier héros. L'image de son foyer appelle celle d'O'Connell : « Il est venu ce 20 juin ; j'ai vu mon foyer. Il en est venu un autre, le 5 septembre et je n'y étais plus. – Illustre O'Connell, comme je t'admire ! Tu es mon héros par excellence et c'est sur tes traces – ambition bien légitime – que tout jeune homme bien né voudrait marcher. » (120) Curieusement, à l'instar de ce dernier, la seconde figure évoquée, « l'homme d'État le plus éminent que le Canada français ait produit, Sir George-Etienne Cartier : notre O'Connell » (162) est aussi mort en exil.

Le pays qui a accueilli Cartier et pourchassé O'Connell inspire à Groulx des sentiments divers. Lui qui s'est oublié un jour jusqu'à accoler à l'Angleterre l'appellation de « mère patrie » (*ibid.* ; il faut dire à sa décharge qu'il rend alors compte du livre *À travers l'Europe* du juge Routhier qui utilise cette expression), entre dans « des colères bleues contre Albion » (147-148) devant le sort fait aux Irlandais. Si, pendant cinq pages, il parle avec admiration de cette « figure la plus sympathique, la plus chrétienne du trône d'Angleterre », mise en scène dans la pièce *Édouard le confes-*

seur, roi d'Angleterre, écrite par l'un des professeurs du collège, l'abbé Proulx, l'explication suit immédiatement : c'est qu'alors « Albion en était à son âge de lumière et de loi » (185). Mais avec le schisme, elle semble s'être départie de toute humanité pour apparaître à Groulx comme un « tyran », un « Tamerlan » (269), dont l'attitude envers l'Irlande le fait s'exclamer : « Je ne connais pas chez les barbares de l'Antiquité païenne de plus abominable, de plus satanique tyrannie que celle que l'Angleterre a fait peser sur l'Irlande » (147).

Sur les fêtes d'origine anglo-saxonne célébrées au Canada, il note fraîchement par exemple, sans aucun commentaire : « Les orangistes hier célébraient l'anniversaire de la bataille de Boyne », pour enchaîner aussitôt : « J'ai laissé ma place à mon plus jeune frère pour conduire le cheval » pour, quelques lignes plus loin, insister avec un regain d'enthousiasme sur le fait que la veille également on fêtait à Vaudreuil la famille Campeau, cette « famille privilégiée » qui est « ce qu'était la tribu de Lévi au vieux temps d'Israël » (221-223).

Quant à la fête de la reine Victoria, célébrée le 24 mai, il n'y voit qu'une occasion pour « les loyaux de Montréal » de convertir « bien des sommes en fumée », occasion au cours de laquelle « les orateurs s'égosilleront dans force discours pour prêcher un amour et une loyauté qui n'a jamais, certainement, pris racines dans leur cœur ». Comme si cela ne suffisait pas, il a fallu que l'on souligne également la fête à Sainte-Thérèse, où les musiciens du collège « se sont rendus en grande pompe sur le portique du Séminaire et là ont jeté au soir le *«God save the Queen»*. À quoi bon ces démonstrations ! « Comme nous étions bien plus avancés après cela ! comme les liens qui nous unissent à l'Angleterre s'étaient fortifiés ! et que l'annexion aux Etats-Unis était bien moins à craindre ! » Mais après tout, la fanfare, à l'encontre des feux d'artifices et la fumée des canons « qui va suspendre des nuages dans les airs et probablement nous amener de la pluie quand les semailles réclament du beau temps [...] ce n'est pas si malin [...] ça ne fait que... du vent » (305-307).

Lionel Groulx est souvent et volontairement mordant à l'égard des musiciens du collège qui n'emportent son adhésion que lorsqu'ils exécutent les chants du pays : « messieurs les musiciens, que j'aimai pour la première fois ce soir-là [...] ont exécuté « Sur les bords du St-Laurent » : Recueils de chants canadiens [...] le tout d'une musique à faire pleurer [...] Ah ! ce que c'est que ce

qui nous vient de la patrie » (310). Ces « accords de la musique qui paraissent vibrer sous le branchage » vont jusqu'à le réconcilier un moment avec la vie de collègue au point de la célébrer en adaptant une strophe de Crémazie (311-312).

Autant le *God save the Queen* a provoqué de cinglantes réparties, autant l'audition d'*Ô Canada* l'a « ébranlé jusqu'au fond de l'âme » et déclenché en lui un « gonflement de lave patriotique » (521-522). Entraîné par l'exemple du juge Routhier, il se met à la rédaction d'« un chant national pour le club des «*Greens* », association de base-ball et de ballon » qu'il a fondée l'année précédente avec deux amis (522-524).

Les fêtes doublées de manifestations patriotiques comme la fête de la Saint-Jean-Baptiste lui inspirent de « fiers sentiments qui frissonnent sous l'étoffe des bannières nationales » (394 ; aussi 528-530). Les manifestations comme celles des régates annuelles de Vaudreuil, qui ont évidemment pour premier objectif de célébrer le sport, sont transformées par Groulx, que l'on a invité à prendre la parole à la distribution des prix, en tribune propre à exalter la fière appartenance à la race et à proclamer que ceux qui s'adonnent au « véritable sport athlétique » et ceux qui l'encouragent « font une œuvre admirable pour ne point dire nationale » (531). Ces fêtes suscitent chez Groulx des réflexions patriotiques qui contiennent plusieurs éléments de sa conception du nationalisme. (Nous y reviendrons dans la troisième partie de notre étude.)

Groulx note la tenue d'une « Grande assemblée agricole [...] dans la salle du séminaire » car on « veut à tout prix remettre l'agriculture en honneur, ou plutôt enseigner aux cultivateurs à aimer leurs champs et leur état » (173).

Il approuve « l'heureuse initiative » prise par les étudiants de Québec et de Montréal dans leur tentative « de rapatrier les restes de Crémazie » (714). « Pour la manifestation des collégiens à Valleyfield » en faveur de Dollard, il compose un poème intitulé « Aux jeunes du monument à Dollard » (849-850), puis les paroles d'une chanson « Ils ne l'auront jamais ! », dont il a emprunté le refrain, dit-il, à un chant de France, « aux jours de [la] lutte scolaire franco-ontarienne » (850-851).

Les événements et les personnages historiques tant de l'histoire européenne que canadienne font souvent l'objet de travaux académiques au Séminaire de Sainte-Thérèse. D'autre part, pour un travail littéraire destiné à « briguer l'inscription au cahier

d'honneur » de l'Académie Saint-Charles, Groulx puisera son sujet « dans l'histoire nationale » et, dans un poème de 187 vers, il fera revivre les derniers moments du Père Garreau, en 1656 (314-319). Aux fêtes du Séminaire, auxquelles assiste régulièrement le juge A.-B. Routhier, on y joue des pièces de théâtre à caractère historique, dont *Maison neuve*, œuvre du professeur de Groulx, l'abbé Sylvio Corbeil, et dans laquelle Groulx fait ses « débuts d'acteur », sous les traits d'Astiscoua, capitaine huron (386-388).

Lionel Groulx est « curieux de lever le voile qui recouvre le secret de la vie de ces hommes qui appartiennent à l'histoire », de la grande comme de la petite, et il nous fait partager sa joie lorsqu'il apprend à connaître mieux le curé Ducharme lors d'une conférence prononcée par un des premiers élèves du fondateur du séminaire (428).

Et Groulx de s'interroger : « D'où vient cette émotion puissante, profonde qui nous envahit l'âme à la lecture des annales de son pays ? » C'est le passé que nous voyons « marcher devant nous », répond-il, « c'est toi, ô mon jeune pays, qui passe avec les vagissements de ton berceau, le bruit de tes victoires, les pleurs de la défaite et l'acclamation de tes derniers triomphes. C'est là qu'est le secret de notre enthousiasme. » (328-329)

Les grands noms que « l'histoire nous a jeté[s] » et qui retiennent l'attention de Groulx sont ceux des défenseurs de la patrie, de la langue et de la religion. Il se « découvre » devant les héros de Sainte-Foy agissant « sous l'influence du suprême stimulant de l'amour de leur pays et de la liberté française » (529). Comment pourrait-il passer sous silence et ne point se « courber » devant « ces géants de nos luttes parlementaires » que sont les Bédard, Bourdages, Papineau, Lafontaine, Cartier, car « leur grande figure reflète l'idée du plus noble dévouement, du plus pur patriotisme » (329). Il lit une biographie de Sir Adolphe Chapleau et il apprend, dit-il, par « la vie d'un de ses grands serviteurs à aimer mieux [s]on pays, à l'admirer davantage » (521).

Les membres du clergé comptent aussi parmi eux d'éminentes figures patriotiques invitées à maintes reprises au Séminaire de Sainte-Thérèse. Groulx annonce à son *Journal* la visite de M^{gr} Langevin, « l'évêque du Manitoba ; le grand défenseur de la minorité canadienne-française » qui doit les entretenir, suppose-t-il, de la question des écoles (202-203). Un peu plus tard, c'est au tour de M^{gr} Laffèche, venu au collège « au lendemain de ses qua-

tre-vingts ans », préoccupé encore par l'avenir du peuple canadien et lui prédisant « une belle et glorieuse mission », de susciter l'admiration de Groulx : « C'est une histoire vivante il a connu toutes les phases difficiles par lesquelles nous sommes passés dans le cours du siècle. » Et d'ajouter : « Oui ce sont là des spectacles consolants ! » (340)

Mais ces hommes si grands soient-ils, qui ont survécu à toutes les batailles, n'échappent pas à l'emprise inéluctable de la mort. Et qui reprendra le flambeau qu'ils délaissent ? Groulx s'attriste à la mort de deux de ses héros :

Cette grande perte pour la patrie canadienne [celle de M^{gr} Laffèche] a été précédée de celle de Sir Adolphe Chapleau, l'héritier des Lafontaine et des Cartier. Devant ces grandes tombes qui se ferment l'on se demande navré de tristesse de quel coin du pays se lèveront leurs successeurs, qui ira ramasser sur leurs tombes le pesant glaive de soldat qu'ils y ont laissé choir. (395-396)

Qu'en est-il des hommes politiques de l'époque ? Groulx ne peut manquer de signaler le « coup de tonnerre » qui « a éclaté sur le Dominion » lors de la victoire des libéraux aux élections de 1896. Il souligne que « L'Honorable Wilfrid Laurier [...] a l'honneur d'être le premier Canadien français à occuper la place de premier ministre au Canada depuis la confédération ». « Grande gloire pour notre race, ajoute-t-il, et fasse Dieu qu'elle ne nous soit point préjudiciable ! » Avec son « humble perspicacité, [il] ne plonge pas dans l'avenir cependant avec trop de confiance » car il « redoute le programme des vainqueurs » (218-219).

Un peu plus loin, en parlant de la « cause des écoles du Manitoba », il jette l'anathème, non seulement sur « ces orangistes doublés du plus étroit fanatisme » que sont les Cartwright, Sproule et Martin, mais aussi sur « notre lâche députation canadienne-française qui pour se cramponner au pouvoir, sacrifia son honneur, ses droits, sa religion » (321).

La vacuité de cette génération de nains l'amène à se tourner aussi vers la France d'hier à la recherche de héros, dont Berryer, car il « songe avec délices au rôle qu'aurait joué un homme de cette trempe en notre Parlement canadien » (*ibid.*), ce Berryer qu'il place à côté de ses autres « héros » qui s'appellent Ozanam, Montalembert, Lacordaire et Veuillot.

La politique étant ce qu'elle est, et Groulx étant ce qu'il est lorsque affligé d'un affreux rhume de cerveau qui métamorphose son « superbe nez » en « érable coulante », horripilé aussi à la pen-

sée de devoir parader constamment une telle « excroissance charnue », il suggère allègrement mi-figue mi-raisin que d'autres, comme lui affectés de « nez monumentaux », pourraient bien être tentés de voter lors des prochaines élections pour le parti qui promettrait l'abolition des nez. Du même souffle, il invite les libéraux à s'appropriier ce thème car « ils auraient là un bon moyen de se maintenir au pouvoir » (233).

Sa propre et brève expérience politique lui a d'ailleurs enseigné les grandeurs et les décadences de la vie politique. En 1900, il relate avec beaucoup de verve la campagne politique de 1891, ressurgie de sa mémoire à l'occasion des élections d'alors, au cours de laquelle les « bambins de la localité s'étaient mis en tête de jouer aux électeurs ». Déjà, les candidats ne sont pas « ce que l'école des Frères comptait alors de plus reluisant », mais plutôt « deux copains reconnus surtout pour de superbes fiers-à-bras ». Groulx, qui fit son éducation politique en allant écouter « dégoïser » les orateurs adultes lors des élections précédentes, est bientôt nommé orateur en chef du parti bleu ravi d'utiliser un tel savoir. On se risqua même à lui prédire qu'il allait « faire un membre ». L'assemblée contradictoire a lieu devant « une centaine de mioches, commencements de patriotes ». C'est d'abord au tour du « candidat rouge » d'adresser la parole, suivi de son orateur en chef qui se met à « déclamer naïvement une page de Chapleau [...] comme si cela eût été de la saine doctrine libérale ». Puis, l'orateur en chef du parti bleu s'adresse ensuite à l'auditoire, à la place de son chef, toujours équipé de ses poings mais affligé d'un manque flagrant d'élocution et subitement atteint d'un irrépressible bégaïement. « Tout vibrant sous son grossier pardessus d'étoffe du pays [...] l'œil enflammé, il [...] frappe ses adversaires à coups de boutoir » pour, à la fin, lancer « à grand renfort de *pectus* cette tirade » empruntée à quelque brochure : « Nous sommes les fils de la droiture et de la tolérance, nous ne tremblerons pas devant les fils du mensonge et du fanatisme. Nous sommes les fils de Sir John A. Macdonald et de Sir George-Etienne Cartier, nous ne reculerons pas devant les fils de George Brown » ! Acclamé par ses troupes, il est ensuite félicité par « le Seigneur du Village » qui l'encourage à poursuivre ses études pour continuer à « défendre les vrais principes ». Malgré la poltronnerie et les fanfaronnades de leur chef et la « corruption effrénée » des rouges, les bleus croyaient bien « la victoire enchaînée à [leurs] drapeaux », lorsque les résultats du vote les ayant détrompés, il durent concéder la victoire aux rouges « par 30

voix ». Le candidat bleu, ayant filé devant la défaite comme la fois d'avant devant l'auditoire, l'orateur en chef, en l'occurrence Groulx en larmes, soudain déserté par son « impassibilité d'homme politique », monte « aux hustings » pour remercier ses partisans et vilipender les rouges pour « une victoire achetée au prix de la corruption la plus éhontée [par] des paquets entiers de cigarettes [des] distributions scandaleuses de bonbons, de sucreries faites sur la rue, en plein jour » (584-593). Comme l'on voit, les bonnes mœurs politiques se transmettaient selon la plus saine tradition dans les mœurs des graines d'électeurs.

Il y a bien le « talent » ainsi que le « beau caractère » d'Henri Bourassa, alors député de Labelle, « dont le fier courage » le « séduit » et qu'il suit « tous les jours dans ses belles luttes parlementaires » (720-721), mais il doute que parmi « les hommes d'aujourd'hui [...] par trop déchus pour regarder en face » les glorieuses figures d'autrefois, on puisse trouver « par tout le pays [...] les dix justes de Gomorrhe » (330).

En écrivant, le 25 juin 1897 : « O Dieu [...] épuisez enfin la génération des timides et des traîtres, pour greffer à l'arbre de la nationalité l'ancienne tige d'héroïsme et de dévouement patriotique » (321-322), se souvient-il du sujet de la composition imposé, quelques jours auparavant, pour le concours du Prince de Galles, qui aurait dû l'obliger ainsi que ses confrères, des « collégiens catholiques et canadiens-français [...] pour être éloquents et pour gagner leurs points [...] de maudire la France, de blasphémer le Pape, l'Église, la foi de leurs pères ? » Curieusement, Groulx ne parle pas dans son *Journal* de ce prix auquel il a refusé de concourir, bien qu'il en fasse état beaucoup plus tard comme d'un « fait douloureux » dont il gardera « longtemps un souvenir amer » (voir II, n. 136).

Les dangers qui ont été le lot de la nation canadienne-française menacent toujours. Les « caractères nous font défaut » alors que l'« arbre national menace aujourd'hui de se dessécher. Je voudrais, ajoute-t-il, qu'il y eut quelqu'un pour crier l'alarme. Il importerait que chacun apportât sa part de secours, de travail pour conjurer le péril » (561). Lorsque Groulx écrit ces lignes, il a déjà arrêté le choix des principes qui dirigeront sa vie.

*L'engagement nationaliste de Lionel Groulx :
du rêve à l'action*

Au moment où Groulx est déjà résolument entré dans l'action, il écrit que « Le rêve est la préface de l'action. Et dans son « devenir », qu'est-ce autre chose, une action noble, qu'un lambeau de beauté morale découpée en plein rêve ? Les rêves de sa jeunesse sont la première ébauche de l'histoire d'un pays ». (*Une croisade d'adolescents*, Québec, l'Action sociale, 1912 : xiv.)

L'illustration de son cheminement du rêve à l'action, des promesses aux premières réalisations, nous montrera son penchant naturel pour le combat et l'envoûtement qu'exercent sur lui les causes malheureuses, décriées ou vaincues, son désir d'être un soldat ou chevalier se portant à la défense des deux grands amours de sa vie la Patrie et la Religion, avec pour frères d'armes les jeunes dont il revendique l'honneur de contribuer à la formation et qu'il prépare pour le combat au moyen de la parole, de l'écriture et de l'action sous plusieurs formes.

A. La vocation du combat

Collégien, à l'époque où il n'a pas encore fixé le choix d'une carrière et défini clairement sa vocation, Groulx rêve en tout cas d'être combattant :

J'ignore si ce sont là ce qu'on est convenu d'appeler des illusions, mais mes rêves à moi ne portent pas sur les attractions du monde : je méprise le monde et son art, ses séductions n'ont rien pu sur mes dix-huit ans. Non malgré mes faibles ressources, mes humbles talents, quand je plonge dans l'avenir, j'aime à me voir combattant. La lutte me grise et m'entraîne. Je ne suis pas né lutteur, toutefois c'est l'état de vie qui me sourirait le plus. (292-293)

Cette propension à la lutte, au combat est d'ailleurs attestée par toute la terminologie militantiste qu'on retrouve dans le *Journal*, comme dans les écrits de cette période : arme, armée, armer, armure, bataille, bataillon, se battre, bouclier, combat, combattant, conquête, champ de bataille, croisé, croisade, chevalier, drapeau, épée, étendard, guerrier, héros, héroïque, héroïsme, lutte, lutter, lutteur, preux, soldat, vaincre, vainqueur, victoire, etc.

Le combat est d'autant plus grand et plus noble qu'il s'attaque à un but difficile. Cet amour de la lutte le conduit donc inexorablement du côté des causes « vaincues », « décriées » ou « mal-

heureuses ». Car « Les hommes vraiment grands sont ceux [...] qui savent mettre leur conviction avant le succès, combattre les injustices régnantes et dire leurs faits aux erreurs en crédit. Ce sont ces vaillants qui ont aimé les belles causes décriées, et qui se sont montrés, au besoin, pour les soutenir, amants enthousiastes de la défaite et de l'impopularité ». (361)

Et lorsque, quatre ans plus tard, Groulx se souvient de son adolescence, c'est ainsi qu'il l'a gardée en mémoire :

Plus tard adolescent, quand les félonies de l'histoire se sont déroulées devant mes yeux, je me suis fait le chevalier errant de toutes les causes décriées ou malheureuses ; j'ai goûté le charme de fascination qu'exerce sur le cœur du jeune homme ce qui a souffert et si comme les paladins d'autrefois, j'eusse voulu donner à mon épée un nom qui eut marqué ses services et ses exploits, il eut fallu l'appeler « l'Infatigable ». (664)

Ses prises de position à la Société Ducharme, société de débats au Séminaire de Sainte-Thérèse, illustrent bien cette assertion ; il arrive en effet très fréquemment à Groulx de se prononcer en faveur d'une motion qui sera rejetée, ou contre une motion qui sera gagnée (voir I, n. 163).

Ces luttes vers lesquelles il s'achemine et qui nécessiteront de dures batailles ne le rebutent pas et n'affaiblissent pas sa volonté et sa détermination. Et s'il ne se fait pas d'illusions sur ses forces, son idéal lui paraît propre à susciter de grandioses réalisations : « Non ces luttes ne refroidissent pas mon courage, mais j'y vais confiant comme si de ma vie je n'avais fait d'autre chose que de la bataille. Il est vrai que mes forces et ma vie sont bien peu de choses, mais ce peu consacré à une grande cause peut s'élever et grandir avec elle. » (398-399)

B. Les objectifs du combat

Les grandes causes pour lesquelles il songe à se dévouer sont mentionnées dès le début de son *Journal*, alors qu'il croit sa santé fortement menacée, au point parfois de penser à une mort prématurée, et qu'il se désole à la pensée de ne pouvoir « se dépenser pour la religion et la patrie » (144).

Cependant, ces rêves qui ont germé s'ancrent de plus en plus profondément en lui « maintenant que Dieu semble vouloir [lui]

accorder la vie » et qu'il découvre la douloureuse situation où se voit plongé son pays :

Jamais en effet l'on est tant attaché à son pays que quand il est dans la misère et la détresse. [...] Quand je vois mon cher Canada envahi de plus en plus par ce torrent qu'on appelle le libéralisme moderne ; quand je vois la persécution menée sans masque contre l'Église canadienne, je me voudrais assez fort pour descendre dans l'arène, me joindre au petit nombre des lutteurs et faire respecter les choses saintes de ma nationalité et de ma religion. Hélas ! je ne puis rien. Mais ce sont là mes illusions, mes rêves à moi que je poursuivrai toute ma vie. (293-294)

Avec sa santé se fortifient ses ardeurs combatives et sa détermination et, quelques mois plus tard, il renchérit : « Oui, moi aussi je veux être soldat. Le combat, le grand combat de l'honneur, je le ferai. Ah ! que vous avez de puissance sur mon cœur de jeune homme saintes choses de ma foi et de ma nationalité ! Je voudrais vivre et mourir avec ce cœur que je me sens aujourd'hui, enroulé dans le plus auguste des drapeaux comme les paladins d'autrefois. » (338)

Ce désir qui sourd du plus profond de lui-même appelle une profession de foi plus formelle et, sept jours plus tard, Groulx inscrit dans son *Journal* une déclaration de principes dans laquelle il promet que quoi qu'il advienne, de quelque façon qu'il oriente sa vie :

La Religion et la Patrie ; tels seront les deux amours constants de ma vie. A quelque carrière que Dieu me destine, mon cœur, mon âme, ma vie est à ces deux grands noms. [...] Je serai soldat ; ma vie sera une vie militante, je combattrai tant qu'il ne plaira pas à Dieu de briser les faibles armes qu'il m'a données.

Ma vie n'est plus à moi ; elle est à celui qui me l'a donnée ; elle est ensuite à mon pays. Je la lui donne, et m'écrie avec un enthousiasme et un accent d'amour que n'avait pas le gladiateur antique : « *Patria, te moriturus salutat !* »

Si Dieu m'appelle à ses autels, de ma robe sacerdotale, je ne couvrirai aucune iniquité. Mais si les carrières du monde me réclament, je ferai respecter chaque jour de ma vie, mon nom de catholique, et de français. Loin de moi les transactions véreuses. La voix de mes frères opprimés trouvera toujours en moi un appui et un défenseur. (341-342)

Ce texte auquel il ajoute à la fin : « Signé : L.-A. Groulx » prend l'allure d'un engagement solennel, d'un manifeste dont émanera une autre version, écrite un an plus tard, le 15 septem-

bre 1898, qu'il a signé également et intitulée « Les principes qui dirigeront ma vie ».

Ces mots de patrie et de religion restent toujours accolés, soudés l'un à l'autre, et parfois l'un surgit sous la plume à la place de l'autre tellement ils sont indissolublement liés (voir Notex 187:4), car la religion est une composante nécessaire de l'amour de la patrie, puisque « En servant bien son Dieu on sert toujours mieux son pays » (341).

Il n'entre pas dans notre propos de faire le bilan de toutes les influences qui auraient pu marquer Groulx quant au choix des causes auxquelles il entend vouer sa vie. Mentionnons seulement que l'on retrouve ces mots de « *Religio et Patria* » sur la façade du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse et que les discours et les enseignements des autorités, des professeurs et des invités d'honneur véhiculent largement ces mots et ces idées, de même qu'ils sont présents dans la biographie et l'œuvre des hommes qu'il admire.

Mais ce discours pas forcément original à l'époque, c'est celui que Groulx reconnaît et qu'il fait sien lorsqu'il songe « au bon combat » et qu'il s'y « prépare », car « Quand j'ai bien connu ces mots : pays, religion, ils n'ont pas résonné à mes oreilles comme de vains mots, comme de futiles exclamations de rhéteur. » (369)

Dans son adieu au deuxième cahier de son *Journal*, Groulx lui recommande, « si un jour une main indulgente feuilletait ces pages », de raconter les rêves et les sentiments qui l'« animaient au début de la vie » :

Tu lui diras que je ne voulais n'être qu'à Dieu et à mon pays ; que jeune encore je leur ai voué ma vie, et que j'aurais voulu que mon dernier soupir leur fut encore utile, que le dernier battement de mon cœur battit pour ces deux grands amours.

Mes rêves d'avenir, tu les lui feras voir. Dis-lui bien que mon cœur n'ambitionna jamais les pompes ni les attractions du monde, mais les luttes, mais les fortes consolations qui croissent chaque côté du chemin de la droiture et de l'honneur. Dis-lui que, quand à cet âge, j'envisageais l'avenir, j'aimais à me voir, non comme un triomphateur porté sur les masses populaires, mais comme le défenseur acharné des grandes causes qui intéressent la patrie et la religion, mais comme le martyr de la probité, de l'honneur du droit insultés. (345)

C. Les frères d'armes

Comme défenseur des nobles causes de la patrie et de la religion, Groulx se doit de recruter d'autres soldats qui viendront eux aussi s'aligner sous le drapeau. Jeune collégien, il prononce devant ses pairs, en tant que membre de l'Académie Saint-Charles, un discours dans lequel il leur lance un appel, à eux tous qui sont « catholiques » et « français » et donc, par conséquent, « lutteurs et chevaliers ». Il les exhorte à être soldats, car « Soldat, il faut l'être, il faut l'être à notre âge ».

Mais « pour être soldat, il faut du caractère. O jeunesse de mon pays, espoir de l'Église et du Canada, souviens-toi que la grandeur de l'homme gît dans la grandeur du caractère et qu'un grand caractère suppose une volonté ferme mise au service de vrais principes et de saintes convictions. » Malgré ce siècle qui en est un « de décadence et de démoralisation » et contre lequel la jeunesse a été prévenue « cent fois », il ne faut pas « mépriser le temps où nous vivons ni désertier les bonnes causes sous prétexte qu'on est seul à les défendre ». Car, « rien n'est adorable, après Dieu, s'écrie-t-il, comme une vérité proscrie ou une belle cause vaincue. On dirait ces châtelaines, de jadis, injustement condamnées qui attendaient qu'un chevalier prît leur défense, et combattit, en champs clos, sous leurs couleurs. » Et reprenant les paroles qui exprimaient ses propres convictions, il les presse : « C'est pourquoi, quand vous songez à votre avenir, aimez à vous y voir, non comme un triomphateur porté sur les masses populaires, mais comme le défenseur acharné et souvent vaincu des grandes causes qui intéressent la patrie et la Religion, mais comme le martyr de la Vérité, de l'honneur et du droit insultés. (358ss)

Pour « vaincre dans les combats de Dieu et de la Patrie », il faut « des mains et un cœur purs » (846). Et peu d'adultes en ces temps de disette peuvent se prévaloir de ces dispositions, puisque à côté de ces grands noms retenus par l'histoire, il y a malheureusement tous ces autres pour lesquels Groulx professe une fort piètre opinion :

nous avons le plus profond mépris pour les traîtres et même pour les indifférents, pour les indifférents qui dans les luttes que nous traversons, croient avoir assez fait pour Dieu et pour le pays, en se croisant les bras et en assistant en spectateurs stoïques à l'écroulement de l'édifice social. Ces hommes, nous les abhorrons, nous gémissons sur les destinées qui ont voulu que le Canada enfanta de pareils fils. Eh ! maintenant, n'y en a-t-il pas plusieurs parmi nous qui pourraient se préparer à gémir des gémissements sur eux-

mêmes ? Quels sont ceux d'entre nous dans le cœur desquels le désir est entré de devenir de véritables hommes, des hommes capables de travailler à la gloire nationale ? Inconséquence sans précédent ! Il est à douter si par tout le pays, l'on trouverait les dix justes de Gomorrhe. (330)

Combien même parmi les grand hommes, « La plupart des héros que nous admirons, que nous aimons, si beaux, si magnanimes à leurs heures de gloire » qui n'aient « payé le fatal tribut à l'adversité » ? Comment expliquer que soit si « rare dans l'histoire », « le spectacle d'une grande vertu aux prises avec une grande infortune et résistant avec la placide fermeté du roc aux tempêtes du malheur » ? Comme il est difficile et douloureux de voir que « Quarante ans, soixante ans d'une vertu irréprochable et d'un courage sans défaillance ne les ont pu protéger contre une chute souvent lamentable » (707).

Groulx s'inquiète. Existe-t-il une nécessité naturelle qui pousse les hommes à se dépouiller de leurs grandes et fortes aspirations au sortir de leur adolescence ? « J'ai lu parfois, et je l'entends dire bien souvent, écrit-il, que l'on ne conserve pas jusqu'au bout de la vie ce fond d'âme juvénile où à tant d'illusion et d'irréflexion se trouvent alliés de si nobles ardeurs, de si généreux enthousiasmes, de si dignes passions. » Mais « pourquoi l'homme se dépouillerait-il après l'adolescence de la meilleure partie de lui-même ? Se peut-il que cela soit une nécessité des choses et que Dieu n'ait voulu voir l'homme grand, beau, noble, chevaleresque qu'à l'époque de sa première jeunesse » (565) ? Mais non, conclut-il, c'est l'homme qui est responsable de cet état de choses. Et pour contrer ces démons et ces faiblesses qui lui feront renoncer aux aspirations de sa jeunesse, à ce qui fait sa grandeur et sa noblesse, il « importe donc souverainement de se faire de bonne heure une âme faite à tous les échecs et aux pires dégoûts » (707), de « créer parmi nos jeunes gens, des « Chevaliers du caractère » (562).

Comment expliquer que tant de jeunes aussi vont rejoindre ces veules, ces faibles, ces traîtres, ces renégats, leurs aînés ? Comment expliquer que tant de grandes aspirations s'effritent en chemin, que les courages s'effondrent pour ne plus se relever et que les défections s'accroissent alors que l'enthousiasme et la généreuse volonté s'étaient déjà ligués pour une lutte sans merci à la défense des nobles causes de la patrie et de la religion ? À ces questions, Groulx répond que ce « mal, c'est l'isolement et le découragement comme conséquence naturelle ». La jeunesse a

« l'enthousiasme facile » et il ne lui « coûte guère [...] de s'enflammer de la plus belle ferveur pour les causes qu'on lui a fait voir nobles et élevées. Il n'est point d'efforts qu'elle ne soit prête à tenter, fallût-il pousser jusqu'à l'héroïsme. » Cependant, à la longue, il faut « une trempe bien peu commune pour ne pas se dégoûter vite d'une lutte de tous les jours, lutte où l'on n'est guère soutenu quand on n'est point trahi, et qui en définitive se termine par tant de défaites et par si peu de victoires » (713 ; aussi 697).

D'autre part, affirme Groulx, « le réveil de ses instincts généreux » fait peur et c'est pourquoi on essaie d'« endormir » la jeunesse en lui disant « qu'il n'y a plus de batailles d'idées ; et voyant peu ou point de soldats à les défendre, elle se persuade qu'il n'y a plus de causes vaincues ».

Plus de causes vaincues ! s'insurge Groulx. Quelle ironie, quand nos droits sont en tant de lieux foulés aux pieds, quand notre langue est méconnue ou mise à la porte des parlements, quand nos ennemis rêvent déjà tout haut la disparition de la race française ! Plus de causes vaincues, quand les intrépides seuls à les défendre, sont appelés « esprits frondeurs », tellement le simple courage apparaît encore comme un excès ! (714)

C'est la jeunesse qui fournira au pays les preux dont il a désespérément besoin pour survivre. Le jeune homme qui aimait sa religion et son pays « de toute la sève de [s]on adolescence en attendant qu'il puisse leur dévouer les vigueurs de [s]on âge plus viril » (375) espérait et suppliait :

O Dieu qui protégez les destinées de mon pays, qui avez présidé à son berceau, qui présidez à son agrandissement, accordez à la jeunesse qui doit devenir le peuple de l'avenir, de ne jamais forfaire à la loyauté, à l'honneur, à l'amour de la religion qu'ils se doivent à eux-mêmes comme Canadiens français ; et si ce n'est pas trop demander, épuisez enfin la génération des timides et des traîtres, pour greffer à l'arbre de la nationalité l'ancienne tige d'héroïsme et de dévoûment patriotique. (321-322)

Au début de sa vie active et militante, l'homme s'interroge : « Mais ne sont-ce pas des rêves encore que tout cela ? » Et de répondre : « Non, et c'est ma foi invincible. Non qu'un homme se dresse, qu'une voix s'élève enfin, une voix de bataille et de ralliement, et l'on n'aura pas assez de drapeaux ni d'épées pour toutes les jeunes mains qui voudront en tenir. » (695)

Cet homme, il veut en investir la mission car il invoque le « droit de croire à la réalisation de [s]es rêves ». Il se met à la tâche

« comme si, dit-il, la jeunesse devait être la portion de mon héritage » (664).

D. *Le choix des armes*

Le slogan lancé par son ami Émile Chartier : « Pour la patrie et la religion, par la jeunesse et pour les jeunes ! », dont Groulx veut « faire la loi dirigeante de [s]a vie », illustre bien toutes les aspirations déjà fortement implantées en lui dès son adolescence et qu'il essaie de plus en plus de mettre en œuvre à mesure que l'âge et son état lui permettent de passer de l'idéal à sa réalisation. Dévoré d'ardeur, il s'applique à mettre au point un plan d'action qui doit maintenant se substituer aux rêves : « Plus de rêves, s'écrit-il. Que je sois tout à l'action. » Et d'explicitier la démarche qu'il entend préconiser :

« Pour la patrie ! » c'est-à-dire, travaillons à réveiller chez les jeunes nos aspirations nationales ; insufflons-leur ce sens patriotique puisé dans le spectacle grandiose des choses d'hier et des fières espérances de demain, ce sens agissant qui fait se lever un jour, regarder aux cohortes ennemies et crier dans un élan sublime et sans peur : en avant ! « Pour la religion ! » Conduisons-les d'abord au pied de l'autel [...] « Quand on a Dieu dans son cœur, on ne recule pas » – Montrons leur ensuite les causes de Dieu dans le monde. Les drapeaux sont plantés sur les hauteurs ; il n'y a point de bras pour les tenir. [...] Les rangs de la jeunesse vont s'ouvrir. Des soldats, des conscrits vont monter au drapeau comme on monte à la vertu et à l'honneur. (752-753)

Mais encore que faut-il faire plus spécifiquement pour atteindre ce but ? « Action immédiate par la régénération de la classe juvénile, répond-il ; élévation de l'idéal écolier. » Et, pour ce faire, « écrire, écrire toujours ; parler, parler encore, parler sans cesse [...] Et surtout agir » (753).

Le premier acte posé dans cette perspective c'est sa décision de devenir prêtre éducateur. Ce n'est sans doute pas pour lui déplaire que « aujourd'hui qu'il ne souffle plus partout qu'un vent de concurrence de rivalité et d'insubordination la place du prêtre [soit] devenue un poste de combat » (534). Cependant c'est l'apprenti éducateur qui donne son adhésion à la prêtrise. Vers la fin de sa vie, Groulx déclare en effet : « L'enseignement m'attirait ; il m'a toujours attiré. Je dois avouer que c'est surtout l'espoir de devenir professeur qui a finalement emporté ma décision » (*le Chanoine Lionel Groulx, historien*, scénario du film de Pierre Patry,

ONF, « Première époque », deuxième scénario, 15 août 1959 : 23ms. ; voir aussi *Mes mémoires*, I : 71 et 171).

La voie est tracée, l'enseignement lui « perm[et] de commencer la réalisation de [s]es rêves », et lorsqu'il fait le bilan quelques années plus tard, il peut écrire :

Un contact quotidien et de tous les instants avec les élèves de ma jeune Alma Mater n'a fait que confirmer une vocation que je serais tenté de croire spéciale pour l'éducation de la jeunesse. La jeunesse ! c'est à elle que j'ai consacré de bonne heure ma vie et toute ma vie. [...] Ce fut une conviction chez moi qu'on peut servir ailleurs l'Église et son pays avec plus d'éclat, mais non avec plus de profit et d'abnégation. (763)

Il s'inquiète toutefois de son « ignorance qu'il [lui] faut bien reconnaître » (669). Et s'il rêve tant d'aller étudier en Europe c'est pour corriger ces déficiences d'un professeur lancé dans l'enseignement aux lendemains de son année de finissant et qui se sent indigne de remplir correctement sa tâche, n'étant ni suffisamment ni adéquatement préparé pour le faire. Déjà il pense ce qu'il exprimera plus tard, précisément lors de son séjour d'études en Europe, en ces termes : « le temps vient, écrira-t-il à Émile Léger, où la soutane du prêtre toute seule ne vaudra plus un certificat de *compétence ès éducation* » (20 février 1908 : 3-4mss ; voir aussi *Mes mémoires*, III : 172).

Étudiant, alors qu'en ce jour de mai 1897 où chaque membre de la famille prenant part aux travaux de jardinage à Vaudreuil, on l'« institua planteur de lilas, parce que disait-on, j'avais la main sûre et savais planter sans faire mourir : ce qui n'est pas un mince talent », Groulx avait établi une comparaison entre ce métier et celui de professeur et s'était déjà promis que, à l'encontre de ce « professeur qui nous planta dans le sol des Belles-Lettres et [...] faillit nous y faire mourir [...] si jamais il m'était confié des jeunes intelligences pour les faire fleurir et fructifier, je les planterais à la façon de mes lilas » (304).

Le rôle de l'enseignant tel qu'il le conçoit ne consiste pas à « se borner à l'entraînement sec et méthodique des intelligences poursuivi par l'interprétation des auteurs et des manuels » (669). Il s'efforce donc, malgré ses limites qu'il reconnaît et dont il se désole, à revaloriser et à restructurer un enseignement trop axé sur la mémoire et qui confine l'intelligence de l'étudiant à un rôle trop passif, en mettant davantage ses talents à contribution.

Ce n'est pourtant pas suffisant. « La vie du professeur me semblerait trop terne et trop insignifiante » si elle devait se limiter

à cette fonction. Mais là « où est le charme, là où la tâche grandit et s'élève à la hauteur d'un sacerdoce, c'est dans la formation du cœur, dans l'édification de l'homme » (669). L'enseignant doit donc se doubler d'un éducateur ; il « faudrait savoir avec quelles magnanimes attentions j'ai embrassé les fonctions du professeur, s'écrie-t-il. Il faudra l'impossible si en quelques semaines je ne forme pas dans tous mes élèves, le noble caractère d'un Berrier ou l'âme d'un Montalembert ou le cœur d'un Lacordaire » (552-553).

Car l'homme qu'il est devenu avec ces aspirations qui sont siennes est tributaire de ces hommes dont il a fait ses héros :
 et si aujourd'hui il y a des ardeurs, des aspirations, un peu de noblesse et peut-être aussi de larges ambitions en moi, je le dois, ô mon Dieu, à ces vies que j'ai lues et dont vous vous êtes servi pour changer et tremper mon âme. Lacordaire, Montalembert, Ozanam, Veuillot, O'Connell, Moreno ! oui on a bien dit d'eux que morts ils parlent toujours ; ils parlent de courage, de sacrifice, de chevalerie. (609-610)

C'est ainsi qu'espérant que l'histoire se répète il entreprend son processus de *montalembertisation* des jeunes : « Me voilà pris d'une vraie fureur de Montalembertiser tous mes amis », reconnaît-il (677). Cette croisade visant à la formation des « Chevaliers du caractère » (562), « des champions vivants qui s'élancent hardiment au milieu de la mêlée, frappant de taille et d'estoc » (693-694), il l'entreprend d'abord chez ses premiers disciples pris individuellement, puis par le biais de l'Action catholique dont il pose les premiers jalons dans une presque clandestinité au Collège de Valleyfield, en 1902.

Agir, parler, écrire, avait-il dit. Parler, écrire, c'est aussi agir. Voici en quels termes Groulx dépeint l'orateur : « Si j'avais à représenter sur un tableau l'orateur tel qu'il doit être de nos jours, je le ferais voir sous les traits d'un chevalier, descendu de cheval, mais ayant gardé toutes ses armes et surtout son clairon pour sonner partout la charge. » Quant à l'écrivain, je le représenterais, continue-t-il, sous les traits du même homme, et se servant pour écrire de la pointe de son épée. Et il conclut en disant : « Voilà l'orateur et l'écrivain tel qu'il nous les faut : des chevaliers » (677). Plus tard, en 1908, en regardant la statue de Jeanne d'Arc à Orléans « comme dans l'attitude de la prière les mains jointes sur la garde de son épée qu'elle presse sur sa poitrine », et en pensant aux jeunes, les vrais défenseurs de la patrie, il écrira : « Une leçon à tirer : jeunes gens qui priez pour votre pays, priez

vous aussi en pressant une arme, votre plume, l'épée des paladins d'aujourd'hui, pour que vous méritiez d'être choisis par Dieu parmi ceux qui bouteront l'ennemi hors de la Nouvelle-France. » (845)

Parler, écrire, ce sont des tâches dont il se réserve de larges tranches, mais il désire aussi embrigader les jeunes à poser dès maintenant certains gestes, qu'espère-t-il, ils répéteront plus tard. C'est dans cet esprit qu'il souhaite la fondation d'une « revue de la jeunesse canadienne-française [...] à laquelle collaboreraient tous les jeunes gens d'esprit et de cœur » (745). Depuis longtemps Groulx tient en très haute estime une certaine forme de journalisme. Lui-même a rêvé d'être journaliste et de devenir « dans la presse canadienne ce qu'était *Le Veuillot* dans la presse française » (226). D'autre part, pour la langue française toujours menacée, minée de l'extérieur comme de l'intérieur, il prône la fondation de « cercles littéraires ou académiques, dont le but serait d'étudier notre langue, d'apprendre à la bien écrire et à la bien parler, à faire la lutte à l'anglicisme, à ridiculiser ces faux-frères qui croient grandir en se faisant britishers » ; et d'ajouter : « ne serait-ce pas faire œuvre de bons patriotes et atteindre *un but pratique* ? » (746-747)

Ce à quoi Groulx s'emploie. En 1903, il fonde et dirige l'Académie Émard dont il avait rédigé une première constitution en 1901 qui s'était heurtée alors au veto des autorités collégiales. L'Académie Émard devient donc officiellement un « cercle littéraire » et aussi une « conférence d'études », qui deviendra plus tard un cercle de l'Action catholique, et où on s'« occupe surtout de la question sociale et religieuse » (Groulx à Émile Chartier, 17 octobre 1905 : 5ms.), sans délaisser la question nationale pour autant puisque l'Académie Émard adhère officiellement, le 23 avril 1904, au projet d'un drapeau national canadien-français. Il s'engage dans une refonte d'une société de débats déjà existante, l'Académie Sainte-Cécile, dont il prend la direction en 1903, à laquelle il injecte la nouvelle devise de « Religion et Patrie » et « où l'on s'occupe plus particulièrement d'élocution et de la question nationale » (*ibid.*).

Groulx multiplie conférences et travaux à l'intérieur des cadres de ces deux sociétés et aussi du Cercle Saint-Charles, premier cercle de l'Action catholique au Collège de Valleyfield qui, pour conserver le secret, s'abrite derrière un Cercle d'études du parler français. En même temps, les articles se succèdent, dans *la*

Croix, la *Revue ecclésiastique* de Valleyfield, le *Semeur*, la *Vérité*, dont ceux sur le devoir social de la jeunesse, du premier sur « Le rôle social de la jeunesse » (1902) jusqu'à celui sur « L'éducation de la volonté en vue du devoir social » (d'abord conférence à l'Académie Émard en 1906), en passant par celui sur « La préparation au rôle social » (1905). Plus tard, en 1912, suivra *Une croisade d'adolescents* dont il prépare déjà une ébauche en 1904. Il poursuit aussi une campagne en faveur de la langue française, il écrit de multiples articles sur « Le parler canadien » (*Album Universel (Monde Illustré)* avril-juillet 1906), puis il fonde un Cercle du Parler français au Collège de Valleyfield.

Il était inévitable que les efforts de Groulx prêtre éducateur nationaliste cherchent à s'illustrer de façon spécifique par l'enseignement qui allie parole et écriture. Persuadé que le regain de la fierté nationale et l'essor du patriotisme sont fonction de la connaissance de l'histoire, et d'autre part « écœuré, humilié profondément par la sorte d'enseignement d'histoire canadienne » qu'il avait reçu au collège, au moyen d'un manuel du niveau élémentaire qui n'a pas été remplacé depuis, Groulx n'entrevoit qu'une solution, celle d'entreprendre pendant l'année 1905-1906 la rédaction d'un manuel d'histoire du Canada. C'est Groulx lui-même qui va « sollicit[er] le privilège d'ajouter l'enseignement de l'Histoire du Canada, à raison de deux cours par semaine, à [s]a besogne déjà assez chargée de professeur de latin et de littérature, puis de directeur d'Académie, d'impresario et de répétiteur au théâtre collégial », enseignement qu'il inaugure au Collège de Valleyfield (*Mes mémoires*, I : 95 ; « À l'occasion du prix Duvernay : Sur une carrière d'historien », *l'Action nationale*, XL, 3 (décembre 1952) : 173).

Il est vrai que Groulx ne mentionne nulle part son manuel dans son *Journal*, pas plus qu'il ne signale d'ailleurs plusieurs des conférences et articles précédemment cités mais qui constituent la mise en acte des rêves, pensées, croyances ou théories exprimés dans son *Journal*. Le cahier V se termine en décembre 1904 et le cahier VI ou *Notes et souvenirs de mon voyage en Europe* débute en octobre 1906, alors que la première rédaction du manuel s'amorce le 18 septembre 1905 et se poursuit pendant toute l'année scolaire. Dans *Mes mémoires*, Groulx reconnaîtra que la période de 1903-1906 fut « l'une des périodes les plus actives de ma vie » (I : 95) ; à la fin de 1903, il écrivait dans son *Journal* : « J'ai presque délaissé mon journal. Le temps est venu d'occupations sérieuses, plus sérieuses. Ce mouvement des jeunes auquel je me

donne sans réserve ne me laisse plus de temps à consacrer aux travaux qui ne sont pas que des travaux. » (784)

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons passer sous silence cet épisode de sa vie, l'élaboration d'un manuel d'histoire du Canada² qu'il tiendra plus tard en partie responsable de son accession à la chaire d'histoire à l'Université Laval de Montréal en 1915 (*Mes mémoires*, I : 95-96 ; « À l'occasion du prix Duvernay... » : 175). Et puis nous ne pouvons parler du nationaliste sans parler de l'historien. Car nationalisme et histoire sont pour Groulx indissociables. D'ailleurs, nous le verrons un peu plus loin, le *Journal* contient déjà en substance certaines idées sur l'étude de l'histoire qui figurent sous l'appellation de « déclarations de principes » au début du manuel et qui président à sa rédaction.

3

La conception du nationalisme groulxien d'après le Journal

Naturellement, Groulx dont on dira plus tard qu'il est « le premier intellectuel qui tente une structuration de l'idéologie nationaliste et cherche consciemment à en faire une doctrine³ », n'a encore ni structuré ni même élaboré cette doctrine dans le *Journal*. Cependant, les principaux éléments de sa conception du nationalisme, bien qu'épars, y sont déjà présents. De plus, cinq textes, dont trois sous forme oratoire, tous écrits à l'occasion de fêtes dont certaines « nationales », réunissent plus particulièrement ses idées sur le sujet. Le premier de ces textes écrit lors de la Fête-Dieu (211-212 – 8 juin 1896), le second à l'occasion de la Saint-Charles, la fête patronale du Séminaire de Sainte-Thérèse (357-363 – 6 novembre 1897), les deux suivants lors de la fête nationale de la Saint-Jean-Baptiste (393-394 – 27 juin 1898 et 528-530 – 8 août 1899) et enfin le dernier lors d'une fête sportive, aux régates de Vaudreuil (530-532 – 9 août 1899) contiennent déjà en substance les grandes lignes de la conception groulxienne du nationalisme.

2. *Histoire du Canada [Manuel d']*, suivi de *Abrégé d'histoire de la littérature canadienne, 1905-1906* [et ajouts jusqu'en 1915]. 3 vol., 140, 142, 146 p., 23 cm X 18 cm, olographe.

3. Denis Monière, *Le Développement des idéologies au Québec. Des origines à nos jours*, Montréal, Québec/Amérique, 1977 : 246.

Nous nous attarderons surtout à définir et expliquer la place occupée chez Groulx par son Vaudreuil natal, la petite patrie, microcosme de la grande, la Province de Québec où est concentrée la nation canadienne-française, dont les particularités française et catholique l'instituent *ipso facto* mandataire d'une mission bien spécifique en Amérique du Nord, et comment l'histoire tout en la lui rappelant lui tient lieu d'affirmation.

A. La petite patrie

Nous avons mentionné dans la première partie de notre étude qu'un des discours itératifs les plus importants du *Journal* est constitué par cette litanie de plaintes et de soupirs qu'arrache au jeune collégien puis au séminariste et au jeune professeur « la nostalgie de la patrie absente » (564), cette petite patrie d'où il doit constamment s'arracher pour œuvrer.

Les départs du foyer, et partant les rentrées au collège sont douloureux et « semblent être entrés dans la catégorie de ces respectables traditions condamnées pour notre plus grand malheur à ne plus jamais se perdre » (334). Par contre, les sorties, les départs du collège sont ferveusement espérés et aussitôt la date annoncée aussitôt faite l'inscription dans le *Journal*. Les jours comptés semblent alors s'allonger démesurément au rythme de sa fièvre et lorsque arrive enfin le jour tant attendu, l'extrême excitation et l'impatience se révèlent impuissantes à faire augmenter la vitesse du train et à conjurer ses arrêts et ses retards, ces manques flagrants de considération à l'endroit des écoliers qui s'en vont « au foyer de leurs pères ». Pourquoi devrait-on rendre « tant d'hommages au « Progrès », ronchonne-t-il, lui qui n'a alors envie que de prendre « le grand siècle en défaut » face à cette lenteur désespérante ? Mais lorsque, « au débouchement de la voie », Groulx aperçoit son « village avec son vieux clocher qui le surmontait de sa flèche rouillée », tous les griefs sont aussitôt oubliés pour ne plus laisser place qu'à une joie sans bornes levée aux frontières du village natal. Comment, dit-il, « rendre ce qui se passa alors au-dedans de moi-même » ?

J'étais comme un homme qui ayant été longtemps privé de la lumière, serait soudainement rendu à la clarté du jour. Il me semblait que sous l'effort de l'émotion, ma poitrine s'ouvrait pour livrer passage à mon cœur et à mon âme qui s'élançaient [...] Ah ! alors, le cœur se gonfle, déborde, la main tire le mouchoir, l'on pleure : c'est tout ce que l'homme peut faire. Les larmes sont les plus éloquentes et furent données à

l'homme pour suppléer à l'insuffisance du langage. (301-302)

Comment, s'interroge-t-il, arriver à se débarrasser « de ce cœur d'enfant ? Qu'y a-t-il donc entre ces lieux de mon enfance et moi-même ? Je suis comme une plante étrangère croissant qu'avec peine sous un climat qui n'est pas le sien. » (542) Et de répondre, impuissant à rien d'autre que se souvenir :

Nous autres enfants de la campagne, nous poussons à nos foyers des racines si profondes qu'on ne saurait nous transplanter sans douleur sur une terre étrangère. Il faut nous arracher violemment en brisant des fibres qui nous tenaient jusqu'au plus profond du cœur. La famille comme la paroisse c'est une petite patrie dans la grande et quand on part on n'emporte pas plus celle-ci que celle-là à la semelle de ses souliers. (534)

Nulle part ailleurs, les belles campagnes, les belles fleurs, les beaux arbres « ne parlent [...] à mon cœur : ce ne sont point ceux qu'a vus mon enfance » (518), alors qu'encadrés dans le paysage de Vaudreuil, « Un petit arbrisseau, un oiseau, un brin d'herbe, une fleur me donnent des émotions que ne me donnerait pas le plus précieux des chefs-d'œuvre, le plus beau site de l'univers. » (161)

Lorsque l'ennui l'attaque, sa pensée s'évade et reconstitue tout le paysage natal et les souvenirs qui y sont rattachés (239-240). C'est ainsi qu'à l'âge de vingt et un ans, Groulx peut écrire : « j'ai plus vécu aujourd'hui dans la maison blanche des « Chenaux » que dans la cellule monacale du Séminaire » (542). Quelques mois auparavant, le finissant obnubilé par l'ennui et les souvenirs avait voulu, comme tous les amoureux transis dignes de ce nom, immortaliser le nom de Vaudreuil sur son pupitre :

Je me figure les attelages de mon père faisant leurs évolutions monotones d'un bout à l'autre du même champ et tout à l'heure en songeant à mon village j'ai gravé sur le coin de mon pupitre de philosophie le nom de ma paroisse : Vaudreuil ; je fais tout comme les exilés qui veulent dire à tous les troncs d'arbres, comme à toutes les plages de sable le nom qui dévore leur âme, le nom de leur patrie. (521)

Pour s'évader de ses prisons, petit ou grand séminaire, Groulx est prêt à tous les inforts et à toutes les missions. Alors que le « dépit » l'avait fait « maigréer » quelques jours plus tôt : « Oh les rhumes ! les rhumes ! », le voilà soudain transporté d'aise, se félicitant tout à coup de sa bonne fortune, sous la forme de ce « rhume bienfaisant qui m'a chassé, dit-il, vers le foyer pa-

ternel » (267). Au collège, année après année, il trouvera moyen de se faire ainsi renvoyer chez lui pour de courtes vacances. Plus tard, le premier délégué papal au Canada ne sut jamais que Groulx aurait bien aimé faire partie de la suite qui l'accompagnait de Montréal à Ottawa, « ne fut-ce, signale notre exilé en manque d'air natal, que pour lever mon chapeau romain en signe de salut quand j'aurais aperçu le vieux clocher rouillé de mon village » (538).

Un de ses premiers poèmes qu'il s'est acharné à refaire, à fi-gnoler, à raffiner en multipliant les versions complètes et partielles (retrouvées !) qui se chiffrent à quinze, s'intitule d'abord « Le chant d'un petit colon », puis « Mon foyer » (201). Il y aura aussi d'autres poèmes pour célébrer sa petite patrie, les vacances disparues puis l'ennui qui y succède, « Où sont les vacances ? » (336-338), « Dans un moment d'ennui » (366-367). Lorsqu'il décide de « puis[er] dans l'histoire nationale » pour un travail littéraire destiné à l'Académie Saint-Charles, le sujet mettant en vedette le Père Garreau se déroule comme par hasard à la Pointe Cavagnal aux portes de Vaudreuil, et s'il se dit « heureux d'avoir à peindre les beautés de mon pays » il avoue qu'il le serait bien davantage si seulement, dit-il, « je n'avais le regret qu'on recon-nut mal mon Outaouais aux faibles esquisses que j'en ai don-nées » (314-319).

À tous les passages, et ils sont nombreux, consacrés à son pays et aux « charmes du lieu de [s]a naissance » qu'il n'a connus « que juste assez pour ne les plus retrouver ailleurs », dont il n'a « goûté les joies que pour apprendre à les toujours regretter » (543), vient se joindre la manifestation de l'inconscient par un acte manqué qui lui fait écrire : « O ma compagne, ô mon clocher, jamais je n'ai si bien senti combien je suis éloigné de vous ! » (366) Ce *lapsus calami* substitue « compagne » à « campagne », tant il est vrai que ces mots sont interchangeables, la campagne, sa campagne, étant réellement sa compagne des longs jours de réclusion « entre quatre murs étroits » (239).

Ces lamentations ne s'émoussent pas avec l'âge mais le cœur et le temps y souscrivent d'une façon indéfectible et tous les cahiers du *Journal* retentissent de ces clameurs d'ennui. Bien qu'il pouvait un moment croire que « le temps avait affaibli [s]on affec-tion d'enfant pour ces lieux de [s]a naissance », force lui est de re-connaître « que la première bouffée du vent vous arrive du côté de la patrie et la fibre sonore d'autrefois qui n'est ni endormie ni

muette s'ébranle d'elle-même comme la harpe éolienne » et que « les traces creusées dans les années de l'enfance sont bien toujours aussi régulières et aussi profondes. » (610, 611)

Un moment, Groulx est même tenté, parce qu'il lui « en coûte de laisser sa famille et sa place natale » et que « voilà bientôt huit ans passés » qu'il « répète ces départs sans pouvoir [s]'y habituer » (534), de « recommencer [s]es rêves de la vie champêtre » auxquels il tient « encore et très fort » :

Bien des fois, ne me suis-je pas dit : j'use en vain ici mes forces et ma vie ; pourquoi courir après une science qu'on n'atteint jamais ? le grand ciel bleu de ma campagne peut me suffire. N'en saurai-je pas assez quand je saurai contenter ma vie des simples joies de la famille et que mes désirs ne s'étendront pas au delà de l'ombre projetée par la maison de mon père ? Chaque année je vais goûter aux robustes travaux des champs et je me dis avec George Sand : « Heureux le laboureur ! [...] » Ce « chant du labourage », nous l'avons entendu tant de fois, et ce bonheur et cette rude vie, c'est si bien celle qu'a connue mon enfance. (520-521)

Cependant, lorsque son esprit lui fait envisager une autre vocation, c'est dans le ferme espoir que « l'avenir me réserve de vivre non loin des lieux où vécu mon enfance », car l'exil, assure-t-il, c'est encore « la peine la plus profonde qui m'a suivi à travers tout mon cours d'études » (417-418).

Quant à l'exil momentané de son père aux États-Unis, Groulx le considère uniquement comme un moyen pour lui de consolider sa position dans son pays d'origine. En effet, son père « alla demander à une terre étrangère les moyens de s'assurer, pour plus tard, la possibilité de l'existence dans ces vallons de Vaudreuil où Dieu lui avait marqué son coin de patrie » (581).

L'homme se doit d'écouter cette voix impérative qui lui dicte de rester au pays natal ou à tout le moins qui lui intime l'ordre de revenir à ce coin de terre qui lui est dévolu. Cet attachement au pays natal découle même d'un certain déterminisme, d'une nécessité impérieuse qui harmonise l'être à son environnement et l'y attache sous peine, autrement, de briser une condition essentielle à son bonheur :

J'ai toujours cru que Dieu a mis des liens des convenances entre la constitution morale de l'homme et le coin de terre qu'il lui assigna pour son existence ; que le bonheur de notre vie est un peu lié à la permanence de notre séjour sur ce point de la patrie qui supporte le clocher natal. Et l'on ne doit pas rompre impunément ces dispositions établies par le Créateur. (417-418)

B. La nation canadienne-française

Si le diariste emploie parfois pour désigner Vaudreuil, les mots de « pays » et de « patrie », il en élargit la signification pour dénommer cette délimitation géographique à l'intérieur de laquelle est concentrée la population canadienne, catholique et française et à laquelle il étend l'amour qu'il éprouve pour son pays natal : « notre jeune pays », le « Canada français [...] sous le grand ciel du Saint-Laurent », que « nous [...] avons appris à aimer [...] en autant qu'il se montre catholique et français » (393).

L'existence de la nation canadienne-française précède de beaucoup la création du Canada et remonte à l'implantation d'une population française en Nouvelle-France. C'est à la France, « la vieille patrie » ou encore « la mère patrie » (*ibid.*) que le peuple canadien-français doit ses éléments constituants essentiels, ceux de catholique et de français.

La Province de Québec au Canada, c'est la vieille Armorique, la terre bretonne de la France. Sur ces deux contrées, l'on rencontre des âmes aussi fières, aussi croyantes. Nous sommes en Canada ce que les Bretons sont dans la France et c'est parmi nous que se conservent les saines traditions du passé et c'est à nous particulièrement que les ancêtres ont légué leur culte de la religion et de la patrie. (212)

Le Canada français est le réceptacle, de par ses ancêtres les premiers Français, de qualités innées, qui lui sont transmises avec son sang. Pour Groulx, il n'y a aucun doute sur la noblesse de caractère qu'implique cette descendance, car étant « Français et fils de preux » (307), le « Canada français, comme toute terre française est destiné [...] à n'enfanter que des hommes d'esprit et de cœur » (396).

Autant ses objectifs de combat, « Patrie et Religion » ou encore « Dieu et la Patrie » sont inséparables, autant sont indissociables les caractéristiques primordiales selon lui de l'entité de la nation canadienne-française : catholique et française. Groulx, nous l'avons vu, s'était engagé à faire « respecter [s]a langue » et « à ne jamais parler d'autre langue que la belle langue française, tant qu'on la parlera sur les rives du Saint-Laurent ». Toutefois, sa première fidélité, il la doit à la religion de ses pères : « Mais avant que d'être Canadien français, dit-il, je veux être catholique. » Le catholicisme n'est pas une entrave au nationalisme ; au contraire, il en est une garantie, car « En servant bien son Dieu on sert toujours mieux son pays » (341).

Groulx s'insurge contre cette idée qu'il y aurait incompatibilité à être à la fois catholique et bon patriote : « Il en coûte à beaucoup de mettre plus souvent dans leurs discours et leurs écrits : Dieu et l'Église ; d'affirmer à la face du monde incrédule la vitalité puissante du Christianisme. Vous verrez se lever les épaules du scepticisme. On ira jusqu'à suspecter votre désintéressement et votre patriotisme. » (362)

Et pourtant, le catholicisme constitue une assise pour le patriotisme. Dans le discours qu'il prononce en tant que président de l'Académie Saint-Charles à l'inauguration de la nouvelle salle académique, discours non reproduit dans le *Journal* mais auquel il est fait allusion, Groulx revient à la charge, prenant une fois de plus à témoin ses jeunes collègues, pour jeter un fier « démenti » à cette assertion gratuite que « l'amour de l'Église est incompatible avec l'amour de la patrie » :

Et vous, Dieu merci, qui avez appris à l'ombre du clocher natal, à ne séparer point votre pays de votre Religion, dans votre cœur, vous sentez bien dans cette ferveur d'amour, dans cette passion de dévouement qui fait le fond de l'adolescence, oui vous sentez dans toute l'ardeur de votre foi de catholiques et de Canadiens français, qu'il n'appartiendra qu'à vous de ne les séparer pas non plus, dans vos services.

Il ne faut point séparer ces deux amours. L'élément religieux doit être estimé la pierre angulaire de tout ordre et de toute prospérité. Ce n'est que depuis ces temps où les doctrines catholiques ont purifié les notions du triple idéal que les sociétés se sont élevées à ce haut degré de vie publique que n'ont pas connu les anciens⁴.

Et puis c'est à l'école de l'Église catholique que se forment les meilleurs patriotes. Groulx précise que ce sont les « généreux champions de la foi » qui lui ont « donné un cœur et une âme », qui lui ont « montré le drapeau » et qui l'inspirent de « crier à la veille des combats, avec un amour et un enthousiasme que n'avait pas le gladiateur antique : *patria te morituri salutant* » ! Ces considérations l'amènent à s'exclamer en parlant de M^{gr} Laffèche, une de ces grandes figures au « service de la patrie » : « ah ! si l'on savait ce qu'il peut y avoir de vrai patriotisme dans le cœur d'un prêtre, comme plusieurs des détracteurs de l'Église se verraient désarmés » (338-340).

4. [Discours du président lors de la séance du 9 novembre 1898] *Académie Saint-Charles. Cahier des archives* : 486. ANQM, Fonds Séminaire Sainte-Thérèse, 06-P107, #89, t. 17. Publié dans Maurice Filion, dir., *Hommage à Lionel Groulx*, Montréal, Leméac, 1978 : 181.

Le Canada français bien que tributaire de la France pour la langue et la religion n'en est pas une réplique exacte. Au contraire, il possède une entité tout à fait distincte qui se doit d'affirmer sa spécificité. Groulx ne comprend d'ailleurs pas « le système de ceux qui critiquent les institutions d'un pays, ses mœurs, ses lois, son système d'enseignement, son génie particulier, au profit de ceux d'un autre pays qu'ils proclament supérieurs ». Il comprend encore moins que « le moyen véritable de s'assurer la prépondérance ou pour le moins le rang d'égalité » pour un pays soit « de s'appliquer à plagier platement ce qui se fait sous un autre soleil et sous d'autres latitudes ». D'autre part, être différent, être soi-même n'implique pas qu'il faille rejeter systématiquement tout apport étranger. En effet, « ce n'est pas là chercher à détruire le génie national, c'est le rajeunir et le bien diriger » que de vouloir « s'assimiler du caractère ou du génie étranger les éléments qui pourraient infuser une vie nouvelle à l'arbre du progrès » (559-560).

Fier de son appartenance à la race⁵ canadienne-française, Groulx découvre même une qualité additionnelle aux êtres et aux choses qu'il compte au nombre de ses « compatriotes ». En parlant du *Manuel de droit civique* de C.-J. Magnan (Québec, Darveau, 1895), il écrira : « Puis il est canadien ; un autre titre à mon estime. » (146) Par la suite, en parlant du Père Lalande et de sa péroraison qui lui a mis « l'âme tout en feu » en lui démontrant que « Notre histoire, notre littérature, notre patrie est belle », il s'exclame : « Tout succès de ceux de ma race me trouve prêt à applaudir. » (299-300)

La race canadienne-française dont l'habitat est nettement démarqué de celui de la France possède une autre particularité découlant précisément de sa situation géographique dans ce pays jeune sis en Amérique du Nord. Alors que l'on peut constater « chez les nations qui ont vieilli [...] le délabrement des constitutions » (531), la race canadienne-française, elle, peut se prévaloir d'un « climat tempéré » que « la Providence » lui a « ménagé sur les rives du nouveau monde » et « sous lequel les peuples peuvent

5. On a souvent critiqué l'emploi qu'a fait Groulx de ce terme. En plus de répéter après tant d'autres que le mot était fort couramment utilisé à l'époque dans le sens qu'il lui donnait, notons que la première fois qu'il est mentionné dans le *Journal*, c'est par le biais d'une citation du juge A.-B. Routhier qui, en parlant de Sir George-Étienne Cartier, dit qu'il « a grandi sa patrie et fait respecter sa race » (162).

continuer de vivre sans cesser jamais d'acquérir de la vigueur ». En effet,

si Dieu n'a pas ôté à notre jeune pays du Canada l'azur de son ciel, la verdure de son sol et tous ces paysages enchanteurs qui font de notre patrie une des plus belles du monde, il lui a laissé cependant les glaces de nos rivières, les neiges de nos plaines et de nos montagnes les froides bises du nord et toutes les rigueurs inclementes de nos hivers canadiens qui [...] sauvegardent parmi nous la force et la vigueur de notre race, force et vigueur qu'il nous faut conserver et par tous les moyens honnêtes et possibles parce que c'est un des privilèges de notre race et que c'est devenu comme une espèce d'héritage national. (532)

Cette position privilégiée du pays abritant la race canadienne-française n'est cependant pas une gratuité. De même que chaque nation possède une entité propre et des frontières bien délimitées, de même chacune a-t-elle une mission bien spécifique à remplir.

C. *Le messianisme canadien-français*

Il est évident que tous les peuples ne peuvent remplir la même mission ni se réclamer du même « génie national », pas plus qu'ils ne le peuvent des mœurs qui les caractérisent ou des lois qui les régissent. D'ailleurs, ce sont là « les vues de la Providence sur le monde et même les principes les plus élémentaires de l'économie politique » qui commandent une diversité chez les « différents acteurs du drame de l'histoire » (559).

Les peuples n'ayant point les mêmes caractéristiques, leurs missions diffèrent donc, et chaque nation, dans son ordre, est à sa place, pas nécessairement inférieure ou supérieure mais différente, bien que sa mission puisse être effectivement plus ou moins importante selon les données qui lui sont accordées au départ et qui doivent dans l'ensemble contribuer à « l'harmonie universelle ». C'est ainsi que, souligne Groulx,

il est dans le plan divin qu'il y ait des peuples des peuples-soleils pour éclairer les nations moins favorisées ; et près de ces grandes nations il est bon qu'il y ait des nations satellites, destinées à régler les agissements des plus grandes. Et c'est ainsi que s'accomplit la grande unité, cette unité merveilleuse à laquelle on reconnaît le bras de Dieu guidant visiblement les peuples des deux hémisphères. (560)

En consacrant « leurs efforts pour être dans la sphère que Dieu leur a marquée un agent fidèle et puissant », on reconnaîtra

à ces nations « assez de grandeur et de supériorité quand l'histoire leur décernera devant le monde universel le témoignage solennel d'avoir servi fidèlement à la grande œuvre de Dieu ». Car si tous « les peuples ne peuvent pas enseigner [...] commercer [...] être soldats, et ne faire ou n'être que cela à l'exclusion de toute autre mission », tous, par contre, « peuvent concourir conformément à leur génie particulier au plan de la Providence ». Ce plan d'ailleurs que sous-tend une prédestination ne sera parfaitement visible ou connu qu'à la fin des temps : « plan délimité, défini, avant le commencement des temps, et dont le secret définitif n'apparaîtra bien que quand Dieu lui-même aura précipité le dénouement du drame et aura dit : c'est la fin ! » (560)

Quelle est, selon Groulx, la mission destinée à la nation canadienne-française ? Plus tard, on pourra écrire à propos de la mission qu'il accordait au Canada français qu'il « ajouta à la mission traditionnelle, laquelle vouait le peuple à la culture française, à l'apostolat catholique et à la profession agricole, le destin de former un État français⁶ ». Voyons de quelle façon cette quadruple mission est illustrée dans le *Journal*.

La France a légué au Canada français non seulement sa langue et sa religion, mais par le fait même les missions qui semblent revenir de droit à une nation française et catholique, ses missions française et apostolique.

La France avait été investie d'une mission en Europe, « mission » qui « n'est plus douteuse devant l'histoire », celle d'être « l'Israël des temps nouveaux choisi par Dieu pour être le suprême boulevard de la foi du Christ venu, l'épée et le bouclier de la justice catholique ». Parce que le Canada français est « un fils de la France », il est par conséquent « héritier des privilèges de la mère patrie ». Dieu, poursuit Groulx, « ne peut nous avoir déshérités d'un patrimoine qui nous revient légitimement », car toute l'histoire de la Nouvelle-France et du Canada français est exempte d'une félonie telle qu'elle entraînerait la perte de « nos droits privilégiés » :

Nous ne sommes point des félons. Ils ne l'ont pas mérité ceux qui apprirent à notre fleuve encore sauvage les premières harmonies du *Te Deum* ; ils ne l'ont pas mérité ceux qui sont tombés aux Plaines d'Abraham pour conserver leur

6. Jean-Pierre Gaboury, *le Nationalisme de Lionel Groulx. Aspects idéologiques*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, « Cahiers des Sciences sociales », 6, 1970 : 58.

jeune patrie à la croix ; ils ne l'ont pas mérité les soldats de la revanche de Ste-Foye qui luttèrent pour la chaumière et le clocher ; ils ne l'ont pas mérité les fils de la patrie d'aujourd'hui qui savent comme aux jours anciens, s'agenouiller sous la main de l'Église et qui portent au reliquaire de leurs cœurs les nobles, les fiers sentiments qui frissonnent sous l'étoffe des bannières nationales (394).

Avant été chargée de ces missions auxquelles n'ont point failli ses pères, la nouvelle race élue se doit, avec l'aide de Dieu, de poursuivre sur la nouvelle terre qui lui a été concédée, et d'une façon qui lui est propre, les missions léguées par la France. Si « notre jeune pays » trouve « dans sa foi assez de verdure et de lumière pour rester fidèle au Dieu fort des « Anciens Canadiens », et, d'autre part, « s'il ne forfait jamais aux naïves ballades de Bretagne et de Normandie qui ont bercé son enfance », il pourra renouveler, « Dieu doit le lui promettre, sur la jeune terre d'Amérique, les traditions ininterrompues de la vieille patrie, la France » (393).

Ces missions française et apostolique ont été plus spécialement poursuivies par « nos bonnes campagnes de la Province de Québec » qui, contrairement aux « grands centres canadiens » où « la foi se déracine peu à peu », et aux « grandes villes » qui « s'endorment dans une indifférence voisine de l'irrégion et de l'impie », peuvent se vanter de perpétuer encore « la foi naïve des premiers temps de la colonie » (211-212).

Les campagnes constituent le plus formidable bastion de la langue et de la foi et une véritable pépinière de vocations religieuses, à preuve cette famille Campeau de Vaudreuil qui « par ici est ce qu'était la tribu de Lévi au vieux temps d'Israël » ayant donné à « Elle seule [...] plus de six lévites à l'Église et plusieurs sœurs au cloître » (222), parmi lesquels plusieurs missionnaires, dont l'un d'eux relatant son apostolat « de douze ans parmi les sauvages du Nord-Ouest », au Séminaire de Sainte-Thérèse, avait inspiré au collégien Groulx « quelque velléité pour les missions » (205, 206).

D'autre part, la campagne, avec son ciel pur, ses saines habitudes, ses durs et beaux labeurs, favorise l'éclosion de corps sains et vigoureux indispensables à la survie et la continuité de la nation canadienne-française, alors que l'on peut constater que « Ce mal » constitué par « la faiblesse de l'organisme humain qui va toujours se détériorant de plus en plus [...] a surtout pris des aspects menaçants dans les grandes villes et dans les familles du

high life où l'on constate avec effroi l'infantilisme qui frappe les générations ». La cause principale de cet affaiblissement « provient du manque d'exercices qui seuls peuvent assurer le développement des tailles et la vigueur des constitutions ». Et comme « La jeunesse de nos grandes villes n'a point comme celle de nos campagnes ces rudes travaux qui toujours fourniront le meilleur genre d'athlétisme qu'il soit possible de désirer pour la vigueur de l'organisme », elle devra se rabattre sur « le sport athlétique » qui « lui en tiendra lieu » (531-532).

Si Groulx n'aborde pas la question de la mission autonome du Québec dans le *Journal*, il écrit à la même époque dans son *[Manuel d']Histoire du Canada* que la nation canadienne-française qui paraissait « anéanti[c] » en 1760 et qui, au début du xx^e siècle, est considérée comme l'une des « plus progressives et [d]es plus libres du monde » constitue « le miracle canadien-français ».

En effet, cette victoire éclatante du peuple canadien-français sur ses ennemis et les conjurations qu'ils multiplièrent dans le but d'anéantir sa « foi » et sa « nationalité », n'est pas étrangère aux vues de « la Providence [qui] l'a ainsi voulu ».

Pour Groulx, il est évident que si la Providence a non seulement assuré la sauvegarde de la race canadienne-française mais encore a favorisé l'essor si remarquable qui fut le sien, ce fut d'abord « pour que nous fussions les missionnaires de l'Amérique du Nord, et parce que dans une fusion de race, nous eussions perdu sans doute le tempérament apostolique qui est l'honneur et la caractéristique de la race française ».

Cependant, il n'est pas prouvé que cette raison en soit l'unique et il est possible qu'il nous faille aussi « convenir », à l'instar « des patriotes clairvoyants [qui] ont aussi vu dans cette conservation miraculeuse, le dessein de la Providence de nous voir constituer un jour un État français indépendant sur les bords du S. Laurent », que « ce pourrait bien être après tout la seule explication logique de notre histoire » (II : 50ms.).

D. L'histoire

Nous avons déjà noté en parlant du *[Manuel d']Histoire du Canada* que, pour Groulx, nationalisme et histoire sont indissociables. Dès les premières pages de son manuel, Groulx nous livre en effet ses « déclarations de principes », à savoir : I « Pourquoi

étudier l'histoire du Canada » et II « Comment étudier l'histoire du Canada » (I : 3ms.).

Dans le premier cas, il note comme « nécessité générale », la « formation d'un patriotisme sain et éclairé » et la nécessité de « connaître la mission Providentielle de sa race ». La « nécessité présente » est de prendre conscience que « le passé est l'école du présent et de l'avenir » et que, par conséquent, devant les « périls suprêmes » que doit affronter la nationalité canadienne-française, périls constitués principalement par « l'immigration et l'extraordinaire développement du pays », c'est un « devoir rigoureux » pour les élèves des collèges « de se donner à l'étude de l'histoire nationale », dans le but d'y trouver « l'amour de sa foi, et l'orgueil de sa race » et d'apprendre, comment, à la lumière du passé, à faire face aux difficultés de l'heure.

Quant à la façon d'aborder notre histoire, il faut éviter de le faire en « badaud » ou encore en « chauvin ». Le terme « badaud » provoque chez Groulx cette réflexion : « On a dit avec une légère pointe d'exagération que nous étudions notre histoire avec le même enthousiasme que celle des Indous. » Éviter de le faire en « chauvin », c'est bannir résolument un patriotisme « provocateur ». Mais tout en se défendant d'un optimisme radical, il ne faut pas tomber dans l'excès contraire et se complaire dans un pessimisme excessif. Il faut étudier l'histoire avec « précision », une bonne documentation à l'appui, mais d'autre part « avec respect, avec amour ».

Dans le *Journal*, considérant la grandeur de la mission dévolue à la nation canadienne-française, il s'inquiète des difficultés inhérentes à sa réalisation. Il constate que « le peuple canadien-français » qui a la responsabilité « de grandes choses à accomplir », c'est-à-dire de « garder intact à travers l'épreuve des siècles l'héritage d'une nationalité et d'une foi religieuse », a là une bien lourde charge « quand on considère le petit nombre de nationalités qui n'ont pas sombré parmi celles qui ont été placées dans des conditions analogues à la nôtre ».

En plus de la Providence dont il invoque l'aide et dont il est assuré de la réponse, Groulx en appelle à l'histoire comme instrument privilégié de l'affirmation de son « petit peuple⁷ ».

7. C'est la première fois à notre connaissance qu'il utilise cette expression qui restera par la suite accolée à son nom (530 - 8 août 1899).

« Notre histoire, notre littérature, notre patrie est belle » proclame-t-il. Et tous ceux qui pourfendent et méprisent le peuple canadien-français font par le fait même grand étalage de leur ignorance de son histoire. Si seulement ils pouvaient pénétrer « dans le sanctuaire de notre histoire et de notre littérature » en délaissant « le fardeau de leurs préjugés », ils seraient contraints de s'amender et de laisser « à la porte les dépouilles de leur égarément » (299, 300).

S'il compte sur l'histoire pour redresser le jugement des adversaires de sa race, ayant constaté le pouvoir agissant de l'histoire qui provoque « cette émotion puissante, profonde qui nous envahit l'âme à la lecture des annales de son pays », il lui demandera surtout les enseignements des « générations du passé » de ce « jeune pays, qui passe avec les vagissements de [s]on berceau, le bruit de [s]es victoires, les pleurs de la défaite et l'acclamation de [s]es derniers triomphes ». Les « hommes d'aujourd'hui » dont la conduite n'est ni sans tache ni toujours exemplaire, ont beaucoup à apprendre de ces « grands noms » et de ces « grands souvenirs » que « l'histoire nous a jeté[s] » et qui reflètent « l'idée du plus noble dévouement, du plus pur patriotisme » (328-329).

Selon « une loi invariable dans la nature », de même que le sol, les industries, les sociétés ont besoin de « stimulant » pour se développer, car, autrement, restant « stationnaires » ils deviendraient vite « décadent[s] », de même les peuples ont aussi besoin d'un « stimulant » pour croître. Si « je passe aux fastes de l'histoire, ajoute Groulx, il n'est pas une page qui ne témoigne en faveur de la loi que j'ai énoncée » (529), à savoir ce besoin d'exemplarité que peut combler l'histoire en faisant « revoir à notre petit peuple le mirage de ses grandes origines et de ses grandes victoires ». C'est en effet par l'enseignement de l'histoire que la nation canadienne-française pourra trouver la force et la détermination de s'affirmer et de s'épanouir, d'habiter le présent et de forger l'avenir, en épaulant son devenir aux leçons du passé illustré magnifiquement par l'histoire : « Allons souvent, encourage-t-il, nous retremper aux sources de notre histoire et nous trouverons dans la contemplation de ces grands souvenirs et de ce spectacle inattendu, la foi qui enfante les sacrifices et l'espérance qui exalte les courages. » (530)



Jalonnés de multiples mentions d'événements et de personnages historiques, les cahiers du *Journal* résonnent des incantatoires professions d'amour et des solennelles promesses de dévouement de Lionel Groulx à sa Patrie et à sa Religion.

Militant inné, fidèle à la parole donnée, il circonscrit son champ de bataille autour de ces mots de Patrie et de Religion. Un sentiment très vif des dangers qui les menacent exacerbe ses sentiments d'amour et d'appartenance à cette fière race canadienne-française, et ses engagements envers la Religion et la Patrie qui seront, assure-t-il, « les deux amours constants de ma vie » (341), revêtent un caractère dynamique qui l'entraînent irrésistiblement vers une action militante.

Déplorant la défection de trop d'hommes politiques ou encore de simples citoyens sans consistance et sans courage, il préconise l'avènement du jeune apôtre social et s'emploie à sa formation, dans le but de mettre fin au règne de la lâcheté et de la trahison, et de « greffer » enfin « à l'arbre de la nationalité l'ancienne tige d'héroïsme et de dévouement patriotique » (322).

Le nationalisme n'est pas chez Groulx une acquisition ou encore un apprentissage. Il confiera presque à la fin de sa vie : « Je ne suis pas devenu nationaliste, je suis né avec ces idées-là dans la tête » (*la Presse*, 15 septembre 1962). C'est un enracinement doublé d'une continuité.

Par la petite patrie, Vaudreuil, l'épitomé de la grande, la province de Québec, le nationalisme s'infiltré dans l'âme par tous les pores de la peau avec le vent, le soleil, la rivière, le sol des ancêtres, ces « sillons où germa la patrie » (842) à l'ombre du clocher, les tombes qui témoignent du courage et du labeur investis dans ce projet d'entité qu'est le pays. La patrie commence là où l'enfant s'éveille, elle est configurée par l'espace qui accueille le berceau. Le paysage natal est l'héritage inaliénable légué par les aïeux qui transmettent à leurs descendants, non seulement leur langue et leur foi, mais aussi, avec une parcelle de terre, le pan du ciel qui la délimite, et qui est pour Groulx ce « ciel vaste et pur qui semblerait comme la seule coupole digne de recouvrir cette portion du Canada » (761).

Sa double allégeance à la nationalité canadienne-française mais d'abord à la foi catholique, « pierre angulaire » de la première, lui fait représenter avec fierté sa race comme le nouveau peuple élu implanté dans le nouveau monde pour y être le témoin de ses particularités française et catholique en Amérique du

Nord. Puis, il compte sur l'histoire pour que la nation canadienne-française, s'abreuvant aux sources de son glorieux passé, s'épanouisse en de grandioses réalisations.

Citons un passage inspiré par le spectacle des « oriflammes » qui « portent dans leurs plis les plus généreuses protestations d'amour au pays et à la Religion », lors des « jours aimés et reconfortants » que sont « ces jours de Saint-Jean-Baptiste », et qui résume bien le credo nationaliste de Groulx exprimé dans le *Journal* :

Je m'incline avec passion et avec amour devant mon pays qui passe frissonnant dans le drapeau national parce qu'il est jeune, tout palpitant d'avenir, qu'il est resté français et qu'il veut rester catholique. Mon Canada français je l'aime à genoux, sous le grand ciel du Saint-Laurent, au milieu de ses oriflammes patriotiques et religieuses ; je l'aime ainsi parce que dans ses spectacles grandioses et presque sublimes, je sens au-dessus de lui la main de Dieu qui le protège et le bénit. (393)

Le *Journal* constitue donc pour une bonne partie un ouvrage spéculaire à l'état plus qu'embryonnaire de l'œuvre groulxienne ultérieure, qui présente la dynamique de sa vision nationaliste non encore structurée mais déjà très fortement articulée autour des thèmes dont son œuvre future sera une plus précise et plus savante orchestration.

Dans une déclaration qui apparaît aujourd'hui prophétique, Groulx confiait à ses disciples de l'Action catholique aux environs de 1903-1906 : « C'est que des idées qui me sont venues aux premiers enthousiasme[s] de la 18^{ème} année sont là désormais rivés pour jamais, et je le sens bien pour ma vie » (*Académies et Action catholique*) : 33ms.).



III

Établissement du texte et apparat critique

I

Description des manuscrits

Seul le cinquième des six cahiers qui constituent le texte que nous éditons sous le titre de *Journal* porte effectivement cette appellation sur sa page de titre : *Journal - Souvenir*.

Cependant, déjà sur une des pages du *Cahier de notes de lecture I* que nous avons décidé d'intégrer au texte, Groulx parle d'une « vraie page de journal » (45). De plus, si le mot journal n'est en aucune façon mentionné dans le sixième cahier qu'il a titré *Notes et souvenirs de mon voyage en Europe*, nous le retrouvons à vingt-neuf reprises dans les cinq cahiers du journal proprement dit : quatre fois dans le premier cahier (17, 107, 138 et 147), deux dans le second (dont en titre d'un poème « A mon journal » (1) et 135), sept dans le troisième (1, 34, 59, 118, 153, 154 (deux fois), cinq dans le quatrième (7, 43, 44, 143 et 144) et enfin onze fois dans le cinquième (41, 85 (deux fois), 106, 122 (trois fois), 147, 175, 179 et 217), le titre du cahier excepté.

La désignation de chacune des six pièces du *Journal* par le mot Cahier suivi du numéro en chiffre romain est empruntée à l'usage qu'en fait l'auteur sur la page de titre des cahiers IV et V.

Ia) [Journal] 11 mai 1895 – 6 décembre 1895

Dans *Cahier de notes de lecture I* : 45-47

Olographe. Encre noire sur feuillets rayés. Ajouts à l'encre bleue. Trois pages de journal antérieures au cahier I et identifiées comme telles par Groulx au moyen d'une note marginale postérieure à l'encre bleue, au haut de la p. 45 : « Une vraie page de journal, quoi ! »

Pages écrites au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, alors que Groulx est en Versification, puis en Belles-Lettres.

Cahier de notes de lecture I 1894 – 24 juin 1897

147 p. 23 cm x 18 cm. Olographe.

Cahier à couverture noire. Reliure en mauvais état. Feuille des pages 126 et 127 découpé. D'après la partie intacte (3 cm le long de la reliure), la p. 127 contenait une version olographe du poème « Mon foyer », dont il ne reste que la finale du titre et celle de tous les vers (voir Notex de 1896-05-19, C).

Sur les contre-plats et sur la dernière page, à l'encre noire, griffonnage et deux signatures (à main guidée) de Alice McKercher, fille de pensionnaires de la famille de Groulx à Vaudreuil (voir I, n. 366 et II, n. 26).

Ib) [Journal. Cahier I] 16 décembre 1895 – 19 novembre 1896

[2] p. blanches, 176 p. 20 cm x 16 cm. Olographe.

Encre noire sur feuillets rayés.

Pagination à la mine de plomb par une main étrangère.

Cahier d'écolier cartonné de couleur marron.

Sur la couverture, illustration de saint Joseph tenant l'Enfant Jésus. Au-dessous, sur deux lignes : « L.-A. Groulx » et « [Elève] de Seconde ». Dans l'interligne, ajout postérieur : « Belles-Lettres ». Plus bas, au centre, la mention : 200 pages. Au bas, l'appellation commerciale : Librairie St Joseph - Cadieux & Derome 1603 rue Notre-Dame, Montréal. Sur le plat inférieur, une table de multiplication, une table de chiffres romains et une table des monnaies (tableau comparatif de cents, deniers et chelins).

Sur la p. 147, une feuille d'érable collée par Groulx (voir I, n. 369). À la fin du cahier, cinq feuillets ont visiblement été déchirés. La mention de 200 pages sur la couverture laisse supposer qu'il y aurait six autres feuillets manquants. Cependant, rien ne nous permet d'en inférer que ces pages aient fait partie intégrante du *Journal*, et qu'elles aient été soustraites dans le but de respecter la confidentialité des propos qui pouvaient s'y trouver, ce qui est indubitablement le cas pour le cahier V (voir *infra*). Ces feuillets avaient peut-être fait office de brouillons, comme il semble que ce soit le cas pour la p. 176. Cette dernière page, non datée, mais écrite au début de septembre 1896,

n'a peut-être été épargnée que parce qu'elle constitue le verso de la p. 175 qui contient la dernière des deux pages d'adieu de Groulx à ce cahier, écrites le 19 novembre 1896. Groulx n'ayant pas retenu ce texte pour l'insérer selon l'ordre chronologique dans le *Journal*, nous avons choisi de le mettre en notes textuelles des vers du 6 octobre 1896, dont il constitue les premières versions (seule page de tout le *Journal* ne faisant point partie du texte de base).

Journal couvrant l'année des Belles-Lettres au Séminaire de Sainte-Thérèse (à partir de décembre 1895), les vacances d'été de 1896 à Vaudreuil et le début de l'année de Rhétorique (jusqu'au 19 novembre 1896) au séminaire.

- II [*Journal*, Cahier II] 24 novembre 1896 – 24 septembre 1897
[II], 150 p. 20 cm x 16 cm. Olographe.

Sur la page titre, la signature « L.-A. Groulx », encerclée d'un paraphe ondulé, suivie de « Rhétorique », à l'encre noire. Au-dessous, à l'encre bleue, « - Séminaire Ste-Thérèse - Vaudreuil, village natal - »
Au verso, à l'encre noire, citations liminaires et initiales des prénoms de l'auteur.

Encre noire et encre bleue sur feuillets rayés.

Pagination à la mine de plomb par une main étrangère.

Cahier cartonné, couverture à motifs marbrés, rouge. Reliure en mauvais état. Collé dans la marge de la p. 33, un feuillet recto verso, 15 cm x 12 cm, porte un poème intitulé « La prédication du couchant », version olographe du poème « Le langage du couchant » sur la même p. 33 (voir Notex de 1897-01-15).

Journal couvrant l'année de Rhétorique au Séminaire de Sainte-Thérèse (à partir de novembre 1896), les vacances d'été de 1897 à Vaudreuil et le premier mois de la première année de Philosophie au séminaire.

- III [*Journal*, Cahier] III 26 septembre 1897 – 14 avril 1899 et 10 octobre 1899
[III], 154 p. 20 cm x 16 cm. Olographe.

Sur la page de titre, la signature « L.-A. Groulx », suivie de « Philosophie 1^{re} année » et de « III VOL. », au milieu de citations liminaires.

Autre citation liminaire sur le contre-plat supérieur.

Encre noire et encre bleue sur feuillets rayés.

Pagination à la mine de plomb par une main étrangère.

Cahier cartonné, couverture à motifs marbrés, rouge. Reliure en mauvais état. Sur le contre-plat inférieur est collé un alphabet illustré pour sourds et muets.

Sur la p. 47, est collé un billet, 17 cm x 13 cm, adressé à « L. Groulx » et signé « A.C. » (Alfred Chamberland, voir Notex de 1898-03-08).

Sur la p. 63, collé également, un autre billet, 17 cm x 10 cm, adressé à « L. Groulx, S.V.P. », signé « A.C. » (voir Notex de 1898-05-03).

Sur la p. 12, une feuille d'érable verte collée par Groulx (voir Notex de 1897-11-06).

Aux pages 21 et 24, deux « x » à la mine de plomb dans le texte servent de points de repère pour des extraits utilisés plus loin dans le cahier V (voir Notex de 1897-11-06).

À la p. 144, un trait à la mine de plomb après « délicieux » indique la fin de l'extrait du *Journal* cité dans *Mes mémoires* (voir III, n. 241).

À la p. 145, dans la marge, un trait à la mine de plomb a été effacé vis-à-vis de ces trois lignes : « Mon calme est celui de l'homme [...] sur la voie des pas indécis et tremblants. »

Au bas de la p. 154, des hiéroglyphes qui ressemblent à ceux de Alice McKercher dans le *Cahier de notes de lecture I* (voir *supra*).

Journal couvrant la première année de Philosophie au Séminaire de Sainte-Thérèse (à partir du 26 septembre 1897), les vacances d'été de 1898 à Vaudreuil et la seconde année de Philosophie au séminaire (jusqu'au 14 avril 1899). Le dernier texte, qui constitue l'adieu de Groulx au cahier III du *Journal* a été écrit le 10 octobre 1899 au Grand Séminaire de Montréal, alors que le cahier IV était déjà commencé.

IV [*Journal*]. Cahier IV 18 avril 1899 - 15 novembre 1900

[I], 144 p. 21 cm x 17 cm. Olographe.

En tête de la page de titre « IV^o Cahier ». Au bas, la signature « Lionel Groulx - Phil II^e » entourée de citations liminaires sur le souvenir.

Encre noire et encre bleue sur feuillets rayés.

Pagination à la mine de plomb par une main étrangère.

Cahier cartonné à couverture noire.

Sur le contre-plat inférieur sont collés deux feuillets de prières, imprimés : « Oraisons jaculatoires de St. Thomas de Cantorbery sur les sept joies de la très Sainte Vierge » et « Signet à mettre dans tout bréviaire, dans tout livre de messe et de lecture, ou précieux recueil de SIX MILLE jours d'indulgence. »

À la p. 62, le texte du 30 novembre 1899 a été transcrit et signé (à main guidée) par Paul Émond, demi-frère de Lionel Groulx.

Sur la p. 17 était originellement collée la lettre de M^{gr} Énard que Groulx a transcrite à la date du 6 juin 1899 (p. 16-17). Cette lettre, 27 cm x 20 cm, à en-tête imprimé « Évêché de Valleyfield, Salaberry de Valleyfield », datée du 4 juin 1899, adressée à « Monsieur L. Groulx, étudiant, Séminaire Ste-Thérèse », commençant par « Mon cher enfant », était pliée en deux et collée verticalement le long de la marge. Elle est maintenant classée avec la correspondance.

Collée au centre de la p. 29, une coupure de presse (*la Patrie*, 22 août 1899), intitulée « Fête intime à Vaudreuil » (à l'occasion du départ de Lionel Groulx pour le Grand Séminaire). Au bas de la coupure, dans

la marge gauche du cahier, une fleur séchée (pensée), peut-être une de celles offertes à Groulx par sa jeune demi-sœur (voir IV, n. 48). Sur la p. 39, dans la marge, quatre fleurs séchées (pensées) sont collées (voir IV, n. 69 et Notex de 1899-10-11).

Aux p. 34 et 35, traits à la mine de plomb, vis-à-vis des extraits que Groulx a insérés dans *Mes mémoires* (voir Notex de 1899-09-26). Aux p. 130 à 141, deux états superposés du texte sur la campagne politique de 1891, le premier du 13 novembre 1900 qui constitue le texte de base et le second bien postérieur, probablement entre 1921 et 1924 (voir Notex de 1900-11-13).

Commencé vers la fin de la deuxième année de Philosophie au Séminaire de Sainte-Thérèse (18 avril 1899), le journal se poursuit au cours des vacances d'été de 1899 à Vaudreuil, du premier trimestre (septembre-décembre 1899) au Grand Séminaire de Montréal, du séjour à l'Évêché de Valleyfield à titre de secrétaire de M^{sr} Émard (janvier - 2 mars 1900) et des débuts de sa carrière d'enseignant au Collège de Valleyfield (mars - novembre 1900), coupés par les vacances d'été de 1900 à Vaudreuil.

V *Journal - Souvenir*. Cahier V 22 novembre 1900 - 24 décembre 1904

La date de « déc. 1905 » inscrite entre parenthèses immédiatement au-dessus du titre du poème « Paysage d'hiver et paysage d'âme » (p. 194) est vraisemblablement un ajout, tout comme la dédicace qui la précède. Le poème aurait plutôt été inscrit dans ce cahier en juillet 1902 (voir V, n. 382).

[III], 221 p., 8 feuillets arrachés (donc 16 p. manquantes) non paginés. 21 cm x 17 cm. Olographe.

Sur la page de titre, un quatrain précédé de « V^e Cahier » et « Journal - Souvenir » est suivi de la signature « Lionel Adolphe Groulx - ecc. Collège de Valleyfield » et de la date « 22 Nov. 1900 Ste-Cécile - »
Sur la page de garde et au verso de la page de titre, citations liminaires.

Encre noire et encre bleue sur feuillets rayés.

Pagination à la mine de plomb par une main étrangère.

Cahier cartonné à couverture noire. Reliure en mauvaise état.

Sur la page de garde inférieure, la fin du poème « La Mœlle des Lions », dernier texte du cahier V, p. 221.

Les huit feuillets arrachés ou découpés (seize pages manquantes), vraisemblablement par Groulx lui-même, l'ont peut-être été non pas tellement pour empêcher d'éventuels lecteurs de prendre connaissance des textes supprimés, mais probablement plutôt pour les soustraire à la vue de l'un ou l'autre des lecteurs d'alors du *Journal*, puisque à l'époque Groulx faisait lire ce cahier à quelques amis (voir *supra*, Introduction I et *infra*, V, n. 87).

Deux feuillets arrachés entre les p. 48 et 49. Les dernières lignes de la p. 48 contiennent le début d'une allégorie de Jean-Marie Phaneuf

inscrite par celui-ci dans le journal, sans doute à un moment où Groulx lui avait prêté ce cahier (voir V, n. 87). Ces feuillets manquants devaient sans doute comprendre la fin de cette allégorie et peut-être la copie d'une lettre non retrouvée de Groulx à Erle G. Bartlett dont les premières lignes de la p. 49 semblent être la finale (voir V, n. 88).

Trois feuillets arrachés entre les p. 106 et 107. Sur le premier feuillet et peut-être les suivants devait se trouver la suite du texte de la p. 106 qui finit abruptement ainsi : « d'enfant toujours de plus en ». Il s'agit encore d'Erle G. Bartlett dont Groulx lit alors le *Journal*. Sur la p. 107, début du texte du 27 mars 1902.

Un feuillet découpé entre les p. 142 et 143, et un autre découpé également entre les p. 172 et 173. Apparemment, le texte n'est pas interrompu dans ces deux cas.

Un feuillet arraché entre les p. 178 et 179. Il contenait probablement la suite de la p. 178 et sans doute la copie d'une autre lettre non retrouvée de Groulx à Erle G. Bartlett, dont les premières lignes de la p. 179 semblent être la finale (voir V, n. 348).

Sur les p. 128 et 129, un rectangle jaunâtre indique qu'un feuillet y a été encarté un certain temps.

À la p. 11, un « x » dans la marge vis-à-vis d'un extrait inséré dans *Une croisade d'adolescents* (voir Notex de 1900-12-23).

À la p. 183, deux « x » dans la marge vis-à-vis des paragraphes : « Réjouis-toi pour les tiens [...] » et « Réjouis-toi pour notre mère l'Eglise[...] ». Si Groulx a effectivement repris ces passages, nous n'avons pas retrouvé les écrits où il l'aurait fait.

À la p. 199, un « x » dans la marge vis-à-vis d'un autre passage repris dans *Une croisade d'adolescents* (voir Notex de 1902-07-22).

À la p. 200, un « x » dans la marge vis-à-vis de : « Ne vous effrayez point des difficultés [...] », que nous n'avons pas retrouvé ailleurs.

Commencé alors que Groulx est professeur de Syntaxe au Collège de Valleyfield (novembre 1900), le journal se poursuit pendant les vacances d'été de 1901 à Port-Lewis et à Vaudreuil, pendant l'année scolaire suivante au cours de laquelle Groulx est professeur de Rhétorique au Collège de Valleyfield et pendant la première partie des vacances d'été de 1902 à Vaudreuil (jusqu'en juillet). Délaissé alors que Groulx est de retour au Grand Séminaire de Montréal (septembre-décembre 1902), il n'est repris qu'en juin 1903 alors que Groulx est redevenu professeur, de Belles-Lettres cette fois (depuis janvier) au Collège de Valleyfield.

VI [*Journal*, Cahier VI] *Notes et souvenirs de mon voyage en Europe*
[ca 12 octobre 1906 – ca 25 novembre 1911]
63 p. [119]p. blanches. 26 cm x 18 cm. Olographe.

Sur la page de titre, après le titre « Notes et souvenirs de mon voyage en Europe », la signature « L.-A. Groulx, Prêtre », suivie de « Collège Canadien, Rome 4 nov. 1906 Fête de S. Charles Borr. ». Certains textes ont peut-être été antidatés, dont les premiers jusqu'au 1^{er} novembre 1906 inclusivement, ainsi que ceux des 16 au 21 janvier 1907 inclusivement. Quant au seul texte de 1909, le poème « Vision d'hôpital », il pourrait n'avoir été transcrit dans ce cahier qu'en 1910, la date d'avril 1909 à la fin du poème n'étant peut-être que l'indication de la date de rédaction initiale du poème et non celle de sa transcription dans ce cahier (voir Notex de 1909-04-00). Suivent deux autres poèmes qui ont peut-être été transcrits, comme l'indiquent les dates, en 1910 et en 1911 (voir Notex de 1910-06-09 et de 1911-11-25).

Il y aurait déjà eu une p. 64 dans ce cahier, un feuillet détaché, paginé 64 par une main étrangère, portant une version de « Mon foyer », dont il ne reste plus qu'une photocopie (voir Notex de 1896-05-01 J6).

Encre noire sur feuillets rayés. Corrections et ajouts olographes postérieurs à l'encre bleue.

Pagination à la mine de plomb par une main étrangère, la p. 1 étant la page de titre, le texte ne débutant qu'à la p. 2, contrairement aux autres cahiers où la page de titre est exclue de la pagination.

Cahier cartonné, couverture à motifs marbrés, bleue. Au début et à la fin, pages de garde doubles avec, à l'intérieur, une vignette élaborée d'une marque de commerce, probablement : Milano. Dans l'encadrement : The English Manufactory of Book and Register.

Feuilles d'arbres et fleurs séchées, collées sur les p. 36 [68] [78] [84] [112] et [138].

Sur les p. 19-20, 39-40 et [151]-[152], des rectangles jaunâtres laissent supposer que des feuillets y ont été encartés un certain temps.

Journal de voyage d'études en Italie, en France et en Suisse, d'octobre 1906 à octobre 1908 ou avril 1909 (voir Notex de 1909-04-00). Les derniers textes sont transcrits alors que Groulx est de retour au Collège de Valleyfield en qualité de professeur de Rhétorique.

2

Principes de l'édition

Si les principes de l'établissement d'un texte diffèrent plus ou moins selon la nature du texte édité, l'originalité du textolo-

gue et les moyens dont il dispose, nous avons néanmoins respecté les deux critères qui prévalent inmanquablement dans l'élaboration d'une édition critique : la fidélité au texte et sa lisibilité. Notre double but était donc d'une part, de proposer au lecteur un texte conforme au manuscrit original, avec les informations textuelles et historiques que présuppose l'édition critique, mais qui sache d'autre part, préserver la possibilité d'une lecture cursive pour ceux que la reconstitution minutieuse de l'histoire d'un texte n'intéresse pas.

L'équilibre que nous avons tenté de maintenir entre ces deux critères s'est cependant toujours vu rompu en faveur de l'authenticité du texte. En ce sens, le texte que nous vous soumettons tend vers l'intégralité.

Par ailleurs, parmi les différents objectifs que peut s'assigner une édition critique, nous avons retenu celui, bien sûr, de constituer un dossier de la genèse du texte, et celui d'en éclairer la lecture. Cette édition comporte donc, en plus du texte établi, deux principales sources d'information. Premièrement, les notes textuelles qui sont appelées dans le texte (*) et que l'on retrouve à la fin des volumes. Pour faciliter leur lecture, nous avons choisi de placer les notes du premier volume à la fin du deuxième et inversement, les notes du deuxième volume à la fin du premier. Deuxièmement, les notes historiques et littéraires, signalées par des appels numériques croissants, recommençant à chaque cahier, sont imprimées en bas de page.

A. Le texte

Nous disposons de six cahiers olographes, conservés à la Fondation Lionel-Groulx, qui nous sont parvenus dans un état de conservation remarquable, et presque intégralement (voir *supra*).

La datation ne posait aucun problème sérieux. Les textes sont en effet régulièrement datés (de 1895 à 1911) et comportent presque toujours le quantième et le mois, bien qu'il arrive à Groulx d'antidater un texte, particulièrement dans le sixième cahier, et d'écrire au présent, plutôt que d'inscrire la date à laquelle il écrit effectivement et d'utiliser le temps passé. La calligraphie de Groulx présentait peu de difficultés de lecture, sinon celles de nous obliger à déterminer constamment si un mot est au singulier ou au pluriel lorsque sa finale est en « e », à trancher pour une minuscule ou une majuscule lorsqu'un mot commence par « c »

ou par « j », ou encore à distinguer les points et les virgules des tirets et le chiffre un du chiffre sept.

Une des préoccupations qui présidait à cette édition était de livrer un document qui ouvre la voie aux études historiques qui portent sur des objets linguistiques. Si un état de langue du passé nous est irrémédiablement perdu quant à ses pratiques orales, il nous reste accessible dans ses manifestations écrites. Celles-ci sont le produit de mécanismes complexes qu'il est intéressant de décrire pour comprendre le fonctionnement d'un groupe humain, à une certaine époque, dans sa production la plus articulée, soit l'expression de l'individu et du groupe dans le langage. À cet effet, le *Journal* de Groulx nous semblait le témoin intact d'une écriture qui se fait, du travail quotidien de celui qui apprend petit à petit le métier d'écrivain. C'est cette mouvance de l'écriture qu'il nous importait de rendre dans ses incohérences et ses aberrations comme dans ses passages les plus brillants.

Pour cette raison, et comme les techniques d'édition doivent en principe s'adapter au texte à éditer, le texte que nous vous présentons, sans être une simple transcription, est presque en tous points conformes à celui du manuscrit du *Journal* qui, pour maintenir l'uniformité du document, demeure toujours notre texte de base.

Les altérations de la linéarité de la séquence manuscrite, les ajouts en interligne, en marge, en bas de page, sont insérés à moins qu'ils ne brisent la chaîne discursive. Dans ces seuls cas, la transcription des ajouts sera imprimée dans les notes textuelles. Ces ajouts retranchés du texte de base, peu nombreux, regroupent des corrections trop tardives, des commentaires de Groulx portant sur un paragraphe, une page ou un texte et des renvois numérotés en bas de page.

Pour la même raison, le texte ne comporte que quelques corrections, quelques normalisations et aucune modernisation.

i) Corrections

Les fautes d'orthographe, que nous avons corrigées, sont toujours signalées dans le texte (*forme corrigée*). Elles sont assez nombreuses dans le premier cahier mais plus clairsemées par la suite. Le phénomène courant chez Groulx de contamination ou d'anticipation peut expliquer plusieurs fautes laissées dans le texte, par exemple : « tous les peuples ne peuvass pas » (560:15), « se trouvel seul » (681:17), « les paroles des

apôtres » (520:1), « l'auble blanchissante » (750:16). Plusieurs emplois inusités s'expliquent par certains usages typographiques encore en vigueur à la fin du XIX^e siècle. Groulx lit beaucoup et l'imitation des modèles d'écriture qui lui tombent sous la main est aussi pour lui un moyen d'apprendre à écrire comme il l'avouera plus tard dans *Mes mémoires* : « Des maîtres, je n'en ai trouvé que dans mes livres. » (I : 51) Ainsi, nous avons relevé dans le *Journal* de nombreux cas d'agglutination comme *parceque*, *audessus* (par ailleurs acceptés dans le *Complément au dictionnaire de l'Académie*) et de ligature par trait d'union comme très + adjectif et non + ad-
verbe.

Dans une autre de ses lectures, nous retrouvons par exemple les mots *côteau*, *enrégistrer* et *beaume*, trois fautes qui contamineront le lexique de Groulx pour plusieurs années. Probablement à cause de sa fréquentation assidue des auteurs classiques du XVII^e siècle, au programme de ses cours de littérature, Groulx affectera par exemple du genre féminin les mots *pétales* (541:10) et *holocauste* (540:25). Notons finalement qu'un fort pourcentage (environ 40%) des fautes corrigées concerne les accents et les traits d'union.

Par ailleurs, une liste des formes fautives est déposée à la Fondation Lionel-Groulx. Cette liste ne regroupe que les fautes d'orthographe de Groulx. Nous avons en effet laissées intactes dans le texte, les fautes que contenaient les textes cités par Groulx et qui sont suivies de l'inévitable [*sic*] (voir par exemple, 410:10). De la même façon, les québécoïsmes (par exemple, *serons*, 148:5 ; *poudreries*, 287:22 ; *solidée*, 419:13), les néologismes (par exemple *verreux*, 176:23) et les abréviations inhabituelles (par exemple, Groulx écrit XIX^{me} siècle) n'ont pas fait l'objet de traitement particulier. Nous ne sommes également pas intervenus dans les questions de style et de syntaxe de l'auteur (certaines concordances de temps ne sont pas heureuses) sauf dans les cas où l'intelligence du texte s'en trouvait gravement compromise. Dans ces seuls cas, certains ajustements ont été conjecturés (par exemple, *ce qui [est] encore solide*, 280:5).

Nous avons également respecté les usages parfois aberrants des majuscules. En effet, à l'instar de ses contemporains, Groulx use largement des majuscules, particulièrement des majuscules de majesté et de personnification qui

font partie de la rhétorique de l'époque. Même si cet usage ne semble pas toujours correspondre à une intention de l'auteur, même si leur utilisation est parfois incohérente (dans sa façon d'inscrire les jours et les mois, après les « : » et les « ; »), nous ne sommes pas intervenus dans leur emploi sauf dans les cas de confusion calligraphique (en particulier les « c » et les « j ») que nous avons corrigés.

ii) Normalisation

Nous avons normalisé la graphie des initiales de Groulx (L.-A. G.) qui étaient parfois agglutinées. De même, pour l'aisance de la lecture, nous avons ajouté (mais en conjecture toujours) les guillemets manquants. Les cédilles, l'apostrophe des proclitiques et les traits d'union des enclitiques oubliés ont été indiqués comme fautes. Les soulèvements ont été reproduits tels quels malgré l'anarchie de leur utilisation comme les abréviations, les raccourcis d'usage et les indications numériques, horaires et monétaires.

Comme il n'existe pas vraiment de normes précises de ponctuation moderne, notre pratique en ce domaine a été celle d'une discrète intervention. De façon générale, nous n'avons ni uniformisé, ni réorganisé la ponctuation ; les pauses ont toujours été respectées mais quelques signes manquants (souvent en fin de ligne dans le manuscrit) ont été ajoutés entre crochets lorsqu'il s'agissait de rétablir une ponctuation forte. Dans quelques rares cas, un signe fautif a été remplacé. Le changement de ponctuation est alors signalé dans les notes textuelles. Par ailleurs, à partir du troisième cahier où son emploi est systématique, nous avons substitué le point au tiret. Les graphies « 2 » et « 1 » nous semblaient autoriser ce changement. Nous avons cependant conservé les tirets lorsqu'ils apparaissaient au milieu d'une phrase, lorsqu'ils encadraient une incise, avant une citation, avant une explétive, après les dates en manchette, sur les pages de présentation et de titre et lorsqu'ils étaient démesurément longs dans le manuscrit.

Dans la limite du possible, nous avons également restitué la disposition (paragraphe) du texte original sauf, évidemment, dans le cas des ajouts qui ont été insérés dans la séquence discursive et des poèmes où nous avons standardisé l'espacement entre les strophes.

iii) Modernisation

Comme nous ne pouvons reprocher à Groulx l'usage qu'il fait de mots et de graphies qui ne sont pas encore désuets au moment où il rédige son *Journal*, ils ont donc été reproduits sans modernisation.

Nous retrouvons des mots exclus des dictionnaires courants contemporains :

désenchantante	fashionable	regénérescence
écarquillement	hustings	ressouvenir (subs.)
envolement	plumail	simplesse
épistolographe	proser	

des graphies usuelles au XIX^e siècle :

au dedans	dénûment	Mr
bien-aise	dévoûment	New-York (New-Yorkais)
Campo-Verano	entr'ouverte	poème, poète
Carpathes	fac-simile	par delà
Castel-Gandolfo	faulx	résolûment
cicerone	goëland	Sainte Vierge
contre-coup	grand'peine	tempêteux
criterium	grand'messe	vacance
de ci de là	Grotta-Ferrata	Vera-Cruz
dénoûment	maître autel	

Nous avons conservé ces graphies même si Groulx emploie parfois la forme désuète et la forme moderne à l'intérieur d'un même texte (dénoûment/dénoûement, 185:23 et 186:35). Elles nous semblaient en effet témoigner particulièrement bien de l'évolution de l'écriture de Groulx.

Le texte de notre édition est affecté d'une numérotation quinqualinéaire qui recommence à chaque page. La pagination originale est reproduite en marge avec sur la ligne, un séparateur (/) indiquant l'endroit précis du changement de page. Pour rendre la référence au texte plus efficace, les dates d'écriture ont été uniformisées et apparaissent en retrait dans la marge de gauche. Lorsque Groulx écrit deux textes dans la même journée, la date uniformisée est suivie des mentions « a » et « b ».

L'italique, réservé aux mots de langues étrangères (latin, anglais, italien), est exceptionnellement utilisé pour le français dans le cas des mots déjà en italique dans les textes imprimés, cités par Groulx. Les titres mentionnés par Groulx suivent la règle des soulèvements dont nous avons déjà parlé. Le caractère gras marque les endroits du texte où Groulx écrit très gros (souvent des titres) et dans le cas de l'unique acrostiche.

Les crochets encadrent les conjectures des éditeurs. Ces conjectures regroupent les mots, les lettres, la ponctuation et les guillemets manquants et les *sic* qui en plus de marquer les fautes déjà dans les textes imprimés cités par Groulx, ont été employés dans les cas très rares de contresens évidents ou pour bien départager des graphies inusitées (*Ooui*, 229:24) des éventuelles coquilles.

Il ne sera donc pas étonnant de rencontrer dans les textes qui vont suivre des graphies multiples pour un même mot, des majuscules plus ou moins opportunes, des ligatures inusitées, une accentuation et une ponctuation parfois surprenante. Ce processus de captation du texte dans toute sa mouvance, nous a semblé respecter les conditions et les canons de l'écriture de Groulx.

Signes utilisés dans le texte

*	appel de note textuelle
1, 2...	appel de note historique et littéraire
[]	conjecture de l'éditeur
[sic]	faute dans le texte cité par Groulx
	contresens
	graphie inusitée
/	fin de page dans le manuscrit
┌	faute d'orthographe

B. Les notes textuelles

Le manuscrit du *Journal*, qui en principe ne fut pas écrit en fonction de la publication, se présente dans un certain état d'instabilité qui se manifeste dans les signes primitifs de son écriture. Outre les problèmes concernant la calligraphie de Groulx que nous avons déjà décrits, mentionnons que le texte est obstrué de force ratures, reprises et hésitations de plume. Peu de mots sont effacés ou grattés. La plupart du temps, les reprises sont effectuées sur le ou les mots raturés, ou au-dessus en interligne, ou encore, mais rarement, dans les marges.

Un autre type de mouvance du texte, celui-là plus surprenant compte tenu de la nature de l'œuvre, consiste en l'apparition d'un nombre important de textes parallèles, plusieurs manus-

crits, à peu près contemporains de la rédaction du *Journal*, d'autres imprimés ou manuscrits encore, mais cette fois beaucoup plus tardifs.

Comme nous l'avons déjà expliqué (Introduction I), à l'intérieur du *Journal*, nous pouvons distinguer deux grandes catégories de textes selon leur destination : ceux qui doivent en principe rester secrets, et les autres destinés à la publication ou à une quelconque diffusion. Pour les premiers, nous ne disposons évidemment que d'un seul état, celui du *Journal*. Pour les seconds, il existe généralement une deuxième version ou encore plusieurs autres, inédites ou imprimées. Bien qu'il soit parfois passablement difficile d'établir la chronologie des états successifs d'un texte, nous avons tenté de déterminer l'antériorité ou la postériorité des textes parallèles les uns par rapport aux autres et les avons donnés par ordre chronologique ascendant, du plus ancien au dernier connu. Nous ne possédions que rarement les avant-textes ou les premiers jets, les textes du *Journal* étant souvent des états quasi définitifs.

Il y a néanmoins quelques exceptions, dont la plus intéressante est sans contredit le texte intitulé « Une campagne politique en 1891 ». D'abord simple souvenir relaté dès 1900 dans le quatrième cahier (584-593), il est repris et considérablement remanié, « à trente ans » de l'événement, en marges et en interlignes du *Journal*, ce qui lui vaut l'honneur équivoque d'être le texte le plus difficile à éditer de tout le *Journal*. Une troisième version, qui est en fait la deuxième version légèrement modifiée, paraît dans l'*Almanach de la langue française* (1924, 114-121) sous le titre « Comment j'ai quitté la politique ». L'accession de son texte à la publication n'a pas encore calmé les ardeurs stylistiques de Groulx qui parsème de multiples adjonctions et suppressions un exemplaire de l'*Almanach*, sans doute dans l'intention d'insérer son texte dans *les Rapaillages*. Mais, comme l'on pouvait s'en douter, des transformations se sont encore opérées et *les Rapaillages* nous proposent une autre version. Des textes de ce genre à multiples versions nous permettent de présenter une édition génétique et, ce faisant, de restituer la dynamique véritable du processus créatif.

Sur les 919 pages manuscrites du *Journal*, 229 pages sont touchées par des textes parallèles, soit une proportion de 25%. En tout, 70 textes dont 49 en prose et 21 poèmes regrouperont un

nombre impressionnant de 176 versions connues dont 81 en prose et 95 en poésie.

JOURNAL - TEXTES PARALLÈLES

Textes du journal touchés

	Nombre de pages	Nombre de textes	Prose	Poésie
J Ia	2,25	2	2	0
J Ib	20	10	4	6
J II	52,5	15	10	5
J III	49	12	9	3
J IV	65,75	12	11	1
J V	29,75	16	13	3
J VI	9,75	3	0	3
	229	70	49	21

Textes parallèles

	Nombre de pages	Nombre de textes	Prose	Poésie
J Ia	4	4	4	0
J Ib	50,5	33	4	29
J II	67,5	30	12	18
J III	84,5	24	15	9
J IV	115,25	22	21	1
J V	55	41	25	16
J VI	19	22	0	22
	395,75	176	81	95

Qu'il n'y ait que 81 versions pour 49 textes en prose contre 95 versions pour 21 poèmes s'explique sans doute par le « défaut dominant » (342) de Groulx. Malgré ses propres exhortations pour délaissier un genre pour lequel il n'est pas particulièrement

doué - « Voici que je commets encore des vers. Que faire ? » (243) - il retombait avec délices dans un vice qu'il nourrira un certain temps :

Ma muse toujours mauvaise conseillère et dont la conscience est assez large pour se charger du remords de plusieurs centaines de vers m'a encore fait donner dans la poésie. Je laisse espérer aux rares personnes qui ont la charge de me lire qu'elle aura bientôt le repentir avec le ferme propos. (314)

Le ferme propos est enfin venu quoique Groulx ne résistera pas à l'envie de citer certains poèmes dans *Mes mémoires* (I : 53 et 160).

Les deux modes d'écriture présentent dans leur élaboration certaines caractéristiques formelles similaires. Les variantes, qu'il s'agisse de ratures ou de reprises, sont parfois une simple correction d'une minuscule par une majuscule ou vice versa, un passage de la langue parlée à la langue écrite (j'y et je n'y - 196:18 ; depuis et depuis - 382:18), ou, par contre, d'un mot français à un canadienisme (berlines et *berlos* - 592:3), une correction nécessitée par la répétition d'un mot (« S'élevant humble à l'ombre (substitué à l'*humble*) du clocher » - 379:10), par l'anticipation soit d'une lettre (clapotements et *calpotements* - 372:38), soit d'une syllabe (épisode et *épide* - 134:12), soit encore d'un mot (ailes et *aigles* dans l'expression des ailes d'aigles - 218:11), une correction d'une contamination (des nez pour *dez nez* - 233:22), une correction de l'orthographe (péristyles et *pérystyles* - 694:38), une substitution d'un ou de plusieurs mots (frère et *ami* - 681:6), une recherche d'un synonyme (union et *alliance* - 262:22), aussi des corrections d'accord du verbe, du participe, de qualificatifs, quand ce ne sont pas des erreurs de terminologie relevées (*Andes* pour Apennins - 798:15 et *thermomètre* pour baromètre - 287:32). La ponctuation étant un des éléments du style, nous avons cru bon d'en noter les variantes, non seulement dans les différents états d'un texte, mais aussi dans le texte de base où nous retrouvons, particulièrement au début, plusieurs efforts de correction de la ponctuation.

Pour les textes réécrits une ou plusieurs fois, une plus grande attention est accordée au texte au niveau du style, du vocabulaire, de la qualité des vers ou encore de la ponctuation. Dans les textes intimes, nous retrouvons certaines particularités que nous ne pouvons déceler dans les autres textes. Précisément parce que l'écriture provient d'un premier jet qui emporte le diariste, la conscience s'efface parfois devant l'inconscient. Se manifestent alors des interférences d'intentions premières d'écriture et de tendances perturbatrices. Pour illustrer ce

propos, citons un passage où Groulx, commentant sa participation à une fête, écrit : « le délire de la fête s'en mêlant, je me suis même hasardé à faire quelques sauts dans la place pour la première fois de *sa* vie » (420), dénotant par cet acte manqué son étonnement et sa distanciation face à cet « autre » se livrant à un divertissement jusqu'alors réservé à autrui.

L'ensemble de ces cas est consigné dans les notes textuelles que l'on retrouve à la fin des volumes (les notes du premier à la fin du deuxième et vice versa), sous la date correspondante à la date uniformisée du texte suivie de la référence au texte imprimé (page et ligne).

Lorsqu'un texte comporte une ou plusieurs versions, une note infrapaginale le souligne et renvoie aux notes textuelles par la mention « Voir Notex ».

Voici comment il faut lire ces notes :

GUIDE DE LECTURE DES NOTES TEXTUELLES

Caractères

1. Romains : mot(s), partie de mot ou texte semblable au texte de référence.
2. **Romains gras** : variantes, mot(s), partie de mot ou texte variant par rapport au texte de référence.
3. *Italiques* : commentaire(s) de l'éditeur, y compris les abréviations.
4. ***Italiques gras*** : sigles identifiant les sources des textes parallèles.

Abréviations et symboles généraux

add. : addition *corr.* : correction
om. : omission *subs.* : substitution *supp.* : suppression

- [] : conjecture de l'éditeur
 [...] : conjecture impossible
 <...> : omission du texte semblable au texte de référence
 (...) : omission de texte dont Groulx n'est pas l'auteur

- : séparateur de variantes d'une même source
- : séparateur de variantes de sources différentes dans une même note.
- () : variantes des textes parallèles.
- / : séparateur de vers
- § : paragraphe

EXPLICATIONS PRATIQUES

i) Commentaires de l'éditeur

— Addition

Les ajouts, mot(s) ou phrases(s), sont donnés en note sans contexte, suivis de l'abréviation «*add.*».

Exemple : Vieux *add.* (227:6)

— Suppression

Nous considérons comme une suppression, un ou plusieurs mots n'ayant subi aucune reprise, n'étant surmontés d'aucun ajout, et qui parfois ne sont pas remplacés. Dans les notes, la suppression est toujours accompagnée du mot du texte la précédant ou la suivant.

Exemples : dans le texte : « le joli total de * 17 personnes »
(221:15)

dans la note : de **douze pers[onnes]** *supp.*

dans le texte : « entre deux âmes *, s'aimant »
(292:14)

dans la note : âmes **d'élites** *supp.*

— Correction et substitution

Il est parfois difficile de démarquer la correction de la substitution ou vice versa. Dans ces deux cas, la note reprend la partie du texte corrigé ou remplacé suivie de *corr.* ou de *subs.*, puis de la forme initiale du texte dont la partie corrigée est en caractères romains gras.

Exemples : portaient *corr.* portait (170:10)

religion *subs.* **patrie** (187:4)

(« patrie » ayant été raturé et « religion » ajouté au-dessus).

Généralement, nous considérons qu'il y a substitution lorsqu'il y a reprise d'un mot différent du premier.

Exemple : dans le texte : « Ste-Rose* » (238:4)

dans la note : Rose *subs.* **Thérèse**

(le mot « Rose » est écrit par-dessus le mot « Thérèse »).

Par contre, la correction d'une lettre peut entraîner une substitution de sens.

Exemple : dans le texte : « On complète* immédiatement sur les moyens à prendre » (387:12)
dans la note : complète *corr.* complète

Nous aurions indiqué substitution, s'il y avait eu réécriture du mot entier.

— Omission

Nous ne recourons à l'appellation d'omission que pour signaler, dans le cas de plusieurs textes parallèles regroupant les mêmes variantes, une particularité de l'un d'eux par rapport au texte de référence ou à celui d'une autre version qui ne justifierait pas une mention isolée.

Exemple : dans le texte : « Et dont le cours au grand fleuve débouche, » (201:20)

dans la note : *P*, G3, J6, M, **Un lac** dont l'onde au grand fleuve débouche, (*P*, om.)
(indique que la virgule n'est omise que dans la version *P*).

Dans le cas des additions, corrections, substitutions et même des suppressions, nous signalons les différences d'encre car la reprise n'est pas nécessairement le fait d'une relecture ou correction immédiate, elle peut être bien postérieure. En effet, Groulx relisait ses cahiers longtemps après leur rédaction, il l'avoue dans le *Journal* à quelques reprises.

Exemple : malade *corr.* maladie *d'une encre différente*
(380:3, 1^{er} mai 1898)

(Dans ce cas, le texte de Groulx est à l'encre bleue, seule la correction « ve » est à l'encre noire ; on peut supposer qu'il s'agit d'une correction postérieure car Groulx ne réutilise l'encre noire qu'à partir de la date du 23 juin 1898.)

ii) Conjectures de l'éditeur

Nous entendons par conjecture toute reconstitution de mot(s) incomplet(s), supprimé(s), corrigé(s) ou remplacé(s) et qui peut porter sur une seule lettre ou plusieurs, une syllabe, etc.

La conjecture s'applique quand le mot comporte suffisamment de lettres pour l'identifier hors de tout doute,

Exemple : pas *subs.* poin[t] (301:11)

quand, le cas est fréquent, il nous semble y voir un synonyme,

Exemple : pourceaux *subs.* **co[chons]** (797:13)

quand nous avons reconstitué un mot en nous inspirant du phénomène d'anticipation également très fréquent chez Groulx,

Exemple : dans le texte : « je me souviens encore* avec quelle »
(III : 402:3)

dans la note : encore *subs.* **a[vec]**

quand le contexte nous amène à formuler des probabilités de lecture qui ne seront toutefois jamais des certitudes (les plus risquées sont suivies d'un point d'interrogation),

Exemple : Ducharme *subs.* **S[te-Rose]** ? (344:25)

quand des renseignements hors-texte nous suggèrent une piste,

Exemple : guide *subs.* **c[icerone]** ? *Routhier utilise ce terme* (163:2)

Mais parfois, bien que la conjecture ait été possible, nous n'avons pas complété le mot qui, dans les cas de contamination ou d'anticipation, aurait été orthographié fautivement. Le lecteur averti du phénomène le fera lui-même,

Exemple : rustique *corr.* **rusi[...]** (386:14)

Il arrive aussi qu'il y ait difficulté ou impossibilité de rétablir une leçon, de trancher sans tomber dans l'arbitraire, soit que plusieurs possibilités de lecture s'offrent à nous,

Exemple : sein *subs.* **sie[...]** (253:22)

(s'agit-il d'une anticipation, du début d'un autre mot :
siège ?)

soit qu'aucune hypothèse ne puisse être émise,

Exemple : propriété *subs.* **f[...]** (398:4)

soit que les mots aient été effacés, nous l'indiquons alors,

Exemple : pied *subs.* *mot effacé* (151:16)

soit qu'une correction, tout en étant apparente, soit entièrement illisible ; nous nous contentons alors de la signaler mais sans pouvoir l'interpréter.

Exemple : brises *corr.* (377:9)

iii) Omission de texte

Il ne faudrait cependant pas confondre les symboles [...] et <...>. Ce dernier sert à signaler notre volonté de ne pas répéter dans la note un texte semblable au texte de référence.

Exemple : dans le texte : « Les oiseaux poussant des cris lugubres
s'enfuient à tire d'ailes* » (270:38)
dans la note : Les oiseaux <...> d'ailes *add.*

iv) Séparateur des variantes d'une même source

Afin de ne pas affecter d'autant d'appels de note deux ou plusieurs mots qui se suivent dans le texte, seul le dernier d'entre eux est suivi d'un astérisque. Dans ce cas, nous donnons l'ensemble du texte touché après quoi sont restituées les variantes une à une, isolées au moyen du séparateur.

Exemple : dans le texte : « chez moi, y* » (153:27)
dans la note : chez moi, y : , *add.* - y *subs.* ;

v) Particularités de traitement des textes comportant des versions

Les textes parallèles sont signalés dans les notes par des sigles (en italique gras) identifiant leurs sources, manuscrites ou imprimées, le sigle **R** étant réservé au texte de référence.

Nous n'avons pas tenu compte des éditions posthumes contenant des textes parallèles du *Journal*, par exemple dans le cas de *L'Appel de la race* et des *Rapailages*. Cependant, nous donnons la leçon de *Mes mémoires* (I, 1970), car bien que nous ayons trouvé certains états manuscrits de cette œuvre, il n'est pas absolument certain qu'il n'ait pas existé une dernière version manuscrite qui n'aurait pas été retrouvée. D'autre part, les différences entre le texte imprimé et les états manuscrits retrouvés pourraient être dues soit à une mauvaise lecture du manuscrit ou encore à une coquille.

Exemple : dans le manuscrit : « baie formée »
dans la publication : « baie fermée » (118:9)

SOURCES DES TEXTES ET SIGLES

TEXTE DE RÉFÉRENCE

R *Journal* I-VI et *Cahier de notes de lecture* I:45-47mss

TEXTES PARALLÈLES

Sources manuscrites

- J *Journal*. Les textes parallèles dans les différents cahiers, y compris les feuillets détachés collés dans ces cahiers.
- G Feuilletts olographes divers. À l'exception des feuillets collés dans les cahiers du *Journal*.
- A Académie Saint-Charles : *Académicien* et [*Académie Saint-Charles. Cahier des archives*].
- B [*Brouillons de morceaux personnels et travaux de latin*]. Cahier.
- C *Cahier de notes de lecture I*, les pages 45-47 exceptées.
- H *Cahiers d'honneur du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse*.
- D [*Dissertations et poèmes*]. Cahier.
- N *Éducation et enseignement*. Cahier.
- P *Recueil de morceaux personnels*. Cahier.
- M *Mes mémoires*. Trois états.
- O Textes ou extraits de Groulx, de la main d'une personne identifiée ou non.

Sources imprimées

a) Livres de Lionel Groulx

- | | | | |
|---|---|----|---|
| Z | <i>Une croisade d'adolescents</i> .
Deux éditions. | AR | <i>L'Appel de la race</i> .
Cinq éditions. |
| L | <i>Les Rapaiillages</i> .
Cinq éditions. | I | <i>Mes mémoires</i> |

b) Journaux et revues

- | | | | |
|---|--|---|-----------------------------|
| Q | <i>L'Action sociale</i> | W | <i>La Patrie</i> |
| F | <i>Almanach de la langue
française</i> | K | <i>Revue canadienne</i> |
| | | E | <i>Revue ecclésiastique</i> |
| T | <i>Les Annales térésiennes</i> | Y | <i>Le Salaberry</i> |
| X | <i>La Croix</i> | S | <i>Le Semeur</i> |
| U | <i>Le Devoir</i> | V | <i>La Vérité</i> |

Comment lire ces notes ? Signalons tout d'abord que les notes textuelles des textes du *Journal* qui constituent des versions de textes antérieurs du *Journal*, sont données à la date du premier état du texte qui constitue le texte de base.

Par exemple, le poème « Fleurs d'amitié » (633 – 9 mai 1901) est une version du poème « A mon ami Alfred Chamberland » (286-287 – 19 février 1897). En conséquence, les variantes de « Fleurs d'amitié » sont données à la date de 1897-02-19 ; un renvoi le signale à la date de 1901-05-09.

Les variantes des textes sont précédées :

— d'abord de la référence du texte de base touché par la ou les version(s) même si celui-là n'est pas toujours antérieur à celle(s)-ci ;

— puis des références des différents textes parallèles avec les indications bibliographiques usuelles pour les sources imprimées et une brève description des manuscrits pour les autres. Si le texte ne porte pas de date, nous essayons de la déterminer ou, à tout le moins, de déterminer l'antériorité ou la postériorité de la version par rapport au texte de référence ou des versions les unes par rapport aux autres. Comme nous l'avons dit, dans le cas des versions multiples, nous donnons toujours les versions selon l'ordre chronologique ascendant, de la plus ancienne à la dernière connue.

S'il s'agit d'un devoir de collègue, la note est donnée ainsi que l'appréciation du professeur. Nous indiquons dans les variantes les corrections du professeur s'il y a lieu, car il arrive que Groulx tienne compte d'une de ses corrections dans une version postérieure, comme il arrive aussi qu'il tienne à sa formulation malgré la correction apportée par le professeur (voir Notex de 1896-11-24).

En principe, les variantes du texte de référence sont d'abord indiquées s'il y a lieu, puis suivent les variantes des versions.

En pratique, il peut cependant y avoir quelques dérogations à cette règle, dépendant parfois de la longueur des parties de texte ou de textes variants (voir, par exemple, 279:4,5,6,8,9 et 340:24).

Plusieurs variantes d'une même source sont, comme nous l'avons dit, isolées par le séparateur « - » et les différentes sources le sont par le séparateur « - ».

Pour éviter toute ambiguïté, les mots variants sont encadrés par le mot invariant les précédant et les suivant. Dans les textes en prose, le mot variant en finale d'une phrase se voit suivi, en plus de la ponctuation forte, du premier mot de la phrase suivante. Dans les poèmes, lorsque le mot variant est à la fin d'un vers, nous donnons ce seul mot suivi de la ponctuation s'il y a lieu, mais sans donner le début du vers suivant.

Lorsque les mêmes mots sont utilisés dans différentes versions mais dans un ordre différent, nous indiquons la partie du

texte variant mais sans imprimer en caractères gras les mots ou passages déplacés.

Exemple : dans le texte : J'irai frapper tremblant au seuil de
l'avenir
dans la note : J'irai, tremblant, frapper au seuil de
l'avenir. (338:13)

Cependant, nous notons toujours pour les poèmes les changements dans le nombre et l'ordre des strophes ou des vers. De même, dans les textes en prose, nous signalons l'addition ou la suppression de paragraphes. Nous indiquons également les cas des textes en prose où il y a inversion de parties de phrases, de phrases entières ou même de paragraphes. Dans certains cas, lorsque dans les passages variants des versions, l'ordre interverti couvre plusieurs pages, nous donnons les pages correspondantes du texte de base (voir, par exemple, 362:3). De la même façon, lorsqu'il y a omission de mots ou de phrases ou de paragraphes, nous répétons le texte de la version correspondant au texte de base précédant et suivant l'omission.

Nous imprimons entre parenthèses les variantes des textes parallèles. Lorsqu'une parenthèse s'ouvre pour indiquer les variantes des textes parallèles, ces variantes sont celles du mot ou des mots qui précèdent immédiatement la parenthèse, le nombre des mots étant le même.

Exemples : tout ravi (*subs.* **emu**) (210:26)
(seul le mot « ravi » a été substitué au mot « emu »)
sous le (*subs.* **pour la**) frais (210:22)
(« sous le » ont été substitués à « pour la »)

S'il y a dérogation à cette règle, nous spécifions, en répétant dans la parenthèse le mot ou les mots sujets à une reprise.

Exemple : **S'abattit un grand vol** (**grand vol** *subs.* **essaim**)
(761:17)

Lorsqu'il y a plusieurs variantes dans un texte parallèle, nous retenons la dernière leçon, puis donnons l'avant-dernière et ainsi de suite.

Exemple : **mot vénéré** (*subs.* **aimé** *subs.* **chéri**) (768:17, G3)
(Groulx a d'abord écrit « chéri » puis « aimé » et enfin « vénéré »).

Lorsque les variantes de plusieurs versions sont identiques, elles sont regroupées. Mais si dans un vers ou une phrase, un seul

élément est variant, celui-ci est mis entre parenthèses avec le sigle identifiant la version qui se distingue ainsi des autres.

Exemple : *AI, P La cime ! elle est à l'âme fière. (P.)* (378:11)

Finalement, les variantes d'ordre orthographique sont relevées dans les textes parallèles si la graphie est correcte alors qu'il y avait faute dans le texte de base. Il peut s'agir de fautes d'inattention et non d'ignorance de l'orthographe si la version est antérieure ou contemporaine du texte de base ou si, postérieure, elle s'en rapproche dans le temps, ou bien encore de l'illustration d'un apprentissage de l'orthographe, si les différentes versions sont espacées dans le temps.

C. Les notes historiques et littéraires

Les notes historiques et littéraires, signalées dans le texte par des appels numériques croissants s'arrêtant à la fin de chaque cahier et imprimées en bas de page, visent à jeter un éclairage à chaque fois que le texte appelle un éclaircissement. Nous y avons consigné deux catégories d'information. Les notes historiques d'abord retracent les conditions dans lesquelles Groulx a rédigé son *Journal* ; ces notes fournissent des renseignements sur l'histoire du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse et du Collège de Valleyfield bien sûr, mais aussi sur l'histoire politique et sociale ; elles apportent également des précisions biographiques, géographiques et chronologiques. Une deuxième catégorie de notes a pour but de faire ressortir la généalogie du savoir de Groulx par des remarques sur l'histoire des idées et sur l'histoire littéraire ainsi que par de nombreuses identifications de sources.

Dans la mesure du possible, nous avons tenté de limiter l'envergure de ces notes. Nous avons cherché à donner un maximum d'informations en évitant toutefois de céder à l'exploitation des renseignements livrés. Nous avons également entrepris de restreindre leur nombre par les trois procédés suivants : nous avons d'abord écarté du corpus des notes les informations que l'on peut retrouver dans les dictionnaires encyclopédiques courants, puis les notices biographiques, trop nombreuses, ont été renvoyées en appendice (le lecteur devra s'y référer automatiquement) et enfin, quand le contexte s'y prêtait, nous avons regroupé en une seule note, les renseignements touchant un même sujet dans le *Journal*. Malgré tout, l'édition compte encore 1 692 notes.

Le titre complet et la description bibliographique usuelle des sources que nous citons ne sont donnés dans les notes que lors de leur première exploitation. Par la suite, à chaque fois que nous recourons à un ouvrage déjà cité, son titre est abrégé et n'est pas suivi de sa description bibliographique. Cependant, une bibliographie complète se retrouve à la fin de cette édition. Nous avons également fait usage de sigles, particulièrement dans les cas des fonds d'archives auxquels nous avons souvent fait référence.

Les abréviations usuelles *id.* et *ibid.* ne sont employées que dans le cas où elles renvoient à un ouvrage immédiatement cité dans la note précédente. Le renvoi à une autre note du *Journal* est toujours précédé du numéro du cahier (par exemple : I, n.10). Les indications de tomaisson sont imprimées en grandes capitales romaines alors que les indications de parties sont imprimées en petites capitales romaines.

Par ailleurs, si la note contient elle-même une citation, la référence suit immédiatement entre parenthèses. Nous avons également choisi de corriger les fautes que contenaient les textes cités (à l'exception des lettres de la mère de Groulx) sauf si les incorrections pouvaient s'avérer significatives (elles sont alors suivies de l'inévitable *sic*). Le symbole [...] est utilisé chaque fois que nous avons retranché une partie du texte cité.

À chaque fois que Groulx fait référence à une œuvre, nous avons tenté de retrouver l'édition qu'il avait lue ou du moins, qui lui était contemporaine. Quand ces œuvres faisaient partie de sa bibliothèque personnelle, conservée à la FLG, nous avons transcrit, s'il était pertinent de le faire, les *marginalia* affectant le passage cité.

Comme le travail de la citation n'est pas pratiqué par Groulx de façon à en faciliter la description dans les notes (6-7), nous avons eu recours à divers procédés. Ainsi, toutes les fois que nous avons eu à indiquer la source d'un emprunt qui n'est pas signalé dans le texte de Groulx, nous avons fait précéder la référence des premiers et derniers mots quand les bornes de cet emprunt n'étaient pas évidentes (par exemple, I, n.22). Nous avons également utilisé l'abréviation *var.* à chaque fois que Groulx s'éloignait de sa source mais dans les cas où la différence entre les deux textes était significative, nous avons restitué le texte emprunté.

Évidemment, malgré leur nombre, nous avons dû nous résigner à l'incomplétude dans notre entreprise d'identification des

emprunts (signalés ou non dans le texte de Groulx) particulièrement à cause de leur provenance d'œuvres rares, de disciplines variées, souvent volumineuses et la plupart du temps ne comportant pas d'index.

En plus des identifications de sources, des notes littéraires et des notes historiques, rédigées en vue de donner des assises aux chercheurs en réanimant l'actualité qui a donné vie au texte de Groulx, les notes infrapaginales contiennent, imprimée en italique, la traduction des passages en langues étrangères (latin, anglais, italien) rédigés par Groulx.

De cette somme de notes nous espérons qu'elle saura profiler, en marge du caractère nécessairement autoréférentiel du texte, la circularité des rapports extra-textuels que le *Journal* entretient avec le contexte historique dont il émerge et des rapports d'intertextualité qu'il maintient avec le corpus de ses lectures académiques et de ses lectures de divertissement.

SIGLES, ABRÉVIATIONS ET SYMBOLES DES NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

SIGLES

ACAM	<i>Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal</i>	ADO	<i>Archives Deschâtelets, Ottawa</i>
ACAQ	<i>Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Québec</i>	AML	<i>Archives de Maine-et-Loire</i>
ACEV	<i>Archives de la Chancellerie de l'Évêché de Valleyfield</i>	ANQM	<i>SST Archives nationales du Québec à Montréal, fonds du Séminaire de Sainte-Thérèse</i>
ACJC	<i>Action catholique de la jeunesse canadienne-française</i>	AOPSH	<i>Archives des Dominicains, Saint-Hyacinthe</i>
ACSAIP	<i>Archives du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière</i>	AQMBM	<i>Archives de la Bibliothèque municipale de Montréal</i>
		ASC	<i>Archives du Séminaire de Chicoutimi</i>

ASGO	Archives des Sœurs Grises d'Ottawa	DOLQ	Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec
ASHS	Archives de la Société historique du Saguenay	DTC	Dictionnaire de théologie catholique
ASJCF	Archives des Jésuites, Saint-Jérôme	FLG	Fondation Lionel-Groulx
ASQ	Archives du Séminaire de Québec	ONF	Office national du film
ASSH	Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe	PUF	Presses universitaires de France
AUL	Archives de l'Université Laval	PUL	Presses de l'Université Laval
DBC	Dictionnaire biographique du Canada	PUM	Presses de l'Université de Montréal
		PUQ	Presses de l'Université du Québec
		RHAF	Revue d'histoire de l'Amérique française

ABRÉVIATIONS ET SYMBOLES

ap.	après	É.-U.	États-Unis
aug.	augmentée (édition)	f.	feuille(s)
av.	avant	h.	habitants
ca	circa	ibid.	même lieu
cf.	conférer	id.	même auteur
chap.	chapitre	i.e.	c'est-à-dire
C ^e	compagnie	ill.	illustration(s)
cm	centimètre(s)	infra	plus loin
col.	colonne(s)	M.A.	Maîtrise
coll.	collection	M ^{gr}	Monseigneur
D.E.S.	Diplôme d'études supérieures	mn	minutes
dir.	sous la direction de	ms.	manuscrit(e)
D ^r	docteur	mss	manuscrit(e)s
éd.	édition	n.	note
édit.	éditeur	N	nord
et al.	et les autres	Notex	notes textuelles
		n.p.	non paginé

N.Y.	<i>New York</i>	sic	<i>incorection signalée</i>
O	<i>ouest</i>	s.j.	<i>jésuite</i>
o.p.	<i>dominicains</i>	s.l.	<i>sans lieu</i>
p.	<i>page(s)</i>	ss	<i>suivant(e)s</i>
P.	<i>Père</i>	St	<i>Saint</i>
Ph.D	<i>Doctorat</i>	supra	<i>plus haut</i>
pl.	<i>planches</i>	t.	<i>tome(s)</i>
ptre	<i>prêtre</i>	trad.	<i>traduction</i>
publ.	<i>publication</i>	v.	<i>vers</i>
R.P.	<i>Révérend Père</i>	var.	<i>texte variant par rapport au texte emprunté ou cité</i>
s.	<i>suivant(e)</i>		
S	<i>sud</i>	vol.	<i>volum(e)s</i>
sc.	<i>scène</i>	#	<i>numéro</i>
s.d.	<i>sans date</i>	[...]	<i>texte omis par l'éditeur</i>
SE	<i>sud-est</i>	[]	<i>conjecture de l'éditeur</i>
s. édit	<i>sans éditeur</i>		

D. L'édition du texte et l'ordinateur

L'ordinateur est intervenu dans quatre phases principales de notre édition : la mise au point du texte, la rédaction des notes textuelles et historiques, la constitution des index et la fabrication des matrices d'impressions

La mise au point du texte

L'utilisation de l'ordinateur nous autorise à ne prévoir qu'une seule transcription complète des manuscrits. Malheureusement, pour une raison technique (problème et coût d'installation de terminaux à la Fondation Lionel-Groulx), notre transcription a connu une version intermédiaire dactylographiée. Par la suite cependant, toutes les corrections ont été effectuées à l'Université de Montréal par voie de mises à jour car le fichier électronique présente cette supériorité sur le papier de pouvoir être effacé, corrigé, modifié et augmenté à un nombre infini de reprises.

En effet, toutes les corrections (fautes de frappe, erreurs de transcription) ont été notées sur la liste du texte qui comportait un double système de référence : référence au manuscrit (page, ligne) et référence au numéro de ligne du fichier d'ordinateur. À l'aide de cette dernière référence, par un logiciel interactif d'édition, les corrections sont apportées au fichier. Ce logiciel permet de détruire des lignes, d'en insérer de nouvelles, de changer un ou plusieurs caractères sur une ligne. Nous n'avons plus eu à

nous méfier des nouvelles fautes de frappe qu'introduit fatalement toute nouvelle transcription de texte par des moyens traditionnels. De plus, de ce fichier complètement flexible, on a pu tirer à n'importe quel moment du travail des copies sur papier.

Cette technologie de gestion de l'information écrite fournit donc deux contributions importantes à l'édition critique : premièrement, le texte édité peut être modifié autant de fois qu'il est nécessaire et deuxièmement, pour réaliser ces modifications, on ne touche qu'à la portion du texte concerné. Il en est donc résulté un gain considérable en efficacité dans la mise au point de la version finale du texte.

Pour faciliter ce travail de mise au point, l'ordinateur nous a fourni d'autres documents comme l'index, une liste alphabétique de tous les mots avec leurs références, qui constitue un outil de base pour aider l'éditeur à retrouver rapidement un passage qu'il veut revoir. Une liste des mots triés par ordre de fréquence nous a aidé à détecter les fautes de frappe. Dans cette liste, les mots apparaissent selon l'ordre décroissant de leur fréquence et les mots d'une même fréquence sont classés par ordre alphabétique. Les fautes de frappe se retrouvent habituellement dans la section de la liste regroupant les mots de basse fréquence. La séquence alphabétique des mots met davantage en évidence le mot fautif que son occurrence dans le cours du texte où trop souvent il échappe à l'œil. Ces listes de même que celles de toutes nos interventions (notations de fautes d'orthographe, conjectures, etc.) ont été précieuses pour assurer la cohérence de l'édition.

La rédaction des notes

Les notes textuelles ainsi que les notes historiques et littéraires ont également été transcrites sur fichier électronique. Pour leur mise au point, nous avons donc pu jouir des avantages déjà énumérés de cet outil. Les appels de note ont été insérés directement dans le texte et chaque note était affectée de sa référence au mot touché (ligne, page). Notre travail d'annotation a été grandement facilité par la liste alphabétique des mots qui nous a permis notamment d'identifier certains textes ou bouts de texte repris par Groulx, d'orchestrer les renvois à une note traitant d'un même sujet, et même de repérer certains emprunts en isolant, par exemple, les mots rarement utilisés par Groulx.

Constitution des index

Avec l'ordinateur, il est relativement simple de constituer des index. Par exemple, l'index des noms propres est obtenu par l'insertion, au moment de la transcription, d'un code qui suit immédiatement le mot que l'on désire retrouver dans cette liste. L'ordinateur nous fournit ensuite la liste alphabétique de ces mots, accompagnés de leur référence.

Fabrication des matrices d'impression

À la fin du travail, la version du texte et des notes préparée à l'aide de l'ordinateur a été transmise pour la photocomposition. L'édition finale du texte n'a donc exigé à ce stade qu'un minimum de lecture d'épreuves. Ce fut encore là un gain appréciable en efficacité et en fidélité dans la version finale de l'édition.

Le livre n'est pas l'unique produit final de notre recherche. Conservé sous forme de ruban magnétique, le fichier électronique est mis à la disposition des chercheurs. De plus, nous avons déposé à la Fondation Lionel-Groulx toutes nos listes de tous les textes édités. Ces trois objets, maintenant disponibles, favoriseront, nous l'espérons, d'autres recherches nous permettant d'atteindre à une meilleure connaissance de Groulx et de son époque.

Biochronologie



- 1644-09-21 : Baptême de l'ancêtre JEAN GUÉROULT, fils de ÉTIENNE, d'une famille protestante établie à Rouen en Normandie au XVI^e siècle, et de Judith Le Faé, au temple protestant de Saint-Amand de la ville de Rouen.
- 1665-00-00 : Jean GUÉROULT, cordonnier, passe en Nouvelle-France. La graphie du nom subira des modifications, d'abord GROU, puis GROULX.
- 1671-11-23 : Épouse Marie-Anne Goguet, fille de Pierre Goguet et de Louise Garnier, à la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Montréal qui servait alors d'église paroissiale.
- 1690-07-02 : Jean Grou est enlevé et brûlé par les Iroquois au massacre de la coulée de Jean Grou. Il laisse huit enfants.

-
- 1837-12-19 : Naissance de Léon Groulx, fils de Jean-Baptiste et de Henriette Cardinal, à Sainte-Geneviève, Québec.
- 1849-11-11 : Naissance de Philomène (Salomé) Pilon, fille de Paul et de Domithilde Portelance.
- 1872-01-09 : Mariage de Léon Groulx et de Salomé (Philomène) Pilon, à Vaudreuil.
- 1873-08-03 : Naissance d'Angéline Groulx.
- 1875-05-23 : Naissance d'Albert Groulx.
- 1876-09-04 : Naissance de Julien Groulx.
- 1878-01-13 : Naissance de Lionel, baptisé le même jour, Joseph-Adolphe-Lyonel. Parrain et marraine Adolphe et Louise Pilon.
- 1878-02-20 : Mort de Léon Groulx, à Vaudreuil, à l'âge de 40 ans, victime d'une épidémie de petite vérole.

- 1879-02-05 : Second mariage de Salomé (Philomène) Pilon-Groulx avec William (Guillaume) Émond, né le 23 mars 1854, cultivateur de Vaudreuil, à la cathédrale de Montréal.
- 1879-12-27 : Naissance d'Orphélia-Alexandrina Émond.
- 1881-03-14 : Naissance de Flore Émond.
- 1882-01-21 : William Émond achète une terre de 400 arpents à Vaudreuil.
- 1882-04-16 : Naissance des jumelles, Sara et Émilie (Émilía) Émond.
- 1882-05-08 : Décès de Julien Groulx, victime d'une épidémie de diphtérie, inhumé le 9.
- 1882-05-14 : Décès d'Alexandrina Émond, inhumée le 15.
- 1882-05-15 : Décès d'Angéline Groulx, inhumée le 16.
- 1884-02-16 : Naissance de Valentine Émond.
- 1884-09-00 : Lionel Groulx commence son cours primaire à l'Académie des Clercs de Saint-Viateur, à Vaudreuil.
- 1885-04-19 : Naissance de Charles-Auguste Émond.
- 1886-00-00 : Première communion.
- 1887-06-03 : Naissance de Alexandrine-Imelda Émond.
- 1888-08-30 : Naissance de Berthe-Joséphine Émond, décédée le 10 septembre suivant.
- 1889-07-11 : Confirmation, à Vaudreuil, par M^{gr} E.-C. Fabre, archevêque de Montréal.
- 1889-11-02 : Naissance d'Honorius Émond.
- 1891-01-28 : Naissance d'un enfant mort-né, inhumé le même jour.
- 1891-02-00 : Les élèves de l'Académie organisent des « élections pour rire » en même temps que les élections de 1891. Groulx prononce des discours en faveur du candidat conservateur qui est battu (voir 13 novembre 1900).
- 1891-09-03 : Début du cours classique au Séminaire de Sainte-Thérèse-de-Blainville (classe de sixième, Éléments latins).
- 1892-06-23 : Groulx reçoit un premier prix d'excellence, un premier prix en thèmes français et en géographie, un accessit en histoire sainte et en arithmétique.
- 1892-07-00 à 1892-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1892-09-00 : Classe de cinquième (Syntaxe). Professeur : Avila David, eccl.
- 1893-06-21 : Groulx reçoit un premier prix d'excellence, un premier prix en thèmes français, en thèmes latins, en versions latines ; premier accessit en géographie et en arithmétique.

- 1893-07-00 à 1893-08-00 : Vacances à Vaudreuil.
- 1893-09-01 : Naissance de Paul Émond. Parrain : Lionel Groulx.
- 1893-09-00 : Classe de quatrième (Méthode). Professeur : Nazaire Dubois, diacre.
- 1894-06-21 : Groulx reçoit le premier prix de classe, le premier prix d'instruction religieuse, le prix d'honneur Ouimet-Nantel, pour l'application au travail ; il reçoit du supérieur du Collège, un exemplaire du *Siècle de Louis XII*, de Gabourd, en prix pour ses traductions d'auteurs anciens.
- 1894-07-00 à 1894-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1894-09-00 : Classe de troisième (Versification). Professeur : Delphis Nepveu, ptre. Groulx est nommé préfet de la Congrégation de la Sainte-Vierge (division des petits).
- 1895-05-11 : Premières pages du *Journal* rédigées dans *Cahier de notes de lecture I*.
- 1895-05-29 : Naissance de Cécile Émond.
- 1895-06-20 : Groulx reçoit le premier prix de classe, le premier prix en histoire religieuse, une mention honorable dans toutes les matières.
- 1895-07-00 à 1895-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1895-09-00 : Classe de seconde (Belles-Lettres). Professeur : Aristide Sauriol, ptre.
- 1895-10-10 : Admission à la Société Ducharme ; élu troisième conseiller.
- 1895-11-21 : Groulx parle contre la motion débattue à la Société Ducharme : « Nous supposant dans un conseil de guerre à Louisbourg, le 14 juin 1745 [...] nous devons capituler. » La motion est gagnée.
- 1895-12-16 : Groulx commence la rédaction de son *Journal*.
- 1896-01-04 : M. Sylvio Corbeil, ptre, devient directeur spirituel de Groulx.
- 1896-01-25 : Écrit son poème intitulé « Mon foyer » et d'autres poésies tout au cours de l'année, telles « A une fleur de lilas », « O mai », etc.
- 1896-03-13 à 1896-04-07 : Congé de maladie à Vaudreuil.
- 1896-06-20 : Reçoit le premier prix de classe ; une mention honorable dans toutes les matières ; la médaille Champagne (bonne conduite).
- 1896-07-00 à 1896-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1896-09-00 : Classe de première (Rhétorique). Professeur : Sylvio Corbeil, ptre. Élu deuxième conseiller à la Société Ducharme.

- 1896-10-22 : Groulx parle contre la motion débattue à la Société Ducharme : « Épaminondas mérite la peine de mort ; 1^o Pour avoir violé la loi du terme d'office ; 2^o Pour sa conduite devant Sparte. » La motion est perdue.
- 1896-11-04 : Discours de réception à l'Académie Saint-Charles du Séminaire de Sainte-Thérèse.
- 1896-11-20 : Poème « Adieu aux fleurs de mes humanités », inscrit dans l'*Académicien*.
- 1896-12-31 à 1897-01-06 : Congé du jour de l'An à Vaudreuil.
- 1897-01-09 : Poème « A mon journal », inscrit dans l'*Académicien*.
- 1897-02-13 : Texte sur l'amitié inscrit dans l'*Académicien*, puis retranché par Groulx.
- 1897-02-17 : Groulx parle contre la motion débattue à la Société Ducharme : « Nous supposant dans un conseil de guerre des cinq cantons iroquois tenu à Oanontagué en 1699 [...] nous devons accepter le traité d'alliance et de paix que nous offre le grand Ononthio. » La motion est perdue.
- 1897-04-27 : Joue le rôle de Verna dans *la Perle cachée*, pièce du Cardinal Wiseman, jouée au Collège.
- 1897-04-27 à 1897-05-19 : Congé de maladie à Vaudreuil.
- 1897-06-00 : Poème « La mort du Père Garreau », inscrit dans l'*Académicien*.
- 1897-06-20 : Reçoit le premier prix de classe ; premier aux épreuves du baccalauréat, avec 134,8 sur 150. Prix Bourget en littérature, prix Duquet en instruction religieuse ; deuxième prix en musique. Il refuse de participer au concours du prix Prince-de-Galles, parce que l'épreuve consiste à écrire un texte qui dénigre la France et le catholicisme.
- 1897-07-00 à 1897-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1897-09-02 : Classe de Philosophie I. Professeur : Arthur Jasmin, ptre. Groulx est lecteur au réfectoire des prêtres. Élu deuxième conseiller à l'Académie Saint-Charles et premier conseiller à la Société Ducharme.
- 1897-09-13 : Rédaction d'un texte, qu'il intitulera plus tard « Les principes qui dirigeront ma vie », et qui débute par « La Religion et la Patrie ; tels seront les deux amours constants de ma vie. »
- 1897-09-22 : Allocution aux académiciens à l'Île Ducharme.
- 1897-09-22 : Poème « Où sont les vacances ? », inscrit dans l'*Académicien*.

- 1897-10-19 : Groulx est à Vaudreuil pour l'inhumation de sa demi-sœur, Imelda Émond, décédée le 17 octobre 1897.
- 1897-10-20 : Poème « A mon ami A... », inscrit dans l'*Académicien*.
- 1897-11-03 : Groulx parle contre la motion débattue à la Société Ducharme : « Nous supposant députés à la Chambre d'Assemblée, en 1834 [...] nous ne devons pas voter les 92 Résolutions présentées par Monsieur Bédard. » La motion est gagnée.
- 1897-11-04 : Allocution à la fête de la Saint-Charles : « Réponse aux récipiendaires ».
- 1897-12-04 : Poème « La prédication du couchant », inscrit dans l'*Académicien*.
- 1897-12-16 : Groulx parle contre la motion débattue à la Société Ducharme : « Nous supposant dans une réunion de diplomates, Anglais et Français, tenue à Paris en l'année 1827 [...] nous devons rester neutres et ne pas prendre armes en faveur de la Grèce. » La motion est gagnée.
- 1897-12-18 : Texte « Monseigneur Laffèche », inscrit dans l'*Académicien*.
- 1898-01-00 : Congé des fêtes à Vaudreuil.
- 1898-01-13 : Poème « Dans un moment d'ennui », inscrit dans l'*Académicien*.
- 1898-01-27 : Silhouette académique d'Alfred Langlois, dans l'*Académicien*.
- 1898-01-29 : Silhouette académique de Josaphat Isabelle, inscrite dans l'*Académicien*.
- 1898-02-10 : Groulx seconde la motion débattue à la Société Ducharme : « La mort du soldat est plus glorieuse que celle de l'aumônier. » La motion est perdue.
- 1898-02-15 : Texte « L'espoir sur la tombe », inscrit dans l'*Académicien*.
- 1898-03-05 : Silhouette académique de Louis Cousineau, inscrite dans l'*Académicien*.
- 1898-03-20 : Groulx seconde la motion débattue à la Société Ducharme : « Nous supposant à la Chambre d'Assemblée, en 1834 [...] nous devons voter les quatre-vingt-douze résolutions telles que rédigées par Monsieur Morin. » La motion est perdue.
- 1898-04-24 : Poème « Devant mon crucifix », inscrit dans l'*Académicien*.
- 1898-05-20 : Prononce une conférence devant les élèves du Collège : « Berryer, homme de caractère ».

- 1898-06-14 : Compose un poème en l'honneur du juge Basile Routhier, présent à la séance académique : « A son honneur, M. le Juge Routhier », et l'inscrit dans l'*Académicien*.
- 1898-06-20 : Joue le rôle du huron Astiscoua dans la pièce *Maison-neuve* de l'abbé Sylvio Corbeil.
- 1898-07-00 à 1898-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil. Analyse minutieuse d'un livre de Joseph de Maistre, *Du Pape*.
- 1898-09-04 : Classe de Philosophie II. Professeur : L.-Arthur Jasmin, prêtre. Son frère, Charles-Auguste, commence son cours classique, à Sainte-Thérèse.
- 1898-09-00 : Préfet de la Congrégation de la Sainte-Vierge, président de l'Académie Saint-Charles, vice-président de la Société Ducharme.
- 1898-11-08 : Séance académique et musicale, à l'occasion de la bénédiction de la chapelle. Discours de Groulx, président de l'Académie Saint-Charles, en présence de M^{gr} Bruchési, archevêque de Montréal et de M^{gr} Émard, évêque de Valleyfield.
- 1898-11-09 : Bénédiction de la nouvelle chapelle du Séminaire de Sainte-Thérèse. Récitation de « La Chapelle » : Lionel Groulx, A. Prairie, E. Lambert.
- 1898-11-22 : « Hommage à sainte Cécile » : reprise du dialogue : « La Chapelle ».
- 1898-12-02 : Silhouette académique de Joseph Lavigneur, inscrite dans l'*Académicien*.
- 1899-01-00 : Congé des fêtes.
- 1899-02-02 : Nommé lampiste au Collège.
- 1899-02-06 : Texte « Les artistes de Dieu », inscrit dans l'*Académicien*.
- 1899-02-09 : Groulx seconde la motion débattue à la Société Ducharme : « Il est proposé [...] dans un conseil tenu en Angleterre, le 6 août 1815 [...] que [...] Napoléon Bonaparte [...] soit déporté à Ste-Hélène. » La motion est perdue.
- 1899-02-11 à 1899-02-21 : En repos à Vaudreuil.
- 1899-03-10 : Neuvaine à saint François-Xavier pour sa vocation.
- 1899-03-28 : Début de la retraite de vocation.
- 1899-04-02 : Groulx parle contre la motion débattue à la Société Ducharme : « Nous supposant en 1841 sous l'Union des deux Canadas, dans une réunion des députés canadiens-français, réunis à Kingston, le jour de l'ouverture de la première session du nouveau parlement [...] qu'il soit déclaré que [...] la conciliation est préférable à l'agitation constitutionnelle, pour l'obtention du gouverne-

- ment responsable, et le rétablissement de la langue française au parlement. » La motion est gagnée.
- 1899-04-03 : Opte définitivement pour le sacerdoce, sur l'avis de M. Corbeil, après de longues hésitations.
- 1899-04-20 : Groulx parle contre la motion débattue à la Société Ducharme : « Que le commerce, à un point de vue général, l'emporte sur l'agriculture. » La motion est perdue.
- 1899-05-10 : Lettre à M^{gr} Émard, évêque de Valleyfield, pour lui faire part de sa décision.
- 1899-05-21 : Compose l'hymne national des « Greens », sur une musique de Septime Laferrrière.
- 1899-05-25 : Texte « Le prestige de l'intelligence », inscrit dans l'*Académie*.
- 1899-06-20 : Fin de son cours classique. Premier prix de classe, médaille du Gouverneur général, prix Turcot (en philosophie), prix Léon XIII (en instruction religieuse), mention honorable en mathématiques et en physique.
- 1899-07-00 à 1899-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1899-08-02 : Discours à l'occasion de la clôture des deuxièmes régates annuelles de Vaudreuil.
- 1899-08-22 : Fête de famille et d'amis à l'occasion de son départ prochain pour le Grand Séminaire de Montréal.
- 1899-09-22 : Revêt la soutane ecclésiastique au Grand Séminaire de Montréal.
- 1899-12-26 : Quitte le Grand Séminaire.
- 1900-01-13 : Nommé secrétaire de M^{gr} Émard à Valleyfield.
- 1900-03-00 : Article « Le Dogme et la pensée catholique au XIX^e siècle », dans la *Revue ecclésiastique* de Valleyfield (première publication).
- 1900-03-12 : Professeur de Méthode au Collège de Valleyfield : de français, de grec, de latin, d'histoire et de géographie.
- 1900-06-14 : Article : « Deuil au Séminaire de Sainte-Thérèse (Athanasase Jasmin) », dans *le Salaberry* de Valleyfield.
- 1900-06-29 : Reçoit la tonsure ecclésiastique.
- 1900-07-00 à 1900-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1900-07-17 : Article : « Angleterre ou Russie ? », dans *le Salaberry* de Valleyfield (signé Léo).
- 1900-07-31 : Article : « En Chine : les causes de la crise », dans *le Salaberry* de Valleyfield (signé Léo).
- 1900-08-14 : Article : « Le Vatican et l'assassinat d'Humbert », dans *le Salaberry* de Valleyfield (signé Léo).

- 1900-09-00 : Professeur titulaire de Syntaxe latine au Collège de Valleyfield. Il se lie d'amitié avec son élève Erle Bartlett.
- 1900-11-13 : « Une campagne politique en 1891 » — Première version de ce qui deviendra « Comment j'ai quitté la politique », parue dans *les Rapaillages* (édition 1935).
- 1900-12-31 à 1901-01-03 : Congé des fêtes à Vaudreuil.
- 1901-06-25 à 1901-06-27 : Retraite à la résidence d'été de M^{re} Émard, à Port Lewis.
- 1901-06-29 : Reçoit les ordres mineurs.
- 1901-07-00 à 1901-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1901-08-15 : Élaboration de la Constitution de l'Académie Émard, qui ne sera véritablement fondée que le 13 septembre 1903.
- 1901-09-01 : Assistant-professeur en Rhétorique : professeur de grec, de latin, et au second semestre, d'une heure de philosophie par semaine ; professeur d'instruction religieuse et bibliothécaire des élèves. Il se lie d'amitié avec ses élèves, Émile Léger et Philiza Perras.
- 1901-09-00 : Lecture des *Lettres à un ami de collège* (Montalembert et Cornudet) et une biographie de Lacordaire, par le P. Chocarne.
- 1902-01-00 : Vacances des fêtes à Vaudreuil.
- 1902-04-04 : Lionel Groulx prend connaissance de l'article : « Congrès de la jeunesse catholique » paru dans *la Vérité* de Québec (n^o du 29 mars). Cet article anonyme est l'œuvre de l'abbé Émile Chartier, professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe, qui lance l'idée d'un Congrès de la jeunesse catholique.
- 1902-04-05 : Commence l'étude des *Entretiens sur l'Église catholique* de Henri Perreyve. À partir de ce travail, il présentera une conférence intitulée « Étude sur Henri Perreyve » au Grand Séminaire de Montréal.
- 1902-05-05 à 1902-05-07 : Voyage à Vaudreuil et au Grand Séminaire de Montréal.
- 1902-05-07 : Première lettre de Émile Chartier à Groulx au sujet du Congrès de la jeunesse catholique.
- 1902-05-15 : Refusé au sous-diaconat.
- 1902-05-31 : Nommé président de l'Action catholique au Collège. Adopte le slogan de Chartier : « Pour la patrie et la religion par la jeunesse et pour les jeunes », et veut en faire la loi dirigeante de sa vie.
- 1902-07-00 à 1902-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1902-07-05 à 1902-07-07 : À Longueuil, rencontre l'abbé Sylvio Corbeil.

- 1902-07-22 : Lettre à Émile Lambert, étudiant au Séminaire de Sainte-Thérèse, pour l'inciter à fonder un groupe d'Action catholique dans ce collège.
- 1902-08-01 : Article « Le Rôle social de la jeunesse », dans la *Revue ecclésiastique* de Valleyfield ; reproduit dans *la Croix* (19 juillet 1903).
- 1902-08-27 : Retour au Grand Séminaire de Montréal.
- 1902-09-18 : À Sainte-Thérèse dans le but de soumettre aux autorités le projet de l'Action catholique.
- 1902-automne : « Étude sur Henri Perreyve », présentée au Grand Séminaire de Montréal.
- 1902-12-18 : Nommé professeur de Belles-Lettres à Valleyfield.
- 1903-01-03 : Quitte le Grand Séminaire de Montréal pour devenir professeur de Belles-Lettres au Collège de Valleyfield. Reprend la direction de son groupe d'Action catholique.
- 1903-01-27 : Mariage de Flore Émond et de Joseph Boyer.
- 1903-00-00 : Fonde le Cercle Saint-Charles, cercle littéraire (élocution et bon langage).
- 1903-06-14 : Devient sous-diacre.
- 1903-06-21 : Accède au diaconat.
- 1903-06-25 à 1903-06-27 : Congrès de la jeunesse canadienne-française à Montréal ; les disciples de Groulx y participent. Projet de fondation d'une association de la jeunesse catholique.
- 1903-06-28 : Ordonné prêtre par M^{gr} Émard, à la cathédrale de Valleyfield.
- 1903-07-05 : Célèbre sa première grand'messe à Vaudreuil.
- 1903-07-00 à 1903-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1903-08-16 à 1903-08-22 : Assume les fonctions de curé de Vaudreuil pendant la retraite diocésaine ; ministère à Senneville chez le millionnaire Forget.
- 1903-09-00 : Professeur de Belles-Lettres au Collège de Valleyfield, directeur de l'Académie Sainte-Cécile et de l'Académie Émard qu'il fonde le 13 septembre. Leur journal : *le Cécilien*.
- 1903-09-00 : Sermon à la grand'messe d'un jeune prêtre, à Sainte-Scholastique.
- 1903-09-27 : Article « La jeunesse et l'avenir », dans *la Croix* de Montréal (signé L.G.).
- 1903-12-13 : Poème « Le Travail », dans *la Croix* de Montréal (signé L.G.).
- 1903-12-18 : Poésie « Au R.P. Hœllard », lue à l'Académie Émard.

- 1903-12-20 : Article « Un Mouvement catholique et national », dans *la Croix* de Montréal (signé L. Adolphe).
- 1904-01-02 : Bienfaiteur insigne du Collège de Valleyfield après dé-pôt (obligatoire) d'un billet à ordre de quatre cents dol-lars, payable en vingt ans, en faveur du Collège.
- 1904-01-03 : Article : « Héros ou fantoche », dans *la Croix* de Montréal (signé L. Adolphe).
- 1904-02-01 : Première partie d'un article sur le P. Henri Didon : « Une âme de moine », dans *la Revue ecclésiastique* de Val-leyfield.
- 1904-03-12 : Causerie « Le Travail », à l'Académie Émard.
- 1904-04-03 : Article « Bravo les jeunes », dans *la Croix* de Montréal (signé Lionel Cartier).
- 1904-04-23 : À l'Académie Émard, les étudiants adhèrent au projet d'un drapeau national canadien-français, proposé par les comités de l'Association de la jeunesse catholique de Québec et de Montréal.
- 1904-05-08 : Article « En avant », dans *la Croix* de Montréal (signé Lionel Cartier).
- 1904-05-15 : « Une âme de moine » (2^e partie), dans *la Revue ecclésiasti-que* de Valleyfield.
- 1904-06-19 : Article « Le Credo du jeune homme apôtre », dans *la Croix* de Montréal (non signé).
- 1904-06-20 : Douze élèves du Collège de Valleyfield adhèrent à l'As-sociation catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC), sans pouvoir former de cercle vu l'op-position de la direction du Collège.
- 1904-06-25 à 1904-06-26 : Premier Congrès de l'ACJC à Montréal.
- 1904-07-00 à 1904-08-00 : Vacances à Vaudreuil. Ébauche du plan de *l'Apôtre des jeunes*, projet de livre qui deviendra *Une croi-sade d'adolescents*.
- 1904-09-06 : Professeur de Belles-Lettres et directeur des Académies Émard et Sainte-Cécile au Collège de Valleyfield.
- 1904-11-02 : Causerie : « Joseph de Maistre, l'homme, les dons de l'écrivain », à l'Académie Émard.
- 1904-12-18 : Entretien « Le Célibat et la virginité », à l'Académie Émard.
- 1905-02-00 : Article « La vie catholique », dans *le Semeur* (organe de l'ACJC).
- 1905-02-09 : Causerie « Conseils de formation littéraire », à l'Acadé-mie Émard.
- 1905-02-15 : « Une âme de moine » (3^e partie), dans *la Revue ecclésiasti-que* de Valleyfield.

- 1905-03-15 : « Une âme de moine » (4^e partie), dans la *Revue ecclésiastique* de Valleyfield.
- 1905-04-15 : Article « La Préparation au rôle social », dans la *Revue ecclésiastique* de Valleyfield ; reproduit dans *le Semeur* (juin 1905).
- 1905-05-01 : Article « La Préparation au rôle social (fin) », dans la *Revue ecclésiastique* de Valleyfield ; reproduit dans *le Semeur* (novembre 1905).
- 1905-05-07 : Sermon à l'église de Notre-Dame de Bellerive, à l'occasion de la bénédiction d'une cloche destinée au monastère des Clarisses : « La cloche et le moine », dans le *Bulletin paroissial* de Valleyfield (juin 1905).
- 1905-07-00 à 1905-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1905-09-00 : Professeur de Rhétorique et directeur des Académies Émard et Sainte-Cécile. Introduit l'enseignement de l'histoire du Canada pour les élèves de Belles-Lettres et de Rhétorique. Rédaction du *Manuel d'histoire du Canada* et de *l'Abrégé d'histoire de la littérature canadienne*.
- 1905-11-00 : À Sainte-Thérèse pour la fête patronale de son Alma Mater.
- 1905-12-00 : Article « L'Évangile des jeunes » (1^{re} partie), dans le *Bulletin paroissial* de Valleyfield.
- 1905-12-08 : Sermon sur l'Immaculée-Conception.
- 1906-01-00 : Article « L'Évangile des jeunes » (2^e partie), dans le *Bulletin paroissial* de Valleyfield.
- 1906-02-00 : Article « L'Évangile des jeunes » (3^e partie), dans le *Bulletin paroissial* de Valleyfield.
- 1906-02-00 : Article « La Nécessité de la formation sociale », dans *le Semeur*.
- 1906-02-22 : Conférence « L'éducation de la volonté en vue du devoir social », à l'Académie Émard.
- 1906-03-24 : Article « L'Énergie nationale », dans *la Vérité* de Québec.
- 1906-04-15 : Sermon de Pâques.
- 1906-04-17 à 1906-07-28 : Articles « Le parler canadien », dans *l'Album universel* (Monde illustré) (signés Lionel Montal).
- 1906-05-00 : Article « L'Éducation de la volonté », dans *le Semeur*.
- 1906-05-06 : Sermon aux congréganistes de la Sainte Vierge, à Valleyfield.
- 1906-06-24 : « Le parler canadien — La prose de nos journalistes », dans *le Nationaliste* (Extrait de *l'Album universel*, signé Lionel Montal).
- 1906-07-00 à 1906-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.

- 1906-07-26 : Sermon pour la fête de sainte Anne à Sainte-Anne de Tecumseh, Ontario. Séjourne chez son ami, l'abbé Alfred Émery, curé de Kinkora, Ontario.
- 1906-08-00 : « L'éducation de la volonté en vue du devoir social », dans la *Revue canadienne* (voir 1906-02-22), puis publiée en brochure.
- 1906-10-11 : Départ de Vaudreuil pour un stage d'études en Europe.
- 1906-10-12 : Arrivée à New York.
- 1906-10-13 : Embarquement à destination de Naples sur le « Princess Irene ».
- 1906-10-20 : Vue de l'Île Sao Miguel des Açores.
- 1906-10-23 : Escale à Gibraltar.
- 1906-10-26 : Arrivée à Naples ; excursion à Pompéi.
- 1906-10-27 : Arrivée à Rome ; installation au Collège canadien.
- 1906-11-01 : Visite au tombeau de Pie IX.
- 1906-11-02 : Sermon devant les prêtres du Collège canadien.
- 1906-11-21 : Célébration d'une messe à Saint-André-du-Quirinal.
- 1906-11-22 : Visite des Catacombes.
- 1906-11-25 : Visite du Forum.
- 1906-11-28 : Admission aux Facultés de philosophie et de théologie de l'Université dominicaine de la Minerve.
- 1906-12-31 : Récitation de son poème « La moelle des lions ».
- 1907-01-25 : Audience semi-privée avec le pape Pie X.
- 1907-02-03 : Visite au cimetière du Campo Verano, où se trouve la tombe du zouave canadien Charles Paquet.
- 1907-02-05 : Mariage de Sara Émond et d'Omer Lalonde.
- 1907-02-17 : Témoin d'une manifestation anticléricale à Rome.
- 1907-02-26 : Visite à la Chapelle Sixtine.
- 1907-03-25 : Assiste à une prédication à Saint-Charles au Corso ; il est pris à partie par des manifestants anticléricaux à la sortie.
- 1907-03-29 : Excursion à Tusculum.
- 1907-03-30 : Excursion à Grotta Ferrata et à Castel Gandolfo.
- 1907-04-00 : Article « Catholique d'abord et par-dessus tout », dans *le Semeur* (lettre de Rome du 22 janvier 1907).
- 1907-04-07 : Célébration de la messe aux cryptes de Saint-Pierre de Rome.
- 1907-04-25 : Audience des élèves du Collège canadien avec le pape Pie X.
- 1907-05-22 : Visite de Tivoli.

- 1907-06-27 : À la fin de l'année scolaire, devient docteur en philosophie de l'Université de la Minerve.
- 1907-07-01 à 1907-07-28 : Départ de Rome, avec les abbés Wilfrid Lebon et Joseph Bourgeois, pour Florence, Assise, Bologne, Padoue, Venise, Lugano.
- 1907-07-28 à 1907-08-08 : Cours d'été à l'Université de Fribourg, en Suisse.
- 1907-08-12 : Arrivée à Paris.
- 1907-09-21 : Article « Questions pédagogiques », dans *la Vérité de Québec*.
- 1907-10-03 à 1907-10-16 : Lourdes, Toulouse, Marseille, Nice.
- 1907-10-17 : Retour à Rome, au Collège canadien.
- 1908-01-14 : Mariage d'Émilie Émond et de Dalvida Léger.
- 1908-03-00 : Audience avec le pape Pie X.
- 1908-06-00 : « Une audience du Saint-Père », dans *le Bulletin paroissial* (lettre à M^{gr} Émard, du 3 avril 1908).
- 1908-06-08 : Doctorat en théologie.
- 1908-06-22 : Départ pour Florence.
- 1908-06-24 : Départ pour Fribourg.
- 1908-06-00 à 1908-07-00 : « Bon courage ! En avant ! », dans *le Semeur* (lettre au directeur de l'ACJC, du 7 avril 1908).
- 1908-07-01 : Départ pour Paris.
- 1908-07-02 : Apprend la mort d'Émile Léger, survenue le 22 juin.
- 1908-07-04 : Départ pour la Bretagne. À Crec'h Bleiz, aumônier de l'amiral comte de Cuverville, sénateur du Finistère.
- 1908-07-21 : « Lettre de Rome à l'ACJC », dans *l'Opinion publique* (lettre du 7 avril 1908).
- 1908-08-00 : « Feu M. l'abbé Émile Léger », dans *le Bulletin paroissial* (signé L.G.).
- 1908-09-07 : Pèlerinage à Notre-Dame-du-Folgoët avec l'amiral de Cuverville.
- 1908-09-08 à 1908-09-15 : Visite de M^{gr} Émard à Crec'h Bleiz et excursions en Bretagne et en Normandie.
- 1908-10-14 : Angers.
- 1908-10-15 : Tours, Orléans.
- 1908-10-16 : Retour à Fribourg, via Paris.
- 1908-12-15 : Début d'un séjour d'études à la Faculté des lettres de l'Université de Fribourg.
- 1909-03-15 : Opération pour une appendicite, compliquée d'une phlébite à la jambe droite.

- 1909-05-24 : En route vers Paris, assiste au banquet du comité central de l'Association catholique de la jeunesse française, à Orléans, avec C.-J. Magnan.
- 1909-06-05 : Assiste au Congrès de la Ligue de l'Évangile, à Paris.
- 1909-06-07 : Assiste au Congrès de la Réforme sociale.
- 1909-06-08 : Assiste au Congrès anti-maçonnique.
- 1909-06-24 : Départ pour Lille.
- 1909-06-27 : Arrivée à Londres.
- 1909-07-02 : Embarquement à Liverpool, avec les abbés Wilfrid Lebon et Arthur Papineau, en route pour le Canada.
- 1909-07-11 : Arrivée à Québec. Pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré avant de regagner Vaudreuil.
- 1909-07-12 à 1909-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1909-09-00 : Professeur de Rhétorique et directeur du Cercle Saint-Thomas d'Aquin (ACJC). Enseigne la littérature, le latin, l'histoire du Canada.
- 1909-12-08 : Sermon pour la fête de l'Immaculée-Conception, à Bellevue.
- 1910-01-11 : Mariage de Valentine Émond et de Téléphore Lalonde.
- 1910-01-25 : Article « L'âme de la jeunesse catholique canadienne-française », dans la *Revue de la Jeunesse de Paris* ; reproduit dans *le Devoir de Montréal* (12 février), dans *le Semeur* (mars), revue *les Conférences*, Paris (avril 1910).
- 1910-02-22 : Assiste à la réunion de la Société du parler français à Québec (pour les comités du Parler français dans les collèges).
- 1910-05-05 : Sermon pour l'Ascension.
- 1910-06-09 : Poème « Aux jeunes du Monument à Dollard », pour la manifestation des collégiens à Valleyfield en vue de l'érection d'un monument à Dollard.
- 1910-06-24 à 1910-06-27 : Assiste au Congrès de l'ACJC à Ottawa.
- 1910-07-00 : Article « La piété en vacances », dans *le Semeur*.
- 1910-07-00 : Séjour à Central Falls, R.I., chez son ami Alfred Émery.
- 1910-07-00 à 1910-08-00 : Vacances à Vaudreuil.
- 1910-09-01 : Sermon « La noblesse chrétienne du travail », pour la fête des ouvriers à Sainte-Anne-de-Bellevue.
- 1910-09-00 : Professeur de Rhétorique et directeur du Cercle Saint-Thomas d'Aquin (ACJC).
- 1910-09-11 : Participe au XXI^e Congrès eucharistique international à Montréal ; il y traite de « La Communion après la sortie du Collège », publié dans le *Rapport*.

- 1910-11-09 : Réorganise le Cercle du Parler français du Collège de Valleyfield.
- 1910-12-00 : Poème « Paysage d'hiver et paysage d'âme », dans *le Semeur*.
- 1910-12-08 : Sermon « Les devoirs d'une Université à l'égard de la vérité », à l'occasion de la fête patronale de l'Université Laval de Montréal, à la cathédrale de Montréal.
- 1911-00-00 : Article « Petite revue de la jeunesse canadienne », dans *Revue de la jeunesse* de Paris, III (1910-1911).
- 1911-01-22 : Conférence « Un cercle d'étude du parler français au Collège de Valleyfield », à la séance publique de la Société du Parler français, publiée en mai dans le *Bulletin du parler français* et dans les *Mémoires* du 1^{er} Congrès de la langue française (1914).
- 1911-03-05 : Sermon « Jésus et les enfants », à la cathédrale de Montréal, le premier dimanche du Carême.
- 1911-04-14 : Sermon sur la Passion, à Bellerive.
- 1911-05-00 : Poème « La mœlle des lions », dans *le Semeur*.
- 1911-06-00 : Poème « Vision d'hôpital », dans la *Revue canadienne*.
- 1911-06-12 : Sermon pour la convention de l'Union Saint-Joseph (district de Montréal), à Valleyfield.
- 1911-07-00 à 1911-08-00 : Vacances d'été à Vaudreuil.
- 1911-07-09 : Sermon à la première grand'messe du P. Aldéric-Augustin Leduc, o.p., à Beauharnois.
- 1911-08-11 : « La Jeunesse et le Congrès de la langue française », dans *le Devoir*; reproduit dans *le Semeur* (août-septembre 1911), dans le *Bulletin du parler français* (novembre 1911).
- 1911-09-00 : Professeur de Rhétorique et directeur du Cercle Saint-Thomas d'Aquin (ACJC).
- 1911-10-00 : « La Jeunesse canadienne-française vers 1900 », dans la *Revue canadienne* (extrait d'*Une croisade d'adolescents* qui paraîtra l'année suivante).
- 1911-10-22 : Conférence « Le socialisme », au Cercle Saint-Thomas d'Aquin du Collège de Valleyfield.
- 1911-11-25 : Chanson « Ils ne l'auront jamais », interprétée pour la première fois par les Philosophes du Collège de Valleyfield, à l'époque de la lutte scolaire franco-ontarienne. Parue dans l'*Almanach de la langue française* (1922).
- 1912-03-02 : « Le Congrès de la langue française et le sou des tout petits », dans *le Devoir*.
- 1912-03-11 : « Le sou des tout petits », dans l'*Action sociale* de Québec (reproduit du *Devoir*).

- 1912-03-23 : « Mes vacances à Crec'h Bleiz », dans *le Devoir* (à la mort de l'amiral de Cuverville).
- 1912-06-00 : « Rapport du jury de la composition française » — session de juin 1912, signé L.-A. Groulx, ptre, professeur au Collège de Valleyfield, publié dans *Rapport des jurys du baccalauréat*, Québec, 1913.
- 1912-06-24 à 1912-06-30 : Participe au Premier Congrès de la langue française au Canada, à Montréal ; il y présente un mémoire sur « Les Cercles pour l'étude du parler français dans les collèges », paru dans *Mémoires — Premier Congrès de la langue française* (1914). Conférence « Les Traditions des lettres françaises au Canada », parue dans *le Devoir* (26 juin 1912) et dans le *Compte rendu — Premier Congrès de la langue française* (1914).
- 1912-06-26 : Poème « La leçon des érables », de l'abbé L.A. Groulx, dit par M. Dumais au Petit-Cap (excursion du Premier Congrès de la langue française). Paru dans le *Compte rendu — Premier Congrès de la langue française* (1914) et dans le *Bulletin du parler français* (février 1913).
- 1912-07-00 à 1912-08-00 : Vacances à Vaudreuil.
- 1912-08-00 : Article « Les Propos canadiens », dans *la Nouvelle-France*.
- 1912-09-00 : Professeur de Rhétorique et directeur du Cercle Saint-Thomas d'Aquin (ACJC).
- 1912-10-00 : Parution d'*Une croisade d'adolescents*, premier ouvrage de Lionel Groulx.
- 1912-10-12 : Sermon pour une ordination à la cathédrale de Valleyfield.
- 1912-11-00 : Article « Les convictions politiques », dans *le Semeur*.
- 1912-11-22 : Sermon pour la fête de sainte Cécile, à Valleyfield.
- 1912-12-22 : Allocution au Cercle Saint-Thomas d'Aquin, avant les petites vacances.
- 1913-02-09 : Allocution « Savez-vous qui vous êtes », au Cercle Saint-Thomas d'Aquin (ACJC) du Collège. Paru dans *le Semeur* (mars 1913).
- 1913-03-07 : Sermon pour la fête de saint Thomas d'Aquin, à l'église du Très-Saint-Rosaire, à Saint-Hyacinthe.
- 1913-03-23 : Sermon pour la bénédiction d'un tableau de la Sainte Famille, à la cathédrale de Valleyfield, le jour de Pâques.
- 1913-04-14 à 1913-04-19 : Article « Petite histoire de Valleyfield », dans *l'Écho du bazar*. Mis en brochure la même année.
- 1913-04-23 : Allocution pour la fondation d'un Cercle de l'ACJC à Valleyfield.

- 1913-04-27 : Allocution de fin de semestre au Cercle Saint-Thomas d'Aquin (ACJC) de Valleyfield.
- 1913-05-09 : Conférence « Le patriotisme chrétien » à l'occasion du centenaire de Salaberry, à l'École normale de Valleyfield.
- 1913-06-28 à 1913-07-01 : Participe au Congrès de l'ACJC à Trois-Rivières ; sermon à la Cathédrale, « Le devoir intellectuel de la jeunesse catholique canadienne-française ».
- 1913-07-00 à 1913-08-00 : Vacances à Vaudreuil.
- 1913-07-00 : Article « L'ACJC et les vocations sacerdotales », dans *le Semeur*.
- 1913-09-00 : Professeur de Rhétorique.
- 1913-09-00 : Article « Ceux qui viennent », dans *la Nouvelle-France*. Repris dans *Étude critique de notre système scolaire : Rapport du Congrès de Trois-Rivières (1913)* ; dans *le Semeur* (novembre-décembre 1913). Publié en brochure (1914).
- 1913-09-14 : Allocution d'ouverture au Cercle Saint-Thomas d'Aquin (ACJC).
- 1913-10-00 : Questionnaire : « Petite enquête pour définir la mentalité de notre jeunesse étudiante et lui préparer une orientation ».
- 1913-10-06 à 1914-03-02 : Quatre leçons sur le discours français, à l'École supérieure des jeunes filles de Montréal.
- 1913-10-27 : Article « L'enseignement de l'histoire dans nos collèges », dans *le Devoir* ; reproduit dans *la Revue canadienne* (juillet-décembre 1913).
- 1913-11-15 : « Causerie morale : la Vocation au mariage, par le R.P. F.-A. Vuillermet », dans *le Devoir*.
- 1913-12-00 à 1914-01-00 : Travaille aux Archives d'Ottawa.
- 1913-12-02 à 1913-12-08 : Participe à un triduum pour les Enfants de Marie, à la paroisse Saint-Louis-de-France à Montréal.
- 1914-01-28 : Conférence « La langue française sous l'Union des deux Canadas », au Couvent des Sœurs Grises à Ottawa.
- 1914-01-00 : Conférence « L'étude », au Monument national d'Ottawa.
- 1914-02-14 : Allocution au Cercle Saint-Thomas d'Aquin (ACJC) de Valleyfield.
- 1914-03-08 : Conférence « Les vertus maîtresses de l'apôtre », à la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa.
- 1914-04-13 : Conférence « La Confédération », à Sainte-Geneviève-de-Pierrefonds.

- 1914-05-00 : « Adieu aux finissants du Cercle » Saint-Thomas d'Aquin (ACJC).
- 1914-05-12 : Article « Pour la neuvième croisade », dans *le Devoir*.
- 1914-06-20 à 1914-06-21 : Participe au Congrès de l'enseignement secondaire à Québec. Présente un travail sur « La Composition française » ; paru dans les *Actes du Congrès de l'Enseignement secondaire* (1915).
- 1914-06-28 : Discours « Nos anciens », au Congrès décennal de l'ACJC à Montréal. Paru dans *le Devoir social au Canada français* (1915).
- 1914-07-00 à 1914-08-00 : Vacances à Vaudreuil.
- 1914-09-00 : Professeur de Rhétorique.
- 1914-09-00 : Article « Les idées religieuses de Cartier », dans *la Revue canadienne*. Reproduit dans *Notre maître le passé, I* (1924).
- 1914-10-04 : « Le Rosaire ». Entretien à la Congrégation de la Sainte Vierge, à Valleyfield.
- 1914-11-00 : Article « La Constitution fédérative de 1867 », dans *la Revue canadienne*.
- 1914-12-00 : Conférence sur l'origine et l'importance de l'ACJC, au couvent du Sacré-Cœur à Ottawa.
- 1915-01-00 : Conte « L'adieu de la grise », dans *le Parler français*, signé Lionel Montal ; « Les adieux de la grise », dans *le Nationaliste* (mars 1915) et dans *les Rapailages* (1916).
- 1915-02-05 : Sermon « Le devoir social catholique », heure sainte à la cathédrale de Valleyfield.
- 1915-02-21 : Sermon « L'Église, société divine et parfaite », à l'ouverture du carême à Valleyfield.
- 1915-04-00 : « Le vieux livre de messe », dans *le Parler français*. Repris dans *le Nationaliste* (16 mai 1915) et dans *les Rapailages* (1916).
- 1915-04-00 : Intente un procès canonique à un professeur du Collège.
- 1915-05-00 : « Discours pour la clôture des travaux du Cercle Saint-Thomas d'Aquin » (dernière allocution comme directeur du Cercle).
- 1915-05-13 : Sermon l'« Ascension », à Valleyfield.
- 1915-06-08 : Sermon « L'action du prêtre dans la paroisse et le rôle de la paroisse dans notre patrie canadienne », à l'occasion du 25^e anniversaire de sacerdoce du curé Joseph-Octave Godin de Vaudreuil.
- 1915-06-12 : Article « Observations et réflexions » à propos de la brochure de M. Henri Bourassa sur « la Langue française au Canada », dans *le Devoir*, signée XXX.

- 1915-06-28 : Mariage de Cécile Émond et de Aldébert Lalonde.
- 1915-06-00 : À la fin de l'année scolaire au Collège de Valleyfield, désire quitter l'établissement. Il demande son *exeat*.
- 1915-06-00 à 1915-08-00 : Article « Nos luttes constitutionnelles (1791-1840) », dans *la Revue canadienne*.
- 1915-07-01 : « Pour la fête de saint Jean-Baptiste », à Valleyfield.
- 1915-07-04 : Sermon sur saint Pierre et saint Paul, à Saint-Anicet.
- 1915-07-11 : « Sermon prononcé en l'Église de l'Immaculée-Conception à Montréal [...] pour la première messe du Père R. Charette, o.p. ».
- 1915-07-00 : Vacances à Vaudreuil.
- 1915-08-00 : Voyage en Acadie avec le Père Rodrigue Villeneuve, o.m.i.
- 1915-08-00 : Participe au Congrès pédagogique de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, à l'Île-du-Prince-Édouard.
- 1915-08-14 : Mgr Énard lui accorde l'*exeat* qui lui permettra de faire carrière à Montréal.
- 1915-08-15 : À Moncton, célébration de la fête nationale acadienne. Avec le P. Villeneuve et Guy Vanier, représente les Canadiens français. Prononce un « discours aux Acadiens », paru dans *le Devoir* (11 septembre 1915).
- 1915-09-00 : S'installe à Montréal au presbytère de la paroisse Saint-Jean-Baptiste. Entrevue avec Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, qui lui demande de donner cinq conférences sur l'histoire du Canada à la Faculté des Arts de l'Université Laval de Montréal.

**CALENDRIER PERMANENT
POUR LES XIX^e ET XX^e SIÈCLES**

A		Années		B		Mois													
1801-1900		1901-2000		J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D				
01	29	57	85	25	53	81	4	0	0	3	5	1	3	6	2	4	0	2	
02	30	58	86	26	54	82	5	1	1	4	6	2	4	0	3	5	1	3	
03	31	59	87	27	55	83	6	2	2	5	0	3	5	1	4	6	2	4	
04	32	60	88	28	56	84	0	3	4	0	2	5	0	3	6	1	4	6	
05	33	61	89	01	29	57	85	2	5	5	1	3	6	1	4	0	2	5	0
06	34	62	90	02	30	58	86	3	6	6	2	4	0	2	5	1	3	6	1
07	35	63	91	03	31	59	87	4	0	0	3	5	1	3	6	2	4	0	2
08	36	64	92	04	32	60	88	5	1	2	5	0	3	5	1	4	6	2	4
09	37	65	93	05	33	61	89	0	3	3	6	1	4	6	2	5	0	3	5
10	38	66	94	06	34	62	90	1	4	4	0	2	5	0	3	6	1	4	6
11	39	67	95	07	35	63	91	2	5	5	1	3	6	1	4	0	2	5	0
12	40	68	96	08	36	64	92	3	6	0	3	5	1	3	6	2	4	0	2
13	41	69	97	09	37	65	93	5	1	1	4	6	2	4	0	3	5	1	3
14	42	70	98	10	38	66	94	6	2	2	5	0	3	5	1	4	6	2	4
15	43	71	99	11	39	67	95	0	3	3	6	1	4	6	2	5	0	3	5
16	44	72	00	12	40	68	96	1	4	5	1	3	6	1	4	0	2	5	0
17	45	73		13	41	69	97	3	6	6	2	4	0	2	5	1	3	6	1
18	46	74		14	42	70	98	4	0	0	3	5	1	3	6	2	4	0	2
19	47	75		15	43	71	99	5	1	1	4	6	2	4	0	3	5	1	3
20	48	76		16	44	72	00	6	2	3	6	1	4	6	2	5	0	3	5
21	49	77		17	45	73		1	4	4	0	2	5	0	3	6	1	4	6
22	50	78		18	46	74		2	5	5	1	3	6	1	4	0	2	5	0
23	51	79		19	47	75		3	6	6	2	4	0	2	5	1	3	6	1
24	52	80		20	48	76		4	0	1	4	6	2	4	0	3	5	1	3
25	53	81		21	49	77		6	2	2	5	0	3	5	1	4	6	2	4
26	54	82		22	50	78		0	3	3	6	1	4	6	2	5	0	3	5
27	55	83		23	51	79		1	4	4	0	2	5	0	3	6	1	4	6
28	56	84		24	52	80		2	5	6	2	4	0	2	5	1	3	6	1

C	Jours					
D	1	8	15	22	29	36
L	2	9	16	23	30	37
Ma	3	10	17	24	31	
Me	4	11	18	25	32	
J	5	12	19	26	33	
V	6	13	20	27	34	
S	7	14	21	28	35	

Mode d'emploi. Pour trouver, par exemple, quel jour tomba le 13 janvier 1898, il faut a) rechercher le chiffre de référence de l'année (98) dans la partie A (col. 1801-1900); b) rechercher l'intersection de la ligne horizontale de ce chiffre de référence (98) et de la colonne du mois (partie B) : ligne [18]98 et col. [Janvier] donne le chiffre 6; c) ajouter à ce chiffre 6 le quantième du mois : $6 + 13 = 19$; d) rechercher dans la partie C l'intersection du chiffre 19 et de la colonne du jour : le 13 janvier 1898 tomba un jeudi.

Tableau chronologique



LE CANADA FRANÇAIS • L'EUROPE ET LE MONDE

Vie politique et sociale	Vie culturelle
- 1878 -	
« Coup d'État » de Letellier de Saint-Just	Installation d'une succursale de l'Université Laval à Montréal
H.-G. Joly de Lotbinière succède à Boucher de Boucherville, comme Premier ministre à Québec	Fondation du Cercle littéraire Saint-Henri
J.A. Macdonald, Premier ministre du Canada	<i>Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination anglaise</i> , de Michel Bibaud
•	Naissance d'Alfred Laliberté
Léon XIII, pape	•
	<i>Récits et Élégies</i> , de Coppée
	<i>Danseuse saluant</i> , de Degas
- 1879 -	
J.-A. Chapleau, Premier ministre à Québec	Début du journal <i>la Patrie</i>
Fondation de la Société de colonisation de Québec	Première galerie d'art à Montréal : Art Association
Crise économique : 1873-1879	Naissance d'Émile Nelligan
Tarif douanier protectionniste imposé par Ottawa	Mort d'Octave Crémazie
•	•
Jules Grévy, président de la République française	<i>Maison de poupée</i> , de Ibsen
	<i>La Chambre rouge</i> , de Strindberg

Vie politique et sociale

Vie culturelle

- 1880 -

Environ 600 000 Canadiens-français ont émigré aux États-Unis entre 1840 et 1880

Ouverture de l'hôpital Notre-Dame, 2^e hôpital francophone à Montréal

Décrets contre les congrégations en France (Ferry)

Papineau et le Retour de l'exilé, de Louis Fréchette

L. Fréchette, lauréat de l'Académie française

Ô Canada, de Adolphe-Basile Routhier et de Calixa Lavallée

Jeanne la Fileuse, roman d'Honoré Beaugrand, publié en feuilleton dans *la Patrie*

Début du journal *l'Électeur*

Le peintre Antoine Plamondon, premier vice-président de la Royal Canadian Academy of Arts

Fondation de la Galerie nationale, à Ottawa

Première visite de Sarah Bernhardt à Montréal. Triomphe en dépit de l'intervention de M^{re} Fabre

Les Frères Karamazov, de Dostoïevski

Le Penseur, de Rodin

Le Roman expérimental, de Zola

- 1881 -

Population du Québec : 1 359 027

Population du Canada : 4 324 810

Angéline de Montbrun, de Laure Conan

Début du journal *la Vérité*, de Jules-Paul Tardivel

Sagesse, de Verlaine

Bar aux Folies-Bergère, de Manet

- 1882 -

J.-A. Mousseau, Premier ministre à Québec

Lettres sur l'interprétation de la Constitution, du juge Loranger

Fondation du Club des Dix, à Ottawa

Fondation de la Société royale du Canada

Début des *Nouvelles Soirées canadiennes*

Œuvres complètes, d'Octave Crémazie

Histoire des Canadiens français, de Benjamin Sulte

Tableau chronologique

Vie politique et sociale	Vie culturelle
- 1882 -	
(suite)	
	<i>Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours</i> (4 ^e éd.), de François-Xavier Garneau
	•
	<i>Philosophie de l'art</i> , de Taine
	<i>Le Roman naturaliste</i> , de Brunetière
	<i>Parsifal</i> , de Wagner
- 1883 -	
Honoré Mercier, chef du Parti libéral du Québec	Début du journal <i>l'Étendard</i>
	<i>La Rébellion de 1837</i> , de C.-A.-M. Glogbrensky
	Retour triomphal d'Albani (Emma Lajeunesse), à Montréal
	•
	<i>La Légende des siècles</i> (3 ^e série), de Hugo
	<i>Ainsi parlait Zarathoustra</i> , de Nietzsche
	<i>Une vie</i> , de Maupassant
	Mort de Louis Veillot
- 1884 -	
J.J. Ross, Premier ministre à Québec	<i>Les Patriotes de 1837-1838</i> , de Laurent-Olivier David
Fondation de la Société de colonisation de Montréal	Début du journal <i>la Presse</i>
Condamnation des Chevaliers du travail par M ^{gr} Taschereau	Début du magazine <i>le Monde Illustré</i> , devenu <i>L'Album Universel</i>
	•
Encyclique <i>Humanum genus</i> , contre la franc-maçonnerie et les sociétés secrètes	<i>Poèmes tragiques</i> , de Leconte de Lisle
	<i>Jadis et Naguère</i> et <i>Poètes maudits</i> , de Verlaine
- 1885 -	
Révolte des Métis du Nord-Ouest et pendaison de Louis Riel	Fondation du Cercle Ville-Marie, à Montréal
Honoré Mercier fonde le Parti national	Fondation du Cercle littéraire et musical de Montréal
	•
À Québec, adoption de la loi des manufactures	<i>Capital</i> , t. 2, par Engels
	<i>Germinal</i> , de Zola
Traité de Tien-Tsin entre la France et la Chine	Mort de Victor Hugo

Vie politique et sociale

Vie culturelle

- 1886 -

Commission royale d'enquête sur les relations entre le capital et le travail

Création du Conseil provincial d'hygiène

Fondation du Conseil central des métiers et du travail de Montréal (CCMTM)

Le Palais législatif de Québec est terminé (commencé en 1877, on y siège depuis 1883). L'architecte Étienne-Eugène Taché y inscrit la devise « Je me souviens »

Échec du projet de *Home Rule* déposé par Gladstone

—
•
Illuminations, de Rimbaud

Par-delà le bien et le mal, de Nietzsche

-1887 -

L.-O. Taillon, puis Honoré Mercier, Premier ministre à Québec

Wilfrid Laurier, chef du Parti libéral du Canada

Première conférence inter-provinciale, à Québec

La Légende d'un peuple, de Louis Fréchette

Début du journal *l'Évangéline*, à Moncton

•
Poésies, de Mallarmé

Études littéraires, de Faguet

Fondation du Théâtre Libre à Paris, par Antoine

La Mort d'Ivan Ilitch, de Tolstoï

Seurat expose *le Dimanche d'été à la Grande Jatte*

La Montagne Sainte-Victoire, de Cézanne

- 1888 -

Règlement de la question des biens des jésuites

Création du ministère de l'Agriculture et de la Colonisation, à Québec

Curé Labelle, sous-ministre de la Colonisation

Adoption de la loi forestière, à Québec

•
Missions d'Orient et d'Extrême-Orient placées par Léon XIII sous la protection de la France

Ouverture du Collège Canadien, à Rome

•
L'Antéchrist et *Ecce Homo*, de Nietzsche

La Nuit étoilée, de Van Gogh

Tableau chronologique

Vie politique et sociale	Vie culturelle
- 1889 -	
M ^{re} Laflèche souhaite la formation d'un État canadien-français	Début du <i>Canada-Artistique</i> , devenu le <i>Canada-Revue</i> , puis <i>le Réveil</i>
Échec du Boulangisme	Fondation du Cercle littéraire Dollard, à Montréal
Exposition universelle à Paris (Tour Eiffel)	Fondation du Cercle littéraire et historique de Montréal
	La Bulle <i>Jam dudum</i> confère à l'Université Laval de Montréal une certaine autonomie qui ne deviendra complète qu'en 1920
	• <i>Essai sur les données immédiates de la conscience</i> , de Bergson
	<i>Tête d'or</i> , de Claudel
	<i>Le Christ jaune</i> , de Gauguin
	<i>Au bal du Moulin à la Galette</i> , de Toulouse-Lautrec
- 1890 -	
Loi abolissant l'usage officiel du français au Manitoba et le système scolaire double et confessionnel	<i>Les Feuilles d'érable</i> , de William Chapman
Chute de Bismarck	• <i>L'Avenir de la science</i> , de Renan
Forte augmentation des tarifs douaniers aux États-Unis	<i>L'Évolution de la critique</i> , de Brunetière
- 1891 -	
Chute du gouvernement Mercier, à la suite du scandale de la baie des Chaleurs	<i>À l'œuvre et à l'épreuve</i> , de Laure Conan <i>Montcalm et Lévis</i> , de l'abbé Henri-Raymond Casgrain
Boucher de Boucherville, Premier ministre à Québec	Séjour de Marc-Aurèle Suzor-Côté à Paris (1891-1908) entrecoupé de courts séjours au Canada
Mort de J.A. Macdonald	• <i>Sur la plage</i> , de Gauguin (en Tahiti)
J.J.C. Abbott, Premier ministre du Canada	
Population du Québec (rurale à 66,4%) : 1 488 535	
Population du Canada : 4 833 239	
• Encyclique <i>Rerum novarum</i> , de Léon XIII	

Vie politique et sociale

Vie culturelle

- 1892 -

L.-O. Taillon, Premier ministre à Québec

J.S.D. Thompson, Premier ministre du Canada

L'usage du français aboli dans les procès-verbaux et la publication des débats de l'Assemblée des Territoires du Nord-Ouest

Nouvel échec de Gladstone sur un projet de *Home Rule*

Originaux et Détraqués, de Louis Fréchette

•
Pelléas et Mélisande, de Maeterlinck

Liturgies intimes, de Verlaine

La Cathédrale de Rouen, de Monet

- 1893 -

Fondation de l'École d'agriculture d'Oka

Création de la section montréalaise du Conseil national des femmes du Canada

Ruines cléricales, d'Aristide Filiatreault

Zouaviana, de Gustave Drolet

•
L'Action, de Blondel

Les Trophées, de Hérédia

Vers et Prose, de Mallarmé

- 1894 -

M. Bowell, Premier ministre du Canada

Fondation de l'École de chirurgie dentaire, à Montréal

•
Fondation de la revue *le Sillon*

Premier procès de Dreyfus

Nicolas II succède à Alexandre III

La compagnie du Théâtre de Québec, condamnée par M^{re} Bégin et dissoute peu après

•
Capital, t. 3, par Engels

Le Triomphe de la mort, de G. d'Annunzio

Du sang, de la volupté et de la mort, de Barrès

- 1895 -

Loi électorale québécoise obligeant tout candidat à fournir un état détaillé de ses dépenses, fixant un maximum des dépenses, etc.

Achat de l'île d'Anticosti, par le Français Henri Menier

Fondation de l'École littéraire de Montréal

Début de la *Revue nationale* et du *Bulletin des recherches historiques*

Pour la patrie, de J.-P. Tardivel

Essai de bibliographie canadienne, de Philéas Gagnon

Tableau chronologique

Vie politique et sociale	Vie culturelle
	<p>- 1895 - (suite)</p>
	<p>Dévoilement du monument à Maisonneuve de Louis-Philippe Hébert, à Montréal (Place d'Armes)</p>
	<p>• <i>Règles de la méthode sociologique</i>, de Durkheim</p>
	<p>- 1896 -</p>
<p>E.J. Flynn, Premier ministre à Québec</p>	<p><i>L'Avenir du peuple canadien-français</i>, d'Edmond de Nevers</p>
<p>C. Tupper, puis Wilfrid Laurier, Premier ministre du Canada</p>	<p><i>L'Électeur</i> publie des extraits du <i>Clergé canadien, sa vie, son œuvre</i>, de L.-O. David, interdit par les évêques</p>
<p>Henri Bourassa, député de Labelle aux Communes</p>	<p>Condamné, <i>l'Électeur</i> change son nom pour <i>le Soleil</i></p>
	<p>Fondation du Collège de Valleyfield</p>
	<p>• Durkheim fonde sa revue, <i>l'Année sociologique</i></p>
	<p><i>La Mouette</i>, de Tchekhov</p>
	<p><i>Ubu roi</i>, de Jarry</p>
	<p><i>Matière et Mémoire</i>, de Bergson</p>
	<p>- 1897 -</p>
<p>F.-G. Marchand, Premier ministre à Québec</p>	<p>Acquisition de <i>la Patrie</i>, par Joseph-Israël Tarte</p>
<p>Tentative de création d'un ministère de l'Instruction publique</p>	<p>• <i>Cyrano de Bergerac</i>, de Rostand</p>
<p>Compromis Laurier - Greenway sur les écoles françaises et catholiques au Manitoba</p>	<p><i>Les Déracinés</i>, de Barrès</p>
	<p><i>Jeanne d'Arc</i>, de Péguy</p>
	<p><i>Oncle Vania</i>, de Tchekhov</p>
	<p>• <i>La Bohémienne endormie</i>, de Rousseau (le Douanier)</p>
<p>Encyclique <i>Affari vos</i>, de Léon XIII</p>	
<p>La Turquie en guerre contre la Grèce</p>	
<p>60^e anniversaire de l'avènement au trône de la reine Victoria</p>	
<p>Mort de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus</p>	

Vie politique et sociale

Vie culturelle

- 1898 -

Modification des frontières du Québec (addition de la région de l'Abitibi et perte d'une partie du côté nord-est)

L'« Affaire Dreyfus »

Convention franco-anglaise pour la délimitation des frontières africaines

Îles Hawaï annexées aux États-Unis

L'Habitant de Saint-Justin, de Léon Gérin

Première séance publique de l'École littéraire de Montréal au Château de Ramezay

J'accuse, de Zola (article en faveur de Dreyfus).

La Cathédrale, de Huysmans

- 1899 -

Arrêté ministériel de Laurier au sujet de la participation canadienne au Transvaal

Démission de Henri Bourassa

Admission des femmes à l'École normale Jacques-Cartier

Guerre des Boërs

1^{re} Conférence de la Paix, à La Haye

Ministère Waldeck-Rousseau

Fusion du *Sillon* avec les *Bulletins de la Crypte*, de Marc Sangnier

4^e et dernière séance publique de l'École littéraire de Montréal : Nelligan y lit « La romance du vin »

Contes vrais, de Pamphile Lemay

Christmas in French Canada, de Louis Fréchette

Fondation du *Salaberry* de Valleyfield

Trois idées politiques, de Maurras

Résurrection, de Tolstoï

- 1900 -

Simon-Napoléon Parent, Premier ministre à Québec

Wilfrid Laurier, réélu à Ottawa

Loi de la conciliation pour le règlement des conflits de travail, votée à Ottawa

Proclamation interdisant l'immigration au Canada des indigents et des criminels

Fondation de la première Caisse populaire, à Lévis

Émeute à Montréal (guerre sud-africaine)

Fondation de l'association internationale pour la protection légale des travailleurs

Exposition universelle à Paris

Assassinat du roi Humbert d'Italie

Victor-Emmanuel III lui succède

Conférence à Paris (Sociétés savantes) sur « la Littérature canadienne-française », par Charles ab der Haldden

Parution des *Soirées du Château de Ramezay*

Franges d'Autel, de Louis Dantin, Émile Nelligan *et al.*

L'Âme américaine, d'Edmond de Nevers

L'Oublié, de Laure Conan

La Noël au Canada, de Louis Fréchette
Naissance d'Alain Grandbois

Péguy fonde les *Cahiers de la Quinzaine*

L'Aiglon, d'Edmond Rostand

La Danse de mort, de Strindberg

Tableau chronologique

Vie politique et sociale	Vie culturelle
- 1900 - (suite)	
	<p><i>Enquête sur la monarchie et l'Avenir de l'intelligence</i>, de Maurras</p> <p><i>Matérialisme historique et Économie marxiste</i>, de Croce</p> <p><i>La Science (L'Interprétation) des rêves</i>, de Freud</p>
- 1901 -	
Projet de loi rejeté sur l'instruction obligatoire	<p><i>Le Drapeau de Cavillon</i>, drame de L.-O. David créé à Montréal, publié en 1902</p>
Proposition par le Québec de services de conciliation et d'arbitrage aux parties syndicales et patronales	Séjour à Paris du sculpteur Alfred Laliberté
Grève de la chaussure à Québec (arbitrage de M ^{re} Bégin)	<p style="text-align: center;">•</p> <p><i>Le Cœur innombrable</i>, de A. de Noailles</p> <p>Sully Prud'homme, premier Prix Nobel de littérature</p>
Population du Québec (urbaine à 36,1%) : 1 648 898	<p><i>Histoire socialiste de la révolution française, 1789-1900</i>, dir. Jaurès (1901-1908)</p>
Population du Canada : 5 371 315	<p><i>Les Trois Sœurs</i>, de Tchekhov</p>
Mort de la reine Victoria Édouard VII lui succède	<p><i>Psychopathologie de la vie quotidienne</i>, de Freud</p>
Loi sur les associations, en France	
- 1902 -	
Fondation de la Ligue de l'enseignement demandant l'instruction obligatoire	<p>Fondation de la Société du parler français au Canada et son organe le <i>Bulletin du parler français au Canada</i>, par Adjuitor Rivard, S.-A. Lortie et E. Rouillard</p>
Loi des syndicats agricoles	Début de <i>la Nouvelle-France</i>
<p><i>Le Patriotisme canadien-français, ce qu'il est, ce qu'il doit être</i>, discours d'Henri Bourassa au Monument National</p>	Début du <i>Journal de Française</i>
Sermon de M ^{re} Pâquet sur « la Vocation de la race française en Amérique »	Fondation de l'Alliance française, à Montréal
Création du ministère Combes, en France	<p style="text-align: center;">•</p> <p>Fondation de l'Académie Goncourt</p> <p><i>L'Immoraliste</i>, de Gide</p> <p><i>La Science et l'Hypothèse</i>, de Poincaré</p> <p><i>L'Évangile et l'Église</i>, de Loisy</p>

Vie politique et sociale

Vie culturelle

- 1903 -

Question des écoles de l'Ontario (1903-1927)

Fondation de la Ligue nationaliste canadienne

Création de la Commission fédérale des chemins de fer

Début de la construction du Transcontinental

Amendement à la loi électorale québécoise de 1895, jugée trop sévère

Plusieurs grèves à Montréal

Premier Congrès de la jeunesse catholique canadienne-française

Le « Comité du drapeau » recommande l'adoption du Carillon - Sacré-Cœur comme drapeau national des Canadiens français

•

Ouvrages de Loisy condamnés par Pie X

Fondation de la Bibliothèque municipale de Montréal

Début du journal *le Canada*

Projet de loi contre les mauvais théâtres

Marc-Aurèle Suzor-Côté peint sa première toile pointilliste

Fondation de l'Association des journalistes canadiens-français

•

La Chanson du mal aimé, de Apollinaire

La Morale et la Science des mœurs, de Lévy-Bruhl

- 1904 -

Simon-Napoléon Parent, réélu à Québec

Wilfrid Laurier, réélu à Ottawa

Fondation de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française

Création du Parti ouvrier, à Montréal

L'Oratoire du Mont Royal devient un lieu de pèlerinage

•

Loi Combes, interdit d'enseignement aux congrégations religieuses

Rupture du gouvernement français avec le Saint-Siège

L'Éveil démocratique, organe du Sillon, mouvement démocrate chrétien dirigé par Marc Sangnier

Accord colonial franco-anglais

Émile Nelligan et son œuvre, recueil compilé par Louis Dantin

Jean Talon, de Thomas Chapais

Les Aspirations, de William Chapman

Marie Calumet, de Rodolphe Girard, condamné par M^{gr} Bruchési

Début du journal *le Nationaliste*

Début de la revue *le Semeur*, organe de l'ACJC

Début du journal *le Progrès du Golfe*

Fondation du Conservatoire national de musique, à Montréal

Loi créant les Archives publiques d'Ottawa

•

Jean Jaurès fonde *l'Humanité*

Femme au corbeau, de Picasso

Tableau chronologique

Vie politique et sociale	Vie culturelle
--------------------------	----------------

- 1905 -

Démission de S.-N. Parent, remplacé par Lomer Gouin, à Québec

Création d'un « département » du Travail, rattaché aux Travaux publics, à Québec

Entrée de deux nouvelles provinces, l'Alberta et la Saskatchewan, dans la Confédération canadienne

Écoles françaises et catholiques refusées à leurs minorités françaises

•

Démission de Combes

Loi de séparation des Églises et de l'État, en France

Pie X autorise les catholiques italiens à participer à la vie politique

Tentative de révolution en Russie (échec en 1907)

Début de *l'Inventaire chronologique des livres...*, de N.-E. Dionne

Début du journal *la Libre parole*

Naissance de Paul-Émile Borduas, de Robert Choquette et de François Hertel

Mort de Jules-Paul Tardivel

L'« Affaire Sarah Bernhardt »

•

Notre patrie, de Péguy

Trois Essais sur la théorie de la sexualité, de Freud

La Mer, de Debussy

Baigneuse s'essuyant la jambe, de Renoir

Luxe, Calme et Volupté, de Matisse

- 1906 -

Projet de loi par Armand Lavergne sur les droits du français au Québec

Loi régissant les syndicats coopératifs

Élection d'un candidat montréalais du Parti ouvrier aux Communes

•

Encycliques *Vehementer nos* et *Gravissimo officii*, de Pie X

Clemenceau, ministre de l'Intérieur

Polémique sur l'existence de la littérature canadienne (Fournier-Halden)

Premier cours de littérature canadienne, par Camille Roy

Début de *la Tempérance*

Dévoilement du monument à Crémazie, de Louis-Philippe Hébert, à Montréal

Naissance d'Alfred Pellan

L'Indépendance économique du Canada français, d'Errol Bouchette

Ouverture du premier cinéma à Montréal, le Ouimetoscope

•

Partage de midi, de Paul Claudel

Au miroir, de Rouault

Vie politique et sociale

Vie culturelle

- 1907 -

Conférence fédérale-provinciale
 Loi des établissements industriels
 Politique de location des chutes par bail emphytéotique (99 ans) remplaçant la vente aux enchères (production d'énergie électrique)
 Loi fédérale pour la prévention des grèves et des lock-out
 Fondation à Chicoutimi de la première union ouvrière catholique, par l'abbé Eugène Lapointe
 Fondation de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, par Marie Gérin-Lajoie et Caroline Béique
 Mouvement de l'Action sociale catholique
 Fondation de l'École des Hautes études commerciales, à Montréal
 Création de deux écoles techniques, à Montréal et à Québec

•

Loi sur la liberté du culte en France
 Décret *Lamentabili* et encyclique *Pascendi* contre le modernisme, de Pie X

Début de *l'Action sociale catholique*, à Québec, organe du mouvement de même nom
 Début de *la Revue populaire*, à Montréal
Essais sur la littérature canadienne, de Camille Roy
 Fondation du Conservatoire Lassalle, à Montréal
 Fondation du Théâtre populaire de Québec, à Québec
 Fondation de la collection « Bibliothèque canadienne », à Paris
 Interdiction par M^{re} Bruchési de la représentation de *la Rafale*, à Montréal
 Film *les Morts du pont de Québec*, d'Ernest Ouimet

•

L'Évolution créatrice, de Bergson
La Mère, de Gorki
 Naissance du cubisme

Les Demoiselles d'Avignon, de Picasso

- 1908 -

Lomer Gouin, réélu à Québec
 Wilfrid Laurier, réélu à Ottawa
 Députés de la Ligue nationaliste canadienne élus : Henri Bourassa (2 comtés) et Armand Lavergne
 Première Agence du Québec à Londres
 Fêtes du 3^e centenaire de Québec
 Congrès de l'ACJC, à Québec
 Création de la Fédération canadienne du travail

•

Loi sur la dévolution des biens ecclésiastiques saisis en 1907, en France
 Excommunication de Loisy, par Pie X

Début de *la Revue franco-américaine*
Restons chez nous !, de Damasc Potvin
Le Canada chanté, d'Albert Ferland
 Fondation du premier collège classique féminin, le Collège Marguerite-Bourgeoys
 Mort de Louis Fréchette
 Interdiction par M^{re} Bégin de la représentation de *la Tosca* de Victorien Sardou, à Québec

•

Réflexions sur la violence, de G. Sorel
 Maurras fonde *l'Action française*
 Début des *Propos*, d'Alain
Cinq Grandes Odes, de Claudel
L'Oiseau bleu, de Maeterlinck
Occupe-toi d'Amélie, de Feydeau

Tableau chronologique

Vie politique et sociale	Vie culturelle
- 1909 -	
Loi des accidents du travail, à Québec	Début du <i>Terrain</i> , revue de l'École littéraire de Montréal
Premier concile plénier de Québec Congrès de la Tempérance à Québec	Fondation du <i>Bien public</i> , à Trois-Rivières
<i>L'Œuvre qui nous sauvera. La Régénération de l'individu et de la société par les retraites frémères</i> , du père Joseph-Papin Archambault	<i>Histoire du Canada depuis la Confédération, 1867-1887</i> , de L.-O. David
Emprisonnement de Jules Fournier Commission d'enquête sur la corruption à l'Hôtel de Ville de Montréal	Fondation du cercle littéraire « le Soc », par Lagacé, Dugas et Delahaye
Briand succède à Clemenceau Béatification de Jeanne d'Arc	Naissance de Gabrielle Roy et de Gratien Gélinas
	<p style="text-align: center;">•</p> <i>La Porte étroite</i> , de Gide <i>Colette Baudouche</i> , de Barrès <i>L'Otage</i> , de Claudel <i>Matérialisme et Empiricriticisme</i> , de Léline
- 1910 -	
Loi navale, à Ottawa	Fondation du journal <i>le Devoir</i> , par Henri Bourassa
Loi relative à l'établissement de bureaux de placement pour les ouvriers, à Québec	Début de <i>la Tribune</i> à Sherbrooke et du <i>Patriote de l'Ouest</i> à Prince-Albert, Saskatchewan
Loi relative aux heures de travail des femmes et des enfants dans certaines manufactures	Fondation du <i>Pays</i> , par Godfroy Langlois
Fondation de l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario	Fondation de l'Académie littéraire de Montréal
20 ^e Congrès eucharistique international, à Montréal	Fondation de l'Alliance nationale
Henri Bourassa y prononce le discours de Notre-Dame	Fondation du Cercle des Annales, à Ottawa
Première manifestation publique en l'honneur de Dollard, à Montréal	Contrat accordé à Charles Huot pour trois murales au Palais législatif de Québec
Souscription pour un monument à Dollard	Acquisition du fonds Philéas Gagnon par la Bibliothèque municipale de Montréal
Ouverture de l'Abitibi à la colonisation	<i>Les Phases</i> , recueil de poésies de Guy Delahaye
	<i>Les Sons</i> , recueil de poésies d'Albert DreuX
Condamnation du mouvement le Sillon, par Pie X	Création du drame <i>Charles Le Moyne</i> , du frère Marie-Victorin
Mort d'Édouard VII George V lui succède	

Vie politique et sociale

Vie culturelle

- 1910 -
(suite)

Souvenirs de prison, de Jules Fournier

•
Mystère de la charité de Jeanne d'Arc, de Péguy

Les Rythmes souverains, de Verhæren

L'Oiseau de feu, de Stravinski

Vue de Montmartre, d'Utrillo

Le Joueur de violoncelle, de Modigliani

- 1911 -

Défaite de Wilfrid Laurier

Robert Borden, Premier ministre du Canada

Fondation de l'École sociale populaire

Procès Tarte - Fournier

Population du Québec (urbaine à 44,5%) 2 005 776

Population du Canada (urbaine à 41,8%) 7 206 643

Fondation de l'Action à Montréal, par Jules Fournier

Institution du Prix d'Europe par le gouvernement du Québec et l'Académie de Musique

Fondation du Séminaire de Saint-Jean-sur-Richelieu

Le Marquis de Montcalm, de Thomas Chapais

Le Paon d'émail, de Paul Morin

Ters l'action, d'Arthur Saint-Pierre

•
Moi et le Village, de Chagall

Fille et Soldat, de Picasso

- 1912 -

Lomer Gouin, réélu à Québec

Modification des frontières du Québec (agrandissement avec le district de l'Ungava (Nouveau-Québec) jusqu'au détroit d'Hudson)

Rapport Merchant sur les écoles franco-anglaises, publiques et séparées

Question des écoles du Keewatin, Ont.

Adoption du règlement XVII par l'Ontario, imposant l'anglais comme seule langue d'enseignement dans les écoles publiques

Fondation de l'Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan

Premier Congrès de la langue française, à Québec

Une croisade d'adolescents, de Lionel Groulx

Le Miroir des jours, d'Albert Lozeau

Dévoilement du monument Crémazie, au Havre

Naissance de Hector de Saint-Denis Garneau

•
L'Annonce faite à Marie, de Claudel

Pâques à New York, de Cendrars

Pygmalion, de Shaw

Début (clandestin) de la *Pravda*

Tableau chronologique

Vie politique et sociale	Vie culturelle
- 1913 -	
Loi créant le Bureau des statistiques du Québec	Début du journal <i>le Droit</i> , à Ottawa
	Début de <i>L'Acadien</i> , à Moncton
Poincaré, président de la République française	Début de <i>L'Action populaire</i> , à Joliette
	Gaëtane de Montreuil fonde <i>Pour vous mesdames</i>
	La FNSJB fonde <i>la Bonne Parole</i>
	Fondation de la Ligue des droits du français, devenue Ligue d'action française, puis Ligue d'action nationale
	Création des Archives de Montréal
	Théâtre Canadien-Français, à Montréal
	Mort de Louis Hémon
	•
	À la recherche du temps perdu, de Proust
	La Colline inspirée, de Barrès
	Le Grand Meaulnes, d'Alain-Fournier
	Offrande lyrique, de Tagore
	Fondation du Vieux-Colombier à Paris, par Jacques Copeau
	Le Sacre du printemps, de Stravinski
	Centenaire de Louis Veillot
	Lignes noires, de Kandisky
- 1914 -	
Envoi de volontaires canadiens vers la Grande-Bretagne	Maria Chapdelaine, de Louis Hémon (publié dans le Temps de Paris)
	Chez nous, d'Adjutor Rivard
Déclenchement de la Première Guerre mondiale	Les Survivances françaises au Canada, d'Édouard Montpetit
Mort de Pie X	Le Débutant, d'Arsène Bessette, condamné par M ^{gr} Bruchési
Benoît XV lui succède	•
	Les Caves du Vatican, de Gide
	Exposition de Chagall à Berlin

Vie politique et sociale

Vie culturelle

- 1915 -

Campagne de recrutement au Québec

Bagarres et arrestations à Montréal

Bataille du Mont-Sorel, près d'Ypres : 8 000 Canadiens tués

Lionel Groulx inaugure la chaire d'histoire du Canada, à l'Université Laval de Montréal


Début de la *Revue trimestrielle canadienne*

Début de *l'Enseignement secondaire au Canada*

Inauguration de la Bibliothèque Saint-Sulpice, à Montréal

Journal
1895-1911

I
1895-1896

A decorative flourish consisting of two symmetrical, curved, leaf-like shapes extending outwards from a central horizontal line.

très vrai
de journal, par!

-45-

Versification 11. 11. 11.

Il est six heures du soir, je suis à l'extrémité
nord-ouest du village, et regardant vers le sud. De ma
fenêtre je regarde au loin la forêt. Elle me semble
devenue avec son feuillage d'un vert tendre. Mais je ne lui
accorde qu'un regard et je porte mes yeux plus loin.
Dans la brume du soir, à sept heures environ, je distingue
encore la ville des monts de St. Louis. Longtemps je me
penche sur le rebord de ma fenêtre pour regarder au loin, dans
les monts de St. Louis, et dans les vallées de mon
pays. A l'heure présente, dans les vallées on trouve sans
les bruyers et les sapins de la compagnie de la
montagne. Sur la rive opposée de ce lac, autour d'une baie
formée par les eaux de l'Outouare, est assis le village
de Tancrobert avec ses maisons blanches et rouges et
son clocher d'argent. Déjà les montagnes et les vallées
se voient en face dans mon cœur. Tancrobert est une
village bien joyeux, et tout ce qu'il y a de bien
je reviens par la pensée, la maison paternelle humide et
moite, mais gardant d'un véritable bonheur. Les figures
savourantes de mon père et de ma mère, de mon frère et
de mes sœurs, je suis en de plaines des monts, et ces vallées
autres que maintenant, notre domaine, et le sol rouge des
monts, et en souvenir que la "Route de la Côte" de Louisbourg
et la rivière, et que j'ai mes terres de la vallée de la Côte.

1895-05-11¹

45

Versification² —* 11 Mai 1895

Il est six heures du soir. Je suis à l'étude³ passablement ennuyé, ne sachant trop que faire. De ma fenêtre, j'aperçois au

1. Groulx reproduit ce texte du *Cahier de notes de lecture*, I dans le premier cahier de son *Journal*, à la date du 13 juin 1896, et, plus tard, dans *Mes mémoires*, I (Montréal, Fides, 1970) : 44. Voir Notex.
2. En mai 1895, Lionel Groulx, alors âgé de 17 ans, est dans la classe de Versification (il est entré au collège en 1891 et fait partie de la 60^e promotion) au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse situé à environ 80 kilomètres de Vaudreuil, son village natal. Fondé en 1825 par le curé de l'endroit, l'abbé Charles-Joseph Ducharme (1786-1853), le collège n'offre d'abord qu'une classe unique, celle d'Éléments latins. Peu à peu, on ajoute des classes jusqu'à pouvoir offrir, dès 1837, un cours d'études complet, des Éléments latins à la Philosophie. Le 21 janvier 1842, M^{gr} Ignace Bourget, confidant et protecteur de l'abbé Ducharme, inaugure l'institution érigée en Petit Séminaire par le mandement du 18 décembre 1841. Le sceau du séminaire représente le buste de saint Charles Borromée, patron du collège, et porte la devise : *Talem ambiamus defensorem* (« Marchons sur les traces d'un tel défenseur »). Sur l'histoire de cette institution, depuis sa fondation jusqu'en 1925, le programme et l'horaire des cours à l'époque de Groulx, voir l'abbé Émile Dubois, *le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse* (Montréal, Les Éditions du « Devoir », 1925, 399 p.) et *Souvenirs térésiens* (Québec, L'Action sociale, 1927, 433 p.). Le Séminaire s'est mué en Cégep en 1967 et porte le nom de Collège Lionel-Groulx. Voir III, n. 176.
3. À cette époque, l'horaire de l'étudiant du Séminaire de Sainte-Thérèse s'établit à peu près comme suit : lever à 5:00, suivi à 5:45, de la prière du matin, d'une heure d'étude, de la messe et du déjeuner. En matinée, deux cours (8:00-9:30 et 10:50-12:00) séparés par une récréation d'un quart d'heure et une seconde période d'étude. Dîner à 12:00, puis récréation, auxquels succèdent, à 13:30, une demi-heure d'étude et deux cours espacés par un quart d'heure de récréation. Après une légère collation, c'est l'étude à 17:00, suivie du souper, d'une récréation de 45 mn, d'une demi-heure d'étude, puis des préparatifs pour la nuit. L'heure du coucher devait se situer aux environs de

loin la forêt. Elle me semble bien belle avec son feuillage d'un vert tendre. Mais je ne lui accorde* qu'un regard et je porte mes yeux plus loin. Dans la brume du soir, à sept lieues⁴ environ, je distingue encore la crête des monts d'Oka. Longtemps mes yeux s'y arrêtent*. Je voudrais pouvoir regarder au delà. Car les monts d'Oka, ce sont presque les montagnes de mon pays. A leurs pieds dort un lac⁵ sillonné en tous sens par les barges et les vapeurs de la compagnie Murphy & Davidson⁶. Sur la rive ouest de ce lac, autour d'une baie⁷ formée par les eaux de l'Outaouais, est assis le village de Vaudreuil⁸ avec ses maisons élégantes et coquettes, et son clocher d'argent. Déjà les souvenirs et les affections se pressent en foule dans mon cœur : Vaudreuil c'est mon village, mon foyer⁹ ... et pourtant j'en suis bien loin¹⁰. Je revois, par la pensée, la maison paternelle, humble il est vrai, mais gardienne d'un véritable bon-

21:00. Voir « La Journée d'un humaniste en l'an de grâce 1893 », *les Annales té-résiennes*, IX, 3 (novembre 1894) : 89-92 ; É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 248 ; texte du 23 décembre 1895.

4. La lieue anglaise, utilisée au Canada, vaut 3 milles, soit environ 4,8 kilomètres.
5. Lac des Deux Montagnes.
6. Au quai de Vaudreuil, les navires appartenant à diverses compagnies, telle la C^{ie} Murphy & Davidson, venaient porter leur fret destiné aux marchands et autres habitants de Vaudreuil et des environs. « Nous avions beaucoup de parents, oncles ou grands cousins « voyageurs » ; ils habitaient le village de Sainte-Anne-de-Bellevue, de l'autre côté de la baie de Vaudreuil. Capitaines de barges de la Compagnie Murphy & Davidson, ils circulaient, pendant la saison de la navigation, d'Ottawa à Montréal, et quelquefois au-delà, transportant le bois des grandes scieries hulloises. » (*Mes mémoires*, I : 24-25)
7. Baie de Vaudreuil.
8. D'abord nommé Saint-Michel de Vaudreuil, le village devient Corporation du Village de Vaudreuil en 1862 (voir Adhémar Jeannotte, *Vaudreuil. Notes historiques* ([s.l., s. édit.], 1964) : 30). Les alentours de Vaudreuil sont subdivisés en rangs dénommés en fonction des accidents géographiques. Ainsi, Groulx est né « sur la deuxième terre du rang des Chenaux [...] à dix-sept ou dix-huit arpents de l'école du village pour garçons, une Académie des Clercs de Saint-Viateur » qui abrite aujourd'hui le Musée de Vaudreuil (voir *Mes mémoires*, I : 33). Cette terre « de trois arpents de largeur sur vingt de profondeur, tenant devant à la Rivière [...] avec une maison, grange et autres bâtisses dessus construites », avait été cédée à Léon Groulx par Noël Campeau (voir I, n. 328) à la suite d'un échange, le 19 novembre 1869 (voir A. Jeannotte, *Vaudreuil...* : 98 ; acte notarié du 19 novembre 1869 : Ims., conservé à la FLG).
9. Groulx note dans *Mes mémoires* (I : 44 ; voir aussi I : 52-53) que c'est « cette page qui prendra la forme d'un petit poème en mon année de Belles-Lettres : « Il est là-bas où le soleil se couche... » Voir texte du 18 mai 1896 et Notex : Groulx remet à son professeur, à titre de composition, ce poème qu'il titre « Le chant d'un petit colon », puis « Mon foyer », dans les autres versions.
10. Une idée qui reviendra à plusieurs reprises dans le *Journal*. Voir Introduction II.

46 heur. Les figures souriantes de mon père et de ma mère, de
 mes frères et de mes sœurs passent en défilant devant moi. Et
 ces grands arbres qui entourent notre demeure, c'est sous
 leur ombre, il m'en souvient que la « Rome et Lorette » de
 Louis Veuillot¹¹ à la main, j'ai passé mes loisirs¹² des vacances 5
 dernières./ Je revois aussi la rivière¹³ belle et limpide ; ces
 îles¹⁴ verdoyantes autour desquelles j'aimais tant à naviguer.
 Et penser que tout cela bientôt me sera rendu ! songer que
 j'irai reprendre ma place au foyer ! à ce foyer où tant de liens,
 tant de fibres me rattacheront toujours [...] 10

1895-06-11

Versification* 11 Juin 1895¹⁵

Elle va donc finir cette année* scolaire... Encore neuf
 jours. Que c'est long, ajoute vivement le jeune écolier ! Plus 15
 que neuf jours reprend d'un air pensif l'ainé qui va quitter les
 bancs du collège¹⁶ ! Pour lui, le moment est venu d'entrer dans
 la vie réelle¹⁷, de prendre part aux luttes de la vie. Je com-
 prends son anxiété ; car* l'horizon actuel qui s'ouvre devant

-
11. Louis Veuillot (1813-1883), journaliste et polémiste catholique français. Son œuvre tient une place importante dans le *Journal* de Groulx qui écrira dans *Mes mémoires*, I : 51 : « Je pastiche du Veuillot [...] ». *Rome et Lorette* (1841) est le récit de la conversion de Veuillot au catholicisme. Une deuxième édition, revue et corrigée par l'auteur, paraîtra dès 1842 et toutes les éditions subséquentes (ap. 1845) n'en seront que des réimpressions. Groulx a lu le texte de la dix-neuvième édition (Tours, Alfred Mame, 1889) qui fait toujours partie de sa bibliothèque personnelle conservée à la FLG. Sur la page de garde : « L.-A. Groulx, Méthode, 1893-189[4] ».
12. Loisirs que lui laissent les nombreuses tâches qu'il effectue sur la ferme paternelle. Voir I, n. 364.
13. Rivière Outaouais.
14. Dont l'Île-aux-Tourtres où il allait cueillir des framboises avec ses frères et sœurs. Voir *Mes mémoires*, I : 30.
15. Texte repris le 13 juin 1896. Voir Notex. Vingt-cinq ans plus tard, n'ayant rien oublié de sa vie de collégien, Groulx écrira « Les deux coups de cloche » (ceux de la rentrée et de la sortie ; *les Annales...*, XVII, 1 (30 septembre 1920) : 27-29, signé de son seul prénom). Sur la rentrée, voir aussi *les Annales...*, VI, 1 (septembre 1891) : 14-15.
16. Voir texte du 12 juin 1899.
17. Ce texte est probablement inspiré de « Vers l'avenir » de G.A. Fauteux, paru dans *les Annales...*, IX, 8 (avril 1895) : 250-251.

lui n'est pas fait pour le rassurer. Mais nous, élèves de Troisième, ces graves pensées nous préoccupent guère encore. Les vacances !!! voilà le seul désir qui fait battre nos cœurs, l'unique sujet de tous nos entretiens. Nous aimons à refaire ensemble le tableau du bonheur au foyer¹⁸ domestique ; à nous rappeler les joies écoulées ; à rattacher le fil de nos souvenirs passés. Mais ce beau ciel des vacances que l'écolier se plaît à se forger sera-t-il sans nuages ? Qui sait ce qu'il nous réserve ? Le ciel le plus pur souvent s'assombrit de lourds nuages ; puis le bonheur sans mé/langes n*habite pas aux rives de ce monde¹⁹ 47
 Toutefois nous appelons de tous nos vœux le jour qui doit nous ramener au foyer chéri.

1895-11-02

15 Versification* 2 Novembre — Il est venu ce 20 juin ; j'ai vu mon foyer. Il en est venu un autre, le 5 septembre et je n'y étais plus. — Illustre O'Connell²⁰, comme je t'admire ! Tu es mon héros par excellence et c'est sur tes traces — ambition bien légitime — que tout jeune homme bien né voudrait marcher. 20

1895-12-06

6 Déc. 95 — « Nous aurons des petites vacances²¹ cette année » : pourquoi cette rumeur vient-elle nous

-
18. En collaboration avec Donat Lalande et Septime Laferrière, Groulx écrira, en novembre 1895, une composition française titrée « La maison paternelle », qui sera inscrite au [*Cahier d'honneur de Belles-Lettres*] (1882-1896) (ANQM, SST, 06-P107 (M-77-37), #81, t. 6). Voir I, n. 10.
19. Cette réflexion sur les vacances est inspirée du texte « Zénon Barrette, élève de Troisième, décédé le 24 juillet 1892 » paru dans *les Annales...*, VII, 1 (septembre 1892) : 21-22. Deux phrases en sont empruntées : Mais [...] nuages, 21 *var.* ; le bonheur [...] monde, 21.
20. Sur O'Connell, voir I, n. 99. Texte écrit alors que Groulx est en Belles-Lettres, et non en Versification comme le laisse entendre l'ajout qui précède la date.
21. L'année 1895 est la dernière au cours de laquelle les étudiants du Petit Séminaire durent demeurer au collège durant toute la période des Fêtes (voir textes du 20 décembre 1895 et du 28 novembre 1896). En effet, le 28 novembre 1896, le directeur de l'établissement, l'abbé Joseph-Herménégilde Cousineau allait annoncer que, dorénavant, les étudiants pourraient passer ce congé dans leurs foyers respectifs, du moins après Noël, afin de recevoir la bénédiction de leurs parents et aussi de refaire leurs forces pour entrepren-

abuser à tous les ans ? L'espérance nous fait croire* réalisable, une vaine chimère.

dre le second trimestre. Auparavant, on célébrait le Jour de l'An au Séminaire de la façon suivante : dans l'après-midi, un concert ou une représentation dramatique, suivi d'une messe, et, après le souper, d'une marche dans le village ou sur les terrains du Séminaire, à laquelle succédaient, jusqu'à l'heure du coucher, chants, danses et piano (*les Annales...*, VII, 5 (janvier 1893) : 153-154 et IX, 5 (janvier 1895) : 152-153, 157-160). Le jour suivant était habituellement réservé à la visite des parents des étudiants pour la traditionnelle bénédiction paternelle ; dans l'après-midi, on donnait un autre concert ou une représentation dramatique. Après « la tempête immanquable du 2 janvier », où il est « souvent tombé un pied de neige », pour rendre les cours praticables, on fait appel à la milice, « phalange compacte, enfonçant, écrasant, foulant aux pieds l'ennemi » (voir *les Annales...*, VII, 5 (janvier 1893) : 154-155 ; aussi VI, 4-5 (décembre 1891-janvier 1892) : 140-141 et 144-145). Le 6 janvier, on célébrait la Fête des Rois (voir I, n. 67).

74 le 22 Octobre 1795 - à Bellin d'Alba

Mon cher Compagnon -

Quand j'écris mes papiers, je me souviens
qu'ils sont destinés à être lus, et que ce n'est pas pour le public, c'est pour l'histoire, c'est pour
l'éternité, c'est pour le cœur. Je ne pense que si un jour, si je
vis, ce serait pour moi, je plaindrais de te voir de me re-
trouver en toi, comme si dans un miroir qui garderait tout que
mes traits. Puis un confident, c'est se voir, se voir, se voir et en com-
pense, je plains, enochant, je ne dois tout. Je suis ravi en sa
discretion: sois moi fidèle.

Edouard

Bellin d'Alba

1895-12-16a

16 Décembre 1895 — Salle d'Etude*

Mon cher confident —

Pour premier mot, je te mets en garde contre l'indiscret ; à cet importun tu diras, sans crainte que ceci n'est pas pour le public ; c'est de l'intime, c'est de l'âme, c'est du cœur. J'ai pensé* que dans vingt ans, si je vis, ce serait pour moi plaisir délicieux de te relire, de me retrouver en toi, comme dans un miroir qui garderait mes jeunes traits. Puis un confident, c'est si doux, si nécessaire au cœur. Peines, plaisirs, émotions, je te dirai tout. Je me repose en ta discrétion ; **sois-moi fidèle**²².

L.-A. Groulx*

Belles-Lettres./

22. Ce premier paragraphe est presque entièrement composé d'emprunts à Eugénie de Guérin (1805-1848), *Journal et fragments* (édit. G.S. Trébutien, quarante-cinquième édition, Paris, Librairie Victor Lecoffre, 1899) : ceci [...] âme : 91 (souligné dans le texte d'Eugénie de Guérin) ; intime [...] âme [...] cœur : 83 var. (Groulx reprendra cette citation dans les textes des 21 janvier, 11 mars (en indiquant la source) et 13 novembre 1896) ; J'ai pensé [...] traits : 35 var. ; Peines [...] tout : 112 var. Ce journal connut un très vif succès de librairie (45 éditions entre 1863 et 1899). Au Québec, plusieurs témoignages rendent compte de la popularité de l'œuvre et de son auteur, dont le texte de 24 pages que lui consacre Henri-Raymond Casgrain, « Un pèlerinage au Cayla » dans *les Miettes. Distractions poétiques* (Québec, P.G. Delisle, 1869). La correspondance d'Eugénie de Guérin connut l'édition avec autant de succès. Pour sa part, dans *Mes mémoires*, I : 51, Groulx avoue avoir pastiché « des pages du *Journal* et des *Lettres* d'Eugénie de Guérin ».

1895-12-16b

16^h Déc. Vraiment je ne sais plus que faire. Je suis d'une aridité à peine concevable ; blasé, profondément blasé. Le cœur ne me dit plus rien ; mon imagination, elle la
 5 folle du logis²³, commence, je crois, à se faire sensée ; toutes mes facultés sont comme endormies. D'où peut provenir tout cela ? C'est désespérant. Voilà tantôt cinq jours que je suis à faire une petite composition : « l'écolier vaniteux »²⁴ et je n'ai
 10 trouvé rien qui vaille. Mon cerveau ne produit que des ronces et des épines. Pourtant il me faudrait des fleurs, des roses. Comment faire germer des fleurs dans un sol aride ?

Etude du soir — Je lis, de ce temps-ci, le charmant journal de la charmante Eugénie de Guérin.* J'y trouve un plaisir indéfinissable. C'est un peu cette lecture qui m'a suggéré l'idée de
 15 me faire un confident à moi aussi. Sais-tu bien, mon cher, que je me suis pris d'affection pour son bien-aimé Maurice. Hélas ! pauvre Maurice, lui mourir si jeune, talent précoce, avec un brillant avenir en perspective²⁵.

1895-12-17

20 17 — Rien de bien extraordinaire aujourd'hui. « Enfin n'en pouvant plus d'effort et de douleur²⁶ », je suis parvenu à terminer cette diablerie de composition qui m'intriguait tant. Elle n'est pas fameuse : rien ne ressemble

-
23. Expression populaire attribuée à Nicolas de Malebranche. Groulx a consigné dans son *Cahier de notes...*, I : 66ms., une variante de cette expression qu'il a puisée dans *Lettres d'Eugénie de Guérin* (édit. G.S. Trébutien, quarante-cinquième édition, Paris, Librairie Victor Lecoffre, 1926) : 378 : « à son imagination, à la folle de la maison, comme dit sainte Thérèse ». Groulx apprendra vers le mois d'octobre 1896 dans son cours de rhétorique : « L'imagination est la faculté folle. La sensibilité n'est guère plus raisonnable, car toutes deux sont des facultés animales », dans *Manuscrit du [cours de rhétorique donné par le] Révérend S. Corbeil, ptre [et] professeur* : 44ms.
24. Cette composition n'a pas été retrouvée.
25. Maurice de Guérin (1810-1839), poète et frère d'Eugénie. Décédé prématurément, l'édition de ses œuvres lui fut posthume. Sur les liens très étroits qui l'unissaient à sa sœur, voir Wanda Bannour, *Eugénie de Guérin ou une chasteté ardente* (Paris, Albin Michel, 1983) : 151 ss.
26. Jean de La Fontaine (1621-1695), *Fables*, I, « La mort et le bûcheron (selon Ésope) », v.5. Concernant La Fontaine, Groulx écrira dans *Mes mémoires*, I : 47 : « A Sainte-Thérèse, dans les quatre premières années du cours, à titre d'exercice de mémoire, l'on nous faisait apprendre l'entier fablier de La Fontaine. Chaque matin, c'était de tradition, la classe s'ouvrait par la récitation d'une fable. »

- 3 moins à un chef-d'œuvre. At/tention à la correction, samedi prochain ! Mais j'oubliais, nous avons joué à la main chaude²⁷, et avec Monsieur Rouleau : c'est quelque chose à relater. Il faisait quelque peu froid en classe ; pour nous réchauffer, le professeur laisse dormir son devoir et propose le jeu : ce qui est fort plus amusant qu'une récitation d'histoire²⁸. Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous voilà frappant à qui mieux mieux au grand amusement du père Rouleau. Malheur à la victime ! 5

1895-12-20

20 **Déc.** Ma foi, ce n'est pas toujours gai la vie de collègue. Surtout à l'approche du nouvel an, il me semble qu'on pourrait bien échanger l'Alma Mater pour le foyer. Mais à quoi bon songer à cela : n'est-ce pas un château d'Espagne ? 10

1895-12-21

21 —. Si nous les regrettons ces chères annales²⁹ ! ... Oh ! si mes regrets, à moi seul, pouvaient quelque chose, dès longtemps elles nous seraient arrivées, alertes, pim- 15

27. La « main chaude », qui peut aussi être un jeu de société, implique dans le présent cas deux participants : l'un frappe les paumes de l'autre le plus fortement possible, puis présente ses paumes à son tour pour recevoir le même traitement du second participant. Le jeu se déroule rapidement et les paumes ne tardent pas à devenir très rouges et très chaudes. Le perdant est celui qui abandonne le premier, faute de pouvoir supporter plus longtemps la sensation de brûlure qui résulte de ces échanges. Il s'agit là d'une longue tradition au Petit Séminaire (voir É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 48).
28. Groulx écrira plus tard : « Pour l'histoire, au reste, les collégiens de mon temps n'avaient rien d'autre où étudier les civilisations anciennes et modernes que les petits manuels de Riquier ou de Rioux. Encore nos tristes maîtres, jugeant trop corpulents les minuscules manuels, entreprenaient-ils de nous en dicter des résumés et des tableaux plus ou moins synoptiques dont il fallait se souvenir la mémoire. » (*Mes mémoires*, I : 46) Sur la conception de l'histoire de Siméon Rouleau, voir « A propos d'histoire. Leçon à mes élèves », *les Annales...*, VII, 8 (avril 1893) : 225-236. Sur l'histoire du Canada, voir I, n. 358.
29. *Les Annales...*, fondées le 12 avril 1880, étaient la publication mensuelle du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse. Chaque numéro comportait environ trente pages. Distribuées aux étudiants, aux professeurs et aux anciens, ces *Annales* avaient pour but de « conserver les souvenirs térésiens, de resserrer les liens entre les élèves, les professeurs et les anciens » (voir É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 178-179). Un numéro typique de cette publication, à l'époque, comprenait des extraits des notes de voyage de l'abbé Élie-J. Auclair, alors en Europe, un poème écrit soit par un professeur, soit par un étudiant, à l'occasion une notice nécrologique sur un membre important de la communauté térésiennne, une courte chronique des principaux événements du mois, une liste des étudiants par classe et les prix obtenus, ainsi qu'un compte rendu de la

pantes comme jadis. Fallait nous voir autour de Mons. Brunet³⁰, réclamant chaque livraison. Ballon, balle, gymnase, tout était laissé là; nous accourions empressés, leur souhaiter la bienvenue. C'était l'événement du jour. En récréation, les bancs se couvraient de lecteurs avides, dévorant chaque page. A l'étude, le thème était volontiers renvoyé au lendemain. C'est qu'elles savaient nous dire de si belles choses! Avec/ quelle joie nous saluions les poésies du juge Routhier³¹, du père Lord³², de Max. Coupal³³! ... Ciel pâle, mais beau, une

pièce dramatique ou du concert présenté au collège. Malheureusement, la publication des *Annales* fut interrompue à plusieurs reprises, notamment entre 1895 et 1900, soit les dernières années que Lionel Groulx passa au Petit Séminaire. Voir André Beaulieu et Jean Hamelin, *la Presse québécoise des origines à nos jours*, III (Québec, PUL, 1977) : 18 et les *Annales...*, XXXI, 1 (décembre 1942) : 3-5 et VI, 1 (septembre 1891) : 1-3.

30. Pierre-Alphonse Brunet (1852-1909) est responsable de la typographie des *Annales* (voir *ibid.*, VI (Supplément) : 27).
31. Sir Adolphe-Basile Routhier (1839-1920), magistrat (juge à la Cour supérieure en 1873 dont il devient juge en chef en 1904) et écrivain prolifique (il écrit en plus sous les pseudonymes de Jean Piquefort et François Bonami), doit sa renommée à son poème « Ô Canada, terre de nos aïeux », devenu l'hymne national du Canada. Ancien élève du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, il était l'oncle maternel de M^{re} Sylvio Corbeil, qui fut professeur de Rhétorique et directeur spirituel de Groulx. Ses textes servaient d'ailleurs d'exemple d'éloquence dans les cours de S. Corbeil comme le rapporte le sénateur André Fauteux dans son article « Le Juge A.-B. Routhier » dans *les Cahiers de Sainte-Thérèse*, I, 2 (octobre 1940) : 11-15. Voir également III, n. 118. Corbeil lui consacre d'ailleurs un article « M. le juge Routhier orateur » en trois parties dans *les Annales...*, VII, 5 (janvier 1893) : 144-149, 6 (février 1893) : 166-173 et 9 (mai 1893) : 260-263. Pendant les années que Groulx passa à Sainte-Thérèse, Routhier a publié trois poèmes dans *les Annales...*, VI, 2 (octobre 1891) : 29, 4-5 (décembre 1891-janvier 1892) : 97 et 7 (mars 1892) : 193-194.
32. Téléphore Lord, s.j. (1857-1927). Ancien étudiant au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, son talent lui vaut d'écrire dans *les Annales...* au moment où il étudie encore (voir É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 254). Pendant les années que Groulx passa à Sainte-Thérèse, nous retrouvons de ses poésies dans *les Annales...*, VI, 6 (février 1892) : 164-167, 7 (mars 1892) : 194 et 9 (mai 1892) : 257-260. Antonin Nantel lui consacre un article « Un poète térésien », dans *ibid.*, VI, 6 (février 1892) : 161-163 et Élie Auclair un poème, VI, 10 (juin 1892) : 310-311. Il collaborera par la suite à *l'Opinion publique* et à *la Revue canadienne*; ses articles sont signés T.L.
33. Maximilien Coupal (1861-1938), notaire à Saint-Rémi, comté de Napierville. À l'instar de T. Lord, sa collaboration aux *Annales...* remonte à son temps d'étude. Il n'a publié qu'un seul poème dans *les Annales...* : VI, 10 (juin 1892) : 301 pendant les années d'études de Groulx à Sainte-Thérèse. Il signera par la suite sous le pseudonyme de Charles Bourg des articles dans *le Forgeron catholique*. Il participera également à l'organisation des fêtes du centenaire (1925) du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse.

température de mai ; il ne manque qu'un peu de verdure et des feuilles aux arbres. Mais je te laisse ici, mon confident, au revoir à bientôt ; j'ai besoin d'interviewer « Virgile » pour sa narration de la [«]mort de Priam³⁴ ». Au revoir[.]

Si c'était le printemps ! comment peut-on se croire en décembre avec la délicieuse température dont nous jouissons ? C'est à faire rêver un humaniste ; il lui faut si peu de chose pour enflammer son imagination, pour se transporter dans le monde idéal. Mais c'est une trompeuse espérance. Demain (qui sait ?) le **fier aiglon**, peut-être, emportera tout ce petit printemps. Il* se passe quelque chose de semblable, assez souvent, dans le cœur de l'homme. Souvent il croit sourire au bonheur et ce n'est qu'un mirage que le plus petit incident fera s'évanouir.

1895-12-23

15

23 — Il pleut — voici l'automne revenu ; plus de neige. Je n'aime guère* cette nature grise, sombre : c'est triste comme un manteau de deuil³⁵. Puis Noël bientôt ; ce ne sera pas ce* Noël, ce minuit si poétique. Il me semble que la nature doit revêtir son bel habit d'hiver pour la venue de son Créateur. — Il est près de neuf heures, dans quelques minutes le coucher. Encore une journée com/me il nous en vient trop souvent, pleine d'ennui, sans agrément. De semblables jours le soir n'arrive jamais trop tôt. Aussi pas fâché et bonsoir ! Demain sera-t-il plus gai, plus riant ? « Les jours se suivent et ne se ressemblent pas », dit-on. Pourvu qu'il ne soit pas pire.

1895-12-24

24 — Encore du printemps. De la fenêtre qui me laisse voir une tranche de notre univers,* le bleu du ciel au levant,* m'apparaît coloré d'une teinte pâle. C'est sans doute la poussière que soulèvent les chevaux du soleil, qui monte ainsi. Ce cher Ovide, j'en ai souvent des réminiscences³⁶ : nous ne fûmes jamais grands* amis cependant. Mais tout prend un air de printemps ; il y a quelque chose

34. L'*Énéide*, II, v.506 ss. Au sujet de cette œuvre de Virgile, Groulx écrit dans *Mes mémoires*, I : 50 : « Ce sera un jeu pour moi d'apprendre, de mémoire en quelques heures, le deuxième livre de l'*Énéide*. » Il est alors en Versification.
35. Octave Crémazie (1827-1879) dans « Journal du Siège de Paris » (voir *Œuvres II. Prose*, Édité, Odette Condemine, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972) : 194, écrit : « L'horizon est sombre comme un manteau de deuil. » Groulx a consigné cette citation dans son *Cahier de notes...*, I : 73ms.
36. Ovide utilise l'expression « chevaux du soleil » dans les *Métamorphoses*, II, v. 154 et 162 ; IV, v. 214 et 633.

de charmant de se laisser induire à cette erreur. C'est bien ce soir Noël. J'ai peine à y croire. Oh ! qu'il y a loin du Noël d'aujourd'hui à celui d'autrefois ! Alors il y avait quelque chose, il me semble, dans le cœur, dans la vie de famille, je dirai même dans l'air qui n'était pas ordinaire. On eût dit que tout se ressentait des préparatifs pour cette grande fête.

1895-12-25

25. — Ma foi c'est moins qu'un Noël poétique ; ciel gris, sombre, un ciel d'automne : assez en conformité avec nos pensées. Tout s'est passé plus qu'ordinairement. — Pauvre Mégilde³⁷ !/ C'est bien triste un Noël passé à s'ennuyer ! Ce soir, je me sens prêt à tout abandonner*. Je suis dégoûté complètement.

1895-12-26

26 Elle est charmante la petite crèche ! mais pas bien chaude à mon avis ; ouverte à tous les vents, rien que quelques sapinages, en arrière : superbe rempart contre l'aquilon ! Son petit toit est tout blanc de neige et de frimas et tout au bord pendent de gros glaçons. C'est dans cette humble mesure que repose le « petit Jésus » grelottant sur son petit lit de paille. Mais non, je me trompe. Il a pour le réchauffer la chaleur des cierges et des lampions, que font brûler devant lui des âmes charitables ; puis il a le souffle de l'enfant qui va le voir, l'adorer* ; ce souffle ce lui doit être un zéphyr : le souffle de l'innocence.

1895-12-27

27 Rien que la date³⁸. Je crois bien n'avoir rien à te dire, confident. Aucune pensée ne vient... Dieu dispose. Un élève, le jeune Gauthier³⁹ vient de mourir. Chaque

37. Probablement le diminutif du prénom du supérieur, l'abbé Joseph-Herménégilde Cousineau.

38. Eugénie de Guérin, *Journal...* : 20 et 121.

39. Alfred Gauthier, étudiant de 14 ans, mort le matin même, était le frère de Joseph Gauthier, alors confrère de classe de Groulx. Groulx fait allusion à la fréquence relative de pareils décès. En janvier 1893, par exemple, le jeune Édouard Martineau est décédé à l'âge de 15 ans (voir *les Annales...*, VII, 6 (février 1893) : 188-190). Voir textes du 28 décembre 1895 et du 13 septembre 1896.

année un vide se fait parmi nous. Cette mort m'a fortement impressionné. Hier encore, avant la discussion, je suis entré dans la chambre ; il dormait ; sa figure était d'une pâleur étrange, mais rien ne faisait prévoir un pareil dénouement. Après la discussion même, C. Laf⁴⁰ . s'informant de sa santé, lui disait en riant : « tu vas mourir » ; il en rit lui-même ; l'autre, j'en suis certain ne croyait pas si bien prédire. Sa maladie était légère.

7 Ce/ midi, vers 11 hrs, on nous apprenait qu'il était mort. Oui bien mort. On conçoit l'impression produite par cette nouvelle. Je me sentais le cœur serré, j'étais tout consterné ; ici nous sommes tous frères. Le jeune Gauthier était remarquable par sa petite taille ; tout petit bonhomme qu'on eût dit âgé de huit ans, tout au plus ; ce qui ne l'empêchait pas d'en compter quatorze. Sa physionomie un peu pâle avait une certaine expression de mélancolie ; il était pourtant toujours plein de gaîté, et toujours prêt à riposter à ceux qui l'appelaient le « Gros Gauthier ». C'est le nom que je me plaisais à lui donner. Il était frère de notre Jos. Pauvre Jos ! il était loin de prévoir un tel malheur lui qui un quart d'heure auparavant, causait et badinait. Tout arrive à l'improviste ici-bas ; la douleur comme la joie. Cette parole que j'ai déjà rencontrée, est bien vraie ; peint bien notre insouciance : « l'homme est comme l'oiseau sur la branche, qui meurt* en chantant du trait qui le frappe à l'improviste⁴¹ . » Oui la joie succède à la douleur, bien souvent la douleur à la douleur et tout cela fait le fond de la vie. On semble se traîner à travers un champ de ronces où se rencontrent quelques rares fleurs éparses.*

Mon cher confident, tu comptes à peine quelques pages, et une déjà est empreinte de deuil. Ce matin, je n'avais rien à te dire. Que d'événements peuvent surgir du soir au matin ! Nous voyons l'aurore et comme les roses, nous ne pouvons compter voir le soir./

1895-12-28

8 **28** : Temps sombre, calme ; une légère couche de neige sur le sol gris lui donne un air de tristesse. Tout

40. Il s'agit de Cléridan Lafortune, de Pointe-Gatineau, alors en Philosophie (voir *Année scolaire 1895-96* : 18-19). Voir I, n. 351 sur son décès qui surviendra moins d'un an plus tard.

41. Citation consignée dans son *Cahier de notes...*, I : 68ms., avec en marge, l'endroit où il écrit ordinairement ses identifications d'auteur, la mention *Quidam*.

prête au deuil, est* conforme avec* ce qui se passe dans l'âme. Nous venons de conduire aux chars notre défunt d'hier. Il y a quelque chose de solennel, de lugubre dans* cette longue file d'élèves silencieux ; ces rues⁴² qu'ils traversent si souvent, dans leurs promenades, pleins d'une folle gaieté, ils y défilaient bien différemment ce matin. Recueillis, les yeux baissés, encore sous l'impression de cette mort, ils précédaient un chariot funèbre. Depuis trois ans consécutifs, voici trois samedis où nous allons reconduire ainsi un confrère mort. Il y a deux ans, c'était Lorrain⁴³, victime de la glissoire. L'année dernière nos regrets accompagnaient un confrère aimé celui-là, le jeune Duhamel⁴⁴. Et cette année c'était au tour du jeune Gauthier et l'an prochain ? ... qui sait ? « Est-il un moment qui vous puisse assurer d'un second seulement⁴⁵ » ? Tous trois moururent un* vendredi. « *Requiescant in pace*⁴⁶ . »

J'ai écrit aux parents⁴⁷ à l'occasion du nouvel an ; ce n'est pas un devoir cela, mais un plaisir, plaisir bien doux que se donne le cœur.

1895-12-29

20 **29** — Dimanche. Nous revenons de promenade : d'une de* ces poétiques promenades à travers les rues

-
42. La rue Saint-Louis descendait vers le sud à partir des édifices principaux du Petit Séminaire. L'église et le couvent se trouvaient directement au sud de l'édifice principal et étaient bordés par les rues Saint-Louis (N), Saint-Charles (O), de l'Église (S) et Blainville (SE). Plus au sud, la Rivière-aux-Chiens coulait entre les rues Blainville et Saint-Joseph (voir É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 353).
43. Joseph Lorrain, de Saint-Jérôme, était dans la classe de Philosophie lorsqu'il mourut en 1894. Voir *les Annales...*, IX, 5 (janvier 1895) : 161 et I, n. 39.
44. Arthur Duhamel, fils du D^r Duhamel de Hull et neveu de M^{gr} Joseph-Thomas Duhamel, Archevêque d'Ottawa, mourut de gastro-entérite le 30 novembre 1894. Agé de 18 ans, il était alors dans la classe de Méthode. Voir *les Annales...*, IX, 3 (novembre 1894) : 95-96 et IX, 4 (décembre 1894) : 101-107 et 124-125.
45. Jean de La Fontaine, *Fables*, XI, « Le vieillard et les trois jeunes hommes », v.19-20. *var.*
46. *Qu'ils reposent en paix* : formule habituelle de la liturgie des défunts. On l'utilise dans *les Annales...*, VI, 2 (octobre 1891) : 55.
47. Les lettres de cette époque n'ont pas été retrouvées. La première lettre adressée à Groulx que nous possédons de sa mère est datée du 28 novembre 1897. De Groulx, nous n'avons qu'un extrait de la première lettre parvenue jusqu'à nous, datée du 8 décembre 1894 ; la seconde est datée du 12 novembre 1896 (voir texte du 13 novembre).

du village que je* déteste de tout mon cœur. Heureusement
 j'avais Léon Dxxx⁴⁸ pour compagnon ; je n'ai pas éprouvé les
 9 ennuis ordinaires. Nous avons causé vacances, famille, / passé
 etc., alors que nous* souhaitions si ardemment le minuit de
 Noël, le jour de l'an. Et naturellement nous en sommes reve-
 nus à la vie de collègue sur laquelle nous avons dit quelque
 chose de bien peu flatteur. Ici plus* ce désir, cette joie de mi-
 nuit ; plus de bas pendu, plus de dragées, d'étrennes, mais...

1895-12-30

30 — Encore la sécheresse, la disette de 10
 pensées. Monsieur le Professeur⁴⁹ vient de nous dire d'observer
 autour de nous, d'observer la nature, qu'elle a son lan-
 gage ; j'ai bien regardé le ciel : il est gris, sombre, mais il ne
 m'a rien dit. Ces* jours derniers, le moindre petit incident
 m'aurait fait écrire des pages ; tout était en moi comme en 15
 ébullition ; aujourd'hui, tout dort, tout est comme éteint. No-
 tre pauvre intelligence c'est comme une terre* aride, infé-
 conde ; il faut l'alimenter, l'arroser sans cesse si l'on y veut
 faire germer quelque fruit. Il me semble que quelques jours au
 village natal⁵⁰ me feraient du bien. Quand j'y songe, ... les dou- 20
 ces choses que j'enregistrerais dans ce cahier ! ces scènes de
 vie [de] famille, scènes de la vie champêtre⁵¹, parfois si tou-
 chantes, qui ont leur langage propre que j'aime. Là toujours
 en tête à tête avec la nature, au centre même de mes affections,
 il me semble que toutes mes facultés se dégageraient de leurs 25
 liens, seraient en quelque sorte, reconstituées.

48. Il s'agit-soit de Léon Dubois, élève de Rhétorique, ou, plus probablement, de Léon Desroches, tous deux de Sainte-Thérèse. Léon Desroches, confrère de Groulx en Belles-Lettres durant le premier semestre, termine l'année en Versification. Voir *Année scolaire 1895-96* : 21 et 25 et *Cahier de notes académiques (1881-1913)* (ANQM, SST, #73, t. 14) : année 1895-1896.

49. Aristide Sauriol est alors professeur de Belles-Lettres.

50. Groulx racontera plus tard que ses maîtres, le sachant de « santé délicate », lui avaient permis durant les quatre dernières années de son cours, de « jouir de vacances supplémentaires et sans avoir à les solliciter. Un de ces jours, le directeur m'abordait : « Vous me paraissez fatigué. Vous ne prendriez pas deux ou trois semaines de repos dans votre famille ? [...] » Chaque fois, naturellement, je cédaï sans trop de résistance » (voir *Mes mémoires*, I : 62-63).

51. « Ah, les beaux congés que ces congés supplémentaires [...] Vacances du temps des sucres [...] Vacances du temps des semences, des labours fumants, des soleils chauds et qu'on dirait jeunes, alors que, près d'un étang, produit par la crue des eaux [...] je taquinai la perchaude, tout en me grisant à l'approche du soir des vocalisations ensorcelantes des rainettes folles d'amour et de joie. » (*Ibid.*)

Hier soir je suis allé à l'Académie⁵². Trois de nos immortels lurent chacun un petit travail littéraire. Ma foi, que/ nous sommes loin d'eux. Je ne puis croire qu'ils soient partis du point où nous sommes aujourd'hui : ce qui me fait désespérer de ne pouvoir jamais atteindre à* cette hauteur.

Passé mon étude* à voltiger de livres en livres ; ce qui plaît délicieusement à mon esprit si léger, si volage ; et dire que j'aurai bientôt dix-huit ans révolus. Je ne suis plus un enfant. Mais quoi ! lors même qu'on a dix-huit ans, le cœur, lui, peut bien n'en avoir que dix. J'ai lu une* courte biographie de Maurice et d'Eugénie de Guérin⁵³. C'est étonnant comme je me suis attaché à ces deux êtres. Qu'il me fait peine* voir Maurice s'éteindre dans la fleur de la jeunesse ! C'était une fleur qui ne faisait que s'entrouvrir, déjà recherchée cependant pour son parfum. Qu'eût-ce été lorsqu'elle se serait épanouie*, qu'elle aurait exhalé tout le trésor de sa corolle ? Oui, comme le dit son biographe*, il eût illustré les lettres. Et Eugénie, elle, je partage l'amitié qu'elle a pour ce cher frère en lisant son journal qui fait mes délices. Je m'intéresse à leur gloire. Ils font désormais partie de cette famille d'écrivains que je voudrais bien voir habitant les rayons de ma bibliothèque encore déserts. Lamennais, Veuillot, les Guérin, O'Connell⁵⁴, tels sont mes hé-

52. L'Académie Saint-Charles, fondée par l'abbé Antonin Nantel en 1862, était une société littéraire semblable à celle créée par M^{re} Dupanloup à Saint-Nicolas de Paris. « Ses membres actifs sont les élèves des classes supérieures qui ont obtenu des succès en littérature. L'Académie récompense aussi les mieux doués des élèves des classes inférieures par les titres et les insignes d'aspirants ou de candidats. C'est une belle et noble société, une école de distinction, un cénacle littéraire. Les Académiciens figurent en public avec leurs médailles aux grands jours de fête ou de réception, et portent avec fierté le nom d'immortels » (voir É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 144). Devenu membre de l'Académie en octobre 1896 (voir le texte du 25 octobre 1896), après avoir été aspirant (voir *les Annales...*, VII, 10 (juin 1893) : 313), puis candidat (voir *ibid.*, IX, 10 (juin 1895) : 321), Groulx est élu président de l'Académie au cours de sa dernière année au séminaire (voir le texte du 22 septembre 1898 et É. Dubois, *ibid.* : 375). La constitution, les règles, les rapports des séances, les divers cahiers d'archives ainsi que le journal de l'Académie, l'*Académicien*, sont conservés aux ANQM (SST, #89, #89A, #97, #98). Voir aussi II, n. 188 et III, n. 150.
53. Nous connaissons quatre études biographiques consacrées à Eugénie et Maurice de Guérin qui sont antérieures à 1895 : G. Merlet, *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*, II (1863) ; C. Mazelle, *Eugénie et Maurice de Guérin* (1869) ; E. Montégut, *Nos morts contemporains*, II (1884) ; L. Gautier, *Portraits du XIX^e siècle*, III [1894].
54. À l'instar d'Eugénie de Guérin (par exemple, *Journal...* : 81) Groulx compose des listes d'auteurs pour une bibliothèque idéale. Il reparlera plus loin et avec plus d'insistance de ces auteurs.

ros ! ceux dont je recherche la société. Mais ce sont tous des Titans pour un pygmée⁵⁵ comme moi./

1895-12-31

- 11 31 — Une année va finir ; il fait au dehors
un vent formidable, de gros nuages noirs courent au firmament avec une rapidité effrayante. C'est un vent à tout emporter, même les idées, comme dirait Eugénie de Guérin⁵⁶. Nous en avons fait notre plaisir. Nous sommes sortis sur les terrasses, courant ci et là, prenant plaisir à nous* voir soulever par le vent, à courir sus à nos coiffures emportées, riant des chutes. Jamais vent n'a soufflé avec autant* de violence. Mais que nous sommes insoucians, que nous songeons peu, nous, écoliers ! Ici nous nous amusons, la tempête fait notre joie, et là-bas, peut-être, on prie, on pleure sous la chaumière. On conjure le ciel de respecter le pauvre toit de chaume, d'avoir pitié des enfants. Ces pauvres enfants, sans* gîte, exposés au froid que vont-ils* devenir ? Ainsi prient peut-être* un père, une mère désolés ; et les enfants tout timides interrogent la figure de leurs parents. Oh ! mon Dieu, ayez compassion pour ces malheureux, vous qui protégez le faible ! qui commandez aux vents et d'une main rassemblez les nuages. Quel triste jour de l'an ce serait pour eux ! Et sera-t-il dit que dans les seuls palais, il y aura de la joie demain ? Mais non, je ne veux pas y croire. Demain le pauvre se réveillera tout content sous son chaume, bénissant la main qui l'aura* sauvé du froid et de la misère. Tout le monde sera heureux, heureux d'un bonheur sans mélanges./ Ce vent extraordinaire inspire autrement le confrère Alfred⁵⁷. Voici ce qu'il m'écrit comme « extrait de son journal[»] :

« 1895 touche à sa fin. Il lui en coûte de nous quitter. Depuis quelques jours, il est sombre et triste. Hier soir il n'a pu retenir ses larmes. Il pleure depuis et n'a encore cessé. Qu'il fait pitié ! Ce matin, je l'entends se plaindre. Il fait entendre des gémissements qui font vibrer les cordes du cœur. Tout près de mon oreille dans l'éventillateur, j'entends sa voix. Ses paroles sont entrecoupées de sanglots. Il me dit quelques mots en pleurant. A mon grand désespoir, je ne puis compren-

55. Groulx reprend une image utilisée dans *les Annales...*, VI (Supplément) : 17.

56. *Journal...* : 205, var. ; citation consignée dans son *Cahier de notes...*, I : 112ms.

57. Alfred Émery.

dre son langage. J'approche l'oreille de l'éventillateur, plus près. J'écoute attentivement, mais je ne puis mieux comprendre. Vient-il m'annoncer quelque mauvaise nouvelle pour 1896 ? Vient-il me dire de regretter les jours passés avec lui ?
 5 Je l'ignore[.] Les plaintes qu'il fait entendre dans les fentes des fenêtres font croire que ce sont des âmes souffrantes qui implorent le secours de nos prières. Son souffle s'agite sur le toit. Il imite l'orage accompagné du tonnerre[.] »

Voilà qui est neuf, original ; voilà qui n'est pas mal dit,
 10 comme dirait notre professeur./

1896-01-01

1^{er} Janvier. Jour de l'an. Même vent toute la nuit. Pauvres fenêtres ! c'est trop de plaintes à faire entendre le jour de l'an. Que nous réserve-t-il⁵⁸ donc ce 1896 ? — On
 15 s'amuse beaucoup là-bas dans la famille⁵⁹ à cette heure-ci. Ici tout comme à l'ordinaire.

1896-01-04

4 Janvier — Depuis trois jours je n'ai rien écrit ici⁶⁰. D'ailleurs je n'aurais eu que des ennuis à tracer. On
 20 ne peut se faire une image trop fidèle de ce qu'est le jour de l'an au collège. On passe la journée à chanter, non pas de joie, mais pour tuer l'ennui. De temps à autre, on se renfrogne dans un coin ; on rêve, on dévore sa peine. C'est là tout le plaisir, tout le charme du nouvel an. C'est sous ce plaisant augure que
 25 l'année s'ouvre. Aussi les autres 364 jours ne sont que les mêmes anneaux de la même chaîne. Pauvres écoliers ! et l'on fera de vous, ensuite, des heureux !

C'est ainsi que je m'explique la cause* du terrible vent de ces jours derniers : « Eole », aura accordé des petites vacances
 30 à l'occasion du nouvel an, et messieurs les vents s'en seront donné* à cœur joie. Nous étions donc les seuls êtres à ne pas jouir de ce privilège des vacances.

Je viens de lire un épisode* de la guerre du Mexique intitulé « le chemin de la Vera-Cruz⁶¹ ». Roman tout palpitant
 35 d'inté/rêt. Ces lectures ne nourrissent ni le cœur, ni l'esprit, 14

58. On pose cette même interrogation dans *les Annales...*, VI, 4-5 (décembre 1891-janvier 1892) : 145.

59. Sur le premier de l'an à Vaudreuil, voir *Mes mémoires*, I : 26-27.

60. Eugénie de Guérin, *Journal...* : 201 *var.*

61. L'auteur en est Martin sur lequel nous ne possédons aucun renseignement. L'abbé Louis Bethléem dans *Romans à lire & Romans à proscrire* (Cambrai, Os-

mais ça met en jeu la sensiblerie ; ça repose la* tête. Et elle en a fort besoin de repos ma pauvre tête —. La séance du 2 Janvier a été un véritable succès, surtout l'opéra « la cloche d'argent⁶² ». Le jeune Corbeil a emporté l'auditoire à plusieurs reprises.

5

Maintenant que le temps des fêtes est écoulé, nous sommes revenus à nos livres. C'est maintenant qu'il faut du travail, de l'énergie, une bonne dose de courage : un point noir commence à paraître à l'horizon. Ce sont ces terribles d'examens ; je les redoute plus que jamais : ce damné d'Homère⁶³ ... m'agace les nerfs.

10

Le plus grand présent que m'a fait le ciel, c'est bien de m'avoir donné Mons. Corbeil⁶⁴ pour Père spirituel. C'est bien là l'âme du prêtre véritable ; il sait nous relever en nous faisant voir, non pas notre dénûment, mais la grandeur de notre origine et de notre fin. Il nous communique l'ardeur, le souffle divin qui l'anime ; il donne à l'âme de ses pénitents des ailes d'aigles pour s'échapper du borbier qui les* retient. Pour dire comme* Maurice de Guérin, je me suis jeté entre ses mains corps et âme, espérant que ce grand artiste fera sortir la statue du bloc informe⁶⁵ .

15

20

car Masson, 1908) : 321, affirme ne pas connaître d'autres romans de cet auteur. La mention de cette lecture par Groulx va à l'encontre de ce qu'il écrira dans *Mes mémoires*, I : 49, à l'effet qu'en Versification il « abandonne les romans d'aventure, et pour jusqu'à la fin de [s]on cours, la littérature romanesque. »

62. Le programme de cette séance (voir [*Programmes des séances*] (ANQM, SST, #92) nous fournit les renseignements suivants : « *La cloche d'argent*. Opéra-comique en un acte. Paroles de P. de Neha. Musique de F. Boissière. La scène se passe aux environs de Paris à l'époque du siège de cette ville par Henri IV. » Le prix des places était de 0,25\$ et 0,50\$ pour les sièges réservés. La séance a eu lieu l'après-midi. Édouard Corbeil, alors étudiant en Philosophie, y tient le rôle de Blaise, jeune paysan.
63. À la fin de l'année, Groulx est le premier de sa classe en langue grecque, avec la note de 9 sur 10 (voir *Année scolaire 1895-96* : 23).
64. Sylvio Corbeil.
65. Lettre de Maurice de Guérin à M. de Bayne, 25 décembre 1832, dans *Correspondance* (*Œuvres complètes*, II, édit. Bernard d'Harcourt, Paris, « les Belles-Lettres », 1949) : 65 var. Cette citation se retrouve dans *Cahier de notes...*, I : 91ms., et Groulx l'utilisera à nouveau dans ses textes des 21 juillet, 31 octobre 1896 et 25 juin 1900. Sa lecture de l'œuvre de Maurice de Guérin, en Belles-Lettres, est signalée dans *Mes mémoires*, I : 65.

1896-01-05

5 **5 Janvier.** — L'hiver nous est revenu plus rigoureux que jamais. C'est ce qu'en pensent du moins mes oreilles qui s'accommodent mal/ d'une température semblable. Il fait un froid piquant, «*a bitter cold*⁶⁶» comme disent nos Américains. La neige crie* sous les pieds et le cri des locomotives ressemble à un sifflement. 15

1896-01-06

6 — Epiphanie. Trois rois partis d'Orient et guidés par une étoile miraculeuse vinrent à Bethléem adorer Jésus Enfant et lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Voilà ce que rappelle la fête d'aujourd'hui. Nous, chrétiens, ne sommes-nous pas tous des rois voyageant sur* la terre ? Plus d'une fois on a comparé la vie à un pèlerinage ; en effet les chrétiens marchent tous vers un but ; ils cherchent ce même Jésus qu'ont cherché les rois d'autrefois. Et pour nous guider à travers le monde, nous avons aussi une étoile miraculeuse, le plus éclatant de tous les astres : nous avons notre foi. La foi nous conduit à bon port* ; et comme don*, si nous n'avons ni l'or, ni l'encens, ni la myrrhe, nous avons notre cœur d*où peut échapper des aspirations plus agréables à Dieu que tous les encens des rois. 10 15 20

25 Ce soir fête traditionnelle et nous y tenons à nos chères coutumes. On se demande quels seront les rois ? C'est étonnant comme on est rempli* de dédain pour la royauté. Plus d'un se propose bien de croquer la fève⁶⁷ si le sort* la lui fait

66. *Un froid piquant.*

67. Au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, ceux qui trouvaient la fève dissimulée dans le traditionnel gâteau des Rois, professeurs et étudiants, prenaient place à la « table royale » pour présider aux destinées du « royaume ». Aucun texte ne décrit les costumes portés par les rois du jour, mais on peut supposer que chaque roi se couvrait d'une couronne de circonstance. *Les Annales...* parlent en ces termes de la fête des Rois de l'année 1895 : « Comme d'ordinaire nos rois ont été pleins de munificence. Grâce aux délicates attentions de leur débonnaire suzerain, la musique et le sport furent appelés à jouer un rôle important dans l'administration du royaume. Cependant, malgré le désir manifeste de voir fleurir le pugilat, on ne sait trop pourquoi au dernier moment les boxeurs désignés ne se montrèrent point. D'aucuns pensent que réflexion faite la chose parut quelque peu fin de siècle à leurs majestés. En somme la fête fut joyeuse et comme toujours le régal littéraire fut fortement épicé [...] » (IX, 5 (janvier 1895) : 156 ; aussi VI, 4-5 (décembre 1891-janvier 1892) : 148-151).

tomber sous la dent. Si par hasard j'étais fait Majesté !... Il ne manque plus que cette humiliation à la monarchie./

1896-01-07

- 16 7 **Janvier** — Je ne me sentais guère en train
de composer pour l'examen ce matin. Je me suis levé, la tête 5
un peu lourde. C'est que la fête des Rois* s'est prolongée tard
dans la veillée hier soir. Et le manque de sommeil influe, plus
que je ne le saurais dire, sur mon physique, et le moral s'en
ressent aussi. Je n'ai pas été « Majesté[] ». Le Sort sans doute, a
voulu épargner cette dernière amertume, « ce coup de pied de 10
l'âne » à la monarchie. Je lui en suis reconnaissant. En somme
la fête a pris une allure assez joyeuse. Le programme était as-
sez varié ; toutefois s'il eût comporté un peu* moins de musi-
que, je ne crois pas que la fête en eût été moins attrayante pour
cela. J'ai particulièrement goûté une déclamation par le jeune 15
« Bain⁶⁸ » intitulée « La lettre au bon Dieu⁶⁹ ». L'enfant a une
voix charmante et déclame avec une grâce parfaite. Jos.
Godin⁷⁰ de son côté, a dit avec succès « le naufragé de François
Coppée⁷¹ ». Que c'est beau une déclamation bien faite, bien
sentie ! 20

1896-01-08

8 — Comme tout est calme ici. Rien du
dehors ne nous vient dans notre solitude. Je ne m'imagine pas
de vie plus régulière, plus uniforme* que celle du collégien. Si
l'ennui naquit un jour de l'uniformité⁷², on conçoit ce qu'il 25
doit en souffrir. Ses jeunes années s'écoulaient entre quatre

68. Willie Bain, de Montréal, alors en classe de sixième (Éléments latins), est parmi les étudiants les plus talentueux de sa promotion. Voir *Année scolaire 1895-96* : 30-31.
69. Nous n'avons pas retrouvé l'auteur de ce texte.
70. Joseph O. Godin, alors en Philosophie, président de l'Académie Saint-Charles (voir I, n. 52), vice-président de la Société Ducharme (voir I, n. 163), s'est mérité la médaille d'argent du Lieutenant-Gouverneur « décernée à l'élève finissant qui s'est distingué le plus par son application et ses progrès pendant son cours d'étude » (voir *Année scolaire 1895-96* : 10-12, 15, 18-19).
71. François Coppée (1842-1908) fut parmi les auteurs français les plus en vogue au Canada français vers la fin du dix-neuvième siècle (voir Paul Wyczynski, *Émile Nelligan* (Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1960) : 128). Le poème « Le naufragé » (voir *Œuvres de François Coppée*, « Poésies 1874-1878 », vol. 3 (Paris, Lemerre [1907], III) : 169-177) reviendra au programme de la fête du 14 février 1899 (voir [Programmes des séances] (ANQM, SST, #92).
72. Houdard de La Motte (1672-1731), *Fables*, IV, 15, « Les amis trop d'accord ». Vers utilisé en exemple dans le manuel du P. Mestre, *Principes...* : 66 (voir I, n. 82).

murs, n'ayant pour se distraire que des compagnons aussi malheureux que lui./

1896-01-10

10 — Je n'ai rien mis ici hier⁷³. Ne sois pas 17
 5 froissé, confident, si je faisais la carpe plusieurs jours durant.
 La préparation à l'examen prend tous mes moments et pour
 cela il m'a fallu faire appel à toute mon énergie ; il m'a fallu briser
 pour quelque temps notre conversation : ce qui ne s'est pas
 fait sans qu'il m'en coûte. J'y trouvais tant de charme. C'était
 10 mon heure d'or de la journée. En sus, plus de lectures maintenant :
 ce qui n'est pas maigre sacrifice pour moi. Comme il m'en coûte de
 renoncer à tout cela. Ah ! je comprends maintenant qu'ils ont pu
 succomber nos premiers parents. Mais moi qui n'ai guère la vertu
 d'Adam, comment pourrai-je résister ?
 15 Eux après tout, il ne s'agissait que d'une pomme ; et fût-elle
 d'or, qu'est-ce cela comparativement à mon journal, à mes livres
 de lecture ?

« La fin du monde⁷⁴ » fait grand bruit* par le temps qui
 court. On ne s'entretient plus que de cela dans le monde paraît-il.
 20 Et comme il nous vient toujours quelques échos du dehors, dans
 notre « fromage de Hollande⁷⁵ », nous en causons bien quelque peu.
 S'il faut en croire nos prophètes, 1896, nous réserve rien moins
 que la fin du monde. Ce n'est rien de nouveau. Depuis que le monde
 est monde il y a toujours eu des prophètes de malheur. Tout de
 même, la nouvelle est propre à faire songer. Songez-y donc, notre
 25 avenir, nos projets, nous, les futures illustrations du vingtième
 siècle, tout cela s'anéantir en un moment !/

1896-01-11

30 11 **Janvier** : Samedi. Que font donc les Parents ? Pas de nouvelles.*
 On ne vient pas. Et pourtant j'ai si grande hâte de les revoir*
 ces chers parents ! de m'entretenir avec eux de ce qui s'est
 passé depuis mon départ. Oh ! je ne me 18

73. Eugénie de Guérin, *Journal...* : 9.

74. Outre la résurgence des mouvements millénaristes et la récurrence des prédictions de catastrophes, Groulx avait peut-être déjà pris connaissance de la prédiction de l'abbé Combes dont il parlera plus loin (voir texte du 5 septembre 1896 et I, n. 346).

75. Jean de La Fontaine, *Fables*, VII, « Le rat qui s'est retiré du monde », v.3.

lasse pas d'apprendre tous les plus petits incidents. Aller au
 parler, c'est vivre quelque temps de la vie du foyer, pour moi.
 J'interroge, je questionne sur tout ; je m'enquiers des progrès
 des petits frères⁷⁶ qui vont à l'école ; je parle de la ferme, de ses
 etc., de toutes ces choses qui m'intéressent et qui font plaisir
 aux parents. Je ne comprends pas qu'on puisse oublier, dans le
 succès, ce qu'on a été dans* son enfance, nos goûts primitifs,
 nos premières aspirations ; enfin je ne comprends pas que le
 succès nous fasse jeter un voile d'indifférence, pour ne pas
 dire plus, sur nos premières années, à cause qu'elles semblent
 trop au-dessous* de la position que nous occuperons plus
 tard. Cependant, cela fait peine à dire, même sur les bancs du
 collège, on renie son passé comme un temps d'ignorance ; on
 en chasse le souvenir de son cœur, comme on le ferait d'une
 action honteuse. Mais qu'on s'interroge soi-même. A-t-on re-
 trouvé ce qu'on a quitté ? S'est-il rencontré depuis des jours
 sans nuages où l'on ait été véritablement heureux ? L'amitié
 des confrères tient-elle lieu de l'amour d'un père, d'une
 mère ? Le cœur, j'en suis sûr, s'il n'est pas dénaturé répondra :
 non. Que* dirai-je de ceux qui rougissent de leurs parents ? Il
 n'y a que des monstres qui soient capables* / de cette infamie.
 Ces* jours derniers je lisais une biographie de Jean-Bte Rous-
 seau⁷⁷. Jusque-là j'avais admiré en lui le poète ferme dans sa
 foi, dans un siècle de dépravation ; mais maintenant il me sem-
 ble* que je ne pourrais lire aucun de ses ouvrages sans éprou-
 ver de dégoût. Voici ce que je lisais : « L'une de ses comédies,
le Flatteur, ayant obtenu un certain succès, son vieux père, qui
 avait assisté à la représentation, vint pour le voir et l'embras-
 ser ; mais ce fils ingrat rougit de l'honnête artisan et le re-
 poussa avec cette dure parole : je ne vous connais pas. » — Et
 ce vieux père, modeste cordonnier s'était imposé de pénibles
 sacrifices pour procurer à son enfant une brillante éducation ;
 il avait blanchi à la peine. Pauvre père, combien il dut souffrir
 dans son cœur !

76. Il s'agit de Charles-Auguste et Honorius « Bidou » Émond.

77. Poète lyrique français (1671-1741). Sa comédie *le Flatteur* (voir *Œuvres* de Jean-Baptiste Rousseau, Paris, Lefèvre, 1820, III : 1-132) fut jouée vers la fin de 1696 au Théâtre-Français. Nous n'avons pu identifier la source mentionnée par Groulx, mais l'anecdote qu'il rapporte se retrouve dans les dictionnaires biographiques. À ce sujet, voir François Gacon, *Anti-Rousseau le poète sans farde* (Rotterdam, Fritsch et Böhm, 1712).

Je viens de faire connaissance avec un bien grand homme, un prince des orateurs, un jurisconsulte célèbre, un grand Français : Berryer⁷⁸. C'est une de ces nobles figures qu'on aime à rencontrer dans notre XIX^e siècle si pauvre* en hommes
 5 qui ont le culte de l'honneur, de la patrie et de la religion. Berryer fut un de ces hommes. Si notre Canada avait un* Berryer, à son service, quel dommage !

1896-01-12

12 **Janvier**. Mes dix-sept ans ! ils* touchent
 10 à leur soir. Demain j'aurai dix-huit ans.

1896-01-13

13 **Janvier**. Demain est arrivé m'apportant mes dix-huit ans⁷⁹. A dix-/huit ans c'est l'âge d'or de la vie et
 20 quand on s'épanouit aux rayons des humanités... A notre âge on ne se compte plus pour un enfant. Preuve, c'est que je com-
 15 mence déjà à prendre ce petit air protecteur qui donne des conseils. Vous diriez à m'entendre, un sage de l'antiquité drapé dans une sévérité de mœurs toute lacédémonienne. Dix-huit ans, c'est l'âge de l'émancipation, il nous faut une place
 20 sous le soleil. On se croit tout permis, capable de tout, il n'y a rien qui nous arrête*, qui nous déconcerte. Est-il une cervelle de dix-huit ans qui ne conquiert de royaumes, qui ne s'accu-

78. Pierre-Antoine Berryer (1790-1868), avocat et homme politique français, s'est rendu célèbre par sa foi catholique et ses combats légitimistes, tout autant que par ses conceptions modernes, sensibles à la notion de progrès, ouvertes à la défense de la liberté de presse, la liberté d'association des ouvriers et la liberté des congrégations religieuses. Ses plaidoiries et ses discours parlementaires ont été publiés (voir *Œuvres*, 9 vol. in-8, Paris, Didier, 1872-1878). En mai 1898, Groulx donne à l'Académie Saint-Charles une conférence intitulée « Berryer- Homme de caractère » (voir *Recueil de morceaux personnels : travaux académiques* : 1-28mss ; entre les pages 28 et 29, figure le « Rapport du comité de critique » composé par Alfred Langlois, Gédéon Rochon et Alfred Chamberland ; sur ce travail de Groulx, voir aussi [*Académie Saint-Charles : Cahier des archives*] (1885-1911) (ANQM, SST, #89, t. 17). « C'est à Sainte-Thérèse que, par Veillot, je fus conduit à l'école catholique de 1830 en France. C'est là que [...] je commençai à connaître Lacordaire, Ozanam, O'Connell, Garcia Moreno, Berryer, vies modèles dont j'allais tant m'éprendre [...] Berryer m'enchantait par sa puissance oratoire et son exemplaire fidélité à la maison royale des Bourbons, fidélité à une cause perdue. » (*Mes mémoires*, 1 : 64). Voir aussi le texte du 25 juin 1897.

79. Groulx présente une composition française intitulée « Mes dix-huit ans ». Voir Notex.

mule toutes les dignités, les honneurs qu'un homme peut recueillir ici-bas ?

1896-01-14

14 — Rien de plus ennuyeux* que de passer une nuit sans clore l'œil. On est témoin de tous les cauchemars, et voilà tout. 5

1896-01-15

15 — *Fervet opus*⁸⁰ — Je ne sais plus où donner de la tête. Ah ! je paie cher ma négligence de tout un semestre ! Si la leçon pouvait me réveiller de ma léthargie, ce serait déjà beaucoup. Faut bien savoir que je ne suis guère un modèle de travail ; par exemple l'on ne pourrait me comparer à la diligente abeille. Il ne me coûte pas cher de m'accorder un petit loisir par-ci par-là ; prendre une aubaine, c'est mon péché mignon. Et quand s'annoncent les examens, j'ai si bien flâné 10 que je me trouve à peu près dans la position « de cette cigale qui ayant chanté tout l'été, se trouva fort/ dépourvue quand la bise fut venue⁸¹. » Homère, Virgile, Cicéron, Mestres, Xénophon⁸² tombent sur moi comme à bras raccourcis. Il me faut déployer des prodiges de valeur pour sortir de ce mauvais pas. 20

1896-01-17

17 Respirons maintenant⁸³, comme la mouche de Lafontaine. Le fardeau de compositions qui me pesait sur les épaules se fait moins lourd. Avec du courage et de* la persévérance*, j'espère, comme le dit l'expression vulgaire, 25 réunir les deux bouts. Nous en avons dépêché une cet* après-

80. *Le travail est animé*. Virgile, *Géorgiques*, IV, v.169 ; citation consignée dans son *Cahier de notes...*, I : 7ms., sous la rubrique « proverbes latins ». Comme plusieurs citations latines utilisées par Groulx dans le *Journal*, celle-ci se retrouve dans les *Annales...* (voir VI, 2 (octobre 1891) : 54 et VII, 2 (octobre 1892) : 68).

81. Jean de La Fontaine, *Fables*, I, « La cigale et la fourmi », v.1-4.

82. Les textes de ces auteurs constituaient l'essentiel du programme des cours de latin, de grec, et de littérature française. Le P. Mestre, s.j., est l'auteur de plusieurs manuels de littérature dont *Principes de littérature, style, composition poétique, histoire littéraire des genres* (Paris, Lyon, Delhomme et Briguet, 1887) qui semble réservé aux étudiants de Belles-Lettres. Par ailleurs, quelques programmes de cours [s.d.] du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, rédigés sous forme de questionnaires, nous sont restés. Voir [*Programmes des cours*] (ANQM, SST, #76 et #125).

83. Jean de La Fontaine, *Fables*, VII, « Le coche et la mouche », v.26.

midi et pas des moindres. Ceux qui ont déjà entendu parler de **figures**, de **qualités du style**⁸⁴, savent à quoi s'en tenir sur ces gens-là. Rien de plus insociable.

1896-01-18

- 5 **18** — Samedi. Rien que la date aujourd'hui⁸⁵. Et qu'écrirais-je autre chose ? De ce temps-ci, je ne lis pas, je n'écris rien ; seule ma mémoire travaille, fonctionne du soir au matin ; tantôt, c'est du catéchisme⁸⁶, tantôt c'est de l'histoire : toutes sciences bien belles si ce n'était ces
10 compositions qu'elles nous amènent. Et c'est la mémoire, naturellement, qui en fait les frais ; il lui faut s'assimiler toutes ces choses diverses, quitte ensuite à secouer ce bagage trop
lourd dans quelques semaines.

- Etude du soir** — Il se fait une petite tempête dans mon âme.
15 Là* comme ailleurs il n'est pas que des beaux jours. Et mon âme à moi, / c'est comme ces verres, ces glaces que le plus léger souffle peut ternir. Là, j'ai le cœur pesant d'ennui, d'une tristesse dont je ne me rends pas compte. Chose certaine c'est que mon mal n'est pas imaginaire. Rien ne* me sourit ;
20 j'éprouve un suprême dégoût pour tout genre d'occupation. Louis Veillot n'a plus de charmes pour mon esprit ; d'ailleurs je lirais la plus sublime page de poésie ; j'entendrais le plus beau morceau d'éloquence ou de musique que cela ne changerait en rien mon état d'âme. Il me semble que la mélancolie a
25 élu sa demeure ^{au}-dedans de moi-même, pour n*'en plus partir. Je n'ose plus croire au bonheur ; non, non souffrir, toujours souffrir, c'est là mon partage !. — Voilà où j'en suis rendu avec mes allures d'anachorète dont je commence à me
départir cependant. Oh ! oui, sur ce ^{point}-là il y a véritablement progrès réel. L'an dernier, il m'en* souvient, j'ai passé la
30 majeure partie de mes récréations, seul, isolé dans un coin comme un malfaiteur⁸⁷. A quoi pensais-je ? à rien*, c*'est le mot. Ce n'était pas quelque chagrin, quelque peine secrète qui me faisait me retirer des confrères ; non j'agissais par goût, par

84. Voir le P. Mestre, *Principes...* : 31-61 (les figures) et 62-92 (les qualités du style). Voir également *Manuscrit [...]* S. Corbeil : 87ms. : « En Rhétorique nous n'étudions pas toutes les qualités de style. Cette étude appartient aux Belles-Lettres. »

85. Eugénie de Guérin, *Journal...* : 20.

86. Voir I, n. 313.

87. Voir I, n. 107 et n. 227.

inclination ; mon temps se passait à rêvasser ; mon imagination trottait de ci, de là, et revenait au logis rarement avec du butin ; elle s'épuisait en courses stériles. Elle allait comme la feuille emportée par le vent sans but, sans direction, presque inconsciente d'elle-même./

5

1896-01-20

23

20 Janvier — « Qui trop embrasse, mal étirent », dit le proverbe, et moi pour avoir voulu trop embrasser, je redoute fort de mal étirendre. Ah ! la bête chose que des examens ! Tout nous arrive à la fois, tout nous presse en même temps ; mon attelage sue, souffle, est rendu⁸⁸. Comment faire ? *O tempora ! o mores*⁸⁹ ! ..., mais je m'arrête pour ne pas faire d'éloquence, et je suis à l'étude : l'effet que je produirais pourrait m'être désastreux. La discipline, il n'y a pas à transiger avec cette dame-là. A propos de discipline, un confrère disait dernièrement : [«]mais N.-S. a dit que nous ne pouvions servir deux maîtres, comment veut-on que nous pauvres écoliers obéissions à quinze ? » N'est-ce pas qu'il avait infiniment de bon* sens cet écolier-là ? Quel* dommage que sa doctrine ne fasse pas autorité !

10

15

20

Sauvé ! sauvé ! oui sauvé ! Mais j'en ai le poignet tout engourdi d'écrire. Songes-y donc composer deux heures durant ! Pour moi, je range cela au nombre des travaux d'Hercule. Mais n'importe, *alleluia ! Gaudeamus omnes*⁹⁰ ! tout est fini, à part la version grecque, « *the last but not the least*⁹¹ » et qui m'est au-dessus de la tête, comme une épée de Damoclès. On l'a réservée sans doute pour le dessert ; mais à demain mon vieil Homère⁹² et tu verras beau jeu si tu fais le récalcitrant./

25

1896-01-21

24

21 — Si j'allais partir ! quitter Ste-Thérèse, ... mes études les abandonner... et tant de choses qui me tien-

30

88. Paraphrase de Jean de La Fontaine, *Fables*, VII, « Le coche et la mouche », v.5. Vers utilisé en exemple dans le manuel du P. Mestre, *Principes...* : 76 (voir I, n. 82).

89. *Ô temps ! ô mœurs !* Cicéron, *Catilinaires*, I, 1 ; *l'errines*, *De Signis*, 25, 56.

90. *Réjouissons-nous tous. Gaudeamus omnes in domino* est le chant d'entrée (*introit*), adapté du *Psaume XXXII*, en usage dans la liturgie traditionnelle de la Toussaint.

91. *Le dernier mais non le moindre.*

92. Voir I, n. 63.

nent au cœur. Mon avenir ... je n'en vois plus, je n'espère plus ; ou tout m'apparaît sombre, tendu de noir. Si jeune... et dire adieu à la vie ! n'avoir* fait que tremper mes lèvres à la coupe de la vie ! Que c'est triste de songer à cela quand on a dix-huit
 5 ans ... que les fleurs du printemps de la vie ornent encore notre front — qu'on se berce sur de si moelleuses illusions... qu'on sourit à tout et que tout semble nous sourire ! qu'on est rempli d'une si noble ardeur pour ce qui est grand et beau ; qu'on a la si louable ambition de fournir une carrière féconde, de faire
 10 croître grandir, fleurir le germe de dévoûment qu'on se sent au cœur ; c'est-à-dire, se dépenser pour la religion et* la patrie ; que notre âme ne connaît pas les vilenies du monde, d'une société redevenue païenne, mais n'est éprise que de ce qui est grand, honorable, n'a que le* culte de la vertu... qu'il
 15 est triste de penser à la mort⁹³ !

Si jamais ces* lignes tombaient sous l'œil d'un curieux, oh ! je le sais... il traiterait mes paroles de mensongères, d'emphatiques. Mais il n'a jamais lu celui-là dans mon âme ou la sienne est incapable d'une grande pensée. Mais, confident,
 20 garde-moi la* foi/ jurée ; tu le sais, te mettre en garde contre l'indiscret, fut ma première recommandation. Oui, c'est pour* moi ceci, pour moi seul ; c'est de l'intime, c'est de l'âme, c'est du cœur⁹⁴. Epargne donc au curieux ses sottises remarques. Hier soir, en relisant tes pages, je me suis aperçu que je ne di-
 25 sais rien de bien rose sur la vie de collègue. Mais ne faudrait pas croire que le séminaire m'est insupportable. Oh ! non je l'aime mon^Ste-Thérèse, je la chéris mon Alma Mater ; comme un fils aime sa mère et elle a tant de charmes pour qui veut la goûter. Ce que j'ai pu écrire de peu flatteur, ce n'étaient que de petits
 30 nuages bientôt dissipés.

93. La santé de Groulx a toujours été délicate. Il a souffert de vérole (épidémie qui a emporté son père naturel à l'âge de 40 ans), de diphtérie, d'appendicite, de fatigue. Le directeur du séminaire l'envoie se reposer à la maison pour de courtes périodes pendant quatre années consécutives (voir I, n. 50). Après un séjour de seulement quatre mois au Grand Séminaire de Montréal, il souffrira de dyspepsie et d'insomnie et devra aller se reposer à l'évêché de Valleyfield, alors occupé par M^{re} Joseph-Médard Émard. Voir *Mes mémoires*, I : 62, 77 et texte du 2 mars 1900. Voir aussi textes des 16 février et 24 mai 1896, des 1^{er} et 3 mai 1898 et du 14 février 1902 et III, n. 78, IV, n. 111 et VI, n. 118.

94. Voir texte du 16 décembre 1895 et I, n. 22.

1896-01-22

22 **Janvier** Nous avons eu hier soir la visite du P. Lacasse. Il y a si longtemps qu'on nous en parlait de ce bon Père. J'ai lu quelques-unes de ses mines⁹⁵, mais dans un âge où je n'étais guère en état de juger d'un ouvrage. Je ne veux pas dire que j'en pourrais juger la valeur maintenant. Je l'avais entendu prêcher. Puis ses histoires ici, qui n'en sait quelques-unes ? Le Juge Routhier dans son* voyage « En canot⁹⁶ » m'en avait fait un original de premier ordre, hors ligne ; et cependant l'idée que je m'étais faite du Père Lacasse n'était que l'ombre de ce qu'il est en réalité. C'est-à-dire qu'il nous a parlé 1 ½ heure durant, et que nous avons ri sans trêve 1 ½ heure. Il nous a raconté certains incidents de sa/ vie de collègue, et se propose dans une prochaine visite de nous parler de son entrée dans le grand monde de Montréal. J'ai hâte. Le Père Lacasse est* encore jeune ; « les zéphyr de cinquante-deux printemps n'ont pas encore soufflé dans sa chevelure », nous a-t-il dit.

Mais nous avons un hiver charmant ! A part quelques jours de froid, le ciel s'est montré on ne peut plus clément. Si cela continue, on passera de l'hiver au printemps sans s'en apercevoir. Mais ne faut pas trop se réjouir. Le tempêteux février, n'a pas dit son mot. C'est le mois des bourrasques, des ouragans.

Faites une place, mes livres, à un nouveau venu ! Tu sauras que ma* bibliothèque vient de s'enrichir d'un nouveau volume. Un volume qui, si [je] parviens à l'étudier, remplira une

95. Pierre-Zacharie Lacasse qui a aussi écrit sous le pseudonyme de Jean des Prairies est l'auteur de *Une mine produisant l'or et l'argent, découverte et mise en réserve pour les cultivateurs seuls par leur ami* (Québec, Typographie de C. Darveau, 1880) ; *Une mine de pierres détachées à l'usage des cultivateurs* (Québec, Imprimerie L.-J. Demers, 1881) ; *Une nouvelle mine. Le Prêtre et ses détracteurs* (Montréal, Imprimerie de l'« Étendard », 1892) ; *Une quatrième mine. Dans le camp ennemi* (Montréal, Cadieux & Derome [1893]) ; *Cinquième mine. Autour du drapeau* (Montréal, Charles B. Coutu [1895]). Voir le *Dictionnaire des auteurs littéraires du Québec*, I (Montréal, Fides, 1980) : 731-733. Au Québec, il fut l'un des auteurs les plus appréciés de la fin du dix-neuvième siècle.
96. *En canot. Petit voyage au Lac Saint-Jean* (Québec, O. Fréchette, 1881 ; Paris, Casterman [s.d.]). Récit de voyage dans lequel A.-B. Routhier (voir I, n. 31) est accompagné de deux Français Claudio Jannet et le comte de Foucault, ainsi que du père Lacasse. Ce voyage a eu lieu en 1880 (voir DOLQ, I ; 209-210). Routhier y écrit en effet que le « P. Lacasse est sans contredit un original... » (102). Dans son texte du 27 janvier 1896, Groulx parlera de la lecture de ce livre.

lacune épouvantable dans mes connaissances. Aussi il est le bienvenu mon « Droit civique⁹⁷ ». C'est ainsi que se nomme le nouvel arrivé. Puis il est canadien ; un autre titre à mon estime.

1896-01-23

5

23 Janvier —

1896-01-24

24 Janvier — Des vers français !!! quand j'y songe, faire des vers... ! que bientôt nous ferons des vers français ! oh ! 𐀀𐀁𐀂𐀃 ! quand on n'est pas né poète. «*Nascuntur*
10 *pœta*⁹⁸... »

1896-01-25

25 — O'Connell⁹⁹ ! oh ! combien j'admire cet homme ! je lis sa vie ; je dévore chaque page et souvent je

-
97. C.J. Mignan, *Manuel de droit civique* (Québec, Darveau, 1895). Ce livre fait toujours partie de la bibliothèque personnelle de Groulx, conservée à la FLG. Nous pouvons lire sur la page de garde : « Valentine Emond » (sa demi-sœur) au crayon rouge, écriture d'enfant ; sur la page du faux titre : « L.-A. Groulx, Belles-Lettres ». Le prix du livre était de 60 centins. Sur cet auteur avec qui Groulx assistera au congrès de la jeunesse catholique de France à Orléans en 1909 (voir *Mes mémoires*, I : 163-164), voir Raphaël Ouimet, *Biographies canadiennes-françaises* (Montréal, [s. édit.], 1931) : 472-473.
98. *On naît poète*, de l'axiome latin «*Nascuntur pœtae, fiant oratores* ». Utilisé en exemple dans le manuel du P. Mestre, *Principes...* : 229 (voir I, n. 82).
99. Daniel O'Connell (1775-1847), surnommé « le libérateur », s'imposa comme le plus grand leader irlandais du XIX^e siècle dans la lutte légale et politique pour l'émancipation des catholiques irlandais, obtenue par la loi promulguée en 1829 par le Parlement britannique. Sa persévérance, sa popularité, son sens de l'organisation et son éloquence firent de lui, non seulement un héros irlandais, mais aussi un modèle pour les catholiques francophones du Bas-Canada. D'ailleurs, dans les années 1820, O'Connell défendit la cause de ces derniers auprès du gouvernement britannique. Les Canadiens français se trouvaient des affinités avec les Irlandais, en tant que peuple catholique, conquis puis opprimé par des grands propriétaires, des marchands et des fonctionnaires britanniques et protestants. Des gravures de O'Connell ornaient bien des maisons canadiennes, à côté d'images de saints, et sa figure fut reproduite sur des billets de 2,00\$. Diverses sociétés d'« amis des sociétés irlandaises » contribuèrent à aider financièrement la lutte irlandaise. D'où l'intérêt normal et très fort de Groulx et de tant d'autres pour ce héros dont on aurait voulu trouver un équivalent au Canada français. Groulx commut d'abord « le libérateur » à travers le livre de J.-M. Villefranche, *Dix Grands Chrétiens du siècle* (Paris, Bloud et Barral [1892] : 1-43. Le même ouvrage traitait de Donoso Cortés, de Ozanam, de Montalembert, de Melun, de Dupont, de Veillot, de García Moreno, de Sonis et de Windthorst.

27 m*arrête comme pour considérer le héros/ qui se dresse devant moi. On se peint* tout en lisant. Tu ne saurais croire la noble figure, la pose majestueuse que je lui donne ; je voudrais être peintre pour pouvoir rendre cela sur la toile. La* lecture de sa vie me passionne. Dans mes classes inférieures, je me souviens*, c'était des lectures frivoles qu'il me fallait ; les romans seuls me plaisaient¹⁰⁰. J'allais chercher là des impressions, de quoi me donner des émotions, mettre en jeu ma sensiblerie. Eh bien ! la vie de O'Connell me fait le même effet que ces lectures d'autrefois ; c'est pour moi le plus charmant, le plus intéressant des romans. Comme tout change en nous, comme tout se transforme avec les années ! En quatrième ou en cinquième c'eût été pour moi une chose impossible que de lire un ouvrage sérieux ; maintenant le roman me fatigue, m'ennuie. Cela me fait dire, penser que le séminaire a fait son œuvre ; et que je suis parvenu à me loger quelques grains de plomb dans la tête. Si c'était vrai, au moins. Avec O'Connell je m'instruis sur l'histoire d'Irlande. « Avez-vous jamais, par les landes et les* halliers, suivi une bête fauve à la trace de son sang ? Cette bête traquée, blessée, trébuchant à chaque pas* c'est la pauvre Irlande à travers l'histoire. » La belle comparaison, n'est-ce pas ? elle est de Villefranche¹⁰¹. Je ne connais pas chez les barbares de l'Antiquité païenne de plus abominable, de plus satanique tyrannie que celle que l'Angleterre a fait peser sur l'Ir/lande¹⁰², qui* à l'heure même, est loin de jouir d'une liberté parfaite. Aussi j'ai fait des colères bleues contre

100. Groulx parle de son goût pour les romans d'aventure dans *Mes mémoires*, I : 48. Voir aussi I, n. 61 et n. 120 ; II, n. 27.

101. Dans *Dix Grands...* : I. Groulx a également copié cette citation dans *Cahier de notes...*, I : 94ms. Jacques-Melchior Villefranche (1829-1904), est un poète, romancier, historien et journaliste français qui, en marge de son activité littéraire, a travaillé 23 ans au service de la télégraphie.

102. Groulx renvoie au conflit pluriséculaire marqué notamment par la conquête de l'Irlande par l'Angleterre à compter de 1534, et à l'établissement de la monarchie britannique dans ce pays, puis à plusieurs siècles de guerre civile quasi continue pour l'obtention de l'émancipation des catholiques, le droit de ces derniers de participer au gouvernement et à la vie publique, des compensations pour les confiscations de terres rendues nécessaires par l'immigration de Britanniques protestants au XVIII^e siècle et pour l'autonomie interne (*Home Rule*). Au XIX^e siècle, l'Angleterre satisfait à certaines de ces exigences, notamment l'émancipation des catholiques et les compensations pour les terres confisquées. À la fin du XIX^e siècle, deux groupes s'affrontent violemment : les Irlandais protestants, descendants d'Écossais et d'Anglo-Irlandais, davantage puissants dans la partie nord-est de l'Ulster, veulent le maintien de l'Union avec la Grande-Bretagne (1801) ; les Irlandais catholiques et nationalistes réclament l'autonomie interne. Le mouvement *Home Rule*, organisé officiellement en 1870, accomplit quelque progrès jusqu'en

Albion, et me voilà maintenant rempli de sympathie pour ces*
 pauvres Irlandais¹⁰³. Je me souviens d'en avoir beaucoup vu, à
 la maison paternelle, de ces malheureux expatriés, sollicitant*
 un bol de lait ou une croûte de pain. Je n'avais pas alors* les
 5 sentiments que j'ai pour eux. On les appelait « serons » un sy-
 nonyme de « fainéant », voleur de grand chemin. Ces mots font
 comprendre aisément tout le respect que j'avais pour leurs
 personnes. Infortunée Paddy¹⁰⁴ ! si mes vœux peuvent quelque
 chose pour ta délivrance, oh ! j'en fais beaucoup ; je suis tout
 10 vœu. Que le ciel, que tu f'as toujours su*, du sein même de ta
 plus profonde misère, si bien importuner par tes prières, sus-
 cite un autre O'Connell qui arrache au tyran les derniers lam-
 beaux* de cette liberté tant désirée ! Amen.

1896-01-26

15 26. — Le « beau » c'est toujours beau. Me
 voilà en train de relire le journal d'Eugénie de Guérin¹⁰⁵ ; mais
 c'est une perle que ce journal. Je lis et relis et toujours quelque
 chose de nouveau me vient charmer. Qu'elles ont* de sensibi-
 lité les femmes et combien elles ont du cœur humain une bien
 20 plus grande connaissance que nous autres hommes ! Parfois, il
 me prend envie d'être femme. Drôle d'idée, n'est-ce pas ? Ce

1895-1896, grâce à l'appui des Conservateurs de William Gladstone (1809-1898). Cependant, l'élection d'un gouvernement libéral opposé au *Home Rule*, retardera toute solution à ce problème pendant vingt ans. Voir Patrick O'Farrell, *England and Ireland since 1800* (London, Oxford, New York, Oxford University Press, 1975) : 1-6 ; P.S. O'Heggerty, *A History of Ireland under the Union 1801-1902* (London, Methuen & Co., New York, Krauss Reprint Co., 1969) : 599-612.

103. Peu de temps auparavant, on avait débattu à la Société Ducharme (voir I, n. 163), à la séance du 26 décembre 1895, la motion suivante : « qu'il soit déclaré que [...] l'émigration est une solution à la question irlandaise ». La motion avait été gagnée par 10 voix de majorité (*Société Ducharme, Rapports des séances et assemblées du conseil d'administration (1892-1903)* (ANQM, SST, #89B, t. 37) : 90ms.). En 1871, les Irlandais comptaient pour 10,4% de la population québécoise, 9,1% en 1881 et 7% en 1901 (voir Jean Hamelin et Yves Roby, *Histoire économique du Québec (1851-1896)*, Montréal, Fides, 1971 : 53.) Sur les Irlandais au Québec et au Canada, voir William Michael Nolte, *The Irish in Canada (1815-1867)*, thèse Ph.D. (histoire), University of Maryland, 1975, ix-384 p. ; Dorothy Susanne Cross, *The Irish in Montreal (1867-1896)*, thèse, Université McGill, 1969, xii-308 p. Plus tard, Lionel Groulx écrira un article sur « Papineau et le péril irlandais (1848) », *RHAF*, 4, 4 (mars 1951) : 512-520.

104. Diminutif de Patrick, surnom de l'Irlandais, il est mentionné dans Villefranche, *Dix Grands...* : 6.

105. Voir I, n. 22.

29 n'est que **parfois** aussi qu'il me* prend de/ **ces grandes** idées. Non restons hommes : il y a bien assez d'hommes qui sont femmes sous maint rapport*, et de femmes qui pareillement intervertissent leur rôle. Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait ; et je sais qu'il en a coûté cher à Garo pour avoir voulu trouver Dieu en faute¹⁰⁶. Profitons de l'exemple. 5

Demain le grand, le solennel, le néfaste, le terrifiant, le pétrifiant jour ! ... les examens ! Demain nous comparaitrons devant le tribunal suprême, pour rendre compte, non pas de nos bonnes ou mauvaises œuvres, mais du progrès que nous avons fait, ou bien nous irons étaler au grand jour notre ignorance coupable. Deux* jours et demi, dureront ces examens ; deux jours et demi à suer, à pester, à tempêter ; puis la note ira proclamer bien haut dans nos familles, le résultat heureux ou malheureux. O destinée amère ! Comment échapper à tes coups ! 15

1896-01-27

27 Le grand poète que Corneille¹⁰⁷ ! il vient de me faire frissonner par ces quatre vers où Auguste reproche* à Cinna sa noire ingratitude :

« Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire 20
 « Ne peuvent pas* sitôt sortir de ta mémoire
 « Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer
 « Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner¹⁰⁸ .

C'est un coup de théâtre que ce dernier vers, tombant comme la/ foudre sur la tête de Cinna, nous fait ressentir même à la simple lecture. Le noble cœur que devait posséder le grand poète pour créer des héros comme ceux qu'on voit dans ses tragédies ! Tout y est géant ; dans le Cid, c'est la noblesse, l'honneur, qui parle, la majesté qui règne partout. 25

Tout à l'heure je regardais à travers la fenêtre ; je voyais le ciel bleu et je me disais : « si j'étais oiseau ! je sais bien l'usage que je ferais de mes ailes ». (C'est un oiseau, pensant, intelligent, que je veux dire). J'irais voir ces nuages blancs ; je les sui- 30

106. Jean de La Fontaine, *Fables*, IX, « Le gland et la citrouille ». Voir texte du 31 mai 1897.

107. Dès la Syntaxe, Groulx lit Corneille pendant la récréation au lieu de jouer. Cet auteur fera plus tard partie des classiques qu'il enseignera à ses élèves. Puis, pendant ses vacances à Saint-Donat, en des « soirées de lecture », il fera « goûter », entre autres, à sa nièce, Noëlla Émond, « du Corneille, *Le Cid, Horace* » (voir *Mes mémoires*, I : 49, 182, 371 ; III : 356).

108. *Cinna*, Acte V, sc. 1, v. 1473-1476.

vrais dans leur course ; ou bien porté par eux, j'explorerais le dôme qui nous couvre ; ou bien encore, j'irais voir les pays étrangers ; j'allais même me poser sur la coupole de Saint-Pierre — à Rome. Et de temps à autre naturellement, je n'étais
 5 pas sans aller me reposer quelque peu sur mon petit clocher de Vaudreuil. Moi* aussi, comme l'hirondelle, j'effleurais l'onde du bout de l'aile ; je chantais avec le rossignol sous le* hêtre verdoyant, et peut-être aurais-je été jusqu'à bâtir mon nid, si je n'étais revenu à moi. Mais que j'aurais voulu être oi-
 10 seau ! je désirais cela autant que l'autre jour je désirais d'être femme. Quand je revins à moi, que je me vis pauvre écolier qui peut à peine voir les siens deux mois dans l'année, le combat a été rude ; je crois même avoir été prêt à renier ma nature. Mais en fin de compte, / me suis-je dit, tu n'es pas si malheureux que
 15 tu sembles le croire ; n'as-tu pas fait le plus charmant des voyages dernièrement ? Tiens je veux te* conter cela, confident : « Il y a de cela quelque temps ; au temps du joyeux Noël, si j'ai bonne mémoire. Moi, j'ai fait le plus charmant voyage « En canot¹⁰⁹ » que tu ne feras jamais. Où donc, ai-je voyagé comme
 20 cela diras-tu ? Sur la rivière aux Chiens¹¹⁰ ? — Non, pas sur la rivière aux Chiens, bien qu'elle soit si poétique la chère rivière ; oh ! bien plus loin que cela ; bien loin, bien loin. Mais je vais te dire : c'est sur le lac Saint-Jean ; la plus belle nappe d'eau où puisse se mirer l'azur du ciel. « J'y ai entendu les har-
 25 monies des forêts et des rivières, respiré les arômes du grand lac. Quelle féerie que cette navigation fantastique, sans hélices, sans roues, sans voiles, dans ces écorces légères, nos canots, taillées comme des conques marines, et mises en mouve-
 30 ment par des demi-dieux de la forêt ! Je n'ai jamais tant admiré la nature. O nature ! Que de beautés t'enveloppent comme un vêtement ! Si je lève les yeux, j'admire le* firmament avec cette inimitable couleur d'azur dont on a fait l'émblème de l'illu-
 sion, et si je les abaisse c'est pour les reposer sur les gazons et les bois dont la verdure symbolise l'espérance. Et c'est ainsi
 35 que nous traversons cette vie l'illusion couvrant nos têtes, et

109. Voir I, n. 96

110. Lors de la fondation de la paroisse, « les documents officiels l'appellent la rivière Sainte-Thérèse ». Cependant, « les plus vieux documents l'appellent Rivière au Chien ; plus tard ce sera la Rivière-aux-Chiens » (*Histoire de Sainte-Thérèse (Cahiers historiques)* par la Société historique de Sainte-Thérèse-de-Blainville. Joliette, L'Étoile du Nord, 1940) : 11 ; *les Annales...*, IX, 8 (avril 1895) : 253-254. Voir aussi I, n. 42).

32 l'espérance se fanant et reverdis/sant autour de nous et sous* nos pieds¹¹¹. » Peut-être seras-tu curieux d'apprendre quels ont été mes compagnons de canot ? Ah ! d'abord le bon Père Lacasse, un représentant de la magistrature le Juge Routhier, un monsieur Jannet ; voire même de l'aristocratie représentée 5 par le comte de Foucault¹¹². Tu peux voir que j'étais en compagnie respectable.

Ami Confident, si jamais tu étais pris du désir de voir toi aussi les bords enchanteurs de ce lac St-Jean, lis le petit livre intitulé « En canot » par le Juge Routhier. 10

1896-01-28

28 **Janvier**. « *It is* all over*¹¹³ ». C'était beaucoup trop de peine à me donner, trop de lamentations à propos* de ces chers examens. Mais ce n'est rien, peu de chose vraiment ; surtout maintenant que j'en ai fini avec eux. Si je 15 n'avais que dix ans, je leur ferais volontiers* un pied* de nez. Il ne me reste plus qu'à me réjouir qu'à chômer en attendant la note. Que sera-t-elle¹¹⁴ ? Je l'ignore. Me faudra bien l'accepter telle qu'elle sera. Puis un jour de congé pour se remettre des fatigues et ensuite en avant les braves* ! Tu sais, après les examens, c'est toujours la coutume de prendre une foule* de résolutions 20 et de n'en garder* aucune. Voilà pourquoi je me propose d'entamer le deuxième semestre avec une ardeur de lion./

1896-01-29

25

33

29 **Janvier** :

111. Citation composée de trois passages de *En canot...* : J'y ai entendu [...] grand lac, 7 var. ; Quelle féerie [...] forêt, 71 var. ; Ô nature [...] pieds, 145.

112. Sur Routhier, voir I, n. 31 ; sur le père Lacasse, voir I, n. 95. Claudio Jannet était professeur d'économie politique à l'Université Catholique de Paris et le comte de Foucault « relativement un parfait inconnu » fut « un journaliste d'occasion » (voir Léon Lorrain, « Notes critiques. *En canot. Petit voyage au Lac Saint-Jean* par A.B. Routhier », dans A. Laperrière, *les Guêpes canadiennes*, deuxième série (Ottawa, A. Bureau, 1883) : 165 et 169. La série d'articles de Lorrain est d'abord parue dans *la Patrie* (27 mai, 2, 9, 17 et 23 juin 1881).

113. *Tout est fini*.

114. Selon son habitude, Groulx a obtenu la meilleure note de la classe. Voir *Cahier de notes académiques* (1881-1913) (ANQM, SST, #73, t. 14) : année 1895-1896.

1896-01-30

30 — : Aujourd'hui le grand congé du semestre qui* sera peut-être pour moi un jour de parloir... Non pas encore. La journée s'est passée et rien. Cela devient alarmant et je fais mille suppositions, je me pose mille questions ; je redoute quelque accident, un malheur. Comment s'expliquer un silence aussi long ? près de deux mois sans nouvelles aucunes. Ah ! si ma mère savait toute l'inquiétude qui me dévore, elle m'écrirait bien vite. Ce soir je me sens comme un
 5 froid sur le cœur à cause de cela et* ne puis travailler avec goût. Ecrivez-moi, mère, et* sans tarder. Que ne puis-je lui faire savoir mon état d'âme ! la bonne mère, comme elle se repentirait de m'avoir laissé si longtemps dans l'anxiété ; elle me demanderait pardon à moi qui pourtant suis son enfant, et elle,
 10 c'est ma mère. « La mère et l'enfant », je me représente cela comme deux calices de fleurs¹¹⁵ qui s'épanchent* l'un dans l'autre ; l'enfant est celui qui devrait s'épancher le plus, et cependant c'est la mère qui se fond, pour ainsi dire tout en lui, qui se répand âme et cœur.

20 1896-01-31

31 Janvier est sur le point de nous quitter ; il emportera avec lui beaucoup de souvenirs. Janvier, au collègue, c'est le mois des fêtes, et aussi des ennuis, et des examens ; il ne suffit que des examens pour/ le rendre charmant, 34
 25 inoubliable. Aussi c'en est le couronnement.

Une lettre des Parents¹¹⁶. Je suis tout joyeux. La première fois que j'ai à enregistrer une joie de cette sorte dans tes pages, confident. Que n'en est-il une à chaque feuille ? La douce chose que de lire quelques lignes tracées par une main qui
 30 nous est chère ! Chaque mot nous va droit au cœur et c'est le cœur qui lit, qui analyse chaque mot, scrute la nuance de l'expression. Ma mère a été malade, on a été sur le point de me faire mander. Et moi, j'ignorais tout cela ; goûtant plus de joies peut-être qu'en d'autres jours. Il y a bien toujours une épée de
 35 Damoclès suspendue¹ au-dessus de notre tête.

115. Groulx utilisera cette métaphore dans son poème « A mon journal ». Voir texte du 24 novembre 1896.

116. Cette lettre n'a pas été retrouvée. Voir I, n. 47.

1896-02-01

I — février. Salut à toi,* février, qu'on redoute bien un peu, mais qui en nous quittant, nous laisse l'espoir d'un prochain printemps. Avec toi, l'hiver exerce ses dernières fureurs ; puis vient Mars qui s'enfuit avec la neige des champs, et alors du printemps, du printemps si joyeux, si suave ! Que* j'ai hâte de voir de la verdure à la place de cette blanche* vue uniforme ! de voir des feuilles à nos arbres pour couvrir ces rameaux, tristes, dénudés ! Je n'ai jamais tant désiré le printemps ; c'est comme s'il me réservait des joies inaccoutumées ; me promettait un monde tout nouveau. / Février s'annonce assez clément ; un ciel d'un bleu sombre, mais doux. Puisse-t-il se conduire d'une* manière aussi gentille tout le temps que durera son séjour parmi nous ! C'est que j'ai une terrible peur du froid, surtout mes **appareils auditifs**...

Voilà qu'on m'a fait transporter mes dieux lares : chose qui m'arrive assez peu souvent. Mes dieux n'ont guère de goûts aventuriers et quand une fois ils se sont fixés quelque part, ce n'est pas sans peine qu'on brise* les liens qui les attachent à cet endroit. On m'a séparé de mon compagnon de classe, R...¹¹⁷ avec qui j'ai passé cinq mois ; G.B... est mon compagnon nouveau. Me voici relégué, moi un pygmée, parmi les géants de la classe. Devant moi s'élève le grand Z... D... dont le chef surpasse tous les autres, comme le peuplier porte sa cime au-dessus des autres arbres de la forêt. Il m'est un rempart contre l'œil du maître. Malgré cet avantage, j'aurais préféré garder mon ancienne place. Là, je me sentais chez-moi, y* ayant vécu tout un semestre. Puis* A... et moi ne faisons pas trop mauvais ménage ; parfois même il nous prenait des accès de gaieté que n'approuvait pas toujours le professeur. Je m'accommodais assez bien de son caractère, morose de temps à autre, mais en somme bien sociable, plaisant ; et lui, s'il faut l'en croire, me supportait sans qu'il lui en coûtât trop. Celui qu'on/ m'a donné est sans doute un gentil garçon ; mais ce n'est qu'à de rares intervalles que j'ai eu des relations avec lui,* vu qu'il n'est que depuis cette année à ^{l'}Ste-Thérèse. Ce n'est pas la même familiarité, la même intimité qu'avec A[.]

Tandis que j'en suis à parler de « compagnons », pourquoi ne pas dire un mot de mes voisins* d'^{l'}étude et de ^{l'}classe d'autrefois ? Ce sera autant de souvenirs que ne dispersera point le

117. R- désigne Riopel (Anthime ; voir I, n. 119) ; G.B-, Georges Bédard ; Z-D-, Zénon Dupras ; A-, Anthime (Riopel).

vent de l'oubli. En éléments-latins, j'avais pour voisin d'étude, Leguerrier qui nous a laissés en syntaxe. Leguerrier¹¹⁸ était grand parleur, c'était là son* côté caractéristique, si bien qu'on le surnomma « la pie ». En classe, j'eus d'abord Riopel¹¹⁹ duquel on me sépara pour je ne sais plus quelle raison. Peut-être* pour cause de dissipation ; alors, il paraîtrait que je n'étais pas un ange¹²⁰. Décidément il est écrit que nous ne vivrons jamais toute une année ensemble. En syntaxe, Oscar Gratton¹²¹ vivait à l'autre bout de mon banc. Gratton, un jour, contre son ordinaire, car il était d'humeur assez pacifique, se met en train de faire du* tapage. Le voilà à lever la planche du pupitre et à la laisser retomber avec bruit. Notre professeur qui était alors pour l'anglais et l'arithmétique, Mons. Albert Pilon, est* bientôt ahuri de tout ce vacarme-là. Soupçonnant que j'en devais être l'auteur, j'ignore pourquoi, il* me tombe dessus avec/ son bâton et m'assène un coup furieux sur le bras¹²². Inutile de dire si Gratton jubilait. C'en fut* fait, de tout timide qu'il était,

118. Confrère de Groulx en Syntaxe, Honorius Leguerrier, élève aux notes fort médiocres, a quitté le Petit Séminaire en 1893 (voir *Cahier de notes de Cinquième, 1^{ère} division* (1892-1924) (ANQM, SST, #74, t. 16) : année 1892-1893).
119. Anthime Riopel, de Sainte-Scholastique, a été confrère de classe de Groulx pendant les huit années du cours classique (1891-1899). Dans le *Cahier de notes de conduite*, on mentionne que Groulx « parle beaucoup » et, pour l'année 1892-1893, on ajoute « avec Riopel » (voir *Cahier des notes [de conduite]* (1887-1894) (ANQM, SST, #76). A. Riopel est membre de l'Académie Saint-Charles de 1897 à 1899. Un texte intitulé « Une bataille avec le grand St-Pierre » lui vaut une réplique de Groulx : « Un conseil après deux fois merci. A mon ami A. Riopel » (voir *Académicien* (1895-1900) (ANQM, SST, #97) : 352-354mss (12 et 15 novembre 1897).
120. Ses écarts de conduite lui valent quelques remarques dans le *Cahier des notes [de conduite]* (1887-1894) et (1894-1900) (ANQM, SST, #76). Ainsi, on lui reproche d'être distrait, grossier, orgueilleux, d'avoir un esprit critique (1891-1892) ; de parler avec Riopel, de sacrer en plus de donner des « noms aux clercs », de rire au catéchisme, de lire pendant le chapelet, d'avoir un esprit critique (1892-1893) ; de parler, de ne pas jouer, d'être malin, distrait, hautain, fier, de lire des romans, de rire à l'église, d'être une « tête croche » et d'avoir un esprit critique (1893-1894) ; d'être fier, vaniteux, de ne pas jouer, de rire à l'église et encore d'avoir un esprit critique (1894-1895). Groulx semble s'être assagi au cours de l'année 1895-1896 où on ne lui reproche plus guère que l'envoi de lettres et aussi de parler à contretemps. Ce dernier reproche sera le seul qu'on lui fera pour les années subséquentes, en Rhétorique (1896-1897), en Philosophie I (1897-1898) et II (1898-1899).
121. Oscar Gratton, de Sainte-Thérèse, est confrère de classe de Groulx seulement durant les deux premières années. Il terminera son cours un an après Groulx (voir *Année scolaire 1891-92 ss*).
122. Malgré ce petit incident, Groulx gardera un excellent souvenir de ce professeur qui sait cultiver l'esprit de ses étudiants par sa lecture éloquentes d'auteurs populaires chez les jeunes (Daudet, Verne, etc.). Voir *Mes mémoires*, I : 48.

Gratton devint tout à coup audacieux et à partir de ce jour fut mon maître en fait d'espièglerie. En quatrième, je m'honorais à l'étude du voisinage de monsieur Adélarde Boucher. Monsieur Boucher qui est* encore à Ste-Thérèse, est plus connu sous le nom de « Curé d'Ars » : surnom que lui ont valu ses vertus. L'an dernier, à l'étude j'habitais le coin nord-ouest chez les petits, ayant* à mon côté, Sigouin¹²³, un rude travailleur que celui-là, toujours plongé dans ses livres, se modelant pour cela sur moi. En classe, j'ai vécu tantôt à l'ombre du Gros Emery¹²⁴, gai confrère et le meilleur bon garçon de la classe, celui avec qui je suis le plus intimement lié ; tantôt avec* André Boyer, ami du travail modéré. Aujourd'hui, on m'a donné à l'étude pour voisin, Emile Boileau, dit le Mine, qui ne connaît que son devoir, à l'étude, du moins¹²⁵.

1896-02-02

15

2* février. Je courbe sous le poids des honneurs. On a eu la fantaisie de m'instituer lecteur à la congrégation¹²⁶. Je me flatte que ce grade m'était dû en raison de ma capacité et tout bas j'en conçois de l'orgueil.

123. Albéric Sigouin, de Saint-Jérôme, alors en Méthode, premier de classe, se mérite à la fin de l'année, ainsi que l'année suivante, la médaille de bronze du Lieutenant-Gouverneur, « décernée à l'élève qui a obtenu le plus de succès dans toutes les matières de sa classe » (voir *Année scolaire 1895-96* : 11, 27 et *1896-97* : 11, 25).
124. Surnom affectueux pour le corpulent Alfred Émery. Groulx a aussi utilisé ce qualificatif pour Alfred Gauthier, « remarquable par sa petite taille » (voir texte du 27 décembre 1895). Pour sa part, A. Émery donnait à Groulx le surnom de « petit blanc » (lettre de A. Émery, 16 septembre 1897 : 4ms.).
125. Ici Groulx fait allusion aux « escapades mémorables [...] de l'insaisissable Mine Boileau et du légendaire Androu Boyer : deux copains des plus retors et qu'une longue expérience a rendus familiers avec les tourniquets les plus redoutés » (voir « Silhouette académique. Monsieur Joseph Lavigueur », dans *Académicien* (1895-1900) (ANQM, SST, #97) : 538-542ms (2 décembre 1898) ; autres versions dans *Recueil de morceaux personnels : travaux académiques* : 86-90ms et [*Brouillons de morceaux personnels et travaux de latin*] : 59-64ms).
126. La Congrégation de la Sainte-Vierge, instituée par un mandement de M^{gr} Ignace Bourget, évêque de Montréal, le 11 mai 1850. Il y est statué que : « Les congrégationnistes réciteront ordinairement l'office de la Sainte Vierge les dimanches et fêtes d'obligation, et l'office des morts aux jours marqués par ledit règlement. Après chaque office, ils diront un *Pater* et un *Ave* pour le fondateur et les bienfaiteurs dudit Petit Séminaire. Cette prière se continuera après leur mort pour le repos de leur âme. » (Extrait du mandement reproduit dans Émile Dubois, *le Petit Séminaire...* : 366.) Cette Congrégation était réservée aux « grands ». Les « petits » appartenaient d'abord à une milice des saints Anges Gardiens, qui sera remplacée en 1886, par « une Congrégation sous le patro-

1896-02-03

3 février Je songeais tout à l'heure à mon entrée au collège. Quoique/ jeune encore, les^rzéphyr^s de dix-neuf printemps n'ont pas encore soufflé dans ma chevelure¹²⁷, 38
 5 j'aime à refaire souvent mon passé. Pour prendre une expression d'un ancien professeur du séminaire, maintes fois, je me prends à relire. Je songeais donc à mes premiers jours de collège, aux larmes versées. Faut savoir que j'en ai versé beaucoup¹²⁸; si on les eût toutes recueillies, on en eût aisément*
 10 rempli une petite fontaine.

1896-02-04

4 — J'ignore où j'en voulais venir, hier. N'étant pas en train d'écrire, rien ne me venait en pensée; et ma folle¹²⁹, comme ahurie faisait la moue. Qu'il y a de ressemblance entre le cœur humain et la température¹³⁰ ! Variations dans celui-là comme dans celle-ci* ; ici et là, du calme et de l'orageux, du pur et des nuages. On dirait une suite de tableaux qui se succèdent les uns aux autres. Tantôt l'âme est comme en ébullition, tout pétille, tout mousse en elle; alors
 15 les pensées, les sentiments en jaillissent comme d'une source intarissable; tantôt on dirait qu'une montagne de tristesse l'écrase; toute impression qu'elle reçoit prend une teinte de mélancolie. Et si vous essayez d'en tirer quelque chose, c'est comme une lyre brisée qui ne rend plus que des sons discordants. Ainsi en est-il de la température. Tantôt sous un soleil
 20 doré, on dirait qu'une vie pleine de fraîcheur s'exhale de partout, tout sourit, tout naît, tout reverdit; et l'azur, qu'on regarde, semé de rares nuages, nous met la gaité/ au cœur; tantôt sous un ciel de plomb, tout pèse, semble se flétrir, s'étioler, 39

nage de l'Immaculée-Conception, avec mêmes règlements et avantages que celle des Grands » (*ibid.* : 251). Groulx fut reçu à la Congrégation mariale le 5 juin 1892 (*Congrégation mariale* (1886-1926) (ANQM, SST, #89, t. 24) : 16ms.). Dans *Mes mémoires*, il dira : « Chez les « petits » comme chez les « grands », on m'avait encore élu préfet de la Congrégation de la Sainte-Vierge » (I : 60).

127. Groulx pastiche la tournure du Père Lacasse, précitée dans son texte du 22 janvier 1896.

128. Groulx relate ce fait dans *Mes mémoires*, I : 42-43. Voir aussi texte du 3 novembre 1899.

129. Son imagination. Voir I, n. 23

130. Thème fréquemment repris par Eugénie de Guérin dans *Journal*...

et l'azur gris ne chasse pas la mélancolie du pauvre cœur humain.

Ourliac¹³¹, es*-tu bien cet auteur aussi charmant que je me figure ? Oh ! Je donnerais beaucoup pour avoir à moi, tes contes du bocage ! Si j'avais de la braise. Le bel usage que j'en ferais, en quelques jours, vous tous écrivains, poètes modèles, de toutes les nations, de tous les coins de l'univers, ⁵ accourriez* dans mon pupitre, et là je vous donnerais la plus large hospitalité. Les charmants entretiens que nous aurions ! Vous, Veuillot, O'Connell, Bossuet, Lamennais, Fénelon, Guérin, Dante, ¹⁰ Racine, Corneille¹³², et tous ces grands qui furent les ornements de leur siècle*, et la gloire de leur nation, amis ou antagonistes d'autrefois, ici sous cet humble toit de mon pupitre vous coudoieriez fraternellement.

1896-02-05

15

⁵ Demain au parler, j'ai hâte : cette pensée m'obsède continuellement. Qui comptera les liens qui m'attachent au foyer ? Tout m'attire là ; les cœurs qui l'habitent sont pour le mien des aimants auxquels* je cède bien volontiers et je ne sais si ma pensée habite plus souvent ¹⁰ Ste-Thérèse que les bords de l'Outaouais. Souvent quand mes regards parcourent* l'horizon, je les arrête à l'occident, vis*-à-vis le coin de terre ⁴⁰ aimé. Mais là une muraille/ bleuâtre, indécise dans la brume et se détachant sur un ciel pâle et tantôt enflammé, se dresse et cache à mes yeux ce qu'ils cherchent vainement. ²⁵ Toutefois l'obstacle qui existe pour les yeux n'existe pas pour ma pensée. Que de fois perché sur le sommet de la montagne d'Oka¹³³ j'ai regardé non pas le magnifique panorama qui se déroulait à

131. Édouard Ourliac (1813-1848). Romancier français dont les railleries visaient les ennemis du clergé. Groulx a peut-être connu cet auteur à travers Veuillot qui l'aimait bien (voir *Mélanges*, première série, IV : 580 ; deuxième série, II : 336) ou par le P. Mestre, *Principes...* : 116. Groulx ne fera jamais l'acquisition des *Contes du bocage* (Paris, Waille, 1843).

132. Le *Catalogue de la bibliothèque de Lionel Groulx, ptre, 1912-1913* (ms. [par anonyme], 124 p.) nous indique qu'il a par la suite fait assez tôt l'acquisition d'ouvrages de tous ces auteurs à l'exception de Dante, Lamennais et O'Connell de qui il possède en contrepartie une biographie (L. Nemours Godré, *Daniel O'Connell, sa vie, son œuvre*, seconde éd., Paris, Victor Lecoffre, 1900, 396 p.). La bibliothèque actuelle de la FLG qui comprend tous les livres de Groulx à sa mort, ne compte toujours aucun titre de Daniel O'Connell.

133. Du sommet de la montagne d'Oka, Groulx peut apercevoir son village natal, Vaudreuil, de l'autre côté du lac des Deux Montagnes, à l'embouchure de l'Outaouais. Voir texte du 11 mai 1895.

mes yeux, mais un petit village que je reconnaissais à ses maisons élégantes et coquettes et à son clocher d'argent. Là j'ai senti les affections, les souvenirs se presser en foule dans mon cœur ... et songeant que j'avais tout quitté, que j'en étais bien loin, j'ai pleuré ...

1896-02-07

7 **vendredi**. Au parler hier pour Papa et maman ; et je suis tout rempli de ces parfums si doux du foyer. Hier, tour à tour, chaque membre de la famille a passé en revue, nous avons beaucoup parlé* de chacun ; puis nous avons dit ces mille et un riens si intéressants de la vie journalière. Quel dommage que cette méchante tempête se soit élevée ! Il a fallu précipiter le départ et c'est une heure au moins que j'ai perdue : temps si précieux que celui passé au parler, surtout quand l'on y va tout au plus qu'une fois l'an*, comme pour les pâques.

Que dire ? qu'écrire ici¹³⁴ ? J'ai un vilain rhume de cerveau* qui enrume ma pensée et fait qu'elle n'ose sortir de crainte* d'aggraver son mal. Aujourd'hui l'image de tout mon/chez-moi, s'est présentée à tout instant à mon esprit, comme si j'y étais fraîchement allé. C'est qu'une partie de mon cœur s'en est allé en voiture hier avec mes Parents. Mon temps se passe à voyager de Vaudreuil à Ste-Thérèse et de Ste-Thérèse à Vaudreuil.

25 1896-02-08

8 Janvier — non février — Je n'ai guère envie de recommencer ce mois de Janvier. L'année scolaire est bien toujours d'assez longue durée sans qu'il soit nécessaire de la doubler en certaines parties. Aujourd'hui, il y a un je ne sais quoi, qui ne* se définit pas, dans l'atmosphère qui fait penser au printemps. Je savoure cela en attendant de jouir du véritable printemps. Ce sont là comme des bouffées avant-courrières du printemps que le bon Dieu nous envoie ; tout comme le courant d'air froid annonce la tempête qui accourt, en été.

134. Eugénie de Guérin, *Journal...* : 207.

1896-02-10

X février — Il y a négligence coupable de ma part, n'est-ce pas confident ? Je te délaisse depuis quelques jours. C'est que, vois-tu, je tiens pour plus sage de ne rien écrire ici plutôt que d'y mettre des sottises¹³⁵. Avoue que d'après ce raisonnement ma conduite est bien excusable. Et puis c'est si monotone, si régulier la vie de collègue, tout passe inaperçu quand on ne possède pas le talent de remarquer ces petits riens¹³⁶ qui font que les jours ne se ressemblent pas tout à fait.

1896-02-12

XII Tiens, comment te plaît ton nouveau domicile, confident ?* Tu ne m'en veux pas toujours de t'avoir ainsi fait voyager./ Vois ton maître. Bien qu'il ait affirmé dernièrement qu'il n'avait guère de goûts aventuriers, cependant il passe son temps à courir le monde. Toi aussi, aime les voyages : entre deux amis il doit y avoir conformité de goûts et de sentiments puisque c'est là-dessus que repose l'amitié. Je ne t'ai pas pris avec moi dans mon dernier « voyage d'exploration chez les tribus sauvages de l'Équateur¹³⁷ ». Pardonne-moi, c'est un oubli. Mais que c'est dommage ! Le beau voyage que j'ai fait ! Ce n'était que poésie, panoramas, paysages, et tout cela fait de pinceau de maître ! Tout prenait vie sous ce pinceau, s'animait, prenait des formes vives et je ne me lassais point d'admirer. C'était grandiose ! Mais tu connais mon système de voyage, confident, je n'ai pas besoin de te répéter que c'est en esprit, par lecture que tout s'est fait. Non car tu sais trop bien que je ne franchis qu'une fois l'an l'étroite enceinte où il nous est donné de respirer, où l'on nous mesure le soleil. Cette semaine c'est sur le continent européen que se porteront mes pas. Son honneur le juge Routhier se charge de m'y

135. Eugénie de Guérin développe une argumentation similaire dans son *Journal...* : 9, 10, 55, 158.

136. Eugénie de Guérin possède ce talent comme le lui fait remarquer une de ses amies de qui elle rapporte les paroles dans son *Journal...* : 242 (ce paragraphe est affecté de marques marginales dans l'exemplaire de Groulx). Groulx renouvellera cette observation dans son texte du 7 juillet 1896.

137. Père Pierre. *Voyage d'exploration d'un missionnaire dominicain chez les tribus sauvages de l'Équateur*, avec préface de T.R.P. Magalli... (Paris, Bureaux de l'Année dominicaine, 1889). Cet ouvrage fut publié sous l'anonymat. Dans son *Cahier de notes...*, I : 75-77mss, Groulx a tiré de cette œuvre deux citations dont la transcription est datée du 10 février 1896. L'auteur y est identifié par la mention « un dominicain ».

conduire remplissant tout à la fois l'office de cicerone. Viens avec moi, confident, et en route « à travers l'Europe¹³⁸ » ! Avant de partir si tu le veux bien, jetons un dernier regard sur notre pauvre Canada./ Quelle tempête ! l'on ne voit que du blanc. 43

5 Mais tout de même on ne dirait pas « qu'un ange épand de la farine* pour faire des gâteaux à nous petits enfants¹³⁹ ». Certes non, mais c'est un vent furibond qui la pousse et non la douce main d'un* archange qui la répand. Puis ce n'est guère pour nous faire des gâteaux ; mais je suis sorti tout à l'heure pour al-

10 ler respirer un peu le grand air, et à la douleur^Γpiquante que je me sentais à la figure, je me suis dit que la neige tramait quelque horrible complot contre mes joues. Ça ne sentait guère le gâteau, j'en réponds. Je savais bien que février finirait par nous montrer les* griffes. Mais ne nous attardons point inutilement,

15 j'ai hâte de fouler le sol du vieux monde, et la traversée¹⁴⁰ n'est pas sans intérêt. En route.

1896-02-13

13 — Nous voici en Ecosse sur les bords de la Clyde¹⁴¹. Hier nous avons parcouru la « Verte Erin¹⁴² » non pas en touristes seulement, mais en poètes, en philosophes : il est tout cela notre cicerone. J'aimais ce séjour en Irlande^Γ parce que partout se voyait une noble figure que j'affectionne tout particulièrement. Je voyais le balcon d'où sa grande voix patriotique* harangua tant de fois le peuple irlandais, les cours judiciaires témoins de ses joutes oratoires, l'humble toit où le héros dans le commerce si doux de la famille oubliait tout/ 44

25 l'orageux de sa vie publique. Et j'ai vu le tombeau qui le renferme, je me suis agenouillé sur la dalle de pierre où il repose¹⁴³. Oui l'Irlande est toute pleine d'O'Connell, on

138. *A travers l'Europe*, t. I (Québec, Delisle, 1881). Voir DOLQ, I : 43-44.

139. Groulx se souvient ici du poème de P.-J.-O. Chauveau, « Joies naïves » (1841), v. 4, 5. Ce texte semble avoir connu un certain succès au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse. Nous le retrouvons dans l'anthologie préparée par Antonin Nantel *les Fleurs de la poésie canadienne* (Montréal, Beauchemin, 1896) : 19. Aristide Sauriol en cite quatre vers, dont les deux utilisés ici par Groulx, dans son article « Pensées de novembre » paru dans *les Annales...*, VII, 3 (novembre 1892) : 80. Finalement, ce poème fut récité par H. Fauteux lors de la fête collégiale du 4 novembre 1896 (voir [Programmes des séances] (ANQM, SST, #92).

140. A.-B. Routhier, *A travers...* : 9-25.

141. *Ibid.* : 67 ss.

142. Routhier utilise cette expression à deux reprises, voir *ibid.* : 25, 61.

143. *Ibid.* : 57.

heurte son souvenir à chaque pas. « Pauvre O'Connell ! disait notre cicerone, il mourut bien abandonné, bien seul sur une terre étrangère. Mais dans cette mansarde de Gênes qui a reçu son dernier soupir, il s'est souvenu de tout ce qu'il avait aimé et défendu en ce monde. « *Mon corps à l'Irlande, mon cœur à Rome, mon âme au ciel* », ont été ses dernières paroles, et elles sont bien le digne couronnement de sa vie. Dieu, l'Eglise et la Patrie, avaient été les trois amours qui l'avaient possédé pendant sa vie, et qui devaient le posséder après sa mort¹⁴⁴ [».]

1896-02-14

14 — Un peu de la patrie durant le voyage.

Cela fera diversion. Eh quoi le moindre souvenir qui nous vient d'elle, ne fait-il pas pâlir tous ces monuments, tableaux, tous ces chefs-d'œuvre d'art ? ces beautés naturelles, ces célébrités que nous tirons de leur tombeau, pour refaire leur vie ? ces antiquités que nous fouillons pour y relire leur histoire ? Ah ! oui je le sens quand à la fin de l'année scolaire, je rentre dans ma famille. Un petit arbrisseau, un oiseau, un brin d'herbe, une fleur me donnent des émotions que ne me donnerait pas le plus précieux des chefs-d'œuvre, le plus beau site de l'univers. / C'est qu'il y a là plus qu'un arbrisseau, plus qu'un oiseau, plus qu'une fleur : c'est mon enfance que j'y vois revivre, que j'y recueille par lambeaux¹⁴⁵.

Mais tout le monde s'en va, on va nous laisser seuls. La maladie depuis quelque temps semble se plaire à nous décimer. La classe se vide. Chaque jour il en part un qui va prendre ses quartiers d'hiver. Zénon Dupras part ce soir. Longpré¹⁴⁶, Desroches¹⁴⁷, plus malheureux, sont allés renforcer les rangs de la versification. Carrière¹⁴⁸ et Monette¹⁴⁹ nous ont quittés

144. *Ibid.* : 57, 58 var. Sur O'Connell, voir I, n. 99.145. Ce raisonnement se retrouve dans l'un des extraits du Père Pierre, *Voyage d'exploration...*, copié quatre jours plus tôt par Groulx dans son *Cahier de notes...*, I : 75-77mss.

146. Euclide Longpré.

147. Léon Desroches. Voir I, n. 48.

148. Emmanuel Carrières, de Sainte-Scholastique, a été confrère de classe de Groulx depuis la Syntaxe (1892-1893) jusqu'au premier semestre de l'année 1895-1896. Contrairement à l'assertion de Groulx, il ne quittera pas définitivement le collège, et terminera l'année en Versification (voir *Année scolaire 1895-96*), et son cours, un an après Groulx.149. Ernest Monette, de Manchester, É.-U., quitte définitivement Sainte-Thérèse, seulement quelques mois après y avoir été admis en Belles-Lettres (voir *Année scolaire 1895-96* : 23).

définitivement. Lauzon¹⁵⁰ R[.] est parti cet après-midi pour aller refaire ses forces au sein de la famille. Laferrière¹⁵¹ est chez lui depuis bientôt un mois et demi. Gauthier¹⁵² et Bédard¹⁵³ nous laisseront dès le 18 du mois pour cause de maladie. Et nous ... serons seuls ... et moi qui sait ? ...

1896-02-15

15 Avant de passer la Manche disons un mot d'Albion d'où nous sortons¹⁵⁴. Mais l'Écosse d'abord : ce pays-là, avouons-le franchement ne nous offre guère d'intérêt. 10 D'autant plus que la nationalité écossaise est aujourd'hui une nationalité morte¹⁵⁵. Aussi n'avons-nous fait que traverser ce pays ne nous arrêtant qu'à Edimbourg où nous avons visité les palais des Stuarts ; nous avons vu* là la couronne des anciens rois puis les appartements de cette reine malheureuse¹⁵⁶ et si 15 grande dans son infortune : reine que l'histoire appelle : Ma/rie Stuart. Une* des plus touchantes figures de l'histoire moderne. En Angleterre naturellement j'y voyageais avec plus d'intérêt : c'est notre mère patrie¹⁵⁷. Ce que j'ai aimé le mieux à voir, ce ne sont pas ces* châteaux princiers¹⁵⁸, ces abbayes de 20 Westminster, de St Paul, ces palais royaux avec leurs parcs* magnifiques et spacieux¹⁵⁹ ; non mais une petite maison no 47 de la rue Welbeck, West End. Là est mort en 1873 l'homme d'Etat le plus éminent que le Canada français ait produit, Sir 25 George-Étienne Cartier¹⁶⁰ ; notre O'Connell. Comme je ne connais que bien imparfaitement ce grand compatriote, voici

150. Rodrigue Lauzon.

151. Septime Laferrière.

152. Joseph Gauthier.

153. Georges Bédard.

154. Dans *A travers...*, le chapitre consacré à l'Angleterre se termine à la page 198.

155. Ces deux jugements sont posés par A.-B. Routhier, *ibid.* : 69. Le raisonnement se base sur le fait que l'Écosse n'étant plus catholique, l'apostasie lui a enlevé toute vie en même temps que l'opportunité de devenir un peuple martyr.

156. L'expression est de A.-B. Routhier, *ibid.* : 90, 96.

157. Cette rare occasion où Groulx aura ainsi dénommé l'Angleterre s'explique par son emprunt de l'expression au texte de Routhier, *ibid.* : 105.

158. Routhier décrit le Palais législatif, Whitehall et la Tour de Londres (*ibid.* : 126-147).

159. Routhier parle brièvement des palais suivants : St. James, Buckingham, Kensington, Lambeth, Malborough, Hampton Court et Windsor. Les parcs décrits sont Hyde Park et Regent's Park (*ibid.* : 152-154).

160. *Ibid.* : 173, *var.* (Groulx ajoute le mot petite et les majuscules à Homme d'Etat). Sir George-Étienne Cartier (1814-1873) représenta le comté de Ver-

quelques détails, quelques renseignements que nous donne*
notre guide* : « Sir Georges a grandi sa patrie et fait respecter
sa race. Il a aimé la gloire, mais il a méprisé l'argent. Son ambi-
tion était noble, et son désintéressement admirable. Il a été fi-
dèle à sa devise : « *Franç et sans dol* ». Il ne fut pas un génie trans- 5
cendant, et son instruction manquait de brillant. Mais il avait
un jugement sain, une grande pénétration et du coup d'œil. Il
voyait juste et loin, et s'il savait moins bien parler que d'autres,
il savait mieux agir. Sa force de caractère était à toute épreuve,
et comme chef de parti il n'a pas eu d'égal. Au reste ses œuvres 10
lui ont survécu et son pays gardera sa mémoire¹⁶¹. »

47 Interrompons notre voyage* quelque temps afin de ne pas
oublier/ que nous sommes toujours au petit séminaire de Ste-
Thérèse et que nous allons faire bientôt des vers français. Déjà
même nous avons fait quelques exercices ; mais ce ne sont que 15
des vers défigurés, mutilés que le professeur nous fait recom-
poser : tout comme on fait rassembler des corps humains aux
jeunes étudiants en médecine afin de les initier aux secrets de
notre organisme¹⁶². Mais sous peu il nous faudra nous essayer
sur un sujet quelconque*. En attendant j'exerce ma muse. 20

chères à l'Assemblée législative du Canada-Uni, de 1848 à 1861, le comté de
Montréal-Est à la même Assemblée, puis à la Chambre des communes, de
1861 à 1873. Pour une biographie détaillée de ce leader politique et une bi-
bliographie récente sur lui, voir DBC, X : 155-166. En qualifiant Cartier de
« notre O'Connell » (Routhier opère ce rapprochement, *ibid.* : 175), Groulx
prend le postulat du nationalisme traditionnel canadien-français à l'effet
que la Confédération est issue de l'entente entre deux peuples fondateurs, et
que Cartier, le chef de la minorité canadienne-française, a joué un rôle de
chef d'État à la fois comme leader politique de cette minorité, de 1858 à
1873, et comme principal artisan de l'adhésion d'une majorité de députés ca-
nadiens-français au projet de fédération soumis à la Législature en 1865.
Voir II, n. 171.

161. Routhier, *ibid.* : 176. Groulx a consigné la devise de Cartier dans son *Cahier de notes...*, I : 91ms.
162. Cette pratique est encore récente dans l'enseignement de la médecine. « Il fallut attendre jusqu'en 1883 pour qu'une loi provinciale ordonne à toutes les institutions de remettre aux salles de dissection les corps non réclamés, et cela sous peine d'amende. » (Sylvio Leblond, « Les voleurs de cadavres ou « résurrectionnistes », dans *Trois Siècles de médecine québécoise* (Québec, Société historique de Québec, « Cahiers d'Histoire », 22, 1970) : 156).

Voici les folies qu'elle me dictait hier à l'occasion de l'entrée dans « la société Ducharme¹⁶³ » du |« |confrère Alfred¹⁶⁴ ». Je commence, Écoute bien sans applaudir :

- 5 « La nuit qui nous couvrait, va dissiper ses voiles »
 « Un brillant orateur, au parler entraînant,
 « Dont naguère la patrie, était près des étoiles,
 « Nous revient tout plein, d'un éclat fulgurant.

II

- 10 « Ouvrez vos grands parvis, salle de nos débats. »
 « Cymbales résonnez, tambours retentissez,
 « Cieux écoutez sa voix, terre entend ses éclats.
 « Discussion Ducharme, on vous a rehaussée !

III

- 15 « Nous, vos frères puînés, par votre voix charmés,
 « Sur vos glorieux pas, marchant toujours fidèles,
 « De la vraie gloire épris, des Canadiens aimés,
 « Puisse-nous cueillir des palmes immortelles !/

163. La Société Ducharme, essentiellement une « société de discussion », remontait à une vingtaine d'années, alors qu'elle avait remplacé la Société de Bon langage et de Déclamation, créée par M. Stanislas Tassé dans les années 1860, en vue « d'apprendre aux élèves à parler correctement la langue française, et de les former à lire et à parler en public » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 144-145). À l'époque où écrit Groulx, la Société Ducharme avait élargi quelque peu ses objectifs : « La nouvelle société est un parlement-école dont le premier but est d'exercer les enfants à la parole publique et à l'improvisation. En font partie les seuls élèves des classes supérieures. Ses règlements sont les mêmes que ceux qui régissent les débats parlementaires. Les membres de cette société, il est vrai, ne font pas de lois, mais ils discutent entre eux sur des questions d'histoire et de littérature [...]. On discutait sur les divers régimes parlementaires canadiens, sur leur fonctionnement, sur les avantages qu'en a retirés la race canadienne-française. La Confédération surtout fit le sujet de débats célèbres dans les annales de la société » (*ibid.* : 177). « Joutes oratoires, dira Groulx, qui faisaient parler d'elles dans tout le collège, et où se fondaient de jeunes renommées. On s'y passionnait au possible. Souvent la discussion commencée à la salle académique se continuait chaudement au réfectoire, à la récréation. » (*Mes mémoires*, I : 58, 60) Pour quelques exemples des sujets traités, voir biochronologie entre 1895 et 1899 et II, n. 123 et n. 172. Groulx est admis à la Société Ducharme le 10 octobre 1895 avec le titre de 3^e conseiller. Par la suite, il est élu 2^e conseiller (1896-1897), 1^{er} conseiller (1897-1898) et, enfin, vice-président lors de sa dernière année d'études (1898-1899). En 1897-1898, Groulx et ses deux amis, Septime Laferrère et Gédéon Rochon, proposent une résolution pour réformer la Société, ce qui leur valut le surnom des « Trois Réformateurs » (voir *Société Ducharme, Rapports...* (1892-1903) (ANQM, SST, #89B, t. 37) ; *Mes mémoires*, I : 58, 60 ; textes des 2 et 22 septembre 1897 ; II, n. 188).

164. Il s'agit de Alfred Émery, qui est admis à la Société avec Groulx le 10 octobre 1895. Groulx fait sans doute allusion ici au premier discours de A. Emery (voir *Société Ducharme...* : *ibid.* : 74-75mss).

48 Avoue qu'il y a du travail à faire avant que je devienne poète si jamais je cultivais les Neuf Sœurs¹⁶⁵.

1896-02-16

16 — Nous sommes à Paris¹⁶⁶, ce grand Paris après lequel je soupirais tant durant la traversée de la Manche. Je m'impatientais contre l'allure un peu trop lente de notre « coquille de noix¹⁶⁷ ». Maintenant me voici en plein Paris, courant sur les boulevards ; visitant châteaux, églises, monuments, comédies, théâtres etc., etc. ; en un mot tout ce qui peut se voir d'intéressant dans la grande ville. Et je ne vois pas arriver sans regret le jour où il m'en faudra partir. C'est-à-dire, fermer ce « A travers l'Europe », si intéressant du Juge Routhier. 5 10

J'anticipe sur la date, il paraîtrait que nous ne sommes qu'au quinze. Calendrier en main, la chose a été vérifiée. Si on savait l'heure de notre mort, m'est avis qu'on compterait mieux. Mais l'homme, qui même avec ses cheveux blancs, compte toujours sur de longs jours, ne s'alarme guère d'un jour de plus ou de moins. Que dis-je ? Pour voir plus tôt l'accomplissement d'un désir ardent, bien* des fois nous souhaitons la rapidité du temps ; souhaitant par là même l'abrègement de notre vie. Pauvres humains ! On dirait un philosophe profond à me voir disserter sur de pareilles questions. Mais les ânes* philosophent dans Lafontaine¹⁶⁸. / 15 20

49 Je craignais pour ma poitrine ; des craintes sérieuses depuis quelques jours. Après un minutieux examen du médecin, il est déclaré que messieurs mes poumons se portent à merveille. Donc vaines alarmes. Je ne demandais pas mieux, car après tout, ce n'est pas si gai que de mourir pulmonaire à l'âge de 18 ou 20 ans. Tu en sais quelque chose, confident ; si la mémoire ne me fait pas défaut, j'ai souvenance de t'avoir exprimé déjà les sentiments avec lesquels je recevrais la mort¹⁶⁹. 25 30

165. Les Muses.

166. Voir A.-B. Routhier, *A travers...* : 199 ss. Sur les impressions de Groulx lors de ses séjours à Paris, voir *Mes Mémoires, passim*.

167. A.-B. Routhier, *ibid.* : 204.

168. Les ânes parlent dans treize fables de Lafontaine.

169. Texte du 21 janvier 1896.

1896-02-17

17 février. La main me tremble encore de froid ; on se croirait sous le pôle ou bien dans les plaines glacées de la Sibérie. Quel froid ! Et quand je songe à ces pauvres
 5 exilés polonais¹⁷⁰ disséminés sous le ciel sibérien* ! Ayant à souffrir et de l'inclémence du ciel, et de la faim peut-être ; sans autre pain que le pain amer de l'exil, ai-je bien droit de me plaindre ? Qu'il y a de noires misères ici-bas ! Mais aussi qu'il y
 10 a de charité ! C'est ce qui console. Oh ! oui, j'en suis sûr, bien que je ne l'aie lu nulle part, il doit y avoir en Sibérie des anges de charité¹⁷¹ pour adoucir au Polonais l'amertume de l'exil. Partout où il y a une misère à soulager, une larme à essuyer, l'Eglise y est. Elle aura appris au* Polonais à ne pas perdre
 15 toute espérance, que le triomphe du méchant se change bientôt en défaite et que l'opprimé devient le triomphateur. Oui la Pologne revivra. J'en ai l'espoir puisqu'un peuple/ qui garde 50
 sa foi ne saurait périr¹⁷² .

1896-02-19

19 février — mercredi des cendres me voici
 20 avec ce terrible : [«]tu es poussière et tu retourneras en poussière¹⁷³ », sur la tête. Il y a quelque chose de solennel dans cette sentence que le prêtre nous fait tomber sur la tête. Tous la reçoivent, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, puisque les biens d'ici-bas ne franchissent pas le tombeau.
 25

Hier, mardi gras, c'était fête au Séminaire. Dans l'après-midi, il y a eu séance dramatique et musicale. On a représenté

170. Groulx fait allusion à l'histoire tumultueuse de la Pologne au cours du XIX^e siècle : écrasement de la révolte de 1830 contre la Russie, exil de 6 000 chefs rebelles (surtout vers la France), confiscation de propriétés, déportation et recrutement forcé, ces mesures devant briser le nationalisme polonais. Les armées prussienne et russe écrasèrent facilement une seconde insurrection en 1863 qui aboutit, elle aussi, à des exécutions, des confiscations et des déportations, ce qui mit un terme à l'espoir du peuple polonais de se doter d'un État national autonome pour le demi-siècle subséquent. Voir Robert Roswell Palmer, Joel Colton, *A History of the Modern World* (troisième éd., New York, Alfred A. Knopf, 1965) : 380-381, 440-441, 445-447, 479-480, 583.

171. À propos des anges de charité, voir le poème « La Secur de charité » (27 mars 1896).

172. A.-B. Routhier parle de l'Irlande en ces termes dans *A travers...* : 62.

173. Formule habituelle de la liturgie du mercredi des cendres, tiré de la *Genèse*, 111.

un drame en trois tableaux « Louis XVII » par le Père Delaporte¹⁷⁴. « Ce drame, nous disait le prologue, met sous nos yeux la plus touchante figure de l'Histoire de France. Louis XVII n'a vécu que dix ans ; mais cette vie si courte fut longue par les tourments qu'il endura.

5

« Le premier tableau nous présente ses premières souffrances. Aimant, sensible, intelligent, à sept ans il comprend que son père le bon mais faible Louis XVI, n'a pas* l'énergie voulue pour mettre fin aux folies sanglantes de la révolution ; et il ressent l'insulte, tous les outrages que l'on fait à la majesté royale.

10

« Au deuxième tableau, Louis XVI¹⁷⁵, prisonnier à la tour du Temple pour avoir trop* aimé son peuple, est condamné à mort./ Avant de partir pour l'échafaud, il dit adieu à son fils. Essuyant les larmes du jeune prince, réprimant sa vivacité, il lui ordonne de pardonner à ses bourreaux.

51

15

« Au troisième tableau*, Louis XVII toujours prisonnier, reconnu roi par les puissances étrangères, proclamé roi par la Vendée, va mourir. Son père, sa mère Marie-Antoinette d'Autriche, sa tante Marie-Elisabeth, la révolution les a tués. Il est séparé de sa sœur Marie-Thérèse. Depuis trois ans, seul, loin de tous ceux qu'il aime, il endure, faible enfant, tout ce qui peut être enduré sur terre. Affections brisées, brutalité, traitements barbares, injures, blasphèmes de la part de l'ignoble Simon ; puis solitude, séquestration, sans exemple, dans un cachot noir, sale, immonde, l'héroïque enfant souffre tout sans se plaindre. S'il pleure parfois, c'est pour dire : Je veux mourir ». Dieu l'exauça le 10 juin 1795. « Triste et douloureuse

20

25

174. Le Père Victor Delaporte, s.j. (1846-1910), dramaturge et poète français. Il est également l'auteur d'un poème sur Louis Veuillot, « La croix de Bognes » et d'un poème sur « Crec'h Bleiz » (recopié dans *Mes mémoires*, I : 140), lieu de Bretagne où Groulx séjournera en 1908. Louis XVII (1785-1795) était le premier prétendant au trône de France. La séance dramatique se faisait au profit de l'œuvre de la chapelle ; le prix des places était fixé à 0,25\$ et 0,50\$ pour les sièges réservés. Cette pièce a été reprise au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse le 16 février 1904 (voir [Programmes des séances] (ANQM, SST, #92).

175. Le sort tragique de Louis XVI (1754-1793) et de Marie-Antoinette (1755-1793) tira maintes larmes tout au long du XIX^e siècle dans les séminaires du Bas-Canada et du Québec. Ce couple royal guillotiné incarnait la légitimité et la bonté face aux excès sanguinaires d'une Révolution qui fut vite qualifiée de « criminelle » et d'« impie » par le clergé et une bonne partie de l'élite laïque du début du XIX^e siècle.

fleur emportée la dernière et foulée aux pieds dans la tempête » (M^{gr} Dupanloup¹⁷⁶.)] »]

- Tout cela rendu par le poète Jésuite, tu peux te faire un idéal de ce qu'a été, ce qu'a produit sur moi la Représentation.
- 5 Sans doute il y a de plus beaux drames, mais aucun ne m'a si fortement impressionné. Parfois c'était irrésistible, les larmes nous venaient aux yeux, il fallait pleurer. L'opéra la « cloche d'argent¹⁷⁷ [»]/ qui a remporté un si grand succès le 2 Janvier, 52
a suivi la tragédie. Le succès, cette fois-ci, n'a pas été moindre.
- 10 Si j'ai moins goûté la musique la raison en est peut-être que j'en ai entendu trop de répétitions*, puisque l'on dit que* toute belle chose devient fade à force d'être répétée.

1896-02-20

- 20** Il ne se trouve plus que des fadeurs sous
15 ma plume. Mon petit répertoire de pensées s'est épuisé et je tourne dans mon petit cercle. Ma foi, c'est à faire perdre courage, avoir une imagination si ingrate, si paresseuse. Je m'emporte contre elle et peu s'en faut que je ne la chasse du logis¹⁷⁸. Mais que servirait d'user de rigueur ? Le chien que le bâton
20 mène à la chasse rapporte-t-il jamais du gibier ? Que faire ? Une composition est là sur le métier : « nos impressions du mardi gras¹⁷⁹ ». Toujours des impressions ; nulle fête ne nous vient sans qu'on nous donne nos impressions à rapporter*. Ce genre de composition n'est pas mon fait du tout ; les fêtes, je
25 n'aurais qu'à changer le nom et elles revêtent toutes le même cachet, le même caractère pour* moi. Et d'ailleurs quelles* impressions peut-on recueillir derrière une coulisse ?

1896-02-21

- 21** Oh ! que j'ai soif du printemps ! cette
30 belle saison ! J'ai hâte de voir l'azur chasser ce gris brumeux, de voir ce ciel décoloré retrouver ses couleurs, et des petits nuages, comme des flocons d'une laine/ blanche flotter dans
les plaines de l'air. Alors avec les rayons du soleil se verseront
dans mon âme des rayons d'espérance. C'est si doux l'espé-
- 53

176. Tout ce texte, à quelques variantes près, est tiré du prologue distribué aux spectateurs (voir [Programmes des séances] (ANQM, SST, #92).

177. Voir I, n. 62. Il y eut également, en finale, une exécution de la fanfare (voir [Programmes des séances] (ANQM, SST, #92).

178. Voir I, n. 23.

179. Cette composition n'a pas été retrouvée.

rance ; c'est un Zéphyr qui vous passe sous ce petit ciel qu'on appelle l'âme, et qui en chasse le sombre. Ou bien c'est un baume qui est à l'âme ce que le baume des prairies est au corps. En hiver, comment espérer, quand il nous manque ce qui symbolise l'espoir ? ... « La verdure ». Elle est belle cette blanche vue, mais c'est uniforme, monotone, et la neige ne parle pas au cœur. Mais la verdure ce n'est pas uniforme ; elle sait s'émailler de fleurs, de couleurs vives et variées et les yeux se reposent sur son tapis avec complaisance. Qu'y a-t-il de plus charmant que de contempler la forêt qui refait sa parure ? de voir pousser, se développer sous la rosée ces feuilles d'un vert si tendre ? Non*, la verdure au printemps n'est pas uniforme. Le grand Peintre sait* varier ses couleurs et son pinceau ne sait faire que des chefs-d'œuvre¹⁸⁰. Le printemps viendra bientôt, déjà l'aurore ouvre* sa fenêtre à plus bonne heure. Souvent le matin à l'heure du réveil* je regarde* vers l'Orient. Le ciel commence à se blanchir, ce qui me fait espérer que bientôt l'aurore nous viendra sourire jusque dans notre lit. Quand cela sera, il m'en coûtera* moins de laisser le doux oreiller. Laisser Morphée pour Aurore ... qu'aurai-je à perdre ? Je lui sourirai, et elle, jouera sur mes couvertures, égaiera les murs du grand dortoir : alors ce sera/ le printemps, et le matin, pieux et recueillis dans l'humble chapelle, nous chanterons pleins de joie :

« La neige a disparu du sommet des montagnes »
 « Les Zéphyrus loin de nous, ont chassé l'aquilon »
 « Le printemps de ses dons, embellit nos campagnes »
 « Et ramène à nos vœux la plus belle saison¹⁸¹. »

Est-il bien vrai que je suis en Belles-Lettres,* cette classe qu'on nous fait si belle ? Mon unique rêve, ma suprême ambition quand j'apprenais à décliner « rosa, rosæ¹⁸² » ? Que d'illusions flétries ! que d'espérances déçues ! que de mirages trompeurs disparus, depuis ce temps-là ! J'arrivai au collège,

180. Dans son cours de rhétorique, Groulx approfondira cette idée de variation comme élément constitutif de l'esthétique littéraire (voir *Manuscrit* [...] *J.S. Corbeil* : 88-89mss).

181. Un répertoire traditionnellement chanté au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse constituait ce que Dubois nomme les chants térésiens. Il nous livre quelques pièces de ce corpus dans *le Petit Séminaire...* : 327-352. Le chant consigné ici par Groulx n'y apparaît pas.

182. Première déclinaison latine. Groulx parle de ses ambitions de 1891 alors qu'il était étudiant en Éléments latins.

ignorant, naïf, mais cependant avec de l'ambition et surtout avec un gros bagage d'illusions. Je me souviens encore d'une parole que je disais à ma mère quelques jours avant* mon⁵ départ : « Il faut que je sois à la tête de ma classe et tant que je n'y serai pas parvenu, je travaillerai¹⁸³ . » D'un autre côté, je n'avais pas la moindre idée de la vie de collègue, des sciences qu'on y enseigne encore moins et je ne m'en préoccupais pas. Seulement, il me semblait que mon cours d'études terminé, je saurais à peu près tout ce qui peut s'apprendre ici-bas. Et si mes regards se portaient* vers les élèves de philosophie, de

10 Rhétorique ou de Belles-Lettres, qu'ils doivent être savants, me disais-je, ils doivent toucher aux/ sommités des sciences humaines ! J'ignore si les jeunes d'aujourd'hui pensent comme ceux d'autrefois. Je suis porté à croire que non, maintenant que je suis humaniste. Certes, elles* sont bien loin de

15 moi ces sommités de la science humaine ! à mesure que je gravis, elles semblent se hausser¹⁸⁴ au-delà des nues ; à mesure que j'apprends, mon immense ignorance se fait jour et chaque jour me trouve plus ignorant.

55

20 1896-02-22

22. Entre autres aventures plaisantes qu'on rapporte sur le compte de Rabelais, il y a* celle qui nous a valu l'expression proverbiale de « quart d'heure de Rabelais¹⁸⁴ [»]. Tu en auras entendu parler déjà sans doute. Si jamais, confi-

25 dent, tu fais tes Belles*-Lettres, quand tu auras à tenailler ton cerveau — chaque semaine invariablement — pour faire ce qu'on est convenu d'appeler une « composition française », alors tu pourras appeler cela ton « quart d'heure de Rabelais ». C'est un premier charme de cette charmante classe de¹⁸⁴ Belles-

30 Lettres. Aujourd'hui plus que jamais, j'ai appelé cela mon quart* d'heure de Rabelais. Une fameuse composition était là

183. Groulx a tenu promesse puisque à travers les ans, il est demeuré bon premier de sa classe, accumulant prix et médailles (voir biochronologie et *Cahier de notes* (ANQM, SST, #73 à #76).

184. On raconte que Rabelais, au retour d'un voyage à Rome, s'arrêta dans une hôtellerie de Lyon, sans le sou pour reprendre la route jusqu'à Paris. Il imagina alors de raconter aux médecins de la ville, sous le serment de leur part du plus absolu secret, qu'il avait en sa possession un violent poison que les Romains lui avaient remis pour débarrasser la France du tyran Henri II. Évidemment, il fut dénoncé, conduit à Paris où il avoua sa ruse au roi qui apprécia fort le stratagème. Tous les biographes sérieux de Rabelais ont écarté cette anecdote. Voir Roger Alexandre, *le Musée de la conversation* (Paris, Émile Bouillon, 1897) : 421.

sur le métier. Il me fallait coucher sur le papier, tu sais quoi ? ... mes impressions du mardi gras ! Sujet, magnifique, fécond, quand on n'a pas d'impressions particulièrement. A toi de te* faire un idéal du produit qu'a enfanté mon cerveau. Rien ne ressemble moins à un chef-d'œuvre¹⁸⁵. S'il n'y a que celui-là 5
 56 pour me faire* goûter encore aux honneurs — dont la/ coupe, hélas ! de jour en jour fuit mes lèvres — j'ai perdu toute espérance d'y boire jamais. J'ai fait plus qu'une tempête au fond de l'encrier, mais une colère bleue contre mon imagination. Dans ma fureur je lui* vomis à la figure tous les sarcasmes ; je l'ai 10
 traitée d'ingrate, de paresseuse, même je l'ai menacée de la mettre à la porte du logis¹⁸⁶. Rien n'y a fait. Alors, dans mon désespoir, prenant un parti énergique, j'allais briser ma plume ! ... mon bon ange m'en a dissuadé : « Arrête, m'a-t-il dit, ne fais pas de coups comme ça, faut qu'il y ait toujours de 15
 mauvais écrivains ». Au commencement de l'année, j'avais au moins quelques petites fleurs dans mon jardinet de littérature. Les compositions se faisaient tant bien que mal. Une fois, même, ô Fortune ! J'allai jusqu'au « cahier d'honneur¹⁸⁷ » — Parnasse¹⁸⁸ en miniature — Peu à peu cependant, mes fleurs 20
 diminuaient, ou bien mal entretenues, faute* de travail¹⁸⁹ — seule rosée qui fasse reverdir ces sortes de fleurs — la plupart se sont étioilées et flétries. Et moi, j'ai hérité du sort de mes fleurs. Peu à peu, l'ombre s'est faite sur moi et* maintenant je suis persuadé de la vérité des paroles de mon bon ange gardien. 25

185. Groulx avait fait cette même remarque au sujet de sa composition « l'écolier vaniteux » (voir texte du 16 décembre 1895). Dans *Mes mémoires*, I : 51-52, il confesse sa volonté d'apprendre à écrire et les difficultés qu'il a éprouvées à le faire.

186. Voir I, n. 23.

187. Grâce à sa composition française « Lettre à ma sœur - Impressions de retraite » (25 octobre 1895). Voir [*Cahier d'honneur de Belles-Lettres*] (1882-1896) (ANQM, SST, #81, t. 6). Louis Veillot, qui a beaucoup influencé Groulx, a écrit des *Lettres à sa sœur*, œuvre que Groulx confirme avoir lue en Versification (*Mes mémoires*, I : 49). « Les cahiers d'honneur ouvrent toujours leurs pages aux meilleurs devoirs latins, grecs ou français des diverses classes » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 249).

188. Allusion au *Parnasse contemporain*, titre de trois recueils de vers parus entre 1866 et 1876.

189. Groulx obtient pourtant la meilleure note de la classe (187/235) dans cette discipline. Voir *Cahier de notes académiques* (1881-1913) (ANQM, SST, #73, t. 14) : année 1895-1896.

Passes-moi ce griffonnage. J'ai voulu te faire voir un côté saillant de cette* belle classe de Seconde. D'autres côtés toutefois sont plus roses et ne ressemblent point à celui que je viens de t'esquisser./

5 1896-02-24

24 lundi — Louis XVII, admirable enfant !*

57

Je ne comprends pas comment ce cœur d'enfant pouvait contenir tant de noblesse, tant de grandeur d'âme. Ah ! c'est qu'il avait eu dans* le bon Louis XVI, un père, et dans Marie-Antoinette, une mère, qui connaissaient leurs devoirs, qui s'étaient plu à former ce jeune cœur à* toutes les vertus ; c'est qu'il n* avait respiré, depuis sa naissance, que l'atmosphère de la plus pure, de la plus auguste des familles¹⁹⁰.

1896-02-26

15 26 J'ai pris un grand congé hier ; quand on est malade on se repose. Ma première sortie a été pour les bœufs à l'étable, qui ont dû se croire très honorés d'un visiteur tel que moi. Je me donnais l'air d'un connaisseur, me permettant des remarques sur les races, leur structure — J'avais un
20 compagnon — Evidemment cela plaisait à messieurs de la race bovine, car plusieurs d'entre eux beuglèrent après nous quand nous partîmes. Était-ce pour nous retenir ? Mon compagnon y voulut voir un « au revoir ! [»] De là nous passâmes au département des seigneurs pourceaux qui saluèrent notre entrée par
25 des cris de joie étourdissants. C'était, je pense à qui crierait plus fort. C'était des hourras*, des vivats frénétiques. Jamais mortel ne reçut* d'ovation pareille. « Certes, nous sommes populaires, chez les animaux s'écria mon compagnon, pris d'enthousiasme. » Je m'empressai de lui expliquer qu'il était d'ordi-
30 naire d'entrer dans ce département* que pour/ distribuer les rations, et que probablement ces cris portaient plutôt du ventre que du cœur. Comme il voulait signaler son passage par quelque trace de libéralité,* mon compagnon prit un vase et versa quelque peu d'un brouet que je ne connais pas, dans une
35 case habitée par trois individus gros et gras, et qui vivaient là,

58

190. Il s'agit peut-être d'une partie de la composition qu'il devait écrire (voir textes des 20 et 22 février 1896). Il lit à ce moment A.-H. de Beauchesne (1804-1873), *Louis XVIII* (Paris, Plon, 1871, 2 t.), comme nous l'indique l'extrait (titré : « Scène au Temple ») copié le 28 février 1896 dans son *Cahier de notes...*, I : 78-82mss.

comme les seigneurs de l'âge féodal. C'est-à-dire fêtant d'abord et puis se battant naturellement, car* l'un d'entre eux, n'avait plus qu'un moignon d'oreille. Quand on entendit le bruit du vase, oh alors ! ce fut un trépignement universel, des cris assourdissants, mon compagnon comprit* son illusion. 5 Nous passâmes à toutes les cases, accordant un coup d'œil à chacune et je sortis de là jurant bien que je ne serais jamais « enfant prodigue¹⁹¹ ».

1896-02-27

27 **Jeudi** — Grande assemblée agricole au- 10
jour'd'hui dans la salle du séminaire¹⁹². On veut à tout prix remettre l'agriculture en honneur, ou plutôt enseigner aux cultivateurs à aimer leurs champs et leur état « *O fortunatos nimium sua si bona norint agricolas*¹⁹³ ! [»]

1896-02-28

28 Du printemps ! du printemps, la belle 15
température ! Tout nous convie* à prendre l'air. J'ai chaleureusement répondu à l'invitation. Laissant la classe là, Joe¹⁹⁴ et moi, avons été prendre une partie de* jeu de paume. Pas de meilleur remède pour nous remettre d'aplomb sur nos deux 20
pieds. Me voilà solide pour le reste de la journée./

1896-03-04

59 4 Mars —. Une lacune¹⁹⁵ n'est-ce pas ? ai-je cessé de vivre ? Je ne crois pas. D'où peut donc provenir « ce

191. Allusion à la parabole de l'Évangile, voir *Luc*, XV, 11.

192. « C'est de tradition à Sainte-Thérèse de faire aimer la terre et de donner à la jeunesse la préoccupation des grands problèmes de la colonisation et de l'agriculture en notre pays. Ducharme autrefois poussait ses enfants vers la culture du sol ; ses successeurs suivirent son exemple. Vers 1863 les autorités fondaient une école d'agriculture. A l'époque que nous étudions (1883-1903), on cite de nouveau les fermes du Séminaire comme fermes modèles. Sainte-Thérèse devient un centre agricole et les salles du collège s'ouvrent aux conférences du gouvernement. Les élèves suivent avec profit ce mouvement et apprennent à aimer leurs pays. » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 253, 147-149, 185, 186, 244.) Lorsqu'il sera finissant, Groulx prendra part à un débat à la Société Ducharme où il contribuera à faire battre la motion suivante : « que le commerce, à un point de vue général, l'emporte sur l'agriculture » (*Société Ducharme. Rapports...* (1892-1903) (ANQM, SST, #89B, t. 37) : 196ms.), séance du 20 avril 1899).

193. *Ô trop heureux cultivateurs, s'ils connaissaient leur bonheur !*, Virgile, *Géorgiques*, II, v.458-459.

194. Probablement Joseph Gauthier.

195. Eugénie de Guérin utilise cette charnière dans certains textes du *Journal...* : 11, 97, 112, 120.

cinq jours sans écrire ?[»] Ma foi j'aurai bientôt répondu en di-
 sant que «*non est ista mea culpa, sed*¹⁹⁶ [»] ... sur qui mettre la
 faute ? Je n'ose pas me prononcer au cas qu'elle pourrait bien
 retomber sur moi si je remontais aux principes, et cherchais le
 5 comment, le pourquoi. Au temps où j'étais sujet « tapageur »,
 on nous disait fort souvent, trop souvent peut-être, « jouez,
 jouez^{*197} ». C'est qu'alors c'était de bonne société de s'abstenir
 du jeu, et quiconque voulait faire sa renommée, passer pour
 «*rough*¹⁹⁸ » devait nécessairement ne pas jouer. C'était le seul
 10 chemin qui menât à la gloire ; et je n'ai pas besoin de vous dire
 que nombreux* étaient les concurrents et que j'étais du nom-
 bre : la gloire a tant d'appâts. Puis n'allez pas croire que c'est
 petite chose que la gloire écolière. Le peuple écolier a ses hé-
 ros et ces héros ont chacun leurs légendes et ces légendes se
 15 transmettent de bouche en bouche, de génération en généra-
 tion, tout comme pour la tradition apostolique. Brûlant moi
 aussi de m'illustrer par quelques exploits, dévoré de la soif de
 la gloire, je résolu de ne pas jouer et me déclarai en révolte
 ouverte contre l'autorité. Et le dénouement a été que j'ai été
 20 puni par où j'ai péché. J'ai cru devenir dyspeptique¹⁹⁹ ; je
 n'oserais faire serment que la chose est vraie : / j'ai cru seule-
 ment le devenir. Et comme en pareil cas, la foi me suffit, vite,
 j'ai demandé quelques jours de repos ; de là la lacune et à qui
 la faute ? ...

60

25 1896-03-05

5 Mars — L'hiver fait des siennes, s'évertue
 à vouloir répandre de la neige ; mais j'y vois là ses* derniers ef-
 forts qui lui coûteront l'existence. Pourquoi n'aimé-je pas les
 promenades ? c'est étonnant comme je les ai prises en aver-
 30 sion. Ce n'est pas petite affaire que de me décider à y aller de
 temps à autre et l'on y parvient assez rarement : j'ai* l'entête-
 ment d'un vieillard à ce sujet. Mais pourtant quelques-uns
 trouvent* cela bien charmant une promenade ;* ils y rêvent
 poésie et que sais-je encore ? La promenade c'est le passe-
 35 temps favori des jeunes tourtereaux ; en promenade, loin du

196. *Ce n'est pas ma faute mais...*197. Groulx raconte ce fait avec plus de détails dans *Mes mémoires*, I : 49. Voir I, n. 227.198. *Dur à cuire.*

199. Voir I, n. 93.

maître, ils peuvent tout à loisir se conter leurs amourettes. Pour cette catégorie j'admets que la promenade peut avoir un charme* ; mais pour ceux qui prétendent y rêver poésie, qu'ils me permettent de leur dire que cela se met bien* sur une composition, et que* si* on allait écouter leur conversation, ce serait peut-être fort peu poétique. Je dis plus : ceux-là, les prétendus rêveurs de poésie, d'ordinaire ne tirent de leur lyre que les futilités les plus saugrenues. Tout de même, en philosophe, je distingue. Je ne veux pas dire que je ne voudrais jamais sortir de nos cours. Loin de là ; ce que je déteste et cordialement
 61 ce*/ sont ces interminables promenades comme on en fait les jours de congé, à travers champs, avec de la neige jusqu'aux mollets et par des froids à faire frissonner les pierres. Mais une promenade, seul avec un aimable compagnon, où l'on prend un pas en harmonie à la longueur de ses jambes, oh ! cela me plaît délicieusement ! 15

1896-03-06

6 Mars. Nous courons toujours à la rencontre du printemps qui ne nous arrive pas ; au contraire il semble reculer à mesure qu'on avance. 20

1896-03-07

7 Mars — Les vides commencent à se remplir en classe ; nos gens nous arrivent un par un ; sous peu de jours nous serons au complet, roulant alors sur deux roues —. Encore quatre mois ! La sortie, j'y pense souvent cette année, plus que par les années passées. J'ai tant hâte d'avoir fini mes humanités, cette classe de Belles-Lettres dont je garderai le plus mauvais souvenir²⁰⁰. 25

1896-03-08

8 Mars — Hier soir les philosophes chômaient leur glorieux patron, le docteur angélique, St Thomas²⁰¹. C'est-à-dire, qu'ils ont bien voulu nous communi- 30

200. Effectivement, dans *Mes mémoires*, I : 52-53, Groulx, à plus de soixante ans d'intervalle, exposera ses reproches à son professeur Aristide Sauriol.

201. Au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse comme dans les autres collèges classiques du Québec, les philosophes célébraient leur illustre patron en mêlant « le grave et le léger, l'instructif et l'amusant pour emporter tous les suffrages » : grand'messe avec panégyrique de la sagesse du « docteur angélique », récitation de poèmes en français et en latin, débats qui exploient les dé-

quer un écho* de leur fête qui s'est passée dans leur classe. Ils n'avaient voulu, a dit le président de l'Académie²⁰², se faire précéder d'aucun programme, pour donner à la soirée un cachet plus intime et plus familial. En philosophes naturellement, ils nous ont fait de la philosophie. De quoi ont-ils parlé maintenant ? Je n'ose le dire de peur de mettre au/ jour quelque monstruosité. La philosophie a encore des profondeurs insondables pour nos petites intelligences d'humanistes, c'est à peine si nous pouvons effleurer ses mystères ; car ce sont mystères pour nous que ses thèses. Donc en philosophe, je porte comme jugement qu'il vaut mieux me taire ; c'est plus sage, n'est-ce pas ? et c'est si beau la sagesse chez un jeune homme !

Qu'écrire²⁰³ ici quand* on n'a que des banalités ? en philosophe, vais-je me taire encore ? Mais je ne suis pas philosophe, et peut-être, il me sied mal* d'en prendre les mœurs « *ante annos*²⁰⁴ ». Quel mal y a-t-il d'écrire ces sortes de choses ? c'est tout au plus quelques minutes données en pure perte, et le mauvais usage de cette page noircie à jamais. Mais mon temps est précieux. Allons converser avec les Muses, ce sera peut-être plus intéressant. J'ai un magnifique sujet à rimer : « La sœur de charité ». Encore quelques jours et le monde comptera un verreux de plus. S'il y avait moyen de s'en sauver, si rimait qui veut ; si on laissait cela à notre bon gré de faire des vers ou de n'en faire pas, ce semblerait plus raisonnable. Mais pas moyen. Faut rimer lors même qu'on n'est pas rimeur. Et je ne connais rien de plus difficile au monde que de se faire poète.

1896-03-11

11 Mars. C'est un printemps, ma foi, qui a un peu le caractère* et les allures de son frère aîné, l'hiver. Il fait plus froid qu'en janvier. C'est le vouloir trop d'avance peut-être aussi.* J'ai tant hâte qu'il/ nous vienne, que je vais

monstrations du grand théologien et philosophe, puis soirée à laquelle tous les confrères sont conviés et qui offre un menu varié. Voir *les Annales...*, VI, 7 (mars 1892) : 205-209 et IX, 7 (mars 1895) : 220-224. Le 7 mars souligne la mort de saint Thomas.

202. Joseph Godin.

203. Voir I, n. 134.

204. *Avant le temps.*

regarder comme un retard, le reste de l'hiver ! Maintenant on peut se passer du soleil électrique²⁰⁵ à l'étude, et avant peu au dortoir : le jour reprend son empire sur la nuit, et c'est de cette victoire que doit naître le printemps. J'ai pleine confiance dans le résultat.

5

Il est étonnant comme le cœur a besoin d'aimer ; il lui faut toujours une affection ; mais trouve-t-il jamais une franche et sincère amitié²⁰⁶ ? Sans le cœur l'homme aimerait-il ? L'amour, cette brûlante faculté, provient-il du cœur²⁰⁷ ? Ce sont autant de questions dont je cherche la solution.

10

J'ai dit, si je me rappelle bien, en te faisant mien, confident, que j'écrivais ici de « l'intime, de l'âme, du cœur », pour parler comme Eugénie de Guérin²⁰⁸. M'est avis que l'on peut confier plus d'intimité que je n'ai fait. Ce qu'il y a de plus caché, ce* qui se passe de plus secret en moi, n'a jamais été re-produit ici. Pourquoi cette méfiance ? Si tu veux m'entendre, j'aurai bientôt répondu : je redoute l'indiscrétion et « le cœur n'est pas un livre qu'on veuille ouvrir au public²⁰⁹. [»

15

205. À l'instar du téléphone, la lumière électrique est installée au Petit Séminaire dès 1888. « M. Jean Roux qui exploitait près de la rivière un commerce de carrossier, installa dans son moulin-scierie une dynamo pour fournir l'électricité. Notons à l'honneur de M. Roux que sa dynamo était la seconde en usage alors dans la province, Montréal possédant la première » (voir *Histoire de Sainte-Thérèse* : 233). Dans le fonds du Séminaire (ANQM, SST, #92), se trouve parmi les programmes des différentes fêtes, une circulaire rose, datée de septembre 1888, qui annonce l'adoption définitive de la lumière électrique par le conseil municipal de Sainte-Thérèse. « Cet immense progrès » assure l'éclairage des rues du village et « fournit au Séminaire l'avantage de se procurer cette lumière à des conditions on ne peut plus acceptables ». Voir également É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 244. Par ailleurs, ce n'est qu'en 1913 que « l'électricité éclaire pour la première fois quelques maisons de Vaudreuil » (voir *Vaudreuil 1973 - La deuxième naissance* (Éditions Vaudreuil, Inc. 1973) : [26] ; son établissement définitif date de 1914 (voir A. Jeannotte, *Vaudreuil...* : 49). D'autre part, l'expression « soleil électrique » se retrouve dans les *Annales...*, VI (Supplément) : 26.
206. Sur l'amitié, voir textes des 13 février, 30 mars, 5 novembre, 11 novembre 1897, 30 janvier et 23 juin 1898.
207. Cette problématique, soulevée par Lacordaire, fait l'objet d'une note marginale dans *Manuscrit [...]* S. Corbeil : 4ms. : « Le cœur peut être considéré comme faculté d'aimer ou comme source de nos impulsions (Lacordaire. Discours sur le caractère) ». Groulx fera plus tard (1907) l'acquisition du livre où est contenu ce texte (*Sermons, instructions, allocutions*, II, Paris, Poussiègue, 1889) et ce même paragraphe (251) sera marqué et annoté.
208. Voir I, n. 22.
209. Eugénie de Guérin, *Journal...* : 127.

1896-03-13

13 **Mars** *Home ! sweet home*²¹⁰ ! La douce chose d'être dans son foyer. Comment puis-je le croire ? Et toi-même, confident ? C'est pourtant bien vrai, je suis chez nous, j'ai quitté le collège, les confrères pour quinze jours peut-être. L'on ne m'attendait pas ici ; ce qui donne/ à l'arrivée un charme tout particulier. Que l'on est bien ici ! et que j'y passerais bien volontiers l'année. Je vais écrire au confrère Alfred²¹¹ et lui envoyer ma pièce de versification que je n'ai pu terminer au collège.

1896-03-18

18 **Mars**. Le beau jour de printemps. Enfin le voilà venu. Les confrères là-bas doivent s'en réjouir, Anthime²¹² surtout, lui qui trouve si lourd le joug collégial. Mais comme il y a d'attachement entre confrères au collège. Pour moi, j'aime mes confrères et je ne puis souffrir qu'un autre élève parle en mal de quelqu'un d'entre eux.

1896-03-21

21 **Mars**. J'inscris ici ma première pièce de versification²¹³ : monument qui attestera bien haut mon incapacité et que je ne suis guère le favori des « Divines Sœurs²¹⁴ ».

« La Sœur de charité »

Vous l'avez vu, déjà, l'ange de charité
Allant de seuil en seuil, dans la grande cité,
25 Pour consoler les maux qu'^à son cœur on dévoile.
Il grelotte de froid ; mais sourit sous son voile ;
Le bonheur est en lui, dans son âme, la paix.
Car la seule souffrance a pour lui des attraits.

210. *Foyer ! Doux foyer !*

211. Alfred Émery. Cette lettre n'a pas été retrouvée. Il ne l'écrira par ailleurs que le 2 avril (voir le texte du *Journal* à cette date).

212. Anthime Riopel.

213. Groulx veut probablement parler de sa première composition académique en vers, dont il avait annoncé le sujet dès le 8 mars 1896, puisqu'il a déjà consacré une présentation en vers dans son journal le 15 février 1896. Plus tard, dans une lettre à Émile Léger, Groulx dira de « Mon foyer », que ces vers étaient « les premiers que je commis en Belles-Lettres [...] les premiers rejets de ma muse » ([31 décembre] 1901 : Ims. ; voir texte du 19 mai 1896 et Notex G3).

214. Voir I, n. 165.

65 Quand s'annonce l'hiver et son triste cortège/
 Le pauvre espère, il sait qu'un ange le protège
 Dont la bouche, à flots purs, répand le doux espoir.
 Quand des jours du pécheur arrive enfin le soir,
 L'ange est à son chevet, lui versant l'espérance : 5
 A son* cœur défaillant il rend la confiance.
 Lui montre, en haut, le ciel, lui fait plus douce la mort
 Et calme, résigné, le moribond s'endort.

La Sœur de charité, partout se voit bénie
 Et d'aucune maison ne fut jamais bannie. 10
 A son aspect, sourit, dans son cœur, l'orphelin ;
 Tout son être s'émeut, sous le voile de lin,
 Il reconnaît, il voit ... une sœur ? non ... sa mère ...
 Une larme d'amour vient mouiller sa paupière.
 Par elle, il se souvient qu'enfant il fut bercé 15
 Et sur son chaste cœur, avec amour pressé.

Un soir, c'était l'hiver, le froid était intense.
 Près de son foyer éteint, le pauvre grelottait ;
 Plus de bois pour le feu, plus rien dans la dépense, 20
 Et sur son dénûment, la famille pleurait./
 66 Mais sur les malheureux veille* la Providence.
 L'ange allait, demandant, pour ses pauvres, du pain :
 « Au nom du bon Dieu ! donnez à l'indigence !
 « Oui, donnez ! disait-il, tendant sa blanche main.[»] 25

Le ciel, sur son chemin, au cœur impitoyable,
 Pour son triomphe, fait, que le mondain soit mis.
 Mais l'infâme ! nourri d'une haine implacable,
 Dans la main tendue il crache* avec mépris

Présentant l'autre main, l'ange dit doucement :
 « Mais ceci c'est pour moi, pour le pauvre à présent.[»]

1896-03-23

23

Toujours grand soleil et cependant rien n'annonce encore 35
 le printemps. Il a fait avant-hier une tempête de février : c'est
 encore l'hiver. Hier, devait sortir l'ours, d'après nos bons Can-
 nadiens. L'ours, comme on le sait, passe l'hiver dans sa ca-
 verne, sans manger ; et ne daigne se montrer que le 22 mars.

Alors ajoute-t-on, s'il voit son ombre se projeter sur la neige*, il se cabane encore pour quarante jours, parce que son instinct lui annonce du froid. Si, au contraire, notre ours peut courir la forêt sans que sa silhouette vienne le trouble[r]* / il restera dehors et c'est le printemps. Maintenant l'a-t-il vu son ombre ? C'est là la grande question. Pour que seigneur l'ours voit son ombre, il faut naturellement qu'il y ait soleil. Or hier matin le temps était sombre, mais depuis neuf heures environ il a fait temps magnifique. Il nous est donc permis de conjecturer que si notre solitaire est sorti dès le point du jour, il n'aura point vu son ombre et que c'est le printemps qui va commencer.

1896-03-24

24 J'insère ici un* fragment que j'ai recueilli dans le « Samedi ». Je n'en ferai pas l'appréciation pour la bonne raison que je suis le plus imparfait des critiques. Le morceau est intitulé :

« L'Apparition²¹⁵ »

« Sara est seule ... une douleur poignante est peinte sur son visage ... Elle songe à sa fille bien-aimée, à sa chère Vera qu'elle vient de perdre ... Comme elle était jolie ! ... Elle n'avait que dix-sept ans ... Sous les boucles épaisses de sa chevelure d'or, les traits fins de son visage mat resplendissaient d'une merveilleuse beauté ; ses yeux pâles qu'ombrageaient de longs cils, étaient* d'une expression profonde et pénétrante ; lorsqu'elle souriait, on entrevoyait, entre ses lèvres colorées, deux rangées de dents éblouissantes, ses mains effilées aux ongles roses étaient délicieuses, sa taille était souple et svelte. Tout en elle était* grâce et pureté, tout révélait une nature douce et timi/de, aimante et mystérieuse comme le printemps et le rêve ; une de ces natures qui sont nées pour l'amour et les caresses, et qui font le bonheur de tous ceux qui l'entourent.

Elle était adorée par tous, tout lui souriait ... Mais elle n'est plus ... Le cœur de Sara bat avec violence, ses yeux se remplissent de larmes qui tombent sur ses joues amaigries. A quoi bon les richesses qu'elle possède, puisque cette chambre est vide,

215. O. Louré, « Apparition », dans *le Samedi*, (14 mars 1896) : 13. Voir I, n. 332.

puisque sa fille n'y est plus ? ... Tout ici rappelle sa mort²¹⁶ ...
Voici son portrait ... voici son lit de vierge ...

Sara est accablée ... Sa douleur est immense ... les sanglots
l'étouffent ... Subitement elle tressaille ... elle vient d'aperce-
voir ... une ombre ... une vision ... C'est elle ... c'est sa fille ... 5

C'est Véra ! ... Pâle avec sa longue robe blanche, ses che-
veux tombants sur les épaules elle semble une déesse* mythi-
que ... Elle tient dans ses mains des gerbes de fleurs qu'elle
laisse tomber aux pieds de sa mère...

— Je t'apporte des fleurs, mère chérie, je t'apporte aussi 10
des épines ... Que le parfum enivrant de mes roses apaise ta
douleur, que ces épines te rappellent les misères d'ici*-bas. On
69 souffre, ma mère, on souffre beaucoup ... Par amour pour moi/
mère, adoucissez les souffrances humaines, répandez la bonté de
ton cœur, comme ces fleurs répandent sur toi leur parfum. As- 15
siste* les malheureux, ayez pitié des opprimés — et ta petite
Véra dormira paisiblement dans sa demeure éternelle ; par-
fois, elle t'apportera des fleurs, des roses ...

Ma fille, mon enfant ! s'écrie Sara et elle tend vers elle
les²¹⁷ bras. Mais la vision a disparu. Alors Sara se lève, un éclair 20
étrange brille*²¹⁸ dans ses yeux et ses lèvres murmurent : « Tu
dormiras paisiblement, ma chère adorée ! [»]

1896-04-02

2 Avril Ce n'est pas moi certes qui suis le
régulateur de la température car l'on ne verrait pas cette neige 25
malpropre après les deux derniers jours si printaniers, si enso-
leillés d'hier et avant-hier. En pareille matière, la voie de la
soumission est la plus avantageuse, entrons-y donc et sachons
ne pas maugréer contre ce temps qui fait si peu penser au prin-
temps. Je viens d'écrire à Alfred²¹⁹ ; avec* quelles impressions 30
la lira-t-il ? je ne sais. Je suis d'une aridité à peine concevable²²⁰
et ce n'est pas de moi qu'on pourrait dire que ma* pensée
coule d'une source intarissable.

216. « la chère morte » dans le texte de Lourié.

217. « ses » dans le texte de Lourié.

218. Ce mot est ajouté par Groulx.

219. Alfred Émery. Cette lettre n'a pas été retrouvée. Groulx se trouve alors à Vaudreuil (voir texte suivant), sans doute pour un congé de maladie (voir I. n. 50 et n. 51).

220. Groulx a fait cette même remarque lors de la rédaction de sa composition « l'écolier vaniteux » (voir texte du 16 décembre).

1896-04-08

8 Avril — Les temps sont bien changés !
 C'est bien vrai je suis au collège. J'avais perdu toutes mes habi-
 tudes d'écolier ; le métier je ne m'en souvenais plus ; le joug je
 5 ne sais plus le porter. Quelle transformation/ soudaine, quelle 70
 révolution s'est accomplie autour de moi ; ce ne sont plus les
 mêmes visages ; ce n'est plus le même genre de vie ; le ciel
 n'est pas le même. Me voilà tout dépaysé et avec l'ennui qui
 m'envahit de toutes parts et ne me laisse aucun repos. Pourvu
 10 que ma pensée ne vole pas ^à au-delà du séminaire tout marche
 assez bien, mais le cœur trop souvent la pousse ^à au-delà et c'est
 alors qu'elle revient m'apportant l'ennui. Aujourd'hui cepen-
 dant, l'ennui commence à m'évacuer après les rudes combats
 que je lui ai livrés hier. Je viens d'envoyer quelques mots à
 15 ^à chez-nous²²¹ et déjà je voudrais lire la réponse. Dans deux
 mois et demi on se reverra* leur écris-je et cette espérance me
 sert de cuirasse contre le découragement. Oui on se reverra
 mais que d'ici là le temps va me paraître marcher lentement !
 Qui pourrait compter les liens qui me rattachent à mon foyer !
 20 Là seulement la vie a pour moi des charmes et hors de là tout
 m'est tristesse, dégoût, mélancolie. S'il m*arrive par excep-
 tion, de boire à la coupe du bonheur il s'y ^à mêle toujours quel-
 que goutte de fiel²²². Ici pourtant je compte de vrais amis* dont
 j'entretiens l'amitié, en qui je me repose sûrement et pourtant
 25 j'ai toujours du noir au fond de l'âme. C'est peut-être que je ne
 vais pas chercher la consolation à la source véritable, je ne sais
 pas puiser au bon endroit. Je me/ voudrais plus chrétien. Ah ! 71
 si mon âme avait la piété d'une Eugénie de Guérin²²³, elle sau-
 rait par la prière se soustraire au poids de tristesse qui sans
 30 cesse l'accable. En vain je veux être joyeux mon cœur, mon
 âme tout s'y refuse et cependant il me semble que j'étais fait
 pour un sort plus heureux. Qui sera mon soutien ?

221. Voir I, n. 47.

222. Groulx parodie ici les vers 22-24 du poème « L'Automne » de Lamartine (*Pre-
 mières méditations poétiques*, XXXV : « Ce calice mêlé de nectar et de fiel !/ Au
 fond de cette coupe où je buvais la vie/ Peut-être restait-il une goutte de
 miel ? ») ; Eugénie de Guérin (*Lettres...* : 406) avait elle-même remanié ces
 trois vers de Lamartine et cette version, différente de celle de Groulx, est
 consignée dans le *Cahier de notes...*, I : 66ms, sous la rubrique « Correspon-
 dance d'Eugénie de Guérin ».

223. La prière est partout présente dans son *Journal...* Elle confessera d'ailleurs
 (43, en italique dans l'imprimé) : « Je n'ai de calme qu'à genoux. »

1896-04-10

10 Avril La tempête a passé et le calme est revenu dans moi. Et comment résister aux charmes du dehors, à cette température si riante ? Là au moins, c'est le printemps. Voilà cinq jours que nous* avons temps charmant. Avec une guerre semblable la neige, faut espérer ne tiendra pas longtemps et bientôt nous pourrions voir pointer la verdure. Je regrette fort maintenant de n'avoir pas passé cette semaine chez moi.

1896-04-13

13 Avril — Aujourd'hui fête de Monsieur²²⁴ le Supérieur. Les démonstrations sont remises à demain, il y aura séance etc. Mais à plus tard cela, chaque chose en son temps ; nous en converserons demain. Parlons des nouvelles du jour de l'actualité, du printemps par exemple. Voilà²²⁵ le bonhomme hiver en pleine retraite. Printemps et Zéphyr le harcèlent de toutes parts, lui font une guerre sans merci et plus d'un accroc apparaît déjà dans le blanc manteau. Bientôt Printemps sera vainqueur sur toute la ligne et* il nous arrivera, faut espérer, frais, parfumé, ivre/ de joie comme toujours. Dès longtemps l'attendaient nos poètes en herbe pour chanter fleurs et verdure. Cette semaine, je n'en doute pas, verra éclore bien des poèmes et Pégase aura fort à faire pour transporter ces glaneurs dans les champs de l'idéal. Pour moi j'avais du printemps une soif, mais une soif auprès de laquelle n'était rien celle de Tantale. Pour poétiser aussi, dira-t-on ? Non pas. Le printemps ne fait pas poète bien qu'on ait dit²²⁶. D'ailleurs depuis que j'enfourchai Pégase pour la première fois* j'ai jugé bon de me perfectionner dans l'équitation avant de remonter le rétif animal. J'avais soif du printemps parce que j'ai soif de santé. N'est-il pas permis à un malade d'espérer que le soleil d'avril lui rendra forces et santé. Eh quoi ! le soleil qui répare la nature, fait germer la vie là où la mort avait apposé* son sceau, ne peut-il pas restaurer une petite machine humaine. Quand la vie coule à pleins bords partout, n'y aurait-il moyen d'en détourner quelque mince filet pour soi ? Mais voyez donc

224. Joseph-Herménégilde Cousineau.

225. Groulx présentera une autre version de ce texte, intitulée « Le Printemps » comme composition française le mois suivant, composition qui sera portée au Cahier d'honneur. Voir Notex.

226. Chez les Anciens, le printemps était consacré aux Muses et aux Grâces.

c'est si beau, si joyeux le printemps ! Tout convie à la joie et la joie éclate de partout et ce n'est plus qu'un enchaînement de charmes* se succédant sans cesse. En premier lieu c'est avril et la neige qui s'en va ; les promenades sur la croûte, si pleines/ 73
 5 de poésie, mais qu'on ne fait pas ; c'est la verdure qui commence à pointer, c'est la feuille qui va peindre la forêt du vert le plus tendre ; ce sont nos jeux qui s'organisent. Ballon, Grande Thèque, Milice²²⁷ etc. Puis c'est Mai, le mois des fleurs, avec sa dévotion si riante²²⁸ : le mois de Marie si particulière-
 10 ment aimé dans nos campagnes²²⁹ ; le mois de Marie où l'âme s'élançait vers Dieu avec le parfum des fleurs. Puis enfin c'est Juin le mois de l'attente qui n'est pas sans charme puisqu'on ne vit que d'espérance. N'est-ce pas que tout cela doit exercer une influence salutaire sur le tempérament ? Le climat enchan-

227. Les sports d'équipe faisaient partie intégrante de la formation au Petit Séminaire. À la fin des années 1894-1895 et 1895-1896, on offre même des prix « pour l'encouragement des jeux et de l'exercice du corps » (*Année scolaire 1894-95* : 10 et *1895-96* : 14). En été, on joue au ballon, à la balle au mur, au baseball appelé également Grande Thèque (selon les *Annales...*, VII, 10 (juin 1893) : 312) et, en hiver, ce sont le jeu de crosse, les promenades en raquettes et les glissades (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 258). Il existe deux milices, l'une pour les aînés, l'autre pour les cadets (jusqu'en Versification). Dès le mois de mars, les miliciens, « sous les regards de paternels lieutenants et de doux capitaines, évoluaient dans les salles, armes aux bras, le regard en feu, prêts à donner leur vie pour la patrie » jusqu'en juin, alors qu'à la fête des jeux (voir I, n. 288) ils paraissaient et allaient présenter les armes « en face de la demeure du maire qui souriait au bataillon scolaire ». C'était là « un excellent exercice [...] pendant les mois du printemps », qui « a reçu son coup de mort au cours de la grande guerre. La gymnastique l'a remplacée quelques années, puis tout est disparu » (*ibid.* : 258-259, 277, 155, 179 ; voir aussi *Mes mémoires*, I : 60 et I, n. 248). Groulx ne participait guère aux sports, peut-être à cause de sa santé délicate (voir I, n. 93), mais aussi de son manque d'intérêt (voir texte du 4 mars ; I, n. 107 ; *Cahier des notes [de conduite]* (1887-1894) et (1894-1900) (ANQM, SST, #76), où on retrouve parmi le relevé de ses « peccadilles » le reproche : « ne joue pas »). Il fonda, avec Gédéon Rochon et Septime Laferrrière, le club des « Greens », une « association de baseball et de ballon » (voir texte du 27 mai 1899 et IV, n. 20. Groulx était « receveur », lors des parties de baseball auxquelles il participa au collège (Madeleine Dionne, « Notre chanoine », *l'Action nationale*, LVII, 10 (juin 1968) : 1031).
228. Voir Eugénie de Guérin, *Lettres...* : 103, qui a inspiré ce passage à Groulx. Une partie de cette lettre est consignée dans son *Cahier de notes...*, I : 66-67mss.
229. Au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, pour favoriser « la dévotion à Marie [...] on installa dans le jardin au fond des cours, sous un joli petit kiosque couronné de verdure et ombragé de grands arbres, un piédestal élevé. Chaque année, en mai, on venait y placer une statue de la Vierge. Marie bénissait et protégeait les jeux de ses enfants, et les enfants, chaque jour de mai, lui disaient leur reconnaissance et leur amour ! » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 145-146.)

teur du printemps me guérira ; j'en conserve l'espoir, car il y a dans cet air qu'on respire, dans ce ciel bleu qu'on regarde, un quelque chose qui pénètre jusqu'au plus intime de l'âme, qui vivifie, qui fait renaître. Je le sens au changement qui s'accomplit¹ au-dedans de moi-même. Là, c'est toute* une révolution. A l'étude maintenant, je me sens plus d'ardeur, plus de goût pour la composition. Dans mon cerveau, comme au dehors, le dégel se fait et la pensée coule d'un jet plus libre²³⁰. A la chapelle, mon âme a des élans qu'elle ne se connaissait pas ; ma prière se sent des ailes et c'est là l'œuvre du printemps. 10

1896-04-15

74 15 20 25

15 Une température du midi avec un ciel pâle comme un visage après la fièvre, pour dire à la façon d'Eugénie de Guérin²³¹. Au lendemain/ d'une fête²³² (qui ont déjà pour nous l'influence du pavot) il n'est pas de temps plus assoupissant. Mais parlons de la fête ; elle m'a laissé tant d'impressions. On a joué hier, une tragédie de l'abbé Proulx ayant pour titre : Edouard le confesseur, roi d'Angleterre²³³. Le drame faisait revivre la figure la* plus sympathique, la plus chrétienne du trône d'Angleterre. Albion en était à son* âge de lumière et de foi, et Rome encore la couvrait de son égide immortelle. C'est donc un drame éminemment catholique ; le héros en est catholique et* le dénouement* a pour objet le triomphe de la vertu. Maintenant, si cela te plaît, fais un bond par-dessus les siècles passés et nous en viendrons à l'année, 1041, alors qu'un soulèvement national des Saxons conduits par le comte Godwin mit fin à la domination étrangère et que les Danois quittèrent l'Angleterre pour n'y plus revenir. Ce-

230. Eugénie de Guérin développe une métaphore semblable dans *Journal...* : 27-28. Groulx a relevé cette citation dans son *Cahier de notes...*, I : 112ms.

231. Dans *Journal...* : 79 var.

232. Pour le programme de cette fête, voir [*Programmes des séances*] (ANQM, SST, #92).

233. Tragédie en cinq actes, écrite au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse et signée Joannes Iovhanné. Deux copies manuscrites de cette dramatique nous sont restées (ANQM, SST, #94) dont l'une (cahier 12) semble le brouillon de l'autre (cahier 11). La copie brouillon, signée J.-B. Proulx, est constituée de deux cahiers et portait initialement le titre de *Saint-Edouard*, raturé. Le texte est daté de 1880 et comporte de nombreuses ratures. La copie propre est rédigée en un seul cahier et porte le titre qui est resté. Elle est signée Joannes Iovhanné. C'est sous ce pseudonyme que le texte sera édité : *Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre*, Montréal, Beauchemin & Valois, 1880, 106 p. : 1897, 98 p. Voir DOLQ I : 207-208.

pendant* au moment où se déroule le drame, la domination dure encore et Canut le Grand occupe le trône mais* est mourant. Deux princes Edouard et Alfred, fils de l'ancien roi Ethelred II accourent de Normandie le lieu de leur exil pour* revoir leur mère Emma, maintenant épouse de Canut, et mère de Suénon, enfant de huit ans, qui doit succéder à son père. Les deux princes sont reçus froidement, on les enferme et pendant la nuit on introduit dans leur chambre deux assassins suscités par le comte de Kent Godwin* qui espère la régence après la mort de Canut./ Son intérêt par conséquent lui commande la mort des deux princes. Godwin* échoue ; Alfred seul est blessé. Alors on tente une nouvelle perfidie : le poison. Edouard en croyant donner à son frère dévoré* par la fièvre, une eau rafraîchissante lui fait* boire la mort. Maintenant, pour arriver à ses fins scélérates, Godwin* veut arracher à Edouard une résignation de ses droits à la couronne d'Angleterre. Edouard refuse avec une fermeté admirable ; rien ne peut le fléchir pas même la menace de la mort*. Godwin* entre dans une sombre colère et l'envoie à la mort sous la conduite de Sweyn. Déjà il s'applaudit du succès de ses manœuvres, lorsque soudain, Leofric et Siward, comtes de Leicester et de Northumberland, qui ont fait l'assaut* du château pour délivrer* les princes, faisant irruption dans le palais s'emparent de Godwin. Sweyn, converti, vient annoncer qu'il a sauvé la vie d'Edouard. Edouard apparaissant sur la scène est salué roi par ses libérateurs. Voilà en résumé l'historique de* la pièce. Maintenant si tu me suis dans quelques détails, j'essaierai de te faire une espèce d'analyse du drame. Ne t'attends pas à une dissection du morceau à la Sainte-Beuve²³⁴. D'ailleurs je n'écris pas à la diable pour l'immortalité²³⁵ et je m'oppose à ce que mon jugement soit celui de la postérité. Allons d'acte en acte[.]

I Acte : « Il faut qu'ils meurent²³⁶. » Ces mots prononcés dès le début sont* le point culminant dans l'intrigue ; c'est Godwin qui les prononce./ Et jusqu'au dénouement l'on se demande incertain s'il parviendra à accomplir son forfait. Il prend ses mesures avec son* confident Sweyn, tout est prévu ;

234. Un mélange de biographie anecdotique et de critique littéraire.

235. Chateaubriand a ainsi jugé les *Mémoires* de Saint-Simon. Cette célèbre boutade de Chateaubriand a été souvent rapportée. Groulx l'a probablement lue dans l'introduction de Sainte-Beuve aux *Mémoires de Saint-Simon* (édit. M. Cheruel, Paris, Librairie Hachette, 1882) : xxiii.

236. J. Iovhanné, *Édouard...* : Acte I, sc. 1.

1. Léon Groulx, ca 1872, d'après un daguerréotype restauré par Armour Landry (seule photo connue). «Une photographie de lui sur verre, que l'on m'a brisée mais que j'ai longtemps conservée, me l'avait montré tel qu'il fut à vingt ans, ruisseau de jeunesse, beau, la figure vive, gaie, encadrée d'une abondante chevelure noire à larges boucles. Son enfance malheureuse n'avait guère assombri ce jeune homme pourtant plus à plaindre qu'un orphelin.» (*Mes mémoires*, I:18-19) Photographie : Armour Landry



2. Salomé (Philomène) Pilon, ca 1869, d'après un daguerréotype. «J'ai là, devant moi, un petit portrait de ma mère à vingt ans. Petit portrait sur verre, enchâssé dans un écrin noir à panneaux carrés, de trois pouces par trois pouces, fermé par un mince crochet de cuivre. Dans un encadrement en feuilletés dorés, elle m'apparaît debout, dans une robe pâle, attachée au col par une mince cravate, cheveux relevés, bras pendants, mains fines, modérément effilées, bien dégagées par des manchettes blanches. Je la vois un peu frêle, svelte, non sans élégance dans le maintien. Ce qui me frappe par-dessus tout, dans sa figure de jeune fille, dans ses yeux bien ouverts sur la vie, c'est la calme assurance, la





3



4

ferme sérénité, l'absence de toute trace de tristesse ou de désenchantement: triomphe du courage sur une adolescence plus qu'austère, sur une période de labeurs durs qui auraient pu broyer, endolorir cette vie fraîche, mettre aux lèvres de cette petite femme l'ineffaçable pli d'amertume.» (*Mes mémoires*, IV:94)

3. La maison familiale aux Chenaux, à Vaudreuil, ca 1900 (construite ca 1840). «Mais ces jours gris, oh! ils ne me vont guère – ils trouvent pour m'attrister un élément trop propice dans ce fond de mélancolie qui me reste encore quoique je fasse pour l'en chasser. Dans ces moments-là, je suis vite redevenu enfant – et comme le bébé quand il n'est pas trop content se réfugie dans les bras de sa mère, j'ai plus vécu aujourd'hui dans la maison blanche des «Chenaux» que dans la cellule monacale du Séminaire. Qui me dé-

barrassera de ce coeur d'enfant? Qu'y a-t-il donc entre ces lieux de mon enfance et moi-même? Je suis comme une plante étrangère croissant qu'avec peine sous un climat qui n'est pas le sien.» (*Journal* IV:46ms. – 26 octobre 1899)

4. La famille Groulx-Émond en compagnie de parents et de pensionnaires, été 1900.

1^{re} rangée, de gauche à droite: Albert Groulx, Honorius et Paul Émond, Adrienne Ranger, Cécile Émond, Hector Quevillon, Juliette Ranger (cousine)

2^e rangée: Hector Quevillon, Madame, Paul Quevillon (pensionnaires), Valentine, Charles-Auguste, Émilie, Sara et Flore Émond

3^e rangée: Onésime Boyer, William (Guillaume) Émond, Salomé (Philomène) Pilon et Lionel Groulx



5

«Nous autres enfants de la campagne, nous poussons à nos foyers des racines si profondes qu'on ne saurait nous transplanter sans douleur sur une terre étrangère. Il faut nous arracher violemment en brisant des fibres qui nous tenaient jusqu'au plus profond du coeur. La famille comme la paroisse c'est une petite patrie dans la grande et quand on part on n'emporte pas plus celle-ci que celle-là à la semelle de ses souliers.» (*Journal IV*: 31-32mss – 22 août 1899)

5. Souvenir de première communion de Lionel Groulx, avec son frère Albert et sa cousine Marie-Jeanne Ranger, 1886. «Ai-je vraiment compris toutefois la grandeur de l'acte que je posai le matin du grand jour? À distance, je me prends à en douter. [...] Une mésaventure m'arriva, du reste, qui humilia profondément ma précoce vanité et me gâta mon bonheur. Ma mère, toujours économe, ne savait trop en quelle vieille étoffe me tailler mon habit de communicant. Un colporteur vint à passer. Il exhiba un coupon d'une certaine toile finement carreautee en noir et blanc, où le blanc toutefois dominait. Ma mère acheta le coupon pour



6

presque rien. Et c'est ainsi qu'à l'église, parmi mes petits camarades de la Sainte Table, tous habillés de noir, je fis tache originale, trop originale. Longtemps, dans le secret de l'âme, il m'en resta un pli d'amertume. D'autant qu'en ce matin solennel, les Frères avaient décidé d'inaugurer une petite cérémonie: la lecture d'un acte de consécration des petits communicants à la Sainte Vierge. On m'avait choisi pour cette lecture. L'honneur n'était pas mince pour mes parents. Mais j'avoue avoir gravi les degrés de la balustrade avec un peu de dépit, me sentant par trop le point de mire de l'assistance, dans mon accoutrement presque aussi blanc que celui des petites filles.» (*Mes mémoires*, I:37)

6. L'Église Saint-Michel-de-Vaudreuil et le presbytère. «Mais ce fut autrement beau quand au débouchement de la



7



8

voie j'aperçus mon village avec son vieux clocher qui le surmontait de sa flèche rouillée. Comment rendre ce qui se passa alors au dedans de moi-même. J'étais comme un homme qui ayant été longtemps privé de la lumière, serait soudainement rendu à la clarté du jour.» (*Journal* II:70ms. - 19 mai 1897)

7. Le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse en 1883. «Huit années de camaraderie où l'on se témoigne la sympathie la plus vive et la plus empressée forment entre les compagnons d'une même classe, des liens qui ont la tendresse et la puissance des liens du sang. Et ce sont ces liens, je crois, qui ont pu mériter à nos collègues et séminaires le nom gracieux «d'Alma Mater», nom dont les écoliers eux-mêmes se plaisent à appeler la maison où se sont écoulées leurs années de jeunesse.» (*Journal* I:134-135mss - 13 septembre 1896)

8. Au milieu de ses compagnons de Syntaxe, 1892-1893. Bastien, Aldéric - Bernier, Ernest - Bertrand, Jean-Baptiste - Boileau, Émile-Napoléon - Bourgeois, Joseph - Boyer, André - Boyer, Onésime - Carrière, Emmanuel - Cloutier, Sylvio - Courso, Eugène - Couture, Wilbrod - Desjardins, Napoléon - Desroches, Léon - Dupras, Zénon - Émery, Alfred - Gaudet, François-Xavier - Gauthier, Joseph - Germain, Georges - Graton, Oscar - Groulx, Lionel - Hurlubise, Joseph - Kennedy, William - Laferrière, Septime - Lalande, Donat - Lalumière, Joseph - Landry, Joseph - Laurendeau, François - Lauzon, Clodomir - Lauzon, Rodrigue - Lavigne, Joseph - Leclair, Alphonse - Leclair, Jean-Marie - Leguerrier, Honorius - Longpré, Euclide - Lapineau, Édouard - Racine, Jean-Marie - Riopel, Anthime - Rochon, Gédéon - Roger, Adélard. (*Séminaire de Sainte-Thérèse. Année scolaire 1892-1893: 12-13*)

les princes seront poignardés durant la nuit et tout le monde ignore leur arrivée à Winchester. Dans cet acte surtout* s'esquisse le caractère de Godwin qui nous offre le tableau de l'ambition primant les grands devoirs de la religion* et de l'honneur. Une scène remarquable dans cet acte, c'est l'apparition des assassins « vrais démons sortis des gueules de l'enfer²³⁷ [»]. 5

II Acte — Leofric et Siward, nobles, comtes* fidèles au souvenir du passé,* nous donnent quelques détails sur les princes. « Je les ai trouvés, dit Leofric, dans un voyage que je fis en Normandie, parfaits* gentilshommes, beaux de corps, grands d'intelligence et nobles de cœurs. Edouard surtout, se distingue par une apparence de douce majesté et un air d'imposante distinction c'est un roi²³⁸ . » Les imprécations* de Sweyn, instrument de Godwin, sont vraiment touchantes*. 15
Sweyn nous présente le modèle de la conscience bourrelée par le remords, d'une âme dont la paix s'est enfuie, mais* qui devant l'intérêt n'a pas le courage de rompre avec* le crime. Il lui échappe ces paroles d'une vérité hélas ! trop* réelle : « quand une fois on a mis le pied sur la pente du crime, un premier pas en amène un second, le second, un troisième et ainsi de suite jusqu'à ce qu'enfin on ait atteint le fond de l'abîme²³⁹ . » En dernier lieu, arrivée des princes ; on les reçoit froidement, 20
77 pressentiments d'Alfred. Edouard/ s'efforce de le calmer.

III Acte — La tentative d'assassinat* échoue : Alfred seul est blessé. Mais Godwin ne se tient pas pour battu ; il aura recours au poison mais auparavant il veut arracher par ruse à Edouard une résignation de ses droits à la couronne en faveur de Suénon[.] 25

IV Edouard résiste avec une noble fermeté. « Dieu, la patrie, le devoir, l'honneur lui* défendent²⁴⁰ , dit-il, de signer cette résignation[»] et répond fièrement à Godwin étonné de l'audace avec laquelle il lui parle : « Vous n'avez donc jamais parlé à un roi²⁴¹ ? » Oswin, fils de Leofric, parvient à s'intro- 30

237. *Ibid.* : Acte I, sc. VII et VIII. Cet énoncé est composé à l'aide de deux répliques : à la sc. VII, SWEYN : D'où venez vous [...] ; SYNEWULF : Des gueules de l'enfer. À la sc. VIII, SWEYN : Vous êtes deux démons incarnés.

238. « Je [...] Normandie », remaniement de *ibid.* : Acte II, sc. I ; « parfaits [...] roi », Acte II, sc. I.

239. *Ibid.* : Acte II, sc. IV.

240. *Ibid.* : Acte IV, sc. I.

241. *Ibid.*.

duire en secret auprès des princes et leur offre des habits pour
 protéger leur fuite. Edouard refuse à cause de son frère ma-
 lade qui ne peut le suivre. Avant que le rideau se referme, nous
 assistons à la mort d'Alfred qui meurt empoisonné. Edouard
 5 en donnant à boire* à son frère lui présente le poison préparé
 par Sweyn. Désespoir d'Edouard[.]

V Acte — Que va faire Godwin ? le poison pas plus que
 l'assassinat n'a réussi. Edouard vit encore.* Godwin ne se*
 laisse pas déconcerter par son insuccès. Sur le refus du prince
 10 à ne pas [sic] signer l'acte^Γprésenté, il l'envoie à la mort sous la
 conduite de Sweyn. Le crime va donc triompher. Déjà Godwin
 s'^Γapplaudit de son succès mais il comptait sans la conversion
 de Sweyn à la cause d'Edouard. Leofric et Siward, renseignés
 par Oswin sur la véritable situation des princes, s'emparent de
 15 Winchester par un assaut et tombent sur Godwin/ au moment
 où il savourait son triomphe. Sweyn vient annoncer qu'il a
 sauvé la vie d'Edouard qui est aussitôt couronné par ses libéra-
 teurs en attendant le sacre solennel. Ainsi la vertu l'emporte et
 le vice est vaincu dans la personne de Godwin.

78

20 La représentation n'a pas été un succès hors ligne ; ce se-
 rait exagéré ; mais, toutefois chacun nous a paru assez content
 et en général tout a bien réussi. Les beautés du drame, d'ail-
 leurs, qu*^Γont fait si bien sentir certains acteurs, nous font fer-
 mer les yeux sur les petits défauts qui ont pu se glisser dans
 25 l'ensemble* de la représentation. Les rôles de Sweyn et de
 Godwin rendus par Arthur Papineau²⁴² et Adélard Fortier²⁴³
 sont à louer particulièrement. Quant au rôle d'Edouard, rendu
 par Alfred Langlois, ayant lu le drame avant la représentation,
 je puis dire que l'idéal que je m'étais fait du prince ne pouvait
 30 être mieux reproduit.

1896-04-17

17 Avril — Avril s'enfuit presque aussi rapi-
 dement que la neige. Dieu soit loué ! Le plus vite sera le

242. Joseph-Arthur Papineau, alors étudiant en Philosophie, avait aussi tenu le rôle du comte Clermont-Fonnerre dans la pièce *Louis XII* (voir texte du 19 février et [Programmes des séances] (ANQM, SST, #92).

243. Adélard Fortier, étudiant en Philosophie, avait aussi récité le monologue « La Chasse » de E. Crenet-Dancourt à la séance dramatique et musicale du 18 février 1896 (voir texte du 19 février et [Programmes des séances] (ANQM, SST, #92).

mieux ; et la classe des Belles-Lettres ne saurait se terminer trop tôt²⁴⁴. Une grave question s'agite dans l'air* ces jours-ci ; la rumeur se répand que nous n'aurions point de séance, les humanistes, cette année. La rumeur pourrait bien devenir réalité, surtout si un certain individu y met son nez. Espérons que l'appareil nasal de ce bon monsieur ne nous fera pas cette co-
 che-là et saura se tenir à l'écart. Heureusement une autre nou-
 79 velle plus consolante, et celle-là vraie, nous arrive./ Comme par les années passées nous aurons notre séance dans le mois de Mai probablement. 10

Les poètes, d'après mes conjectures, vont leur train de ce temps-ci. Au collège on n'est pas tout à fait indifférent à la poé-
 sie ; les poètes y pleuvent²⁴⁵. Tous ne volent pas bien haut, plusieurs, le grand nombre rampent ; ils sont comme les oi-
 seaux* qui volent chacun à leur hauteur : ainsi l'aigle planera 15
 au-dessus des nuages, tandis que l'alouette effleurera la terre. Ainsi sont nos poètes. Une nature de poète vient de se révéler*, s'il est permis de fonder des espérances sur ses dé-
 buts. Ce serait S...²⁴⁶ sans contredit, le plus beau talent litté-
 raire de la classe. Une composition en vers intitulée « Mon printemps »²⁴⁷ a été goûtée du professeur. 20

Viennent d'avoir lieu nos élections de* milices²⁴⁸ qui se font toujours avec un appareil solennel. Comme nous sommes

244. Voir texte du 7 mars 1896 et I, n. 200.

245. Voir texte du 1^{er} mai 1898 et Notex. Voir également II, n. 31.

246. Septime Laferrière, qui ne le céda qu'à Groulx en ce qui a trait à l'excellence scolaire durant les années de Méthode et de Versification (voir *Année scolaire 1893-94 et 1894-95*). Une lettre de Alfred Émery à Groulx, datée du 17 août 1895, laisse entrevoir une certaine rivalité entre les deux étudiants et la crainte d'Émery de voir Laferrière supplanter Groulx à la tête de la classe. « Tu sais, écrit A. Émery, que nous ne voulons pas de S.L. à la tête de la classe, et si par malheur il y parvient je pleurerai le reste de mes jours au collège de Ste-Thérèse. » (3-4mss) Mais, à partir de Belles-Lettres, la compétition sera moins serrée, peut-être à cause des absences prolongées de S. Laferrière cette année-là et les suivantes.

247. La composition de Groulx intitulée « Le Printemps », et portée au *Cahier d'hommeur*, est en Notex du texte du 13 avril. Groulx parle de cette composition demandée par Aristide Sauriol dans *Mes mémoires* (I : 52).

248. Allusion à la « Grande » et à la « Petite » milices (voir I, n. 227) ; on élit un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant pour chaque corps (voir *les Annales...*, X, 8 (avril 1901) : 162). « Chez les grands comme chez les petits, on m'avait élu capitaine de la milice, corps de cadets qui, chaque printemps, faisait les exercices militaires, était de toutes les fêtes collégiales et où le capitaine portait gravement l'épée » (*Mes mémoires*, I : 60). En plus des officiers du collège, la milice pouvait compter sur la direction et les conseils d'un sergent de l'extérieur pour quelques semaines d'exercices, couronnées par une « re-

dans une république, c'est le peuple qui élit les officiers ; non pas au scrutin secret mais par acclamation et bien souvent il suffit qu'un nom caressé d'un seul individu aille se loger dans l'oreille des autres pour que ceux-ci le crient bien haut. Puis on

5 assaisonne le tout de force discours où les encouragements tiennent une large part ; ou bien d'autres, qui n'ont pas même le courage de revêtir la livrée du soldat, nous arriveront avec une bordée de défauts* que leur œil* perspicace leur a fait voir chez nos militaires, et ce qu'il y a de plus in/sultant ce sont des

10 gens qui en milice auraient peine* à distinguer leur gauche d'avec leur droite. A mon avis il semble que la milice à Sainte-Thérèse n'est pas assez encouragée, pas assez appréciée*. Monsieur Jasmin²⁴⁹, aujourd'hui professeur de philosophie, nous disait l'an dernier, qu'autrefois et même encore de nos

15 jours, ceux qui se préparent à l'éloquence se livrent à ces exercices hygiéniques²⁵⁰ que nous faisons afin de se développer la poitrine, de dilater leurs poumons et ainsi donner à leur voix plus de force et d'ampleur. N'est-ce pas là une raison suffisante pour se faire soldat ? Qui sait si parmi la génération actuelle, il

20 n'en est pas quelques-uns, qui un jour au fédéral²⁵¹, devant les députés de la nation, devront revendiquer nos droits de catho-

80

vue militaire », présidée par un major « du département de la Milice » (*les Annales...*, VII, 10 (juin 1893) : 313 ; *ibid.*, IX, 9 (mai 1895) : 287).

249. Arthur Jasmin.

250. Le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse a été le lieu d'édition d'une brochure (voir ANQM, SST, #124) contenant une série d'exercices hygiéniques. Cette brochure est tirée de *Infantry Drill* (Part I, Physical Training, 1889) et traduite de l'anglais par Jihe Helle (Séminaire de Sainte-Thérèse, 1892, 24 p.). Nous y lisons sur la page couverture : « Quelques exercices hygiéniques pour soldats. En vente au profit de la compagnie de milice du séminaire. Prix : 05 cts. Encouragez la milice et la littérature térésiennne. » Cette brochure qui a reçu l'approbation du directeur contient également cette mention de l'éditeur : « Notre livre n'est pas enregistré. La reine a refusé de nous patronner. Son parlement ne lui permet pas d'encourager la traduction en français des exercices de l'armée anglaise. » Voir *les Annales...*, VI, 9 (mai 1892) : 279-280, où l'on a promu la vente de cette brochure. Quant à l'éloquence, elle tenait une place importante dans l'enseignement dispensé dans les collèges classiques. Groulx l'étudiera en Rhétorique et les pages du journal contiendront des remarques sur la voix des conférenciers invités (par exemple, voir texte du 25 novembre 1896). Voir *Manuscrit [...]* S. Corbeil : 91-93mss, un chapitre consacré à l'étude de la voix.

251. L'ami de Groulx, Gédéon Rochon, sera de ceux-là. Deux autres confrères de Sainte-Thérèse, Adélar Fortier et Honoré Achim, seront aussi députés à la Chambre des communes, de même que l'ancien élève devenu médecin du séminaire, Samuel Desjardins.

liques et de Canadiens français ? Espérons toutefois que le capitaine* Beauchamp²⁵² n'aura qu'à « frapper du pied le sol thé-résien pour en faire sortir des légions. »

1896-04-18

18 Ce matin bon nombre disaient : [«] dans 5
deux mois, à pareil jour il pourrait se faire que nous serions
plus joyeux qu'à cette heure même. » C'est aujourd'hui samedi
et l'on espère fort de sortir un samedi qui sera le vingt juin²⁵³,
vu que le mardi serait un peu trop tard pour ceux qui auront
subi l'épreuve du baccalauréat. *Utinam res ita se habeat*²⁵⁴ ! En 10
classe on voit de ce temps-là le genre épique en fait de littéra-
ture, ou comme disent les espiègles le genre à pic. L'étude des
81 grandes épopées/ nous procure des classes des plus intéres-
santes ; la cloche vient les terminer toujours trop tôt. Mon-
sieur le professeur²⁵⁵ nous arrive chaque fois traînant après lui 15
sa bibliothèque, pour nous lire des épisodes qu'il sait les plus
beaux parmi ces chefs-d'œuvre. Je connaissais déjà Homère et
Virgile²⁵⁶ pour en avoir traduit à satiété*. En versification
j'avais lu Milton et Le Tasse²⁵⁷, mais j'avais cru errer dans le
chaos tant tout cela me passait bien haut par-dessus la tête, 20
surtout cela est vrai de Milton. Mr Sauriol nous a lu quelques
pages de chacun. Dante²⁵⁸ ne m'a pas plu le moins du monde*.
Milton et Le Tasse ont su m'intéresser ; surtout Le Tasse avec
son héroïne : Clorinde, et en la voyant mourir baptisée de la 25
main de son vainqueur, j'ai eu envie de pleurer avec Tancrede
peiné de sa victoire. Mais si j'avais à donner la palme, je la don-
nerais à Klopstock²⁵⁹ ; je me suis épris de la plus grande sympa-
thie pour son pauvre infortuné* Abbadona. D'après le juge-

252. Eugène Beauchamp, élève de Philosophie, a tenu le rôle du Sénéchal dans l'opéra-comique *la Cloche d'argent* (voir I, n. 62) lors des séances dramatiques et musicales des 2 janvier et 18 février 1896 (voir [Programmes des séances] (ANQM, SST, #92).

253. La sortie aura effectivement lieu le 20 juin ; voir texte du 18 juin 1896.

254. *Plût à Dieu que la chose se fasse.*

255. Aristide Sauriol.

256. *L'Iliade, l'Odyssee* (voir note I, n. 63) et *l'Énéide* (voir I, n. 34).

257. *Le Paradis perdu* et *la Jérusalem délivrée.*

258. *La Divine Comédie.*

259. *La Messiade.* Dans ses *Notes sur l'histoire de littératures étrangères* [ca 1903-1906] : 9ms., Groulx rectifiera son jugement sur l'œuvre de Dante : « Jugement : Une des œuvres les plus sublimes qu'ait créées le génie humain. » Pourtant, dans sa lettre du 10 mars 1901 (2ms.), Sylvio Corbeil avait mis Groulx en garde : « Quant à la lecture du Dante : tu t'abuses je crois. Pour moi j'avoue que je ne le goûte point, parce que je ne le puis comprendre. Je te verrai j'espère avant

ment du professeur c'est ce qui a été conçu de plus touchant en fait d'épisodes.

1896-04-20

20 Plus que deux mois probablement, mais
5 que c'est long ; il me semble que le temps ne marche pas.
Quinze jours ne se* sont pas encore écoulés* depuis que j'ai
laissé chez moi.

1896-04-22

22 — Encore de la neige par un vingt-deux
10 d'avril. Le Bonhomme Hiver reviendrait-il à la charge ? Ou
plutôt je crois qu'il aura adopté le mode de guerre des anciens
Parthes* et il nous lance ses derniers traits tout en fuyant.
Nous n'avons pas encore pris nos rangs à la cour, cependant
15 en certains endroits nous pouvons/ nous promener tout à lo-
sir. Il fait aujourd'hui un vent d'automne avec un ciel aussi
triste ; température un peu désenchantante après celle de ces
jours derniers. Quelquefois le soleil perce le voile des nuages
et nous sourit mais* mais c'est pour se laisser voiler aussitôt.
20 La verdure pointe à peine et aux arbres on ne leur voit encore
que des bras dénudés portant des boutons à peine visibles.
Que fais-tu donc printemps ? Sais-tu qu'avec ces parures som-
bres plutôt dignes de l'automne, tu ne ressembles guère à ce-
lui que les poètes nous représentent, frais, parfumé et cou-
ronné des fleurs les plus belles ?

82

25 1896-04-24

24 Une lettre des parents²⁶⁰ hier où l'on me
dit le printemps beaucoup plus hâtif que par ici. Ce serait dû,
d'après un physicien, à l'influence de la rivière, pour une rai-
son que je ne me rappelle plus. Ces bons physiciens,* possè-
30 dent si bien le ton doctoral qu'à la fin leur argumentation de-
vient un labyrinthe inextricable. Hier pour la première fois,
nous avons pris les rangs à la cour où l'on ne va que depuis une
couple de jours. Maintenant vive la joie ! Le temps va passer.

les vacances et je te donnerai une direction pour lecture. » Il se raviserait égale-
ment dans son appréciation de l'œuvre de Klopstock : « C'est la plus impar-
faite de toutes les grandes épopées » 46ms. Sur les épopées, voir aussi le ma-
nuel du P. Mestre, *Principes...* : 282-290 (voir I, n. 82).

260. Cette lettre n'a pas été retrouvée (voir I, n. 47).

Notre espérance de sortir le vingt de juin se raffermir considérablement²⁶¹. Les dernières nouvelles nous apprennent que les élections générales²⁶² ont été fixées au 23. Alors vu la circulation trop grande qu'il y aura partout, il faudra bien nous laisser partir avant ce vingt-trois, et alors probablement ce sera le vingt. En attendant vive le vingt de Juin ! 5

83 J'ignore s'il est écrit dans quelque coin du **Coran** que/ je doit faire partie de toutes nos associations²⁶³. Vraiment je commence à le croire. Jusqu'à ce jour aucune de nos associations ne peut ne pas se vanter de m'avoir compté au nombre de ses membres. Milice, Académie, discussion, Base-ball — ballon, cabinet de glissoire, j'ai laissé ma marque partout ; non pas une marque très profonde, une empreinte seulement. Me voici maintenant enrôlé sous l'étendard des «*Green grass cutters*²⁶⁴ ». Oh ! la belle association ! Elle nous procure les bienfaits d'une vie toute champêtre, presque patriarcale. On y cultive l'herbe et les fleurs et nous avons pour domaine le petit bois au feuillage si plein de senteur et les terrasses en face du collège, vastes tapis verts qu'émailleront dans quelques jours des petits bouquets jaunes des plus gentils et* que les barbares humains appellent : pissenlits. A-t-on jamais gâté d'un nom plus impropre une créatur[e]* du bon Dieu ? 10 15 20

1896-04-25

25 Samedi — Allons avril, hâte-toi. Déjà depuis trop longtemps tu nous ennuies ! Si quelque peu de charité avait accès à ton cœur, tu remettrais le sceptre à Mai, le charmant Mai, messenger de l'espérance enguirlandé de fleurs. 25

261. Voir I, n. 253

262. Voir I, n. 320 et n. 321.

263. Voir *Mes mémoires*, I : 60, où Groulx énumère les associations collégiales dont il fut membre.

264. Pour la période 1862-1874, l'abbé Joseph-Octave Godin avait créé « des jardins scolaires. Chaque classe eut son coin de terre à cultiver, et le jardin tout entier était sous la surveillance d'officiers qui composaient la « Confédération horticole » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 149). Cependant, pour la période pendant laquelle Groulx est étudiant, il ne semble pas qu'on ait continué ces jardins scolaires (voir texte du 19 mai 1897). La « Confédération horticole » a sans doute évolué selon les besoins du moment. Ainsi, en mai 1892, on choisit dix élèves pour aller chercher des arbres dans la forêt et les planter sur les terrains du Séminaire (*les Annales...*, VI, 9 (mai 1892) : 276-278). Les membres de la société dont Groulx fait partie semblent être responsables de l'entretien des pelouses et des fleurs, car c'est à cette époque qu'« on embellit [...] les pelouses » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 244).

1896-04-30

30 Voici lever ton dernier soleil, Avril ;
 quand il aura rougi l'Occident, tu ne seras plus ; moi aussi
 peut-être. Alors nous ferons ensemble le grand voyage de
 5 l'éternité. Ce qui s'appelle un soleil radieux, c'est bien celui
 qui là-bas est suspendu au bord de l'horizon comme/ une* 84
 grosse montre d'or. Imaginez maintenant ce qu'un soleil sem-
 blable doit amener de joie dans le cœur, surtout quand c'est
 Jeudi et que l'aurore qui paraît est celle d'un grand congé.
 10 Aussi ce matin, Pégase est plus rétif que jamais, pas même
 moyen* de **proser**. Le sujet de cette semaine nous transporte
 au pays des Espagnes sur les rives de l'Estramadure. L'empereur
 Charles-Quint, sur le bord de la tombe, conçoit le bizarre
 dessein d'assister à ses funérailles. Il* demande aux moines de
 15 St-Just ce dernier office. Le service est chanté. Peindre mainte-
 nant les impressions du vieil empereur couché dans son cer-
 cueil²⁶⁵ ... Avez-vous jamais sondé un abîme du regard ? Le
 vertige, n'est-ce pas s'empare de tous nos membres ? Ainsi en
 fut-il pour moi mis en présence* de ce charmant sujet* et le
 20 grand congé me sourit infiniment plus[.]

1896-05-01

1 Mai — Vendredi — Où prendrais-je des
 paroles pour peindre la joie que m'apporte ta première* au-
 25 rore ; c'est bien toi que je reconnais à ce soleil, à ce ciel bleu
 quelque peu pâle ; à cette brise embaumée mais fraîche qui ba-
 lance tout doucement les arbres en bourgeons près d'éclore.

O mai²⁶⁶ ! comme la fleur du sol est la parure.
 Et* son parfum de l'air fait la suavité,
 Ainsi quand tes rayons réjouissent la nature
 30 Tu fais du* doux printemps, la grâce et la beauté./
 Maintenant du printemps s'étalent les merveilles* 85
 Et déjà sur les fleurs butinent les abeilles.*
 L'oiseau pour gazouiller et la fleur pour fleurir
 Et la feuille de l'arbre et l'herbe pour verdir
 35 Attendaient anxieux, mois de mai, ta venue !
 Que ta première aurore eût fait blanchir la nue,
 Que ta première brise eût fait chanter les bois.
 Attendaient que Marie eût fait luire son mois !

265. Cette composition n'a pas été retrouvée.

266. Nous avons quatre autres versions de ce poème, qui a été présenté comme travail académique et porté au *Cahier d'honneur*. Voir Notex.

Et maintenant qu'a lui « l'aurore aux doigts de rose²⁶⁷ »
 Vois du grand univers la beauté grandiose.
 Tu fus, ô mois de mai ! choisi du Créateur
 Pour être de ses dons le plus pur réflecteur*.
 On dirait en tes jours, à contempler* la terre 5
 Que le ciel en a fait un immense* parterre
 Je vois à chaque pas l'image de mon* Dieu
 Et le petit ruisseau reflète le ciel bleu.
 De tes gentilles fleurs on dit que les archanges
 Se parent tout joyeux ; et divines phalanges 10
 Remontant au zénith, aux pieds du Tout-Puissant
 Vont offrir du lis le parfum* caressant.
 On dit* aussi (c'est vrai) que lorsque l'enfant prie
 Dans la pieuse église au doux mois de Marie
 Par un blond chérubin de l'enfant de Noël 15
 Sa prière est offerte à la Reine du ciel.

— — — — — /

1896-05-02

86 2 Déjà le premier mai passé. Le temps
 s'écoule vite dans la compagnie des muses. 20

1896-05-03

— 3 — Mai — Dimanche — Il est 9 heures
 du soir ;* la fenêtre est ouverte et une délicieuse fraîcheur
 vient me caresser la figure. Au ciel quelques rares étoiles et
 dans le lointain des* vagues rumeurs : une nuit faite exprès 25
 pour rêver des rêves d'or, pour rattacher ensemble les fils de
 souvenirs roses, pour rêver choses d'amour. Depuis* tantôt un
 jeune amoureux, attiré je suppose, par le charme de la nuit est*
 là accoudé sur* sa fenêtre ; ses yeux où l'on pourrait voir
 assez* facilement un voile de tristesse, plongent au loin ; oh ! 30
 j'en suis sûr il est bien loin de Ste-Thérèse ; sa pensée s'est en-
 volée vers le cher absent qui ne revient* plus ; il l'appelle dans
 son cœur, le gronde tout amicalement sur son retard : ce sont
 de ces grondements qui toujours sont plus prisés que les compliments
 les mieux tournés. Pauvre amoureux ! 35

267. Homère, *l'Odyssée*, premier vers des chants II, VIII et XVII ; Hésiode, *les Travaux et les Jours* (éd. Lehrs, v. 610). Cette image a souvent été reprise par les poètes français, notamment par La Fontaine (*Contes*, V, « Le Remède », v. 74-75) et par Fénelon (*les Aventures de Télémaque*, IV), deux des auteurs favoris de Groulx (voir I, n. 26 et *Mes mémoires*, I : 51).

1896-05-04

— 4 Mai — L'on vient de jeter à bas la clôture qui séparait les deux cours : ce qui a pour objet d'agrandir considérablement notre domaine. C'est bien peu de chose la
 5 disparition d'une clôture ; chez mon père, il en disparaît à tous les ans et peu m'importe. Ici au collège, c'est tout différent. Si un arbre ou toute autre chose disparaît, il me semble qu'avec lui disparaît tout un lambeau du passé. Quoiqu'il en soit je n'irai pas jusqu'à verser des larmes sur cette clôture infortunée. Et demain/ je me réjouirai peut-être avec les autres
 10 d'avoir un champ plus large pour prendre mes ébats et* de n'avoir pas la peine de sauter par-dessus au risque d'y laisser mon pantalon, pour aller chercher la balle de l'autre côté. 87

1896-05-06

15 6 Mai — Vent frais, ciel brumeux cet avant-midi, là, journée magnifique pour ceux qui peinent dans les champs, dans l'atelier ou ailleurs. Demain la fête au* sucre²⁶⁸. Disons en passant qu'elle ne nous* sourit guère et que je* n'y rêverai pas cette nuit ——— Encore tout au plus* 6 ½ semaines de la vie de collègue. Mai passe assez rapidement —
 20 Puisque j'en suis aux coq*-à-l'âne, pourquoi ne pas dire que dès longtemps déjà on nous a annoncé que notre séance annuelle serait renvoyée aux calendes grecques ; — c'est l'appareil nasal du Monsieur qui en est cause²⁶⁹. La Saint-Grégoire de Nazianze approche c'est le neuf, samedi prochain.
 25 Saint Grégoire de Nazianze est le patron des humanistes.

1896-05-09

9 Mai La Saint-Grégoire de Nazianze ! Conventum²⁷⁰ après bien des pourparlers. Mais je suis harassé de
 30 fatigue, à demain.

268. Généralement en mai, tout le collège se rend à la cabane à sucre pour se régaler de sirop, de tîre et de sucre d'érable. Cette journée fait partie des fêtes traditionnelles au Petit Séminaire (voir É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 155 et les *Annales...*, VI, 9 (mai 1892) : 277-278).

269. Voir texte du 17 avril 1896.

270. Le premier conventum fut tenu le jour de la Saint-Grégoire de Nazianze, le 9 mars 1885. Puis « la coutume des conventums [...] s'implante de plus en plus profondément. Les élèves d'une même classe, dans une fête à l'île Ducharme [...] se jurent fidélité et affection, avec promesse mutuelle d'appui moral, religieux et pécuniaire, dans le besoin. Ils partent du collège avec l'intention d'y revenir souvent » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 254, 278-279 ; Élie-J. Auclair « Nos directeurs et nos professeurs de 1880 à 1888 », *les Cahiers...*, II, 1 (novembre 1941) : 14-15).

1896-05-11

11 Mai — Pourquoi la grive²⁷¹ n'est-elle pas un oiseau poétique ? Elle est printanière, sa voix n'est pas sans mélodie ; son plumage vaut bien celui du rossignol. Son poste est sous la feuillée ; c'est* elle qui lance les der/nières notes le soir, et c'est elle qui ouvre le concert aux premiers rayons du matin. Pendant le jour, à travers la fenêtre de la classe, je la regarde courir de branche en branche ; comme elle est agile ! Et bien souvent j'ai oublié pour elle les leçons du maître, j'ai fermé l'oreille aux sermons de* Saint Ambroise, aux lettres pleines de charme et de délicatesse du Père Jérôme²⁷² *. Ma pensée s'attache à elle et la suit d'arbre en arbre. Que cherche-t-elle cette bonne grive ? Un endroit* sans doute pour bâtir son nid. J'accuserai ici un péché de mon enfance. Peut-être si elle pouvait me voir ne viendrait-elle pas voltiger ainsi sous ma fenêtre ? Enfant, j'étais un peu, comme on l'est tous à cet âge, dénicheur d'oiseaux. Et je m'en prenais surtout aux nids de grives. Tout nid découvert était impitoyablement détruit ; les œufs cassés et la couvée était faite captive et trop souvent fournissait festin au chat. Un jour en passant sous les arbres plantés devant la maison de mon père, c'était le printemps, voilà que j'aperçois de* pauvres grives en train de se façonner un nid. La femelle était là façonnant l'argile, tressant les pailles que le mâle lui apportait dans son bec. Tout content de ma découverte, je les laissai continuer leur ouvrage ; je voulais des œufs cette fois-ci. Quelques jours après œufs et nid étaient* en ma possession et rien* que quelques pailles pendaient à la branche. Les oiseaux s'étaient envolés* après mon attentat.

89 Quelques jours après néanmoins, en/ tendant chanter, j'aperçus sur la même branche, la pauvre femelle ; oui c'était bien la* même ; je la reconnus à sa voix plaintive, à la peur qu'elle témoignait à mon approche et cependant elle s'enfuyait lentement ; il y avait quelque chose de lourd, de faible dans son vol ; ses plumes étaient toutes trempées : elle me parut malade. J'avais beau la chasser elle revenait aussitôt faisant entendre son plaintif pie ! pie ! et toujours à l'endroit où avait été le nid. Tout le jour elle y resta, rêvant de temps à autre, la tête sous l'aile et* le soir je la trouvai* morte au pied de l'arbre. Oui* elle était bien morte ; je la ramassai doucement : j'étais peiné :

271. Sur la grive, voir les textes des 2 avril et 1^{er} juillet 1897.

272. Les textes des Pères de l'Église servaient à l'apprentissage des langues anciennes.

n'étais-je pas la cause de sa mort ? Cette aventure fit impression sur moi et depuis ce jour-là je ne crois pas avoir jamais détruit un nid d'oiseau.

Toi, la bonne grive qui sautille sous ma fenêtre, ne crains pas ; fais ton nid ; si j'y vais, loin de moi sera tout mauvais dessein ; j'irai* pour toucher, voir ces quatre perles bleues que* tu vas y déposer, pour étudier la confection de ton nid* et admirer la Providence qui^{ra} mis tant d'art dans un bec d'oiseau.

1896-05-12

10 **12 Mai.** Hier nous sommes allés au service funèbre de* Nazaire Dubois, père de notre professeur de Méthode*²⁷³. La levée du corps s'est faite à la maison du défunt. Que ça doit être triste mourir ainsi aux plus beaux jours du printemps. Le temps était enchanteur, tel qu'en peut rêver
15 une/ imagination de poète. Pendant que nous attendions à la porte,^{ra} au-dessus de la foule en deuil, chantaient de leur mieux deux joyeuses grives. Ici-bas la vie et la mort se coudoient sans
20 cesse !

Vive le vingt Juin ! c'est officiel.

20 Que j'aime, bonne grive, à te voir gazouiller !
Que j'aime sur la branche à te* voir sautiller !
Que j'aime à voir ton nid, balancé par la brise !
Que j'aime ton col rouge et puis* ta plume grise !
Que j'aime aussi* ce bec, auteur d'ouvrages d'art !
25 Que j'aime tes doux chants, le soir quand il est tard !
Que j'aime le matin, quand bien* seul j'étudie
Que j'aime entendre alors ta douce^{ra} mélodie !

Est-ce assez cocasse ? les muses ont-elles jamais compté adepte plus indigne ? Voici un fragment d'un autre de mes
30 poèmes qui* heureusement²⁷⁴ n'a pas vu son couronnement :

273. Nazaire Dubois.

274. Groulx fait peut-être allusion au fait que ce poème n'ait pas été jugé digne d'être inscrit au *Cahier d'honneur*, à l'encontre de certains de ses travaux, notamment « Lettre à ma sœur - Impressions de retraite » (voir I, n. 187) et « Le chant d'un petit colon » qui le sera (voir I, n. 279). « L'ange de la mort et l'ange du sommeil » est en effet un sujet imposé qui revient d'année en année. Pour 1896, c'est à Ernest Bernier que revient l'honneur d'inscrire le travail ainsi titré (voir [*Cahier d'honneur de Belles-Lettres*] (1882-1896) (ANQM, SST, #81, t. 6).

— L'ange de la mort et l'ange du sommeil —

Vers le soir d'un beau jour, sur leurs ailes rapides,
 Volaient sous le ciel bleu deux chérubins candides ;
 Ils allaient par la main, laissant derrière eux/
 91 Dans les brumes du soir, un sillon lumineux. 5
 Leur robe du couchant empruntant la lumière
 Flottait en plis soyeux, ainsi qu'une bannière,
 Effaçant en éclat le nuage vermeil
 Qu'au bord de l'horizon empourprait le soleil.
 Mais, laissant les hauteurs, au pied d'une colline 10
 Où murmure* un ruisseau, d'une onde cristalline,*
 Les deux blonds chérubins sont venus s'asseoir.
 C'est le calme au dehors et partout c'est le soir.
 Le laboureur, le pâtre ont gagné leur chaumière ;
 Tout chant*, tout bruit, s'est tu, bien loin dans la 15
 bruyère.
 Et le petit ruisseau, lui,* fait son cours plus lent,
 En autant que Phœbus sous l'horizon descend.
 Le lis, la primevère²⁷⁵ affaîssés sur sa berge
 Ont fermé pour la* nuit leur corolle* vierge. 20
 Alors un chérubin, voyant que c'est la nuit
 Que radieux déjà, l'astre d'argent luit,
 Propage du sommeil la divine semence
 Et le monde entier sous sa douce influence
 Semble n'exister plus ; c'est le calme, tout dort ... 25
 Etc. — Etc. — Etc. —/

1896-05-15

92 **15 Mai** — Dieu nous retardait* le prin-
 temps pour nous le faire plus beau, le peindre sur la terre avec
 des couleurs plus attrayantes. 30

1896-05-16

16 Mai — A une fleur de lilas²⁷⁵ —

O comme tu sens bon ! douce fleur du lilas,
 La première toujours quand ont fui* les frimas

275. Nous possédons quatre autres versions de ce poème présenté comme composition, avec « Mai » et « Le chant d'un petit colon », et inscrit au *Cahier d'honneur*. Voir Notex. Sur les lilas, voir texte du 19 mai 1897 et II, n. 107.

Nous offrant tes couleurs*, précieux don de Flore²⁷⁶
 Tu nous viens avec Mai, dès sa* première aurore,
 C'est le premier parfum que m'offre le printemps,
 Et la première fleur qu'on voit fleurir aux champs.
 5 Aussi penché sur toi, rêvant à la nature
 Admirant tes parfums, ta tige, ta structure,
 Longtemps, ô bien longtemps, j'aime à me recueillir*,
 Et je songe à ces jours où pouvant te cueillir
 J'avais ma liberté ; aux jours de mon enfance,
 10 Quand mon ciel était pur, la* craintive espérance
 Ne venait l'assombrir. Hélas ! tout s'est fané !
 Il ne reste plus rien de ce temps fortuné...
 Mais tu te fanes... fleur !... te voilà languissante ...
 Et* s'affaisse, pâlit, ta corolle odorante ...
 15 Songer* après cela, qu'aux fleurs nous ressemblons
 Qu'ainsi que ce lilas un jour nous fanerons !

L.-A. Groulx. 18 vers²⁷⁷ /

1896-05-17

17 **Mai** Charmante anecdote — On raconte 93
 20 le fait suivant sur feu le tsar Alexandre III²⁷⁸ et l'impératrice
 son épouse. Un jour un petit carrosse de gala fut amené à leur
 château de campagne. L'impératrice ayant pris place sur le
 siège en faisant mine de vouloir conduire, l'empereur aussitôt
 s'attela au timon* et fit le tour du jardin déclarant ensuite en
 25 riant « que c'était* plus facile à traîner que le char de l'État ».
 Après cet exemple, j'aime à me rappeler Henri IV le bon roi,
 se* promenant à cheval sur un bâton pour amuser ses enfants.
 Les Souverains*, malgré l'extraordinaire, le surhumain sous
 lequel ils* nous apparaissent quand nous sommes enfants,
 30 après tout sont des hommes comme nous : avec les mêmes
 goûts, les mêmes inclinations.

276. Inspiré de Jean de La Fontaine, *Fables*, IX, « L'écolier, le pédant et le maître d'un jardin », v. 11.

277. Le compte des vers indique que le professeur devait probablement exiger un nombre minimum de vers pour un sujet.

278. Alexandre III (1845-1894), tsar de Russie (1881-1894). Il est possible que ce monarque ait plu à une certaine élite cléricale et peut-être à Groulx, compte tenu de ses politiques antilibérales et de sa vision théocratique de la société. En 1894 et 1895, l'hebdomadaire *le Monde Illustré* a souligné la mort d'Alexandre III par une série de courts articles abondamment « illustrés » sur la Russie et les tsars. Voir aussi la première page de *la Presse* du 4 janvier 1896. Groulx a peut-être eu connaissance de ces publications (voir I, n. 332).

1896-05-18

18 — Une journée de nuages. C'est bien triste, mais je me console en songeant que dans deux jours, un* mois seulement nous séparera* du **20 Juin** ! Cette* unique pensée est un^r éventail qui chasse bien loin les noirs soucis, les* 5 ennuis et toutes les vicissitudes de la vie écolière.

1896-05-19

19 Mai — Aujourd'hui mardi — première composition pour les examens — ça commence à sentir la fin de l'année mais ça sent bien plus la version grecque. Il a plu 10 cette nuit et là c'est un ciel drapé d'^r épais voiles de nuages gris avec un vent frais qui/ rappelle les jours sombres d'octobre. 94

— Le chant d*un petit colon²⁷⁹. —

Il est là-bas où le soleil se couche
S'élevant sombre au grand horizon bleu*, 15
Un mont altier que le nuage touche.
Et qui le soir se couronne de feu.*

Il est là-bas où le soleil se couche
Baignant les pieds du géant de granit,
Et dont le cours au grand fleuve débouche, 20
Un lac uni grand miroir du^r zénith[.]

Il est là-bas où le soleil se couche
Au bord du lac, à cet endroit béni
Où l'Outaouais* au^r Saint-Laurent s'abouche,
Dans mon village un vieux clocher jauni. 25

Il est là-bas où le soleil se couche/
95 Qui s'élève, humble, à l'ombre du clocher
Non loin d'un champ, où se dresse* la souche
Un chaume, un toit ; c'est le mien, mon foyer.
— — L.-A. Groulx* — 30

279. Nous avons retrouvé onze autres versions complètes et quatre versions partielles de ce poème présenté également comme devoir et porté lui aussi au *Cahier d'honneur*. Voir Notex. Lorsque Groulx dit de ce poème qu'il est le premier (voir Notex G3), peut-être fait-il allusion au fait qu'il s'agit d'une première création spontanée qu'il a décidé de présenter comme travail académique, un jour que le professeur avait laissé aux étudiants la liberté du choix de leur sujet, contrairement aux vers précédents dont le sujet lui avait été imposé (voir I, n. 213 et *Mes mémoires*, I : 52). Groulx signale que son professeur Aristide Sauriol doutait que ces vers fussent de lui (*ibid.*, I : 53).

1896-05-20

20 Mai

Plus qu'un mois — sera-t-il long ; court ? Il sera ce que le fera le bon Dieu. Nous aurons ce matin la visite de M^{re} Langevin²⁸⁰, l'évêque du Manitoba ; le grand défenseur de la mino-

280. Louis-Philippe-Adélarde Langevin (1855-1915) se rend au Manitoba, en 1893, à l'invitation de M^{re} Alexandre-Antoine Taché, archevêque de Saint-Boniface, et il y devient curé de la paroisse St. Mary, à Winnipeg. Il est sacré archevêque de Saint-Boniface en 1895 et le demeure jusqu'à sa mort en 1915. Il joue un rôle central dans la controverse autour des écoles séparées du Manitoba. Celle-ci surgit en 1889-1890 lorsque le gouvernement Greenway adopte une loi abolissant l'usage officiel du français au Manitoba et le système scolaire double et confessionnel qui existait depuis 1871, grâce auquel les catholiques contrôlaient leurs écoles. Le gouvernement crée un département de l'Instruction publique avec un conseil jouissant de la pleine autorité sur les programmes, les manuels, les examens, la certification des enseignants et les exercices religieux permis dans ces écoles devenues non confessionnelles. L'anglais devient la langue d'enseignement. On se demande alors si une telle loi est conforme à la Constitution, compte tenu de certaines garanties accordées par la loi du Manitoba de 1870. La population catholique, dirigée et inspirée par M^{re} Taché tout comme par M^{re} Langevin, interjette appel dans les cours de justice et auprès du gouvernement fédéral. Ces appels cessent avec l'élection du gouvernement Laurier en 1896, et la négociation du compromis Laurier-Greenway de 1897. Ce compromis prévoit l'engagement d'au moins un(e) enseignant(e) catholique si le nombre d'étudiants catholiques atteint 40 dans une école urbaine et 25 dans une école rurale ; l'enseignement religieux par un prêtre entre 15:30 et 16:00 à la demande d'au moins 10 parents à la campagne et 25 dans une école urbaine ; enfin, la possibilité d'enseignement en français (ou en toute autre langue) et en anglais, selon le principe du bilinguisme, si au moins 10 étudiants parlent le français (ou toute autre langue). Voir P.L. Le Jeune, *Dictionnaire général du Canada*, II : 62-63 ; Adrien-Gabriel Morice, *Vie de M^{re} Langevin*, troisième éd., Saint-Boniface, chez l'auteur, 1919, xiv-398 p. ; *Mémoire secret de M^{re} Langevin, archevêque de St-Boniface sur la question des écoles du Manitoba*, Brochure dactylographiée, 27 p., FLG, # 1401 ; Thomas-Marie Charland, *le Père Gonthier et les écoles du Manitoba : sa mission secrète en 1897-1898*, Montréal, Fides, « L'Église du Québec », 7, 1979, 130 p. ; Lionel Dorje, *Introduction à l'étude des Franco-Manitobains*. Essai historique et bibliographique, Saint-Boniface, La Société historique de Saint-Boniface, 1973, 205-214 ; Lionel Groulx, « Les écoles du Manitoba », dans *L'Enseignement français au Canada*, deuxième éd., Montréal, Granger, 1935, II : 71-137 ; *Mes mémoires*, III : 21-36 ; Gilbert-L. Comeault, *The Politics of the Manitoba School Question and its Impact on L.-P.-A. Langevin's Relations with Manitoba's Catholic Minority Groups, 1895-1915*, thèse M.A. (histoire), Université du Manitoba, 1977, 286 p. : l'auteur a publié une partie de sa thèse sous le titre « La question des Écoles du Manitoba - Un nouvel éclairage », RHAF, 33, 1 (juin 1979) : 3-23 ; Lionel Groulx, « Documents inédits : Correspondance Langevin-Audet », RHAF, I, 2 (septembre 1947) : 274-277 ; Lionel Groulx, « M^{re} Adélarde Langevin, d'après une partie de sa correspondance », RHAF, I, 4 (mars 1948) : 569-594 (la correspondance est constituée de 62 lettres adressées au Colonel Alphonse Audet de 1892 à 1912, et con-

rité canadienne-française nous doit, après sa messe adresser quelques mots, sur la question des écoles, je suppose.

Monseigneur nous a parlé. Il m'a paru fatigué ; ce n'est plus le même feu de l'année dernière²⁸¹. Les ennemis de la foi ont mis le chagrin dans son âme mais il espère, et rien ne peut ébranler son espérance. « La foi triomphera, nous a-t-il dit en parlant, parce que la cause en litige c'est la cause de Dieu. »

Que penseriez-vous d'un individu qui vous soutiendrait que les Etats-Unis sont dans le Canada ; ou encore que les Etats sont au nord du Canada ? Et quand cet élève-là serait de haute classe ? *O tempora ! o mores*²⁸² ! Qu'il faut se méfier des apparences ! qu'il se cache d'ignorances crasses sous des dehors frappants ! Notre siècle est fertile en tels individus ; et cependant ce seront ces ignorants stupides qui ne craindront pas de prendre l'initiative dans les discussions. Pauvres gens, vous avez un extérieur d'un certain éclat ! mais si l'on ôte ce faux clinquant et* l'on vous pèse à votre juste valeur, que vous êtes peu de chose et que l'enveloppe qui vous couvre vous sied mal ! Faux savants, vous l'êtes. Vous avez été la plaie du dix-neuvième siècle et ce sont les demi-savants encore qui perdront le vingtième. La société minée*, par vous s'écroulera mais vous ne règnerez pas sur les ruines, vous serez enveloppés dans la catastrophe et ce sera là la honte, le châtement du monde coupable de s'être laissé mener à la ruine par vous.

On vient de m'apporter un petit rameau tout en fleurs ; quelques-unes à peine écloses ; c'est une branche de pommier. Elle sent bien bon ; c'est un parfum qui peut figurer avec avantage auprès de celui du lilas ou de la rose²⁸³. Je l'aspire et l'aspire encore avec délices ; quel dommage qu'elle ne garde pas ses couleurs, sa grâce*, ses parfums ! elle va se faner. J'en aurai presque de la peine. Une fleur nous réjouit dans notre solitude comme tout ce qui nous vient du dehors. Il y a un parfum*,

servées à la FLG). En 1912, M^{re} Langevin envoie une carte à Groulx à la suite de la lecture de son livre *Une croisade d'adolescents* (Québec, L'Action sociale, 1912, 265 p.). « Il y a là, dit-il, des élans bien admirables et une haute culture religieuse et intellectuelle qui me font honneur. »

281. M^{re} Langevin était passé au Petit Séminaire le 30 mai 1895 (*les Annales...*, IX, 9 (mai 1895) : 287-288).

282. Voir I, n. 89.

283. Jusqu'à la fin de sa vie, Groulx aura « un faible pour le lilas et les roses » (Juliette Lalonde-Rémillard, « Lionel Groulx intime », *L'Action nationale*, LVII, 10 (juin 1968) : 872 ; voir aussi II, n. 107).

plus précieux que celui que leur a donné la nature, que nous apporte les fleurs ; elles ont crû, se sont épanouies au grand air, à l'air, au soleil de la liberté et elles en ont le parfum./

1896-05-21

- 5 **21 Mai Jeudi** Un grand congé qui ne viendra plus ; il a été bien rempli ; température des plus favorables ; un jour de printemps embaumé. 97

1896-05-24

- 10 **24 Mai** — Les tristes choses* que j'écrirais ici, si je laissais parler mon cœur. En traçant ces lignes, je sens comme des flots d'amertume qui y montent pressés. Et ce qui redouble la noirceur de mon chagrin, c'est de songer à mes premières années de collègue — qui là m'apparaissent comme à travers une brume rose ;* elles ne m'ont jamais paru si belles ;
15 le passé se poétise avec les ans et bientôt ce n'est plus un souvenir, mais un idéal comme en conçoivent les poètes. Je voudrais que le passé me fût moins rose et que l'avenir m'apparût sous un aspect plus riant. Ah ! qu'il fait bon avoir de la santé !
20 Moi, je l'ai perdue²⁸⁴ ; c'est ce qui me décourage, m'anéantit. J'avais rêvé de me dépenser au service de tout ce qui est grand et beau et je ne pourrai rien faire ; je serai dans la société un membre inutile tout au plus.

L'avenir m'apparaît, triste, tendu de noir,
Le matin de ma* vie en fut aussi le soir.

25 1896-05-25

25 Mai — Il fait beau temps.

1896-05-26

- 30 **26 Mai** — Pauvre Millevoye ! J'ai pleuré avec toi ; mon âme en lisant « La Chute des feuilles²⁸⁵ », croyait y lire ses propres chagrins[.]/

284. Voir I, n. 93.

285. Charles-Hubert Millevoye (1782-1816) est l'auteur d'un recueil d'*Élégies* (1811) dont fait partie ce poème. Groulx a par ailleurs recopié ces vers dans son *Cahier de notes...*, I : 128-129mss. La transcription est datée du 26 mai 1896.

1896-05-27

98

27 Mai — Dimanche dernier nous avons

au milieu de nous le Père Campeau²⁸⁶ de la congrégation des Oblats. C'est un frère aîné et qui plus est c'est pour moi un coparoissien. Le bon Père qui a vécu près de douze ans parmi les sauvages du Nord-Ouest, n'a pas perdu sa gaîté d'autrefois ; il aime encore à rire et à causer. A la soirée de Dimanche, il nous a donné une petite conférence sur ses missions. J'étais loin de croire qu'il y eût des sauvages* encore si sauvages à notre fin de siècle. L'on ne manie plus le terrible tomahawk et le scalp des Visages-Pâles n'orne pas le wigwam du Grand Chef ; mais on ne laisse pas que de se tatouer encore, on accuse les blancs d'avoir usurpé les terres que leur avait données le Grand-Esprit, et des superstitions on en a plus qu'au temps des Brébeuf et des Garnier²⁸⁷. Malgré toute leur misère, ces pauvres Indiens se croient bien la première nation du monde ; à chacun son orgueil de race.* C'est un être* qu'à demi-civilisé ; le diable est encore là, et partout l'on aperçoit sa queue, comme disait le bon Père, ou mieux encore, ses griffes. L'idolâtrie n'est pas encore tout à fait bannie de ces contrées sauvages ; les* Indiens adorent le soleil, la lune, le tonnerre, qu'ils croient* être un oiseau. Voici un détail intéressant à ce sujet. Quand il tonne, nos Indiens pour éloigner* la foudre, fichent en terre un bâton d'un mètre environ au bout duquel ils adaptent un oiseau de bois ressemblant à une tourte. Au pied du bâton, ils déposent une/ petite pierre dont la moitié est peinte en rouge : ce rouge représente le tonnerre qui tombe en feu, et l'autre moitié non peinte figure le tonnerre qui parfois aussi tombe en pierre. Or comme nos Indiens croient le tonnerre être un oiseau, ils* supposent qu'il voit là dans cet oiseau et cette pierre, son image, son portrait ; et comme l'on éprouve tous une certaine joie à contempler ses traits, le tonnerre, croient-ils, ravi de cette délicatesse de leur part, les épargne tout naturellement. Ou bien encore ils feront fumer le dieu du tonnerre : s'il tonne et qu'ils aient du tabac, ils le lanceront au tonnerre en lui disant : « fume, tiens, mais ne tombe pas sur moi », puis tirant la fumée de leur pipe, ils en envoient

286. Théophile Campeau. Voir I, n. 328.

287. Ces deux missionnaires jésuites n'avaient pas encore été canonisés (ils le seront en 1930) ; mais ils jouissaient d'une renommée certaine dans l'histoire canadienne enseignée à l'époque et sans doute devaient-ils servir d'exemples pour stimuler le zèle religieux des jeunes collégiens.

aux quatre coins du monde pour demander que leurs parents et* amis soient préservés* de la foudre.

Le Père après nous avoir raconté une foule de traits curieux sur les mœurs de ses Indiens, mille aventures curieuses dont il a été le héros,* avoir dansé leurs danses, a terminé la soirée par quelques couplets de cantiques* sauvages. Et tous ensemble nous répétâmes les refrains faisant chorus avec le père. Après la conférence*, je l'avoue franchement, j'avais quelque velléité* pour les missions. La vie sauvage, celle du missionnaire dans les prairies, s'était faite si poétique* sous la parole du Père Campeau, avait pris un caractère si riant qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer cette vie pleine de croix pour le* corps mais aussi pleine de joies pures et de consolations divines pour l'âme./

15 1896-05-29

29 Mai

100

Songez-vous* le soir
 Quand il fait bien noir,
 Qu'une rare étoile
 20 Qu'un nuage voile,
 Aux cieux respandit,
 Dans l'obscur nuit ?
 Quand l'astre de l'ombre
 Gravit le ciel sombre,
 25 Projetant ses feux
 Aux mondes brumeux ?
 Quand loin dans la plaine,
 On* entend l'haleine
 Du vent qui gémit ;
 30 L'onde qui mugit,
 Déferlant en rage
 Sur l'humide plage ?
 C'est bien sombre, affreux,
 Presque rien, aux cieux ...
 35 O ! ces grands spectacles*
 Plus que les miracles
 M'enseignent qu'un Dieu
 Habite au ciel bleu./

1896-05-30

40

30 Mai —

101

Sitôt écoulé, mois des fleurs !
 Mes yeux, se remplissent de pleurs...

J'avais rêvé bien douce joie,
 Pour tes jours ; et là-bas je vois,
 A l'horizon pâle, un soleil
 Derrière, un nuage vermeil
 Monter dans la voûte azurée.
 Son orbe*

5

1896-05-31

31 Mai Le mois des fleurs a passé comme
 passent les fleurs et là-bas à l'occident, derrière un amoncellement
 de nuages, s'enfonce sous l'horizon le dernier soleil de
 mai. Il est pâle et colore à peine les nuages qui lui forment cor-
 tège. Que ce coucher ressemble peu à sa* première aurore ! Je
 m'en souviens, dès longtemps avant le jour, j'avais surveillé
 l'Orient. Bientôt des teintes jaunâtres commencèrent à paraître
 puis s'étendirent en s'enflammant ; elles s'allongeaient*
 dans le ciel ; enfin comme un cercle d'or apparut au-dessus de
 la noire ceinture d'arbres qui ferme l'horizon. C'était lui enfin,
 le soleil de mai ; oh ! il était bien d'or*, ce matin-là. A sa vue
 quelques rares étoiles qui restaient au firmament s'enfuirent
 comme effrayées et disparurent comme par enchantement
 dans les champs de l'azur. Puis le petit bocage s'égayait ; on/
 entendit des bruissements d'aile, des cris joyeux d'oiseaux se
 poursuivant sous la feuillée. C'était Mai. Chacun ravi, se pen-
 chait sur la fenêtre, pour admirer, pour jouir de cette belle na-
 ture qui s'éveillait : tous croyaient à la joie et avaient le cœur
 tout plein d'espoir. Mai n'a pas terminé comme il avait com-
 mencé. C'est après cinq jours d'un sombre d'automne qu'il
 nous quitte. On se serait cru sous le ciel gris d'Octobre ou de
 Novembre.

10

15

20

102

25

30

Que de fois les entreprises humaines ouvertes sous les
 plus brillants auspices, se terminent par une fin lamentable.

1896-06-01

1^{er} Juin — Il est six heures, du* soir, air un
 peu frais, mais du reste ciel magnifique, aussi pur que l'âme
 d'un enfant au berceau. Maintenant nous allons dévorer en
 peu de temps ce qui nous reste à vivre de la vie de collège.
 N'est-ce pas consolant de se dire dans* le secret de son cœur
 qu'on n'a plus que dix-huit jours d'attente* ? Demain c'est

35

grand jour de fête : fête annuelle des* jeux et pique-nique à l'île Ducharme²⁸⁸.

1896-06-02

- 2 Juin mardi** — Matin plein de fraîcheur ;
 5 la* journée promet les joyeuses heures. Nous irons donc à l'île.

1896-06-05

- 5 Juin** — Nous avons été à l'île comme il
 était convenu. La journée s'est passée* sans incidents bien re-
 marquables. J'ai cru même avoir remarqué que la fête avait
 10 beaucoup/ perdu* de sa vogue première et de son entrain 103
 d'autrefois. Le peuple écolier, le plus capricieux des peuples,
 hait les routines²⁸⁹. Et messieurs les organisateurs devront né-
 cessairement* amender leur programme, d'une manière assez
 radicale, s'ils désirent conserver de l'attrait à leur fête. Le site
 15 de la maison d'été²⁹⁰ construite à l'île, grâce à l'initiative du Su-
 périeur* actuel, est des plus magnifiques ; la façade regarde
 vers l'ouest ; elle est* tout ombragée d'arbres épais* qui y con-
 servent une fraîcheur perpétuelle ; avancée d'un vingt pieds
 environ vers* le bout de l'île, elle se mirerait dans la Rivière

288. En 1893, *les Annales...* décrivent la « fête annuelle des jeux » : « Une fête spéciale des jeux [...] n'est pas sans à-propos dans nos collèges : elle honore et manifeste le talent des joueurs ; elle consacre une exigence impérieuse dans la vie de tout homme d'étude ; elle stimule l'ardeur et le bon vouloir des élèves à s'adonner aux exercices corporels, dont la nécessité sera toujours sans conteste... » (VII, 10 (juin 1893) : 311-312). Le programme typique comprenait la « grande-thèque » (voir I, n. 227), des courses à obstacles, des concours athlétiques, une parade militaire mettant en vedette les cadets térésiens, de la musique et des chansons, une « illumination du bocage ». Ce congé a toujours lieu dans la première semaine de juin, à moins que la température ne le permette. Avant de quitter la terre ferme pour l'île, les étudiants assistent à une messe à l'oratoire Saint-Joseph (lieu de pèlerinage sur les terrains du séminaire, monument contenant les ossements du fondateur), s'arrêtent au pied de la statue de la Vierge de l'Hospice (voir II, n. 95), puis marchent à travers le village « fanfare en tête » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 258-259 ; voir aussi texte du 3 juin 1897).
289. Les programmes des fêtes (voir [*Programmes des séances*] (ANQM, SST, #92) comportaient en effet de nombreuses reprises. Groulx a par exemple vu l'opéra *la Cloche d'argent* à deux reprises dans cette seule année académique (voir textes des 4 janvier et 19 février 1896).
290. La villa « Mon repos » inaugurée par Joseph-Herménégilde Cousineau : « c'est le lieu de rendez-vous des grandes fêtes écolières ; c'est un séjour délicieux pour le professeur en vacances ; c'est une oasis où l'Ancien, pour un jour, se repose des tracasseries de la vie et des soucis du ministère » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 247 et *les Annales...*, IX, 10. (juin 1895) : 329).

des Mille Iles, dont le flot vient mourir à ses pieds. C'est un endroit on ne peut plus favorable à ceux qui aiment le frais et l'air pur des campagnes ; une retraite pour ceux qui, loin des bruits du monde, aimeraient à rêver poésie. Et pour Messieurs du Séminaire, il y a là assez d'air pur pour les remettre des dix mois d'air — plus ou moins parfumé — qu'ils auraient respiré durant l'année scolaire. 5

— Quel temps chaud ! une chaleur tropicale ma foi ! et qui amollit ceux mêmes qui prêtent le moins à cet effet. Chacun semble lourdaud et traîne à grand'peine sa lourde charpente, tel qu'un âne chargé de bouteilles, ou semblable à l'abeille volant vers la ruche toute chargée du suc des fleurs[.]/ Je laisse toute liberté, pleine et entière, sur le choix entre les deux comparaisons. — Les temps s'en vont bien vite pas assez vite cependant au gré de mon imagination, qui malgré la chaleur qu'il fait, se plaît à dépasser la marche du temps. Savez-vous où elle court comme cela ? Cette question n'embarrasserait guère un écolier ; chacun de nous en fait autant à la veille d'une fin d'année. Qui ne se forge un ciel particulier à lui pour les vacances ? Mais les rêves, les projets sont différents comme les individus et chacun nourrit ses illusions. 10 15 20

Il y eut hier un « match » de Base-ball entre les « Bingos » club exclusivement formé par les philosophes 1^e année et les « Confédérés » comprenant trois représentants de chacune des classes de Rhétorique, de Belles-Lettres et de Versification. La partie fut vivement contestée et très mouvementée. Les joueurs étaient dans les meilleures conditions et une certaine animosité qui règne entre les deux clubs a contribué pour beaucoup à rendre la partie des plus intéressantes. Un grand nombre de spectateurs sont accourus* du village. La victoire après avoir été vaillamment disputée est restée définitivement aux « Confédérés »./ 25 30

1896-06-06

Ce 6 Juin 1896.*

Adieu à mes humanités*²⁹¹

105

Adieu petites fleurs ! il me faut vous quitter.
 5 Déjà l'heure a sonné vacance²⁹²
 Et sous un autre ciel, je m'en vais habiter,
 Sous le ciel qu'a vu mon enfance.
 Mais là-bas au foyer, fidèle au souvenir,
 Vers ce fortuné coin de terre,
 10 Où vous croissez en paix*, mon cœur va revenir,
 Et souvent revoir son parterre.
 Vos parfums que j'apporte, aux heures* de dégoût,
 Se feront pour mon âme, un baume,
 Et j'irai vous cueillir dans les œuvres de goût
 15 Que la littérature embaume.
 J'aimais* auprès de vous, m'enivrant d'idéal
 Effeuille vos blanches corolles.
 J'aimais voir mes fleurs, au rayon matinal
 S'ouvrir comme autant d'auréoles*.
 20 Votre culture apprend à voler au ciel bleu ;
 A mon âme donnant une aile
 Elle me faisait voir*, quelques rayons de Dieu
 Sous la grande voûte éternelle.*/
 Que ne suis-je à ce jour, quand sous le frais^Γzéphyr,
 25 Pour la première fois encore,
 Je fus voir tout ravi, mes fleurs s'épanouir
 Au premier baiser de l'aurore ?
 Non, adieu chères fleurs ! il le faut ; c'est le soir
 Et demain dans la^ΓRhétorique
 30 Qui m'a tendu les bras, moi j'irai plein d'espoir,
 Balbutier l'éloquence antique.

106

Non, erreur ! pas adieu ! Mais je dis : Au revoir !*

Gros orage ! et je crains fort que le ciel ne tombe sur nos
 35 têtes. Ce qui arriverait assurément* s'il manquait de bases soli-

291. Nous avons retrouvé deux autres versions de ce poème. Voir Notex. Ces vers constituent probablement un sujet de composition académique car Groulx n'a pas aimé son année de Belles-Lettres (textes des 7 mars et 17 avril 1896).

292. Ce vers est emprunté au chant térésien *Cantate de la sortie* (paroles : Louis-Césaire Saché, s.j. ; musique : Félix Cicateri, s.j.), consigné dans É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 327. Cette cantate date de l'année scolaire 1848-1849, année du passage à Sainte-Thérèse de ces deux jésuites européens. Elle est encore chantée au moment où écrit Groulx (*ibid.* : 110-111). Ce même vers est utilisé dans *les Annales...*, VI, 10 (juin 1892) : 326.

des. On est venu* tout près de remuer ciel et terre. Un conflit est tout près d'éclater, mais un conflit effroyable. Quel « casus belli²⁹³ » a donc répandu l'esprit de sédition ? Un nouveau Pâris aurait-il fait captive une autre Hélène²⁹⁴ ? « La montagne en travail enfante une souris²⁹⁵ ». Il s'agit tout simplement de l'élection d'un petit conseiller de l'« Orphéon²⁹⁶ »[.] Croyez-vous la disproportion assez grande, assez énorme entre la cause et les effets ?* C'est qu'il s'est trouvé un être assez mesquin, assez stupide, assez insignifiant pour réclamer/ cette charge que les votes ont confiée à un autre, pour aller gueuser un honneur d'une aussi minime importance. Cet acte de la part de l'individu ne nous surprendrait guère si j'osais faire connaître son nom : ce serait trop d'honneur lui faire. Ce journal a pour tâche de recueillir les pensées intimes de mon âme et je n'en souillerai* point les pages d'un nom que j'abhorre.

1896-06-07

7 Juin Il a plu cette nuit et comme les probabilités* semblent l'annoncer, la* « Procession²⁹⁷ » n'aura pas lieu.

1896-06-08a

8 Juin — La* procession a eu lieu ; le ciel était bien un peu chagriné mais ne menaçait d'aucun orage. Nous avons défilé par les rues du nord du Village qui se sont prodiguées* les décorations ; de jeunes arbrisseaux enlevés à la forêt fermaient la voie de chaque côté et sous nos pieds des fougères répandues* faisaient éprouver tout le charme de la senteur des bois. Au-dessus de nos têtes* et sur les façades des maisons des banderoles multicolores toutes chargées d'inscriptions* flottaient sous le vent. Enfin mille autres* décorations de tous genres étaient là comme une preuve éclatante* de la foi sincère qu'ont conservée nos campagnes. Oui si la foi

293. *Danger de guerre.*294. Allusion à l'*Illiade* d'Homère. Cet enlèvement provoqua la guerre de Troie.295. Voir Horace, *Art poétique*, v. 139 ; Nicolas Boileau, *Art poétique*, III (cité par le P. Mestre, *Principes...* : 278 (voir I, n. 82) ; Jean de La Fontaine, *Fables*, V, « La montagne qui accouche ».

296. Voir texte du 5 juin 1898 et III, n. 97.

297. Il s'agit de la célébration de la Fête-Dieu, le premier dimanche de juin. Cette procession était suivie « selon l'usage », la semaine suivante, de « deux grandes processions : celle du Très Saint Sacrement et celle de la Très Sainte Vierge ». Voir *les Annales...*, IX, 10 (juin 1895) : 330.

se déracine peu à peu dans les grands centres canadiens ; si nos grandes villes s'endorment dans une in/différence voisine de l'irréligion et de l'impiété, dans nos bonnes campagnes* de la Province de Québec, du moins, l'on retrouve la foi naïve des* premiers temps de la colonie. La Province de Québec au Canada, c'est la vieille Armorique, la terre bretonne de la France. Sur ces deux contrées, l'on rencontre des âmes* aussi fières, aussi croyantes. Nous sommes en Canada ce que les Bretons sont dans la France et c'est parmi nous que se conservent les saines traditions du passé et c'est à nous particulièrement que les ancêtres ont légué leur culte de la religion* et de la patrie.

C'est un spectacle vraiment grandiose que de voir nos manifestations de catholiques ; de voir passer le Dieu des chrétiens* dans nos humbles hameaux. Au milieu de cette foule innombrable²⁹⁸ accourue sur son passage, pour lui faire cortège, l'on le voit s'avancer sous le dais doré, porté par un saint prêtre ; et les enfants tout étonnés, sans* comprendre toute la grandeur de cette démonstration, regardent le grand ostensor d'or qui rayonne au-dessus des têtes. Oh ! c'est vraiment une grande fête*. Toute la nuit qui précède le grand jour, à la lueur des flambeaux on en hâte les préparatifs. Les villageois* rivalisent entre eux à* qui embellirait* le mieux sa* demeure. Aussi les arches succèdent aux arches, les tentures/ les banderoles se croisent en tous sens. Que Dieu doit sourire avec* complaisance !

1896-06-08b

8 **Juin au soir !** Quand j'y songe plus qu'onze jours ! et puis « *valete studia* », *ite miseræ et lacrymæ* « *collegium relinquimus*²⁹⁹ ». Je voudrais avoir ma santé de l'an passé pour le* désirer avec encore plus d'ardeur ce temps de repos ; pour pouvoir prendre une part active aux travaux champêtres,

298. Le recensement de 1891 dénombre 1 666 h. au village de Sainte-Thérèse, celui de 1901, 1 541 h.

299. *Portez-vous bien étudiants, les larmes et les misères s'en vont, nous quittons le collège.* Dans *les Annales...*, IX, 10 (juin 1895) : 332. *Valete Studia* figure au programme d'une soirée dramatique et musicale, tenue le 19 juin. La pièce est présentée comme un chant d'écolier à l'unisson. Ce chant revenait dans tous les programmes des fêtes de fin d'année scolaire (voir [Programmes des séances] (ANQM, SST, #92).

et la santé d'ailleurs n'ajoute-t-elle pas une teinte dorée à tout charme qu'on goûte ?

Et la santé d'ailleurs, est-ce qu'elle n'ajoute
 Une teinte dorée à tout charme qu'on goûte ?
 Elle sait peindre en un mot, d'une fraîche couleur, 5
 Notre joyeux printemps, seul âge de bonheur ;*
 Comme elle sait flétrir*, aux beaux jours* de la vie,
 Les couronnes, les fleurs, que le jeune âge envie.
 C'est encor la santé qui fait notre ciel pur,
 Son inconstance encore en assombrit l'azur. 10

1896-06-10

10 Juin ! Que ne puis-je substituer un* 2 au lieu* du 1 de 10 et déjà nous aurions quitté* Ste-Thérèse voguant* à toute vapeur vers Montréal ; il* serait dix heures. Fera-t-il beau temps ? ... Il fera beau du moins, chose certaine, 15 dans nos cœurs et nos âmes. C'est l'essentiel./

1896-06-11

110 **11 Juin Jeudi** — Un mélange de printemps et d'automne ; le gris et le clair se côtoient, s'absorbent tour à tour, on dirait une lutte au ciel. Qui finira par l'emporter ? 20

Une escapade. Chose qui m'arrive assez peu souvent. Moi le fidèle, le minutieux observateur du règlement collégial, mon audace m*'a porté jusqu'à prendre la clef des champs. J'ai été courir par les landes fleuries, cueillir la fraise vermeille, me 25 coucher sous les hautes futaies et aspirer l'odeur des bois. En un mot j'ai fait une excursion « à la Chateaubriand³⁰⁰ » ; et je puis affirmer que jamais* la nature ne m'a révélé tant de beautés et de charmes, n'a provoqué de ma part autant d'admiration. Ce* petit ruisseau qui coule dans la prairie me remettait en mémoire de fraîches poésies ; les landes et les* plaines et les 30 collines étaient pour moi d'autres « Tempé³⁰¹ » que rafraîchissait l'haleine du Zéphyr. Et la forêt, mais une forêt non pas semblable* aux autres* forêts, quelque chose du plus charmant*, du plus poétique. Nous étions mon compagnon* Alfred³⁰² et moi au bord d'un ravin, assis sur un coussin 35 qu'avaient formé les feuilles desséchées des sapins à la cime al-

300. La critique du XIX^e siècle a particulièrement salué son talent pour les descriptions de paysage dont son œuvre abonde.

301. Virgile, comme la plupart des poètes anciens, a célébré la beauté de cette vallée grecque, située entre l'Olympe et l'Ossa, et dédiée à Apollon.

302. Alfred Émery.

tière. ⁵Au-dessus de nos têtes d'épaisses feuillées, à nos pieds encore des feuillées ; ¹⁰le ravin en était rempli, tout couvert* et cela lui donnait quelque chose/ de solennel et de mystérieux ; ¹¹¹ puis imaginez une brise légère qui animait le feuillage et donnait des* plaintes au bois. C'était beau ! ma muse déjà séduite menaçait de briser le frein et pourtant elle ne sait que ramper ; il lui manque des ailes pour s'envoler ¹⁵au-dessus de la terre ; trop heureuse si elle n'était* que la muse pédestre du poète Horace³⁰³ !

¹⁰ Ami*, pourquoi admiré-je tant la nature ?* — Tu* as goûté la saveur du fruit défendu³⁰⁴, m'a ¹⁵répondu mon confident.

1896-06-13

13 Juin **Samedi** — Je relis mes annales des années passées³⁰⁵ et cette lecture me charme, me captive. A ¹⁵chaque page*, à chaque ligne je rencontre des beautés que je n'avais pas même ²⁰soupçonnées quand* je les lus pour la première fois. Le séminaire nous façonne, fait son œuvre en nous ; œuvre insensible mais qui n'²⁵en est pas moins véritable. Mon intelligence se ³⁰développe, mon jugement se rectifie, les ailes poussent à mon imagination, je le sens tous les jours dans mes* lectures. Ma manière d'envisager les choses, n'est plus celle d'il y a trois ans, deux ans. De* jour en jour mon ignorance se fait plus immense à mes yeux et c'est là, dit le Professeur, la marque d'un progrès réel. Je veux bien le croire. Mais ²⁵pour revenir « à nos moutons³⁰⁶ », comme l'on dit vulgairement, nos/ Annales c'est une mine inépuisable des pensées les plus nobles et des sentiments les plus généreux. A titre de ³⁰preuve, j'en conseille la lecture, et à moins d'être dépourvu de tout sentiment, d'être d'un flegme plus qu'anglais, vous* en recueillerez des fruits précieux pour votre cœur et votre esprit. L'on sort de ces lectures plus raffermi dans le sentier du bien, plus épris du beau et plus rempli d'idéal en quelque sorte.

303. Allusion possible au fait qu'Horace emprunta au poète grec Archiloque l'iambe qu'il nomme « pied rapide » dans son *Art poétique*, v. 253.

304. Allusion à la *Genèse*, II, 17, III.

305. Voir I, n. 29. *Le Catalogue de la bibliothèque [...] 1912-1913* : 40ms., indique qu'au moment de sa rédaction, Groulx possédait quatre volumes des *Annales térésiennes* (1891-92, 1892-93, 1894-95, 1900-01). Ils font toujours partie de la collection de la FLG qui s'est enrichie de plusieurs autres numéros depuis.

306. Cette expression populaire est tirée de *la Farce de Maître Pierre Pathelin* (XV^e siècle) ; elle est utilisée dans *les Annales...*, VI (Supplément) : 25.

C'est la voix des aînés qu'on y entend. Parvenus au faite des honneurs par un sentier pénible, de là ils nous appellent à eux nous montrant pour exciter notre ardeur, la palme qu'ils ont cueillie pour prix de leurs* labeurs. En un mot, nos annales, c'est une ruche gracieuse où nos Professeurs, nos aînés³⁰⁷, exposent à nos intelligences les rayons de leur miel le plus pur. Ecoliers ne dédaignez pas de prendre part au festin de miel ; vous y êtes conviés et l'accueil sera cordial.

L'an dernier, à pareille époque, dans un moment de loisir, j'écrivais* ce morceau³⁰⁸ que je veux reproduire ici en entier à titre de souvenir. Je n*étais qu'un prosaïque* versificateur ébauchant quelques essais quand le travail faisait trêve*.[.]

« Elle va donc finir cette année scolaire ... Encore neuf jours ! Que c'est long, ajoute vivement le jeune écolier qui ne/ connaît pas encore la joie des vacances ! Neuf jours ! ... reprend d'un air pensif l'aîné qui va quitter les bancs du collège. Pour lui, le moment est venu* d'entrer dans la vie réelle de prendre part aux luttes de la vie. Je comprends son anxiété ; l'horizon qui s'ouvre actuellement devant lui, n'est pas fait pour le rassurer. Mais nous élèves de Troisième, ces graves pensées nous préoccupent guère encore. Les vacances !!! Voilà le seul désir qui fait battre nos cœurs, l'unique sujet de tous nos entretiens. Nous aimons à refaire ensemble dans nos causeries, le tableau du bonheur au foyer domestique ; à nous rappeler les joies écoulées, à rattacher le fil de nos souvenirs passés. Mais ce beau ciel des vacances que l'écolier se plaît à se forger, sera-t-il sans nuages ? Qui sait ce qu'il nous réserve ? Le ciel le plus pur souvent s'assombrit de lourds nuages et nous voguons sur une barque fragile. Et puis le bonheur sans mélanges n'habite pas aux rives de ce monde. Toutefois nous appelons de tous nos vœux le jour qui doit nous ramener au foyer chéri ».

1896-06-15

15 Juin Rien — mon attelage est rendu³⁰⁹[.]

307. Sur les principaux rédacteurs des *Annales...*, voir É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 254.

308. Voir texte du 11 juin 1895 et Notex.

309. Voir I, n. 88.

1896-06-16

16 Juin — Mardi — Je souhaite une aussi
 belle température/ pour Samedi prochain, le Grand Jour ! 114
 Hâte-toi tardive aurore. D'ici là faudra subir les examens qui
 s'ouvrent dès demain ; je les désire et les redoute. Mon congé
 du mois de mars m'a enlevé le temps nécessaire pour les bien
 préparer et ma cuirasse présente plusieurs parties faibles où
 l'ennemi pourrait m'atteindre*. N'importe affrontons-les en
 braves «*Audaces fortuna juvat*³¹⁰ ». Et si la victoire ne couronne
 10 point mes* efforts d'un impérissable laurier³¹¹, je pourrai du
 moins m'écrier : « Tout est perdu fors l'honneur³¹² ». J'entre en
 lice* dans quelques instants où je vais rompre une lance avec
 le* catéchiste Barthe³¹³, un adversaire qui n'est pas à dédaig-
 15 ner ; si vous parvenez à le terrasser, il lui reste toujours une
 arme quelconque pour vous tenir en respect.

J'arrive du combat, non pas tout couvert de sang et de
 blessures*, la* victoire m'a été facile³¹⁴ ; j'ai vaincu presque
 sans coup férir ; j'aurais préféré plus de chaleur dans la lutte,
 plus d'incertitude car à vaincre sans péril on triomphe sans
 20 gloire³¹⁵.

Impressions de cet après-midi. C'était le dernier congé cet
 après-midi et comme l'approche des vacances nous met un
 peu à tous la gaité au cœur, il aurait fallu nous* voir/ tout à 115
 l'heure. Nous étions devenus de vrais enfants de dix ans, riant
 25 à propos de tout et à propos de rien. Nous avons fait comme
 un retour de sept ou huit ans en arrière goûtant cette joie pure
 et franche du* temps où nous portions la culotte. Les plus graves
 se sont déridés et semblaient* les plus animés. Et moi tout

310. *La fortune favorise les audacieux.* Locution imitée de Virgile, *Énéide*, X, v. 284.

311. Évidemment, Groulx raffle une grande partie des premiers prix. Premier de sa classe, il est aussi premier en langue française, en langue latine, en langue grecque et en histoire moderne, deuxième en langue anglaise et en instruction religieuse. Mention honorable pour la bonne conduite. Voir *Année scolaire 1895-96* : 12, 15, 22, 23.

312. Paroles attribuées à François I^{er} après le désastre de Pavie. S. Rouleau les cite dans le même contexte des examens de fin d'année dans *les Annales...*, VII, 9 (mai 1893) : 271.

313. E. Barthe et Fabre, *Catéchisme du catéchiste ou explication raisonnée de la doctrine chrétienne* (quatrième éd., revue et augmentée, Paris, V. Sarlit et C^{ie}, 1886, 2 vol.).

314. La note de Groulx en instruction religieuse fut de 9/10 (voir *Année scolaire 1895-96* : 23).

315. Pierre Corneille, *Le Cid*, Acte II, sc. II, v. 433.

en y prenant ma part* de plaisir, je les regardais tout joyeux de les voir si joyeux. Il y a si longtemps* que je ne les ai vus* ainsi ! Et je songeais à* ces dissensions qui règnent parmi* nous. Nous devrions être tous frères et trop souvent, hélas ! une misérable rancune, un infâme point d'orgueil nous fait* ennemis. 5
Et quand tombera cette espèce d'aristocratie formée par ces gens qui croyant* avoir reçu une plus grande part d'esprit, affectent de n'avoir aucun commerce avec les autres*, et se res- treignent dans leur petit cercle d'élite ? Oh ! non, il n'y a point* d'entente désirable tant que durera cette division et 10 nous toucherons au soir de notre vie de collègue sans avoir joui* du plus doux* de ses charmes : l'amitié* du confrère.

1896-06-18

18 Juin — Jeudi — Et dire que c'est samedi qu'on s'en va et dire qu'il n'y a plus qu'un* jour d'ici-là ! Peut- on concevoir ce* qu'il y a de joie dans le cœur d'un écolier ?/ 15
116 Venez le voir à l'étude ce soir par exemple. Il tourne et re- tourne avec* une activité fiévreuse les pages d'un livre se pré- parant au dernier assaut de l'examen ; ailleurs, vous le voyez avec un livre ouvert devant lui mais son esprit en est bien loin ; 20 son imagination vogue dans le monde idéal, faisant les rêves les plus dorés pour les beaux jours des vacances. Ou bien en- core, se reposant sur ses lauriers, on le voit se laisser aller à toutes les douceurs du « farniente »[.]

1896-06-25

25 Juin* — En vacances et sous le toit pater- nel*. C'est une vie charmante. Plus cette ennuyeuse cloche qui vous tinte aux oreilles et qui le matin vous arrache du lit avant qu'Aurore ait même ouvert sa fenêtre. Mais, en toute liberté, on peut se confier à Morphée³¹⁶ * et poursuivre ses rêves 30 jusqu'à huit heures et voire même neuf heures. Désirez-vous faire une promenade ? Les champs sont là avec leurs moissons en herbe*, les prairies émaillées de fleurs champêtres, les haies capricieuses et les brises embaumées ; ou bien encore le bois s'offre à vous avec ses gaies chansons, sa fraîcheur, son om- 35 brage, ses bocages pleins de mystère, son vert tapis et les* voix qui chantent ou gémissent dans son feuillage. Ou si vous l'ai- 117 mez* mieux/ la rivière, une belle rivière « qui vous berce sur ses flots comme une mère berce son enfant³¹⁷ » est* là qui vient faire mourir son flot presque à vos pieds. Elle vous offre ses* 40

316. Voir texte du 21 février 1896.

317. A.-B. Routhier, *A travers...* : 15.

îles, petits nids de verdure qui semblent flotter sur ses eaux ; elle vous offre ses eaux, toujours limpides où vos traits se refléchiront comme sur la glace la plus unie. Parfois elle se laissera rider afin de vous permettre de déployer voiles au vent et de vous promener, tout à votre aise. Tels sont les charmes extérieurs du foyer ! Pour ce qui est de l'intérieur ça se goûte mais ça ne se dit pas. De tous les grands poètes*, les grands écrivains qui ont entrepris la tâche de peindre le bonheur domestique, quel est celui qui a pu donner à son tableau une ombre de vérité, quelque chose de la réalité. Tous sont plus ou moins fantaisistes. Ce que des ailes* d'aigles n'ont pu accomplir je n'irai pas le tenter avec mes ailes d'humble passereau*. Lamartine, le grand poète* de l'âme et du cœur, pour nous faire comprendre ce qu'avait été pour lui sa mère nous dit : « ma mère, c'était ma mère³¹⁸ ». Moi je dis : « mon foyer, c'est mon foyer », dans le même style./

1896-06-26

26 Juin — Vendredi — Voici que la poussière soulevée par les élections générales commence à s'apaiser. Et maintenant qu'il y a eu place pour la réflexion on envisage plus froidement la situation qui nous est faite par la chute du parti conservateur et le triomphe des libéraux. Le dernier résultat a éclaté sur le Dominion comme un coup de tonnerre³¹⁹. Le parti conservateur victorieux déjà depuis près de dix-huit ans, contre l'attente générale s'est vu battre cette

118

318. Sur l'attachement de Lamartine à sa mère (décédée le 19 novembre 1829), voir son « Commentaire » sur son poème « Le tombeau d'une mère » (dans *Harmonies poétiques et religieuses* (Paris, Hachette, 1907) : 261) ; sa lettre du 24 décembre 1829 à Sainte-Beuve et son discours de réception à l'Académie (1^{er} avril 1830), et *le Manuscrit de ma mère avec commentaire, prologue et épilogue* (Paris, Hachette, 1871). Groulx signale sa lecture de Lamartine en Belles-Lettres dans *Mes mémoires*, I : 65.

319. La campagne électorale fédérale de 1896, au Québec, porte largement sur la question des écoles au Manitoba (voir I, n. 280). Les libéraux, sous la direction de Laurier, écrasent les conservateurs au Québec en remportant 49 sièges sur 65, malgré le refus du chef libéral d'accorder des droits législatifs spéciaux à la minorité francophone du Manitoba. Cette victoire paraît d'autant plus spectaculaire que la majorité de l'épiscopat a appuyé ouvertement le parti conservateur. Cependant, au cours des deux décennies précédentes, le parti conservateur s'était de plus en plus identifié aux vues et aux intérêts des protestants de l'Ontario, voire des orangistes : situation qui avait culminé dans le procès et la pendaison de Louis Riel en 1885. Les conservateurs avaient refusé la clémence, mais des libéraux (F.-X. Lemieux, Charles Fitzpatrick et J.N. Greenshield) avaient assuré sa défense lors de son procès et des appels. Laurier et Blake attaquèrent vigoureusement le gouvernement con-

fois-ci d'une manière écrasante. L'Honorable Wilfrid Laurier³²⁰, chef libéral a conquis le pouvoir par* plus de vingt* voix de majorité et* a l'honneur d'être le premier Canadien français à* occuper la place de premier ministre au Canada depuis la confédération*. Grande gloire pour notre race et fasse Dieu qu'elle ne nous soit point préjudiciable ! On attend pour le pays une ère nouvelle. Les vainqueurs sont les défenseurs d'une politique presque radicalement différente à celle du vieux parti* ! Les trompettes libérales sonnent déjà par tout le Dominion l'heure de la délivrance* et de la prospérité. Avec mon* humble perspicacité, je ne plonge pas dans l'avenir cependant avec trop de confiance. Je redoute le programme des vainqueurs et d'ail/leurs un parti dont les organes sont presque unanimement anticléricaux et combattent le clergé sent, ma foi, beaucoup trop le XIX^{me} siècle³²¹.

servateur pour sa politique de répression à l'endroit des Métis. Le premier, en particulier, profita de la vague anticonservatrice qui déferla au Québec au lendemain de la pendaison de Riel. Ce dernier devint même un héros national, malgré les réticences du clergé. Tant en Ontario, surtout chez les orangistes, qu'au Québec, où Mercier canalisa le mécontentement antianglais, les conflits ethniques atteignirent une virulence exceptionnelle qui atteignit son sommet lors de l'adoption de la loi des biens des jésuites (1888) par le gouvernement Mercier. La crise des écoles séparées au Manitoba déchira les électeurs canadiens-français du Québec, tiraillés entre la promesse des conservateurs de restaurer les droits linguistiques et religieux antérieurs à 1890, et la popularité de Laurier, un des leurs, qui s'engageait à négocier un compromis. Voir Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain*, Montréal, Boréal Express, 1979, I : 269-276, 574. Voir aussi I, n. 321.

320. Voir « Mes souvenirs sur Laurier », dans *Mes mémoires*, I : 316-326. Sur Wilfrid Laurier, voir aussi *Wilfrid Laurier à la tribune (1871-1890)*, édit. Ulric Barthe, Québec, Turcotte et Ménard, 1890, xxxii-617 p. ; *Discours de Sir Wilfrid Laurier (1889-1919)*, édit. Alfred D. Decelles, Montréal, Beauchemin, 1920, 2 vol. ; Oscar Douglas Skelton, *Life and Letters of Sir Wilfrid Laurier*, Toronto, Gundy, 1921, 2 vol. et Toronto, McClelland and Stewart, « Carleton Library », 21-22, 1965, 2 vol. ; Joseph Schull, *Laurier*, trad. par Hélène J. Gagnon, Montréal, HMH, 1968, 530 p. ; Herbert Blair Neatby, *Laurier and a Liberal Quebec : A Study in Political Management*, Toronto, McClelland and Stewart, « Carleton Library », 63, 1973, xviii-244 p.
321. Groulx rapporte dans *Mes mémoires*, I : 317, qu'alors en Rhétorique « en la fameuse année 1896 », son professeur « l'abbé Sylvio Corbeil, un fort brave homme et un saint prêtre au surplus, s'affiche naturellement, comme tout bon clerc de l'époque, dévot conservateur. On imagine en quels termes, à propos d'histoire contemporaine ou sans à-propos, et au lendemain d'élections particulièrement orageuses, il abomine le chef libéral, responsable de l'échec du *Bill* remédiateur, de la chute du parti de la justice, hissé au pouvoir sur le cadavre de la minorité manitobaine. Nous vivons des jours de violentes polémiques. Dans son journal, le *Courier du Canada*, le justicier, le calme M.

1896-07-07

7 juillet Quelle date mettre ici ? Est-ce bien là la véritable ? Irai-je en bas m'en assurer auprès du calendrier ? Alfred [de] Musset préférerait faire une grosse faute de français plutôt que de recourir à son dictionnaire et fait une
 5 longue pièce de vers³²² pour nous faire part de cet incident. Et moi je ne veux pas descendre en bas et si mon cas a quelque analogie avec celui du poète français, l'on avouera qu'une date
 10 est quelque chose de* beaucoup moins important qu'une règle de syntaxe. Fort de cette logique je mets le 7 et vogue la galère ! En outre, je ne veux pas, confident, consacrer* toute une longue page à ce* fait minime à l'exemple de Musset. Lui avait

Thomas Chapais stigmatise proprement Laurier comme un traître à sa race et à sa foi. Virulences de plume et de paroles bien faites pour ne pas déplaire à nos esprits absolutistes de collégien. » D'autre part, dans son *Cahier de notes...* I : 22-23mss, sous le titre « Le parti libéral - Programme - L'« Avenir » - « Le Pays », Groulx cite un extrait de Laurent-Olivier David qui écrit que le nouveau parti était composé « de jeunes gens de talent », mais aux « idées trop libérales, trop avancées » qui « devaient nécessairement effrayer une société profondément conservatrice et religieuse ». « L'abolition de la dime, poursuit-il le vote des chefs du parti libéral en faveur des écoles mixtes, leur alliance avec Georges Brown, l'ennemi le plus acharné de nos institutions religieuses et nationales, les discours échevelés prononcés à l'Institut canadien et les écrits de la presse libérale en faveur de l'abolition du pouvoir temporel du Pape et du triomphe des idées nouvelles donnaient au clergé une raison de croire qu'en détruisant le parti libéral, il sauvait la religion et la société. » Et Groulx de conclure : « Tel était le programme du parti libéral à son organisation, tel que publié par ses organes « L'Avenir » et le « Pays ». Cependant, au moment où Groulx écrit ces lignes, *L'Avenir* (1847-1857) et *le Pays* (1852-1871) sont tous deux disparus, victimes des foudres de M^{gr} Bourget (voir André Beaulieu et Jean Hamelin, « Aperçu du journalisme québécois d'expression française », *Recherches sociographiques* 7, 3 (septembre-décembre 1966) : 316-317 et *la Presse québécoise...*, I : 157-158 et 173-176 ; Jean-Paul Bernard, *les Rouges. Libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, PUQ, 1971, *passim*). Lorsqu'il parle des « organes [...] anticléricaux », Groulx vise aussi presque certainement *la Patrie*, qu'il lisait à cette époque (voir texte du 27 juillet). Ce journal, qui tirait alors à environ 5 500 exemplaires, avait remplacé *le National* comme organe du parti. Son premier éditeur, Honoré Beaugrand, osa encenser la franc-maçonnerie (voir I, n. 336), que condamnait l'Église catholique. Craignant les effets négatifs de pareilles positions sur le vote catholique au Québec, les libéraux modérés et Laurier poussèrent Israël Tarte à acheter *la Patrie* en 1897. Peut-être fait-il aussi allusion à *Canada-Revue* (1890-1894), journal libéral radical, et à *l'Écho des Deux Montagnes* (1890-1892) rebaptisé *la Liberté* (1892-1895), disparus peu de temps auparavant, ayant survécu de peu à l'interdit de l'évêque de Montréal qui les frappa en 1892 (voir André Beaulieu et Jean Hamelin, *la Presse québécoise...*, II : 287-290, III, 240-241 et 245-248).

322. Groulx fait probablement allusion au poème dialogué « Dupont et Durand » paru dans *Poésies nouvelles*.

le talent de dire avec charme les riens moi je ne l'ai pas ce talent³²³ et d'ailleurs après une absence de 12 jours l'on doit avoir autre chose à se conter.

120 Déjà le bleu mois de juillet, le mois des* fruits³²⁴ en campagne ; déjà les vacances passablement rongées ; elles/ passeront et je me croirai encore au commencement. Que me disent 5
les jours écoulés ? Ma foi, je ne saurais* que dire. Le passé de mes vacances m'apparaît comme quelque chose d'indécis, de confus où je puis à peine distinguer quelques rares formes. Je m'amuse assez, bien* que nous ne soyons* pas aussi calmes et 10
libres que d'habitude au foyer. Nous avons sous le toit des pensionnaires³²⁵ qui ont fui l'atmosphère vaporeuse* de la grande ville pour venir respirer le frais de la campagne. Ce qui a eu pour effet d'augmenter la famille de cinq membres et de* 15
donner le joli total de* 17 personnes réunies quand le soir s'allonge sur les champs : presque une noce.

1896-07-09

9 Juillet Nous chômons aujourd'hui et la température ne saurait prêter plus à cela ; il fait une de ces chaleurs écrasantes* avec un ciel presque* totalement drapé d'une 20
petite couche de nuages blancs et dans l'air des vapeurs et sur la rivière un calme parfait : signe précurseur d'un orage prochain.

1896-07-13

13 Juillet. Les orangistes³²⁶ hier célébraient 25
l'anniversaire de la bataille de Boyne./

323. Groulx fait cette même remarque dans son texte du 10 février 1896. Voir I, n. 136.

324. Voir I, n. 364.

325. À la fin du XIX^e siècle, les Montréalais considéraient Vaudreuil comme la « campagne ». Les Émond offraient chambre et pension à des citadins qui voulaient jouir des avantages de la ferme.

326. L'ordre d'Orange, société anglaise d'abord secrète fondée en 1686, contribua à la Révolution de 1688 qui renversa le roi catholique Jacques II et le remplaça par sa fille protestante Marie et son mari, Guillaume d'Orange. Les orangistes tenaient leur fête annuelle le 12 juillet, anniversaire de la bataille de Boyne (1690) au cours de laquelle Guillaume III acheva la conquête de l'Irlande. La célébration incluait une parade (« la marche d'Orange ») conduite par le roi Guillaume III (« Billy ») sur un cheval blanc, une fanfare, des porteurs du drapeau britannique et d'étendards de diverses loges, enfin un défilé des officiers de la société revêtus de leurs insignes. Voir N. Story, *Oxford Companion to Canadian History and Literature* (Toronto, Oxford University Press, 1967) : 616-617 ; voir aussi II, n. 149.

J'ai laissé ma place à mon plus jeune frère³²⁷ pour conduire le cheval qui travaille ici tout près et je viens me réfugier ici dans la chambrette au milieu de mes bouquins. Je suis à quelque trente pieds environ¹ au-dessus du sol au deuxième² étage. Deux fenêtres me versent des torrents de lumière et un peu de chaleur aussi, quand le soleil du midi vient darder ses rayons dans les jalouseries vertes. La chambrette n'est pas à moi ; c'est un peu la chambre de tout le monde, voilà pourquoi tout est par place, rien de rangé, un vrai* pêle-mêle ; ici des livres, des papiers*, des chiffons ; là des robes des chaussures etc. etc. Je l'ai adoptée comme cabinet de travail (si le titre n'est pas trop prétentieux) parce qu'elle me procure le jour* durant au moins, sinon le soir, une retraite tranquille et calme loin* du vacarme de la gent enfantine. Ces* bruyants enfants je les aime bien parfois ; je suis encore si près de leur âge*. Néanmoins je me sens vieillir ; je le sens à mes goûts qui sont changés ; je le sens à ma pensée qui s'approfondit, à mon caractère qui prend de la virilité : ce qui explique l'impatience que me fait parfois ressentir le voisinage des enfants./

Hier, en notre paroisse de Vaudreuil, c'était la fête de la famille Campeau³²⁸. La famille Campeau par* ici est ce qu'était la tribu de Lévi au vieux temps d'Israël. Elle seule a fourni plus de six lévites à l'Eglise et plusieurs* sœurs au cloître : c'est une famille privilégiée*. Hier donc, par une heureuse* coïncidence, et avec le gracieux concours de leurs prélats* respectifs, ces bons pères Campeau revoyaient tous ensemble les lieux de leur enfance, leurs parents chéris dont plusieurs hélas ! dorment sous la* tombe et toute la paroisse qui en eux revoyait

327. Le plus jeune frère de Groulx, son filleul Paul, n'a alors que trois ans. Il s'agit plus vraisemblablement d'Honorius, dit « Bidou », âgé de sept ans.

328. La famille de Joseph-François Campeau et surtout trois de ses enfants : Basile, dont le fils Toussaint-Joseph-Basile est oblat ; Pierre, dont le fils Joseph-Basile-Guillaume est prêtre ; et enfin, Antoine-Noël, dont deux filles sont religieuses de la Miséricorde, Marie-Élisabeth et Marie-Louise-Julie, et deux fils oblates, Théophile (voir texte du 27 mai 1896) et Téléphore. Plus tard, un autre de ses fils, Charles, médecin de Groulx pendant un certain temps (voir II, n. 21), sera ordonné prêtre en 1922, après la mort de sa femme (Adhémair Jeannotte, *Généalogie des familles de Vaudreuil*, Manuscrits conservés dans les Registres de la paroisse de Vaudreuil).

aussi ses enfants s'associait bien volontiers à la joie de la famille.

1896-07-14

14 Juillet — Va ma plume, cours sur ce papier en attendant que je communique quelque pensée à ton 5
acier. Avez-vous jamais regardé* courir votre plume ?* elle va
si leste, si agile, si d'elle-même, j'oserais dire, qu'on ne saurait
croire qu'elle suit la direction de nos doigts. Elle trace des
mots, des lignes toutes entières même pendant que notre esprit* 10
est à la recherche des idées, est à glaner dans le champ de
la pensée. Plus je regarde aller ma plume plus je lui trouve
d'analogie dans son œuvre avec celle du/ télégraphe. Et je ne
serais pas étonné que l'inventeur du fil télégraphique en ait*
eu la première idée en se regardant écrire. Voyons nous- 15
même. La pensée* germe au cerveau, se développe, et se trans-
porte avec la rapidité de l'éclair à l'acier de la plume* sous le-
quel elle se* grave tout* habillée, parée* etc. Un vrai télégraphe
n'est-ce pas ? Nous avons bien des merveilles en nous.

Nous n'avons pas encore commencé à faire « le foin ». Mais
on ne saurait tarder ; la moisson est riche d'espérances, cette 20
année ; le grain, d'une verdeur telle que la campagne semble
quelque océan d'azur ; ou bien l'on dirait que le firmament
brisé, aurait laissé tomber sur la terre quelque parcelle de son
globe. Aussi l'on voit l'agriculteur se promener dans ces 25
champs, le cœur plein de joie, le sourire épanoui* sur sa figure
ridée par les sueurs. Il contemple avec admiration le jeune épi
qui commence à se former au bout de la tige, le* regarde oscil-
ler sous la brise, puis reporte* sur son toit un regard où se lit
moins d'anxiété et plus d'espoir : les siens vivront.

La Rhétorique³²⁹ ! C'est bien vrai, je suis Rhétoricien ; non 30
pas Rhétoricien de fait puisque je ne sais pas même/ ce que
c'est que la Rhétorique, mais, ayant terminé mes humanités, je
ne suis plus humaniste et partant, je suis Rhétoricien et par

329. Groulx n'orthographiera correctement le mot qu'au moment de son accession à ce cours. -Un mois plus tard le préfet des études écrit à Groulx : « j'apprends, à travers les branches, que vous ne pourrez pas venir faire votre rhétorique [...] Il faut que vous sachiez, mon cher enfant, que je m'intéresse beaucoup à votre sort [...] et il faut à tout prix que vous terminiez vos études. Dites bien cela à Monsieur votre père de ma part et de la part de tous vos directeurs. Nous quèterons plutôt que d'en rester là [...] » (lettre de Joseph-Édouard Pilon, 13 août 1896 : 1-3mss).

cela seulement que je ne suis plus humaniste. « Ça fait toujours un petit velours. »

1896-07-21

21 **Juillet** — Il est cinq heures du matin et
 5 j'arrive de visiter ma ligne³³⁰ que j'ai étendue il y a quelques
 jours. Messieurs les poissons ont apporté l'appât, mais bernicle ! ont bien eu garde de se laisser prendre. Les poissons du
 XIX^{me} siècle ne sont pas si bêtes. Ouah ! C'est passé de mode,
 chez eux maintenant se laisser prendre à la ligne. Et mon petit
 10 frère m'assure entendre sous l'eau de gros éclats de rire chaque
 fois que nous la visitons ... Chaque matin, nous revenons à
 la maison ^{fr}bredouilles, sans parler des taquineries qui s'abat-
 tent sur nous comme une nuée de sauterelles. Et pourtant ma
 pêche s'était ouverte sous de si brillants auspices*. La pre-
 15 mière fois, je fis une pêche qui rappelait les pêches des disci-
 ples du Sauveur sur les lacs de la Galilée et l'on s'écriait déjà
 que j'allais dépeupler l'onde de ses habitants³³¹. Mais non, en
 cette fin de siècle tout se raffine, même le monde aquatique. Il
 suffit, ma foi, / de recevoir les journaux³³², surtout les feuilles
 20 des ^{fr}Libres Penseurs. Nos Seigneurs les « Esturgeons » et Mes-

125

330. Groulx ira à la pêche, et aussi à la chasse, presque jusqu'à la fin de sa vie. Parfois, il confondra les deux sports au point de « pêcher » à la carabine, plutôt qu'à la « ligne traînante ». Voir *Mes mémoires*, I : 368, 370 ; *Petit Journal des « Raipaillages »* : 2ms. ; Juliette Lalonde-Rémillard, « Lionel Groulx intime » et Madeleine Dionne, « Notre chanoine » dans *L'Action nationale*, LVII, 10 (juin 1968) : 871-872 et 1034-1035. Voir aussi texte du 19 mai 1897.
331. Des souvenirs de lecture ont dicté ce passage à Groulx. Voir A.-B. Routhier, *En Canot...* : 34-38.
332. Les premiers journaux connus de Groulx sont *l'Étendard* (1883-1893) et *la Minerve* (1826-1899), « premiers journaux accueillis dans la maison » que lit sa mère à haute voix après le souper, et par lesquels il fut « mis au courant de l'affaire Riel » (*Mes mémoires*, I : 35-36). Alors qu'il est collégien, il lit *la Presse* (fondée en 1884) journal conservateur à l'époque (voir texte du 20 novembre 1898), *la Patrie* (voir *ibid.* et I, n. 321), sans doute *le Monde Illustré* (plus tard *l'Album Universel*, 1884-1907), ou du moins il le connaît (lettre de Zénon Dupras à Groulx, 6 octobre 1897), *le Monde canadien* ou *le Nouveau Monde* (1867-1900), journal ultramontain (lettre de Gédéon Rochon à Groulx, 8 août 1898 : 3ms.) et *le Samedi* (voir texte du 24 mars 1896). Sur les journaux mentionnés plus haut, voir A. Beaulieu et J. Hamelin, *la Presse québécoise...*, III : 74, I : 55-58, III : 112-118, II : 287-290, III : 95-96, II : 105-108, III : 211-214. La lecture des journaux est prohibée pendant longtemps au collège. Cependant à « Sainte-Thérèse, où je commençais alors mes études, la douane collégiale pourtant sévère, s'essayait, avec un succès remarquable, à ne pas intercepter « *La Croix de Montréal* » [1893-1895]. Les plus vieux des grandes classes en profitaient pour la lire et la commenter avec feu ; on en causait à l'*Académie* et jusque dans les *Annales* » (*Une croisade d'adolescents* (Québec, L'Action so-

dames fies « Barbués », je suppose* se seraient abonnés à la « Patrie »³³³, et là puisant les saines notions de la liberté, se seraient insurgés contre ces tyrans d'humains. On leur aura crié que les Curés sont les plus grands destructeurs de leur race et déjà la gent aquatique a brûlé d'envie d'agir avec eux de concert pour abattre le cléricisme et* conquérir enfin sa liberté. Voilà le pain que répand dans les campagnes la presse libre penseuse : abattre le cléricisme. Et ce venin qui déborde des villes finira par inonder nos champs et nos villages sous ses flots empoisonnés. L'on ne se contente pas de mener la guerre ouvertement, mais on est perfide et l'hypocrisie est l'arme favorite des anticléricaux. L'on attaque le clergé*, on lui prodigue les humiliations, les outrages, et quand on l'a bien abreuvé de fiel, l'on proteste de sa fidélité et de son attachement à l'Eglise, afin de tromper mieux les âmes. Et alors ces pygmées* tout superbes d'avoir porté la main sur quelque chose de plus grand et de plus respectable qu'eux, se/ carrent d'aise en songeant au bruit qui va se faire autour de leur nom. Je lis quelquefois quelques-uns de ces journaux et je parle franchement, je ne feins pas ; chaque fois mon cœur bondit d'indignation. L'on emploie souvent ce* terme pour marquer une colère plus ou moins grande et quand on écrit « bondir d'indignation », d'ordinaire l'on veut laisser entendre par là qu'on a ressenti une indignation quelconque. Moi en écrivant « bondir », c'est

ciale, 1912) : 12 ; deuxième éd. (Montréal, Granger, 1938) : 26). Puis seuls les académiciens détiennent ce privilège. Lorsque Groulx reproduit, dans son texte du 20 novembre 1898, les rapports des fêtes de la bénédiction de la chapelle dans *la Patrie* et *la Presse*, se prévalait-il alors de ce privilège d'académicien (voir I, n. 52) ou les élèves avaient-ils obtenu une permission spéciale pour lire les comptes rendus des fêtes qui s'étaient déroulées au séminaire ? Quoiqu'il en soit, un mois plus tard, il y a débat à la Société Ducharme (voir I, n. 163) sur la motion suivante : « *actuellement* la lecture des journaux au collège est nuisible aux élèves ». On propose ensuite l'amendement : « la lecture des journaux anglais doit être patronnée dans nos collèges ». La motion est perdue avec dix-huit voix de minorité et l'amendement aussi avec huit voix de minorité (61 membres étaient présents à cette séance du 22 décembre 1898 ; *Société Ducharme. Rapports...* (1892-1903) (ANQM, SST, #89B, t. 37) : 180-181mss). Lorsque Groulx sera professeur au Collège de Valleyfield, le même problème se posera. Il écrit à Émile Chartier le 26 décembre 1910 : 2-3mss : « une ordonnance de notre évêque est venue nous dégommer le plus proprement du monde. S'appuyant sur un motu proprio du Pape M^{se} Emard a cru devoir interdire la lecture des journaux et revues, y compris « Le Semeur », à tous les élèves de Valleyfield et de Rigaud [...]. Je fais quelque effort actuellement pour faire rappeler cette ordonnance [...] Mais ... rappelle-t-on une ordonnance ? » Voir I, n. 321 et V, n. 207.

333. Sur les « libres penseurs » et *la Patrie*, voir I, n. 321.

- là véritablement ce que je fais ;⁵ de pareilles lectures, mes nerfs se contractent* et il me faut laisser échapper ma colère par quelques* jurons à l'adresse des Libres Penseurs. L'on me* blâmera de jurer ; mais chacun en fait autant* s'il est réduit à
- 5 l'impuissance et je jure en attendant de pouvoir me livrer* à autre chose. Ces lectures ont ancré dans mon cerveau* un rêve que l'admiration vouée à Louis Veillot³³⁴ avait fait naître seulement. Ce rêve, il est bien prétentieux et pour le réaliser, il me manque, hélas ! le nécessaire, les qualités indispensables. Je
- 10 voudrais me faire journaliste* et journaliste clérical³³⁵ ; je serais fier de porter ce nom pour châ/tier, fouetter, comme ils le méritent ces mangeurs de prêtre. Je voudrais être dans la presse canadienne ce qu'était Ls Veillot dans la presse française*.
- 15 Mais espérons que Dieu touché de compassion pour le Canada français, ce journal, mon rêve, surgira avant bientôt. Autrement la patrie canadienne-française se meurt dans les serres de la franc-maçonnerie³³⁶ qui l'enlacent de plus en plus. Oui, en avant et combattons chacun avec les armes que Dieu lui a

127

334. Voir I, n. 11. Veillot a justement écrit *les Libres Penseurs* (Paris, Librairie Victor Lecoffre, 1848), un livre qui s'attaque à la pensée anticléricale.
335. Quelques années plus tard, il écrira à Émile Chartier : « le journalisme m'a toujours paru une des plus hautes formes de l'apostolat, et j'ai bien eu quelques velléités de m'y adonner. De plus, j'ai longtemps rêvé (et je rêve encore) d'une revue de la jeunesse cath[olique] c[anadienne-] franç[aise] » (lettre du 24 juin 1902 : 6ms.). Deux ans après, à un de ses élèves qui lui fait part de son désir de devenir « un journaliste militant, un apôtre laïque dans la presse », il répond : « Nul pays plus que le nôtre n'a besoin de ces combattifs, de ces plumes qui seraient des épées qui ne se vendent pas, qui ne se rendent pas, vraies épées de paladin. Seulement avez-vous songé à la rude préparation intellectuelle qu'il y faut. Le journaliste catholique est un apologiste. C'est un théologien doublé d'un philosophe et d'un littérateur » (lettre à Philiza Peras, 30 avril 1904 : 3ms.).
336. Ces lignes font vraisemblablement référence à la profession de foi d'Honoré Beaugrand, dans *la Patrie* (voir I, n. 321), à l'égard du culte franc-maçonique. L'ordre des francs-maçons s'attaquait depuis plusieurs siècles à l'Église catholique et tentait de lui substituer une société purement séculière. Affichant sa neutralité dans les affaires séculières, il appuyait l'abolition des écoles confessionnelles, la suppression des communautés religieuses (surtout la Société de Jésus), la séparation de l'Église et de l'État, des lois facilitant le divorce, etc. En 1717, le pape Clément XII avait interdit aux catholiques d'adhérer à ces loges. Ses successeurs reprirent la même politique, dont Léon XIII qui, dans son encyclique *Rerum Novarum* (1891), condamna la participation aux sociétés secrètes tout en encourageant les sociétés d'entraide et les coopératives. Dans les dernières années du XIX^e siècle, l'Église amplifia sa campagne contre la franc-maçonnerie devant la montée de l'anticléricalisme et la multiplication des organisations et des clubs soit d'assistance, soit de relations sociales, dans les classes laborieuses. L'Église, tout en prônant la

données et suivant* ses forces ; il n'est peut-être pas trop tard pour culbuter et déloger l'ennemi. En attendant, je me promets comme premier abonné* à ce journal sauveur³³⁷. Pour moi, si le séminaire parvenait à tailler dans mon bloc informe³³⁸, une statue propre au journalisme, ne considérant que mon ardeur je m'écrierais à la manière du Vieux* Lafontaine : Tremblez. Libres Penseurs, faites des vœux ; voilà votre maître³³⁹ !

création de sociétés d'entraide, s'opposait encore à l'entrée des fidèles dans l'une ou l'autre des sociétés secrètes dont les francs-maçons. Ce contexte global revêt une acuité particulière au Québec à un moment où l'ultramontanisme n'est pas disparu et où l'on identifie facilement « orangistes », « francs-maçons », « Anglais », « anticatholiques » et « anti-Canadiens français ». (Pour avoir une idée du ton des controverses au Québec sur cette question, voir la brochure par ailleurs médiocre, contenant un mémoire de l'abbé Dumesnil de Saint-Hyacinthe à M^r Sbaretta, *les Dessous d'une grande intrigue. Libéralisme et franc-maçonnerie. La raison de la démission de M^r Bourget* (Saint-Hyacinthe, 1904, 16 p.) ; Henri Bernard, *la Ligue de l'Enseignement - Histoire d'une conspiration maçonnique à Montréal* (nouvelle édition revue, augmentée..., Montréal, 1904, 152 p.) ; Antonio Huot, *le Fléau maçonnique*, Québec, Dussault et Proulx, 1906, 179 p.) Dans une lettre à Émile Chartier, Groulx parle des « alarmes sincères de nos grands quotidiens lors des dernières révélations maçonniques et de l'élection de Godefroy Langlois dans St-Louis de Montréal [...] Oh ! continue-t-il, si nos Collèges voulaient ne pas se laisser prévenir par nos réformateurs maçonniques » (26 décembre 1904, 2 et 4ms). Voir aussi II, n. 13 et n. 15.

337. Onze ans plus tard paraît le quotidien *l'Action sociale catholique* (voir A. Beaulieu et J. Hamelin, *la Presse québécoise...* IV : 260-265), à propos duquel il écrit, alors qu'il se trouve à Rome : « Dire qu'il a fallu tant d'années d'efforts pour faire entendre à une population catholique que telle doit être la presse qui lui convient » (lettre à Émile Chartier, 27 décembre 1907 - 8 janvier 1908 : 3ms.). Puis il encourage fortement ses parents à s'y abonner : « Je lis régulièrement ici le grand journal de Québec « L'Action Sociale » et je ne puis m'empêcher de regretter beaucoup qu'on en ait une semblable à Montréal. Ce serait l'unique moyen de contrebalancer l'influence de *la Presse* et de *la Patrie*, deux journaux qui ne sont pas absolument mauvais, mais dévoués avant tout à leurs intérêts financiers, plus dangereux que s'ils étaient franchement mauvais parce qu'ils endorment l'opinion et que c'est à la faveur de cette politique néfaste qu'ils ont trahi en 1905, et qu'ils trahissent chaque jour les plus sacrés de nos intérêts nationaux et religieux. Je vous engage encore à vous abonner à l'*Action sociale* » ; ce sera un argent bien placé — et comme votre aumône à une œuvre qui mérite les encouragements de tous les Canadiens français et de tous les catholiques. Les articles de fond sont des plus instructifs. » (lettre du 12 février 1908 : 4ms.) Groulx tient aussi en très haute estime l'hebdomadaire *la Vérité* et son fondateur Jules-Paul Tardivel, le « Louis Veullot canadien ». C'est d'ailleurs le premier journal auquel il s'abonne (voir V, n. 253).

338. Voir I, n. 65.

339. Voir Jean de La Fontaine, *Fables*, IX, « Le statuaire et la statue de Jupiter », v. 7-8. Ces vers servent d'exemple dans le manuel du P. Mestre, *Principes...* : 67 (voir I, n. 82).

1896-07-22

22 Juillet — mercredi —

« Quand j'avais quinze ans »

Nous sommes au soir. Il fait déjà noir et de gros/ nuages
 5 sombres qui bordent le bas du ciel presque partout hâtent en-
 core la nuit. Dehors on joue ; les enfants sont pris d'une folle
 gaité et ce ne sont que gambades, cris et contorsions de tous
 genres. Moi accoudé dans une fenêtre, j'étais plongé dans
 mon journal, lisant attentivement, quand tout à coup à quel-
 10 ques pas de moi, une voix qui chante* m'a tiré de ma lecture.
 Cette voix assez mâle d'ordinaire a ce soir un quelque chose de
 plus* doux et de plus mélancolique. Et j'écoute : elle chante,
 elle fredonne doucement ; parfois comme suffoquée par quel-
 que douloureux* souvenir, elle s'éteint puis reprend aussitôt
 15 son refrain : « Quand j'avais quinze ans³⁴⁰ ». A ces mots, mon
 cœur tressaillit et quelque* chose de* poignant étreint mon
 âme. On ne saurait croire comme on m'émeut en me parlant
 d'enfance et de jeunesse. Et quand les vieillards surtout me
 20 font part de leurs souvenirs d'autrefois, je me prends à verser
 des larmes avec eux. Je* suis jeune pourtant ; d'une main je
 tiens à l'enfance et de l'autre à l'adolescence et j'ai de ces sou-
 venirs du* passé, compagnons de la mélancolie. On devinera
 sans peine maintenant toute l'émotion que m'a causée le re-
 25 frain « Quand j'avais quinze ans », quand* la voix qui chante
 est/ celle de mon père. Oui c'est mon père ; c'est lui qui chante
 ainsi. Renservé quelque peu dans sa chaise, il porte tantôt ses
 regards en haut où dans un ciel parsemé de nuages blancs et
 noirs semble se refléter l'image de sa vie,* tantôt sur les en-
 30 fants, les siens, qui inconscients de la tristesse sous laquelle
 peut-être ploie son âme de père, s'amuse avec une joie inac-
 coutumée, et il répète encore : « Quand j'avais quinze ans ».
 Oh ! Oui, je le comprends il y a de* la tristesse* dans sa voix, et
 cela m'émeut d'autant plus que je surprends pour la première

340. « Quand j'avais quinze ans » et « Aux beaux jours, hélas ! » sont les autres titres de la chanson « Après vingt-cinq ans », dont on peut trouver la mélodie dans P[ierre] C[appelle], *la Clé du Caveau*, à l'usage de tous les chansonniers français, des amateurs, auteurs, acteurs du Vaudeville, et de tous les amis de la chanson. (troisième éd. Paris, Janet et Cotelle [1810], vii-222 p., 500 pl. (musique), 2030 mélodies) : n° 1748 (selon Conrad Laforte, *le Catalogue de la chanson folklorique française*, nouvelle édition augmentée et entièrement refondue avec l'assistance de Édith Champagne, VI (Québec, PUL, « Les Archives de folklore », 23, 1983) : 27).

fois un tel sentiment chez lui. Lui toujours calme, résigné, robuste* luttant corps à corps contre les misères de la vie, ne cédant jamais d'un pouce, j'en étais venu à croire que son âme était à* l'épreuve de toute adversité. Mais non les âmes les mieux trempées succombent parfois et tant de soucis voltigent autour de la tête d'un* chef de famille pour lui faire blanchir les cheveux. 5

1896-08-16

16 Août — Dimanche — Après un véritable déluge le temps se montre un peu plus clément et peu à peu le ciel se nettoie. Déjà le soleil laisse passer quelques-uns de ses reflets et tout se remet au beau. La nature qui pendant l'orage semble courber la tête, se relève joyeuse comme à l'aurore d'un beau jour. Tout se remet à chanter ; le cantique de la nature, interrompu quelque peu, recommence avec plus d'entrain et d'harmonie. Les arbres, sous le souffle d'un vent léger secouent* leur feuillage et l'herbe fait sécher aux rayons du* soleil les myriades de perles déposées sur elle par la tempête. 10 15

Et mon âme aussi que le brumeux, le sombre attristé, secoue sa tristesse et chante joyeusement au retour du beau temps. 20

Quel écrivain que ce Louis Veuillot. Quelle plume robuste et sincère dans tout ce qu'elle écrit possédait* le grand polémiste catholique. Oh ! Ooui [sic], il est digne celui-là de figurer dans l'illustre galerie des écrivains du dix-septième siècle et il y figure avec honneur. Et cela me fait plaisir que dans notre siècle il y ait eu au moins un homme qui se ressouvint des belles traditions du grand siècle de Louis XIV³⁴¹. Il y en a bien d'autres sans doute qui réclament* une place auprès de Louis* Veuillot, mais celui-ci les domine de si haut qu'il est à vrai dire* la seule figure digne d'admiration/ dans ce siècle dégénéré. Louis Veuillot, c'est le géant de notre époque et tous les autres sont des pygmées³⁴². 25 30 131

341. Groulx connut d'abord le « Roi-Soleil » via l'ouvrage d'Amédée Gabourd, *le Siècle de Louis XIV* (nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, Tours, Alfred Mame et fils, 1892), un livre qu'il qualifia plus tard d'« initiation assez médiocre » (*Mes mémoires*, I : 49). Ce livre, reçu en prix fait toujours partie de la collection de la FLG. Nous pouvons lire au recto de la première planche : « L.-A. Groulx, Méthode, 1893-94. Offert par Rév. A. Nantel, prêtre, Supérieur. Pour travaux libres et supplémentaires. »

342. Voir I, n. 55.

1896-08-18

18 Août, journée de pluie qui retarde la
moisson — et nous s'équestre au foyer. J'en profite* pour me
réfugier dans la chambrette où* me suit la tranquillité. Je n'en-
5 tends que la pluie qui tombe à grosses gouttes sur le toit et
tout me permet de me livrer à mes* pensées. Mon Dieu que le
temps a des ailes rapides ! Déjà les vacances touchent à leur
fin ; « *fugit irreparabile tempus*³⁴³. » Que ne suis-je un Josué ? Tous
les soirs le soleil verrait retarder sa course.* Je dirais : « Soleil,
10 comme autrefois sur Gabaon, arrête-toi* sur nos cam-
pagnes³⁴⁴ » ! Et l'astre du jour resterait là suspendu jusqu'à ce
qu'il* plût à notre excellence de lui donner son congé. Et alors
quelle stupéfaction dans le monde savant ! Quelle émotion !

1896-09-05

15

5 Septembre —
Rhétorique³⁴⁵

Je vais toujours bien prendre le temps de noter mon arri-
vée au collège. J'ai quitté mon/ village natal jeudi*, 3 Septem-
bre, par conséquent le lendemain du jour fixé pour la rentrée. 132
20 Je n'ai point encore senti l'aiguillon de l'ennui, sauf à de rares
intervalles.

Que fait-on ce soir chez nous ?

Au moment où j'écris, l'air est tout rempli d'une brume
épaisse et j'entends plusieurs voix qui crient : c'est le grand
coup ! c'est le grand coup ! En effet, s'il faut en croire l'abbé
25 Combes³⁴⁶, un événement devant presque changer la face de
l'univers, doit arriver dans le courant du mois de Septembre.

343. *Le temps fuit, irréparable*. Virgile, *Géorgiques*, III, v. 284.

344. Paraphrase du *Livre de Josué*, X, 12.

345. Cette année, dira-t-il, « grâce à l'enthousiasme contagieux du professeur, sera, je crois bien, la grande année de mon cours d'étude : celle où je travaillerai avec le plus de goût et le plus d'élan. Avec un espoir encore inquiet, je me repose la question : saurai-je jamais écrire ? Saurai-je jamais tenir une plume, écrire dans les journaux, dans les revues ? Je n'ose pas encore ajouter : écrire des livres ? » (*Mes mémoires*, I : 55 et 53-57.) Adolphe Lamarche, dans [*Souvenirs* »] (voir les *Cahiers de Sainte-Thérèse* (numéro-souvenir du 75^e anniversaire de l'Académie Saint-Charles), I, I (juillet 1940) : 30), dira de cette année académique : « C'était l'année des discours à l'emporte-pièce et l'année de prise de contact avec notre belle histoire nationale. »

346. L'abbé Émile Combes (1835-1921) est l'auteur du *Grand Coup*, avec sa date probable, c'est-à-dire le grand châtement du monde et le triomphe universel de l'Église, probablement le 19-20 septembre 1896. Étude sur le secret de la Salette ([s.l.], 1894). Cet ouvrage a été répandu « à profusion dans presque toute la Province »

Je suis tout fier de moi, sans savoir toutefois si c'est à moi que la gloire en revient. J'ai triomphé de l'ennui. J'ai si bien tissé ma cuirasse qu'aucune de ses attaques ne m'a atteint grièvement. L'ennui et moi, nous sommes de vieux adversaires et plus d'une fois nous avons rompu la lance ensemble. Je me rappelle encore, c'est un souvenir vivace, les coups terribles qu'il me porta lors de ma première année de collègue et qui me coûtèrent quatre mois d'un spleen continu. Mais enfin je l'ai vaincu et sa défaite est complète ; si complète qu'il devra renoncer à la lutte, s'il ne veut pas voir de nouveaux efforts couronnés d'insuccès. Qu'il retourne à la boîte de Pandore, le lieu de son origine./

1896-09-13

133

13 Septembre — Bien des choses à enregistrer depuis la dernière date. D'abord nous avons eu la retraite qui s'est terminée hier Dimanche³⁴⁷. Le Père Hamon³⁴⁸ de la Compagnie de Jésus fut* le prédicateur. Rien de bien extraordinaire pendant les quatre jours qu'elle a duré, si ce n'est que bien des fois pris par le démon* de l'ennui, j'aurais voulu avoir à ma disposition les bottes de sept lieues du P[er]tit Poucet³⁴⁹ pour faire le pas par-dessus le lac et la montagne qui me séparent* de mon chez-moi. Mon cœur, mon âme, tout mon être se sent attiré là comme à un aimant. Mais enfin* la retraite a porté des* fruits et au fond de ma mémoire j'ai creusé un tombeau aux souvenirs tracassiers des vacances. Sauf au souvenir de tout ce qui m'est cher, souvenir que je cultive et conserve comme on cultive une fleur précieuse pour en aspirer les parfums. Dans ses adieux le prédicateur nous a laissé en guise de bouquet spirituel ce vers d'un poète français :

« La vie est un combat, dont la palme est aux Cieux³⁵⁰. »

Oui c'est un combat ; combat que nous avons livré plusieurs fois déjà et cependant c'est à peine si nous avons hasardé notre premier pas dans la vie. Et la palme elle n'est que pour les

(voir « le Grand Coup » dans *la Semaine religieuse de Montréal*, XXVII, 7 (15 février 1896) : 97-106). Voir également I, n. 74

347. Groulx a écrit ce texte le 14 puisqu'en 1896, le 13 septembre était un dimanche.

348. Édouard Hamon, s.j.

349. Voir Charles Perrault, *Contes de ma mère l'Oye*. Groulx a utilisé cette image dans son texte « Lettre à ma sœur - Impressions de retraite » (voir I, n. 187).

350. Casimir Delavigne, *le Paria*, Acte II, sc. 1.

forts, les vaillants, qui ne craignent pas de gravir la route escarpée/ qui mène au ciel bleu où nous serons décorés un jour. 134

Encore une mort*. Nous avons à déplorer la mort de ce pauvre Lafortune³⁵¹ * décédé dans sa famille le six dernier. Il
 5 était aux portes de son avenir ; sous quelques jours il nous devait revenir à l'Alma Mater pour achever le couronnement de ses études. Jeune homme de talent et d'avenir, il dut lui en coûter de franchir les portes du tombeau. Les plans échafaudés, la carrière brillante qu'il s'était taillée dans le monde, ses
 10 illusions, tout cela il le vit se dissiper, comme au souffle de la tempête s'envole un fêtu de paille. Sa santé, il la croyait à l'abri des craintes ordinaires ; mais elle n'a pu le protéger contre les atteintes de la mort. Il a succombé alors que la maladie semblait vouloir l'abandonner et lui rendre ses beaux jours, ses il-
 15 lusions et tous les charmes que promettent des* vingt ans. Ses confrères ici l'attendaient impatiemment ; il était si joyeux, si franc, si loyal ami ; à la grâce de* la figure il joignait les plus riches dons du cœur et de l'intelligence. Aussi sa mort a été vivement ressentie par tous ceux qui l'ont connu ; elle a plongé ses
 20 confrères dans un deuil profond. Un confrère est toujours regretté comme un véritable frère. Huit années de camaraderie où l'on se témoigne la sympathie la plus vive et la plus empressée forment entre les com/pagnons d'une même classe, des
 25 liens qui* ont la tendresse et la puissance des liens du sang. Et ce sont ces liens, je crois, qui ont pu mériter à nos* collègues et séminaires le nom gracieux « d'Alma Mater », nom dont les écoliers eux-mêmes se plaisent à appeler la maison où se sont écoulées leurs années de jeunesse. Le jeune Lafortune le savait bien lui qui* chérissait tant ses* confrères et « l'Alma Mater » ;
 30 c'était là, après ses parents, ce qui* contristait le plus son cœur à sa mort, à la pensée qu'il allait tout* quitter. Son sens profondément religieux l'emporta toutefois et lui fit murmurer le suprême sacrifice : [«]Que* la volonté de Dieu s'accomplisse. » Et ce qui dénote la marque d'un grand et noble cœur,
 35 quelques* instants avant sa mort, il fit venir auprès de lui son

351. Cléridan Lafortune, de Pointe-Gatineau, élève de Philosophie I. L'année précédente (1895-1896), il avait terminé 4^e de sa classe et avait obtenu des mentions honorables en philosophie et en algèbre ; 1^{er} conseiller de la Société Ducharme et 2^e conseiller de l'Académie Saint-Charles. Deux confrères, Arthur Gauthier et Eugène Corbeil, écriront dans l'*Académicien*, à l'annonce de sa mort, « Triste nouvelle » et « A la mémoire d'un Confrère » (ANQM, SST, #97, t. 6) : 162-163 et 164-167mss). Voir aussi *Année scolaire 1895-96* : 10, 18-19 et texte du 27 décembre 1895.

plus jeune frère pour lui recommander son vieux père, l'exhortant à ne jamais manquer de respect envers ses Parents et d'être meilleur fils qu'il ne l'avait été lui-même. Ainsi mourut-il en véritable jeune homme* chrétien et fils dévoué qu'il était. Ses confrères et nous tous qui, l'avons connu et ainsi gardons sa mémoire et le temps ne l'effacera pas de notre souvenir. 5
«*Requiescat in pace*³⁵². »

J'ai pris un vilain rhume de cerveau ; mais* à tel* point que mon superbe nez est devenu comme une érable coulante³⁵³.
136 Ce qui m'a fait songer que le genre humain aurait/ tout à y gagner s'il n'avait pas l'embarras de ce nez. Et à quoi peut bien nous servir cette excroissance charnue ? Je sais bien que ceux qui ont des petits nez, fins, ciselés, vrais modèles d'architecture à leurs yeux*, vont combattre* vivement ma théorie et me traiter de Vandale, d'Iconoclaste etc. Mais ceux qui comme moi ont des nez monumentaux ou tout* à fait défavorisés par la nature, je crois qu'ils s'en trouveraient bien si on abolissait les nez. Les prochaines élections devraient se faire sur ce thème*-là. Les libéraux, par exemple, feraient bien de s'emparer de ce programme-ci ; à mon avis, ils auraient là un bon moyen de se maintenir au pouvoir. Et je leur donnerais mon vote pour l'abolition des* nez (pourvu qu'au jour de la votation, je sois encore affligé d'un de ces vilains rhumes de cerveau.) 10 15 20

1896-09-16

25

16 Septembre — Mercredi — O la belle composition sur le métier cette semaine. En Rhétorique, ce ne sont plus les sujets insignifiants des humanités. Nous avons une rêverie charmante à faire,* des plus poétiques. Jugez* vous-même : « Démosthène la veille au soir de la bataille de Chéronée, contemplant les deux armées en présence³⁵⁴. » 30
137 Mais c'est à faire briser tout frein à notre imagination et inutile de prédire si nos poètes vont en déverser/ des flots de poésie. Et Pégase aura beau s'il n'est pas mis sur les dents.

352. Voir I, n. 46.

353. Le mot érable est presque toujours au féminin dans le langage populaire.

354. Cette composition apparaît au [*Cahier d'honneur de Rhétorique*] (1891-1898) (ANQM, SST, #83, t. 18). Elle est datée du 2 octobre 1896. Voir également [*Dissertations et poèmes*] : 2-7mss. Sa note fut de 22,8/25.

1896-09-18

18^{Sept.} — Mes Parents sont par trop réservés avec moi ; ils ne m'écrivent pas assez souvent³⁵⁵. Moi, j'aime cela recevoir des lettres. Ils* ne m'en envoient point. Je me console en relisant bien des fois celles qui ont le bonheur de m'arriver. L'ennui m'arrive-t-il* : Je prends ma lettre et* il est assez rare que j'en fasse la lecture, sans être guéri. C'est un ^fbaume une lettre ; la lettre d'une mère surtout. Moi, c'est toujours ma mère qui m'écrit. C'est la raison pourquoi j'aime tant les lettres. Ma mère n'a pas fait de grandes études³⁵⁶ ; encore moins des études classiques. Ses connaissances se bornent aux règles principales de la Grammaire. Hors de là, c'est l'infini, le sublime pour elle. Et cependant que de sensibilité, de délicatesse dans ses lettres que je ne sais pas mettre dans les miennes. C'est spontané chez elle* ; et voudrait-elle écrire autrement qu'elle ne le pourrait. Il y a dans le cœur des mères comme une source qui coule à leur insu. Il n'y a pas que là où elles sont le jouet, la dupe de leur cœur³⁵⁷. La faculté dominante chez* la femme c'est à coup sûr la sensibilité ; mais elle est dominante à tel point que les autres facultés, ses sœurs, par elle sont absorbées et ne sont plus que ses sujettes. N'est-ce pas que je disserte en moraliste, en physionomiste ? Je parle des cœurs féminins/ comme si j'en avais exploré quelqu'un. C'est à peine si j'ai descendu au fond du mien cependant*. 138

25 Beaucoup de gens à mon avis pourraient en dire autant d'eux-mêmes. Nous sommes ainsi faits. Ce que l'on connaît le* moins, c'est soi-même. Et nul ne voit moins clair que dans son propre cœur.

Il me* vient à l'esprit de donner à mon journal des allures plus libres. Jusqu'ici je me suis contenté d'écrire mes émotions propres et les incidents de la vie de collègue n'ont eu qu'un espace très minime dans ces pages. Une idée me vient : ^fsi je m'exerçais à la critique parfois ; c'est un bon moyen d'accoutumer son esprit à l'observation en remarquant les travers d'autrui. Mais gare à moi si le curieux met la main sur ce cahier. Du moins que mes premiers dards soient dirigés contre lui afin

355. Voir I, n. 47.

356. Elle a étudié jusqu'à l'âge de treize ans (un cours d'études primaires), voir *Mes mémoires*, I : 17 ; III, n. 14 et IV, n. 199.357. Remaniement de la maxime de La Rochefoucault : « L'esprit est toujours la dupe du cœur » (*Réflexions ou sentences et maximes morales*, 102) qui sert d'exemple dans le manuel du P. Mestre, *Principes...* : 64 (voir I, n. 82).

qu'il soit* bien renseigné sur les sentiments qui m'animent envers lui. Le curieux m'est un être insupportable, parce qu'il est habituellement hypocrite. L'hypocrisie jointe* à l'indiscrétion, la plus grossière, en font un individu dont je m'écarte comme on fuit un fléau, une épidémie contagieuse.

5

1896-09-19

19 Sept. — Une petite légende —

Il y a plusieurs versions sur l'origine des aborigènes qui peuplaient l'Amérique quand Colomb découvrit ce continent. / Voici à ce sujet une légende que nous racontait ces derniers jours Monsieur Rouleau, notre professeur d'histoire du Canada*, légende³⁵⁸ qu'il dit avoir été recueillie chez nos populations sauvages. En Asie, sur les bords de la mer de Behring, deux géants un jour se prirent de querelle. L'un d'eux se sentant un peu chauffé cria* à un petit homme qu'il portait dans son pouce de mitaine : * « Mon petit homme, sors et viens m'aider ». Et le petit homme se joignant à lui, il parvint à terrasser son adversaire. Mais il était si grand, sa tête touchait presque aux cieux, qu'en tombant, ses* pieds restèrent sur le rivage asiatique, et sa tête alla toucher* les bords de l'Amérique, formant ainsi le pont par lequel l'Asie déversa sur nos bords le trop-plein de sa population. Ainsi parle la légende.

10

15

20

358. Cette légende racontée par le professeur d'histoire, Siméon Rouleau, est inspirée de J.-B.-A. Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, I (deuxième éd., Québec, N.S. Hardy, 1882) : 2-3. Sur l'origine des aborigènes, leur importance numérique au moment des contacts avec les blancs dans les deux Amériques, voir B.G. Trigger, édit., *Northeast Handbook of North-American Indians*, vol. 15, Washington, Smithsonian Institute, 1978 ; N. Clermont, « L'augmentation de la population chez les Iroquoiens préhistoriques », *Recherches amérindiennes au Québec*, 10 (1980) : 159-163. Groulx ne gardera pas un très bon souvenir de ses cours d'histoire du Canada. Il était, dit-il, « éccœuré, humilié profondément par la sorte d'enseignement d'histoire canadienne que j'avais reçu en Rhétorique à Sainte-Thérèse, enseignement tiré d'un manuel primaire des Frères des Ecoles chrétiennes ». Devenu professeur à Valleyfield, ces mauvais souvenirs l'inciteront à entreprendre en 1905-1906, la rédaction d'un *Manuel d'histoire du Canada* lorsqu'il fait « admettre l'enseignement de l'histoire du Canada », alors « non enseignée à Valleyfield », en Belles-Lettres et en Rhétorique, à raison de deux heures par semaine (*Mes mémoires*, I : 95 ; voir aussi « Sur une carrière d'historien. À l'occasion du prix Duvernay », *L'Action nationale*, 40, 3 (décembre 1952) : 173-174 ; *le Chanoine Lionel Groulx, historien* (scénario du film réalisé par Pierre Patry, ONF, Deuxième époque, premier scénario, 29 août 1959) : 9-10).

1896-09-22

22 Septembre — Nous commençons à voir de la Géométrie. Science fort amusante. Quand j'ai vu le professeur nous décrire les figures les plus grotesques et les plus extraordinaires, j'ai défini cela « l'art de faire des « bebelles »*.

5 Et moi qui ai toujours aimé* cela crayonner toutes sortes de bagatelles, inutile de demander si je vais me jeter avec passion à l'étude de cette science. Après la première leçon rien de plus pressé que d'essayer mes forces pour constater/ si j'avais

10 beaucoup appris. Je me suis aperçu qu'il m'était impossible de tracer en figures, à l'instar de Pascal, les éléments de cette science, rien qu'après avoir entendu une définition de l'objet de la Géométrie. Cet échec cependant* ne m'a rien fait perdre de mon courage. J'ai l'intention d'amener les mathématiques

15 à conclure la paix — non* pas que nous* soyons en guerre ouverte elles et moi — c'est seulement une certaine froideur que nous nous témoignons l'un à l'autre. Nous n'avons jamais pu nous entendre avec une harmonie parfaite³⁵⁹.

1896-09-23

20 23^rSept. — La froide bise commence à souffler. Les feuilles jaunissent, l'herbe se flétrit, et le ciel perd de son azur : c'est l'automne. Le petit bois semble muet, désert, plus rien qui voltige sous sa feuillée, plus rien qui module les chants gais de la belle saison. A* peine, de temps à autre, voit-on

25 quelque oiseau attardé franchissant à tire-d'aile l'espace nuageux* et gagnant* un ciel plus doux. Le désert se fait dans la nature peu à peu ; les* campagnes prennent un aspect morne, désolé, et les bois par leurs chants lugubres* semblent exprimer le deuil de la nature. Que c'est profondément triste

30 l'automne ! Il* suit le printemps parce que la joie et la tristesse sont compagnes en ce monde./

Je suis à dévorer du Lacordaire et* à tout moment* je me prends à relire trois ou quatre fois la même page et à m'écrier : ciel ! que c'est beau ! Ce sont des « Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne³⁶⁰ ». Titre qui ferait hausser les épaules

35 avec un air de mépris à beaucoup de gens. Je confesse en avoir

359. Les mathématiques (algèbre) constituent une des rares disciplines où Groulx, malgré l'excellence de ses notes, n'était pas le meilleur de sa promotion (voir *Cahier de notes* (ANQM, SST, #76). Cette discipline n'apparaît pas au bulletin de notes pour les années de Belles-Lettres et de Rhétorique.

360. Henri-Dominique Lacordaire, *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne* (neuvième éd., Paris, Librairie Ch. Poussielgue, 1893). L'exemplaire de Groulx.

fait autant moi-même au premier abord. Ce titre ne m'inspirait aucune confiance. Machinalement j'ouvris le livre* et me mis à lire ; mais c'était beau. Je lus toute la page émerveillé* du style enchanteur vraiment, et puis les pensées me parlaient au cœur. Sur ce, rien de plus pressé que d'aller voir aux premières pages quel est l'auteur de ce charmant livre : c'est Lacordaire ! Ce nom m'est seul* toute une révélation. Du Lacordaire ! c'est la première fois pour ainsi dire qu'il m'en tombe sous la main. Et comme l'aspect d'un mets nouveau aiguise l'appétit de l'enfant, ainsi je sens se réveiller* mon ardeur pour la lecture. Et sans crainte je puis* me vanter maintenant à qui voudra m'entendre que je lis* les « Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne » et haussez les épaules*, si vous le voulez, messieurs les sceptiques !

1896-09-24

15

24 Sept.

142 Voici une journée bien remplie. Cet avant-midi/ une marche forcée sur la voie ferrée* d'Ottawa. Le long de la route nous nous* sommes gorgés de cerises, à la grande satisfaction des citadins qui ne sont pas accoutumés à cette sorte de régal, à tel point* qu'ils semblaient vouloir manger les branches aussi. A les voir on eût dit une troupe de Vandales dévastant les champs. Pour une cerise, ils ne laissaient pas que de grimper au faite* de l'arbre au risque de se rompre le cou. Nous nous amusons fort à les considérer. Et s'ils nous traitent de naïfs sur les choses* de la grande ville, nous leur rendons bien* l'épithète quand ils apparaissent en campagne. J'ai vu des citadins, moi, s'extasier devant des fleurs de pissenlit, s'en faire d'énormes bouquets, et les porter triomphalement comme si c'eût été* la plus rare des fleurs.

Pour l'après-midi, le ballon en a fait* les frais. Nous jouons sur le coteau Morris, le lieu le plus charmant de Ste-Thérèse. Situé à environ trois quarts de mille du séminaire*, de là nous apercevons tout le village de Ste-Thérèse qui échelonne ses maisons coquettes sur les rives de la « Rivière aux Chiens ». La [«]Rivière aux Chiens », rivière poétique s'il en fut jamais, c'est le bassin des terres de Ste-Thérèse ; elle/ roule avec bruit* ses eaux sur un lit rocailleux. Au printemps c'est un

conservé à la FLG, comporte bon nombre d'annotations et de marques marginales. Sur la page du faux-titre : « Lionel Adolphe Groulx], Séminariste, 5 Octobr[e] ».

torrent fougueux avec des vagues écumantes. Dans le lointain, nous apercevons des taches* blanches, limpides ; c'est la [« Rivière des Mille-Iles » dont on ne voit* qu'une partie, et sur sa rive se dressent grisâtres les deux clochers de Ste-Rose*. Enfin plus loin c'est le Mont-Royal qui se dresse sombre au grand horizon bleu. Au pied du coteau s'étend un plateau uni que recouvre un magnifique* tapis vert. C'est là, que lâchant bride à nos ardeurs guerrières nous livrons des combats homériques. Achille, Patrocle, Nestor et les autres ne devaient pas soulever plus de poussière autour des murs de l'antique Ilion. Le coteau nous abrite contre le souffle de la bise à l'automne, et à l'extrémité ouest, de* grands ormes nous apportent leur ombre jusqu'au milieu du terrain. Sur le coteau même, des pins au feuillage sombre nous prêtent leur ombrage et leur frais ; c'est là que nous allons goûter le repos après nos pacifiques combats pendant que les mots d'esprit et les taquineries* volent de bouche en bouche.

Et après avoir passé des* heures agréables, nous reprenons la route du séminaire, joyeux, frais, dispos, et la mémoire enrichie* d'un doux souvenir de plus./

Quel homme que ce Lacordaire. Quelle âme de feu ! 144
Même dans ses lettres, il oublie la plume de l'épistolographe, pour prendre celle de l'orateur. Son penchant naturel l'entraîne, malgré lui, il lui échappe comme à son insu, des grondements* de cette éloquence dont il faisait* retentir les voûtes de Notre-Dame³⁶¹. Je copie d'une de ces lettres : « Enfants de Dieu, l'univers est l'habitation de notre corps, les siècles, la mesure de nos jours, le genre humain le compagnon et le théâtre de nos destinées, la raison notre illuminatrice, la foi, une seconde splendeur* née dans la première, l'Eglise un monde qui embrasse le passé, le présent, l'avenir, les peuples* de la terre avec les esprits du ciel, et, entre ces deux extrémités, tout ce que le Verbe de Dieu a pu* concevoir sans nous le dire, et faire sans nous le montrer. L'inconnu même est à nous ; il vit de notre vie, nous* vivons de la sienne ; et, au jour où le drame se clora par l'apparition totale de ce que nous sommes, il sera clair que l'unité régnait du pôle visible au pôle invisible de la création, et qu'elle y régnait par le Christ³⁶². »

361. Entre 1835 et 1851, Lacordaire a prononcé une série de soixante-treize conférences à Notre-Dame de Paris qui connut un succès retentissant.

362. Henri-Dominique Lacordaire, *Lettres...* : 38-39.

Une lettre³⁶³ de mes Parents ! J'ai la joie au cœur. Voilà bien des craintes, bien des appréhensions dissipées !/

1896-09-25

145

25^e Septembre — Vendredi — Voici l'en-
nuï qui m'attaque. Et il fait une si délicieuse température : c'est 5
un ciel bleu de juillet. Il nous fait peine de nous voir renfermés
entre quatre murs étroits. C'est si petit* pour l'imagination et
comment la* retenir quand elle franchit le seuil du séminaire
et va voguer dans l'espace, au lointain ? Elle me fait revoir*
mon village, son clocher, la rivière et mon «chez-moi» auquel 10
elle donne un aspect riant, des couleurs qu'il n'a certainement
pas. Tantôt c'est une excursion aux champs, où elle refait les
scènes de nos travaux des vacances³⁶⁴ : * me remet aux oreilles
la chanson des moulins*, et aux yeux, les champs couverts de

363. Cette lettre n'a pas été retrouvée. Voir I, n. 47.

364. L'achat de la deuxième terre par le beau-père de Groulx, W.G. Émond, en 1882, « grand terrain de près de quatre cents arpents qui fait le bout du rang des Chenaux, en bordure du lac des Deux Montagnes », au coût de « 9700\$ dont 500\$ comptant, le reste par versements de 400\$ par année », eut pour effet « de mobiliser jusqu'aux dernières réserves la capacité de travail de la jeune famille. Et voilà comment, tout jeune, à huit, à neuf ans, je maniais déjà la faucille [...] et fauchais les rapaillages, à l'entour du bois où, précisément, j'ai, aujourd'hui, une petite maison de campagne. Avec la même faux, j'ai aussi croché des pois. J'ai suivi la herse, le printemps, les jours de congé, à la longue journée. A huit ou neuf ans, je trayais régulièrement les vaches. A l'automne, après l'école, j'allais chercher, à mon tour, le troupeau sur l'autre terre. Sur la terre demi-gelée ou les journées de pluie, dans les chemins de glaise gluante, nous y allions nu-pieds : histoire de ne pas ramener nos souliers de bœuf plus gros que nos têtes. » « Rudes exercices, continue-t-il, mais que nous imposait le risque de 1882. » Il va encore vendre des fleurs les soirs de bal à l'hôtel du village voisin. Puis s'ajoutent « nos cueillettes de fruits : cueillette de noix, de noix douces et de noix longues [...] cueillette de fraises, de framboises [...] mûres » (*Mes mémoires*, I : 29-30). Plus âgé, il aide son frère aîné, Albert, à faire « ces menus travaux qui prennent place entre les semences et les foins : sarclage, renchaussage de patates et de blé d'Inde, réparations de clôtures dans les pacages [...] Puis l'heure vient de la fenaison et des récoltes [...] Entre 1890 et 1900, les travaux des champs sont durs ; il y faut les deux mois de l'été. Tout se fait à la fourche et à force de bras » (*ibid.*, I : 338). On vend aussi des œufs, du beurre et du lait aux villageois et aux vacanciers. Dans ses lettres, la mère de Groulx le tient au courant de ce que rapporte la vente de ces denrées. Voir aussi IV, n. 14. Sur la terre achetée par Léon Groulx, voir I, n. 8. La superficie des deux terres réunies est de 460 arpents ou près de 390 acres. À remarquer que la grandeur moyenne des fermes au Québec est de 96 acres en 1901 et de 176 acres en 1971 (selon Diane Lessard, *L'Agriculture et le capitalisme au Québec*, Montréal, Éditions l'Étincelle, 1976 : 22, tableau n° 1).

veillottes, ou* fraîchement coupés et exhalant toutes les odeurs du foin et du trèfle. Tantôt elle côtoie la rive de la rivière, me transporte à l'autre bout des « Chenaux » dans mon second «chez-moi ». Et là je revois, la maison, le verger et ses saules* altiers, la grange et la* pente verdoyante, par* laquelle nous y arrivons. C'est la « Petite* maison³⁶⁵ », avec ses grands arbres et son site pittoresque, rendez-vous favori de tous les pique-niques. Puis c'est le coin des « Vénégriers ». Ce sont les coteaux couverts de fruits ; les chaumes nus et tous ces endroits qu'en ce moment je revois avec mon imagination, en pleine lumière comme si je les apercevais de mes yeux mêmes. Et tous ces lieux, ces tableaux/ passent à la file devant mes yeux (l'imagination c'est comme une lanterne chinoise) réveillant dans mon cœur des souvenirs bien doux mais qui font la tristesse se déteindre sur mon âme.

146

1896-09-26

26 Samedi. Sans doute à cette heure, il est neuf heures du soir, Monsieur McKercher³⁶⁶ sera chez nous, et Papa lui qui aujourd'hui devait* se rendre à Montréal sera de retour* et* l'on cause des choses de la grande ville, je suppose. Nous, nous sommes à l'étude ; les fenêtres sont ouvertes, il* pleut* et on entend le bruit monotone que fait la pluie en tombant sur le bord des fenêtres et de temps à autre* une brise fraîche nous vient donner des sensations* de froid. Chez nous l'on cause bien tranquillement sans doute pendant que la pipe de Monsieur McKercher lance des nuages de fumée ; l'on est joyeux, chacun se carre du mieux qu'il peut dans sa chaise afin de ne pas trop sentir les approches du sommeil. Nous, n'avons pour reposer* que nos sièges durs et leurs appuis* de fer. Nous

365. Sur la deuxième terre, surnommée la « terre du bois », « laquelle, enfants et même grandis, nous a toujours attirés par je ne sais quel mystère », il y a « une colline légère que nous avons baptisée la « Petite maison », en souvenir d'une habitation qui s'y trouvait jadis. Là, à quelque pas de la grève, j'ai devant moi la baie de Vaudreuil, avec au fond, le clocher de l'église ; en arrière de moi, la forêt jusqu'au lac des Deux Montagnes ; et, à ma droite, un pacage sous les ormes géants [...] que de fois je rêve de rebâtir pour mon usage, la « Petite maison », tellement je me sens enveloppé par le charme de sa butte et de son paysage. » (*Mes mémoires*, I : 340)

366. La famille McKercher prit pension chez les Émond durant plusieurs années. Dans la correspondance entre Groulx et ses parents il y est souvent question d'eux (Lettres de Groulx, 2 octobre 1897, 16 mai 1899, 23 mars 1900 ; lettres de sa mère, 28 novembre 1897 et 1^{er} mai 1898). Voir I, n. 325 et II, n. 26.

ne cautions pas — c'est un silence de trappiste et gare à celui
 qui le viole³⁶⁷. O la vie de famille, son* foyer ! combien l'on
 perd en le quittant et que l'épreuve est dure à l'homme qui
 veut faire quelque chose pour son Dieu ou pour la société ! Il
 lui faut mourir à sa famille. Mais tout cela ne fait pas reculer les
 147 vaillants, / et l'épreuve est légère à l'homme d'énergie. Que je
 sois donc un homme de caractère³⁶⁸, un homme d'énergie ! 5

1896-09-28

28 Septembre

Feuille* jaune³⁶⁹ et flétrie ! viens enrichir* les pages de 10
 mon journal ; ne va pas avec tes compagnes dormir sous la
 neige et qui sait ... ? peut-être, emportée par le vent où se se-
 rait arrêtée ta course enfin*. Ici tu regretteras ce temps peut-
 être où verdoyante tu faisais la parure de l'érable, recueillais*
 les pleurs de l'aurore et servais* d'abri aux petits oiseaux des 15
 cieux. Mais entre ces pages tu dormiras paisiblement, sans
 souffrir des atteintes du froid. Ton sommeil sera long ... je ne
 sais ? Un jour, quand j'éprouverai le besoin de ressusciter mon
 passé, de venir me retremper aux souvenirs de ma jeunesse,
 pour envisager l'avenir avec plus de confiance, je reviendrai 20
 feuilleter ces pages ; je* t'éveillerai feuille d'automne pour te
 faire causer et tu parleras à mon cœur !/

1896-09-30

30 Septembre — Je suis hors d'haleine.
 148 Songez-y. Je viens d'improviser deux pages de* ma composi- 25
 tion de cette semaine « Napoléon sur le roc de Ste-Hélène, rên-
 vant le* premier soir³⁷⁰ ». Sujet trop vaste pour le peu de temps

367. Les notes de conduite de Groulx mentionnent qu'il « parle beaucoup » et ses professeurs spécifient : au dortoir, au réfectoire, à l'étude, en classe, à l'église (voir I, n. 119 et n. 120).

368. Voir texte du 31 octobre et I, n. 395.

369. Groulx a collé une feuille d'érable entre la date et le texte.

370. Cette composition, pour laquelle Groulx a obtenu la note de 21/25, est intitulée « La première soirée de Napoléon sur le roc de Ste-Hélène », dans [*Dissertations et poèmes*] : 8-14mss. Une première partie qui traite longuement des remords de l'Empereur au moment de son arrivée sur l'île, est suivie d'une brève évocation de l'histoire de Napoléon depuis sa naissance jusqu'à son ascension fulgurante et sa chute vertigineuse. Par ailleurs, une note marginale du *Manuscrit* [...] S. Corbeil (21ms.) qui se lit : « Napol[éon] à Ste-Hélène. Laccord[aire]. Conf[é]rences], t. II, pag[e] 441 » semble avoir servi à la rédaction d'un autre texte « Eloge de Napoléon » également transcrit dans [*Disserta-*

dont nous disposons³⁷¹. C'est du chant, de la géométrie etc. ; avec toutes ces choses-là l'on nous rogne si bien nos études³⁷² qu'à la fin il faut faire la composition à la vapeur ; ou bien donc comme dit Chateaubriand en parlant des mémoires de Saint-Simon, « écrire à la diable pour l'immortalité³⁷³ » ; avec cette seule différence que l'on écrit plutôt « pour la mortalité », nous.

Le « Vieux Lemonde³⁷⁴ » est mort. C'était un personnage célèbre et nombre d'anecdotes fort curieuses sont répandues sur son compte. Il faut d'abord savoir que ce « Vieux Lemonde » était curé de Saint-Janvier, paroisse située* à deux lieux³⁷⁵ environ au nord de Sainte-Thérèse. Ce bon vieux prêtre semblait comme une épave d'un siècle fini. Il avait conservé cette simplicité, cette bonhomie et cette* naïveté toute bretonne qui caractérisaient nos pères. Fallait l'entendre au prône le dimanche. Ceux qui n'étaient pas initiés à son genre d'éloquence couraient risque d'être fort* peu édifiés. Il lui échappait comme à son insu force saillies assaisonnées parfois d'un sel plus ou moins/ attique. A ce propos* l'on raconte qu'un 149
20 Dimanche le Père Lemonde, au lieu d'un sermon, fit la lecture de quelques pages de Bible à ses paroissiens. Il en était à ce chapitre où* l'historien sacré* dans son style concis mais si majestueux raconte la création d'Eve*³⁷⁶. Dieu, y est-il dit, la tira d'une des côtes d'Adam. Sur ce, sa* page étant terminée, il 25 tourna la feuille sans s'apercevoir qu'il en tournait deux à la fois, et continua : « Elle était enduite de bitume et de poix ». Il en* était rendu au chapitre de « l'arche de Noé³⁷⁷ [»]. Et par une distraction incompréhensible le vieillard ne s'aperçut pas

tions...] : 54-59mss, où Lacordaire est cité (59ms.). Par ailleurs, Groulx secondera la motion débattue à la Société Ducharme : « Il est proposé [...] dans un conseil tenu en Angleterre, le 6 août 1815 [...] que [...] Napoléon Bonaparte [...] soit déporté à Ste-Hélène ». La motion sera battue (*Société Ducharme. Rapports...* (1892-1903) (ANQM, SST, #89B, t. 37) : 82-83mss).

371. À propos des sujets de composition qui lui furent proposés en Rhétorique, Groulx notera ironiquement dans *Mes mémoires*, I : 54-55 : « Nous sommes encore à l'époque où nul sujet n'a l'heur d'effrayer ni les maîtres ni les collégiens. »
372. Ces deux disciplines sont étudiées mais les résultats ne sont pas versés au dossier académique de l'étudiant. Voir I, n. 359.
373. Voir I, n. 235.
374. Jean-Baptiste Lemonde.
375. Voir I, n. 4.
376. *Genèse*, II, 22.
377. *Ibid.*, VI, 14.

de sa méprise. Qu'on juge de l'étonnement des paroissiens en entendant dire que* la première femme était enduite de bitume et de poix, qu'elle mesurait quelques* centaines de pieds carrés, que sa construction cōûta cent années* de travail etc.

Voici un trait qui peindra ce vieux Curé. Peut-être dans quelque temps verra-t-on surgir son histoire ? Le sujet serait* 5
intéressant. Philopoemen, dit l'histoire, fut le [«]dernier des Grecs³⁷⁸ ». L'historien du « Vieux Lemonde » pourra prendre pour titre « Le dernier des Anciens Canadiens³⁷⁹ »./

1896-10-05

10

150

5 Octobre — Je remarque, depuis quelque temps, que mes souvenirs de vacances s'ensevelissent dans l'oubli. Je* n'y songe presque plus et la pensée de la famille me vient visiter moins souvent. Est-ce faute de cœur ? Je ne le voudrais pas. 15

1896-10-06

6 Octobre — Mardi —

Le ciel gris de l'automne, a ramené le givre,
Et la nature en pleurs* a refermé son livre³⁸⁰.

1896-10-11

20

11 Octobre Voici que je commets encore des vers. Que faire ? La jeunesse c'est l'âge des égarements, et comme sur plusieurs points je n'ai pas la prétention* de me croire exempt des défauts particuliers à mon âge, voici ce qui explique la faiblesse que j*ai pour la versification. Cette fois-ci, j'ai guidé Pégase vers le champ lyrique mais loin, bien loin ; 25
si loin que je m'étonne encore de ce qu'il ne m'ait pas jeté à bas : le pauvre animal était ce jour-là sans nul doute dans une veine de bonne humeur, ou* comme ce dauphin du* Bon Lafontaine, il aura cru porter* en croupe un homme quand il n'avait qu'un s[inge.]³⁸¹ 30

378. Rapporté par Plutarque « Vie de Philopémen » : II, dans *les Vies des hommes illustres*.

379. Allusion au titre de l'œuvre classique de Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871), *les Anciens Canadiens* (Québec, Desbarats et Derbishire, 1863), qui constituait une source d'information très exploitée sur le Canada français au XIX^e siècle (voir DOLQ, I : 16-24).

380. Pour les autres versions, voir Notex.

381. Voir Jean de La Fontaine, *Fables*, IV, « Le singe et le dauphin ».

1896-10-15

15 Octobre — Toujours je me suis plaint de la monotonie de la vie écolière de cette uniformité dont est né l'ennui³⁸². Voici qu'un incident (qui a failli devenir un accident) est venu jeter de la variation et jeter dans un moule nouveau un jour de ma vie d'écolier. Hélas ! le malheur nous vient frapper à l'improviste ici-bas. C'est ce qu'en pense ma bouche ; et la peine est fille du plaisir. J'étais à m'amuser bien gaîment avec des confrères. Mais comme les jeux font défaut, par suite d'un déficit je crois dans le ministère des jeux, pour donner de la récréation à nos bras oisifs*, nous nous étions ingénies de lancer par terre une boule de croquet en guise de balle. Amusement tout inoffensif* crus-je, mais la suite m'en a fait voir toute la brutalité, et je conseillerais à ceux qui comme nous pris au dépourvu ne sauraient* comment se récréer, de prendre autre chose qu'une boule de croquet. Mais je continue mon histoire et j'arrive au dénouement qui est la partie tragique. Nous nous amusions ainsi avec une gaîté bruyante, luttant d'adresse quand soudain voulant recueillir la balle qui accourait rapide, je la vis la traîtresse* bondir sur un petit caillou comme un béliet sans m'avertir* et paf ! sur la bouche, me casse* une dent, me troue la lèvre supérieure et me met la mâchoire en marmelade. Comme cet infortuné loup/ de La Fontaine³⁸³, j'avais reçu une ruade et pourtant je n'avais point voulu moi* lire son nom à cette boule, comme ce loup l'avait voulu lire sur le fer du cheval. Après avoir reçu le coup, je ne m'attardai pas comme l'on pense bien à ramasser ma dent qui roula par terre et là perdue* m'attend au jugement dernier. Non je courus à l'infirmerie (André³⁸⁴ voulait déjà sonner l'ambulance) croyant la chose légère, mais ne voilà-t-il pas qu'on parlait de me faire extraire la dent dont la moitié m'est restée* et de me faire coudre la babine. Et je l'avoue cette énorme brèche dans la* rangée de dents et ce bec de lièvre que je m'entrevois déjà me donnèrent des sensations fort peu agréables. En toute diligence je me hâtai vers le médecin parfaitement résigné à la sentence qu'il prononcerait, se prononçât-il même en faveur du bec de lièvre*. Le divin enfant d'Esculape, après avoir consulté sa science étendue et avoir examiné ma plaie, me dit gravement posément* : « ça va guérir* ». Je m'en revins

382. Voir I, n. 72.

383. Jean de La Fontaine, *Fables*, V, « Le cheval et le loup ».

384. André Boyer.

tout consolé, heureux de* vivre dans un siècle où les maladies se guérissent, rien qu'à l'attouchement.

1896-10-19

19 Octobre — Jeudi dernier je suis allé au
parloir. Pour ma* mère. Que n'ai-je le temps de dire ce que je
me sens au cœur ?/ 5

1896-10-25

153

25 Octobre — Holà ! place* ! place ! Écar-
tez-vous mortels, prosternez vos fronts dans la poussière : Je
suis Immortel ! oui immortel ! Bientôt j'irai en compagnie des
dieux boire le nectar : Je suis académicien³⁸⁵ !!! (J'écris par-
fois dans le genre burlesque) Oui c'est bien vrai, je suis acadé-
micien, s'il vous plaît ; ce qui rehausse bien ma* petite taille
d'une* coudée au moins et dans la société écolière me range
dans l'aristocratie. Dire que je suis un aristocrate ! et déjà ! 10
Hier soir donc j'écrivais à Monsieur le Président³⁸⁶ de l'Acadé-
mie Saint-Charles. 15

« Monsieur³⁸⁷ le Président.

Me prévalant de vos* avances gracieuses, j'ose vous de-
mander un siège dans votre Académie. Ma plume, si je la com-
pare à celle* de nos quinze immortels (*Si parva licet componere
magnis*³⁸⁸) est* loin, certes d'être des plus finement taillées,
mais en retour elle promet bien d'être diligente. 20

L.-A. Groulx —

Rhétoricien[»]/ 25

385. Sur l'Académie Saint-Charles, voir I, n. 52.

386. Wilfrid Sainte-Marie de Hull, élève de Philosophie II, est aussi vice-président de la Société Ducharme (Groulx en est alors le 2^e conseiller). Voir *Année scolaire 1896-97* : 10, 18-19.

387. Cette lettre de Groulx est lue à l'Académie Saint-Charles le 25 octobre même. Sa candidature est acceptée à l'unanimité en même temps que celles de Gédéon Rochon et d'Ernest Bernier. Voir *Académie Saint-Charles. Cahier des Rapports* (1885-1900) (ANQM, SST, #89, t. 2) : 243ms.

388. *Si les petits peuvent se comparer aux grands*. Virgile, *Géorgiques*, II, v. 176. Comme la plupart des citations latines utilisées par Groulx dans ce premier cahier du *Journal*, nous la retrouvons dans *les Annales...*, XI, 6 (février 1892) : 187.

Et ce soir la réponse³⁸⁹ à ma lettre m'est arrivée conçue en termes des plus flatteurs — et* je ne suis pas bien certain s'ils* n'ont pas blessé ma modestie — Me voici donc pour en finir « Académicien ». Il ne me reste plus qu'à en assumer les responsabilités* et les devoirs : noblesse oblige. Et parmi mes devoirs, un franchement un* qui ne me sourit pas beaucoup, c'est un discours à composer pour la Saint-Charles, la semaine prochaine, un discours de réception³⁹⁰.

1896-10-30

10 30 Octobre — J'ai enfourché Pégase dernièrement et comme je t'ai promis de te faire le confident des échos de mon luth,* voici ce que j'ai chanté*.

— Charles Martel et Poitiers³⁹¹ —

O Gloire de Poitiers !* sur les ans tu surnages !
 15 Ton soleil luit sur* nous à travers tous les âges !
 Ils étaient là, debout, ces preux bardés de fer,
 Brandissant haut leur lance et tous le regard fier.
 Les armures brillaient, sous les feux de l'aurore,
 Comme brille un diamant que le soleil colore,
 20 Sous l'éclat de la lance et des casques d'acier,/
 La vaste plaine semble un immense brasier. 155
 Là, sur son palefroi, je le vois dans l'armée !
 C'est lui Charles Martel, c'est sa longue framée !
 Il saisit l'olifant et sa puissante voix
 25 Va chanter la victoire aux échos des grands bois.
 Et les paladins, pris, d'un délire joyeux
 Entonnent* le bardit que chantaient les aïeux :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu !
 Comme un cerf il a fui, par tes fils abattu !
 30 Non, il n'a point aïeux, foulé la terre aimée !
 Dormez sous vos dolmens ! Rouge est notre framée !
 La francisque volait. Les sombres bataillons
 Tombaient comme les grains dans les profonds sillons
 De longs ruisseaux de sang roulaient le long des pentes

389. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

390. Voir texte du 5 novembre et Notex.

391. Il existe deux versions antérieures de ce poème. Voir Notex. Voir également *Manuscrit [...]* S. Corbeil : 96ms. où se trouve le plan de cette composition sous le titre « Glorieuse bataille de Poitiers ». Zénon Dupras a rédigé une appréciation de ce poème (voir lettre, s.d., probablement [ca octobre-décembre 1897], et II, n. 167).

Nos fleuves refluaient enflés d'ondes sanglantes,
Pharamond ! Pharamond ! Nous avons combattu !
L'ennemi s'est enfui, par tes fils abattu ! »

156 Fermant ses sombres plis, loin, sinistre oriflamme !
Fuit le croissant vaincu du Khalife Abdérame./ 5
Islam est dans la tombe et les champs de Poitiers,
Sont tout fumants encor du sang de ses guerriers.
Par les boucliers Francs, dans sa funeste course
Le flot maure arrêté, remonte vers sa source.

II 10

Satan a vu du Christ, l'étendard glorieux,
Partout flotter vainqueur, sous* le dôme des Cieux ;
Satan hurle de rage ; au fond de l'Arabie
Il s'apprête à venger la défaite subie.
L'enfer lève un drapeau, sur ses sombres couleurs, 15
Une infernale main a tracé : « **Crois ou meurs** »* !
Sous le blason maudit, tout un peuple d'esclaves,
Voulut rompre bientôt de la croix les entraves.
Et semblable au torrent, sur le dos des nations
Islam né des enfers roula ses bataillons. 20
Le croissant fut vainqueur. L'Afrique un jour domptée
Vomissait sur nos* bords, une troupe éhontée !
Comme aux jours de tempête on voit à l'horizon,
S'élever un point noir, tel parut le blason.
157 Mais l'Europe semblait courber devant l'orage,/ 25
Et de la chrétienté s'apprêtait le naufrage.
Sur son aile rapide a passé la Terreur,
Semant chez les guerriers une morne stupeur !
Pas un preux ne* semblait lever pour la défense,
Le tronçon d'une épée ou le bois d'une lance. 30
... Au fond de ses enfers, déjà l'ange maudit,
Brave le Roi des Cieux, triomphe* et s'applaudit :
« Jéhovah ! Jéhovah ! en vain gronde ta foudre !
« Le Christ enfin vaincu, ton ciel n'est plus que
poudre[»]. 35

III

Mais où va ce héros ? où* va ce cœur vaillant ?
Vers le fier Sarrasin il s'avance bouillant.
Il presse d'un coursier les flancs blanchis d'écume
Et la plaine après lui, s'efface dans la brume. 40

C'est un Chrétien !!! d'en haut, il écoute la voix,
Car sur son cimier d'or étincelle la croix.

Douce France ! salut ! vieille terre de Gaule,
Salut ! sous ses drapeaux, l'honneur toujours enrôle,
5 O mère ! tes enfants. Au cœur de tout Français, /
Dieu sema la vaillance, ainsi qu'au vallon frais, 158
Il fit croître le lis. Quand gronde le flot maure,
Pour protéger ses droits, Dieu te choisit encore.
Ceins, Ô ma France, ceins, d'un fleuron immortel,
10 Le héros de Poitiers ! le Grand Charles Martel !

Il s'avance vaillant ! de Francs une poignée
Le suivent, mais tous preux d'une illustre lignée !
Abdérâme sourit : « Guerrier quelle est l'audace
Qui t'a fait contre Islam, revêtir la cuirasse ? »
15 Charles silencieux, aux yeux du Sarrasin
Déroule solennel son étendard divin,
Qui nouveau « *labarum* », fait frémir Abdérâme ;
Il pâlit !... de ses mains, s'échappe l'oriflamme...
20 Puis la lutte s'engage ; ils bondissent les Francs,
Et la plaine gémit sous le choc des deux camps :
Le Maure est écrasé, les Francs, victorieux :
Du glaive, Jéhovah combattait avec eux !

Ils étaient là ces preux, célébrant la victoire,
Redisant leurs hauts faits en des hymnes de gloire /
25 Et les vallons de France à l'écho* matinal 159
Renvoyaient les refrains du chant national :
« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu !
L'ennemi s'est enfui, par tes fils abattu ! »

1896-10-31

30 **31 Octobre*** Je transcris ici quelques lignes
recueillies dans* les « Soirées* littéraires » du Rev. H[.]
Faure³⁹², livre charmant, j'écris « ... A dix-huit ans, la vie est
toute rose ; à vingt-cinq ans, elle est sombre déjà : la tristesse
et les déceptions l'ont flétrie bien des fois. Il s'agit de se faire
35 une philosophie basée sur* des principes solides* et immua-
bles. Quand une fois on a pris résolument son parti ; quand on
a posé son pied courageusement sur le chemin tracé par la

392. Henri Faure, o.p., *Soirées littéraires. Scènes, tableaux, discours, études morales, études historiques et récits légendaires*, deuxième éd., Paris, V. Lecollre, 1885.

Providence, les fantômes n'effrayent plus, et l'on se résigne à fournir sa course, à dévorer l'épreuve, sous le regard de l'Éternel³⁹³. »

Les bons conseils ! et qui ne peuvent m'arriver plus à propos. On me* rirait au nez, nul doute, si l'on m'entendait dire que j'ai entrepris de me former un caractère. Ils sont si rares de nos jours, même ici dans notre séminaire, les jeunes camarades qui se préoccupent de cette grave/ affaire. L'on n*'a d'autre règle de conduite que ses caprices que ses penchants naturels qu'on laisse se développer à leur* guise, comme croît l'arbre sauvage dans la forêt. On laisse faire l'action* du Séminaire sans y apporter aucunement son concours, sa coopération, et peu importe qu'il taille dans notre bloc informe³⁹⁴ une table ou cuvette. Serait-ce trop de hardiesse chez moi que de prétendre me soustraire à la règle générale et me tremper un caractère à la manière de celui dont me parle* le Père Faure ? Peut-être, mais je veux du moins tenter l'épreuve. Que n'ai-je un précepteur à moi dont les lumières me venant en aide m'éclaireraient* un chemin sûr et droit* parmi le labyrinthe de routes qui s'ouvrent devant nous ? Mais nous sommes laissés presque à nous-mêmes³⁹⁵.

Le pâle automne à peine a* jauni la nature,
Que nous viennent déjà la neige et la froidure.
Les forêts et les lacs de frimas sont tout blancs
Et sous le froid linceul, partout dorment les champs. 25

En effet nous avons déjà eu de la neige vers le 18 octobre ; tant, que la plaine en était toute blanche et les toits tous/ couverts de cette première tempête.

— Que c'est beau la Rhétorique ! C'est la saison des fleurs et des parfums dans toute leur expansion et leurs grâces. C'est la saison des fleurs avec ses richesses déployées, dans ses plus beaux jours : car les humanités ne sont que l'aurore de cette saison. Et franchement les* déserts de la philosophie³⁹⁶ avec

393. Cette citation est plutôt tirée des *Nouvelles Soirées littéraires...* (deuxième éd., Paris, V. Lecoffre, 1886) : 309 ; elle fait partie du récit intitulé « Villa-Flora », Groulx l'a consignée dans son *Cahier de notes...*, I : 52ms.

394. Voir I, n. 65.

395. Lorsqu'il sera jeune professeur, Groulx voudra remédier à cette situation. Voir *Mes mémoires*, I : 96-102, texte du 23 mai 1900 et IV, n. 145 et n. 146.

396. Groulx reprendra cette image (voir texte du 25 janvier 1897) qui apparaît dans *les Annales...*, IX, 3 (novembre 1894) : 81.

leurs* mirages trompeurs n'exercent pas beaucoup d'attrait sur mon cœur.* Surtout si je m'en rapporte à ces paroles d'un ami³⁹⁷ déjà* fatigué de sonder les profondeurs philosophiques. Voici ce qu'il m'écrivit :

- 5 « Pour toi, mon cher, c'est encore le temps des fleurs. Puisse-tu savoir en profiter ! Bientôt, trop tôt, hélas ! pour toi comme pour nous, le printemps sera passé. La **Saison des pluies** commencera et dans ce « débordement des grandes eaux », tes pensée et tes sentiments se trouveront noyés. Tu ne
10 saurais croire, quelle influence, j'oserais dire pernicieuse, la philosophie exerce sur nos* intelligences — Plus d'idéal ! c'est la raison pure et tu sais si elle est bête* ! On joue sans cesse sur les mots ; les syllogismes s'enchaînent les uns* aux autres et nous enchaînent l'es/prit qui sans imagination trouve que l'es-
15 pace est étroit— Va, mon cher, je te souhaite de* n'avoir jamais autant de dégoût* que moi pour la science qui **a fait des fins** et me rend brute. »

162

- Voici les* impressions d'un quelqu'un qui cependant n'est pas des plus à plaindre. Dis, confident, si à présent j'ai* de la
20 philosophie une perspective bien riante. Fleurissez donc sous mes pas, fleurs de la Rhétorique comme naissent les charmes sous les pas du Printemps ! Afin que mon âme, mes facultés s'imprègnent si bien de vos parfums, que je croirai voir des fleurs même à travers les plaines arides de la philosophie.

- 25 1896-11-02

- 2 Novembre** — Lundi — Mois* des morts qui s'annonce avec un ciel sombre, couvert de nuages noirs qui s'étendent sur nos têtes semblables* à d'immenses suaires comme pour nous faire comprendre que ce qu'ils recouvrent*
30 c'est le séjour de la mort. Mercredi c'est « la Saint-Charles³⁹⁸ » la Grande fête, la fête de famille de tous les cœurs thérésiens

397. Il pourrait s'agir de Alfred Langlois. L'original de cette lettre n'a pas été retrouvé.

398. L'importance de la fête de la Saint-Charles, le 4 novembre de chaque année, tient au fait que Saint Charles Borromée est le patron du Petit Séminaire (voir l'Acte d'incorporation du 17 mars 1845 dans É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 364-365), choisi par le fondateur de l'institution, l'abbé Charles-Joseph Ducharme. C'était une occasion pour les anciens et les étudiants de même que pour les professeurs de fraterniser au cours de cette journée, de façon à nourrir l'attachement à l'« Alma Mater », liens encore renforcés par les *Annales térésiennes*. Le programme de la séance du 4 novembre 1896 comprenait en ouverture, « Souvenir de Chartres », un morceau exécuté par la fanfare. Suivait la partie consacrée à l'Académie Saint-Charles : d'abord un dis-

où tous anciens et nouveaux se réunissent sous le toit de l'Alma Mater. Déjà je* remarque les signes avant-coureurs de la fête³⁹⁹. Au collègue aux approches d'une fête, la discipline nous fait un visage/ plus souriant. Notre Professeur, Monsieur Corbeil⁴⁰⁰, ne veut pas que la Saint-Charles passe inaperçue. 5 Les vieilles traditions thérésiennes sont trop profondément ancrées dans son cœur. Aussi lui d'ordinaire si friand de tableaux, qu'il a forcé Aldéric Bastien⁴⁰¹ l'Homère de la classe — Siècles futurs le croirez-vous ? — de briser son pinceau de désespoir, à l'instar du Grand Raphaël, veut bien pour cette semaine se contenter de peu. Je ne demande, a-t-il dit, qu'un seul tableau⁴⁰², mais que ce soit* de l'attique, du fin, du ciselé, pas du « Béotien ». Ce pauvre Aldéric qui, pour son grand malheur a le nerf acoustique endommagé, a compris : pas du « Bastien » et son amour-propre littéraire en a été grièvement blessé. Eh ! quoi, les* deux mots riment si bien. Qu'y aurait-il d'étonnant qu'ils fussent unis par quelque lien de parenté ? 15

L'on prépare aussi beaucoup de musique. Nos corridors ne roulent plus que des flots d'harmonie : ce qui contraste mal avec leurs grands murs sombres ; on dirait des moines s'adonnant aux plaisirs mondains. Et nos musiciens qui, parce qu'ils exécuteront un morceau, croient bien être les héros de la fête 20

cours d'introduction par le président, W. Sainte-Marie, suivi des réceptions académiques, de deux discours de réception par L. Groulx et J. Isabelle et d'une réponse à ces discours par J. Saint-Jacques. Après le morceau « Si j'étais roi » de T. Adam joué par l'orchestre, on offrait, en seconde partie, « A Clichy », opéra comique en un acte de A. Adam, suivi de la récitation de deux monologues, « Le petit sauveteur » de H. Denizot et « Joies naïves » de P.-J.-O. Chauveau (voir I, n. 139). Après « Le lièvre et les grenouilles » de Théodule Arbour chanté par l'Orphéon, la fanfare clôturait la séance. ([*Programmes de séances*] (ANQM, SST, #92) ; voir aussi É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 150, 153 ; *les Annales...*, VI, 3 (novembre 1891) : 82-85 ; VII, 3 (novembre 1892) : 69-79 et 82-89 ; IX, 3 (novembre 1894) : 74-87 et 92-94.)

399. Ce texte constitue la première partie d'une composition intitulée « Les Signes avant-coureurs de la fête. Et pensées du lendemain » et pour laquelle Groulx a obtenu la note de 14/15. Voir Notex.

400. L'abbé Sylvio Corbeil.

401. Aldéric Bastien est l'un des élèves les plus faibles de la classe (il est avant-dernier). Sa note la plus forte est cependant en langue grecque, d'où sans doute l'ironie de Groulx (*Année scolaire 1896-97* : 21). Cependant, en Philosophie II, il sera le quatrième de sa classe et obtiendra des mentions honorables en philosophie, en mathématiques et en physique, en plus de se mériter, tout de suite après Groulx, une mention honorable pour le Prix d'honneur « décerné au travail et à l'application » (*Année scolaire 1898-99* : 17, 24-25).

402. Sur le concept de tableau tel qu'entendu par le professeur, voir *Manuscrit* [...] S. Corbeil : 144ms., sous la rubrique « L'auteur fait tableau ».

sont/ en jubilation ; partout ils ne pensent, ne lisent, ne* rê- 164
vent que musique. Il en est près de moi à l'étude qui chantent
continuellement* du matin au soir, comme le rossignol : encor
si leur chant me rappelait les gaies chansons du chantre du
5 Printemps ! !... Le citoyen de la Grande République
Onésime⁴⁰³ qui n'a pas dans l'oreille la corde musicale, est vi-
vement impatienté de tout ce solfège-là et je* le vois qui pré-
pare secrètement, des engins de guerre, des dards aigus, la flè-
che acérée de la critique contre la « gent musicienne ». Tel
10 autrefois, dans les sombres cavernes de l'Étna, les Cyclopes
géants* préparaient des foudres contre les humains.

Ce sont là des signes extérieurs : ce que je vois ; ce que
j'entends. Si je descends au fond de mon cœur, mon cœur me
parle et dit bien des choses. « La Saint-Charles », cette année
15 me doit faire Académicien. De simple mortel, devenir Immor-
tel ! ! ! la métamorphose, quoi qu'on dise, ne s'accomplit pas
sans amener de sensations. Mon âme se sent serrée par l'émo-
tion devant le monde nouveau qui va s'ouvrir devant elle. Ainsi
doit hésiter* au sortir de sa chrysalide le tendre papillon avant
20 d'ouvrir ses ailes d'or/ et de « s'envoler comme un souffle aux
voûtes éternelles⁴⁰⁴ . » 165

Je m'arrête à cette comparaison.

— Lafontaine n'aimait pas l'enfance. On n'a jamais pu ex-
pliquer cette haine étrange chez celui à qui* l'insouciance, et la
25 légèreté ont valu le surnom de « Bonhomme ». Certainement
que si* le « Bonhomme » eût été dans nos cours ces jours der-
niers, il nous eût appelés de noms plus sévères encore que
« l'âge sans pitié⁴⁰⁵ », la maudite engeance⁴⁰⁶ . Quelques écu-
reuils* mal avisés se sont aventurés jusque dans les arbres de
30 nos cours. Mal leur en prit. Aussitôt qu'on les eût aperçus une
chasse en règle a commencé : * une grêle de pierres assaille les
malheureux qui sautillent* de branche en branche et nous
donnent occasion d'admirer leur gentillesse et leur légèreté.
Toujours ils esquivent le coup et courent d'arbre en arbre*.
35 Mais la gent écolière, comme une meute, les poursuit de ses
cris et de ses coups. C'était intéressant et pitoyable en même

403. Onésime A. Boyer.

404. A. de Lamartine, *Méditations*, II, 9, « Le papillon », v. 6. Ce poème sert d'exemple dans le manuel du P. Mestre, *Principes...* : 83 et 248 (voir I, n. 82).

405. Jean de La Fontaine, *Fables*, IX, « Les deux pigeons », v. 54.

406. Jean de La Fontaine, *Fables*, IX, « L'écolier, le pédant et la maître d'un jardin », v. 29.

temps de voir toute* cette troupe s'acharner sur un écureuil et ne cesser enfin qu'après s'être emparé* de l'inoffensive bête.

1896-11-04

166 **4 Novembre** — Fête de Saint Charles Borromée. Le jour s'annonce beau quoiqu'un peu pâle. C'est au 5
 matin[.]/ Nous ne pouvons encore juger de la température ;
 l'atmosphère est encore tout remplie* des brumes indécises de
 l'aube, et tout nous apparaît encore à travers les voiles d'une
 lumière vaporeuse. Le charmant moment qui m'attend dans
 cette journée : un quart* d'heure de Rabelais⁴⁰⁷ ! J'ai⁵ déclama 10
 mer un discours devant l'auditoire à la séance de cet après-
 midi.

1896-11-05

5 Novembre — La⁵ Saint-Charles s'est pas- 15
 sée sans grand bruit. Tout fut bien tranquille, mais surtout j'ai
 remarqué que l'auditoire est resté bien froid à nos discours
 académiques*⁴⁰⁸ ; il* ne ressentait pas les grandes émotions qui
 serraient* nos cœurs.* Par exemple, le mien propre qui était
 conçu en ces termes n*a touché personne.

Monsieur le Président⁴⁰⁹ — 20

« Vous témoignez d'une grande satisfaction en nous ac-
 ceptant au sein* de l'Académie⁵ Saint-Charles. Et cependant, ce
 ne seront ni nos talents, ni nos lumières qui ajouteront à
 l'éclat, au prestige de votre société. Nos jeunes facultés ne font
 167 que s'ouvrir au grand soleil de la littérature, / et aujourd'hui 25
 nous venons demander à l'Académie*, de faire luire sur nous
 une part de ses rayons*, et de hâter ainsi notre épanouisse-
 ment. Bien loin de vous offrir une moisson nous venons la
 faire au milieu de vous. Nous ne pouvons que vous promettre
 un entier dévouement et protester de notre docilité aux leçons 30
 de l'Académie[.]

« Permettez que je ne m'attarde pas à énumérer* les avan-
 tages que procure votre cercle littéraire. Nous avons appris à
 juger l'arbre à ses fruits. De même qu'au souvenir de cette glo-
 rieuse phalange d'anciens élèves⁴¹⁰ qui ont occupé ces fau- 35
 teuil, nous apprécions mieux l'honneur qui nous est fait, ainsi

407. Voir I, n. 184.

408. Voir I, n. 398.

409. Une autre version de ce discours de réception est conservée dans les Archives de l'Académie Saint-Charles. Voir Notex.

410. Parmi les anciens présidents de l'Académie, nous retrouvons Jean-Baptiste Proulx, Herménégilde Cousineau et Élie Auclair.

le devoir de marcher sur leurs traces si belles, si hardies, nous remplit d'hésitation.

Monsieur le Président, il est dans notre passé, des jours que l'on ne peut rappeler, sans faire surgir tout un monde de joies douces et pieuses. Aux heures de solitude et d'abattement, nous venons nous reconforter dans l'frimage de ces jours passés, comme dans des oasis de verdure semées sur le désert de la vie ; car, a dit Louis Veuillot, « Dieu a fait du souvenir un arbre où/ fleurit* l'espoir⁴¹¹. »

168

10 Ce 4 Novembre, Monsieur le Président, si riche d'émotions pour nous, sera un de ces jours d'heureuse mémoire.

1896-11-06

6 Novembre — Les jours ennuyants. De la pluie et du vent sans cesse. C'est bien triste* de voir partout la nature se dépouiller de ses charmes, de même que nos cœurs semblent aussi s'attrister et déposer toute joie. La mélancolie à l'automne nous gagne facilement et une fois qu'on s'est laissé glisser à sa pente, elle nous entraîne bien loin. C'est singulier comme ça me plaît parfois être mélancolique ; je laisse mon âme se noyer dans la tristesse et il me semble*, dans mon erreur, que je suis sinon heureux du moins satisfait.

1896-11-13

13 Novembre — C'était hier la fête de naissance de ma mère⁴¹². Pauvre mère ! l'ouvrage m'a si bien joué le tour que je* n'ai pu trouver une seule minute pour lui écrire. On pourrait trouver qu'un régime qui ne permet pas de remplir des devoirs aussi impérieux que ceux-là, est d'une sévérité fort exagérée. J'ai pensé comme cela mais parfois/ il n'y a pas à transiger avec la discipline collégiale ;* il faut suivre la consigne en dépit des* raisons qu'on pourrait avoir pour s'y soustraire. Ne le pouvant donc hier j'ai écrit aujourd'hui en ayant

169

411. Raccourci d'une phrase de Louis Veuillot (*Rome et Lorette* : 13) recopiée *in extenso* dans le texte du 2 avril 1897 (*var.*), et dans son *Cahier de notes...*, I : 74ms. La formule raccourcie apparaît également en exergue du troisième et du quatrième (sous une forme remaniée) cahier du *Journal*.

412. Sa mère est née le 11 novembre 1849 à Vaudreuil, et a été baptisée le 12. Dans son texte du 12 novembre 1900, Groulx donne aussi le 12 novembre comme date anniversaire de la naissance de sa mère.

soin de mettre la date d'hier, et tout bonnement l'on* croira que ma lettre a* été retardée quelque part. Je n'aurais pu sans de graves remords manquer* à* ce devoir. Ma lettre est donc écrite. Plaira-t-elle à ma mère ? j'ignore et pourtant il me semble, c'est de l'âme, c'est du cœur⁴¹³ que j'y ai mis : ma plume n'a eu qu'à écrire sans perdre de temps : ce qui arrive toujours quand la pensée s'échappe librement du cœur ; elle sort alors comme jaillit la source du flanc du rocher, sans efforts et toujours abondante. 5

Voici ma* lettre que je consigne comme un doux souvenir. 10
Elle n'en vaut peut-être pas la peine, mais enfin c'est pour moi cet écrin* de souvenirs ; ce n'est pas pour le public⁴¹⁴, et moi je la juge digne d'être conservée, sinon pour la* forme littéraire, du moins parce que je puis affirmer que les pensées qu'elle/ 15
contient sont* vraies, partant naturelles. Je puis me rendre ce témoignage que le grand nombre ne peut pas se rendre dans ces occasions. 15

Voici — « Ma chère Mère⁴¹⁵, j'ai bien de l'ouvrage ; je ne sais par lequel commencer. Cependant comme c'est mon habitude de faire les plus agréables avant celles qui me coûtent plus, je commence par vous* écrire. Il me semble qu'ensuite, mes autres occupations* me coûteront moins de courage. 20
Quand le cœur est gai, l'esprit s'en ressent et chante au travail. Et n'est-ce pas que le devoir que j'ai à remplir aujourd'hui, ne peut que m'amener* la joie dans l'âme ? 25

« Le cœur, chère mère, a besoin d'épanchements : c'est de ce besoin que sont* nés l'amitié et l'amour. Quand je parle d'amour, je ne veux point parler de ces* folles amours qui ne peuvent avoir leur siège que dans quelque passion mauvaise. Mais c'est de* l'amour paternel, maternel, de l'amour qu'un 30
fils doit à sa mère par exemple que j'entends parler[.] /

« Le cœur, disais-je, a besoin d'épanchements. C'est ce qui m'a fait chercher des amis auxquels je pusse conter mes peines ou mes plaisirs. Cependant quand* je me déverse dans leur cœur, ce n'est pas avec la même tendresse, la même affection 35
comme avec vous. Mes confidences avec eux n'ont pas le caractère de celles que je vous fais. Il est entre* l'enfant et sa mère une intimité que l'on ne* saurait rencontrer ailleurs. Si je conte

413. Voir I, n. 22.

414. *Ibid.*

415. L'original de cette lettre n'a pas été retrouvé (voir I, n. 47).

des peines à ceux-ci, le soulagement ne m'en vient pas avec plénitude :* tandis que vos paroles, Mère, sont pour mes tristesses un baume qui sait toujours panser et guérir. Quelle* est la raison de cela ? Ah ! c'est que — bien qu'on ait dit déjà que
 5 le cœur ne raisonne pas — ces êtres qui me sont chers*, ne sont après tout que des amis, et vous, vous êtes ma mère, c'est-à-dire, tout pour moi.

[«]Je vous l'ai déjà dit ce que je vous dis là ; mais je ne vous l'ai pas dit encore assez de fois. Et aujourd'hui je veux profiter
 10 de votre/ fête, pour vous le répéter, puisque l'âge donne maintenant à mes paroles plus de valeur et d'autorité. » 172

« J'accompagne en même temps ces sentiments d'affection, de tous les souhaits qu'il vous serait possible de faire pour vous-même, pour votre santé, votre bonheur, et en un
 15 mot tout ce que Dieu voudra bien vous accorder, à mes prières.

« Veuillez bien croire que cette lettre n'est pas une banalité comme savent en écrire les gens du monde. C'est une effusion : j'ai laissé parler mon cœur. Et en me relisant, je n'ai
 20 qu'un regret : celui d'avoir si mal traduit mes sentiments* . »

Tout à vous Lionel[»]

1896-11-14

14 Novembre — Encore un ciel gris ! Depuis longtemps cette exclamation m'échappe au matin* aussitôt qu'apparaît le jour naissant. Nous avons toujours du sombre, du nuageux, de l'automne. Pour un certain groupe d'écoliers ce n'est pas la température qui les intrigue, mais le vent. Ces messieurs qui/ ont la manie de fumer ont converti en
 25 tabagie, l'humble maisonnette qui s'élève au fond de notre cour, mais de laquelle, par exemple, ne s'exhale pas toujours l'odeur du tabac. On ne va pas là sans précautions toutefois. Si Borée souffle, soit, vive la joie ! Mais si le vent accourt du levant ou du midi, la consternation est dans le camp des fumeurs. Pas moyen d'allumer le précieux calumet. La brise
 30 pourrait trahir en portant la fumée à l'odorat des surveillants et le dénoûment est connu d'avance⁴¹⁶. Aussi la direction du vent, est*-elle la grande affaire, la suprême préoccupation 173

416. La lutte au tabagisme a été engagée dès 1848 par le père Saché, s.j. alors directeur du collège. À ce sujet, voir É. Dubois, *le Petit Séminaire...*, 107-108 et les

parmi* les fumeurs*. J'en connais qui vont jusqu'à promettre des pains à saint Antoine⁴¹⁷ pour avoir bon vent.

1896-11-18

18 Novembre — L'œuvre des pains de Saint-Antoine fait fortune* chez les élèves. La semaine dernière, tous sont allés porter* leurs billets au tronc de la chapelle, promettant* jusqu'à des douzaines de pains, si l'on a des vacances au jour de l'an. J'en ai promis deux moi, pour une autre grâce à obtenir. Puisse le Saint m'exaucer !/ 5

1896-11-19

10

174

19 Novembre

Le* nom qu'il m'a donné, quand sur mon front
d'enfant

Il versa l'onde pure, oh n'est pas très charmant !

On l'en a fort blâmé, ce bon vieillard de prêtre.

N'avait-on pas grand tort ? Eh quoi ! n'était-il maître 15

En tant que mon parrain, d'amoindrir de son nom

La laideur trop frappante en m'en faisant un don⁴¹⁸ ?

Adieu⁴¹⁹ ! mon confident, à peine* me reste-t-il une page 20
encore de toi. Il faut* se quitter. Si le temps me l'eût permis, je

Annales..., IX, I (septembre 1894) : 10-11, VI, I (septembre 1891) : 13 et VI, 3 (novembre 1891) : 64.

417. La livraison du 27 juin 1896 de *la Semaine religieuse de Montréal* (XXVII, 26 : 401-03 « La dévotion à saint Antoine ») apporte quelques précisions sur cette dévotion : « L'établissement régulier de l'œuvre du Pain de saint Antoine en ce diocèse remonte aux derniers mois de l'année 1894. Sa Grandeur M^{gr} l'archevêque l'a non seulement approuvé, mais Elle a bien voulu, en quelque sorte, prendre l'initiative et se mettre à la tête de ce mouvement... » Cette pratique religieuse consistait à offrir une aumône en échange d'une faveur à obtenir de saint Antoine. Cette forme de dévotion, d'abord mise en pratique à Toulon (*ibid.*, XXV, 5 (2 février 1895) : 69-71) a connu un vif succès au Québec ainsi que dans les paroisses du Canada et des États-Unis. Sur les origines médiévales (XIV^e siècle) de cette pratique, voir *ibid.*, XXV, 2 (12 juin 1895) : 17-19 (France) et XXXI, 24 (11 juin 1898) : 388 (Portugal).
418. Selon une pratique courante à l'époque, le prêtre, Samuel J. Ouimet, aurait lui-même choisi le prénom de Lionel dont la « laideur » fut atténuée par celui du parrain Adolphe (Pilon). L'acrostiche est formé du seul prénom de Lionel mais Groulx signera Lionel-Adolphe jusque vers 1915.
419. Voir les textes des 24 septembre 1897, 10 octobre 1899 et 15 novembre 1900. L'adieu à un cahier de journal se retrouve chez son modèle, Eugénie de Guérin (par exemple, *Journal...* : 57 et 246).

t'aurais consacré quelques vers. Prends cette prose en retour : mes sentiments seront plus sincères et les entraves du vers ne gêneront pas ma pensée. Tu n'as pas vu deux hivers et tu* contiens à peine une page de ma vie. Mes impressions d'humaniste* et de* Rhétoricien — pour une part du moins — voilà ce que tu disputeras à l'oubli. Le bagage n'est pas fort, mais il est précieux. Je n'ignore pas* qu'un autre n'aurait pas grand plaisir à feuilleter ces pages : elles n'ont pas été écrites pour le public, et pour moi seulement elles pourront avoir/ du prix¹⁷⁵ parce qu'elles contiennent quelques traits de ma vie, de ma jeunesse ;¹⁰ parce qu'elles contiennent* mes aspirations, mes rêves, mes émotions* de jeune homme et qu'elles sont le miroir de mes dix-huit ans. En un mot tu fus mon* confident.

Mon désir serait que ces lignes ne fussent jamais lues que de moi seul ;* et si Dieu m'accordait seulement vingt années de vie, je sais tout le charme que me procurerait alors la lecture⁴²⁰ de* ces choses d'autrefois. Tu me serais comme ces fleurs fanées qu'on retrouve entre les feuilles d'un vieux bouquin⁴²¹, et qui toutes flétries* qu'elles sont, ont encore un langage et un parfum pour le cœur. Déjà confident, je ne lis pas sans vif plaisir certains endroits où mon cœur* a laissé* son empreinte.

Adieu ! encore une fois. Si ma vie se termine bientôt, comme j'en ai hélas ! le triste pressentiment, et si tu tombes sous la main indulgente de quelque ami, puisses-tu si bien parler à son âme, que tu gagnes un souvenir avec une prière à celui qui connut* la véritable amitié, et par¹⁵ delà la tombe se souvient encore de ceux qu'il aima et qui l'ont aimé. Adieu*⁴²² [.]

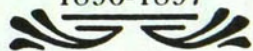
420. Voir I, n. 22.

421. Plusieurs des livres de Groulx, de même que son *Journal*, contiennent de ces feuilles et de ces fleurs séchées (voir Introduction III).

422. Sur la page 176ms. du cahier I, voir Notex.

II

1896-1897



24 novembre 1866

"Faç et spera"

- A mon Journal -

On rencontre serpis dans les landes fleuries,
Grand nombre de minuscules murmurant dans le chaos,
Et gazouillant en choeur sous l'ombre des pruniers,
Puis sous l'ombre des bois, réverbérant de chaleur.

Les campanules sont par de rares caresses,
L'im unchérie dissimule au creux d'un rocher, au
solitaires croissant, deux fleurs entrelacées
Comme pour s'appuyer d'une seule plus minime.

L'un dans l'autre penchés, leurs candides calices,
Aux rayons du soleil aimant à reposer
Semblent de leurs parfums arômes les délicies
Et chercher à s'étendre sur un long long bain.

Etroitement unis, ils ne sont si d'habitude
Lui un seul palais orné de multiples couleurs,
Papillon tressaillant en son paradis d'été.

i

L.-A. Groulx*

Rhétorique

— Séminaire Ste-Thérèse —

— Vaudreuil, village natal —/

ii

— *Fac et Spera*¹ —

5

A

«*Forsan et hæc olim meminisse juvabit*² »

L—/

-
1. *Fais et espère*. Cette adaptation du *Psaume*, XXXVI, 3 est l'une des nombreuses devises d'époque à saveur biblique. Chez Groulx, nous la retrouvons dans les textes du 3 avril et du 24 mai 1897, dans le *Cahier de notes...*, I : 7ms. (sous la rubrique « Proverbes latins ») et à la page de titre du troisième cahier du *Journal* et du *Cahier de notes...*, II.
 2. *Un jour ces souvenirs auront pour nous des charmes*. Ce vers de Virgile (*Énéide*, I : v.203), cité dans les *Annales...*, VI, 1 (septembre 1891) : 1 : 7 (mars 1892) : 208 et IX, 8 (avril 1895) : 256, deviendra la devise de ces mêmes *Annales...*, pour l'année 1900-1901. Il est également consigné dans le *Cahier de notes...*, I : 7ms. var. (sous la rubrique « Proverbes latins ») et à la page de titre du troisième cahier du *Journal*.

1896-11-24

24 Novembre 1896 —*

«*Fac et spera*»* 1

— A mon journal³ —

5 On rencontre parfois, dans les landes fleuries,
Quand nombre de ruisseaux murmurent dans les
champs,
Et gazouillent en chœur sous l'herbe des prairies,
Que sous l'ombre des bois, retentissent des chants ;

10 Que les campagnes sont par l'zéphyr caressées,
L'on rencontre disais-je, au creux d'un vallon frais,
Solitaires croissant, deux fleurs entrelacées,
Comme pour s'appuyer mieux dans les jours mauvais.

15 L'un dans l'autre penchés, leurs candides calices⁴ ,
Aux rayons du soleil aimant à reposer
Semblent de leurs parfums aspirer les délices
Et chercher à s'étreindre en un long long baiser !

Etroitement unis, ils ne sont à l'abeille
Qu'un seul palais orné de semblables couleurs ;
20 Papillon trouve en eux qu'une tente vermeille/
Où* vont se transvasant de l'Aurore les pleurs. 2

Tel est mon confident, de notre union* intime,
Le fidèle portrait ; par des épanchements
S'il s'est blessé, meurtri, notre cœur se ranime,
25 Comme renaît la fleur aux frais arrosements.

Nous nous sommes liés, comme le lierre au chêne,
Puisque deux vrais amis ne doivent faire qu'un,
Et s'attacher pareils aux anneaux d'une chaîne :
C'est là de l'amitié ce qui fait le parfum !

30

— — — — —

Oui, mon confident, fais que je* retrouve en toi ton frère
aîné, avec la même franchise et surtout la même discrétion,*

3. Nous possédons une deuxième version complète de ce poème et une autre version du quatrième quatrain. Voir Notex.

4. Groulx a utilisé cette image dans son texte du 30 janvier 1896.

plus parfaite même*, s'il est possible. Avec toi, j'essaierai de converser plus sérieusement — «*paulo majora canamus*⁵ ». J'avance en âge et les années s'entassent sur mon front, non pas très nombreuses, mais toujours en apportant quelques grains de plomb — Sans vouloir me vanter !/

5

1896-11-25

3

25 novembre

La «*Sainte-Cécile*⁶ » qui est toujours chômée avec grande pompe par les musiciens de *Ste-Thérèse*, avait été remise à hier soir — pour une raison qu'il n'est pas permis à un simple élève de connaître, ce qui se passe au conseil des *dieux* ne transpirant jamais — Hier soir donc c'était la «*Sainte-Cécile*⁷ ». En outre de la musique, dont sont toujours surchargés nos programmes⁸ du reste, celui d'hier soir annonçait une* conférence par Monsieur Elie Auclair, ptre. C'était là le point culminant de la soirée, pour ne pas dire le seul point. Car nos musiciens ont eu beau vanter leurs symphonies, leurs accords, tout cela n'a servi qu'à leur prouver une fois de plus que nos oreilles sont encore trop «*démocrates* » pour goûter leur riche musique. Pour* moi, la seule utilité que je trouve à la musique

10

15

20

5. Virgile, *Bucoliques*, IV, v. 1. Groulx a également consigné cette citation dans son *Cahier de notes...*, I : 7ms. (sous la rubrique «*Proverbes latins* »), avec la traduction «*Elevons nos chants* » et à la page de titre du troisième cahier du *Journal*.
6. Sainte Cécile était la patronne des musiciens. Ordinairement on célébrait sa fête le 22 novembre, et le 25 novembre celle de sainte Catherine, «*patronne de l'étude des sciences* » (voir *les Annales...*, VII, 3 (novembre 1892) : 92-93). «*L'écolier de 1890 avait ses fêtes traditionnelles presque chaque mois. Guidé par son professeur, il apprenait quelques drames ou des scènes des grands maîtres français, qu'il rendait avec brio, aux applaudissements de ses condisciples. La Sainte-Cécile voyait le triomphe des musiciens et la Sainte-Catherine amenait une dépense considérable de bons mots et de bonne tire.* » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 258, 155) Voir aussi Madeleine Doyon-Ferland, *Coutumes populaires du Canada français* (deuxième éd., Québec, PUL, 1972) : 133-134.
7. Une autre version de ce texte a été présentée comme composition. Voir *Notex*.
8. Le programme de cette fête (voir [*Programmes des séances*] (ANQM, SST, #92) comportait des exécutions de la fanfare («*Sur les bords du St-Laurent* » de L.P. Laurendeau et «*Les vélocipédistes* » de Huydrechts), de l'orchestre («*Si j'étais roi* » de T. Adam et «*La mouche à feu* ») et de l'Orphéon («*Le réveil* » de J. Arnaud et «*La tempête* » de F. Bazin). Le tout fut clôturé par un cantique à sainte Cécile. S'il faut en croire un des chroniqueurs des *Annales...* (IX, 6 (février 1895) : 188), les séances musicales s'adressaient à «*un auditoire spécial, qui est toujours le petit nombre...* » Voir II, n. 129.

c'est de faire, pendant les entr'actes, assez* de tapage pour nous permettre de causer avec notre voisin sans être entendu de toute la salle*. Chaque/ chose a son utilité en ce monde. 4
 Mais assez sur ce thème-là. Revenons au conférencier. La présence de Monsieur Auclair à Ste-Thérèse, et sa conférence surtout, c'était tout un événement. La renommée aux cent bou- 5
 ches l'avait précédé* parmi nous ; elle nous avait appris que ce Monsieur Auclair avait conquis à Rome, au Collège Canadien⁹, les grades les plus brillants* ; qu'il avait étudié la littérature à 10
 Paris dans la société des Grands maîtres. Joindre à tous ces divers titres que Monsieur Auclair est un ancien élève qui eut un beau passé dans le séminaire, l'on peut imaginer si le conférencier était un sujet intéressant à voir et surtout à entendre. Quant à le voir, nous l'avons dévoré des yeux ; quant à l'entendre ... c'est grand dommage que l'on ne puisse dire « dévorer 15
 des oreilles ». Ça donnerait tant de lumière à ma pensée. Et toujours est-il que le psalmiste se fut fort trompé hier soir en disant : « *aurēs habent et non/ audient*¹⁰. » Pour la musique, soit : il eut eu* raison mais pour la conférence, s'il voulait m'en croire 5
 20 il changerait dorénavant son texte pour celui-ci : « *aurēs habent et devorant*¹¹. » Comme nous prendrions plaisir à **dévoré*** le professeur en classe quand il nous lit ce grec baroque et mal né pour les oreilles ! Le conférencier tant désiré parut enfin ; c'est un homme dont le physique n'a rien d'extraordinaire, si ce 25
 n'est qu'il y en a peut-être de plus charmants et de moins laids ; mais enfin les autres qualités rachètent bien ce petit défaut — Et la beauté, qu'est-ce donc ? si ce n'est un vernis qui s'efface sous le souffle* des ans, comme la feuille perd sa verdure par l'haleine des autans — Sa voix est des plus harmo- 30
 nieuses ; elle coule douce ; elle éclate parfois. Imaginez un

9. Ce collège, ouvert à Rome en 1888 suite à l'initiative du cardinal Howard et des efforts des sulpiciens de Montréal, a déjà reçu 166 prêtres en séjour d'étude à la fin du XIX^e siècle. L'abbé H. Cousineau, supérieur du Petit Séminaire, et l'abbé S. Corbeil y ont étudié. Groulx y séjournera de 1906 à 1908 (*Journal* VI). D'ailleurs, les *Annales...* publient régulièrement une sorte de chronique écrite de Rome par un professeur ou un ancien du collège. Voir Élie-J. Auclair, « La vie d'un étudiant au « Collège Canadien », dans les *Annales...*, VI, 10 (juin 1892) : 302-311 ; I, n. 29, *Mes mémoires*, I : 109ss. ; le *Diocèse de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle* (Montréal, E. Sénécal, 1900) : 76-80 ; M.H. Langevin, *le Collège Canadien à Rome. Les premiers vingt-cinq ans*, Montréal, Imprimerie du messager, 1913, 106 p.

10. *Ils ont des oreilles et ils n'écotent pas*. Psaume, CXIII B, 5, repris et adapté dans *Marc*, VIII, 18 et devenu par la suite un lieu commun de la prédication locale.

11. *Ils ont des oreilles et ils dévorent*.

ruisseau dont l'onde s'écoulerait sans bruit, mais qui à certaines distances, roulant sur un lit rocailleux, prendrait la voix d'un torrent. Il aime la France et ses discours en sont remplis de ce nom. On/ voit que sa pensée habite autant sur les rives de la Seine que sur les bords du Saint-Laurent¹². Il prit pour titre : « La jeunesse catholique à Reims¹³ », et nous fit part des impressions que lui a* laissé le congrès des jeunes étudiants catholiques tenu à Reims, au mois de Mai de l'an dernier, congrès auquel il avait le bonheur de prendre part,* et auquel avaient été invités les champions de la cause catholique en France. Le sujet ne* manquait pas d'intérêt certes. Nous ne fûmes pas ^ddécus. Et quand il eut fini que nous admirions cette jeunesse française si généreuse dans son dévouement à la cause du Christ et de la patrie ! Que* nous les admirions dans leur projet de « bouter hors de France¹⁴ » le Juif et le Franc-maçon¹⁵

-
12. L'abbé H.R. Casgrain utilise cette image dans son « Étude sur Angéline de Montbrun » (de Laure Conan) qui préface l'édition de 1886 (Québec, J.-A. Langlais) : 11 *var.*
13. Le texte de cette conférence est consigné dans le *Cahier de notes...*, II : 29-39mss. Au cours des deux années précédentes, le Congrès de la jeunesse catholique a envoyé des délégués à travers le Poitou pour dénoncer les francs-maçons et les juifs ; c'est là l'un des foyers les plus actifs de France dans cette lutte. D'autre part, Reims est le siège d'émeutes antisémites en 1898 (R.F. Byrnes, *Antisemitism in Modern France : The Prologue to the Dreyfus Affair* (New York, Howard Fertig, 1969) : 257). Plus tard, lors de son premier séjour en Europe, Groulx assista au Congrès national de l'Action catholique de la jeunesse française, qui se tiendra alors à Orléans, et aussi peu de temps après, à un « congrès antimaçonnique » à Paris (lettre à Émile Chartier, 5 juin 1909 : 2-3mss).
14. Inspiré du mot de Jeanne d'Arc qui parlait des Anglais. Voir *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, 15 mars 1431. Plus tard, lorsqu'il sera à Orléans, Groulx souhaitera aux jeunes d'être « parmi ceux qui bouteront l'ennemi hors de la Nouvelle-France » (voir texte du 16 octobre 1908).
15. Cette conférence illustre le climat d'antisémitisme et d'opposition féroce à la franc-maçonnerie qui prévaut dans de larges couches du clergé catholique et de la population en France, dont les vagues rejaillissent jusqu'au Québec et ne peuvent manquer d'influencer de jeunes esprits sensibles aux idéaux religieux et nationaux qu'on leur présente par ailleurs comme menacés. À la fin du XIX^e siècle, en effet, la lutte de l'Église contre la franc-maçonnerie (voir I, n. 336) atteint un sommet inégalé et se double d'un antisémitisme dont les racines remontent loin dans l'histoire, au moins jusqu'aux concepts médiévaux de la culture juive. Estompé depuis la Révolution française, cet antisémitisme se déploie à nouveau avec l'expulsion des juifs de Russie, en 1881, et une crise économique européenne. Parallèlement, depuis 1865, des catholiques conservateurs en France multiplient des écrits tendant à imputer la Révolution française à un complot ourdi par les francs-maçons : thèse qui prend de l'ampleur par suite des lois « infâmes » de 1886 et l'encyclique du 20 avril

qui tiennent la France dans leurs mains impies¹⁶, mais qui, Dieu merci, ne sont pas encore la France ! Et nous-mêmes, que nous nous sentions fiers d'avoir recueilli dans cette maison des principes solides,* généreux qui font que la jeunesse/ canadienne a plus d'un trait de ressemblance avec la jeunesse française. N'avons-nous pas les mêmes combats à soutenir, la même cause à défendre ? Si le Juif ou le Franc-maçon n'ont* encore levé la tête en notre Canada, nous Canadiens français, nous avons à lutter contre la libre pensée, le fanatisme, la francophobie¹⁷; la* libre pensée qui s'attaque à notre foi, et le fanatisme des autres races qui ne peuvent nous pardonner d'être restés Français. Combattons. Dieu dans le champ du dévouement fait germer et fleurir la victoire.

1896-11-28

15 28 Nov. — O la grande nouvelle ! enfin « nous irons chez nous nous y prom prom'ner¹⁸ ». Y songez*-vous nous aurons des vacances du jour de l'an¹⁹ ! Notre imagination, nos cœurs n'habitent plus le séminaire, ils bat-

1884 de Léon XIII dénonçant les doctrines anticatholiques des francs-maçons et leur influence législative en France. Un déferlement d'œuvres polémiques tendent à faire remonter les origines de la franc-maçonnerie jusqu'aux hérésies du XVI^e siècle et même aux templiers et aux manichéens, présentent la franc-maçonnerie comme l'instrument utilisé par Satan pour tenter d'abattre l'Église catholique et, en plusieurs cas, lient même ce complot à la montée de l'Antéchrist, au retour des juifs en Palestine et à l'établissement de leur puissance sur le monde entier (par exemple, voir Père Chabauty, *les Francs-Maçons et les Juifs. Sixième Âge de l'Église après l'Apocalypse*, Paris, 1881). On a estimé qu'en France entre 1870 et 1894, année de la condamnation de Alfred Dreyfus, autre événement qui éperonne l'antisémitisme des milieux conservateurs en France, les membres du clergé catholique produisent environ le tiers de tous les livres attaquant les juifs. Le climat général d'anticléricalisme, les traditions et l'ignorance d'une bonne partie du clergé, expliquent en partie - avec des facteurs d'ordre socio-économique - cette agressivité exacerbée contre les francs-maçons et les juifs, souvent liés dans un même complot global contre l'Église. Voir R.F. Byrnes, *Antisemitism...*; C. Glock et R. Stark, *Christian Beliefs and Antisemitism*, New York, Harper and Row, 1969; R. Aubert, M.D. Knowles, L.J. Rogier et al., *L'Église dans le monde moderne (1848 à nos jours)*, Paris, Seuil [1975] : 43ss (t. 5 de la *Nouvelle histoire de l'Église*); Jean Caron, *le Sillon et la démocratie chrétienne, 1874-1914*, Paris, Plon, 1966; Maurice Larkin, *Church and State after the Dreyfus Affair - The Separation Issue in France*, Londres, MacMillan, 1974. Voir aussi II, n. 47.

16. Voir « La jeunesse catholique à Reims », *Cahier de notes...*, II : 32ms.

17. Voir I, n. 321, n. 336 et II, n. 149.

18. Paraphrase d'un chant (voir *les Annales...*, VII, 10 (juin 1893) : 313; IX, 10 (juin 1895) : 329) qu'il semblait d'usage de chanter lors des fêtes à l'île Ducharme. Voir I, n. 288.

19. Contrairement aux années précédentes, les étudiants ont la permission d'aller passer le Nouvel An à la maison (voir I, n. 21) et le « délire [...] s'empara

8 tent la campagne. Rien que l'annonce d'une prochaine liberté* nous a mis l'esprit d'aventure dans la tête et nous courons le monde. Mais tous mes voyages à/ moi consistent à enjamber la montagne bleue de là-bas et son lac de frimas et à me guider ensuite vers un vieux clocher juni²⁰ [.]

Près* du clocher, par les âges vieilli,
Est mon foyer ; mon cœur a tressailli !!!

1896-12-04

4^h Déc. — Oh les rhumes* ! les rhumes !

1896-12-15

15^h Déc. — Je dis encore : oh les rhumes ! mais ce n'est* plus avec le même sentiment : ce* n'est plus le dépit qui me fait m'écrier, mais presque la joie, joie qui serait complète n'était qu'un vilain rhume offre parfois des dangers pour la santé, pour ceux, par exemple, qui comme moi sont de constitution plus ou moins féminine*. Oui ce vilain rhume²¹ qui me faisait maigréer, il y a quelques jours a fini par avoir un dénouement heureux : rhume bienfaisant qui m'a chassé vers le foyer paternel. C'est bien vrai ! Je suis chez moi, je respire l'air qu'ont respiré mes premiers ans, et de la salle d'en avant, 20
9 d'où j'écris, je vois le vieux clocher qui déjà s'en/veloppe des ombres du crépuscule ; j'aperçois la rivière glacée comme un miroir qui me rappelle ces jours entiers passés à voler plutôt qu'à courir sur les patins, ces chutes fréquentes qui ne pou-
vaient ralentir mon ardeur, et enfin, il me semble voir s'ouvrir 25
comme autrefois les larges voiles des «Ice-boats²² », glissant comme le vent sur la glace vive. Le sol est encore noir et ne

de la communauté entière » à cette annonce (voir É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 259). Voir aussi texte du 18 novembre 1896.

20. Voir le poème « Le chant d'un petit colon », texte du 19 mai 1896.

21. Son professeur, l'abbé Sylvio Corbeil, parle « d'une bronchite qui nous alarmait » et lui recommande de voir sans faute le Dr Charles Campeau de Montréal (voir I, n. 328), une mutuelle connaissance, avant son retour à Sainte-Thérèse (lettre du 29 décembre 1896 : 3ms.). Voir I, n. 93.

22. Dans *Mes mémoires*, I : 21, Groulx reparlera de ses patins, un des rares jouets qu'il ait possédés et qu'il partageait avec son frère aîné. D'autre part, le premier *ice-boat* apparut en Amérique du Nord aurait glissé sur la rivière Hudson, dans l'État de New York, en 1790. Ce sport fut fort populaire dans la seconde moitié du XIX^e siècle et on l'a pratiqué sur le lac des Deux Montagnes, à proximité de Vaudreuil, comme l'atteste une lettre de la mère de Groulx (10 décembre 1899 : 2ms.).

porte que ci et là des taches blanches qui donnent aux campagnes l'aspect qu'elles ont au printemps. Toutes* ces vues, ces coups d'œil, ont un quelque chose de puissant, de pénétrant qui m'agite au fond de l'âme, m'émeut et fait mon cœur vibrer sans cesse de joies douces presque enfantines. Si j'écoute : il semble que tout a des échos* qui me parlent, chantent et font une musique des plus suaves. Ainsi les conques marines, si vous les appliquez à votre oreille, elles vous disent leur mystérieuse demeure, elles murmurent comme murmure* l'Océan là-bas²³. / Mais je ne puis jamais regarder au dehors sans apercevoir mon clocher dont la silhouette argentée brille avec éclat dans les brumes du soir. Que de souvenirs, d'émotions sont attachées à un clocher de village ! Quand sa voix nous arrive sur l'aile du vent, qu'elle pleure un paroissien ou* qu'elle chante la naissance d'un enfant, elle entre en notre cœur par toutes les issues et je ne connais rien pour agiter l'âme plus profondément*. La voix de notre clocher a pour nous quelque chose de particulier comme la voix d'une mère. Elle a sur nous une puissance incontestée ; elle réveille des mondes passés, des âges bien doux, fait reverdir bien des couronnes fanées et reflleurir bien des illusions ; elle donne l'attendrissement au campagnard comme le clairon donne la vaillance au soldat qui va braver la mort. Quand dans mon cœur oublieux se refroidit l'amour que je dois à* mon village natal, elle résonne, me dit que c'est ici que je suis né, qu'au cimetière j'ai des tombes²⁴ sur les pierres desquelles, je n'ai pleuré depuis longtemps, que

23. Adaptation d'une phrase de Lepitre (*Biographie de O'Connell*) que Groulx a relevé dans son *Cahier de notes...*, I : 89ms.

24. Celle de son père, Léon Groulx, décédé en 1878, celles de son frère Julien, de sa sœur Angéline et de sa demi-sœur Alexandrine Émond, tous trois décédés en 1882. Léon Groulx est mort lors d'une épidémie de petite vérole. « La petite vérole existe à l'état endémique dans la population québécoise jusqu'en 1890. [...] On tente de la combattre avec le vaccin au début du XIX^e siècle, mais les populations sont réticentes. De 1872 à 1885, elle sème l'effroi dans Montréal. Dans la seule année 1885, elle y fait plus de 3000 morts. » (J. Hamelin et Y. Roby, *Histoire économique...* : 59). Le frère et les sœurs de Groulx sont morts lors d'une épidémie de diphtérie qui, avec la typhoïde, la rougeole, la scarlatine, la tuberculose et la diarrhée, « frappent surtout les enfants. C'est là la cause du taux élevé des décès dans le Québec comparé à celui de l'Ontario et des autres pays. Le taux de mortalité infantile se situe à un niveau incroyable. On l'estime à 187 000 en 1900 et 167 000 en 1901 » (*ibid.* : 60). En 1888, Groulx perdra une petite sœur, âgée de 12 jours, Berthe-Joséphine Émond et en 1891 ce sera un enfant mort-né. Puis à ces tombes, viendra s'ajouter celle de Imelda morte « à la suite d'une infection généralisée provoquée par un vaccin » (*Mes Mémoires*, I : 28 ; voir texte du 22 octobre 1897 et III, n. 10). Voir textes des 7 février, 2 avril, 22 octobre 1897 et 14 fé-

sous un toit il est des cœurs qui battent à l'unisson du mien ; en un mot elle réveille et fait mousser en moi ce qui se refroidit ou s'endort, comme la trompette guerrière ranime la* valeur éteinte du vieux guerrier et lui fait revoir les beaux moments* de sa gloire militaire[.]

5

1896-12-16

16^Déc. — J'emploie mes loisirs à déclamer du O'Connell. C'est une occupation amusante et l'*admiration que jeune encore je vouais au grand patriote irlandais grandit en moi avec les années à mesure que je goûte mieux son éloquence (pic altier)*. Quelle fougue et quelles passions ! Je vois d'ici la figure que devaient faire les lords anglais lorsque de ses sarcasmes s'abattaient sur leurs têtes comme des coups de massue. Et certes il frappait juste O'Connell ! Pas une de ses ac[tions]* n'était de trop pour ces Seigneurs Saxons/ envoyés en Irlande pour accomplir une œuvre de forbans et de bandits plutô^t que pour exercer leurs fonctions de gouverneurs. Il y avait sept siècles que l'Angleterre écrasait l'Irlande²⁵ de sa tyrannie, qu'elle la gouvernait comme Tamerlan châti^{ait} ses sujets vaincus. Et au moment où elle croyait bien avoir fait un peuple d'esclaves du peuple irlandais, voilà qu'un homme se lève, il s'avance seul contre tout un peuple* et va porter la guerre au cœur même du tyran. Il parle ou plutôt il proteste contre la tyrannie. Sa voix forte* et pathétique fait trembler le despote sur son propre trône et le fait craindre pour sa sûreté. Puis bientôt son éloquence^a réveill^e l'Irlande de la morne léthargie où l'a plongée l'oppression. L'Irlande, secouant ses chaînes* comme un seul homme aux doux noms de patrie et de religion* s'est levée, apprenant aux peuples par son* héroïque résurrection que le sentiment de la liberté ne s'éteint pas dans le cœur d'une nation et que des fers ne sont pas des liens qui puissent* étrangler le vaincu. Le tyran devant cette émeute formidable/ qui comme une marée montante est prête à déb^{or}der sur l'Angleterre, s'émeut et pour l'apaiser il lui jette la liberté lambeaux par lambeaux ; il la lui aurait jetée tout entière si celui qui avait tout préparé, tout fait, tout conduit

vrier 1898. En 1881, l'espérance de vie à la naissance est d'environ 42 ans pour les hommes et de 44 ans pour les femmes, en 1901 de 45 et 48 ans (Robert Bourbeau et Jacques Légaré, *Évolution de la mortalité au Canada et au Québec (1831-1931). Essai de mesure par génération*, Montréal, PUM, « Démographie canadienne », 6, 1982 : 42).

25. Voir I, n. 99 et n. 102.

n'avait soudainement manqué. L'œuvre cependant resta* grande ¶quoique* incomplète ; elle était l'œuvre d'un seul homme, et cet homme c'était : « Daniel O'Connell* ». Il avait été un de ces astres que Dieu fait luire sur les* pays pour dissiper les ombres qui s'épaississent sur eux et semblent vouloir les engloutir dans une nuit profonde. Son œuvre n'a pas eu son couronnement parce que tout doit rester inachevé et imparfait* en ce monde et que Dieu se ¶réservede toujours de mettre la dernière main aux travaux des hommes. Néanmoins la carrière d'O'Connell est une carrière glorieuse* et bien remplie. Dans l'histoire d'Irlande, histoire écrite avec du sang et toujours du sang, où le cœur de celui qui la lit est sans cesse sous l'empire/ d'une impression douloureuse, elle est une page où l'esprit se récréed, où le cœur sourit avec aise et se prend d'admiration devant le buste géant dont elle rappelle les exploits. Enfin la figure d'O'Connell peut prendre place dans la galerie des hommes célèbres auxquels la génération paie chaque jour un tribut d'admiration et d'hommages.

Après-midi — Il neige à plein temps — comme on dit* en langage campagnard. Tant mieux. Tout le monde l'appelle la neige et* ¶par conséquent elle* fera bien des heureux. Pour ma part, je la souhaitais ardemment ; car elle contribue à donner de la ¶poésie aux fêtes, à Noël, au Minuit, au Jour* de l'An. A-t-on jamais lu en ¶poésie un Noël dans* lequel il n'est point de givre et de frimas ? où il soit parlé* d'un sol ¶noirâtre, d'une brise d'automne, et d'un ciel couvert ? Un Noël sans neige est comme une fleur sans parfum. Donc : J'aime la neige, j'aime à la voir tomber en poussière si fine qu'on .../ Elle nous vient poussée par le « nordet » battant les vitres et blanchissant le sol, jetant comme un demi-jour gris sur le sombre des forêts. La vue d'une* tempête qui commence, en hiver, a quelque chose de triste. La nature sous la bise qui la fouette et la neige qui l'ensevelit semble avoir un air désespéré* qui vous met au cœur une impression douloureuse. La plaine s'étend morne sans vie, comme dans l'attente d'un châtimeut mérité. Les branches des arbres semblent tomber de lassitude et de désespoir et s'incliner sous une* verge qui les frappe. Les oiseaux poussant des cris lugubres s'enfuient à tire d'ailes* et ces plaintes funèbres* qui courent par les landes et les bois sont comme les sanglots de la nature qui meurt et s'ensevelit sous le linceul de frimas.

1896-12-17

17 **Déc. Samedi.** — Point de neige encore.

La tempête n'a pas été longue ni furieuse. Elle s'annonçait terrible, formidable ; et comme il arrive toujours en cas pareil, il n'en est sorti que du vent : un vent lugubre qui a hurlé toute la nuit./

- 16 **Alice**²⁶ !!! — Ma foi l'on est en train de faire de moi un héros de roman ; et moi qui n'aime guère le genre romanesque et qui dès longtemps ai voué à la géhenne tous les romanciers du siècle, imaginez si le rôle qu'on prétend me faire jouer me sourit. Mon humble personne se récrie à la pensée que je vais devenir un de ces héros fades et excentriques du pays des « Romans ». Certes, c'en est trop. Et le nom qu'on peut lire au haut de cette page serait l'héroïne de la charmante histoire : un enfant de cinq ans ! C'est là le plus drôle en l'affaire. Quel plus beau thème pour un écrivain qui se sent un vide au cerveau et veut faire un livre creux ! Heureusement, je l'espère, mes craintes s'arrêteront là. Et si mon nom doit jamais sortir du milieu de la plèbe pour graver aux échelons de la renommée, ce sera d'autre manière que par la plume d'un piètre romancier²⁷. C'est là le meilleur souhait que je puisse me faire à moi-même. Cette Alice, est une douce apparition dans ma vie : un doux souvenir qui me restera cher quand bien d'autres auront fait naufrage dans l'Océan de l'oubli. C'est une enfant de nos pensionnaires de l'été dernier : l'enfant n'a que cinq ans, mais chez elle le développement intellectuel est hâtif et précoc. A un âge où le grand nombre ne songe qu'à leurs jeux,

26. Il s'agit de la fille des McKercher (voir I, n. 366). Dans une lettre à sa mère, Groulx lui demande de saluer les McKercher et « Alice en particulier » (2 octobre 1897 : 4ms.) et sa mère, dans sa réponse, lui donne des nouvelles de la santé alors chancelante de Alice (28 novembre 1897 : 3ms.). Nous retrouvons également dans le *Cahier de notes...*, 1 sa signature (à main guidée) sur les contre-plats parmi des griffonnages, de même qu'à la dernière page du même cahier.

27. Malgré ce vœu, il publiera par la suite deux romans *l'Appel de la race* (1922) et *Au Cap Blomidon* (1932) sous le pseudonyme de Aloné de Lestres. Il faut bien restituer ces paroles dans le contexte littéraire de la fin du XIX^e siècle québécois qui juge ainsi le roman. Les préfaces servent d'ailleurs le plus souvent à indiquer que le texte n'est pas un véritable roman ou du moins à justifier l'écriture d'un tel texte. Voir Yves Dostaler, *l'Opinion canadienne-française devant le roman au XIX^e siècle*, thèse de D.E.S. (études canadiennes), Université Laval, 1956 et Guildo Rousseau, *Préfaces des romans québécois du XIX^e siècle*, [Sherbrooke], Éditions Cosmos, 1970. Dans *Mes mémoires* (I : 239), Groulx présentera ses œuvres de fiction sous l'angle du besoin d'évasion et des passe-temps de vacances. Voir les textes des 4 et 25 janvier 1896.

qu'à leurs joies, et ont cette insouciance si calme, si parfaite, Alice est plus rassise ; elle connaît la sympathie qu'ignorent* les enfants ; elle a en outre, soit dans ses amitiés, soit ailleurs, une constance vraiment étonnante chez un enfant de son âge.

5 Pour moi, elle semblait m'avoir adopté d'une manière particulière et je m'étais habitué à la longue à la considérer comme une de mes jeunes sœurs. Plus tard, je m'étonnais moi-même* de voir combien j'avais pu m'attacher à un enfant aussi jeune. Comment cela s'est-il fait ? Je l'ignore moi-même. Il est bien

10 des secrets dans le cœur qu'on ne peut découvrir. Nous sommes sa dupe²⁸ ./

Le couronnement de Charlemagne²⁹

18

Noble terre de Gaule ! en ton sein généreux,
As-tu vu tressaillir l'âme des anciens preux ?

15 Près des mousseux dolmens, dans tes forêts druidiques
De gloire et de triomphe entends-tu les cantiques
Qui vont se promenant sur la brise du soir ?
Oui, c'est l'ombre des preux qui nous viennent revoir.
Elle plane joyeuse aux rives de nos fleuves ...

20 O France ! dans leurs mains, je vois des palmes neuves ...
Chantez bardes gaulois, embouchez l'olifant,
Saluez du vieux sol le plus illustre Enfant !

Le coursier du barbare au jarret élastique
A passé l'Apennin, foulé le sol antique.

25 Atterré le Romain l'a vu paître en ses prés
Et boire en profanant à ses fleuves sacrés.

28. Voir I, n. 357.

29. Groulx a probablement glissé une copie de ce poème dans sa lettre de fin décembre 1896 à l'abbé Sylvio Corbeil (lettre non retrouvée). Celui-ci lui répond : « Je n'ai pu encore apprécier ton chant épique. Tu ne perds rien pour attendre. » (Lettre du 29 décembre 1896 : 4ms.) Il s'agit sans doute d'un travail imposé, d'une composition française que Groulx aurait faite à la maison. On n'en trouve pas de version dans [*Dissertations et poèmes*] ni dans le *Cahier d'honneur*, mais le sujet met en scène un personnage historique à l'instar des autres compositions : sur Démosthène (voir I, n. 354), Napoléon (voir I, n. 370), Condé (voir *Mes mémoires* I : 54-55), Charles Martel, Tancrède, Père Garreau (voir texte du 22 juin 1897 et Notex), Lévis, Clovis, Christophe Colomb, Montcalm, Joseph II d'Autriche, Alfred le Grand, Frontenac et Richard-Cœur-de-Lion.

Et que ton jeune sol, dans une douce ivresse,/
 Entendant leurs accords tressaille d'allégresse ! 21
 En ce jour, ma patrie, un de tes nobles fils,
 Un preux : Charles le Grand, rejeton de Clovis,
 5 Monte au faite suprême. Entends par toute Rome
 Le cri qui de ^SSt-Pierre a fait frémir le dôme.
 Sur toutes les hauteurs flotte notre oriflamme,
 Dans tous les vivats c'est toi, France, qu'on acclame.
 Quand le Pontife saint³⁰, couronna l'empereur,
 10 Son* front étincelait d'une étrange lueur.
 C'est qu'alors du ciel bleu les portes d'or^S'ouvrirent,
 Et penchés* sur le bord, ses yeux ravis, virent
 Les ^SSéraphins chantant sur leur ^Céleste* cor.
 Pendant que Jéhovah sanctionne au Livre d'or,
 15 Cet acte qui des Francs, fait la nation première,
 Et des biens des Césars la proclame héritière[.]
 Oui, qu'ils chantent les Francs l'hymne national !
 Rome, là-bas, pour nous, prend un décor royal.
 Le Tibre qui roulait une onde languissante
 20 Ainsi qu'au temps jadis se hâte et se tourmente./
 Et Rome retrouvant sa vieille majesté 22
 Du sommet de ses monts contemple avec fierté.

1896 — 26 Déc —

25 1896-12-31

31 ^Déc. — Je corrige* mes pièces de vers
 comme si je devais publier. Songez-y donc : Monsieur Groulx
Auteur³¹. J'ai donné quelques corrections à mes « Adieux aux*
 fleurs de la littérature³² » en y ajoutant quelques strophes à
 30 couleurs locales³³.

30. Léon III (750-816), devenu pape en 795, qui couronna Charlemagne empereur, en l'an 800.

31. Dans l'*Académicien* (1895-1900) (ANQM, SST, #97, t. 6) : 612-614mss. Groulx écrit en date du 25 mars 1899 : « Pas un parmi nous qui n'eût fendu sa bourse de cinquante-cinq centins pour s'avoir un Quitard, que l'on consultait plus souvent que son Larousse, cela va sans dire. Les poètes venaient d'éclorre et chacun s'était cru de la couvée. » Voir Notex (1^{er} mai 1898) et I, n. 345. Pierre-Marie Quitard est l'auteur du *Dictionnaire des rimes, précédé d'un traité complet de versification* (Paris, Garnier, 1868).

32. Aucune version retrouvée de ce poème ne porte ce titre. Voir texte du 5 juin 1896 et Notex.

33. Voir *Manuscrit [...]* S. Corbeil : « Principe d'amplification par couleurs locales » (22ms.) et « Le Beau » (107ms.).

« Adieu aux fleurs de mes humanités »

- Adieu, gentilles fleurs ! il me faut vous quitter.
 Déjà l'heure^a a sonné vacance,
 Et sous un autre ciel, je m'en vais habiter
 Sous le ciel qu'a vu mon enfance. 5
 Mais, là-bas, au foyer, fidèle au souvenir
 Vers ce fortuné coin de terre,
 Où vous croissez, mes fleurs, mon cœur va revenir
 Revoir le suave parterre.
 Vos parfums que j'apporte, aux heures de dégoût/
 23 Se feront pour mon âme, un baume ; 10
 Je les aspirerai, dans les œuvres de goût
 Que la littérature embaume.
 J'aimais auprès de vous, m'enivrant d'idéal,
 Effeuiller vos blanches corolles ; 15
 J'aimais, oui, voir mes fleurs, au rayon matinal
 Irradier en auréoles.
 Un jour, il m'en souvient, que fut lors mon bonheur !
 — Cette émotion m'est encor chère* —
 Tout grand s'ouvrit pour moi le « Cahier d'Honneur³⁴ » : 20
 Je lui confiai ma fleur première !
 Doux souvenir ! jouissance à jamais caressée !
 De ma première réussite
 Respirant le parfum, toujours vivifiée
 Mon âme joyeuse palpite. 25
 Le faite des honneurs, des gloires les excès,
 De l'homme font la complaisance.
 Dans un cadre moins grand, l'enfant a ses succès ;
 Fleur, tu m'as donné l'espérance !
 Votre culture apprend à voler au ciel bleu ; 30
 A mon âme donnant une aile,/
 24 Elle m'a fait voir, là, quelques rayons de Dieu
 Sous la grande voûte éternelle.
 Combien j'aurais aimé, quand a lui le printemps

34. Voir I, n. 187.

Où tout dehors s'idéalise,
 Où tout murmure et bruit, aux bois, aux lacs, aux
 champs,
 Que l'âme chante avec la brise,
 5 Me retrouver penché sur vos bosquets fleuris !
 Pendant qu'avec exubérance,
 Sous les pas vous croissiez, donnant les joyeux ris,
 Loin ! me retenait la souffrance.
 Que ne suis-je à ce jour où sous le frais zéphyr
 10 Pour la première fois encore
 Je fus voir, tout ravi, mes fleurs s'épanouir
 Au premier baiser de l'aurore ?
 Hélas ! Le temps rapide a fui, s'est envolé !
 L'ère heureuse à peine est venue,
 15 Qu'elle n'est plus déjà ; tel, quelque souffle ailé
 Passe au ciel effleurant la nue.

Adieu donc, chères fleurs ! il le faut, c'est le soir
 Et demain dans la rhétorique/
 20 Qui m'a tendu les bras, moi, j'irai plein d'espoir
 Balbutier l'éloquence attique !

25

Par L.-A. Groulx*

1897-01-08

8 Janvier³⁵ — Nous sommes au surlende-
 25 main de la rentrée après les petites vacances du jour de l'an. Et
 par conséquent tout est assez triste et tout le monde paraît
 s'endormir. Mais que ne peut un rayon de soleil ? D'abord³⁶,
 confident, ne crois pas que je vienne donner une leçon de phy-
 sique avec mon rayon de soleil. Vu ma qualité de rhétoricien,
 30 je n'ai pas encore sucé les douces mamelles de cette science.
 Le cabinet de physique, le « Saint des Saints » de Monsieur Pi-
 lon³⁷ m'est encore fermé, à moi Gentil. Plusieurs lunes, certes,
 blanchiront le firmament avant qu'il nous soit donné d'aller
 porter la poussière de nos* sandales sur ces sacrés parvis³⁸. Et
 35 les machines sont restées dans notre souvenir, ces engins mal-

35. Ce texte aurait été rédigé le 9 puisque dans sa lettre du 29 décembre 1896 (4ms.), Sylvio Corbeil indique le 7 comme date de la rentrée.

36. Le texte qui suit se retrouve dans le cahier [*Dissertations et poèmes*]. Voir Notex.

37. L'abbé Joseph-Édouard Pilon.

38. Le cours de physique est réservé aux « philosophes ». Le programme de physique comprend l'étude d'un « traité de l'électricité ». À ce sujet, et sur les es-

26 faisant de la soirée du/ cinq novembre dernier, à la « Séance Electrique » : Machines entêtées* qui refusèrent de se prêter à aucune expérience. Encore leur gêne est-elle excusable : c'était la première fois qu'elles paraissaient en public.

Maintenant que te voilà bien rassuré sur mes* intentions, 5
j'arrive avec mon rayon de soleil ; n'aie pas peur qu'il t'offus-
que la vue. Ce* n'est point un rayon tropical. Comme tu sais,
nous sommes de retour depuis hier au palais collégial. Ce
n'était pas bien long, huit jours de vacances. Aussi avons-nous
profané maintes fois le repos de la nuit pour prolonger le 10
congé. Qui aurait pu faire comme Josué à Gabaon³⁹ pas n'eut
été besoin de faire le midi du coup de minuit. Mais où prendre
un Josué ? Baptiste⁴⁰ qui assure avoir tenté l'entreprise rata
complètement :

... « Le dieu poursuivant sa carrière 15
Versa des torrents de lumière/
27 Sur son obscur blasphémateur⁴¹ . »

Et voilà qu'avec toutes nos veillées nous avons contracté
une envie de sommeil qui nous fait dormir même à la classe de
grec. Chose inouïe ! Et pourtant* c'est Démosthène qui tonne 20
du haut de la tribune et Philippe est là, qui sous les* formes de
l'Examen semestriel⁴² , s'avance menaçant, envahissant tout.
Et tous s'endorment, ont un air des plus tristes, des plus ca-
ducs : on dirait les animaux* malades de la peste⁴³ . Le Profes-
seur lui-même, gagné par l'exemple, — tant il est toujours vrai 25
que l'occasion fait le larron⁴⁴ — va dissimuler dans le coin de la
classe de longs bâillements.

poirs et les craintes que suscite l'apparition « de ce puissant agent de la nature », voir *les Annales...*, IX, 6 (février 1895) : 190-192. Voir également I, n. 205.

39. Voir I, n. 344.

40. Peut-être Jean-Baptiste Bertrand, alors dans la classe de Groulx.

41. Le Franc de Pompignan (1709-1784), *Odes*, III, « Ode sur la mort de J.-B. Rousseau », v.78-80 *var.*

42. Le programme de l'examen du premier semestre 1896-1897 (voir *Cahier de notes. Rhétorique* (1878-1909) (ANQM, SST, #72, t. 2) annonce à la section « Auteurs grecs », une interrogation sur les premières *Philippiques* de Démosthène.

43. Jean de La Fontaine, *Fables*, VII, 2.

44. Ce proverbe est consigné dans son *Cahier de notes...*, I : 88ms.

Mais, voyons. Je m'égare dans un véritable chaos* de faits, de récits, de circonstances. L'obscurité commence à s'épaissir. Il est temps ou jamais de lever le rideau et* que mon soleil irradie : allons : *fiat lux*⁴⁵ ! Hier donc nous étions à la classe de grec.

5 Notre maladie de sommeil en était bien arrivée à son paroxysme. A/ chaque période, à chaque bout de phrase, les têtes tombent en avant avec de profonds signes d'affirmation. Jamais orateur ne rencontra des volontés si faciles à entraîner : les mânes de Démosthène durent tressaillir de joie. Moi-même, je faisais comme tout le monde ; à cette différence près

10 que l'ennui aggravait bien un peu mon mal. L'ennui à pareil âge, exclames-tu ! Mais lors même qu'on aurait dix-huit* ans, le cœur, lui, ne peut-il pas n'en avoir que huit ? Et puis nous avons un ciel, mais quel ciel ! Un épais rideau de nuages sombres voile le firmament en entier, et se déroulant vers la terre, jette une teinte morne, funèbre sur tout. Mais soudain ^{au-}dessus des monts d'Oka, les nuages s'écartent en blanchissant, se dorent peu à peu, et bientôt un rayon du soleil couchant transperce la nue. Il était bien pâle ce pauvre rayon d'hiver !

20 Pourtant quel bien ne nous fit-il pas !* En un instant ce fut comme un courant* d'élec/tricité par toute la classe. Ce qui vient de se passer au firmament, se répète pour nous. Le morose, le mélancolique se dissipe et un rayon de gaieté fait épanouir les figures. Et quand la cloche sonna, nous semblions

25 parfaitement guéris du sommeil.

Mais où donc peut bien être le secret de cette influence du soleil sur nous ? Les* plantes elles-mêmes n'y sont pas étrangères. Parfois derrière un mur ou près de l'encadrement d'une fenêtre, l'on verra une fleur croître ^{d'}démesurément, s'élaner sur sa tige pour atteindre où le soleil luit. Et moi, confident, mon cœur se sent attiré instinctivement vers toi : il cherche un rayon d'amitié.

1897-01-14

14 Janvier — Je ne sais trop par quel hasard, hier soir, je me livrais à des pensées certes qui ne me sont pas ordinaires. Il me semblait qu'ayant pris des ailes d'aigle*, je volais aux régions supérieures d'où tous les vains systèmes des hommes ne m'offraient qu'un profond mépris. C'est étonnant/ pensais-je, comme notre siècle est animé de l'esprit de

35 destruction. Dès⁴⁶ le début de notre âge s'élève un souffle ré-

45. *Que la lumière soit.* Allusion à la *Genèse*, I, 3.

46. Il existe une autre version de ce texte présentée à l'Académie Saint-Charles et intitulée « Attachons-nous à l'Eglise ». Voir Notex.

volutionnaire⁴⁷ qui faillit emporter dans son tourbillon l'une
 des institutions les plus sacrées et les plus antiques : la monar-
 chie. Tout le cours du siècle n'est qu'une lutte incessante entre
 deux partis, lutte terrible, lutte de vie ou de mort : l'esprit des
 vieilles traditions luttant* contre l'esprit de nouveauté, d'innova-
 tion*. L'on voudrait tout saper, tout niveler. Mais qu'on de-
 mande à ces destructeurs de reconstruire. Ils ne le peuvent, les
 matériaux leur manquent. Et les plus saintes institutions* ont
 dû subir leurs coups ;* l'Église elle-même, ne serait-elle ruinée
 déjà, si son roc n'était inébranlable. Et bien que les plus grands
 savants, les plus grands* conquérants aient vu leur puissance
 se réduire en poudre contre ce roc affermi par Dieu, l'ensei-
 gnement n'est pas encore suffisant, et la coupable humanité
 s'efforce encore dans son aveuglement/ d'ébranler et de dé-
 truire ce qui est immuable et éternel. Elle se brise elle-même
 en accomplissant son œuvre de destruction ; mais tout en sa-
 chant qu'elle consomme sa ruine propre, elle y court comme
 entraînée fatalement à sa perte ; ressemblant à ces ondes affo-
 lées qui assaillent les falaises, et qui, sans* jamais cesser* re-
 commencent leurs inutiles attaques. On crie bien fort contre
 les catholiques, ces arriérés, comme on les nomme, qui vou-
 draient retourner aux temps esclaves de l'Inquisition. Mais au
 milieu des trépignements humains, et des terribles tempêtes*
 que soulèvent les puissances de l'enfer, qu'elle* est sublime

47. Tout le passage qui suit est une évocation de l'histoire du catholicisme en France (et en Europe) depuis la Révolution française (1789) et la Constitution civile du clergé (1791) jusqu'à l'encyclique *Rerum Novarum* (1891) de Léon XIII et la multiplication des mouvements laïques d'action catholique à la fin du XIX^e siècle, en passant par la montée des catholiques libéraux dans les années 1830 et 1840 (Lamennais, Montalembert, Lacordaire, Berryer), la renaissance de l'Église parmi les élites intellectuelles et dans la bourgeoisie, la Révolution de 1848 et la Commune de 1870, la question de la séparation de l'Église et de l'État, l'imposition de l'éducation laïque et non confessionnelle (loi Falloux de 1850, etc.), l'expulsion d'un grand nombre de communautés religieuses, la réaction antilibérale sous le pontificat de Pie IX, dont son *Syllabus des erreurs* (1864), ainsi que les luttes entre libéraux et ultramontains, représentés respectivement par Montalembert et Veuillot, les poussées parfois virulentes d'anticléricalisme, etc. Sur cette période d'histoire de France et d'histoire de l'Église, voir A. Latreille, E. Delaruelle, J.-R. Palanque et R. Rémond, *Histoire du catholicisme en France*, Paris, Spes [1962], vol. 3, 693 p. ; René Rémond, *L'Anticléricalisme en France, de 1815 à nos jours*, Paris, Fayard, 1976 ; Jacob Shapiro, *Anticlericalism Conflict Between Church and State in France, Italy and Spain*, Princeton, Van Nostrand, 1967 ; Maurice Larkin, *Church and State...*

l'œuvre de l'Église ! Son œuvre va lentement, mais sûrement* ; elle n'est point révolutionnaire parce que la plus pacifique* des révolutions est toujours sanglante, et ne saurait se faire sans secousse. Elle ne ruine point ce qui est l'ouvrage des siècles, mais choisissant ce qui [est]* encore solide d'entre ce qui a vieilli, elle édifiera le nouvel* édifice/ qui doit abriter la pauvre humanité devenue sans gîte[.] 32

J'ai oublié de consigner ici un événement important. Je répare ma faute. Monseigneur l'Archevêque de Montréal, Edouard Chs Fabre⁴⁸ est décédé le 30^e Décembre dernier dans son palais archiépiscopal. Sa mort était attendue* depuis un mois environ, cependant elle ne laissa pas* que de causer un deuil profond par tout le diocèse ; toute l'Église du Canada, pour ainsi dire s'est associée à la douleur des diocésains de Montréal. Monseigneur était une figure bien connue et surtout il avait su gagner l'estime de toutes les branches des fidèles confiés à ses soins. Aussi a-t-on vu des ministres protestants prendre part au deuil public.

20 1897-01-15

15 Janvier — Je ne sais ce qui m'agite ce soir. Je voudrais écrire et n'ai point de sujet. Tout autre travail m'ennuie. Il me semble que j'ai là, dans l'âme, un flot que je réprime et qui ne demanderait qu'à couler. Il me plairait crayonner quelques jolis paysages* où ma muse s'en irait babillant avec l'onde murmurante des ruisseaux ; ou semblable au papillon elle irait par les landes fleuries, s'imprégner d'arômes dans* les corolles des fleurs. 33

48. Édouard-Charles Fabre (1827-1896). Coadjuteur de M^{re} Bourget (1873-1876), troisième évêque de Montréal (1876-1886) et premier archevêque catholique de Montréal (1886-1896). Ce fut à sa demande que se firent l'érection du diocèse de Valleyfield et de l'Université de Laval à Montréal (1878). Voir L. Le Jeune, *Dictionnaire général du Canada*, Ottawa, Université d'Ottawa, 1931, I : 607-608 et É.-J. Auclair, « M^{re} Fabre » dans *Figures canadiennes* (première série, Montréal, Albert Lévesque, 1933) : 61-68. Sur sa mort, voir *la Semaine religieuse de Montréal*, XXIX, 1-2-3 (2-9-16 janvier 1897).

— Le langage du couchant⁴⁹ —

Astre empourpré*, quand au couchant de flamme
 Avec le jour, je te vois immerger,
 Que sur les monts*, comme une langue oriflamme
 Se déployant, tes feux vont* s'allonger, 5
 Et que l'éther jusqu'au zénith s'enflamme,

Ah ! pour mon âme où sommeille la foi,
 Lorsque l'Amour n'enchanté plus ma lyre,
 Ne brille en vain, tant de splendeur, ô roi !
 O* flots de pourpre et d'or et de porphyre ! 10
 Oui, je le sens, tes* sublimes beautés,
 Se reflétant sous cette voûte altière,
 Font luire en moi d'immortelles clartés !

34 Tu pars, tu vas, projeter ta lumière/ 15

A d'autres cieus ; mais dans l'immense champ
 Où décrivant un long sillon de gloire,
 Ton disque en feu, s'avance triomphant,
 Roule sans bruit sur son char de victoire.
 Un nom, un nom, celui du Créateur,
 En lettres d'or se trace sur ta route 20
 Et resplendit à l'œil contemplateur
 Plus que tes feux sous l'éternelle voûte !
 De ce grand nom, chaque lettre en les cieus,
 Peut éclipser des myriades d'étoiles ;
 Et j'y crois voir, des phares* radieux 25
 Qui de mon cœur dissipent* tous les voiles,
 En éclairant les* plus sacrés replis.

Je crois alors que ces pompeux lambris ...
 Dont* s'est paré l'univers immense
 Furent tendus par la Toute-Puissance. 30
 Oui, je comprends que ce vaste ciel bleu
 Ne put* avoir pour ouvrier : qu'Un Dieu !

Commencée le quinze, je n'ai pu terminer* cette pièce que
 le 25 Janvier, d'autres occupations m'ayant empêché* jusqu'ici
 d'y travailler./ 35

1897-01-22

22 Janvier — Dieu ! que nous germons difficilement, et qu'il nous en coûte de travail et de sueurs pour

49. Nous possédons quatre autres versions de ce poème, toutes intitulées « La prédication du couchant ». Voir Notex.

franchir l'état embryonnaire ! Pauvre grain jeté en terre à notre entrée au collège, nous avons beau nous arroser de nos propres pleurs, il faut dormir sous une couche froide attendant l'instant de la germination. Le printemps passe et repasse, souriant à toute la nature, et semant partout la vie à flots ; mais il ne nous sourit pas à nous et la vie ne coule pas jusqu'au pauvre germe et l'hiver, bien des fois, revient le glacer. Mais le grand jour arrivé enfin, comme elle s'élançait l'humble tige ; inconsciente de sa délicatesse et de son impuissance, il lui semble que ces horizons sans bornes furent étendus pour elle, que c'est là son domaine et comme le papillon au sortir de sa chrysalide, tout* ravi de ses ailes d'or s'envole comme un souffle sur les vagues de l'air*, elle souhaiterait le* suivre aux régions de l'idéal qui a pour ciel l'illusion et pour terre l'espérance. Mais sa nature faible et revêche refuse de seconder/ ses nobles élans ; elle voudrait voler mais elle n'a* point d'ailes encore ; et ces ailes sont aussi long* à pousser que* le fut la germination à venir. C'est là la formation, le développement du jeune homme. Il y a pour lui la période que j'appellerais la période des semailles, vient la germination* et l'efflorescence si lente à s'opérer.

1897-01-25

25 Janvier. — Des Rhétoriciens gelant au logis se mirent en frais de voyager et d'aller chercher un gîte plus clément. La classe de philosophie était là avec ses lambris dorés et ses riches tableaux ; et surtout là, l'aiglon ne fait pas entendre ses lugubres sifflements à travers les fentes des fenêtres ; et puis dit-on les murs sont si savants. Aussitôt d'un commun accord nous émignons sous ce ciel enchanteur. Et nos yeux ne s'ouvrent pas assez grands pour admirer la richesse des murs, les sublimes tableaux qui y sont appendus, la statue de S. Thomas et surtout la tribune, luxe ignoré chez nous./ Et instinctivement, en songeant à notre pauvre classe de Rhétorique, si pauvre, si dénudée, avec ses murs qui suintent le froid et la tristesse, que nous sommes de pauvres sires⁵⁰, nous disions-nous[.] Notre nouveau* local était* si riche, si spacieux ! Nous ignorions, pauvres insensés, que nous portions avec nous le plus riche des trésors. La classe commença. Cicéron monte à la tribune et nous redit son magnifique «Pro

50. Paraphrase de Jean de La Fontaine. *Fables*, VIII, « Le rat et l'huître », v. 13.

Marcello⁵¹ ». Ensuite viennent les analyses*. Suivant son aimable coutume, Monsieur Corbeil⁵² donne en nourriture à nos intelligences les plus succulents gâteaux qu'il choisit chez les auteurs* modèles. Eh bien* ! le croirez-vous ? vous qui soutez que le désert de la philosophie⁵³, vaut bien les* charman-
 tes oasis de la rhétorique, à ce langage inaccoutumé d'élo-
 quence et de poésie, les Saints des tableaux interrompant leurs
 prières* semblaient écouter dans une muette contemplation ;
 le vent qui quand nous étions entrés gémissait dans le ventila-
 teur s'était tu soudain. Et Saint Thomas qui debout sur sa cor-
 niche*, et qui la main tendue vers la terre tient la Somme théo-
 logique⁵⁴ fut près* de laisser tomber son immortel ouvrage.
 Vive l'a Rhétoriq[ue]* Donc pour conclure : Vive la Rhétori-
 que. Si elle n'offre point à nos yeux les somptuosités du luxe,
 en revanche nos cœurs et nos intelligences y goûtent des beau-
 tés toujours belles,* ineffables[.]/

1897-01-28

38

28 Janvier — Je viens d'apprendre en mon catéchisme, « la nature, et la fin de l'homme⁵⁵ ». Le sentiment que fait naître la première page de la vie de l'homme c'est un
 sentiment d'admiration pour l'éclat de son* origine et la grandeur de sa fin. Mais bientôt le* deuil et la douleur succèdent* à
 l'admiration quand avec Adam⁵⁶ pécheur nous franchissons les bornes du paradis de délices, et que nous posons avec lui le
 pied sur une terre maudite, entourée* d'un horizon morne funèbre* ; quand nous voyons notre premier père, s'avancant
 sous un ciel sinistre, et son front terni, ce front indigne désor-

51. Ce discours en faveur de Marcus Marcellus fut prononcé à Rome en 46 av. J.C., sous le consulat de M.E. Lapidus et de Jules César. Cicéron est alors âgé de 61 ans.
52. Sylvio Corbeil.
53. Voir I, n. 396.
54. Cet ouvrage était alors et fut longtemps le fondement des études théologiques et philosophiques dans les collèges classiques du Québec. Voir Pierre Thibault, *Savoir et pouvoir. Philosophie thomiste et politique cléricale au XIX^e siècle* (Québec, PUL, 1972) ; Yvan Lamonde, *Historiographie de la philosophie au Québec, 1853-1971* (Montréal, HMH, 1972) : 22-28 ; Claude Galarneau, *les Collèges classiques au Canada français* (Montréal, Fides, 1978) : 186-187 ; Marc Lebel, « L'enseignement de la Philosophie au Petit Séminaire de Québec (1765-1880) », III, « La montée du thomisme (1850-1880) », RHAF, XIX, 2 (septembre 1965) : 238-253. Voir également IV, n. 68.
55. Voir E. Barthe, *Catéchisme...* : 120 (« De la nature de l'homme ») et 144 (« De la fin de l'homme »).
56. Sur la chute d'Adam et Ève, voir *ibid.* : 147-158.

mais* de regarder en haut, penchant vers la terre comme un saule rompu. Eve le suit d'un pas plus tardif dans sa frayeur se pressant contre son époux* ; les cheveux en désordre, les yeux hagards elle se tourne souvent pour voir si l'ange au glaive de feu ne les poursuit point. Ils allaient ainsi dans la tempête les deux grands coupables. O Dieu, quelle chute profonde, quelle misère. L'homme criminel porte encore le poids de son péché ; ce/ péché s'est comme incorporé à sa nature. Nous traînons au pied le boulet que Dieu riva au pied d'Adam. C'est là tout l'héritage que nous ont transmis les chefs de notre race. Nous naissons souillés. Nous sommes comme ces jeunes tiges qui croissent sur le tronc vermoulu du chêne qui menace ruine. La sève qui les nourrit est corrompue ; et leurs racines sucent un suc qui leur donne la mort. C'est là l'image de l'humanité. Vous nous avez frappés, ô Dieu !, d'une manière terrible, mais Adam ne fut pas laissé sans espoir. Quand il s'avancait, fléchissant à chaque pas sous le poids de sa conscience, à ses côtés marchait* l'ange de l'espérance qui séchait ses pleurs et lui montrait encore ce* ciel d'où il avait été exilé, mais non pas banni à jamais*. Et nous savons qu'un jour l'arbre de l'humanité repoussa des feuilles, étendit encore ses rameaux, et s'il ne retrouva pas toute sa vigueur et sa majesté antique, nous savons qu'un jour trans/planté dans la patrie d'en haut, il surpassera son premier épanouissement.

25 1897-02-07

7 février —
Une tombe

Il est là-bas⁵⁷, au village natal,
Près du clocher, ceint d'un rempart de pierre,
30 Un endroit où ne croît la fleur du val,
C'est le séjour des morts : le cimetière.

Il est là-bas au village natal,
Au haut* d'un tertre une modeste pierre,
Mais pour mon cœur, précieux mémorial,*
35 Cette pierre est : la tombe de mon père⁵⁸ !

57. Le poème « Le chant d'un petit colon » commence ainsi (voir texte du 19 mai 1896).

58. Voir II, n. 24.

1897-02-13

13 février — L'amitié⁵⁹ est une douce chose⁶⁰ ! Et qui saurait dire les plaies d'âme et de cœur que pense* le seul souvenir d'un tendre ami. Après Dieu, il a la* première place en nous ; il nous remplit tout entier et ne laisse d'espace à la sombre mélancolie et aux noirs chagrins. Sa pensée nous suit partout, inséparable. Nous ne pensons que pour lui ; il est comme le centre vers/ lequel convergent toutes les affections, tous les sentiments de notre âme. Et si parfois son cœur oublieux, nous renie, ah ! son souvenir ne s'efface pas en un jour ; les plaies provenant d'une amitié brisée se cicatrisent très difficilement ; le moindre déchirement les fait s'ouvrir et parfois, après longues années*, elles nous font éprouver leur douleur première, aussi vive, aussi cuisante. Mais qu'il nous manque souvent ce secours d'un ami ! La véritable amitié*, cette noble passion qui greffe une âme sur l'autre, est une fleur des plus délicates qui ne croît pas sur n'importe quel sol et sous n'importe quel ciel. Et quand une fois elle a crû, que de soins, que de fines attentions elle réclame pour ne pas s'étioler et mourir ! C'est qu'après tout elle est une fleur du ciel et que la terre pour elle est une terre étrangère, marâtre, où elle se transplante et fleurit parfois, mais comme l'oranger dans nos serres, qui demande l'atmosphère du pays d'où il est originaire. Parfois deux cœurs s'aimeront l'un l'autre/ sans le savoir, et une crainte mutuelle de n'être pas aimé les fait s'éloigner les* empêchant de s'unir. Que d'amitiés se perdent de cette manière ! Pauvre cœur humain ! les géographes se vantent en notre siècle d'avoir pénétré jusqu'au cœur des pays les plus inconnus ; il est une contrée, un endroit qui n'a pas été exploré* en entier, qui recèle encore nombre de secrets, et cette contrée, ce lieu^Γ, c'est, toi !

59. Groulx avait inscrit une version de ce texte intitulée « L'amitié » dans l'*Académicien*, journal de l'Académie Saint-Charles, puis en a arraché les pages. Dans un article intitulé « *Dura lex, sed lex* », le président de l'Académie et ami de Groulx, Alfred Langlois, a tenté de reconstituer la pièce écrite par Groulx en l'accompagnant de commentaires critiques dans le même *Académicien*. Voir Notex. Alfred Langlois lui rappellera ce texte dans sa lettre du 21 décembre 1898 : 7ms. : « L'amitié !... ah ! l'amitié ! Tu as écrit de bien belles choses, jadis. Plût à Dieu qu'elles fussent réalisables. Ne cherche pas, même parmi les âmes d'élite quelqu'un qui te comprenne à fond et qui te console dans tes moments de tristesse - tu n'en trouveras pas - L'amitié humaine meurt - meurt - comprends-le bien. » Sur l'amitié, voir aussi I, n. 206.

60. Jean de La Fontaine, *Fables*, VIII, « Les deux amis », v.26 var. Eugénie de Guérin, *Journal...* : 142.

1897-02-14

14 février — Oui, il est grand temps
 « qu'un Gilbert⁶¹ fasse résonner dans les airs ses lanières Ven-
 geresses » ou* qu'un Louis Veillot surgisse dont la vigou-
 5 reuse férule châtier* les insolents et* ces pygmées⁶² d'impies
 dont notre âge pullule. Pauvre siècle ! quand sur ton front à
 travers une lumière menteuse, je découvre les infamies et les
 saletés qui s'y impriment, ah ! j'apprends pour toi, siècle
 apostat et blasphémateur, la fin tragique de ton frère puiné.
 10 Tu cours à quelque précipice et* sur ta tête plane l'anathème
 terrible. Tu t'abîmeras/ dans quelque cataclysme effroyable, 43
 car Dieu s'est lassé, et l'heure des comptes va sonner. Fier de
 tes découvertes dans le domaine des sciences, tu croyais pou-
 voir te passer du Créateur, et à ses œuvres divines et éternelles
 15 tu opposes avec insolence tes merveilles ; mais* la plus parfaite
 et la plus étonnante ne vaut pas la plus petite des étoiles qui fu-
 rent semées* dans les cieux, ou le brin d'herbe dont s'ornent
 les campagnes. Tu vantes ta puissance mais l'aurore du siècle
 qui va naître n'éclairera peut-être que des ruines. Tremble,
 20 siècle maudit, siècle matérialiste, siècle corrompu et corrup-
 teur ! les cieux vont tonner et châtier[.]

1897-02-19

19 février —

A mon ami Alfred* Chamberland⁶³ —

25 Parfois dans des* feuillets jaunis
 Par le temps, gît, presque* oubliée
 Quelque rose de la vallée
 Dont les charmes se sont ternis.
 Et qui d'arôme est dépouillée.*/
 30 Consacrant un beau souvenir, 44

-
61. Nicolas Gilbert (1751-1780), aigri par ses insuccès, employa son œuvre à dénoncer et injurier l'Académie française et les philosophes de son siècle. Groulx a consigné une de ses odes (« Adieux à la vie ») dans son *Cahier de notes...*, I : 106-107mss.
62. Groulx a utilisé cette image pour désigner les anticléricaux dans son texte du 21 juillet 1896.
63. Ce poème a été « glissé dans un des cahiers de mon ami Alfred Chamberland » (texte du 9 mai 1901). Cette dernière version n'a pas été retrouvée mais nous en possédons trois autres. Voir Notex. Deux lettres de A. Chamberland ont été collées dans le troisième cahier du *Journal* (voir textes des 8 mars et 3 mai 1898).

Une main qui nous était chère,
 La main d'une sœur, d'une mère,
 L'y mit pour les temps à venir.
 Car la mémoire est éphémère.*
 Mes vers ne sont point une fleur, 5
 Car ils n'ont ni parfums, ni charmes,
 Mon luth sait mal* verser des larmes,
 Ou* s'exalter dans le bonheur.
 Mais reçois d'une main amie,*
 Et* puissent-ils ces quelques vers 10
 Qu'à ton album, moi, je confie
 Parler du printemps de la vie
 Quand souffleront les froids hivers !

Voici l'élucubration qu'a produite* ma muse qui certes est 15
 une pauvre sire⁶⁴. Force m'a été outre les autres défauts d'ex-
 cuser ces rimes masculines qui insultant à la prosodie finissent
 et commencent une* strophe. Le tout ira dans un Album prou-
 ver que je ne suis qu'un rimailleur./

1897-02-20

20

45 20 février — Celui qui peindrait février
 cette année avec des tourmentes effroyables, des poudreries,
 des froids à geler les pierres, ferait certainement un lieu com-
 mun⁶⁵. Février, cette année, c'est Avril avec son ciel de prin-
 temps, sa brise légère et son soleil de renouveau. Ce n'est* 25
 plus ce lion d'autrefois, c'est un agneau, un tendre agneau ja-
 mais mutin, toujours* de bonne humeur. Onques* ne fut hiver
 si clément. Certains appréhendent pour Mars quelque sur-
 prise et déclarent qu'il doit y avoir là-dessous quelque perfidie.
 Puisse-t-il en être autrement. En attendant je me croise les 30
 bras en philosophe et prendrai les choses telles que Dieu les
 voudra vu que mon **baromètre*** ne m'annonce la température
 qu'au jour le jour. Qui vivra verra !

1897-02-24

24 février — Le temps s'enfuit — 35

64. Voir II, n. 50.

65. Sur cette notion, voir *Manuscrit [...] S. Corbeil* : 20ms. ss.

1897-03-01

1^{er} Mars — Mars arrivé. Qu'il soit le bien-
 venu puisqu'il nous doit amener le printemps. Il ne nous fait
 pas cependant une mine très souriante. Les prophètes de mal-
 5 heur, ceux qui nous prédisaient* des froids/ et des bourras- 46
 ques terribles auraient-ils dit vrai ? Le fait est que notre ciel du
 Canada s'est fait ciel sibérien aujourd'hui ; et le froid passe,
 plane, escorté de lourds nuages comme pour se donner une
 mine plus effroyable. Le froid vous saisit en mettant le nez à
 10 l'air et vous avez beau « tirer vos grègues⁶⁶ [»] afin d'échauffer
 le sang, c'est inutile : le froid monte en croupe et galope avec
 vous⁶⁷. Quoiqu'il en soit je ne veux pas* croire aux prophéties
 de malheur. N'est-il pas plus raisonnable de penser que le
 15 Créateur qui doit avoir le goût du « beau⁶⁸ » puisqu'il est lui-
 même le **Beau* incréé**, aime tout aussi bien que les littérateurs
 un aimable contraste. Et afin de faire trouver plus douces les
 grâces du printemps, il nous fera sentir auparavant l'aiguillon
 du froid. Est-ce déraisonnable de penser ainsi ? Je ne le crois
 pas. J'en appelle à tous ceux qui ont le goût des contrastes.
 20 Toutefois comme il est peu probable que Dieu qui s'y entend
 certes mieux que/ moi, adopte* mes idées, liberté aux prophètes 47
 de battre encore la campagne.

1897-03-06

6 Mars — Serait-ce le printemps qui nous
 25 sourit ? Ce n'est plus le pâle soleil d'hiver qui n'égaye point les
 cieux et projette sur le monde des clartés* ternes semblables
 aux lueurs d'une lampe mourante. Non mais une lumière
 pleine de vie, fraîche et pure. Il y a dans ses reflets, dans ses
 30 dorures qu'elle prodigue à profusion sur les murs du Sémi-
 naire, sur* le clocher du hameau, sur les arbres, la neige, un
 quelque chose qui remue l'âme, l'ouvre à l'espérance et vous
 fait entrevoir comme l'image radieuse d'un souvenir lointain.
 Qu'il fait bon le voir ce* premier rayon du renouveau déchirant
 le deuil de la nature ! C'est* un luminaire brillant sur un
 35 tombeau et* qui nous dit que l'âme a cessé d'animer le corps,
 mais qu'elle n'est point morte et qu'après la corruption de la

66. Jean de La Fontaine, *Fables*, II, « Le coq et le renard », v. 28. Groulx utilisera l'expression dans *Mes mémoires*, I : 33.

67. Paraphrase de Nicolas Boileau (*Épîtres*, V, v.44) qui traduisait lui-même Horace (*Odes*, III, I, v.40).

68. Voir *Manuscrit [...] S. Corbeil* : 107ms. ss.

tombe elle reviendra reprendre son corps et l'embellir des re-
 flets de la gloire et de l'immortalité*. La nature, chaque année
 48 meurt* sous le souffle des autans, et les rayons de*/ Mars an-
 noncent sa résurrection. Ce germe de vie sur le domaine de la
 mort il est bien consolant ! Quel plus beau gage pouvons-nous 5
 avoir de l'immortalité de l'âme ? C'est lugubre un tombeau
 pour celui qui ne sait voir au delà et qui croit que son pèleri-
 nage s'arrête à la pierre de la tombe. Mais pour le Chrétien qui
 sait qu'il faut mettre le corps en terre pour qu'il germe à la vie
 sans fin, à l'efflorescence céleste, le tombeau est un signe d'es- 10
 pérance semé sur le chemin de la vie, comme le palmier du dés-
 ert sur le chemin du voyageur. Oui printemps ils font du bien
 au cœur et à l'âme, après les cinq mois d'hiver, tes rayons de
 flamme et de vie. Mais quand les ans auront versé sur nos têtes
 leurs flocons de neige et que l'hiver se sera fait dans nos pen- 15
 sers, nos sentiments, dans nos affections, qu'ils seront beau-
 coup plus doux et plus vivifiants les rayons de l'éternel Prin-
 temps !

1897-03-16

16 Mars — Imaginez donc un Rhétoricien 20
 49 qui bâille/ sur ses livres en s'abandonnant au plus prononcé
 des « farniente » ! Vaudrait aussi bien imaginer un moisson-
 neur qui se croiserait les bras en homme parfaitement indiffé-
 rent cependant que ses champs sont là dont l'aspect jauni l'ap-
 pelle au travail ; et alors, en pareil cas l'épithète de « labo- 25
 rieux » n'est pas précisément celle que vous décernez à
 l'individu. Eh ! bien, je suis moi ce moissonneur insouciant ;
 les grains mûrissent, se dessèchent et périssent et cependant je
 n'ai pas le courage de prendre la faucille, d'armer mon bras de
 la faux et faire ma part de la moisson. Comme le frelon, je pré- 30
 fère stationner à la porte de la ruche plutôt que d'aller courir
 les landes et leur dérober le suc et les parfums des fleurs dont
 elles sont émaillées. Ces paysages que j'aimais tant, ces visions
 fugitives du Beau qui donnaient tant d'émotions à mon âme,
 qui la captivaient, l'attiraient si fortement, ils paraissent bien 35
 encore à l'horizon de mon imagination, mais ils me restent
 froids et n'ont plus le secret de m'attendrir et de m'enflammer.
 50 Il semble qu'une flamme s'est éteinte en moi ; qu'une source
 a cessé de couler et que la sécheresse sévit. O vienne le prin-
 temps pour me rendre mes ardeurs, mes rêves, ma vie ! C'est 40
 lui qui fécondera la terre desséchée, redonnera des flots à la
 source et fera reluire la flamme.

1897-03-27

27 Mars — Pauvre rayon du soir que ne me disent pas tes reflets ! J'aime au matin surtout* le soleil du printemps ! Il me réjouit comme si les ténèbres ne pesaient pas sur les mondes depuis la veille au soir seulement. Les habitants des contrées polaires ne doivent tressaillir plus joyeusement quand après la grande nuit, le soleil illumine soudain le cristal des glaciers. Car à Sainte-Thérèse, c'est presque une longue nuit l'hiver. La plaine qui nous entoure n'a rien de grandiose ou de pittoresque. De tous côtés se hérissent des forêts noires et l'on sait si elles ont quelque* chose de riant, les forêts à cette époque de l'année. Comme preuve, nous avons ici près un bocage qui nous traduit sans cesse sur les notes les plus lugubres les plaintes les plus tristes/ comme si nous n'avions pas assez des plaintes morales qui gémissent au-dedans de nous-mêmes. Et par delà les bois, se dressent des montagnes au front blanchi comme des vieillards pour nous intercepter la vue et fermer l'horizon. Que l'on s'étonne pas maintenant si la joie n'habite pas dans cet espace étroit et encaissé. Quand soufflent les rafales d'automne, elle fuit en ange craintif, comme l'oiseau sous des climats plus ensoleillés. Et Sainte-Thérèse est alors envahie par des hôtes peu propres à nous faire oublier la fugitive. Mais vienne le printemps ! quelle transformation, quelle agréable métamorphose ! Le ciel se déride et sourit ; la nue se blanchit et la plaine monotone, « cette blanche vue uniforme⁶⁹ », comme dirait Mlle Guérin, nous révèle des beautés qu'on ne soupçonnait pas. Elle respandit aux yeux, comme un immense écrin de perles et en vous penchant vers la terre, vous verrez que ce qui s'échappe des nuages d'hiver ce ne sont point des flocons de neige, mais des pluies d'étoiles. Et l'on s'étonne alors d'en voir encore à la voûte des cieux. Le boca/ge ne pleure plus mais* il chante. L'on dirait qu'aux branches sont suspendues* des milliers de harpes éoliennes⁷⁰ que fait vibrer la touche du zéphyr. Ces harmonies sont douces et ravissantes. Aussi au temps de mai*, vous verrez bon nombre d'écoliers fuir le livre et l'écritoire pour aller sommeiller sous cet ombrage qui réalise on ne peut mieux le « *frigus opacum*⁷¹ » du poète. Mais voyez donc l'Alma Mater s'envelop-

69. Eugénie de Guérin, *Journal...* : 8 var.

70. Groulx reprendra souvent cette image ; voir les textes des 10 et 22 juin 1897, 3 mars 1898, 8 septembre 1898 et 3 janvier 1901.

71. *Fraicheur de l'ombre*. Virgile, *Bucoliques*, I, v.52.

pant des premières rougeurs du matin. Ce ne sont plus ces grands murs sombres suintant le froid et la tristesse⁷². Et la croix du dôme, comme elle resplendit sous le manteau de rubis dont le givre l'a parée ! C'est ainsi qu'autrefois elle dut apparaître quand le soleil de Justice déchirant la nuit épaisse d'erreur où croupissait le monde païen, fit voir la croix triomphante au sommet du Capitole[.] 5

1897-03-29

29 Mars* — Quels puissants athlètes que nos grands catholiques du XIX^{el} siècle ! Les Veillot, les Montalembert, les O'Connell, Moreno, Windthorst⁷³ etc. !/ Les pages de leur histoire sont encore toutes frémissantes des grands coups d'épée qu'ils ont portés. C'est qu'en effet la tâche fut ardue. Ils n'avaient point pour eux le nombre ; ils n'eurent que la valeur. On les a combattus de toute manière. Et cependant, dans la débâcle générale, les sociétés ne se seraient-elles effondrées si ces hommes ne s'étaient trouvés là pour enrayer la catastrophe ? C'est à ces enfants d'une société divine qu'on se refuse à reconnaître, c'est à ces âmes généreuses qui comme les preux des vieux temps ne quittent jamais l'armure de fer et dorment tout bardés sur le champ de bataille, oui c'est aux catholiques que le monde doit son salut. C'est la digue qui arrête le torrent des passions humaines et le jour où elle sera renversée ce qui reste de pur sur la terre sera noyé sous le flot empoisonné. Trop* heureuses les nations si comme jadis elles* retrouvent alors une arche de Noé pour recueillir un débris de leur passé, de leur vie et les sauver de la mort totale ! Si le grand vaisseau se reconstruit pour le déluge prochain des passions, il le sera par un catholique, un grand catholique : le Pape !/ 10
15
20
25
30

1897-03-30

30 Mars — Il fut un temps, quand je commençai de goûter l'amitié⁷⁴, où il me semblait qu'elle ne pouvait mourir. Nos intentions étaient si pures, nos passions si réservées, pouvait-il y avoir là-dedans des germes de désunion ? Hélas ! je fus trop sincère, trop naïf d'avoir cru qu'une chose 35

72. Groulx a utilisé cette image dans son texte du 25 janvier 1897.

73. Groulx est probablement à relire *Dix Grands Chrétiens du siècle* de J.-M. Villefranche (voir I, n. 99 et 101) dont font partie ces cinq auteurs.

74. Voir I, n. 206.

terrestre put* avoir de la durée. Tout se fane, tout meurt ici-bas. Et les choses qui promettaient le plus de vie sont souvent celles*-là qui périssent les premières. Tout meurt et surtout les fleurs d'amitié, parce qu'elles seront toujours : fleurs ; qu'elles sont destinées à ne jamais prendre plus d'extension et de force que cette humble plante ; que les* fleurs d'amitié ne se fortifient jamais au point de prendre les proportions d'un arbre plein de sève et puissant. Insensé que j'étais de m'être livré comme si l'appui que j'avais rencontré ne devait jamais me manquer ! Oh ! maintenant, je le vois bien, vous êtes, «⁵ Ô mon Dieu, le seul ami qui ne meurt point !⁷⁵ ». Je n'aimai peut-être pas assez pour vous et à cause de vous. Pourtant, je n'ose croire encore que tout soit fini. C'est ma conviction intime qu'une amitié ayant pris germe/ entre deux âmes*, s'aimant 55
15 l'une l'autre comme étant un reflet du Grand Amour, une telle amitié, il me semble, tient trop du ciel pour être soumise* au sort des choses de la terre. C'est malgré moi ; je ne puis ne pas croire à l'existence de l'amitié. Quoique éprouvant toute l'amertume de l'abandon, quoique ayant l'âme brisée, amitié
20 je crois encore à toi, quand sous mes pas je foule, sans le vouloir, ces débris de ma jeunesse. Mais non, il ne faut croire qu'en Dieu.

— Le soir — Souvent je songe à l'avenir. Le mauvais état de ma santé délabrée⁷⁶ avait bien un peu assombri* mes rêves. Mais maintenant que Dieu semble vouloir m'accorder la vie, j'ai retrouvé ma longue chaîne d'illusions et chaque jour ne manque pas d'y ajouter quelques anneaux. Elle est déjà bien longue et si tous ces projets de jeunesse ne doivent s'accomplir que dans mon imagination elle sera lourde* à traîner la chaîne de mes
30 espérances déçues. Mon pèlerinage à la tombe sera pénible. J'ignore si ce sont là ce qu'on est convenu d'appeler des illusions, mais mes rêves à moi* ne portent pas sur les attractions du monde : je méprise le monde/ et son art, ses séductions 56
35 n'ont rien pu sur mes dix-huit ans. Non malgré mes faibles ressources, mes humbles talents, quand je plonge dans l'avenir, j'aime à me voir combattant. La lutte me grise et m'entraîne. Je

75. Eugénie de Guérin, *Lettres...* : 74 var. Groulx a consigné cette citation dans son *Cahier de notes...*, I : 68ms. Cette image qui reviendra dans les textes des 5 et 11 novembre 1897, 30 janvier 1898 et 15 novembre 1900 est toujours précédée d'une réflexion sur les déceptions que lui apporte l'amitié. Dans *Mes mémoires*, I : 65, Groulx écrira : « Mes amitiés les plus chères me laissaient toujours de la déception. »

76. Voir I, n. 93.

ne suis pas né lutteur, toutefois c'est l'état* de vie qui me sourirait le plus. Qu'il doit y avoir de la joie pour l'âme, du contentement pour le cœur du soldat de la Vérité, ou pour le défenseur de l'opprimé. On aime d'autant plus que l'objet* aimé est dans la peine ou dans la souffrance. Un Polonais s'est écrié : « *ubi male, ubi patria*⁷⁷ ». Jamais en effet l'on est tant attaché à son pays que quand il est dans la misère et* la détresse. Et de nos jours où la Vérité est partout méconnue et outragée, où l'opprimé comprend la plus grande partie des hommes, n'est-ce pas qu'il est sublime de se vouer à leur défense. Les difficultés, les déboires ne sauraient manquer. Mais la cause de la Vérité et de l'opprimé, c'est celle de Dieu ; ce nom n'est-il pas assez grand pour soutenir une âme, relever un courage, enflammer un zèle. Quand je vois mon cher Canada⁷⁸ envahi de plus en plus par ce tor/rent qu'on appelle le libéralisme moderne ;

77. Cette parole est probablement rapportée par Lepitre (*Biographie de O'Connell*) dont un extrait (voir II, n. 23) est consigné par Groulx, sous la même rubrique que cette citation et les circonstances entourant son énoncé, dans son *Cahier de notes...*, I : 89ms. : « Un auteur a prononcé cette parole révoltante « *ubi bene, ibi patria* ». Pour protester contre ce mot un Polonais a dit : « la patrie, c'est là où on se trouve mal : « *ubi male, ibi patria* ». Jamais en effet nous ne sommes tant attachés à notre pays que quand il est dans la misère et la détresse. »

78. Dans les lignes qui suivent, Groulx évoque le contexte politico-religieux au pays et même dans le monde. Il fait d'abord allusion à l'aile radicale du parti libéral qui s'exprime dans les pages du journal *la Patrie* (voir I, n. 321) et exige la séparation complète de l'Église et de l'État au Québec, notamment dans le domaine de l'éducation. L'élection récente du gouvernement Laurier (voir I, n. 319) et le compromis concernant les écoles du Manitoba semblent démontrer au clergé que les droits des minorités catholiques ne sont pas assurés même par un premier ministre canadien-français et catholique. Les luttes en Europe, en France notamment, pour éliminer toute influence de l'Église dans les affaires de l'État sensibilisent davantage le clergé canadien à toute tentative d'ingérence » dans les domaines qui relèvent traditionnellement de sa juridiction. Et c'est justement au cours de ces années que le premier ministre libéral du Québec, Félix-Gabriel Marchand, tente de créer un ministère de l'Instruction publique et doit abandonner ce projet face à l'hostilité très vive du clergé catholique. « Le conflit amène même l'ingérence du Vatican et du gouvernement d'Ottawa dans les affaires québécoises [...]. Cette ultime bataille entre les libéraux et l'épiscopat met un terme aux querelles politico-religieuses qui ont caractérisé les relations entre ce parti et l'Église catholique depuis l'époque de Papineau. » (P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, *Histoire du Québec contemporain*, I : 577 ; Nive Voisine, *Histoire de l'Église catholique au Québec 1608-1970*, Commission d'études sur les laïcs et l'Église, Montréal, Fides, 1972, 112 p. ; Jean-Paul Bernard, dir., *les Idéologies québécoises au 19^e siècle*, Montréal, Boréal Express, 1973, 149 p. ; Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy, Jean Hamelin, dir., *Idéologies au Canada français*, Québec, PUL, « Histoire et sociologie de la culture », 1971-1974 ; t. I (1850-1900), 327 p., t. II (1900-1920), 378 p. ; Denis Monière, *le Développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours*, Montréal, Québec/Amérique, 1977, 381 p.)

quand je vois la persécution menée sans* masque contre l'Eglise canadienne, je me voudrais assez fort pour descendre dans l'arène, me joindre au petit nombre des lutteurs et faire respecter les choses saintes de ma nationalité et de ma religion. Hélas ! je ne puis rien. Mais* ce sont là mes illusions, mes rêves à moi que je poursuivrai toute ma vie. Et si je ne puis apporter ma « pierre pour l'édifice auguste dont les plans divins sont visiblement arrêtés⁷⁹ [»], comme nous y convie Monsieur le Comte de Maistre, j'apporterai du moins **mon grain de sable**.

1897-04-02

2 Avril — Je suis triste souvent et sans savoir pourquoi. Un rien m'affecte et me met du noir au fond de l'âme. Il m'est arrivé parfois* d'observer certaines* gens ayant toujours le rire aux lèvres, la figure épanouie et toujours manifestant leur gaieté intérieure par une joie bruyante, une hilarité presque continuelle. Et en les voyant je me suis dit : ces personnes sont bien heureuses ! J'ai souhaité d'être comme elles, d'avoir moi aussi au lieu de ce fond de tristesse qui sans cesse fermentent et s'élève, leur source de gaieté qui coulant abondamment sur les plaies de l'âme/ noie les chagrins noirs et les empêche d'exercer leurs ravages. Mais que sert de souhaiter ? les souhaits et les rêves sont frères ; ils ont une même origine, un même père. C'est le cœur qui les enfante pour combler le vide immense qu'il sent en lui ; mais le cœur de l'homme, trop vaste, est condamné à n'être jamais rempli.

« Borné dans sa nature, infini dans ses vœux
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieus⁸⁰ »

79. Joseph de Maistre, *Du Pape* (deuxième éd., Paris, G. Téqui, 1879) : 3 var. Groulx a consigné, dans un contexte plus large, cette citation dans son *Cahier de notes...*, I : 98ms.

80. Alphonse de Lamartine, *Premières Méditations poétiques*, « L'homme (à Lord Byron) », v. 69-70. À l'instar de son oncle A.-B. Routhier (voir « L'esprit et le cœur devant la science contemporaine et la foi », dans *Conférences et discours* (Montréal, Beauchemin, 1890) : 134), Sylvio Corbeil, professeur de Groulx, a cité le vers 70 dans son article « L'idéal » paru dans *les Annales...*, IX, I (septembre 1894) : 17. Voir aussi I, n. 31. On retrouve également ces vers de Lamartine dans *ibid.*, VI (Supplément) : 7.

a dit De* Lamartine. La seule ressource qui nous reste ici-bas est de nous souvenir plus souvent des cieux d'où nous sommes tombés. C'est là que nos vœux seront comblés, là seulement, de même que l'exilé goûte un bonheur* en apparence parfait quand il peut rentrer dans sa patrie. La peine ne finit qu'à la tombe. Lacordaire écrivait : « Je suis triste quelquefois, mais où n'est-on pas triste ? C'est un dard qu'on porte toujours dans l'âme. Il faut tâcher de ne pas s'appuyer du côté où il se trouve, sans essayer de l'arracher jamais. C'est le javelot de Mantinée, enfoncé dans la poitrine d'Epaminondas. On ne l'enlève qu'en mourant et en entrant dans l'éternité⁸¹. »/

- 59 Le soir — Une grive⁸² chantait ce matin dans le grand orme dans le coin de la cour, près du* petit castel des Sœurs⁸³. Ce n'est pas la première que j'en* entendais ; elles ont précédé le printemps cette année, et il y a près de dix jours, j'en entendis une « turluter » dans les arbres d'alentour. Ce matin toutefois, son chant m'a communiqué tout un monde d'impressions. Le moindre incident parfois fait surgir des mondes sous vos pas. La bonne grive, sans s'en douter le moins du monde m'a transporté chez moi. Il y a de ces choses qu'on ne peut s'expliquer : une grive ne chante jamais à mes oreilles sans faire voler ma pensée à Vaudreuil. Devant la maison de mon père quatre érables et un bouleau à l'écorce blanche avec* quelques cercles noirs entretiennent la fraîcheur, à l'été. Les oiseaux semblaient avoir une espèce de prédilection pour ces arbres et dès les premiers jours d'Avril, il m'en souvient, le rossignol et la grive s'y donnaient rendez-vous. Et les gracieuses roulades de Philomèle⁸⁴ se mariaient avec grâce aux sons plus graves, mais non moins doux de sa compagne. C'étaient des concerts à n'en plus finir. Les deux oiseaux semblaient lutter de talents et

81. Groulx a consigné cette citation de Lacordaire dans cinq autres manuscrits : *Cahier de notes*... I : 28ms. (la transcription est datée du 4 février 1897) ; *Manuscrit* [...] S. Corbeil : 6ms. ; [*Cahier de notes de littérature*] : 4ms. ; [*Explication française pour la classe de Rhétorique*] : 31ms. ; *Notes pour la retraite de fin d'études des élèves de philosophie (1911-12)* : 117A ms. Nous la retrouvons également dans les textes des 14 février, 7 mars et 19 mai 1902.
82. Groulx a présenté à l'Académie Saint-Charles une version de ce texte intitulée « Le mirage du passé ». Voir Notex. Voir aussi textes des 11 mai 1896 et 1^{er} juillet 1897.
83. Voir II, n. 95.
84. Nom poétique du rossignol. E. de Guérin et J. de la Fontaine, deux auteurs qui ont particulièrement marqué Groulx, l'utilisent. Voir aussi texte du 12 avril 1897.

d'harmonie à l'instar des bergers de Virgile se disputant le prix du chalumeau⁸⁵. Ce matin, entendant ce même chant, j'ai revu la même scène. / Tout a passé sous mes yeux, défilé lentement et chaque souvenir me souriait en passant. Mes souvenirs de
 5 neuf, de dix ans ! Oh ! comme tout se poétise avec le temps, comme le passé le plus sombre se rassérène* peu à peu ! Pour moi, il est vrai, le malheur n'a pas flétri mon enfance ; mes jeunes années n'ont pas été orageuses. J'ai perdu mon père⁸⁶, mais frêle enfant au berceau la mort a fauché près de moi et je
 10 n'ai point vu ses coups ni senti son haleine glacée. L'infortune a passé sans me toucher nullement ; je grandis sans savoir que hélas ! j'étais orphelin. Mais sans avoir eu ces grandes afflictions, quel enfant n'a pas eu ses peines ? J'eus les miennes comme tout le monde et ces peines aujourd'hui défilent au milieu de* mes souvenirs les plus riants et j'ignore lesquels des
 15 deux m'apportent le plus de joie. Veuillot disait juste quand il écrivait que les douleurs perdent* de leur amertume avec le temps comme ces fruits âcres qui deviennent doux en mûrissant⁸⁷ ; ou encore, que Dieu adoucissant au cœur de l'homme
 20 l'image du passé pour lui donner la force de contempler l'avenir a fait du souvenir un arbre où fleurit l'espoir⁸⁸ ./

à neuf heures — C'est là-bas⁸⁹ —

Où* donc est la rive aimée
 Où jadis j'imprégnais mes pas,
 25 Rive qu'ombrageait la ramée* ? ...
 Mon cœur me l'a dit : c'est là-bas !

Le bouleau, puis* les grands* érables
 Que l'hiver* couvrait de frimas
 Où sont donc leurs ombres* aimables ? ...
 30 Mon cœur* me l'a dit : c'est là-bas !

Le jardin aux fleurs verdoyantes,
 Et ceint d'un cercle de lilas,
 Où croissent-elles ses amarantes ? ...
 Mon cœur me l'a dit : c'est là-bas !

85. Voir les *Bucoliques*, III, VII, VIII.

86. Voir II, n. 24.

87. Voir *Rome et Lorette* : 196 var. Groulx a consigné cette citation et son contexte dans son *Cahier de notes...*, I : 69-70mss.

88. Voir I, n. 411.

89. Voir texte du 19 mai 1896.

Toi, vieille chaumière brunie,
Où donc est ton faite humble et bas
Où vivait la famille unie ? ...
Mon cœur me l'a dit : c'est là-bas !/

1897-04-03

5

62

3 Avril — Monsieur Corbeil⁹⁰, notre dévoué Professeur de Rhétorique nous lisait, il y a quelque temps, un discours de Montalembert⁹¹. Le vaillant jeune homme, cité devant la cour des pairs, y lance une belle pièce d'éloquence en faveur de la liberté d'enseignement. Ce jeune orateur, pair de France à vingt ans, je l'admire. Qu'il est beau de voir ce cœur si jeune et déjà si grand, s'arrachant au cercueil à peine fermé d'un père qu'il aimait, qu'il est beau de le voir accusant l'État d'avoir manqué à ses engagements les plus formels, et cela devant l'assemblée la plus illustre qu'il y avait alors en France. Qu'il est éloquent et noble, quand son âme indignée, outragée dans ce qu'elle a de plus cher tonne contre les scandales de l'Université* de Paris ! Alors le jeune homme grandit, s'élève, il vole, il plane ; c'est un vol hardi où les plus hauts sommets sans distinction sont atteints, scrutés et jugés sans merci. C'est le catholique indigné, la cravache à la main et fouettant d'une main maîtresse ces profanateurs des intelligences, ces corrupteurs de la morale publique. Oh qu'il est beau de débiter ainsi dans la vie ! Mais pourquoi cette exclamation ? n'y a-t-il quelque chose de mieux à faire ? La trace est marquée, suivons-la⁹² ; de loin, il/ est vrai, car les Montalembert ne poussent comme l'herbe dans les prairies. Mais efforçons-nous de réaliser de plus en plus en nous le type idéal du jeune homme sincèrement catholique. «*Fac et spera*⁹³ ».

10

15

20

25

63

90. Sylvio Corbeil.

91. Ce discours est cité dans deux ouvrages lus par Groulx : J.-M. Villefranche, *Dix grands...* : 125-126 et Léon Bouthors, *Montalembert* (Abbeville, C. Paillart, 1896) : 92-95. Il en a également consigné un extrait dans son *Cahier de notes...*, I : 41-42mss. Il est évident que la lutte passionnée de Montalembert pour réunir à nouveau l'Église et l'État, son accent sur « la Religion et la France », ses combats pour obtenir le respect des « droits » de son Église, son application au travail et ses diverses qualités ont dû inspirer beaucoup d'enthousiasme parmi les jeunes collégiens et chez Groulx en particulier, pour qui il était un modèle. À ce sujet, voir la conférence de l'abbé Gustave Bourassa, *la Jeunesse de Montalembert* (Montréal, Eusèbe Sénécal & fils, 1895). Voir V, n. 366.

92. Voir textes des 26 janvier, 31 mai et 22 juillet 1902.

93. Voir II, n. 1.

1897-04-09

9* Avril — Il est intéressant de s'observer parfois. Comme un rien nous affecte, nous émotionne ! Un tout petit bout de papier donne au cœur des battements qui*
 5 ne lui sont pas ordinaires. Ah ! c'est qu'il n'y a pas là qu'un chiffon, qu'une chose sans expression. J'y retrouve le cœur d'une mère, d'une sœur aimées ; c'est un ami qui confiant notre amitié à cette feuille volage, m'arrive avec son souvenir frais et doux. Et moi, je lis plus du cœur que des yeux. A travers
 10 ce papier, ces lignes, je découvre leurs figures⁹⁴, je m'y arrête à les considérer comme à travers une glace reproduisant leurs traits avec fidélité. J'entends leur voix qui me parle je leur* ré-ponds et le dernier mot c'est toujours : je vous aime. Et c'est ainsi qu'une lettre parfois devient une parcelle de notre cœur ;
 15 elle mène ce cœur à l'être qu'on aime et nous rapporte* le sien. C'est une nef voyageuse portant le plus précieux des trésors et dont les voiles ne s'enflent qu'au souffle de l'amitié. O nef ! ne sombre jamais !/

1897-04-12

12 Avril — J'ai entendu chanter un rossignol tout à l'heure dans un pommier du verger des Sœurs de l'Hospice⁹⁵. Cela faisait près de trois ans que je n'avais ouï les plaintes de Philomèle. L'oiseau, qui aime à cacher sa tristesse au fond des bois et qui s'attend à peu de sympathies de la gent thérésienne, ne vient jamais se brancher dans notre bocage.
 25 Aussi fus-je charmé et étonné de l'entendre tout à l'heure ; rien de si plaintif, de si tendre, de si doux et en même temps rien de si mélancolique. C'est un mélange de tristesse et de douceur. Il chantait, faisait une pause puis reprenait aussitôt sa
 30 roulade infatigable. Je n'ai pu le voir ; il s'était perché dans un arbre assez éloigné et comment découvrir son plumage gris à travers le dédale des branches* dont une seule suffit à le ca-

64

94. Le journal d'Eugénie de Guérin abonde en observations sur les plaisirs de la correspondance et sur la « présence » des épistoliers. À ce sujet, voir particulièrement *Journal...* : 102.

95. L'Hospice Drapeau, « ainsi appelé du nom de son fondateur », s'élève à côté du Petit Séminaire et a été inauguré en juillet 1892. Les Sœurs de la Providence s'occupent de cet « hospice thérésien, confié à la garde de Saint Joseph, ouvert — en même temps qu'aux vieillards et aux enfants pauvres — aux prêtres en retraite et à nos élèves demi-pensionnaires » (*les Annales...*, VII, I (septembre 1892) : 22-23 et VI, 2 (octobre 1891) : 48-49 ; « L'Hospice Drapeau », dans *Histoire de Sainte-Thérèse* : 193-201.

cher. Mais j'écoutais, ravi, ce chant, sans* voir le chanteur, qui me remplissait l'âme de la plus douce émotion. Oh* ! la musique délicate*. Les « berceuses » de Monsieur Arbour⁹⁶ *, notre violoniste, sont bien inférieures aux symphonies du rossignol. Que n'ai-je pu voir le chanteur ? Mon émotion, il me semble, en eut été redoublée.* Ainsi parfois, une joie fine et secrète se glisse en notre cœur et l'ouvre doucement./ D'où provient-elle cette jouissance ? On ne sait. Le* cœur en savoure tous les charmes mais ne voit point la porte par où elle est entrée. On* entend la chanson, mais* le chanteur on ne le voit point.

1897-04-20

20 Avril — Notre histoire, notre littérature, notre patrie est belle. J'ai l'âme tout en feu de la lecture d'une péroraison du P. Lalande⁹⁷ qui a pêché le carême au Gésu⁹⁸. L'éloquent jésuite passant de la résurrection* du Christ à la résurrection de la grande âme* de la patrie, s'écrie dans un magnifique mouvement oratoire « ô ma patrie, le jour où appuyée sur le sein de l'Église, tu sortiras triomphante de toutes les mains ; ce jour-là, tes enfants entonneront un « *Te Deum* » qui fera tressaillir comme jamais elles n'ont tressailli les rives du Saint-Laurent ; ce jour-là nous chanterons tous ensemble, nos cœurs, nos âmes, nos voix ensemble, un « Alleluia » qui soulèvera les voûtes de nos cathédrales, frémissant et grandiose comme l'« Alleluia » de la dernière résurrection des justes sous les portiques des Cieux ». Ces mots de Religion et de Patrie, quelle puissance n'exercent-ils pas sur les âmes de dix-huit ans ! Tout en* moi a tressailli comme si le jour de la grande résurrection*/ était sonné et qu'un écho du sublime « Alleluia[»] fût parvenu jusqu'à mes oreilles. Oh ! cette voix d'un compatriote si ardente, si pathétique, si chaude me met au cœur la fierté et l'orgueil. Tout succès de ceux de ma race me trouve

96. Théodule Arbour.

97. Groulx a consigné cette péroraison du P. Louis Lalande sur un feuillet rayé plié (20 cm x 13 cm). Le document est titré : « Une péroraison du P. Lalande au Gésu », daté : « Avril 18 - Avril - Pâques » et signé : « L.-A.G. Rhétorique 1897 ». Il a également recopié le texte dans son *Cahier de notes...* I : 32-34mss. Il est titré : « Une péroraison du P. Lalande - Au Gésu - Pâques 1897 ». En marge : « Mai 26 1897, copié ». La citation constitue la finale de la péroraison (3ms. et 33-34mss).

98. Église alors tenue par les jésuites, sise sur la rue Bleury à Montréal, entre les rues Sainte-Catherine et Dorchester et attenante au Collège Sainte-Marie (voir II, n. 183).

prêt à applaudir. Ce sont autant de démentis éclatants lancés à la figure de nos dépréciateurs. Ceux-là qui méprisent le peuple canadien s'ils pouvaient en entrant dans le sanctuaire de notre histoire et de notre littérature, laisser à la porte le fardeau* de leurs préjugés, et y* entrer le cœur libre de toute entrave, en revendraient comme le catholique au sortir du confessionnal, avec une âme habitant un monde plus élevé, plus éthéré*, et laissant à la porte les dépouilles de leur égarement.

1897-04-27

10 **27 Avril** — C'est aujourd'hui la Fête de Monsieur le Supérieur⁹⁹ remise depuis le 13 du mois. Assurément s'il fallait s'en remporter à la température ce semblerait plutôt un jour de deuil, un 2 novembre. Rien de moins poétique qu'une tempête de neige à la veille de mai. Et pourtant
15 c'est justement ce* qui nous arrive. Le jour* s'ouvre par/ une giboulée qui blanchit le sol, et humecte nos fenêtres comme au temps de l'hiver. Mais malgré ce temps malencontreux, ce n'en est pas moins fête et pour Monsieur le Supérieur et pour ...
20 **moi**. Que m'importe ce ciel endeuillé, ces tentures noires qui se déroulent sur nos têtes, si, là, il fait beau, un temps de printemps dans mon âme ? L'autre ne détruira pas celui-ci. J'ai bientôt fait de ces nuages gris quand déjà se prépare l'aube d'un soleil plus doux, plus vivifiant que le plus beau des soleils d'Avril : je veux* dire : l'aube du soleil de la liberté. Il faut savoir que de temps à autre*, sous le ciel de Sainte-Thérèse, une
25 étoile pâlit ; elle roule hors de son orbite, erre quelque temps indécise puis soudain elle disparaît : elle a filé et l'on n'a vu que la traînée qu'a faite sa fuite.

67

« Etoile qui descend sur la verte colline
30 Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que, pas à pas, son long troupeau le suit/
Etoile où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
Cherches-tu, sur la rive, un lit dans les roseaux*,
35 Ou t'en vas-tu, si belle à l'heure du silence

68

99. Le programme de la fête comprend, entre autres, la représentation de *la Perle cachée*, drame du Cardinal Wiseman, dans une traduction de l'abbé Chandonnet. Groulx y tient le rôle de l'esclave Verna (voir [Programmes des séances] (ANQM, SST, #92) ; texte du 15 juin 1898 et III, n. 103). À cette date, le supérieur est l'abbé Joseph-Herménégilde Cousineau.

Tomber comme une perle au sein profond des
eaux¹⁰⁰ ?[»]

Musset

Et l'étoile a répondu :

Il est là-bas où le soleil se couche,

Qui s'élève humble à l'ombre d'un clocher

Auprès d'un champ tout noirci par la souche

Un chaume un toit, c'est le mien, mon foyer¹⁰¹.

C'est là que je vais. Etoile, bon voyage !

1897-05-19

10

- 19 Mai — Oui encore à Ste-Thérèse. Je ne dirai pas* que l'étoile est revenue. Quand je lis la page précédente l'impression qui m'en reste naturellement c'est bien que mes facultés étaient un peu troublées par l'enivrement de ma vacance¹⁰² lorsqu'elle fut écrite. Un individu comme moi se comparer à une étoile, ma foi, c'est plus qu'un peu fort. Mais on a le cœur si leste, si léger à la veille d'un congé au village natal qu'il n'est pas étonnant s'il vous suggère des choses/ un peu volages. Oh* ! j'étais bien joyeux ce matin-là : je m'en allais à Vaudreuil, dans mon petit village, dans ma famille. Aussi fallait voir si* j'y allais d'un pas allègre à la station. Et la température se conformait on ne peut mieux à la fête de mes pensées : ce qui augmente toujours un peu la jubilation de l'âme. C'est grand dommage que le convoi n'ait pas* eu d'ailes ce jour-là. J'ai trouvé le grand siècle en défaut et il m'a semblé qu'on ne devait pas tant d'hommages au « Progrès » si l'on tenait bien compte de tous ces retards que se permettent les wagons à toute minute, sans prendre garde qu'ils portent des écoliers au foyer de leurs pères*. Mais n'importe me voilà rendu et je fais* grâce à la vapeur de beaucoup d'autres inculpations. J'aspirai à pleins poumons l'air de mon pays parfumé des plus agréables senteurs. La brise qui accourait de la rivière portait sur ses ailes tout le printemps avec ses parfums. Ma rivière* Outaouais elle est belle au mois de mai. La fonte/ des neiges, la crue des eaux reculent ses rivages, et donnent à sa

100. Alfred de Musset, *Premières poésies*, « Le Saule », II. Ces vers ont été recopiés dans son *Cahier de notes...*, I : 3[a]ms. Le huitain est suivi de : « N.B. On est prié d'ajouter la réponse de l'étoile. »

101. Dernier quatrain de son poème « Le chant d'un petit colon » (voir texte du 19 mai 1896 et Notes).

102. Voir I, n. 50 et n. 51.

surface une grandeur* et une profondeur qui lui donnent des
 airs de petit océan. Mais ce fut autrement beau quand au dé-
 bouchement de la voie j'aperçus mon village avec son vieux*
 clocher qui le surmontait de sa flèche rouillée¹⁰³. Comment
 5 rendre ce qui se passa alors ^lau-dedans de moi-même. J'étais
 comme un homme qui ayant été longtemps privé de la lu-
 mière, serait soudainement rendu à la clarté du jour. Il me
 semblait que sous l'effort de l'émotion, ma poitrine s'ouvrait
 pour livrer passage à mon cœur et à mon âme qui s'élançaient.
 10 A* la vérité le coup d'œil que j'avais alors était bien fait pour
 m'émotionner. Mon petit village s'échelonnait sur la rive, co-
 quet, propre et je ne sais par quelle illusion toutes les maisons
 m'apparurent d'une blancheur et le tout d'une netteté et d'une
 15 propreté digne du pays de Hollande. ^lAu-dessus du village un
 ciel moutonneux s'étendait/ et l'atmosphère semblait quelque 71
 peu dense par suite de cette brume légère qui ^lflotte* toujours
 aux matinées d'avril. Dans le lointain les ^lDeux-Montagnes dé-
 coupaient leurs crêtes bleues sur le bas du ciel mais la* dis-
 tance les rapprochait et eut fait croire que le village s'adossait
 20 sur elles. La rivière, elle, était bien calme, comme un miroir. Et
 toutes les maisons le toit en bas, avec leur panache de fumée,
 leurs corbeilles de fleurs pendant aux fenêtres, leurs terrasses
 vertes, tout se ^lreflétaient dans* l'onde avec la plus exacte net-
 teté. Imaginez ce qu'un tel paysage peut réveiller de senti-
 25 ments, quand on est en ses classes de littérature avec toute la
 fougue et les ardeurs de dix-huit ans*, quand on fréquente les
 muses et surtout quand les lieux qu'on a sous les yeux racon-
 tent l'histoire de nos premiers ans, quand la brise accoutumée,
 la brise de nos premiers printemps vient caresser nos fronts et
 30 quand ^lau-dessus de ce tableau chéri il nous semble/ voir voltiger 72
 des ombres chères, et que là-bas à l'écart, à travers un bou-
 quet d'^larbres on découvre le seuil aimé, le seuil de nos affec-
 tions, le seuil de son père et de sa mère. Ah ! alors, le cœur se
 gonfle, déborde, la main tire le mouchoir, l'on pleure : c'est
 35 tout ce que l'homme peut faire. Les larmes sont les plus élo-
 quentes et furent données à l'homme pour suppléer à l'insuffi-
 sance du langage.

On me demande ce que j'ai fait chez moi, comment j'ai
 occupé mes instants. Mais j'ai fait ce que l'on fait quand on est
 40 chez soi. Les jours passent si bien, on est si content qu'on ne

103. Image utilisée par Groulx dans les textes des 24 septembre 1897, 10 janvier 1898 et 11 octobre 1899.

pense pas même que ces délices auront un terme et l'on ne se
 préoccupe de rien, pas* même de* se ramasser de doux souve-
 nirs pour les temps de disette. Cependant s'il me fallait répon-
 dre de toute nécessité, j'aurais quelque chose à dire. En trois
 73 semaines, il est impossible qu'il n'arrive/ pas quelque chose 5
 n'entrant pas dans le cours ordinaire des événements. Je pour-
 rais bien parler de* mes parties de pêche¹⁰⁴ où j'ai fait mer-
 veille. Jamais les poêles de notre batterie de cuisine ne se sou-
 venaient* d'avoir vu frire tant de poissons de mémoire de
 chaudron¹⁰⁵. L'on a chez nous un endroit tout exprès pour la 10
 pêche connu de nous seuls bien entendu et qui est comme notre
 réservoir* pour ainsi dire. L'on est convenu d'appeler cet
 endroit le « trou » pour la bonne raison, raison bien simple
 que* quand l'eau baisse et disparaît complètement, ce trou de-
 vient trou, bas-fond. Ce fut là le théâtre de mes exploits de pê- 15
 cheur et s'il suffisait de savoir bien se servir de ligne et de l'ha-
 meçon* pour être ministre* des pêcheries, il y a longtemps que
 j'aurais conquis mes épaulettes ou plutôt le portefeuille. En-
 suite autre métier, je suis jardinier¹⁰⁶. Avoir un petit coin de
 terre où pourraient croître fleurs et plantes, ce fut là mon idéal 20
 74 d'enfant de/ dix ans. Le bonheur ne se pouvait trouver ail-
 leurs, me semblait-il. Ce devait être vrai puisque n'ayant ja-
 mais eu mon petit jardin, je cours encore à la recherche du
 bonheur sans* pouvoir le rejoindre ; il doit être dans les petits
 jardins, mais à coup sûr pas dans celui du séminaire, car il* n'y 25
 croît que des carottes et des choux ; et encore est-il strictement
 défendu d'en manger. Toutefois pour revenir au jardinier, ce
 fut une joie sensible pour moi que le matin où je m'armai de la
 bêche et du râteau pour retourner à mes anciennes amours. Le
 sol se prêtait au travail on ne peut mieux et aussi faut dire si 30
 l'ouvrage alla vite ! La mère, les sœurs accoururent me prêter
 main forte et le soir on* put se vanter fièrement d'avoir fait* le
 jardin en un seul jour, ce qui n'était pas arrivé encore de mé-

104. Voir texte du 27 juillet 1896 et I, n. 330.

105. Paraphrase de Jean de La Fontaine, *Fables*, II, « Le loup plaidant contre le renard par-devant le singe », v.7.

106. « Métier » qu'il continuera d'exercer pratiquement toute sa vie. À Saint-Donat (1917-1939), il ira chaque année, dit-il, « faire mon jardin. J'en viendrai à manger, au cours de l'été, mes pommes de terre, ma rhubarbe, ma laitue, mes oignons, mes carottes, mes haricots, etc. [...] J'ai même commencé à fleurir un petit parterre de quelques fleurs vivaces » (*Mes mémoires* I : 370). Aux « Rapaillages » à Vaudreuil, il cultivera fleurs et légumes ; voir *Petit Journal des « Rapaillages »* où, dit-il, « J'ai jeté [...] quelques notes qui sont surtout d'un petit horticulteur » (56ms.).

moire de bêche et de râteau — Le sol apprêté, à la mère revint l'affaire des semailles ; quant à moi on m'institua planteur de lilas¹⁰⁷, parce que disait-on, j'a/vais la main sûre et savais planter sans faire mourir ; ce qui n'est pas un mince talent. Ils sont
 5 plantés mes lilas et tous en voie d'efflorescence. Débarrassée des branches superflues leur tige s'élançait droite et svelte et l'on attend beaucoup de fleurs pour le renouveau prochain. En voyant* mes plantations promettre l'avenir le plus prospère, j'ignore quel démon me fit penser* au professeur qui nous
 10 planta dans le sol des Belles-Lettres et qui loin de nous faire donner des fleurs, faillit nous* y faire mourir. Ce n'était pas un planteur celui-là... pas plus qu'un professeur¹⁰⁸. Tout en trouvant le rapprochement assez* étrange et singulier (il m'avait été suggéré par l'imagination) je promis bien cette fois-là que
 15 si jamais il m'était confié des jeunes intelligences pour les faire fleurir et fructifier, je les planterais à la façon de mes lilas. Cette petite digression finie, je vais aussi tout finir. Voilà* quelques-unes de mes occupations de mes* vacances dernières. Mes goûts sont/ simples et champêtres, comme on peut le
 20 voir. Non, je n'envie pas à l'habitant des villes le brouhaha de son domaine, ni l'air enfumé qu'il respire. A moi le ciel bleu de la campagne, le sol de la prairie, les joies du laboureur « Je suis né parmi les pasteurs¹⁰⁹ » pour parler comme le poète.

1897-05-24

25 **24 Mai Lundi** — Quelle douce chose que la littérature ! C'est elle qui a rapproché les siècles et les peuples en donnant l'immortalité aux œuvres de génie. C'est elle qui dès il y a trois mille ans marquait la place d'Homère en plein
 XIX^{me} siècle ; c'est elle qui fera* embrasser à la gloire de* l'écrivain de la Genèse les deux extrémités du temps* ; c'est par elle
 30 que nous côtoyons, et fréquentons* aujourd'hui ces doyens*

107. Quarante-six ans plus tard, le 11 mai 1943, il écrira : « J'ai un faible pour le lilas - Jadis, je me souviens, en mes années de collège, je consacrai au cher arbrisseau quelques-uns de mes premiers [vers]. Et c'est moi qui ai planté toute la rangée de lilas qui orne maintenant le pignon est de la maison paternelle. » (*Petit Journal des « Rapailages »* ; 8ms.) Voir le poème « A une fleur de lilas » (texte du 16 mai 1896) et Notex. Voir aussi I, n. 283.

108. Groulx ne pense pas grand bien des qualités pédagogiques de Aristide Sauriol, son professeur de Belles-Lettres (voir I, n. 200). Par ailleurs, sur les méthodes pédagogiques de Groulx, voir *Mes mémoires I* : 81-84 et 181-185. Voir I, n. 395.

109. Groulx utilisera à nouveau cette citation dans son texte du 10 janvier 1898.

de la parole et de la plume. Et quel doux, suave commerce ! Ces grands maîtres que la pompe du rang ou la distance éloignaient à jamais de nous, par* la littérature et par son ascendant nous réunissons des quatre coins du monde ces pléiades d'hommes illustres que la Providence a semés ici/ et là, comme elle a semé les diamants dans les entrailles de la terre. Nous pouvons nous former une société d'élite de tous ces génies et vivre de leurs pensées, alimenter nos facultés aux fruits qu'ont* produits les leurs, [nous]* initier ainsi à tous les secrets de leur art, et, de leur gloire faire jaillir la nôtre. Lacordaire pour le moment est mon hôte privilégié. C'est un homme on ne peut plus affable et qui veut être bon jusqu'à ce point de répéter rien que pour moi ces pages de grande éloquence que le vaste auditoire de Notre-Dame de Paris¹¹⁰ paraissait seul digne d'entendre. Quelle grande voix, et quelle sublimité d'images et de pensées ! Vous vous sentez grandir sous l'effet de ce style unique, qui vous entraîne vers des hauteurs à vous inaccessibles jusque-là. La parole va toujours également grande et belle, sauf à de certains moments où elle a des élans brusques et s'illumine d'éclairs soudains* où il vous est facile de voir la flamme du génie. Figurez-vous que vous descendez un fleuve où tout est majestueux, / flots et rivages. Vous contemplez avec cette admiration qui finirait par vous blaser, si le Créateur ci et là n'avait donné de ces coups de pinceau qui tirent* du cœur le cri de l'enthousiasme. C'est un de ces voyages que le lecteur fait à travers les ouvrages de Lacordaire. Je me passionne pour mes lectures et comme toujours mes rêves me feraient désirer de pouvoir me renfermer dans une bibliothèque et là, avec mes auteurs favoris, de travailler à cette édification de soi-même, édification qu'il faut faire avec tant de soins et de travaux en cette* fin de siècle* de dégénération¹¹¹. Encore une fois : «*Fac et spera*¹¹² »[.]

Le soir à neuf heures — C'est aujourd'hui que tout le grand Empire Britannique chôme la fête [de] Sa* Majesté Victoria¹¹³. Pendant que* le peuple des opulentes cités convertira bien des sommes en fumée, et que les orateurs s'égosilleront dans force discours pour prêcher un amour et une loyauté qui n'a jamais,

110. Voir I, n. 361.

111. Voir II, n. 15, n. 47 et III, n. 37.

112. Voir II, n. 1.

113. Pour un exemple de prose louangeuse à son endroit dans la presse québécoise, voir *la Presse*, 25 et 26 mai 1896.

certainement, pris racines dans leur cœur ——— à ce moment même on/ voit dans le calme de la nuit à l'horizon du sud les traînées de feu que font les pièces pyrotechniques* lancées par les loyaux de Montréal ———, Ste-Thérèse qui a aussi
 5 voulu lancer* sa note* en a confié les frais* à Messieurs les Musiciens. Eux avec ce sérieux et ces allures solennelles dont ils ont soin de se prémunir pour paraître en public se sont rendus en grande pompe sur le portique du Séminaire et là ont jeté au soir le «*God save the Queen*¹¹⁴». Et ensuite, comme la fête n'aurait
 10 pas été complète sans cela, ils n'ont pas manqué de nous exécuter toute une série des plus beaux morceaux de leur répertoire qui n'ont à vrai parler qu'un seul défaut : celui d'avoir une énorme odeur d'antiquité*. Comme nous étions bien plus avancés après cela !* comme les liens qui nous unissent à l'An-
 15 gletterre s'étaient fortifiés ! et que l'annexion aux États-Unis était bien moins à craindre¹¹⁵ ! J'ignore si l'écho portera les airs thérésiens jusqu'aux/ pieds du trône de Sa Majesté. Toutefois il me semble que les distances devraient se rapprocher et l'écho se faire esclave quand* on joue de la fanfare comme à

114. *Dieu garde la reine*. Hymne national britannique.

115. L'impérialisme profond qui inspire une bonne partie des Canadiens anglais à l'époque (voir C. Berger, *The Sense of Power : Studies in the Ideas of Canadian Imperialism, 1867-1914*, Toronto, University of Toronto Press, 1970), se bute à des groupes qui préconisent plutôt l'annexion aux États-Unis. Certes, le mouvement annexionniste a ressurgi, à divers moments, depuis les années 1840. Mais il atteint sa plénitude d'expression au début des années 1890. Son principal porte-parole, Goldwin Smith (1823-1910), est un intellectuel anglais venu s'établir au Canada en 1871. Il s'implique très rapidement dans les problèmes canadiens et se rallie au mouvement *Canada First* qui glisse peu à peu de l'action littéraire à l'action politique. Lors de son adresse présidentielle du 8 octobre 1874 aux membres du mouvement, Smith promeut l'indépendance canadienne et qualifie de chimérique le projet de fédération impériale. Sa pensée trouve sa forme définitive dans son livre *Canada and the Canadian Question* (Londres, 1891). Smith y détaille les ruptures géographiques du pays et met en relief les liens naturels de chaque région avec les voisins des États-Unis. À son avis, le problème Français-Anglais est insoluble et l'évolution vers l'indépendance a échoué par suite du ralliement d'Edward Blake, l'ancien leader du mouvement, au parti libéral. Il ridiculise le projet de fédération impériale et conclut que le seul remède aux problèmes politiques et sociaux du Canada consiste à négocier une union politique et économique avec les États-Unis pour former une fédération morale des Anglo-Saxons d'Amérique du Nord. Voir Norah Story, *The Oxford Companion to Canadian History and Literature* (Toronto, Oxford University Press, 1967) : 22-24, 769-770 ; Richard Craig Brown, *Canada's National Policy, 1883-1900. A Study in Canadian-American Relations*, Princeton, Princeton University Press, 1964 ; L. Groulx, « L'annexionnisme au Canada français », *Notre maître le passé*, III : 233-244. Voir IV, n. 224.

Ste-Thérèse. Après tout ces preuves de loyauté sont bien aussi péremptoires que celles que l'on s'ingéniera de présenter ailleurs. Pour le moins ça vaut bien les feux d'artifice et la fumée du canon ; fumée qui va suspendre des nuages dans les airs et probablement nous amener de la pluie quand les semailles réclament du beau temps. La fanfare ce n'est pas si malin que cela ; ça ne fait pas de la fumée et des nuages ; ça ne fait que... du vent.

1897-05-31

- 31 Mai — le soir — Mai touche à sa fin. 10
 Nous applaudissons. Et quel charme pouvait avoir un pareil mois, pluvieux d'un bout à l'autre ? On eut mieux fait d'en faire octobre et Novembre. Mais ne maugréons pas* pour ne pas renouveler l'exemple de Garo¹¹⁶, et s'attirer sa leçon. Ce
 81 qui n'empêche* pas que Juin va être* fêté, félicité, vénéré/ à 15
 son arrivée, en dépit des deux terribles jours du baccalauréat qui couronneront l'année scolaire. Quel aspect effrayant que ces deux jours ! Voyez-vous le boulet au bout de la chaîne ? C'est à donner la chair de poule ; et en pareils moments, l'on a
 beau se répéter qu'on est Français et fils de preux, ça n'empê- 20
 che pas de crier : sauve qui peut. Et m'est avis que si les Roland, les Bouillon les Guesclin¹¹⁷ et autres avaient eu à combattre contre des Versions Grecques et autres *ejusdem farinae*¹¹⁸, ils auraient mis* bas les armes tout chevaliers* qu'ils étaient.
 Aymerillot¹¹⁹ lui-même, le vainqueur de Narbonne. 25

116. Voir I, n. 106.

117. Trois chevaliers du Moyen Âge dont la réputation de bravoure est légendaire. Roland est le héros de la chanson de geste *la Chanson de Roland*. Bertrand du Guesclin (c.1320-1380) fut connétable de France. À sa mort, Charles V le fit enterrer à Saint-Denis, dans le tombeau des rois. Le Bouillon dont il est ici question est Godefroy IV de Boulogne (1061-1100), chef de la première croisade.118. *De même farine*. Cette expression latine est utilisée par Octave Crémazie dans « Journal du siège de Paris »... : 191. Groulx a probablement emprunté là cette expression qu'il a consignée dans son *Cahier de notes*..., I : 73ms. avec d'autres citations de la même œuvre.119. Aymeri de Narbonne, héros d'une chanson de geste du XIII^e siècle (cycle de Garin de Monglane) et d'un poème de Victor Hugo (« Aymerillot » dans *la Légende des siècles*, X (« Le cycle héroïque chrétien »), 3. Aymerillot II est l'un des pseudonymes que Groulx adoptera plus tard.

1897-06-03

3 **Juin** — Voilà¹²⁰ tout raté. La pluie change les roses en cyprès. Cette fameuse fête à ⁵ Ste-Rose, à l'île Ducharme¹²¹, fête qui avait coûté programmes et presque des* brochures, qu'on avait annoncée à son de trompe, fête qui* depuis plus de 2 jours tenait en opération ¹⁰ poêles et chaudrons, le tout s'est abîmé, s'est écroulé lentement sous les grains d'une* petite pluie fine, mais tenace. O néant des choses humaines !/ L'eut-on cru il y a un jour alors que le soleil était si pimpant, le ¹⁵ ciel si clair ! Tout est consommé. Ceux qui avaient fait tant de préparatifs en seront quittes* pour les frais ; ceux qui s'étaient* mis légers et court-vêtus, avaient* mis cotillon simple, chaussé souliers plats, pour remettre des habits plus chauds ; ceux qui avaient relevé leurs pantalons* en guise de ²⁰ culottes, pour les rabaisser. Enfin chacun devra bien quoique avec un œil mari, dire : adieu, veau, vache, cochon¹²² ! Mais entre tous ces déconfits, les plus déconfits, ce sont bien Messieurs les musiciens. Ah ! pauvre gent ! Aussi pourquoi Dieu s'ingère-t-il de faire pleuvoir quand on doit inaugurer les ²⁵ « Pompons¹²³ ». Sait-on bien ce que c'est qu'un : « pompon » ? Ecoutons-en la définition : un pompon me dit le dictionnaire c'est une houppe qu'on ajoute à la coiffure ; ainsi l'on pourrait appeler « pompon » cette excroissance de chair que portent au ³⁰ sommet de la tête certains gallinacés, comme le coq et le din- don. On pourrait encore/ appeler « pompons » ce plumail, ces ³⁵ cornes ou ces aigrettes* que s'étaient mis sur la tête, Artapax, Psicarpace et Méridarpax dans le* fameux combat des rats et des belettes¹²⁴. Voilà quelques spécimens de pompons : ce sont, à quelque chose près, les mêmes que ceux de la fanfare

120. Groulx a inscrit dans l'*Académicien* une version de ce texte intitulée « Une déconfiture ». Voir Notex.
121. Groulx se réfère ici à la « fête des jeux » (voir I, n. 288), qui aura finalement lieu le mardi, 8 juin (voir texte du 10 juin 1897).
122. Tout ce passage est inspiré de Jean de La Fontaine, *Fables*, VII, « La laitière et le pot au lait », v.4, 6 et 23.
123. Il y eut dans l'*Académicien* (1895-1900) (ANQM, SST, #97, t. 6), du 5 au 12 juin 1897, toute une polémique sur les « pompons » entre Lionel Groulx (quatre textes : 284-285, 285-286, 288-291, 296-297mss) et Paul-Émile Rochon (trois textes : 286-287, 294-296, 299-301mss). Par contre, L. Groulx fera cause commune avec P.-É. Rochon lors de la séance publique de la Société Ducharme du 20 mars 1898, alors qu'ils essaient de convaincre l'Assemblée, transportée « à la chambre d'assemblée en 1834 », qu'il faut « voter les quatre-vingt-douze résolutions telles que rédigées par Monsieur Morin ». Malheureusement, la motion fut battue par cinq voix (*Société Ducharme. Rapports...* (1892-1903) (ANQM, SST, #89B, t. 37) : 155ms.).
124. Jean de La Fontaine, *Fables*, IV, 6, v. 23-24.

de ^lSte-Thérèse. Pour les pompons d'ici, imaginez une petite
 boule de bois, du tremble ou du ^lmerisier, peu importe, la-
 quelle boule, de la grosseur environ d'un gros oignon est so-
 igneusement revêtue de peluche bleue ; je dis soigneusement
 revêtue, afin de faire croire que l'intérieur doit être du plus
 précieux et de dissimuler ainsi le pieux stratagème. Mais ce
 n'est pas tout, la boule de bois ainsi habillée, apparaît au bout
 d'une broche de fer, comme une rose au sommet du rosier*, ce
 qui permet de l'adapter élégamment au frontispice de sa cas-
 quette d'écolier. Et c'est alors que les cymbales sont retentis-
 santes, que tambour mugit comme la mer en fureur et que les
 clairons* ont des éclats qui feront certainement écho dans* la
 84 pos/térité, et que messieurs les musiciens s'étonnent d'une
 habileté qu'ils ne se connaissaient pas. Et tout cela, tout ce
 progrès est ^ldû aux pompons (?) Rien de plus simple que ces
 pompons, et cependant rien de plus prodigieusement utile.
 Aussi l'on comprend si Dieu avait bien tort* de faire pleuvoir
 aujourd'hui, le jour de l'inauguration solennelle. Pauvres mu-
 siciens ! ^lPauvres pompons !*

1897-06-07

7 **Juin** — Rétractation*¹²⁵. Dans l'article ci-
 dessus, j'ai parlé indiscrètement des pompons : c'était certai-
 nement un péché. Encore si je m'en étais tenu là. Mais avoir
 avancé, sur de simples conjectures, que l'intérieur des pom-
 pons était une boule de bois, c'est, à ce qu'il paraît, pousser la
 témérité jusqu'* à cette extrémité où elle doit changer de nom.
 Il appert qu'une commission aurait été nommée dernièrement
 pour examiner et découvrir, si possible, ce que pourrait bien
 recéler la peluche bleue. L'examen, rapporte-t-on, aurait été
 long et ardu ; on* aurait, à maintes reprises et minutieuse-
 85 ment/ sondé la boule bleue «*Insonuere cavæ, gemitumque
 dederunt*¹²⁶ ». Mais en fin* de compte, la docte commission, tout
 en s'abstenant de préciser la matière, a prononcé que « les en-
 traîlles des pompons n'étaient point faites de bois et que toute
 décision contraire à celle-ci, était sinon ^lanathème, pour le
 moins, erronée[] ». — Je ^lrétracte donc humblement mon er-
 reur en attendant l'autopsie de quelqu'un des précieux bijoux.

125. Titre de la version inscrite dans l'*Académicien*. Voir Notex.

126. *Et les profondes cavités ont rendu un gémissement*. Virgile, *Énéide*, II, v. 53, var. Voir I, n. 34.

1897-06-10

10 Juin — Mardi dernier nous sommes allés à Ste-Rose¹²⁷. Journée assez ennuyante. Les jeunes qui en sont à leur première année ont dû joliment s'amuser : tout nouveau, tout beau. Mais pour nous qui commençons déjà à nous ranger parmi les aînés c'est cela que les courses à trois jambes¹²⁸ ou autres ne nous enthousiasment pas* fort. Il n'est qu'une chose qui m'a frappé* en me déposant au fond de l'âme une émotion réelle. Nous étions au soir. La fête touchait à sa fin ; le jour s'endormait avec tous ses bruits et le calme de la nuit reprenait son empire perdu depuis douze heures. C'était le si/lence et l'écho faisait fourmiller les voix partout. C'était un temps on ne peut plus favorable pour faire de la musique ; et messieurs les musiciens*, que j'aimai pour la première fois¹²⁹ ce soir-là, ne manquèrent pas de nous en servir et de la délicieuse. Tout le monde écoute, contrairement à l'usage. C'est que ce soir-là, « l'âme chantait dans les clairons d'airain ». Ils ont exécuté « Sur* les bords du St-Laurent¹³⁰ » : Recueils de chants canadiens, liés par des transitions vraiment méritantes, le tout d'une musique à faire pleurer. C'est le mot. L'on se sent gagner le cœur peu à peu, l'on se demande ce qui nous étreint, mais le cœur n'a point de voix, ce sont les yeux qui parlent pour lui. Ah ! ce que c'est que ce qui nous vient de la patrie ou la concerne en quelque chose ! Comment expliquer ce mystère de nos âmes ? J'ignore s'il en est ainsi pour

86

127. Voir texte du 3 juin 1897 et II, n. 121.

128. Deux coureurs mettent chacun une jambe, l'un sa jambe gauche, l'autre sa jambe droite, dans un sac (ils peuvent encore attacher ces deux jambes ensemble) et ils doivent ainsi courir en tenant le haut du sac, ce qui donne l'illusion que le tandem fonctionne sur trois jambes. Plus tard, lors du pique-nique annuel organisé par Groulx pour sa famille aux « Rapailages » (Baie des Ormes à Vaudreuil), et dont il conçoit lui-même le programme des jeux, on retrouve, outre un « concours oratoire », différentes courses : « de vitesse », « au clocher », « empochée », « aux marbes », « au trésor », « à relais avec chaise pliante (équipe de 3) », « à l'épingle », « à la brosse » (Programmes août 1948 et juillet 1952, FLG).

129. Sur la musique et les musiciens, voir textes des 25 novembre 1896, 24 mai et 3 juin 1897, 5 juin, 8 septembre et 19 novembre 1898.

130. Pot-pourri pour harmonie de Louis-Philippe Laurendeau (1861-1916) (voir Helmut Kallmann, Gilles Potvin, Kenneth Winters, *Encyclopédie de la musique au Canada* (Montréal, Fides, 1983) : 560). Cette pièce sera au programme de la « Séance publique » soulignant le 75^e anniversaire de l'Académie Saint-Charles, le 23 mai 1940 (voir *les Cahiers...*, I, 1 (juillet 1940) : 16).

toutes les patries, mais que tu as* su te faire aimer, ^o ma patrie canadienne !

Sans pleurer pourrait-on parcourir ton histoire,
Ce tissu de hauts faits, tous, enfants de la gloire ?

87 J'étais seul au bord des flots à quelque distance des/ élèves, 5
appuyé sur un frêne dont les pieds se baignaient dans la Ri-
vière des Mille-Iles. Il ne pouvait se trouver circonstance plus
heureuse pour jouer « Sur* les bords du ^Saint-Laurent. » La
musique coulait sur les flots. A quelques pas devant nous nom-
bre d'îlots émaillaient la rivière et dans ^un d'^reux, un joli cot- 10
tage, entouré de fermes et d'un verger élevait son mât à pavil-
lon parmi les cimes des arbres. Cet endroit respirait le pur
bonheur, le calme du* laboureur canadien, et les accords de la
musique qui paraissaient vibrer sous le branchage, comme si 15
des harpes éoliennes¹³¹ y fussent suspendues, ou courir le long
des rives sur les ondes, comme si des naïades des temps an-
ciens fussent revenues, ^étaient comme la voix de ce* coin de la
nature privilégié qui chantait sa félicité. Je me sentis heureux,
ce ^soir-là, et me fis* la réflexion que la vie à ^Ste-Thérèse avait
bien ses instants de bonheur. Et, me dis-je, puisqu'un poète a 20
chanté :

88 Quand sur le tombeau de nos pères,/ 5
La brise du soir, en passant,
De leurs vertus calmes et fières,
Cueille le parfum odorant ; 25
Elle répand comme un dictame,
Les souvenirs du temps ancien.
Et chante, elle aussi, dans notre âme :
« Qu'il fait bon d'être Canadien¹³² ! [»]
Pourquoi ne pas chanter nous ? : 30
Lorsque sur notre île Ducharme,
La brise du soir, en passant,
De ce lieu qu'habite le charme,
Cueille le parfum odorant,

131. Voir II, n. 70.

132. Octave Crémazie, *Œuvres*, I, *Poésie* (édit. Odette Condemine, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972) : 377, « Qu'il fait bon d'être Canadien ». Ce poème n'apparaît pas dans l'édition de l'abbé Casgrain. Groulx reprendra ce poème dans son texte du 22 septembre 1897 en y indiquant cette fois sa source. Il a également recopié cet extrait dans son *Cahier de notes...*, I : 103ms. var.

Elle répand, comme un dictame,
 Les souvenirs du temps ancien,
 Et chante, elle aussi dans notre âme :
 Qu'il fait bon d'être Thérésien¹³³ !

5 1897-06-20

20* Juin — Quel temps d'automne ! La nuit descend ; les arbres de la côte s'inclinent sous le vent comme des esclaves courbant sous le fouet du maître, pendant que la rivière, obéissant aux souffles du nord, va rouler ses vagues/
 10 aux rivages de Sainte-Anne¹³⁴. Il fait froid dehors et ce froid enlève aux alentours ce que l'été leur prête de grâces et de charmes. Les lieux sont pourtant les mêmes qu'aux jours des grands soleils ; il leur manque cependant comme un fard, comme un vernis. La campagne apparaît ainsi qu'une belle
 15 femme sans ces parures que le beau sexe excelle à inventer. Mon père et ma mère sont allés au village visiter un parent. Mon frère¹³⁵ court les côtes en quête d'un cœur de jeune fille. Je suis resté seul avec les Benjamins qui sont retirés à l'avant de la maison. Je me trouve bien isolé pour un Dimanche soir,
 20 et je pense bien à mon Ste-Thérèse dont les souvenirs encore tout récents peuplent ma mémoire¹³⁶. Il y a là tant de choses qui me tiennent par le cœur. Quelque indifférence qu'affecte l'écolier pour l'Alma Mater, oui, quoiqu'on se dise à soi-

89

133. Groulx reprendra cette strophe, à quelques variantes près, dans le texte du 22 septembre 1897.

134. Voir I, n. 6.

135. Albert Groulx.

136. Se souvient-il alors d'un événement qu'il passe sous silence dans son *Journal*, bien qu'il en fasse état beaucoup plus tard comme d'un « fait douloureux » dont il gardera « longtemps un souvenir amer » ? Au dernier jour de l'année scolaire, tous les élèves qui ont obtenu les quatre cinquièmes des points au baccalauréat peuvent participer à un concours intercollégial pour l'obtention du « Prix du Prince de Galles ». Cette année-là, les élèves doivent faire le discours prononcé en 1745 par un partisan américain en faveur de la prise de Louisbourg et du Cap-Breton, alors que la France et l'Angleterre sont en guerre. « Il s'agissait de promouvoir les intérêts des colonies, d'humilier le nom français, et surtout de combattre une religion exécrée, le papisme. » La riposte ne se fait pas attendre. « Nous échangeons un regard. Le professeur, interdit lui-même, attend notre réaction. Ma décision est tôt prise. Je quitte la classe suivi de tous mes camarades, sauf un. [...] De cet incident, je garderai longtemps un souvenir amer. Et quand il me reviendra plus tard, j'y verrai un terrible document sur l'état d'esprit d'une génération. » (*Mes mémoires I* : 55-57) Voir aussi « La génération de Lantagnac », *L'Action française*, IX, 3 (mars 1923) : 178-179, sous le pseudonyme de Jacques Brassier.

même, les lieux où s'écrit l'histoire de nos dix-huit ans, l'histoire de nos rêves, de nos illusions, ces lieux/ évoquent des souvenirs qui jettent l'ancre dans notre cœur pour le reste de la vie. Quand ces souvenirs vous viennent visiter, qu'on se mette la main sur le cœur et que quelqu'un dise, s'il l'ose : [« l]e ne sens rien ». Celui-là se mentirait à lui-même. 5

On croit ne pas aimer. On ne soupçonne pas l'amour. C'est qu'il croît et se* développe en nous comme croît et se* développe notre formation intellectuelle. Les phases, les progrès nous en sont inconnus. C'est une œuvre qui se poursuit dans l'ombre, lentement, comme l'œuvre du filet d'eau cherchant sa route à travers le granit de la montagne. Mais un jour le travail se révèle, il n'y a plus à le nier. Le noble sentiment de reconnaissance s'infiltré dans cette âme qui a grandi et y établit un siège que les ans pas* plus que l'éloignement ne renverseront. 10 15

91 Aux premières* années de ma vie de/ collègue, je crus laisser des fers au jour de la sortie. Tout mon être se redressait comme s'il eut été depuis longtemps courbé sous une contrainte ardue. Il semblait que le sol résonnait sous mes pas avec un son qu'il n'avait pas depuis dix longs mois, que l'air était plus libre, les horizons plus profonds, et je ne crois pas m'être jamais tourné pour jeter un regard de douloureux adieu à* la maison que je quittais. Mais aujourd'hui mes allures sont bien changées*. Quand je franchis ton seuil, ô mon beau collègue, si ce n'est pas avec* cette émotion, ce cœur serré que je me sens à mon départ de mon foyer* de Vaudreuil, il est là pourtant quelque chose qui rappelle* la tristesse d'un adieu sincère. Je me sens à l'étroit dans ce monde-ci, si vaste, si spacieux. Je m'arrête, tremblant, hésitant, sur le seuil, comme ces pauvres enfants des airs et de la nue qui voient un jour s'ouvrir la cage prisonnière. Habités de régler leur vol d'après les dimensions de leur/ domaine minuscule, il semble que leurs ailes ne savent plus les ébats à* long vol, leurs élans d'autrefois. Ainsi moi je tremble comme si j'allais à l'inconnu. Je reconnais aujourd'hui quelle personnification tu es pour moi et je m'écrie dans la* langue du poète ancien : «*Salve magna parens*¹³⁷ ! [»] 20 25 30 35

137. *Salut grande mère*. Virgile, *Géorgiques*, II, v. 173. Joseph de Maistre (*Du Pape...* : 403) utilise cette citation dans un passage recopié par Groulx dans son *Cahier de notes...*, II : 87ms.

1897-06-22

22 Juin — Comme membre de l'Académie
 St-Charles¹³⁸, j'étais tenu de présenter un travail littéraire à la
 critique pour briguer l'inscription au* cahier d'honneur. Ma
 5 muse toujours mauvaise conseillère et dont la conscience est
 assez large pour se charger du remords de plusieurs centaines
 de vers m'a encore fait donner dans la poésie. Je laisse* espé-
 rer aux rares personnes qui ont la charge de me lire qu'elle
 aura bientôt le repentir avec le ferme propos. Mon sujet, fut
 10 puisé dans l'histoire nationale¹³⁹. En 1656*, cinquante canots*
 outaouais après avoir fait la traite des pelleteries à Québec,
 s'en retournaient dans les cantons des bords du Michigan, em-
 menant avec eux le Père Garreau¹⁴⁰. / La flottille en passant 93
 aux pieds des Monts d'Oka, près de la pointe Cavagnal, fut as-
 15 saillie par un parti d'Iroquois qui s'étaient cachés dans les
 joncs. Dans l'attaque le Père Garreau fut blessé à mort. Et ses
 sauvages vaincus reprirent la route des grands lacs. Le lende-
 main le missionnaire fut transféré sur une litière à Ville-Marie.
 Là, les Iroquois s'excusèrent auprès de Maisonneuve de l'acci-
 20 dent survenu au religieux prétextant qu'ils ignoraient la pré-
 sence de Blancs parmi le convoi. Le Père Garreau mourut le
 soir même de son arrivée dans une maison qu'avaient là les
 Récollets¹⁴¹. Mon travail se trouva donc à compter trois par-
 ties I° Introduction de l'acteur au lac des Deux-Montagnes —
 25 II° L'attaque — III° La mort du héros — Je fus heureux d'avoir

138. Voir I, n. 52.

139. Voir I, n. 345.

140. Léonard Garreau (1609-1656), missionnaire jésuite qui exerça son ministère auprès de diverses tribus, dont les Hurons de l'Île d'Orléans, de 1650 à 1654, puis les Algonquins à Trois-Rivières, de 1654 à 1656, année de sa mort aux mains des Agniers (Mohawks) qui attaquèrent un convoi d'Outaouais avec lequel il se trouvait à la Pointe Cavagnal à Vaudreuil (DBC, I : 333-334 ; A. Jeannotte, *Vaudreuil...* : 9 ; *The Jesuit Relations and Allied Documents*, XI,II (édit. R. G. Thwaites, Cleveland, The Burrows Brothers Company, 1899) : 224-232 et 240-244). Groulx avait présenté, à l'automne 1896, une composition en prose titrée « La mort du Père Garreau ». Voir Notex.141. Quatre récollets arrivent à Québec en 1615. Ils reçoivent l'aide des jésuites à compter de 1625. Ils quittent la colonie en 1629, lorsque Québec tombe aux mains de David Kirke, et ne reviendront qu'en 1670, alors qu'ils s'occuperont de missions sur la rivière Saint-Jean et au Fort Frontenac. Voir Odoric-Marie Jouve, *les Franciscains et le Canada : l'établissement de la foi, 1615-1629*, Québec, Couvent des SS. Stigmates, 1915, 506 p. ; Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, II, *le Comptoir (1604-1627)*, Montréal, Fides, 1966, 554 p. *passim* et III, *la Seigneurie des Cent-Associés (1627-1663)*, t. I, *les Événements*, Montréal, Fides, 1979, 489 p., *passim*.

à peindre les beautés de mon pays. Je le serais bien plus encore
 si je n'avais le regret qu'on reconnut mal mon Outaouais aux
 faibles* esquisses que j'en ai* données. Bon ! Maintenant,
 94 vents rentrez dans vos caver/nes et vous flots irrités et blanchis
 cessez vos clameurs, ma lyre est à mes doigts : je vais com- 5
 mence[r :]*

Partout c'était le soir. Et le Père, en silence,
 Contemplait ; mettant libre une âme qui s'élançait,
 Il poursuivait la nue à l'horizon fuyard,
 OÙ, sur le sein des flots, avec le nénuphar, 10
 Ses yeux allaient flottant. Et la « Grande-Rivière »
 Paraissait sommeiller sur son lit de calcaire ;
 Elle avait assoupi ses flots tumultueux
 Pour mirer en son sein les merveilles des cieux.
 Au fond se promenait la pourpre des nuages 15
 Et sur ce grand miroir voguaient les nefes sauvages,
 Pendant que résonnant, sur le bord des canots,
 La pagaie en cadence immergeait dans les flots.

L'apôtre, lui, chantait : « O ma Nouvelle-France,
 « Sol à jamais chéri, berceau de l'espérance ! 20
 « Oh ! quand luira le jour, où, domptant les enfers,/ »
 95 « Les pionniers du Christ feront tomber tes fers ?
 « Oui, ces temps vont venir. Vois, Satan, tout s'écroule.
 « Ton empire s'abat comme un vaisseau qui coule.
 « Dans l'âme de l'Indien, l'immortelle beauté, 25
 « Mieux qu'au cristal des lacs, reflète sa clarté ». »
 Il disait, et soudain, dans la région lointaine,
 Aux bords où Michigan baigne une vaste plaine,
 A ses yeux se dessine, au sein profond des bois,
 L'image d'un hameau surmonté de la croix. 30
 O charme, Ô doux espoir ! Dans l'extase sublime,
 Comme l'oiseau volant à la plus haute cime,
 Son âme a pris l'essor, et, sous l'éther d'azur,
 Elle semble chercher un monde encore plus pur.

Mais semblables de loin à des cygnes géants 35
 Abattus sur le lac et dans l'onde nageant,
 Les pirogues glissaient. Lent*, grave, monotone,
 Un chant mystérieux qu'un Outaouais entonne,

Réveillant les échos qui dorment sur les bords,
 Fait vibrer au lointain ses étranges accords/
 Bientôt, au pied d'un mont, le grand lac se resserre 96
 Et* se couvre du jonc et de l'algue légère.

5 Les forêts rapprochant leurs longs bras sinueux
 De fraîcheur et de calme enveloppent ces lieux,
 Et le Père Garreau, ramant dans sa pirogue,
 Qui, sous les avirons, bondit, se cabre et vogue,
 Dépasse les canots, devance hardiment.

10 Calme, le soir tombait. Au fond du firmament,
 S'éteignait la lumière. A l'occident de flamme,
 Du couchant se déroule, à longs plis, l'oriflamme.
 D'immenses jets de feu dans les airs s'élançaient.
 On eut dit qu'au lointain des volcans vomissaient

15 Cette lave empourprée, et, terribles cratères,
 Menaçaient d'embraser et les cieux et les terres.
 Tout se rougit. Le Père a vu les feux, grandir,
 Sur le lac miroitant, s'étendre et resplendir.
 « Deux-Montagnes », là-bas, dont la sombre crinière

20 De cèdres, de sapins, se hérisse altière,
 Sous l'éclat du soleil se couronnent de feu,
 Dressent leurs fronts géants sur un pan du ciel bleu./
 Sur les rives auprès, au sein des forêts vierges 97
 Dont la ceinture* noire enveloppe les berges

25 S'élèvent, faiblement, quelques tardifs concerts
 Que le soir... Tout à coup, en ébranlant les airs,
 Ainsi qu'un grondement de la foudre soudaine
 Qui va frapper le roc ou la cime du chêne,
 Vomissant flamme et mort, vingt fusils éclataient*.

30 Quand les échos, troublés, frémissants, répétaient
 La détonation, hurlant son cri de guerre,
 La horde d'Iroquois, ainsi que la vipère
 Sous broussailles tapie et formant ses poisons,
 S'élançait bondissant du repaire de joncs.

35 Le corps, nu, tatoué de sinistres parures,
 La hache en mains, les reins garnis de chevelures
 Ils chargent en fureur. Mais le soldat de Dieu
 Au sein de la mêlée et des éclairs de feu,
 Fier, serein, se lève ... et, de son grand Christ d'ivoire,

40 Trace un signe de croix sur la phalange noire.
 Protégez-le Jésus !

Comme l'Esprit du mal

- 98 Pour assouvir sur l'homme un courroux infernal,
 Se glisse dans la nuit sur ses ailes funèbres,
 De même l'Iroquois, à l'abri des ténèbres,
 A l'heure où les grands lacs assoupissent leurs flots,
 Comme un ange d'enfer, trame ses noirs complots, 5
 Depuis Stadaconé, méditant sa vengeance,
 Il suit, près de la rive, à l'heure du silence,
 La flottille outaouaise ; et dès que l'aube luit,
 Il rentre sous les bois où ne règne aucun bruit ;
 Il cache sa pirogue aux herbes du rivage, 10
 Véritable* hibou sous l'ombre, il aiguise sa rage.
 Et l'Outaouais s'enfuit. D'inconnus Manitous
 Semblent de l'Iroquois faire échouer les coups.
 Mais des rires montaient du fond du noir abîme.
 Car l'ange de la mort planait sur sa victime. 15
 Les piliers ébranlés du règne de Satan
 Semblaient se redresser dans leur force d'antan.
 Comme sous un ciel noir, l'orage se déchaine,
 S'élançant des enfers, sur un souffle de haine,
 La troupe des maudits, à la voûte des bois, 20
 Allait, hurlant en chœur ses sinistres abois.
 Au penchant de l'abîme, au bord des cataractes,
 99 Tout l'essaim s'envolait en phalanges compactes.
 Sur les âpres récifs ou sur les flancs rugueux
 Des falaises, vibraient des accents langoureux. 25
 On chante la victoire ; et les voix des géhennes
 Se mêlent aux rumeurs qui bruient dans les chênes.
 Le chant victorieux, sur l'aile de la nuit,
 Monte, monte, funèbre, et la troupe s'enfuit,
 Comme un feuillage mort que les sombres rafales, 30
 Roulent en tourbillons quand les cieus se font pâles.
- L'enfer triomphe, Christ ! Quoi ! le fer des Agniers
 Fauchera-t-il toujours la fleur des pionniers ?
 O Rivière Outaouais, dans les plis de ta lame,
 En des lettres de sang, s'écrit un nouveau drame. 35
 Quand aux bords Laurentins tes flots vont se verdier,
 Ils portent en tribut le sang pur d'un martyr !
 Hélas ! elle devait la balle meurtrière,
 Te coucher, noble apôtre, au seuil* de ta carrière.
-
- 100 Une fois, le soleil au lointain s'est couché/ 40
 Et des fleurs du matin l'Orient s'est jonché.

Près du fleuve géant à la rive fleurie,
 Avec ses humbles toits s'assied Ville-Marie.
 Là, dans l'humble bourgade, où tout s'éveille et rit,
 Là, cependant, un toit par le deuil s'assombrit.
 5 Et, signe d'un cercueil, à la porte de Frêne,
 Un crêpe fait flotter son long voile d'ébène.
 Dans les brumes de l'aube, ô sylphes* radieux !
 Planent sur la maison les archanges des cieux.
 Hier, sur ses ailes d'or, partait pour la patrie,
 10 Une âme qu'ici-bas nul souffle n'a flétrie.
 Plus pure que la nue ou l'onde du ruisseau,
 Elle porte à son front, imprimé comme un sceau,
 Un titre grand, qui fait qu'on voit Jésus sourire :
 L'auréole des preux : c'est celle du martyr !
 15 Oui l'apôtre du Christ allait cueillir au ciel
 La palme que là-haut, on donne à l'Immortel.

C'était au soir. Défait, bien pâle sur sa couche,
 Le Père allait mourir. Il priait, et sa bouche
 Avait des mots de flamme, et, déjà dans ses yeux/
 20 Se lisait aisément l'espérance des cieux. 101
 A travers la croisée où du monde une tranche
 Encadre ses contours, son âme à flots s'épanche.
 Le soleil qui s'empourpre, animant le décor,
 Au flanc du Mont-Royal, suspend son globe d'or.
 25 Le bois de pin frémit à la dernière brise,
 Pendant que la vapeur dont l'horizon s'irise,
 Dans les couches de l'air fait luire ses reflets,
 Tend des voiles de gaze aux cimes des forêts.
 Le mourant, bien longtemps, dans son âme attendrie,
 30 Savoura les beautés de la douce patrie.
 Mais de ses jours, le soir va souffler le flambeau.
 Le soleil de demain luira sur un tombeau.

Comme sous le zéphyr, la harpe éolienne¹⁴²,
 Rend des sons plus touchants que ceux d'une Sirène,
 35 Sous un souffle divin, l'âme du saint martyr
 Que l'image du ciel fait soudain tressaillir*,
 S'émut* ; et, sur le luth des poètes antiques,
 Elle jetait au soir ces accents prophétiques :*/

« Toi, qu'on chérit avec amour,

102

142. Voir II, n. 70.

O grande âme de la patrie !
 Au soir de mon dernier jour,
 Je chante en mon âme attendrie
 Vois, quelle phalange de preux,
 Jaillit de tes flancs généreux ! 5
 Sur ton sol fleurit leur* vaillance ;
 La gloire est sise sur leurs fronts,
 Les couronnant de ses fleurons.
 Dieu t'aime, ô ma Nouvelle-France !

« Et vous, voix plaintives du ciel 10
 Qui, soupirant dans les ramées,
 Mêlez votre souffle immortel
 Au chant des brises parfumées ;
 Oui, vous, lyres de la douleur,
 Chantez la gloire du Seigneur ! 15
 Voici l'aube de l'espérance.
 Je vois au baiser des couchants
 Briller les clochers flamboyants.
 Dieu t'aime, ô ma Nouvelle-France ! [»]/

103 Il chantait. Mais le soir tranche son dernier jour 20
 Et son âme s'envole au pays de l'Amour,
 Continuer son chant sur la harpe éternelle.
 Un jeune chérubin la portait sur son aile.
 Ils allaient au zénith, laissant derrière eux,
 Dans les brumes du soir, un sillon lumineux. 25
 Leur robe, du couchant empruntant la lumière,
 Flottait en plis soyeux ainsi qu'une bannière,
 Effaçant en éclat le nuage vermeil
 Qu'au bord de l'horizon empourprait le soleil.

Ainsi, l'on vit tomber, jadis, ces grandes âmes 30
 Dont le zèle brûlait des plus ardentes flammes.
 Leurs jours se consumaient jusqu'au temps de l'adieu,
 Pour les deux grands amours : pour la Patrie et Dieu¹⁴³.

L.-A. Groulx*/

143. De plus en plus, Groulx utilisera cette expression dans son journal pour exprimer les deux pôles de son idéal, pôles d'ailleurs inextricablement liés dans la pensée nationaliste de l'époque, en particulier la pensée ultramontaine.

1897-06-25

25^e Juin — Je lis la vie de Berryer par Lecanuet¹⁴⁴. Oh ! la belle vie, la plus noble, la plus touchante la plus chevaleresque des histoires ! Ah ! c'est bien aujourd'hui 104
 5 que je comprends un peu toute la force de l'éloquence. Un homme éloquent vaut plus que tout un parti. Et Berryer a certainement conquis une des premières places parmi les coryphées¹⁴⁵ de la tribune française, et de la parole du monde entier. Royer-Collard disait de lui : « J'ai entendu Mirabeau dans
 10 sa gloire, j'ai entendu M. de Serre et M. de Lainé. Aucun n'égalait M. Berryer dans les qualités principales qui font l'orateur¹⁴⁶ ». C'est qu'en effet ses pages d'éloquence, toutes froides et décolorées qu'elles sont nous soulèvent encore même aujourd'hui. On se surprend avec l'illusion d'entendre
 15 cette voix éteinte déjà depuis* près d'un demi-siècle et de voir se déployer ce geste qui revêtait* une ampleur si magnifique. Qu'on relise son discours du 10 Mars 1831 contre le ministère Laffitte, ou celui qu'il* prononça/ contre l'abolition de la commémoration du* 21 Janvier, jour du martyr de Louis XVI¹⁴⁷, 105
 20 et l'on croira voir, sous la brûlante parole* de l'orateur qui coule comme une lave, toute la chambre française, tantôt* se soulever, devenir rugissante, houleuse, tantôt* s'abaisser, se* renfermer dans un calme profond* comme subjuguée, abattue. En un moment l'on passe du calme à la tempête et de la
 25 tempête au calme. Tantôt, c'est un député qui sent un trait lui pénétrer jusqu'au cœur et qui se lève, blême, frémissant pour

Voir sur cette question, la deuxième partie de l'Introduction sur le nationalisme de Groulx. Ces thèmes reviendront trop souvent pour que nous les signalions en note à chaque fois. Les lecteurs devront donc, à partir de maintenant, se référer automatiquement à l'Introduction s'ils désirent des commentaires sur les textes de Groulx abordant ces questions de patrie et de religion.

144. E. Lecanuet, *Berryer, sa vie et ses œuvres, 1790-1868* (Paris, Bloud et Barral [1893]). La bibliothèque de la FLG conserve toujours cet exemplaire. Sur la page de garde : « L.-A. Groulx, Rhétorique, 1897. » Groulx signalera cette lecture dans *Mes mémoires*, I : 64. Sur Berryer, voir I, n. 78.

145. Dans son journal, Groulx utilisera souvent ce mot pour désigner les penseurs catholiques. Voir les textes des 12 août et 6 novembre 1897, 3 mars 1898 et 4 avril 1902. Il le reprendra dans *Mes mémoires*, I : 66.

146. Ces paroles sont rapportées par E. Lecanuet, *Berryer...* : 93.

147. Ces discours sont consignés dans *ibid.* : 112 ss, 118 ss.

riposter, mais qui sous le regard fascinateur de Berryer, se sent anéanti, confondu, tantôt c'est tout* un côté de la chambre, c'est la droite, c'est le centre, c'est la gauche qui éclate* en approbations ou en murmures désapprobateurs. Mais un geste, un mot, un : Silence, Messieurs¹⁴⁸ ! jeté d'une voix qui domine 5
 déconcerte les plus hardis. Honneur à Berryer ! J'obéis moi-même au pouvoir de son éloquence magique ; je me surprends à l'applaudir de vive voix, ou à protester contre les interrup-
 106 tions de ses adversaires/ et je songe avec délices au rôle qu*aurait joué un homme de cette trempe en notre Parlement 10
 canadien, durant ces* dernières années. La cause des écoles du Manitoba ! Voilà bien une cause qui eut entré dans les vues de Berryer, lui, le défenseur attiré des opprimés et des martyrs. Et quelles rudes leçons, quelle mæstria appliquée de main de maître, il eut donné, aux Cartwright, aux Sproule, aux 15
 Martin¹⁴⁹, ces orangistes doublés du plus étroit fanatisme ! De quelle honte, de quel mépris il eut couvert notre lâche députa-
 tion canadienne-française qui pour se cramponner au pouvoir, sacrifia son honneur, ses droits, sa religion ! O Dieu qui proté-
 20 gez les destinées de mon pays, qui avez présidé à son berceau, qui présidez à son agrandissement, accordez à la jeunesse qui doit devenir le peuple de l'avenir, de ne jamais forfaire à la loyauté, à l'honneur, à l'amour de la religion qu*ils se doivent

148. Voir *ibid.* : 242.

149. Sir Richard John Cartwright (1835-1912), Thomas Simpson Sproule (1843-1917) et Joseph Martin (1852-1923). Bien que seul Sproule soit un orangiste connu, Groulx les mentionne tous les trois à cause de leur position similaire en ce qui a trait à l'abolition des écoles séparées au Manitoba. Or, l'ordre d'Orange au Canada anglais condamnait ouvertement l'Église catholique romaine, glorifiait le lien avec l'Empire britannique, affirmait la suprématie de la religion protestante et s'opposait vigoureusement aux écoles séparées, condamnables parce que catholiques et françaises. Ces opinions se nourrissent d'ailleurs à un impérialisme croissant à l'époque. À la fin du XIX^e siècle, les impérialistes, au Canada, sont souvent des orangistes et vice versa. Des études récentes tendent à démontrer qu'à cette époque, un homme adulte sur trois est membre actif d'une loge d'Orange. On ne saurait sous-estimer l'influence de ces chefs de famille sur l'ensemble de l'opinion publique au Canada anglais, compte tenu des opinions ouvertement anticatholiques et antifrançaises de l'Ordre lors de l'affaire Riel, de la loi des biens des jésuites (1888) et de la controverse autour des écoles bilingues du Manitoba. Plusieurs hommes politiques en vue, à l'époque, font partie de cette société et y militent activement. Voir l'étude de Cecil J. Houston et William J. Smyth, *The Sash Canada Wore : A Historical Geography of the Orange Order in Canada* (Toronto, University of Toronto Press, 1980) : chap. V, VI, VII ; H.B. Neatby, *Laurier and a Liberal Quebec : A Study in Political Management*, Toronto, McClelland & Stewart, 1973. Voir aussi I, n. 280, n. 321 et n. 326.

à eux-mêmes comme ^lCanadiens français ; et si ce n'est pas trop demander*, épuisez enfin la génération/ des timides et des ^ltraîtres, pour greffer à l'^larbre de la nationalité l'ancienne tige d'héroïsme et de dévouement patriotique. 107

5 1897-07-01

I **Juillet** — Pauvre grive¹⁵⁰ ! depuis le matin elle jetait son gai refrain, son refrain infatigable ; joyeuse elle allait de branche en branche comme sursautant sous l'impression de son bonheur. Qui sait* ? Elle chantait peut-être ses
10 amours ? Peut-être aussi était-elle venue se percher à proximité de la branche qui balançait le nid d'argile et la douce couvée ? Elle songeait peut-être au jour de l'envolement du nid, aux oisillons maintenant emplumés et prenant leur ^lpart des libertés et des joies des bois ? Hélas ! c'était peut-être un de ces
15 oisillons revenant voir la branche qui lui servit de berceau et le berçait aux secousses du vent, les lieux, le premier horizon qu'embrassa sa vue lorsqu'il risqua son premier pas au bord du nid paternel. Pauvre oiseau ! les lieux qui furent* témoins de sa vie le seront aussi de sa mort. L'herbe qui reçut/ les dé-
20 bris de son nid défait* par la* pluie et le vent, et son premier duvet maintenant* ^lteinté de son sang portera le signe du meurtre jusqu'à ce que la rosée vienne la laver. Un coup de feu a retenti, elle chantait ; le chant ^la cessé ; les enfants* ont poussé un cri joyeux... j'ai compris ! Que la vie tient à peu de
25 chose¹⁵¹ ! 108

1897-07-15

15 **Juillet** — Ah ! qu'il fait bon avoir appartenu au camp des fidèles, à l'école catholique ! Non le camp de la ^llibre pensée¹⁵² aura beau vanter ses luttes, ses coryphées, ses
30 triomphes, pourra-t-il jamais offrir quelque chose d'analogue à ce que nous catholiques nous avons appris à vénérer. Non, les généreuses vies, les nobles existences ne peuvent se trouver que* parmi les nôtres, parce que seuls nous avons en notre possession, et gardons avec un soin* non moins jaloux que les
35 Vestales¹⁵³ des temples anciens, l'étincelle qui allume au fond des cœurs ce feu de l'enthousiasme, ce feu de l'amour pour le

150. Voir II, n. 82.

151. Eugénie de Guérin fait cette réflexion dans *Lettres...* : 32.

152. Allusion aux luttes pour l'école catholique en France et au Canada. Voir I, n. 280, n. 319, n. 336, II, n. 15, n. 47, n. 78 et n. 149.

153. Cette image reviendra dans les textes des 16 août et 6 novembre 1897, 25 mars et 21 avril 1900 et 4 avril 1902.

109 grand, pour le beau, pour/ le pur, pour le saint. Ont-ils eux,
 nos ennemis, des hommes, ou plutôt des héros qui s'appellent
 Ozanam, Montalembert, Ravignan¹⁵⁴, Lacordaire ? Glorieuses
 et saintes histoires que les vôtres, vous que je me permets
 d'appeler patrons de ma jeunesse, qui par votre exemple
 sublime m'avez fait ce que je suis et m'avez donné pour la gloire
 de Dieu des ambitions non ordonnées à mes faibles talents.
 Après avoir feuilleté les pages qui portent votre mémoire, je
 demeure comme après avoir entendu les accords d'une musi-
 que pénétrante. Oui je le sens, si je restais dans cet état d'âme
 où je me sens à l'heure même, je me croirais né soldat comme
 vous. Ah ! si tous les jeunes gens pouvaient lire vos vies¹⁵⁵,
 c'est vous seuls désormais qu'ils auraient pour modèles, et
 beaucoup au lieu de s'égarer dans des routes si diverses, em-
 boîteraient le pas à la suite des grands maîtres : la route est si
 large et si belle depuis que vous l'avez tracée. Vous êtes/ partis
 et arrivés, mais il nous reste les jalons que vous avez plantés au
 bord de la voie pour nous guider et* nous permettre d*arriver
 au même port que vous. Votre existence s'est fanée, mais l'on
 vous rencontre, l'on vous voit agir, l'on vous sent* encore
 parmi nous ; vous êtes* comme ces fleurs odorantes qui em-
 baument longtemps après qu'elles sont fanées, les lieux et les
 vases qui les ont contenues¹⁵⁶.

1897-07-16

16 Juillet — Il fait beau, un vrai soleil de
 fête, le matin se lève, pas une brise, une campagne souriante,
 c'est un véritable Eden que le panorama que j'ai devant les

154. Le père Gustave-Xavier Delacroix de Ravignan (1795-1858). Il délaissa la magistrature pour devenir membre de l'ordre des jésuites où il se distingua particulièrement dans la prédication. Il remplaça Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame de Paris (1836-1846).
155. Dans *Mes mémoires*, I : 62, 64, 71, 102, Groulx signale sa lecture des biographies de ces quatre auteurs. Il a lu Léon Bouthors, *Montalembert...* et B. Cho-carne, *Le R.P. H.-D. Lacordaire* (huitième éd. Paris, Ch. Poussielgue, 1894) ; il a probablement lu C.-A. Ozanam, *Vie de Frédéric Ozanam* (Paris, Ch. Poussielgue, 1889) et P.-A. de Ponlevoy, *Vie du R.P. Xavier de Ravignan*. Groulx raconte dans *Mes mémoires*, I : 71 qu'« après la lecture d'une vie du Père de Ravignan, la vocation de jésuite me hante quelque peu ».
156. Groulx s'inspire fortement d'une citation de A. de Beauchesne (*Vie de Louis XVII*) qu'il a consignée dans son *Cahier de notes...*, I : 64ms. : « Les hautes vertus sont comme ces baumes pénétrants qui laissent leur parfum dans les vases qui les ont contenus. »

yeux ; et que la nature en cet état paraît bien se recueillir et rendre hommage à son Créateur. Aussi je me dis tout bas : * C'est beau mon Vaudreuil, c'est pittoresque c'est poétique ! L'orgueil de son clocher voyez-vous.* Cette* Outaouais qui

5 pousse ses eaux jusqu'aux pieds de mon village paraît ainsi allonger sa course pour venir le mirer dans ses eaux et admirer ses grâces coquettes. Elle fait tout comme les touristes déviant un peu de leur itinéraire pour visiter un lac, / une montagne, 111 un monument qui vient de se trahir. Et ceux qui ont eu déjà le rare charme de naviguer sur ses eaux savent si c'est une touriste que notre Grande Rivière ; elle aime le beau en enthousiaste et ne veut avoir pour rivages que des lieux d'un site choisi. C'est pour cela qu'elle a voulu passer aux pieds des Monts d'Oka. Ces Monts d'Oka, j'en ai pris la coutume dès

15 l'enfance et l'ai gardée*, je les considère comme étant les montagnes de mon pays. Ne font-ils pas le fond du théâtre du côté est de notre vallon ? qui nous défend de les réclamer comme nôtres ? Pour le moment ils* ne se distinguent bien qu'à demi ; la brume du matin que le soleil n'a pas encore dissipée embrouille l'horizon. Mais quand le ciel est clair, on peut très facilement, sans l'aide d'aucun instrument contempler, étudier leurs sauvages beautés. On découvre aisément au sommet les grands pins à la cime chenue qui dépassent leurs compagnons

20 de toute la tête et pa/raissent se dresser sur la pointe des pieds 112 pour mieux voir, mieux embrasser le spectacle. Il* n'y a* pas bien longtemps encore, ils étaient les seuls rois de la montagne ; qui sait ? ces demeurants d'un autre âge ont dû voir passer l'esquif de Jacques Cartier, celui de Champlain allant explorer les grands pays d'en haut. C'est toute une histoire qui

30 s'est déroulée à leurs pieds. A mon avis, il y aurait du charme à gravir jusque-là pour entendre les voix du vent dans leur feuillage, ajoutez à cela la belle vue que nous aurions de cette hauteur, quel beau voyage ! Il faudrait se hâter car leur règne achève. Le siècle qui abat les monarchies, abat jusqu'à celles

35 des forêts, et qui pourra compter les sceptres brisés, les trônes vides dans nos bois ? Voyez le révolutionnaire est là, il établit son domaine ; c'est d'abord un petit rond de quelques acres ; puis le cercle s'agrandit, des établissements s'élèvent, la forêt tombe ;* il monte, / il monte toujours et l'heure n'est pas très

40 éloignée où les pins souverains s'abattront à leur tour sous la cognée régicide. Le révolutionnaire c'est le Trappiste¹⁵⁷. Hon-

157. En 1881, les sulpiciens concèdent aux cisterciens venus de France 1000 acres de terre à même leur seigneurie du lac des Deux Montagnes. La même année

neur à lui le roi de la colonisation ; il remplacera bien tous les rois qu'il aura* fait déchoir.

1897-07-31

31 Juillet* — J'y songe : me voici au seuil de la philosophie et les beaux jours de rhétorique appartiennent désormais au passé. Ils sont allés prendre place parmi ce nombre de souvenirs que chaque homme traîne après lui jusqu'à son dernier jour. Bonnes comme mauvaises réminiscences, toutes se joignent au défilé et lui feront cortège ; les unes pour encourager et relever des défaillances en faisant réfléchir devant l'homme* des images d'espoir ; les autres pour le harceler, jeter du noir sur sa vie par les nuages sombres qu'elles projettent sur l'avenir. Et c'est ainsi qu'on s'avance vers le terme tantôt en tendant les bras à des mirages rians, tantôt, c'est
 114 comme le condamné qui/ marche au supplice la tête penchée sur la* poitrine pour ne pas voir l'appareil funèbre. Mes souvenirs de rhétorique que j'appréhendais devoir être les plus beaux de ma vie se réclament eux aussi des deux catégories de souvenirs ;* et je ne sais si les bons l'emportent sur les mauvais. Car* à quelque moment de la vie qu'on guette le bonheur, on est assuré d'une déception. Le bonheur c'est cet écho qui vous entraîne au fond d'un bois en reculant sans cesse devant vos pas. Le bonheur pourquoi ce mot, ce nom est-il de ce monde ? Il y a près de six mille ans qu'il s'est envolé d'ici-bas, laissant à peine sur cette terre l'empreinte de son séjour éphémère. Et pourtant, l'homme convaincu de l'inutilité de ses recherches le poursuit encore. Un jour il s'est levé, il est parti, il a couru, dix ans, trente ans, soixante ans jusqu'à ce qu'enfin ses
 115 pieds soient venus se heurter* à une pierre froide. C'est ici/ qu'est le bonheur s'est-il dit, et il s'est assis sur la pierre comme le fait un voyageur harassé. Le bonheur n'était pas là. La pierre un jour se leva, une fosse s'ouvrit, un cercueil* y descendit pendant qu'une âme volait au ciel : l'âme* allait au bonheur : le bonheur est en haut.

est érigée l'abbaye cistercienne de Notre-Dame-du-Lac, mieux connue sous le nom de La Trappe d'Oka. En 1893, l'année même de la fondation à La Trappe d'une école moyenne d'agriculture et des débuts du fameux fromage d'Oka, les 1000 acres de la ferme se répartissent comme suit : 248 acres en culture, 30 en potager et en pépinière, 464 acres en préparation, défrichées mais non complètement épierrées et 258 acres de bois. Voir Camille-Antonio Doucet, *la Trappe d'Oka : son histoire depuis sa fondation en 1881, jusqu'à nos jours* [S.l., s. édit., ca 1979], 201 p. ; Firmin Létourneau, *Histoire de l'agriculture (Canada français)* ([S.l., s. édit.], 1968) : 243-248.

1897-08-02

2 Août — La pluie a fait trêve, après nous avoir bien malmenés, si l'on veut, mais n'importe, elle semble avoir dit : c'est assez et le temps s'est remis* au beau pour de bon. Un temps pas malin, calme, avec les airs d'un endormi ; puis une rivière unie comme une glace ou comme les feuilles de nénuphar qu'elle ballote légèrement à sa surface. C'est beau. Ce sont de ces températures idéales, qui nous font donner bien des regrets aux vacances quand souffle novembre et que nous nous voyons à l'ombre des grands murs du collège. Encore deux ans de cette vie ! C'est à se pâmer. Si jamais je deviens prédicateur catholique, pour effrayer mes ouailles par les terribles mystères/ de l'éternité, je leur servirai comme comparaison* la longueur d'une vie passée au collège¹⁵⁸. Dame !* D'ici j'aperçois déjà mes auditeurs se démenant sur leurs bancs en proie à la chair de poule.

116

Malgré toute l'aversion qu'on a toujours voulu me mettre au cœur à l'égard de Victor Hugo¹⁵⁹, je vais malgré moi à ce grand poète, le plus grand poète lyrique des nations anciennes et modernes, a* soutenu un critique éminent¹⁶⁰. Je l'aime pour ses qualités poétiques* éminemment supérieures à celles de tous nos poètes français. Lamartine à mon avis lui est bien inférieur si l'on ne tient pas compte de ses regrettables folies. Lamartine ! malgré toutes les louanges qu'on lui prodigue

158. Quatre mois plus tard, après être rentré au collège, Groulx écrira à ses parents : « j'aimerais bien plus me voir à cheval sur un sillon de patates, que de me voir à cheval sur d'autres choses ; par exemple, rien ne galope plus mal que la discipline d'un collège. Ça galope très mal, et pour cause, ça ne galope jamais. Ça va toujours le petit pas, le vrai train de la blanche. Les jours sont longs comme des éternités ; ils doivent avoir pour le sûr trente à trente-cinq heures au lieu de vingt-quatre, comme les jours de par chez nous. Une chose certaine c'est que notre vieux cadran poussiéreux, que nous avons ici dans notre salle d'étude, marque 8 heures du matin depuis trois jours bien comptés. Ça bat encore notre horloge qui nous jouait si bien le tour pour la messe du Dimanche » (2 octobre 1897 : 2-3mss).

159. On lui reprochait les traits anticléricaux et républicains que comporte son œuvre romanesque et plus particulièrement *Notre-Dame de Paris* et *les Misérables*. Par exemple, dès son année de Belles-Lettres, Groulx a pu lire dans son livre du P. Mestre, *Principes...* (voir I, n. 82) que « V. Hugo [...] abaisse son talent de premier ordre dans les plates utopies du roman socialiste » (113) et que « Cette nature si richement douée eut le grand malheur de s'égarer dans l'irréligion et le scepticisme. » (261) Voir également, l'abbé Louis Bethléem, *Romans à lire & romans à proscrire* : 28-29.

160. Sainte-Beuve a posé un jugement semblable à quelques reprises.

dans le monde littéraire, jamais ne s'est réveillée en moi la moindre sympathie pour ce sublime pleurnicheur¹⁶¹. Victor Hugo, voilà mon poète. Et quel est celui qui n'admirerait point le poète de Waterloo¹⁶², de Mille huit cent onze¹⁶³, de « Dieu* est toujours là¹⁶⁴ », d'« Aymerillot¹⁶⁵[»]¹, poésies souverainement belles, mets/ exquis que l'on déguste tous les jours en leur trouvant chaque fois une nouvelle saveur* ? Où trouver d'aussi étonnantes conceptions que dans les œuvres de Hugo ? C'est là qu'on palpe le génie, le génie à nu. Celui qui m'a fait prendre d'admiration pour Hugo, est précisément mon professeur de Rhétorique¹⁶⁶, l'homme assurément qui avait le plus à cœur de nous le voir détester et qui n'épargnait ni son temps, ni son zèle pour arriver à son but. Aussi pourquoi nous lisait-il « Waterloo » ? J'ai pleuré et il m'a semblé qu'une poésie qui arrache des pleurs n'est pas qu'une poésie de mots et de prosodie. Quel don Dieu fait à un* homme quand il le marque au front de cette flamme, de ce* signe auquel on reconnaît le poète vrai, le poète de la poésie grande, de la poésie libre des entraves du mot* qui ne connaît d'autres freins que ceux de la raison ! Des amis ont bien tenté de me croire poète¹⁶⁷. Quel est le rhétoricien* ayant écrit seulement dix vers* français qui ne

161. Dans son texte du 25 juin 1896. Groulx disait pourtant de Lamartine qu'il était « le grand poète de l'âme et du cœur ».

162. Incipit de la deuxième partie du poème « L'Expiation » (*les Châtiments*, V, XIII). Groulx a recopié une partie de ce texte dans son *Cahier de notes...*, I : 119-122mss. La transcription est datée du 25 octobre 1896.

163. Incipit de la première partie du poème « Napoléon II » (*les Chants du crépuscule*, V).

164. *Les Voix intérieures*, V.

165. Voir II, n. 119.

166. Sylvio Corbeil, « travailleur acharné », « esprit dynamique [qui] sait faire aimer le travail ; il passionne ses élèves ». Malheureusement, selon Groulx, « professeur d'un goût littéraire plutôt faux » (*Mes mémoires*, I : 53). Notons que S. Corbeil, dans *la Prosodie française à l'usage de l'amateur des beaux vers*, présente un des poèmes de Groulx, « Paysage d'hiver et paysage d'âme » (voir texte de décembre 1905 et Notex) comme étant « d'une facture parfaite » (*Supplément des Annales...*, avril 1943 : [17]). On retrouve aux archives de la FLG le cahier de notes de Groulx *Manuscrit du [cours de rhétorique du] Révérend S. Corbeil* (« Principes de rhétorique » : 3-150, suivi de « Notes sur la littérature » : 151-157, 1896-1897). Corbeil écrira un texte sur Hugo dans *les Annales...*, X, 5 (janvier 1901) : 93-95.

167. Parmi ces amis, Zénon Dupras et Alfred Langlois. Zénon Dupras demande à Groulx un poème pour fin de publication dans le *Monde Illustré* (lettre du 6 octobre 1897 : 6-7mss). Groulx lui fait parvenir « Où sont les vacances ? » (voir texte du 3 septembre 1897 et Notex) et « Charles Martel et Poitiers » (voir texte du 30 octobre 1896 et Notex) avec défense de les faire publier. Zénon Dupras parle de « deux pièces dignes de toi », de « vers magnifiques » et,

ne se croit/ destiné à balancer la gloire de Corneille et de Racine¹⁶⁸ ? Pour quelques pièces de vers, beaucoup trop vantées à mon avis, applaudies d'un public qui ne fera jamais l'histoire littéraire, (applaudissements que malheureusement je crus mérités, dans ma simplesse) on me range désormais parmi les lyriques à Ste-Thérèse. Il me manque les ailes¹⁶⁹ et bien des choses pour être grand poète, mais avec l'accent d'une conviction intime je* puis m'avouer comme Hégésippe Moreau¹⁷⁰, que je suis un vrai poète. Non jamais un mot de poésie ne s'est levé sous ma plume sans* m'être passé par le cœur. C'est le cœur qui m'a fait écrire des vers. C'est sous la touche soudaine de je* ne sais quelle flamme que la* lyre s'est trouvée parfois à mes doigts, ma poitrine s'est soulevée, mon cœur s'est échauffé, mes lèvres ont frémi et j'ai chanté. La Muse n'est pas ma commensale, nous n'avons jamais ensemble vivoté, mais elle me visite à certaines/ heures, sans jamais se faire annoncer, tout comme ces oiseaux entrant* soudainement par votre fenêtre ouverte mais en sortant aussi rapidement qu'ils y sont entrés.

20 1897-08-12

12 Août — J'ai remarqué une inconséquence qui malheureusement a trop cours parmi la jeunesse d'aujourd'hui. Nous jeunes hommes de dix-huit ans, nous avons ou du moins nous affectons d'avoir le culte du devoir et de l'honneur. L'histoire de la vie d'un grand homme nous remplit d'enthousiasme et les pages nous les mouillons de nos pleurs. D'où vient cette émotion puissante, profonde qui nous

ajoute-t-il, « je puis dire avec toute franchise et sans flatterie, que tu as du poète » (ca octobre-décembre 1897 ; voir aussi lettre du 1^{er} août 1898). Alfred Langlois encourage le « petit crayon rose » de Groulx (lettres des 29 septembre 1898 : 4ms., et 20 novembre 1898 : 2ms.). À la réception du poème qu'il lui demandait de lui faire parvenir (dans sa lettre du 20 novembre 1898 : 8ms.), A. Langlois écrit : « Garde tes rêves et tes chants, ton beau luth et ta palette — tu sais chanter et peindre — L'académie t'en a su toujours gré et je le sens une fois de plus en recevant, transcrit de ta main même, ce petit poème qui nous a fait tressaillir en cette année heureuse de 97-98 - Mille fois merci - » (lettre du 21 décembre 1898 : 5ms. ; il s'agit du poème « Où sont les vacances ? »).

168. Voir II, n. 31.

169. Cette image qui revient souvent dans le *Journal* de Groulx est largement répandue dans la littérature du XIX^e siècle et notamment dans les *Annales*...

170. Poète français (1810-1838). Groulx a recopié dans son *Cahier de notes*..., I : 108ms., son poème « La Voulzie » où Moreau exprime ses déboires de poète.

envahit l'âme à la lecture des annales de son pays ? Que nous a communiqué ce papier froid, écho de faits et de noms sur lesquels tant de siècles sont passés ? Ah ! c'est que nous avons vu marcher devant nous les générations du passé. Elles se sont levées, et c'est* Rome avec la couronne de ses rois primitifs/ le fer de ses dictateurs, la pourpre de ses consuls et de ses empereurs ; c'est la Grèce avec les bruyants échos de Salamine, de Marathon, des Thermopyles ; c'est la vieille France, avec la majesté de ses vingt siècles d'histoire ; c'est toi, ô mon jeune pays, qui passe avec les vagissements* de ton berceau, le bruit de tes victoires, les pleurs* de la défaite et l'acclamation de tes derniers triomphes. C'est* là qu'est le secret de notre enthousiasme. C'est que l'histoire nous a jeté de grands noms et de grands souvenirs ; c'est que dans notre pays, entre autres, Dieu a voulu que des hommes s'appelassent Bédard, Bourdages, Papineau, Lafontaine, Cartier¹⁷¹. Et nous courbons devant ces géants de nos luttes parlementaires¹⁷². Nous courbons parce que leur grande figure reflète l'idée du plus noble

171. Évocation du passé « glorieux » du Canada français : essentiellement, les luttes pour la responsabilité ministérielle, l'autonomie, voire l'indépendance coloniale et l'affirmation de la nation canadienne-française dans le cas de Pierre-Stanislas Bédard (1762-1829), Louis Bourdages (1764-1835), Louis-Joseph Papineau (1786-1871) et Louis-Hippolyte Lafontaine (1807-1864), pour l'existence d'une fédération canadienne, assurant les droits culturels aux Canadiens français, dans le cas de Sir George-Étienne Cartier (voir I, n. 160). Sur Bédard, voir N.-E. Dionne, *Pierre Bédard et ses fils*, Québec, Laflamme et Proulx, 1909, 272 p. ; Jean-Pierre Wallot, *Un Québec qui bougeait. Trame sociopolitique du Québec au tournant du XIX^e siècle*, Montréal, Boréal Express, 1973, 345 p. : *passim* ; Fernand Ouellet, *le Bas-Canada (1791-1840). Changements structureux et crise*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, 541 p. : *passim*. Sur Bourdages, voir J.-P. Wallot, *ibid.* : 53, 67 ; F. Ouellet, *ibid.* : 164, 301, 321-322. Sur Papineau, voir L.-O. David, *les Deux Papineau*, Montréal, 1896 ; F. Ouellet, *Louis-Joseph Papineau, un être divisé*, Ottawa, SHC, 1960. Sur L.-H. Lafontaine, voir L.-O. David, *Sir L.-H. Lafontaine*, Montréal, 1872 ; Jacques Monnet, *The Last Cannon Shot. A Study of French-Canadian Nationalism (1837-1850)*, Toronto, University of Toronto Press, 1969, 422 p. Sur les trois premiers, voir H. Taft Manning, *The Revolt of French Canada. A Chapter in the History of the British Commonwealth*, Toronto, MacMillan, 1962. Sur les quatre, voir DBC ; L. Groulx, *Nos luttes constitutionnelles*, Montréal, 1915-1916, II, III, *Histoire du Canada français depuis la découverte*, quatrième éd., Montréal, Fides, 1962, t. II et *Notre maître le passé*, I, II, III.
172. À la séance publique de la Société Ducharme, le lundi 2 avril 1899, Groulx parlera contre la motion suivante : « Nous supposant en 1841 sous l'Union des deux Canadas, dans une réunion des députés canadiens-français, réunis à Kingston, le jour de l'ouverture de la première session du nouveau parlement, il est proposé [...] qu'il soit déclaré que, conformément à l'opinion de cette assemblée, la conciliation est préférable à l'agitation constitutionnelle, pour l'obtention du gouvernement responsable, et le rétablissement de la

dévoûment, du plus pur patriotisme* et que les hommes d'aujourd'hui sont par trop déçus pour regarder en face ces glorieux/ coryphées¹⁷³. Mais si notre admiration est vouée aux hommes de cœur, nous avons le plus profond mépris pour les traîtres et même pour les indifférents, pour les indifférents qui dans les luttes que nous traversons, croient avoir assez fait pour Dieu et pour le pays, en se croisant les bras et en assistant en spectateurs stoïques à l'écroulement de l'édifice social. Ces hommes, nous les abhorrons, nous gémissons sur les destinées* qui ont voulu que le Canada enfanta de pareils fils. Eh ! maintenant, n'y'en a-t-il pas plusieurs parmi nous qui pourraient se préparer à gémir des gémissements sur eux-mêmes ? Quels sont ceux d'entre nous dans le cœur desquels le désir est entré de devenir de véritables hommes, des hommes capables de travailler à la gloire nationale ? Inconséquence sans précédent ! Il est à douter si par tout le pays, l'on trouverait les dix justes de Gomorrhe¹⁷⁴ ./

1897-08-16

16 Août — Ce temps d'automne m'attriste ce matin. Quand l'on est jeune l'on a tant besoin d'azur et de lumière. Je me sens le cœur serré à la pensée que le temps de la réclusion se rapproche de plus en plus, et il n'est rien alors comme un jour gris pour aggraver mon spleen. Il fait réellement un jour de novembre ; c'est triste à faire pleurer. Que la famille, que la paroisse quittée nous laisse donc de regrets. L'on ne s'habitue pas aux départs, quoiqu'on dise, et ils se ressemblent tous du premier jusqu'au dernier. Nous, enfants de la campagne, seuls possesseurs des joies franches et pures, l'on ne nous transpose pas dans un sol étranger : nous poussons à nos foyers des racines si profondes¹⁷⁵, qu'on ne nous en arrache qu'en nous faisant mourir de langueur. Une fois parti,

langue française en parlement. Parlent pour la motion : MM. S[eptime] Laferrrière et Z[éphirin] Filion ; contre : MM. L[ionel] Groulx et Isid[ore] Verschelden. Après d'émouvants débats, le vote est pris par appel nominal. La motion est gagnée avec 3 voix de majorité. » (*Société Ducharme. Rapports...* (1892-1903) (ANQM, SST, #89B, t. 37) : 194ms.). Les discours des intervenants, sauf celui de Groulx, sont consignés dans le cahier de rapports de la Société Ducharme (ANQM, SST, #89A, t. 36) : 254-283mss). C'est probablement le brouillon de ce discours de Groulx sur la responsabilité ministérielle, texte largement raturé et corrigé, qui figure dans [*Brouillons de morceaux personnels...*] : 52-58mss.

173. Voir II, n. 145.

174. Allusion à la *Genèse*, XVIII, 32.175. Cette image est développée dans *les Annales...*, VI, 2 (octobre 1891) : 30, 32 et VII, 2 (octobre 1892) : 34. Groulx la reprendra dans les textes des 10 janvier 1898, 22 août et 26 octobre 1899.

avec quel culte, quel souci nous cultivons dans un coin de notre* cœur le souvenir du premier toit qui nous fut cher. Nous
 123 lui faisons là un petit sanctuaire et notre amour y entre/tient
 un feu qui ne s'éteint pas, comme celui des Vestales¹⁷⁶ anti-
 ques. Nous conservons comme en un livre vivant toutes les
 5 premières pages de notre vie comme survivent les vieilles pa-
 noplies dans les vieux manoirs ;* le temps y apporte bien un
 peu sa poussière et sa rouille mais il n'efface pas les grands
 traits et c'est par eux que notre passé vit encore ; ce sont
 comme les jalons qui nous aident à retrouver ce que les ans ont
 10 effacé. Au lieu de ce souvenir, chéri, si l'on veut, que ne peut-
 on vous conserver tout entier et vivre toujours à* votre ombre
 Ô foyers de nos campagnes !

1897-08-19

19 Août — Un jeune couple de nouveaux mariés vivait, il y a deux ans, sur une terre voisine de la nôtre, à
 15 l'autre bout des Chenaux. La lune de miel n'a pas été longue ;
 le malheur s'est hâté de tout fouler aux pieds. La maison est
 maintenant déserte, et l'époux et sa compagne sont partis,
 l'un maudit par son père, l'autre anéantie sous le coup qui
 20 frappe son compagnon. J'ai rencontré derniè/rement le mal-
 heureux fils et je me suis arrêté un instant* à considérer cette
 infortune. Le sentiment de la pitié vous prend malgré vous.
 On voit que l'homme courbe sous le poids d'un immense cha-
 grin ; c'est triste à voir. Courbé avant l'âge, il va ayant dans les*
 25 yeux du terne et du sombre ; et sa figure pâle, inquiète laisse
 lire même à ceux qui ne le connaissent pas une lugubre his-
 toire. En le voyant j'ai senti que je touchais au malheur pour
 ainsi dire et il m'en est resté une émotion que j'ai essayé de re-
 produire dans un petit écrit que j'intitule « L'enfant maudit ». 30
 (Imité de Lamennais¹⁷⁷)

Livide, éperdu, il allait sans jamais s'arrêter. O pères* ne
 maudissez jamais vos fils.

176. Voir II, n. 153.

177. Félicité de Lamennais, *Paroles d'un croyant*, XLI, « L'exilé » (1834). L'idée d'écrire un texte à la manière de Lamennais lui est peut-être venue de la lecture du texte de J. Alfred Nantel « Le fils du Seigneur (Imité de Lamennais) » paru dans *les Annales...*, VII, 9 (mai 1893) : 287-288.

J'ai passé comme un exilé sur le sol de ma patrie ; nul ne m'a souri et pourtant tous m'ont reconnu.

Mon front pesant a courbé sous la malé/diction comme courbe un saule sous la tempête ; une main de fer y avait bu-
5 riné un mot funèbre* et les mères pâles d'effroi, de loin m'ont montré* du doigt à leurs fils, disant « c'est un enfant maudit » ; et elles regardaient aux cieus pour voir si la foudre n'allait pas tomber. O pères ! ne maudissez jamais vos fils. 125

Les fatigues ont rongé ma chair ; ma vie s'est desséchée
10 comme l'herbe fraîchement coupée sous un soleil brûlant ; et quand j'ai demandé le sou du* mendiant, on* a dit : « c'est un enfant maudit » ; et la terreur murait les portes.

La malédiction s'est attachée à mon corps ; elle a pénétré*
15 jusqu'à la moelle de mes os. Les fleurs fleuries du matin se sont flétries sous mes pas et n'ont pas vu le soir ; et à mon approche, les petits oiseaux des cieus se sont enfuis et ils poussaient des cris aigus.

J'ai marché dans les champs et les hommes/ quand ils ont
vu l'empreinte de mes pieds se sont dit : « c'est la trace de l'en-
20 fant maudit* » et ils ont brûlé les prés entachés de mes pas. O pères ne maudissez jamais vos fils ! 126

J'ai dit dans ma détresse : je gagnerai le seuil de mon vil-
lage, j'*embrasserai les genoux de mon père, et la tête dans la
poudre du chemin je lui dirai : père*, reconnaissez votre chair
25 et votre sang. Mais une main irrésistible me pousse à des rives lointaines et mes oreilles ont entendu des voix menaçantes ; elles disaient : « fuis, fuis encore, fuis toujours, il n'est plus de patrie, ni de famille pour l'enfant maudit*.[»

Souvent le soir, le sommeil a fui ma paupière ; je me suis
30 enfoncé au fond des bois sombres ; * assis aux pieds de rocs chauves et noirs où mugissaient comme des taureaux furieux des torrents tournoyant d'écume et de rage, j'ai fait le récit de mon malheur, et l'âme allégée je me disais : « ma* malédiction ne me suivra pas jusqu'ici ». Mais le sinistre oiseau des nuits*,
35 m'ef/fleurant la joue de ses ailes glacées et s'enfuyant épou- vanté, mais le vent de la nuit, la voix de ma conscience, tout me criait avec un accent d'un désespoir indéfinissable* : « point de repos jamais pour l'enfant maudit. » 127

Mes yeux que les larmes ont tant de fois rougis, se sont re-
40 levés, ils ont regardé le ciel. Mais comme Caïn, ô terreur ! il

m[']ja* semblé voir^fla prunelle de Dieu me regardant* irritée au fond des cieux funèbres. O pères ne maudissez jamais vos fils.

Et pourtant, Seigneur, Seigneur, j'ai pleuré mon crime* ;
du fond de ma misère j'ai crié vers vous. La main clémente de
votre ministre s'est un jour levée sur ma tête ; serai-je toujours 5
pour vous un enfant maudit ?

Non, pauvre enfant, sèche tes larmes. Dieu ne maudit pas
le repentant. Un jour tu ne seras plus l'enfant maudit, tu seras
l'enfant béni.

Mais, Seigneur, que ses jours ici-bas sont tristes. 10

O pères ne maudissez jamais vos fils !/

1897-08-24

128

24 Août — L'amour ! quel est donc cet être
mystérieux ? Ce semble être un complément indispensable de
la vie humaine et sans lequel, le cœur humain toujours vide, 15
flotte irrésolu comme ces navires sans lest et sans ancre qui
vont du flux au reflux. L'amour s'attache à l'enfant dès le ber-
ceau. Quand les autres passions se tiennent à l'écart, dédai-
gnant de séduire l'être ^fangélique, l'amour vient et réclame sa
place et l'enfant sourit à sa mère « *incipit parve puer risu cognoscere* 20
*matrem*¹⁷⁸ . [»]

1897-08-26

26 Août — Le médecin. Le vrai mérite n'est
jamais reconnu. Aussi n'a-t-on pas lieu de s'étonner s'il est tant
d'écoliers auxquels il pousse une grosse bosse de dépit pour 25
notre trop dévoué et trop savant médecin, le docteur Samuel
Desjardins¹⁷⁹, « puisqu'il faut l'appeler par son nom¹⁸⁰ ». Que
voulez-vous ? Les uns se plaignent de n'aimer point le sirop

178. *Commence, jeune enfant, à reconnaître ta mère à son sourire.* Virgile, *Bucoliques*, IV, v. 60.

179. Samuel Desjardins est le médecin officiel du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse. Les pensionnaires doivent prendre un « abonnement au médecin (de rigueur) », à raison de 1,00\$ par année. Ils doivent, en plus, déboursier 0,20\$ par jour lorsqu'ils séjournent à l'infirmerie du collège, et 0,50\$ par jour lorsqu'ils sont admis à l'Hospice (voir II, n. 95) pour « les maladies graves » (*Année scolaire 1898-99* : 15 et 5).

180. Jean de La Fontaine, *Fables*, VII, « Les animaux malades de la peste », v. 4. Nous retrouvons cet emprunt dans *les Annales...*, VI, 2 (octobre 1891) : 54 et VII, 6 (février 1893) : 181.

expectorant. Avouons entre parenthèses que/ c'est notre tête 129
de turc à tous¹⁸¹ .*

1897-09-02

2 Septembre — Pour la septième fois à Ste-
5 Thérèse ! Ce « septième fois » qui fait penser à « huit », est sans
doute rempli de beaucoup* d'espérances, mais aussi il faut
bien se l'avouer les rentrées au collège furent tristes de tous
les temps et semblent être entrées dans la catégorie de ces res-
pectables traditions* condamnées pour notre plus grand* mal-
10 heur à ne plus* jamais se perdre. Me voici donc non plus au
seuil de la philosophie, mais bel et bien entré et pourtant je ne
sache pas que j'aie frappé à la porte ni même manifesté le désir
le moindre de me faire ouvrir. Pourtant je ne voudrais faire du
dépôt contre la « Philosophie » respectable vieille grognarde*
15 qui en a déjà vu plus d'un, reçu même plus d'une égratignure
au point que l'on court grand risque nous* les derniers venus
de donner le coup de pied de l'âne. Elle ne l'aurait pas volé
pourtant*[.] Mais aussi pourquoi a-t-on placé la classe de Rhé-
torique si près de celle de « Philosophie[»] ? Parmi tous les/ 130
20 maux que nous amène cette dernière, n'aurait-on pu nous
épargner au moins le supplice de Tantale ? O la rhétorique ! la
rhétorique* !

O jours de paix et de bonheur,
Vous n'êtes plus ni vos délices !
25 Vous passiez comme un flot chanteur,
Qui rendra ces heures propices ?

Mais réprimons la bête* rimeuse et causons. Ce ne fut pas bien
gai hier, jour de la rentrée, et pour bien des raisons. Première-
ment, ou [«]primo » comme je dirai sous peu, plusieurs con-
frères manquaient à l'appel¹⁸² ; ce sont des émigrés en route
30 pour le pays du vrai bonheur qu'on croit avoir découvert tout

181. Malgré la remarque de Groulx « (à suivre plus loin) », ce texte restera sans suite.

182. Alfred Émery a quitté le séminaire en mai 1897 pour poursuivre ses études à Sandwich, Ontario (voir textes des 5 et 6 novembre 1897). Francis Laurendeau l'y rejoint en septembre 1897 (lettre de A. Émery à Groulx [ca septembre-octobre 1897] : 3-4mss). Groulx utilise sans doute le mot « confrères » dans le sens le plus large, et non pas dans le sens restreint de confrères de classe, car seuls Joseph Hurtubise et Joseph Gauthier (texte du 27 décembre 1895 ; lettre de Zénon Dupras à Groulx, 6 octobre 1897 : 2ms.), anciens confrères de classe de Groulx, pourraient être à Sainte-Marie.

récemment et qui ne serait pas ailleurs qu'entre les murs du
 collège ^{Ste-Marie}¹⁸³ à Montréal ! Adieu, messieurs les émi-
 grants, et bonne chance ! Et si par cas, chose peu probable, le
 vrai beau pays se trouvait où vous allez, criez nous bien fort
 un : holà ! Qui sait si quelques imbéciles ne seront pas tentés
 131 de se faire couper la/ queue pour devenir écoliers à la
 mode¹⁸⁴ ? Deuxième raison de tristesse, c'est que voit-on nous
 nous faisons vieux ; le fait est que je me suis surpris un cheveu
 blanc pas plus tard qu'il y a quelques jours. Et voyez-vous,
 c'est une manie propre aux vieillards de tempêter contre* le
 10 temps présent, et l'on a bien raison : ce n'est plus comme au
 bon* vieux temps alors que... ^Ô mes neiges d'antan¹⁸⁵ ! Cette
^{Année} comme l'amour de la philosophie¹⁸⁶ ne m'enthousiasme
 pas au point de faire de moi un énergumène, ni la chimie¹⁸⁷
 non* plus « puisqu'il faut l'appeler par son nom[»], j'ai mon
 15 programme tout tracé. Nous nous occuperons d'[*] Académie
 de Discussion », avec un brin de cette philosophie comme apé-
 ritif avant les* autres travaux. Et il est grand temps en sus
 qu'on s'occupe enfin de nos sociétés¹⁸⁸ ; elles subissent plus
 132 que jamais les lois de la caducité, et avant longtemps ce ne/ se- 20

183. À la demande de M^{re} Bourget, les jésuites fondent le Collège Sainte-Marie, en 1848, dans le but d'assurer « l'éducation des Canadiens français et des Irlandais catholiques [...] Selon le vœu de M^{re} Bourget, le collège Sainte-Marie est bilingue et il le restera durant cinquante ans. » (Claude Galarneau, *Les Collèges classiques...* : 29 ; Paul Desjardins, *le Collège Sainte-Marie de Montréal. La Fondation. Le Fondateur* (Montréal, Collège Sainte-Marie, 1940) : 30-58). Voir II, n. 98.
184. Cette image est utilisée dans *les Annales...*, VI (Supplément) : 23.
185. Ce vers très célèbre de François Villon (« La ballade des dames du temps jadis ») est également repris dans *les Annales...*, VI, I (septembre 1891) : 25 ; 10 (juin 1892) : 314.
186. Plus tard, Groulx dira : « J'aimai beaucoup la philosophie, autant à tout le moins que la littérature [...]. J'y ai toujours vu une irremplaçable maîtresse pour ce qu'elle rend exigeant de clarté et de précision » (*Mes mémoires*, I : 57).
187. L'étude de cette science était réservée aux étudiants de philosophie. Malgré l'excellence de sa note, 18/20 (voir *Cahier de notes des classes de Philosophie* (1878-1919) (ANQM, SST, #73, t. 9) pour les examens du second semestre, Groulx sera le neuvième de sa classe en cette matière.
188. L'Académie Saint-Charles (voir I, n. 52), dont Groulx est alors deuxième conseiller et dont il sera président l'année suivante (*Académie Saint-Charles. Cahier des rapports* (1885-1900) (ANQM, SST, #89, t. 2) : 252 et 256mss) et la Société Ducharme (voir I, n. 163), dont il est premier conseiller et dont il sera vice-président l'année suivante (*Société Ducharme. Conseils d'administration...* (1880-1927) (ANQM, SST, #89B, t. 41) : 62-63mss). Cette année-là, Groulx eut maille à partir avec le conseil de l'Académie et son président Alfred Langlois (voir III, n. 150), et également avec le conseil de la Société Ducharme, dont Alfred Langlois (voir texte du 27 novembre 1899) est vice-président et

rait pas miracle si elles tombaient sous le coup d'autres lois
 moins commodes que ces* dernières. Nous espérons que*
 messieurs les finissants de cette année sauront rompre avec le
 passé, qu'ils comprendront enfin qu'un corps où la queue
 5 commande, et où la tête est* sujette, recule mais n'avance pas.
 Pour nous, nous sommes tout pleins des ardeurs de la rhétori-
 que, nous sommes fiers comme des lions. Nous donnerons le
 coup d'épaule pour ne pas laisser disparaître à jamais des so-
 ciétés qui ont fait la gloire de[†] Ste-Thérèse. Et si nous succom-
 10 bons sous le faix, ce sera manque de forces, mais ce ne sera pas
 faute de cœur.

1897-09-03

3 septembre —

Vous n'êtes plus¹⁸⁹, hélas ! beaux soleils de juillet,
 15 Où comme un papillon errant sur la prairie,
 Sur l'aile du plaisir notre âme s'envolait,
 Allant boire à la fleur tout* fraîchement fleurie :
 La fleur de liberté si chère à nos vingt ans./
 La vie alors chantait comme un refrain de joie.
 20 Des* souffles parfumés comme aux jours du printemps
 Entraînaient ma nacelle aux bords où tout verdoie,
 Aux* bords où l'espérance et les fleurs d'avenir
 Croissent sous les pas pour charmer la jeunesse,
 Et font qu'en les voyant on croirait atterrir*
 25 Aux rivages chéris de l'antique Permesse¹⁹⁰.
 Que les cieus étaient bleus et le nuage blanc !

133

Paul-Émile Rochon président (ce dernier est aussi vice-président de l'Académie). Avec ses amis, Gédéon Rochon et Septime Laferrrière, il « soulève un long débat à la Société Ducharme. Par une longue et solennelle résolution, nous proposons une réforme foncière de ladite Société [...] la disant vicille, déchue de son ancienne splendeur. Là-dessus s'engage une discussion pathétique avec nos aînés de Philo II [...] Débat qui fit du bruit. Nos camarades eurent tôt fait de coller à notre trio l'épithète de « Les Trois Réformateurs », appellation que je retrouve au bas d'une photo que, pour perpétuer sans doute, le souvenir de ce grand jour, nous avons fait prendre chez un photographe du village » (*Mes mémoires*, I : 58, photo entre les pages 96 et 97). Voir aussi *Société Ducharme. Rapports des séances et des assemblées de son conseil d'administration* (1892-1903) : 150ss. Voir aussi textes des 22 septembre 1897 et 27 novembre 1899.

189. Il existe différentes versions de ce poème aussi titré « Où sont les vacances ? ». Voir Notex. Voir aussi textes des 24 septembre, 6 novembre 1897 et 10 janvier 1898 ; II, n. 167.

190. Rivière consacrée aux Muses et au dieu Apollon, aujourd'hui nommée Panitza (Béotie).

Le bonheur ! je croyais voler à sa conquête
 Et fier, je regardais ma voile se gonflant,
 Comme* si pour les nef's n'était plus de tempête.
 Qui vous ramènera beaux soleils envolés ?
 Reverra*-t-on jamais les rives qu'on a vues 5
 Quand filant sous le vent dans nos esquifs ailés
 Nous luttions de vitesse* avec les blanches nues ?

Je venais de quitter le seuil de rhétorique
 Et dans mon cœur roulait tout un monde nouveau, 10
 Mon âme frissonnait au souffle poétique
 Et le soir je chantais des airs de chalumeau.
 J'avais l'âge heureux où l'âme s'idéalise/
 134 La vie en moi n'était qu'à l'aube du printemps
 Et la main sur mon cœur, je disais à la brise : 15
 « Oh ! s'il battait toujours, comme il bat à vingt ans ! [»]
 Le soir, parfois, plongé dans une rêverie,
 J'ai promené mes pas* sous le ciel étoilé.
 Et des beaux jours passés la mémoire chérie,
 Se levait dans mon cœur, pareille au flot gonflé. 20
 Salut, ô souvenirs des jours de rhétorique,
 Qu'au livre de ma vie un jour j'ai renfermés,
 Tout comme l'on conserve entre* un feuillet antique
 La fleur fraîche cueillie* en des prés embaumés !
 Salut, ô seul lambeau d'une ère regrettée ! 25
 Epave d'un passé qu'anéantit le temps
 Et que le flot vainqueur sur la rive a jetée :
 Je me cramponne à vous débris de mon printemps.
 Et toi, dont la mémoire* en nos cœurs est ancrée,
 O prêtre aimé¹⁹¹, salut ! quand a sonné l'adieu 30
 Ami, tu t'en souviens, notre âme était serrée,
 Et* ta voix nous disait : allez, le ciel est bleu !
 Et* nous sommes partis. Sur la terre lointaine/
 135 Où touchèrent mes pas, je me suis souvenu
 Et souvent je jetais au souffle de la plaine, 35
 L'histoire du bonheur qu'ici j'avais connu.
 C'est ainsi* que naguère a filé mon navire,
 Et pendant* qu'il courait sur son flanc élançé,
 Par ma muse enflammé*, j'ai mêlé sur ma lyre
 Les rêves de l'espoir aux songes du passé. 40

191. Ce poème est dédié à l'abbé Sylvio Corbeil (voir Notex).

Triste comme l'oiseau qu'a terrassé l'orage
 Il est là mon voilier, sans toiles⁵ à ses mâts.
 Le vent ne roule plus la vague sur la plage.
 Adieu, beaux jours, vacance, adieu* tous nos ébats¹⁹².

- 5 Vous me reviendrez, vous, que j'appelle mes rêves,
 Et que* j'ai⁷ promenés sous la voûte des bois,
 Dans le calme* des champs, sur le sable des⁷ grèves
 Quand les flots assoupis taisaient leur grande voix.
 Oui vous me reviendrez* soleils de la vacance !
 10 Oui, deux fois encor, mais, pour ne plus revenir.
 Bientôt, adieu clocher, famille, joie, enfance,
 J'irai frapper tremblant au seuil de l'avenir[.] /

1897-09-06

- 6 Septembre** — Oui, moi aussi je veux être 136
 15 soldat. Le combat, le* grand combat de l'honneur, je le ferai.
 Ah ! que vous avez de puissance¹⁹³ sur mon cœur de jeune
 homme saintes choses de ma* foi et de ma nationalité ! Je vou-
 drais vivre et mourir* avec ce cœur que je me sens aujourd'hui,
 enroulé dans le plus auguste des drapeaux comme les paladins
 20 d'autrefois. Mon arme que la trempe en soit du plus pur métal,
 et qu'il ne frappe là seulement où il y aura Dieu ou l'honneur à
 venger. A côté des fils ingrats, des fils de Voltaire¹⁹⁴, qui ra-
 massent la boue du pavé pour en maculer la figure auguste de
 l'Eglise, qui tentent d'arracher les clous de Golgotha*, comme
 25 si le corps du Christ devait tomber et s'abîmer en poudre, que
 cela fait de bien de saluer* de l'épée ces nobles figures dont
 resplendira la galerie des grands hommes de notre époque !
 C'est vous généreux champions de la foi qui m'avez donné un

192. Suit, entre parenthèses, cette note : « voir la pièce au complet au III vol. Jour-
 nal ». Le troisième cahier du *Journal* ne contient que deux versions partielles
 de ce poème. Par contre, l'on retrouve le poème en entier dans *Recueil*... Voir
 Notex.

193. Les lignes suivantes se trouvent en conclusion d'un essai de Groulx sur M^{re}
 Laflèche, inscrit à l'Académie Saint-Charles le 18 décembre 1897, essai qui
 reprend aussi plusieurs autres passages du présent texte. Voir Notex.

194. Groulx reprendra une partie de cette phrase dans ses textes des 6 novembre
 1897 et 4 avril 1902. Voir également Marcel Trudel, *L'influence de Voltaire au
 Canada*, II de 1850 à 1900, Montréal, Fides, 1945, 315 p.

137 cœur et une âme, c'est vous qui m'avez montré le drapeau et qui/ me faites crier à la veille des combats, avec* un amour et un enthousiasme que n'avait pas le gladiateur antique : « *patria te morituri* salutant*¹⁹⁵ » ! Aujourd'hui encore, nous avons au milieu de nous le vénérable évêque de Trois-Rivières, Monseigneur Laflèche¹⁹⁶, qui venait nous visiter juste au lendemain de ses quatre-vingts ans. Oh ! la belle couronne qu'apporte

5

195. Cette expression latine, empruntée à Octave Crémazie, « Journal du siège de Paris » : 198-199, a été consignée par Groulx dans son *Cahier de notes...*, I : 73ms., avec d'autres citations tirées de la même œuvre. Il la reprendra plus loin dans son journal, dans les textes des 13 septembre et 6 novembre 1897, cette fois avec la traduction : « *oh ma patrie, ceux qui vont mourir te saluent* ». Il s'agit d'un remaniement de l'expression « *Ave Caesar, morituri te salutant* » que prononçaient avant le combat les gladiateurs qui défilaient devant la loge impériale.
196. Louis-François-Richer Laflèche (1818-1898) appuie, peut-être davantage encore que M^{re} I. Bourget de Montréal, la définition ultramontaine de la suprématie de l'Église catholique dans les affaires politiques et son opposition radicale au libéralisme. Dans sa brochure *Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille* (Montréal, 1866), il qualifie la démocratie de régime politique le plus imparfait. Il y condamne le libéralisme et affirme que par son unité de langue, de foi, de mœurs, de coutumes et d'institutions, le Canada français constitue une nation dont la mission est de devenir le centre du catholicisme dans le Nouveau Monde. Son opposition irréductible au libéralisme, qui force Sir Wilfrid Laurier (voir I, n. 319 et n. 320) à se présenter candidat dans le diocèse de Québec, empêche Laflèche d'appuyer Honoré Mercier dans ses efforts pour unir tous les Canadiens français dans un parti national à la suite de l'exécution de Louis Riel en 1885. Mais Laflèche se montrera un nationaliste plus radical en 1889. Lors d'une visite auprès des Canadiens français émigrés en Nouvelle-Angleterre, il exprimera son espoir que ceux-ci se séparent des États-Unis et se joignent au peuple du Québec pour former un État canadien-français. Il sera durement éprouvé par la désapprobation papale de ses idées ultramontaines et il mourra peu après la condamnation par le pape des interventions cléricales dans les élections, à la suite de la visite de l'envoyé papal, M^{re} Merry del Val, au Canada en 1897 (voir Nive Voisine, *Louis-François Laflèche, deuxième évêque de Trois-Rivières, I, Dans le sillage de Pie IX et de M^{re} Bourget (1818-1878)*, Saint-Hyacinthe, EDISEM, 1980, 320 p. ; II *le Vieux Prophète intransigeant (1878-1898)* à paraître ; Robert Rumilly, *M^{re} Laflèche et son temps*, Montréal, Éditions du Zodiaque, 1938, 425 p. ; Nadia F. Eid, *le Clergé et le pouvoir politique au Québec. Une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, HMH, « Cahiers du Québec », 41, 1978, 318 p. ; Philippe Sylvain, « Libéralisme et ultramontanisme au Canada français : affrontement idéologique et doctrinal (1858-1865) », dans W.L. Morton, *le Bouclier d'Achille* (Toronto, McClellan & Stewart, 1968) : 111-138, 220-255. — À cette époque, Groulx voue « un culte » à M^{re} Bourget et à M^{re} Laflèche (*Mes mémoires*, I : 79). Cela tient à la fois aux enseignements qu'il reçoit au Petit Séminaire, aux attaques contre l'Église catholique en cette fin de siècle (voir I, n. 336, II, n. 15, n. 47 et n. 78) et aux débats sur les écoles du Manitoba (voir I, n. 280).

l'âge quand on a fait des vies si bien remplies ! Qu'on doit être heureux de pouvoir montrer ses cheveux blancs, et de* dire comme faisait* un grand orateur : Messieurs voyez ce qu'a fait le service de la patrie¹⁹⁷ ! Ce vieil^révêque, c'est un vieux lutteur, qu'on ramassera un jour sur la brèche, mort* et le crucifix sur son cœur. C'est une histoire vivante il a connu toutes les phases difficiles par lesquelles nous sommes passés dans le cours du siècle. C'est un homme des temps passés ; on le^rreconnait rien qu'à l'onction de sa parole et à cette âme chaude qui anime son discours ;/ les hommes de notre temps n'ont plus le secret de cette éloquence¹⁹⁸ . L'avenir du peuple canadien voilà ce qui le préoccupe ; ah ! si l'on savait* ce qu'il peut y avoir de vrai patriotisme dans le cœur d'un prêtre, comme plusieurs des détracteurs de l'Eglise se verraient désarmés. C'est exceptionnellement touchant que de voir ce vieillard d^révêque, ce noble vétéran, au moment de se coucher dans la tombe, bénir nos destinées ; et* comme patriarche de l'Eglise canadienne nous prédire une belle et glorieuse mission, comme le faisaient les patriarches de l'ancienne loi. Oui ce sont là des spectacles consolants ! Et ce que je demande à Dieu, ce serait de vieillir moi aussi dans les combats et sous le drapeau où ces hommes ont vieilli, de l'avoir pour linceul* au moment de la mort pour que* ma poussière encore fut mêlée à ce que j'aurais aimé* et servi toute* ma vie.

138

25 1897-09-09

9 **Septembre** — Demain dîner sans appareil à/ l'île Ducharme, Ste-Rose. Cette île est chère à tout cœur thérésien, et quand les vieux reviennent à l'^rAlma Mater, comme on va à l'oasis quand on est fatigué du désert, ils ne manquent pas d'aller promener quelques rêveries solitaires sur les bords de la Rivière des^rMille-Iles. C'est là qu'est l'écrin des plus doux et des plus chers souvenirs. Un rien les fait jaillir du sol, les arbres vous les redisent sur leurs écorces marquées du canif, et le vent qui passe^rau-dessus de nos têtes en fait

139

197. Groulx a également cité cette parole de P.-A. Berryer (voir I, n. 78) dans sa conférence « Berryer. Homme de caractère » présentée à l'Académie Saint-Charles en mai 1898. Voir *Recueil...* : 14ms. (passage raturé).

198. Groulx a toujours admiré l'éloquence. « Comme beaucoup de mon temps, dit-il, je goûtais l'éloquence. Je la tenais pour un superbe don de nature. » (*Mes mémoires*, III : 190). Il ira même jusqu'à dire : « L'éloquence [...] le plus parfait des signes artistiques, celui qui fait le mieux voir les traits de la Beauté même » (texte du 24 septembre 1901). Voir également I, n. 250.

l'évocation et les promène sur l'île, comme il promène parfois
 les fleurs desséchées. Oh ! j'aime ces fêtes, ces réunions où
 l'autorité se départ de* ses airs graves et révérencieux*, pour
 se pencher et sourire avec nous. J'aime ces fêtes qui exhalent le
 plus exquis parfum d'une douce camaraderie rendue plus
 douce encore par la communauté des désagréments et des en- 5
 nuis. Souvent entre de vieux bouquins, parmi leurs pages jau-
 140 nies/ consacrant quelque doux souvenir*, nous glissons quel-
 que fleur pour les temps à venir puisque la mémoire est chose
 si éphémère.* Un jour, nous tirerons de sa retraite la fleur des- 10
 séchée et quel arôme du passé elle exhale ! Ce sont des
 fleurs déposées entre les pages de la vie que ces réunions col-
 légiennes où circule l'intimité la plus franche et la plus gaie et
 voilà pourquoi je les aime.

1897-09-13

15

13 Septembre — La Religion et la
 Patrie¹⁹⁹ ; tels seront les deux amours constants de ma vie. A
 quelque carrière que Dieu me destine, mon cœur, mon âme,
 ma vie est à ces deux grands noms. Je ferai respecter ma lan-
 gue ; et je m'engage à ne jamais parler* d'autre langue que la 20
 belle langue française, tant qu'on la parlera sur les rives du
 Saint-Laurent*.

Mais avant que d'être Canadien français, je veux être ca-
 tholique. En servant bien son Dieu on sert toujours mieux son
 pays. 25

Je serai soldat ; ma vie sera une vie militante, je combattrai
 141 tant qu'il ne plaira pas/ à Dieu de briser* les faibles armes qu'il
 m'a données.

Ma vie n'est plus à moi ; elle est à celui qui me l'a donnée ;
 elle est ensuite à mon pays. Je la lui donne, et m'écrie avec un 30
 enthousiasme et un accent d'amour que n'avait pas le gladi-
 ateur antique : « *Patria, te moriturus salutat*²⁰⁰ ! »

Si Dieu m'appelle à ses autels, de ma robe sacerdotale, je
 ne couvrirai aucune iniquité²⁰¹. Mais si les carrières du monde
 me réclament, je ferai respecter chaque jour de ma vie, mon 35

199. Groulx a repris ce texte sous le titre « Les principes qui dirigeront ma vie ». Voir Notex.

200. Voir II, n. 195.

201. Cette image est utilisée par Lacordaire dans un passage consigné par Groulx dans son *Cahier de notes...*, II : 1ms.

nom de catholique, et de français. Loin de moi les transactions véreuses. La* voix de mes frères opprimés trouvera toujours* en moi un appui et un défenseur.

5 Dès ce jour, je choisis mon blason : c'est la croix. Je te salue, Ô divin drapeau ! Et s'il m'était permis, comme au brave mourant du champ de* bataille d'être enseveli dans l'étendard de mes* luttes et de mes victoires, je voudrais/ que la* croix 142 me servît de linceul afin que ma poussière fut mêlée à ce que j'aurais aimé et servi toute ma vie.

10 J'offre à Dieu, ces élans de mon cœur. Demain* à la Table sainte, je les* lui offrirai de nouveau. Puisse-t-il les avoir pour agréables et me soutenir jusqu'au bout.

Signé : L.-A. Groulx —

1897-09-21

15 **21 Septembre** — J'insère ici quelques vilaines rimes que m'a suggérées mon défaut dominant, pendant les « temps libres » de la retraite. Je les transcris ne fût-ce que pour prouver que mon inspiration ne me vient pas toujours d'en haut.

20 Chant d'exil.

Je suis un enfant de Venise,
Mon berceau flotta sur les flots ;
Et le murmure de la brise
Etouffa mes premiers sanglots.

25 Oh ! qui me rendra ma gondole,
Et le silence de nos nuits/
Quand en chantant la barcarolle, 143
Nous filions sous les cieux sans bruits ?

30 Que ne puis-je, Ô ciel d'Italie,
Vivre sous ton dôme d'azur !
Qu'il ferait bon voir la patrie* !
Mon frère, allons où l'air est pur.

1897-09-22

35 **22 Septembre** — Au dernier congé, à l'île Ducharme²⁰², ayant eu l'honneur d'être prié d'adresser la pa-

202. Voir I, n. 288.

role aux confrères, j'ai dû bon gré, mal gré, m'exécuter. Voici le pathos qui s'est trouvé sur mes lèvres et que je veux recueillir, non comme une pièce d'éloquence, car ce serait insulter à la rhétorique, mais comme réminiscence de ces charmantes fêtes, de ces congés, de ces dîners champêtres qui me sont si agréables. J'arrivai aux hustings après mon honorable* ami Alfred Langlois, et P.E. Rochon²⁰³, candidat en perspective de la société Ducharme : c'est dire que je me présentai* à un moment où les mains étaient déjà passées/ du blanc au rouge. Bien ! j'ai la parole.

Messieurs²⁰⁴.

Ne soyez pas surpris si je vous dis aujourd'hui : c'est un homme du vieux temps qui vient vous parler. Vous êtes bien heureux, vous Messieurs les derniers parvenus de la famille thérésienne. Vous êtes plus heureux que nous qui sommes venus trop tard. En ces derniers temps, nous avons vu disparaître, peu à peu, (et ici je ne veux blâmer personne) ce que nous avons de plus cher, ce qui était comme le seul lien, l'unique jalon qui nous rattachât au* bon vieux temps : je veux parler des vieilles traditions. Félicitez-vous, Messieurs, d'être arrivés, juste à temps, pour ne pas assister au naufrage du passé ; oui félicitez-vous de cet heureux hasard. Car si vous ne retrouvez pas ce que nous avons appris à connaître et à aimer, si vous ne vivez pas sous la même ombre qui nous a vus gran/dir, vous avez du moins l'incomparable fortune de voir s'élever au milieu de vous, avec l'esprit des temps nouveaux, vous voyez, dis-je, s'implanter, des fêtes, des réunions, des soirées, qui, si elles ne remplacent pas ce qui s'est effondré, en combleront du moins en partie le vide.

Attachez-vous, Messieurs, à ces innovations d'aujourd'hui qui* deviendront les traditions de demain. Laissez-les grandir librement au milieu de vous. Ce n'est pas que je craigne de voir leur perte ou leur disparition, car tout homme du passé que je suis, j'ai confiance que quand je parle à la jeunesse qui se

203. À propos de Paul-Émile Rochon (voir II, n. 123 et n. 188), il faudrait lire : « candidat en perspective [à la présidence] de la société Ducharme ». Il fut effectivement nommé président, alors qu'Alfred Langlois était élu vice-président et Lionel Groulx, premier conseiller (voir *Société Ducharme. Rapports...* (1892-1903) (ANQM, SST, #89B, t. 37) : 129-130mss ; I, n. 163).

204. À propos de ce discours, il écrira que certains « chez les prêtres [...] s'alarmèrent de [ses] audaces d'esprit » (*Mes mémoires*, I : 59). Voir III, n. 212.

presse autour de moi*, de traditions et d'avenir, je parle une langue qui ne vieillira pas dans la belle maison de Ste-Thérèse.

Vous le savez, Messieurs, quand on veut consacrer un souvenir qui nous est particulièrement cher au cœur, il est/ une
 5 habitude aussi poétique que sûre, qui est de confier aux pages
 d'un vieux bouquin une fleur qui perpétuera la réminiscence,
 puisque la mémoire est chose si éphémère. Eh ! bien, Mes-
 sieurs, ces fêtes à l'île Ducharme, ces réunions où circule la
 plus grande camaraderie, où l'autorité semble se départir de
 10 ses airs graves et révérencieux, oui, mes chers amis, ces fêtes
 empreintes de la plus douce fraternité, ce sont des fleurs que
 vous glissez dès aujourd'hui dans les pages de votre vie²⁰⁵.

Et pour terminer, puisqu'un poète Canadien, l'immortel* Crémazie, a chanté :

15 Quand sur le tombeau de nos pères,
 La brise du soir en passant,
 De leurs vertus calmes et fières,
 Cueille le parfum odorant,
 Elle répand comme un dictame,
 20 Les souvenirs du temps ancien/
 Et chante, elle aussi dans notre âme :
 Qu'il fait bon d'être Canadien²⁰⁶ !

147

Pourquoi, Messieurs, ne chanterions-nous pas, nous thérésiens ?

25 Quand sur la belle île Ducharme*,
 La brise du jour en passant,
 De ce lieu qu'habite le charme,
 Cueille le parfum odorant,
 Elle répand, comme un dictame,
 30 Les souvenirs du temps ancien,
 Et chante elle aussi dans notre âme
 « Qu'il fait bon d'être Thérésien²⁰⁷ ! [»]*

Je dis, et l'écho répéta : qu'il fait [bon]* d'être Thérésien, répercutant aussi (ce que j'ajoute pour satisfaire mon amour-propre) quelques applaudissements des auditeurs, ... et puis*
 35 ... plus rien.

205. Voir texte du 9 septembre 1897.

206. Voir II, n. 132.

207. Cette strophe qu'on retrouve dans le texte du 10 juin 1897 comporte quelques variantes.

1897-09-24a

24 **Sept.** — Avant de te fermer²⁰⁸, ô mon meilleur ami, je veux consacrer cette dernière page qui me reste de toi, à te parler du plus intime de mon âme. Tu vas te fermer, tu pars* pour ainsi/ dire comme partent, et se ferment les beautés de la belle saison. Mais non tu ne partiras point. Le dépôt que je t'ai confié, tu vas le garder précieusement, et si un jour une main indulgente feuilletait ces pages, tu lui diras ce qu'ont été mes dix-neuf ans ; quelles illusions ont nourri ma jeunesse, quels sentiments m'animaient au début de la vie. Tu lui* diras que je ne voulais n'être qu'à Dieu et à mon pays ; que* jeune encore je leur ai voué ma vie, et que j'aurais voulu que mon dernier soupir leur fut encore utile, que le dernier battement de mon cœur battit pour ces deux grands amours.

Mes rêves d'avenir, tu les lui* feras voir. Dis-lui bien que mon cœur n'ambitionna jamais les pompes ni les attractions du monde, mais les luttés, mais les fortes consolations qui croissent chaque côté du chemin de la droiture et de l'honneur. Dis-lui que*, quand à cet âge, j'envisageais l'avenir, j'aimais à me* voir, non comme un triomphateur porté sur les masses populaires, mais/ comme le défenseur acharné des grandes causes qui intéressent la patrie et la religion, mais comme le martyr* de la probité, de l'honneur du droit insultés.

Mais va retrouver ton frère aîné. Va te joindre à lui et former comme le deuxième anneau de la chaîne de ma vie. Unissez-vous de manière à ne* laisser échapper désormais qu'[un]* même parfum pour mon cœur désireux de revoir parfois le temps écoulé. J'irai vous voir souvent. Vous êtes mes meilleurs amis. Hélas ! oui, dans ce pauvre monde où se traîne mon existence, je n'ai qu'une feuille de papier à qui j'ose dévoiler les secrets de mon âme. Je suis dévoré du besoin d'aimer. Mais on ne connaît pas la véritable amitié et jamais âme ne fut, plus que la mienne privée de ce bien. On n'a pas su deviner toute la sincérité de mes affections. Quand j'ai demandé des amis, je n'ai trouvé que des compagnons.

Mais adieu, mon confident. Hélas faut*-il que si jeune on commence à dire : adieu ! Mon ami, adieu²⁰⁹ !/

208. Groulx a repris ce texte plus loin (17 mai 1902). Voir Notex.

209. Voir I, n. 419.

1897-09-24b

24 Sept. —

150

Les sites de mon village*

5 Qui l'a vu mon clocher à la flèche rouillée²¹⁰,
 Dressant sa tête fière aux bords de l'Outaouais.
 Et qui, quand l'ombre au soir s'allonge en la vallée,
 Bien au loin sur les eaux, va mirer ses reflets.

10 Qui l'a vue sur son lit, la reine des rivières,
 Dormant sous le ciel bleu drapée en sa splendeur.
 Qui l'a vue soulevant ses vagues altières,
 Mugissant aussi fort qu'une mer en fureur ?

15 Et ces monts de granit, ces géants d'un autre âge,
 Qui, jusqu'au fond des cieux, dressent leurs fronts
 pensifs,
 Ne semblent-ils rêver toujours au paysage
 Qu'ils contemplent tous deux des cimes de leurs ifs ?

20 C'est ainsi que, lassé de suivre les chimères,
 Ou bien voyant au soir, mes voiles au repos,
 J'arrachais ma pauvre âme aux rêves éphémères
 Et les lieux à mon luth donnaient d'autres échos.

(extrait d'une poésie intitulée :]*
 Où* sont les vacances²¹¹ ?)

210. Voir II, n. 103.

211. Voir texte du 3 septembre 1897 et Notex.

III

1897-1899



26 septembre (1897) Mon troisième cahier! L'œuvre et la com-
mence, le cœur bien indifférent et pourtant,
sans seul, ô mon Dieu, savez tout ce que ces
pages porteront dans un an de tristesse, de enfi-
dence, de joie, et hélios! Le cœur de l'œuvre
et de délire peut être! Tout de choses s'enchaî-
nent dans une seule année et la vie se forme
d'années si différents. Il semblerait que
journal, à dix-huit ans, ne devrait receler
que les illusions les plus disparates, les rêves
les plus exaltés, et de ses confidences intimes
on perçoit l'ingénuité du cœur et la tendresse
et la générosité des sentiments. Mais non. Si tel
est un âge antérieur de quel souffle
qui n'est pas toujours celui du bonheur, c'est
bien à cet âge où nous tenons encore d'une main
l'adolescence, et de l'autre, la virilité. C'est
l'âge où l'avenir donne ses premières pressures,
où le cœur sent pour la première fois qu'il
est vide, vide sans pouvoir se remplir. La
main attachée à la jeunesse d'un idéal que

i Tout homme a deux pays, le sien*, et puis la France¹.
(Bernier) /

ii Vouloir c'est pouvoir² —

*Forsan et hæc olim meminisse juvabit*³

Le souvenir est
un arbre où fleurit
l'espoir⁴. 5

Ls. Veuillot

L.-A. Groulx

Philosophie 10
I^{re} année

-
1. Élie-J. Auclair commence par cette citation, sa conférence « La jeunesse catholique à Reims ». Voir texte du 25 novembre 1896 et II, n. 13.
 2. Devise qu'Eugénie de Guérin attribue à Joseph Jacotot (1770-1840) et qu'elle cite dans *Journal...* : 217, 262 ; *Lettres...* : 16. Groulx a consigné cette devise à la page de titre de son *Cahier de notes...*, II. Joseph Jacotot a acquis son renom dans le domaine de l'éducation en promouvant une méthode nouvelle d'enseignement universel. D'autres de ses axiomes ont connu la célébrité comme « Toutes les intelligences sont égales », « Tout est dans tout » et « On peut enseigner ce qu'on ignore ».
 3. Voir II, n. 2.
 4. Voir I, n. 411.

III VOL. *

«*Spes in semine*⁵ » «*Fac et spera*⁶ »
 «*Paulo majora canamus*⁷ »/

1897-09-26

5 **26 Septembre 1897*** Mon troisième 1
 cahier ! je l'ouvre et le commence, le cœur bien indifférent ; et
 pourtant, vous seul, ô mon Dieu, savez tout ce que ces pages
 porteront, dans un an, de tristesses, de confidences, de joies et
 hélas ! je le crains, de pleurs et de deuils peut-être. Tant de
 10 choses s'enchaînent dans une seule année et la vie se forme
 d'anneaux si différents. Il semblerait qu'un journal, à dix-huit
 ans, ne devrait receler que les illusions les plus divagantes, les
 rêves les plus exaltés, et de ces confidences intimes où percent
 l'ingénuité du cœur et la tendresse, la générosité des senti-
 15 ments. Mais non. S'il est un âge ^Γau-dessus duquel passe un
 souffle qui n'est pas toujours celui du bonheur, c'est bien à cet
 âge où nous tenons encore d'une main l'adolescence, et de
 l'autre, la virilité⁸. C'est l'âge où l'avenir donne ses premières
 frayeurs, où le cœur sent pour la première fois qu'il est vide,
 20 vide sans pouvoir se remplir. L'âme attachée à la poursuite
 d'un idéal qui/ fuit devant elle, mesure déjà toute l'âpreté des 2
 luttes pour le bien, et pour le beau. En un mot c'est l'âge où
 l'homme connaît mieux l'art d'être malheureux⁹. Mais je viens
 à toi, ô mon confident*, comme je vais à mon meilleur ami. Ja-
 25 mais âme plus que la mienne ne sentit* le besoin de s'appuyer
 sur quelqu'un, et ne* fut plus trompée dans ses espérances. Je
^Γdéverserai ici le trop-plein de mes joies comme de mes tristesses.
 Oh ! oui soyons sans secrets, soyons* amis.

1897-10-22

30 **22 Octobre** Je te reviens, ô mon ami,
 après une longue absence ; je te reviens pour m'appuyer sur

5. *Espoir en la semence*. Cf. Saint Paul, I Corinthiens, XV, 42-44. Groulx a consigné cette devise à la page de titre de son *Cahier de notes...*, II, var.

6. Voir II, n. 1.

7. Voir II, n. 5.

8. Groulx reprendra cette image dans les textes des 6 novembre 1897 et 16 juin 1900.

9. Voir A.-B. Routhier, « Aux collégiens », dans *les Annales...*, VI, 7 (mars 1892) : 193, v. 7-8.

toi, j'ai le cœur brisé. Elles n'étaient pas menteuses mes prévisions. Quand je t'ai ouvert pour la première fois, je disais : vous seul, ô mon Dieu, savez ce que ces pages porteront dans un an de confidences, de joies, de tristesses, et je le crains, de pleurs et de deuils, peut-être, et Dieu a fait que ta première page fut réservée pour les larmes/ d'un frère en deuil¹⁰. Que c'est triste la mort ! que c'est triste en automne ! Il n'y a pas que les plantes qui s'affaissent sur le sol ; les hommes aussi sont fauchés et la poussière des ossements humains va se mêler aux débris de la nature. Toutes les familles ont des deuils ; toutes pleurent un père, une mère, un frère, une sœur. Partout l'on voit de ces afflictions douloureuses, de ces peines profondes qui ne s'effacent pas avec le temps mais qui vont toujours creusant comme le lit de la mer ; de ces peines qu'on évoque pour pleurer et dont on parle tout bas, le soir au foyer. On appelle cela : la mémoire des absents. La terre dévore la dépouille de nos défunts ; mais nos cœurs ne sont pas une terre qui ronge leur mémoire. La tombe de marbre marque la fosse, l'endroit où la terre ouvre ses entrailles pour recevoir le cercueil ; le souvenir marque au cœur l'endroit où il s'est ouvert pour saigner et recevoir à jamais une image chérie. Le cœur est un véritable cimetière qui se hérissé* pendant la vie de ces tombes de douleur.

Bientôt au cimetière du village natal, / il y aura trois tombes où nos douleurs iront s'agenouiller. La tombe de mon père à moi que je n'ai jamais connu et qui pourtant au cimetière me coûte des pleurs ; la tombe de deux de mes jeunes sœurs, et d'un de mes frères, tous trois enlevés à un âge où j'apprenais à les connaître et à les aimer ; et enfin une fosse fraîchement fermée, qui n'a pas encore reçu sa croix. C'est là qu'avant-hier¹¹ * on l'a descendu* le petit cercueil. Nous étions là penchés sur le bord attendant que la terre eut fait disparaître

10. Groulx pleure ici sa demi-sœur Imelda (1887-1897). Dans *Mes mémoires*, il affirme qu'elle est « décédée à l'âge de treize ans, assez subitement, à la suite d'une infection généralisée provoquée par un vaccin » (I : 28). Cette mort, survenue le 17 octobre, est en effet assez subite, puisque dans une lettre à ses parents datée du 2 octobre, Groulx ne s'enquerrait nullement de la santé de sa sœur. Dans sa première lettre qui nous soit parvenue (28 novembre 1897 : 1-2mss), la mère de Groulx lui écrit qu'il lui semble « que la maladie ne débarquera pas cette [année] de la maison un reviens et l'autre retombe aussi vite », que depuis deux mois, elle n'a pas passé « une seule bonne nuit ». Six des huit enfants qui restent à la maison ont été ou sont malades, dont Paul qui a été vacciné et aussi, semble-t-il, Charles-Auguste. Voir texte du 14 février 1898 et Notex. Voir aussi II, n. 24.

11. Donc le mercredi 20 octobre. Par contre, plus loin, Groulx parle du mardi 19 octobre, comme étant le jour de l'enterrement, ce qui fut le cas selon les re-

le dernier vestige de la dépouille* et nous nous disions dans le secret de notre âme : ô petite sœur, comme tu vas avoir froid là ! Et nous resserrions nos rangs sentant qu'un vide s'était fait et que quelqu'un manquait à l'appel.

- 5 Imelda, c'était le nom de l'absente, n'avait que neuf ans¹².
 D'une complexion frêle et délicate, elle laissait croire avec raison que le faite de la vie serait pour elle une dizaine d'années. La maladie n'avait pas respecté son berceau, et aux premiers jours de sa vie, on avait craint de ne pas/ la voir grandir. Dieu 5
 10 ne nous l'a laissée que pour nous rendre sa perte plus cruelle. Qu'il en soit béni ! Elle avait grandi, mais la terre semblait pour elle un exil, une terre* marâtre ; le ciel est la vraie patrie de ces jeunes âmes. Elle ne s'était point* remise des secousses données à sa santé aux jours du berceau. Il semblait qu'elle
 15 dut s'affaïsser d'un jour à l'autre, qu'un rien retenait son âme prête à s'envoler. Cet état* maladif ne lui ôtait rien* toutefois de sa gaieté ; elle vivait de la vie des anges, ayant sur les traits cet* air de bonté et cette expression* de douceur qu'on ne
 1 trouve plus sur bien des fronts de quinze ans. D'une nature
 20 précoce, elle était plus* sérieuse que toutes les compagnes de son âge. Aussi c'est elle qui présidait aux amusements ; on la voulait comme maîtresse¹³ et fallait voir avec quel sérieux elle se prêtait à leurs désirs. C'était une âme aimante, nouant déjà
 25 de ces amitiés qu'on ne trouve pas à notre âge, et dont la première qualité était une constance que rien ne pouvait ébranler. Je m'en souviens encore, quand au mois de juin je retournais au village/ natal, elle accourait à ma rencontre d'aussi loin 6
 qu'elle pouvait m'apercevoir* ; elle voulait être la première à vous sauter au cou, à vous raconter ce qui s'était passé depuis
 30 le départ, et puis à donner* au plus tôt les nouvelles les plus fraîches. Au couvent*, c'était l'enfant chérie des Sœurs¹⁴ ; on

gistes de la paroisse de Vaudreuil. Il n'est pas impossible d'autre part qu'il fasse erreur sur la date à laquelle il écrit son texte, ce qui lui est déjà arrivé, et qu'il écrive le 21 plutôt que le 22.

12. Elle avait eu 10 ans le 3 juin.
 13. Elle semble avoir succédé au Lionel des plus jeunes années : « que d'heures de congé ou de vacances passées à jouer à l'école. Auprès de mes petits frères et de mes petites sœurs, je m'instituais naturellement le maître, étant le plus âgé et reconnu pour le plus savant. Le maître était sévère. Gare à l'indiscipline, aux violations du silence ! Mes anciens élèves rapportent que je distribuais généreusement réprimandes et punitions. Je faisais, avec une joyeuse présomption, l'expérience de ma très jeune autorité. » (*Mes mémoires*, I : 25-26)
 14. Il s'agit des Sœurs de Sainte-Anne, communauté fondée en 1850 avec l'autorisation de M^{gr} Joseph-Ignace Bourget, par Esther Blondin (1809-1890), pre-

l'aimait pour ses bonnes qualités, et pour ses talents. Nature excessivement développée, relativement à ses neuf ans, elle en était arrivée, toute jeune encore, à se voir rangée* parmi des compagnes qui eussent pu lui servir de marraine*.

Mais tu nous ^{as} quittés, petite sœur. D'en haut, d'où tu 5
peux nous voir, regarde, en la famille là-bas, on ne prononce plus ton nom sans provoquer chaque fois une effusion de larmes. Nous t'aimions beaucoup, mais Dieu t'aimait plus que nous.

Lundi dernier, j'étais mandé en toute hâte chez moi. J'eus 10
un serrement de cœur, une étreinte poignante comme à l'approche d'un malheur cruel. Incontinent je pensai à quelque
7 mort soudaine et je craignais que ce fut la* petite ^{l'}Imelda, / non que j'eus préféré que la mort eut frappé un autre membre de
ma famille. Oh ! non, ils me* sont tous chers les miens et je 15
sens que leur départ me serait également douloureux. La mort ne met pas de degrés dans les douleurs qu'elle apporte aux membres d'une même famille. Mes appréhensions étaient fondées. A mi-chemin on me donnait le triste renseignement. Chez moi, aussitôt* arrivé, j'ai vu la mousseline blanche qui
20 flottait à la porte et là, dans un coin de la salle, celle que j'avais vue il y avait à peine 1 ½ mois, je l'ai revue sur une couche funéraire, et dans ces apprêts dont on aime à parer la dépouille de nos morts. Sa figure à peine amaigrie était pâle ; mais un
sourire marqué laissait voir ce qu'avaient* dû être les joies de 25
l'âme en s'envolant d'ici-bas. Ses mains qu'on avait jointes sur sa poitrine ^{l'}étreignaient* un petit crucifix. A sa tête on avait* appendu au mur une couronne de buis avec une croix de blanches ^{l'}marguerites attachée au rideau de la ^{l'}fenêtre. Deux cierges avec un crucifix sur une petite table ^{l'}complétaient l'ameu-
30 blement de la chambre / funèbre¹⁵. C'est là que j'ai pleuré* longtemps et que j'ai senti jusqu'au plus profond de mon âme

mière supérieure sous le nom de Mère Marie-Anne, pour l'éducation des enfants pauvres. La mère de Groulx a fréquenté le couvent des Sœurs de Sainte-Anne, probablement de 1857 à 1862 ou 1863, et a connu la fondatrice et ses premières compagnes (voir « Ma mère », *l'Action nationale*, LVII, 10 (juin 1968) : 876-879 ; *Mes mémoires*, I : 17 ; IV : 93-94 ; « Notes sur la famille Groulx (Recueillies de la bouche de ma mère. Novembre 1933) », manuscrit dactylographié : 2 et 5mss). Toutes les demi-sœurs de Groulx étudieront également chez les Sœurs de Sainte-Anne. En 1887, débute la construction du couvent actuel, dont la chapelle est bénie en 1888 (voir A. Jeannotte, *L'audreuil...* : 24, 28, 34, 37-42 ; Élie-J. Auclair, *Histoire des Sœurs de Sainte-Anne. Les premiers cinquante ans (1850-1900)* (Montréal, Imprimerie des Frères des Écoles chrétiennes, 1922) : 1-49).

15. Sur les rituels agoniques et funéraires au XIX^e siècle, voir Madeleine Doyon-Ferland, « Rites de la mort dans la Beauce », *Journal of American Folklore*, 67,

ce qu'il y a de triste de voir le cadavre d'un des siens sans avoir pu se trouver à leurs derniers moments.

Le lendemain, mardi, ce fut l'enterrement, au milieu du concours des parents, des amis, et des élèves du couvent. C'est bien fini* à la tombe. L'on ne se revit plus ici dans ce monde. On est à jamais séparé. Imelda pense à moi, si tu veux plus qu'aux autres. Moi je n'ai pas même la consolation d'aller m'agenouiller* près de ta dernière demeure — *Recordare mei*¹⁶.

1897-10-26

10 **26 Octobre** Que c'est beau, mais en même temps ennuyeux la philosophie¹⁷ !

1897-11-05

5 Novembre — Pauvre vie humaine !
 Ce n'est qu'un désenchantement d'un bout à l'autre. Je voudrais pouvoir la secouer, la rejeter. Et pourtant non : je sens* quand je mets la main sur mon cœur qu'il y a là quelque chose qui sent le besoin de se dévouer, de se sacrifier ; quelque chose qui voudrait faire/ le bien que je n'ai pas fait jusqu'ici et réparer une partie du mal que j'ai fait. Mais cela n'empêche pas de dire : pauvre vie humaine ! Cette misérable vie, on nous en revêt au jour de la naissance, comme d'un manteau lourd* à porter, et dont la mort seule nous dépouille pour nous faire endosser les livrées de l'immortalité. J'ai vu près de moi, j'ai coudoyé des existences heureuses et je me suis demandé souvent le secret de leur bonheur. Il m'eut fallu si peu de chose à moi aussi pour être heureux : si l'on m'avait donné un peu d'amitié¹⁸. Les affections de la terre, il ne faut pas s'y attacher, je le sens plus que jamais ; et pourquoi le cœur n'a-t-il pas à lui une raison qui le fasse s'abstenir d'aimer ? Mais non, plus il a de désenchantements, et plus il voudrait en avoir : il est fait

264 (April-June 1954) : 137-146 ; E.-Z. Massicotte, « Les cérémonies de la mort au temps passé », *Bulletin des recherches historiques*, 30, 5 (mai 1924) : 153-155 ; Pierre-Georges Roy, « Quand la mort passait » et « Croyances populaires sur la mort », dans l'article « Nos coutumes et traditions françaises », *les Cahiers des Dix*, 4 (1939) : 91-93.

16. *Souviens-toi de moi*. Adaptation d'une formule liturgique courante à cette époque.

17. Voir II, n. 186.

18. Sur l'amitié, voir I, n. 206.

pour pleurer plus que pour jouir. Depuis que je sais aimer, il m'a été donné de connaître un seul, un seul véritable ami ; encore la distance me l'a-t-elle ôtée au moment où il me semblait que nous devions vivre inséparables¹⁹. Et depuis la séparation, 5
 10 qui pourra dire combien s'est fané ce que nous/ appelions : **notre fidélité** ? Dans le cours de ma jeunesse j'ai vu se presser près de moi de belles âmes que j'aurais aimées ; on semblait fait pour s'unir, mais d'autres y avaient conquis leur place avant moi et je n'y ai* pas trouvé de coin pour m'abriter. D'autres fois, vous en verrez qui viennent à vous parce qu'un autre 10
 les a rejetés ; ils vous prennent par intérim et à la première occasion c'est la désertion... et une plaie de plus au fond de l'âme... Pauvre vie humaine ! Maintenant je resterai seul avec mon chagrin. Assez d'épreuves et de déceptions ! Oh ! que vous êtes heureux vous dont l'existence unie étroitement, 15
 s'écoule comme les eaux d'un même fleuve ! Non, je n'en veux pas à votre bonheur. Puissiez-vous ne pas connaître des jours plus mauvais, et s'il est si difficile de s'unir en ce monde de misères puisse du moins le souffle du malheur ne jamais désunir ceux qui se sont unis ! Si les amitiés de la terre ne sont pas faites pour moi, il me restera* toujours le Grand Ami* qui ne meurt pas²⁰ ! Celui qui ne trahit jamais mais qui panse les âmes brisées./ 20

1897-11-06

11 **6 Novembre** — Pauvre Emery* ! il 25
 avait lui aussi une âme bien malade. Je l'ai vu pleurer souvent non pas des larmes de sensiblerie, mais des larmes de cœur. Nature excessivement sensible, un souffle, un rien l'affectait ; il était comme ces nappes d'eau au fond d'un vallon et que la moindre haleine fait se rider. La mélancolie, c'était là sa 30
 grande ennemie*, celle qu'il combattait corps à corps ; mais le plus souvent on sait qui finit par l'emporter dans ces sortes de luttes. Si l'âme ne ploie point, elle en revient toute saignante, tout épuisée. Moi, comme lui, je l'ai senti, je le sens aujourd'hui. Ah ! l'on se fie sur l'apparence extérieure, sur une 35
 figure souriante, pour dire qu'une âme vit en paix. Et pourtant s'il était donné à l'œil humain de plonger jusqu'au plus intime des cœurs, de mettre l'oreille sur les poitrines humaines pour y écouter le bruit qu'y* fait la tempête !... Il y aurait peut-être

19. Il s'agit de Alfred Émery. Voir II, n. 182.

20. Voir II, n. 75.

- plus de consolateurs et moins d'inconsolables. Il y aurait dans le monde plus d'amitiés. On ne verrait pas de ces liaisons froides, sans intimité et sans/ confiance et qui ne sont après tout qu'une fleur sans parfum²¹. Alfred Emery fut un de mes meilleurs amis ; avec lui je n'avais point de secrets, je lui étais ouvert comme un livre où il pouvait lire autant qu'il le voulait. Il vient de se rappeler à mon souvenir en m'envoyant une feuille qu'il a détachée aux érables de Sandwich, où il termine ses études actuellement²² .*
- 10 Il y joignait un bout de papier avec ce souhait : « *Dicant vobis multum*²³ . » Ces envois font plaisir sans doute, mais, que ne peut-on vivre avec* les amis, d'une autre vie que de la vie des lettres et des souvenirs ! On a beau vanter les services des lettres, cela n'empêche pas le papier d'être un grand muet./
- 15 Avant-hier, c'était la Saint-Charles²⁴. La fête fut la même, comme de coutume, si ce n'est qu'il n'y eut pas grande solennité. On a fêté, banqueté, veillé, pour suivre la tradition, en ayant soin de faire les choses* le plus simplement du monde, comme des gens pris au dépourvu et qui guettent quelque grande fête assez prochaine. La salle académique, non plus que la chapelle n'étant* terminées, on a conservé les huitres, comme l'on dit, pour le jour de l'inauguration²⁵. En attendant on s'est contenté de faire beaucoup* de pathos, assez de musique et un peu de chant, le tout assaisonné d'une couple de déclamations. Voilà pour le programme²⁶ ; c'est d'une richesse et d'une variété assez maigres comme l'on peut voir. Ce qui n'a

21. Remaniement d'une citation de Laure Conan (*Angéline de Montbrun* (Québec, J.-A. Langlais, 1886) : 108-109), consignée dans son *Cahier de notes...*, 1 : 89ms. : « L'amitié sans confiance, c'est une fleur sans parfum. »
22. Groulx a collé ici sur la page de son *Journal* cette petite feuille d'érable verte (voir Notex). Le « bout de papier » dont il parle n'a pas été retrouvé parmi les lettres de Alfred Émery. Groulx l'aurait-il remis à Alfred Langlois avec une feuille qui lui aurait aussi été destinée ? Car, l'année suivante, A. Langlois écrira à Groulx : « L'ami Emery m'a écrit [...] Tendre comme toujours il s'épanchait fraternellement et m'envoyait une fleur que je regrette de ne pouvoir partager avec toi comme nous nous partagions l'année dernière les feuilles d'érable » (lettre du 20 novembre 1898 : 5ms.).
23. *Puissent-elles vous dire beaucoup de choses.*
24. Voir I, n. 398.
25. Au sujet de l'inauguration de la salle académique, voir texte du 15 juin 1898. Pour les fêtes de la bénédiction de la chapelle, voir texte du 20 novembre 1898.
26. Voir [*Programmes des séances*] (ANQM, SST, #92). Outre les cinq discours des représentants de l'Académie Saint-Charles, dont celui de Groulx, le programme comportait en effet huit exécutions musicales (fanfare, orchestre, chœur, solistes) et deux déclamations.

pas empêché les félicitations traditionnelles de pleuvoir sur la tête de ceux qui ont fait les* frais du jour. A ceux qui ont fourni le pathos, on a dit* qu'ils avaient admirablement bien parlé, qu'ils s'étaient surpassés ; aux musiciens, qu'ils étaient surprenants ; aux déclamateurs, que c'était on ne peut mieux. 5

- 14 L'usage, voyez-vous ! L'on se croirait/ fort impoli en y dérogeant et à quoi servirait l'encens s'il n'était fait pour ces bonnes gens qui ne se sentent pas le courage de parler franchement ? Plusieurs nouveaux Académiciens²⁷ sont venus remplir les sièges laissés vacants par le départ des aînés. De sorte qu'il y eut discours des récipiendaires et réponses aux récipiendaires. A moi m'incombait l'honneur de souhaiter la bienvenue aux rhétoriciens. Voici mon pathos. 10

Messieurs les Rhétoriciens²⁸

- Vous êtes heureux de venir vous asseoir à l'Académie. Je me réjouis avec vous de ce que vos succès et vos talents vous ont conquis ces sièges alors que vous vous acheminez sous le beau ciel de la rhétorique. La Rhétorique ! C'est le beau temps où l'on tient d'une main à l'adolescence, et, de l'autre, à la virilité²⁹ ; où le cœur commence à battre à la moindre secousse noble ou généreuse de l'âme. La rhétorique ! ah ! les souvenirs 20
- 15 n'en sont pas très distants dans mon passé et je/ me les rappelle avec une émotion dont je ne suis pas assez le maître. Oui, je m'en souviens :

« Que les cieux étaient bleus, et le nuage, blanc³⁰ ! 25
 Le bonheur ! je croyais voler à sa conquête
 Et fier, je regardais ma voile se gonflant,
 Comme si pour les nefs n'était* plus de tempête.
 Oh ! Vous nous enflammiez, ardeurs de rhétorique.
 Et souvent, nous chantions des airs de chalumeau, 30
 Nos âmes frissonnaient au souffle poétique,
 Comme frissonne au vent la couleur du drapeau.
 J'avais l'âge heureux où l'âme s'idéalise.
 La vie en moi n'était qu'à l'aube du printemps,

27. Voir I, n. 52.

28. Nous possédons deux autres versions complètes de ce texte et deux versions partielles. Voir Notex.

29. Voir III, n. 8.

30. Extrait du poème « Où sont les vacances ? ». Voir texte du 3 septembre 1897 et Notex.

Et, la main sur mon cœur, je disais à la brise :
 Oh ! s'il battait toujours comme il bat à vingt ans !¹ »

Vous, mes jeunes amis, vous êtes encore à cet âge où l'homme cueille la deuxième fleur de sa vie. Et ce nous est une réjouissance puisque vous allez la cueillir cette fleur, étant de l'Académie, et que nous nous ressentirons de cette heureuse coïncidence. Vous serez les cadets parmi nous ; vous le serez par les années, vous le serez surtout/ par la jeunesse du cœur et par la fraîcheur de l'âme. C'est pourquoi l'Académie ouvre ses portes plus larges à vous les plus jeunes. Elle s'estimera heureuse d'avoir pu recueillir les prémices de votre plume et de votre parole. En retour de ce que vous lui donnerez, l'Académie travaillera à faire de vous des hommes. Et parmi de nombreux avantages, il y a le caractère qu'elle vous trempera par sa direction morale.

Messieurs, vous êtes catholiques, vous êtes* français ; c'est-à-dire : lutteurs et chevaliers. Comme tous vos aînés dont la glorieuse phalange est aujourd'hui devant vous, un jour, vous irez vous aligner comme soldats* aux frontières de la société. Soldat, il faut l'être, il faut l'être à notre âge.

Quand, il y a quelque* cent ans, la Nouvelle-France en danger ordonnait une levée générale de boucliers, quand grondait*/ le canon de Ste-Foye³¹, la jeunesse canadienne affluait sous les drapeaux. La jeunesse ! c'est l'âge du dévouement, la pépinière des héros. Et la recrue qui tient pour la première fois dans sa main frémissante la hampe de son blason ; que ce blason fasse flotter pour la première fois les couleurs de la patrie, ou qu'il soit tout noirci de la fumée des batailles, le jeune soldat l'agite fièrement, et le cri de son cœur que gonfle* l'amour, c'est la salutation de l'héroïsme : *Patria, te morituri salutant*³², oh ma patrie, ceux qui vont mourir³³, te saluent !

31. Allusion à la bataille survenue entre l'armée française, renforcée de miliciens canadiens, sous le commandement du duc de Lévis, et l'armée anglaise, commandée par le général James Murray, le 28 avril 1760. Malgré sa victoire, Lévis dut battre en retraite vers Montréal, en mai, suite à l'arrivée de renforts britanniques à Québec (voir Guy Frégault, *la Guerre de la Conquête*, Montréal, Fides, 1955 : chap. IX) ; voir III, n. 125. — À la séance du 25 novembre 1897 de la Société Ducharme (voir I, n. 163), un débat aura lieu sur la motion suivante : « Nous supposant dans un conseil de guerre, tenu à Montréal, le 8 septembre 1760 [...] nous devons rejeter l'acte de capitulation présenté par le général Amherst. » La motion est défaite par dix voix de minorité (voir *Société Ducharme. Rapports...* (1892-1903) (ANQM, SST, #89B, t. 37) : 140ms.).

32. Voir II, n. 195.

33. Lors de la séance du 10 février 1898 de la Société Ducharme, Groulx secondera puis parlera en faveur de la motion proposée par Gustave-Donat La-

Pour nous aussi, écoliers des derniers jours, l'heure d'autres combats va bientôt sonner. Entendez-vous l'appel de Dieu ! L'avenir, l'avenir est là qui s'ouvre ; l'avenir qui fait chanter l'espoir au fond des âmes de vingt ans : le voici ! c'est lui le champ de bataille. Et nous recrues de la milice de Dieu, le

18 « céderions-nous en ardeur/ et en fierté à la milice de la* patrie ? Nous, fils des Croisés³⁴, « qui aimons la liberté plus que tout au monde et la religion catholique plus que la liberté³⁵ », nous, qu'on enrôle pour la défense de la plus sainte et la plus glorieuse des causes, n'aurions-nous pas un cri pour saluer notre étendard ? Il est une devise qui rayonne, à travers l'histoire chevaleresque, comme un rayon de gloire, ou plutôt, comme le reflet d'une épée. Cette devise, un de nos jeunes cousins d'outre-mer, Monsieur Raymbaud de l'Université de Lille, la jetai tout récemment encore à la jeunesse catholique de France. Leur devise, elle sera aussi la nôtre ; nous unissons nos voix aux leurs, et des deux bords de l'Océan, il y aura des voix françaises qui répéteront : Dieu le veut ! Dieu le veut³⁶ !

19 Mais pour être soldat, il faut du caractère. O jeunesse de mon pays, espoir de l'Eglise et du/ Canada[!] souviens-toi que la grandeur de l'homme gît dans la grandeur du caractère et qu'un grand caractère suppose une volonté ferme mise au service de vrais principes et de saintes convictions.

Notre siècle, Messieurs, tous les observateurs judicieux s'accordent à le proclamer, et on vous l'a dit cent fois, est un

lande, à savoir que « la mort du soldat est plus glorieuse que celle de l'aumônier ». La motion est défaite par dix voix de minorité (*Société Ducharme. Rapports...* (1892-1903) (ANQM, SST, #89B, t. 37) : 150-151mss).

34. Cette expression, utilisée en Chambre par Montalembert, est relevée par J.-M. Villefranche (*Dix Grands...* : 124) qui ajoute ce commentaire : « Ce mot de fils des croisés devint un mot de ralliement. » L'abbé Léon Bouthors, dans son étude sur Montalembert que Groulx vient d'acquérir (signature de propriété et daté du « 12 sept. 1897 ») et qu'il nous dit avoir lu (*Mes mémoires*, I : 64), écrit à ce sujet : « cette parole devenue le mot d'ordre de l'armée catholique » (p. 7). Ernest Lauzon la cite également dans un texte paru dans *les Annales...*, VII, 6 (février 1893) : 192. Dans *Mes mémoires*, I : 70, Groulx écrira : « Charles de Montalembert, le fils des croisés. »
35. Réplique attribuée à des seigneurs polonais s'adressant à Catherine II de Russie et consignée par Groulx dans son *Cahier de notes...*, II : 1ms.
36. Groulx reprendra ce slogan dans la préface d'*Une croisade...*, première éd. : xvii. Ce même slogan se retrouve dans *la Revanche de Jeanne d'Arc* (Acte III, « Chœur de Jeanne d'Arc ») du P.V. Delaporte (voir I, n. 174).

siècle de décadence et de démoralisation. Voici, par exemple, le coup de cravache que Donoso Cortès³⁷ appliquait à la face de l'humanité : « C'est un aveu pénible, qui après cinquante ans, retentit encore sur le monde avec toute la force d'un anathème. « Nous périssons tous », s'écriait le grand homme espagnol, « nous périssons faute d'un homme qui ose dépasser le niveau du vulgaire³⁸. »

Nous ne saurions nous incliner jusque dans la poussière devant cet amer pessimisme. Non, Dieu merci, s'ils sont rares, il y a encore des caractères : celui-là qui jetait le cri d'alarme, Donoso Cortès a suffisamment prouvé par l'exemple de sa noble vie, que le niveau du vulgaire pouvait de nos jours même être infiniment dépassé./

Il ne faut pas mépriser le temps où nous vivons ni désert²⁰ les bonnes causes sous prétexte qu'on est seul à les défendre. Le temps, c'est Dieu qui nous le mesure ; c'est aussi son doigt qui y a marqué les termes de notre existence : il faut adorer la loi qui nous régit. D'ailleurs, écrivait un Religieux célèbre, quand on a lu l'histoire impartiale, sans parti pris, loin d'imiter le vieillard chagrin d'Horace, on n'est point tenté de dénigrer le présent au profit du passé. On comprend qu'après tout l'hu-

37. Il n'est guère étonnant que Groulx se soit intéressé à Donoso Cortès (1809-1853) qu'il a « connu à travers Veuillot » (*Mes mémoires*, I : 79) et de qui il a déjà lu une courte biographie dans *Dix Grands...* de J.-M. Villefranche. En effet, ce grand journaliste, cet homme politique et ambassadeur espagnol avait d'abord adhéré aux idées des philosophes français, notamment celles de Rousseau, d'où son anticléricalisme. Mais les révolutions sanglantes de 1834 l'amenèrent à rejeter cet héritage tout comme celui de la Révolution française, notamment en ce qui concerne le principe de la loi de la majorité. Il en vint à soutenir qu'il était impossible d'établir une forme juste de gouvernement sans l'asseoir sur de fermes principes chrétiens. La plupart des œuvres de Cortès traitent des maux croissants engendrés par la montée du socialisme et de la dictature en Europe, de la mort de la liberté, de l'oppression religieuse et politique. À son avis, l'État chrétien et le monde civilisé ne constituent qu'une même réalité, la montée du protestantisme ayant coïncidé avec la montée du totalitarisme et des gouvernements monarchiques, dont celle de la police d'État et la suppression de la liberté religieuse. L'Église catholique, un moment, condamna les œuvres de Cortès à cause de leurs lacunes sur le plan théologique ; mais Louis Veuillot les défendit et elles furent suffisamment appréciées pour être publiées éventuellement dans la *Civiltà Cattolica* après la mort de Cortès.

38. Citation relevée par J.-M. Villefranche (*Dix Grands...* : 77 et 82) et consignée par Groulx, dans un contexte plus étendu, dans son *Cahier de notes...*, I : 6ms. Groulx l'utilisera également dans *Une croisade...*, première éd. : 18 ; deuxième éd. : 34, dans *Notes sur l'histoire de littératures étrangères* : 30ms. et dans une lettre à Émile Chartier (24 juin 1902) : III-IIIAmss.

manité a toujours marché à travers le sang et la boue, et l'on se dit en déposant le livre : Mon Dieu, malgré les maux qui m'attristent, je vous rends grâce de m'avoir fait enfant de mon siècle !

C'est ce qu'écrivait un religieux, mais regardons nous-mêmes* à travers le siècle. A côté des fils ingrats, des fils de Voltaire³⁹, qui ramassent la boue du pavé pour en maculer la face auguste de l'Eglise, qui tentent/ d'arracher les clous du Golgotha, comme si le corps du Christ devait s'écrouler et s'abîmer en poudre, à côté* de ceux-là, n'avez-vous jamais contemplé avec orgueil le fier bataillon de l'Eglise ? Les nobles preux ! Quand on voit ceux du pays de France défilé dans le pays de l'histoire, on dirait la vieille race Gauloise secouant la poussière de ses dolmens pour ressusciter à la vie ; on dirait des Chevaliers du Moyen-Age, avec l'armure des vieilles panoplies, levés soudain, sur un signe de Dieu, de* dessous les cryptes des tombeaux* anciens. Non, nous ne sommes pas seuls. Nous avons d'illustres prédécesseurs. Le drapeau de l'Eglise n'est pas assez large pour couvrir tous ses combattants.

C'est pourquoi, mes jeunes amis, au lieu de dépenser vos forces à déprécier votre temps, il vaudra mieux déployer toutes les activités de vos intelligences pour imprimer à votre époque l'orientation qui lui conviendra. Les hommes vraiment grands sont ceux, a-t-on dit, qui savent/ mettre leur conviction avant le succès, combattre les injustices régnantes et dire leurs faits aux erreurs en crédit. Ce sont ces vaillants qui ont aimé les belles causes décriées, et qui se sont montrés, au besoin, pour les soutenir, amants enthousiastes de la défaite et de l'impopularité.

De tels amants sont rares, mais ils existent. Car rien n'est adorable, après Dieu, comme une vérité proscrire ou une belle cause vaincue. On dirait ces châtelaines, de jadis, injustement condamnées qui attendaient qu'un chevalier prît leur défense, et combattît, en champs clos, sous leurs* couleurs. C'est pourquoi, quand vous songez à votre avenir, aimez à vous y voir, non comme un triomphateur porté sur les masses populaires, mais comme le défenseur acharné et souvent vaincu des grandes causes qui intéressent la patrie et la Religion, mais comme le martyr de la Vérité, de l'honneur et du droit insultés. Mes

39. Voir texte du 6 septembre 1897 et II, n. 194.

jeunes amis, si c'est là le rôle que vous ambitionnez, vous serez des hommes de caractère./

Il en coûte à beaucoup de mettre plus souvent dans leurs discours et leurs écrits : Dieu et l'Eglise ; d'affirmer à la face du monde incrédule la vitalité puissante du Christianisme. Vous verrez se lever les épaules du scepticisme. On ira jusqu'à suspecter votre désintéressement et votre patriotisme. Mais vous aurez pour principes, pour* qu'on ne déserte jamais le drapeau du vrai sans subir une déchéance morale et que rien au monde n'est honorable comme la persévérance des sentiments droits et l'énergie du caractère⁴⁰. Contre les accusations qui s'élèveront contre vous, vous serez forts : vous aurez pour vous le témoignage du temps qui prouve qu'en servant bien son Dieu on sert toujours mieux son pays.

Dites-moi, le camp de l'ennemi compte-t-il des coryphées⁴¹ qui soient comparables aux nôtres ? Non, les généreuses vies ne peuvent se trouver que parmi nous parce que* seuls nous avons, nous gardons avec un soin non moins jaloux que/ celui des Vestales⁴² des temples anciens, l'étincelle sacrée qui allume au fond des cœurs le feu des grands amours.

Oui Messieurs, quand nous devrions attacher à nos pas le monde des sceptiques, ayons assez de courage, d'honneur, de fierté, de caractère pour avouer hautement que la croix du Christ est la noble bannière sous laquelle nous combattons. C'est ce qu'ont fait avant nous, les Lacordaire, les Ozanam, les Donoso Cortès, les Moreno, les Veuillot, les Berryer. Et, s'il nous était permis comme au soldat mourant du champ de bataille d'être enseveli dans l'étendard de nos luttes et de nos victoires, souhaitons que la croix soit couchée à côté de notre linceul, afin que notre poussière soit encore mêlée à ce que nous aurions aimé et servi pendant toute une vie.

Avec l'Eglise, nous défendrons aussi les vieilles traditions littéraires. Enfants du vieux catholicisme, les chefs-d'œuvre de l'art/ chrétien, ce sont là nos titres de noblesse. En être amoureux et fiers, c'est notre droit, disait Montalembert ; les défendre à outrance, notre devoir. C'est pourquoi nous demandons à répéter au nom de l'art et de la patrie, ce cri d'indignation et

40. Voir E. Lecanuët, *Berryer...* : 102. Cet emprunt est consigné par Groulx dans son *Cahier de notes...*, II : 2ms.

41. Voir II, n. 145.

42. Voir II, n. 153.

de honte qu'arrachait aux papes des grands siècles la dévastation de l'Italie : «Fuori i Barbari», dehors les Barbares⁴³ !

1897-11-09

9 Novembre

Les froides giboulées qui s'annoncent aujourd'hui, elles ouvrent la saison d'hiver avec un vent du nord-est soufflant la rafale sous un ciel de deuil. Oh ! j'aime ces temps sombres qui s'harmonisent si bien avec l'intimité de mon âme ; j'écoute le bruit de la tempête qui souffle au dehors, j'écoute celle qui mugit au dedans de moi-même, et cela me rend mon chagrin plus facile à porter. Soufflez froids autans, emportez les grâces de la nature, vous ne prendrez pas la joie de mon cœur : d'autres autans avant vous sont passés là et n'ont rien laissé que vous puissiez flétrir. Quand en aurais-je fini avec cette vie de collègue ? Je me sens seul, profon/dément seul au milieu de tout ce monde. S'il m'était donné de pouvoir me retirer dans un lieu écarté, solitaire, il me semble qu'une pareille solitude je l'embrasserais avec joie. Seul avec mon Dieu, je n'aurais plus à pleurer sur la fragilité des liens de la terre. Mais ici, il faut faire de son chagrin son meilleur ami. Il vous faut emprunter* des figures souriantes, vous efforcer de faire paraître une gaîté feinte, cependant qu'au fond de vous-même la tristesse fait toujours son œuvre secrète, vous mord* au cœur, tourne et retourne dans une plaie vive le fer de la souffrance, et je n'ai qu'une feuille de papier à qui je puisse dévoiler ces* secrets de mon âme. Monde froid ! Donne moins de louanges, moins de flatteries ; l'âme n'a que faire de ces vains usages* ; donne plus de charité : le cœur est fait pour aimer et non pour être poli seulement. J'écoute... c'est le bruit sourd de la tempête ; il me semble que parfois quelque chose gémit ainsi au fond de moi-même. La tempête ici-bas, elle est partout./

1897-11-11

11 Novembre —

A chacun il faut une* âme, une âme sœur pour s'appuyer ; il faut cette pierre* qui manquait à Jésus pour reposer sa tête des douleurs de la vie. Il vient un âge pour le jeune homme, un moment dans sa vie où il se sent vivre pour la première fois, où il tressaille sous

43. Citation relevée par Léon Bouthors (*Montalembert* : 82) et consignée par Groulx dans son *Cahier de notes...*, II : 4ms., avec l'indication « (En faveur de l'art chrétien) ». Ce mot est attribué au pape Jules II.

une secousse inconnue qui lui passe par l'âme, et il* se penche l'oreille sur sa poitrine surpris d'y entendre un cœur battre si fort. Qu'as-tu, ô jeune adolescent ? Est-ce la passion de la gloire qui aura* fait luire ses reflets pour tenter tes vingt ans ?

5 Le vent du malheur soufflerait-il sur les grâces de ton printemps ; gémirais-tu sur des fleurs d'avenir flétries par la réalité avant que d'avoir senti la vie ? Oh ! ne l'importunez pas par ces mirages de gloire, de souffrance, d'avenir qui ne lui vont pas encore jusqu'au cœur. Ce qu'il lui faut... ce qu'il veut, ah ! la

10 terre ne l'a pas. Pauvre jeune homme, ici-bas, c'est l'exil* : l'exilé partout est seul⁴⁴ ! Mais non, il n'y veut pas croire. Cet avertissement qu'on* lui fait entendre au seuil de la vie, pour le désabuser, il le* repousse parce qu'il/ donnerait la mort à sa généreuse illusion qu'il aime, et dont il veut faire la compagnie 28

15 de sa vie. Un jour, il se sentira heureux ; son front se relèvera comme si tous les nuages qui l'assombrissaient s'en fussent envolés, et reprendra cette sérénité, cette fierté et ce calme à la fois que donnerait* à l'homme la libre jouissance d'une vie idéale. Enfin, j'ai conquis mon espoir, se dira-t-il, d'un air de vainqueur, et il s'arrêtera souvent pour écouter le bonheur qui

20 chante au fond de son être. Hélas ! illusion que tout cela ! l'espoir ne se laisse approcher que pour rendre plus vif* le regret de ne pouvoir l'atteindre. Jeunes gens de vingt ans comme moi, vous êtes vous aussi à cet âge où l'on se sent vivre pour la

25 première fois*, où l'âme chante son espoir, son illusion. Ah ! c'est le moment où l'on se sent capable d'aimer ; où s'éveille au plus profond de l'âme, cette passion, grande, noble, généreuse, celle qui fait aimer le dévouement, qui rehausse les aspirations de l'homme, dont la privation a/ tiré des poitrines hu- 29

30 maines des accents si* déchirants, et dont la jouissance ferait tant d'heureux ; vous apprenez à connaître : l'amitié. Un jour vous avez senti que la joie moussait, pétillait en vous, que la vie s'échappait par tous* les pores de votre être, et vous êtes partis chanter votre bonheur à la brise des champs, à la fleur, aux

35 parfums des prairies, à l'ombre des bois ; mais toutes ces choses qui sont belles, n'ont pas de voix ; il vous faut quelqu'un qui vous réponde, une âme qui chante et qui pleure comme vous. O mes amis prenez garde : avant tout, attachez-vous au seul ami qui ne meurt jamais⁴⁵. Et si, par surcroît une* belle

44. Refrain du poème en prose « L'exilé » de Lamennais. Voir II, n. 177.

45. Voir I, n. 206 et II, n. 75.

âme vient à vous dites que Dieu vous aime beaucoup, car ce n'est pas à tout le monde qu'il ménage une semblable fortune.

1897-11-16

16 Nov. Quelle abominable tempéra-

ture ! La pluie tombe à verse sur une* neige détrempée 5
 qui laisse voir en maint endroit le sol noirci de l'automne. Et
 c'est grand congé ; c'est la fête de Monsieur le Directeur⁴⁶. Les
 30 salles sont presque désertes. Seuls quel/ques rares élèves
 groupés* autour d'un piano, s'ennuient à chanter en voulant
 chanter pour se désennuyer. Mais j'ai fui loin de cette 10
 tristesse*. Le chant de la joie ne va pas à ma pauvre âme. A
 moi, la solitude ; à moi le silence de* cet humble carnet où je li-
 vrerai les confidences les plus intimes de mon âme. Oh ! qu'il y
 a donc du vague, du sombre, du rêve dans nos âmes de vingt 15
 ans ! Un sourire aimé, le frôlement d'un objet, un regard fur-
 tif, une parole qui s'échappe et qui vient jusqu'à vous, le chant
 de la brise, la plainte qui gémit dans le feuillage, ce sont là tout
 autant* de choses qui viennent toucher les cordes de votre âme
 tendre et* impressionnable pour en tirer comme d'un instru- 20
 ment des sons* de joie ou de douleur. Nous sommes comme*
 ces lyres mystérieuses flottant aux branches de la feuillée et
 que l'haleine qui passe fait vibrer dans* l'air du soir. Ah ! nos
 pauvres âmes, vous êtes bien malades. Il m'est tombé parfois
 31 sous la main des carnets de jeunes gens comme moi, des/ âmes
 de vingt ans que je croyais bien calmes, mais* quelle illusion 25
 que la mienne ! Là, j'ai lu des pages qui frémissaient sous mes
 doigts tant* étaient déchirantes, poignantes les choses qu'elles
 portaient. Là, j'ai vu à découvert les plus secrètes, les* plus fi-
 nes et profondes plaies dont se soient vues percer des âmes 30
 humaines. Oui, je le sens, je le comprends, c'est partout la
 même soif, les mêmes aspirations, les mêmes folies : oui des
 folies, mais des folies généreuses que l'espoir ne devrait pas
 tromper, que la réalité devrait respecter. O nous* tous âmes de
 vingt ans, qui promenons par les premiers sentiers de la vie le*
 deuil de nos pensées et de nos sentiments, il n'y a que deux 35
 biens pour nous guérir : une foi plus ardente, plus confiante, et
 une amitié, franche, expansive, désintéressée qui portant la
 moitié du fardeau empêche le courage de ployer.

46. En ce jour de la saint Edmond, on fête l'abbé Joseph-Edmond Coursol.

1898-01-10

10 Janvier Quand mon regard⁴⁷ vole
 vers ces lueurs fugitives qui s'effacent dans le soir là-bas, il s'y
 fixe longtemps comme pour ressaisir tout un/ horizon qui lui
 5 échappe. O ma compagne* [sic], ô mon clocher, jamais je n'ai si
 bien senti combien je suis éloigné de vous ! Vous êtes trop*
 étroits, grands murs qui me tenez prisonnier. Pauvres enfants
 de la campagne⁴⁸, nous poussons* à nos foyers des racines si
 profondes⁴⁹ qu'on ne nous en arrache qu'à grand-peine, en fai-
 10 sant tarir pour jamais la sève d'une gaité qu'on ne sait plus re-
 trouver ailleurs.

J'aime chanter mes chants au vent de la* prairie
 « Je suis né parmi les pasteurs ».
 Il me faut une terre où la fleur est fleurie
 15 Auprès des ruisseaux enchanteurs.
 Les beaux jours, quand mon front s'étanche sous* la
 brise
 Des sueurs de notre moisson !
 Ou quand dans l'air du soir, que tout aromatise
 20 Les moulins chantent leur chanson !
 Oh* ! vous grandes forêts, aux cimes crénelées,
 Comme en ces beaux jours d'autrefois,
 Faites-vous retentir les profondes vallées
 Des pleurs qui courent sous vos bois ?/
 25 Que ne m'abrites-tu, ciel bleu de ma campagne,
 Bleu comme un ciel Napolitain ?
 Que ne vois-je toujours se perdre ma montagne
 Parmi les brumes du matin ?
 Je verrais de mon toit s'élaner la fumée
 30 Vers les nuages du grand* ciel,
 Si blanche qu'on dirait la prière enflammée
 Qui monte jusqu'à l'Éternel*.
 Et ce bon vieux clocher à la flèche rouillée⁵⁰

47. Il existe deux autres versions de ce texte, une présentée à l'Académie Saint-Charles et l'autre inscrite dans *Recueil...* Voir Notex. Certains vers de ce poème ont été empruntés au poème « Où sont les vacances ? » (voir texte du 3 septembre 1897 et Notex).

48. Outre une nostalgie certaine pour sa petite patrie (voir Introduction II), c'est-à-dire « Les Chenaux et Vaudreuil », Groulx exprime ici une réalité, à savoir que la plupart des étudiants du Petit Séminaire proviennent des petits villages environnants, voire de petites villes rurales d'Ontario et des États-Unis (voir *Année scolaire 1891-92* ss et texte du 16 août 1897).

49. Voir II, n. 175.

50. Voir II, n. 103.

Que redore chaque couchant
 Il jetterait encor* sa joyeuse volée
 Du haut de son faite branlant.
 Et ma rivière qui, telle qu'une sultane,
 S'étend sur son divan d'azur, 5
 Oh ! j'aime tant à voir son onde diaphane*
 Mirer le dôme du* ciel pur !
 Vaudreuil ! ô mon hameau, sol natal, ma patrie,
 Pour te* chanter un jour si mon luth est muet
 Si jamais ta mémoire en mon âme flétrie, 10
 Doit mourir, que mon cœur rongé par le regret
 Taise à jamais ses chants, et qu'il laisse à la brise/
 34 A la brise de Dieu de chanter mon pays ;
 Et ma lyre d'enfant je veux bien qu'on la brise
 Puis* qu'au souffle du vent on jette les débris. 15

1898-01-30

30 Janvier — Je viens de relire quelques pages antérieures* de mon journal, celles où j'ai pleuré sur les froideurs de l'amitié⁵¹. C'est ma corde sensible, une des cordes de ma lyre et c'est d'elle que j'aime le mieux à tirer des sons quand la mélancolie descend dans mon âme. Mais enfin c'est presque un malheur d'avoir une âme qui chante ou qui pleure ainsi à tous les vents. Ceci m'enlève la joie de mes années. J'ai voulu* chasser ou étouffer jusqu'aux germes de ce sentiment qui m'amène tant de déceptions. Meurtri par la main* même de ceux que j'avais commencé d'aimer, je m'étais dit : « je n'aimerai plus ; je n'aimerai plus que le Grand ami qui ne* meurt jamais, qui ne trahit point, Jésus ; je m'attacherai à lui seul⁵². » Mais cet amour suprême m'a semblé trop élevé/ 25
 35 pour ma pauvre âme si faible, si misérable ; il me faut des intermédiaires pour arriver à Jésus. Et comment ne pas m'*attacher aux œuvres de mon Créateur ? Partout* où apparaissent les reflets de son amour comme de sa grandeur ne puis-je pas* m'arrêter un instant dans la vie pour les contempler et les aimer ? Et il y a de si belles âmes qui peuvent nous faire du bien, à qui 35
 l'on peut faire du bien, tout en se soutenant sur la route de la vie pour tromper les ennuis du chemin. A vivre seule* dans le monde l'âme a bientôt fait de s'entacher du scepticisme et cet

51. Voir I, n. 206.

52. Voir II, n. 75.

isolement ravage les plus beaux dons que Dieu peut y avoir semés. Car enfin dans ce monde c'est l'amour qui est le grand moteur*. Tout* l'héroïsme, les dévouements, les sacrifices, les immolations en découlent comme de leur source naturelle.

5 Ils* vont s'y alimenter sans cesse et leurs réseaux multipliés se partagent le monde pour l'arroser et le vivifier[.]/ Quand on est jeune, que l'être se sent plein de sève, que le cœur déborde de poésie, de sentiments, c'est là qu'il a besoin de prodiguer à d'autres le trop-plein de son exubérance de vie. L'amitié, c'est

10 une vertu, c'est la* marque assurée d'une âme qui grandit, qui s'ouvre aux rayons de la grâce de Dieu. Mais j'entends que cette passion soit pure ; j'entends bien qu'elle ne traîne point ses ailes d'anges dans la fange du chemin. On doit s'aimer pour se faire du bien, aimer parce qu'une âme est belle, a des

15 reflets de l'amour de Dieu. Toute autre amitié peut n'être point bonne, si l'on n'aime pas en Dieu et pour Dieu.

1898-01-31

31 Janvier — Mes vingt ans sont venus et je ne les ai point salués. Ils sont venus et je n'y ai point songé ; et pourtant j'ai bien vingt ans. L'on dit souvent que c'est la belle époque dans la vie. Je l'ai cru moi-même. Sans doute le cœur est plein de ces/ générosités, de ces ardeurs juvéniles qui nous font appeler enthousiastes par ceux-là qui n'ont jamais été jeunes ; sans doute, l'espoir, la poésie,

25 l'amour* tout prend une voix pour chanter cette année de la vie ; on nous dit que la verdure reverdit sous nos pas, emblème de l'espérance qui a besoin de se flétrir pour renaître ; on nous dit que l'azur se déploie pour nous au fond du zénith — emblème de l'illusion qui recouvre toujours nos têtes. Et les poètes chantent sur toutes les cordes de leur lyre les charmes dorés des vingt ans. Mais au milieu de ce chœur de chants, de

30 poésie, recueillez*-vous un instant. Faites taire ces bruits de chanson pour n'écouter que la voix de votre propre cœur ; elle parle là au fond de la poitrine ; elle dit qu'à dix ans, qu'à seize ans, qu'à vingt ans la vie est toujours la vie ; qu'ici-bas on ne peut jamais s'asseoir ; que les feuillages ne sont point faits pour nous ombrager ; que le filet/ d'eau qui chante entre l'herbe des champs* ou sur les cascates de son galet, ne

35 chante point sa chanson pour nous inviter à faire une halte, mais qu'ici-bas tout le monde est voyageur, et que le moindre arrêt est un retard sur l'heure fixée pour le terme du pèlerinage. Écoutez la voix de l'âme : en suis-je plus avancé* ? qu'ai-je fait des dons et des joyaux* dont le ciel m'avait fait présent

au jour de la régénération ? M'en suis-je^f dépouillé pour revêtir
 des livrées infâmes qui* ne sont point faites pour les enfants de
 Dieu ? L'avenir, qu'en ferai-je ? à^f cet instant solennel où je vais
 débiter dans la grande carrière ai-je fait un choix sage, discret 5
 de mon drapeau ? Est-ce bien sous les plis de ce guidon que je
 cueillerai la palme de vie ? Voici ce que disent les vingt ans. Le
 cœur, l'âme n'ont point le repos. Ils sont vides : un océan ne
 39 pourrait les remplir, si cet océan/ n'est* un océan de bonheur.
 Mais, ô mon Dieu, du fond de ma faiblesse, si à vingt ans, je
 n'ai rien de digne à vous offrir, je vous rends grâce des soins 10
 dont vous avez entouré ma jeunesse, de m'avoir ouvert les
 yeux avant qu'il ne fut trop tard et de m'avoir rendu comme un
 Père les biens* que mon^f infidélité avait prostitués. Si mon âme
 est misérable, du moins, grâce vous en soient rendues, Sei- 15
 gneur, je ne porte pas en moi-même, une captive, une captive
 qui pleure ; une âme déshonorée cachant sa douleur dans les
 lambeaux du voile de sa primitive innocence ; une âme captive
 qui, comme ces vierges chrétiennes enfermées aux lieux de
 perdition, demande* qui ouvrira la porte de délivrance. Vous
 m'avez donné du cœur ; vous m'avez fait capable d'aimer. J'ai 20
 tressailli d'une généreuse vaillance aux faibles échos des* clai-
 rons qui sonnent votre* combat au loin de* ces murs de re-
 traite./ J'ai songé au bon combat*, je m'y prépare. Quand j'ai
 40 bien connu ces mots : pays, religion, ils n'ont pas résonné à
 mes oreilles comme de vains mots, comme de futiles exclama-
 tions de rhéteur. Mais ils ont* fait déborder mes lèvres de gé-
 néreuses protestations. Et ce que je vous demande tous les
 jours de ma jeunesse, Mon Dieu c'est de me juger digne d'être
 le dernier de vos soldats sous le dernier coin du drapeau.

1898-02-14

30

14 février — J'ai regardé le
 couchant⁵³ ; il est beau. Des couches de nuages superposées
 les unes sur les autres se promènent sous un vent léger pour
 s'^fentrecroiser et se fondre ensemble ; on dirait à voir ces mas-
 ses se heurtant les unes contre les autres d'énormes banquises 35
 mais des banquises de pourpre s'en allant à la dérive sur une*
 mer aux flots d'or et d'azur.

53. Ce texte est intitulé « L'espoir sur la tombe » dans les quatre autres versions qui nous sont parvenues. Voir Notex. - Sur la mort de Imelda, voir texte du 22 octobre 1897 et III, n. 10.

J'ai regardé le couchant ; il est beau. Ces spectacles du soir me font rêver ; mes rêves toujours sont mélancoliques, et ma pensée a pris le chemin d'un cimetière ; j'en ai reconnu chaque tombe ; ma/ mémoire les a nommées ; parmi celles-là, j'ai
 5 nommé* les miennes, les tombes de ma famille⁵⁴. Qu'il y a de deuils en ce monde ! O mon Dieu ! qu'ils sont peuplés vos cimetières ! J'ai pleuré. Un instant, j'ai détourné les yeux. J'ai regardé le couchant ; il est beau, mais il n'a pas relevé mon âme affaissée.

10 Ma pensée avec ses habits de deuil s'est agenouillée auprès d'un tertre fraîchement remué, que l'herbe au printemps ne recouvrira* pas encore. C'est bien là* qu'elle dort la petite sœur exilée. C'était l'automne quand elle mourut ; sa vie s'était desséchée avec le pourpre du coteau ; et son âme avait fui sous
 15 les cieus comme une fleur posthume que le vent d'octobre eut oubliée de flétrir. Il* fait triste rêver dans un cimetière.

J'ai regardé le couchant, il est beau ! Il ne fait pas si beau dans mon âme. Elle était bien jeune, Imelda pour mourir : l'aube de ses jours* commençait. Ces fronts de douze ans⁵⁵ si
 20 purs, si confiants c'était pour moi la vie, la vie vivante : / un jour, un soir peut les incliner. La mort ne respecte rien ; la mort me côtoie et j'ai vingt ans. Le soir descend* derrière le mur du grand cimetière ; la grande croix étend* ses bras nus et noirs. Le soir descendait ainsi quand je fus m'agenouiller* la
 25 première fois sur sa tombe, et la grande croix du cimetière étendait ses bras nus et noirs. Ensemble on a pleuré depuis dans la famille ; moi, j'ai pleuré seul mon chagrin.

J'ai regardé le couchant ; il est beau. Mais le monde m'a paru un exil : l'exilé partout est seul⁵⁶. Nos parents, nos amis
 30 ils sont au cimetière. Ce mausolée de marbre il est bien chargé d'inscriptions funéraires. Mais mon* père, mes frères partis je ne* les ai point connus. Toi, Imelda, je t'ai bercée ; et j'ai descendu dans ta* tombe la joie de mes vingt ans. Le fossoyeur l'a recouverte comme un cercueil. Ils sont tristes les rêves du ci-
 35 metière. Elle était jeune ma sœur que j'ai perdue : mais nous nous aimions et je n'avais jamais vu mourir./

J'ai regardé le couchant ; il était toujours beau. Quand j'ai voulu prier, ma prière n'a pas descendu dans la tombe ; ma

54. Voir II, n. 24.

55. Voir III, n. 10 et n. 12.

56. Voir III, n. 44.

prière s'est élancée au ciel. Là je les ai tous vus les* défunts de ma famille : ils ne pleuraient point.

J'ai regardé le couchant ; il était encore beau et moins triste. Le soir descendait toujours derrière le mur du grand cimetière et la grande croix solitaire étendait* ses bras nus et noirs. 5

1898-02-17

17 février — L'hiver nous est revenu

avec ses froids mordants, sa neige qui crie sous les pieds du promeneur et ses rafales de neige. Hier pourtant, c'était le beau temps, c'était un ciel qui se déridait, se faisait plus pur, c'était un vent tiède apportant* comme des bouffées d'un printemps anticipé. Un jour, un soir, une heure a tout changé. C'est l'histoire de notre propre cœur. On converse avec un ami qu'on rencontre toujours trop peu souvent ; on se confie ses joies, ses affaissements ; on se laisse avec chacun une âme qui chante. C'est/ le printemps. Mais à peine s'est-on quitté qu'un vent froid vient à* passer sur vous, l'âme languit, le printemps est effacé : c'est l'hiver. Et ils viennent souvent les hivers dans ma pauvre âme. Le printemps, hélas ! je le connais plutôt comme souvenir. 10
15
44
20

1898-03-03

3 Mars OÙ marchons-nous nous jeunes gens ?

Avons-nous bien un idée fixe, une étoile d'orient pour nous guider parmi les routes de la vie ? Chacun a plutôt pour boussole son propre cœur. On a déjà dit : heureux l'âge où le cœur emporte la tête⁵⁷ ! Heureux plutôt celui dont le cœur formé dans l'enfance à ne battre que sous la touche de Dieu, garde encore aux jours plus vieux de l'adolescence, la tradition* de ses premiers amours ! Il s'ouvre devant nos quinze ans* des routes si nombreuses et si fleuries ; tous les chemins qui mènent au terme de la vie sont bordés de fleurs et de charmes à leur début ; l'épine ne percera* le talon du pèlerin que quand il aura/ déjà souillé ses sandales sur la poussière du chemin. Il faut à ce frêle adolescent dont la vertu est si chancelante que le frôlement d'un papillon pourrait la* renverser ; il lui faut une boussole bien sûre, bien formée que ne 25
30
45
35

57. Dans son *Cahier de notes...* II : 2ms., Groulx a consigné cette citation attribuée à Louis XVIII et rapportée par E. Lecanuet dans *Berger...* : 44.

troublent* point les vents ni les nuages : car si les chemins sont fleuris, chaque fleur cache ses buissons ; et si le monde est une mer, chaque* vague qui roule couvre son^récueil d'écume. Si sa boussole l'a bien conduit dès le début de la vie, ou si après

5 s'être égaré pendant les jours sombres, il est revenu dans la voie comme le vaisseau qui reprend après la tempête sa première orientation, quel doute parfois ne^rvient-il pas l'assaillir, quels* dessèchements ne lui passent point par le cœur ? On dit que l'âme du jeune homme est une harpe éolienne⁵⁸ qui vibre

10 à tous les souffles*. Que de fois n'a-t-il* pas suspendu cette harpe aux arbres de la* rive pour pleurer comme un exilé ! La jeunesse ! elle ne pleure jamais sans qu'elle chante/ elle ne

15 chante jamais sans pleurer un peu. J'ai regardé devant moi. La vie est une route, une grande voie dont l'œil humain n'aperçoit pas le terme. Parfois quand je m'en vais seul sur cette route, mes yeux qu'ont tant de fois^rternis les larmes se fixent sur le sol, et mon âme^rparaît menacer de ployer à chaque instant. L'étoile d'orient n'est pas là pour m'orienter. Pourtant Dieu qui n'abandonne jamais le pèlerin fait passer quelque chose

20 sur mon âme. Tout tressaille dans mon être, comme au matin sous* le souffle qui passe tressaillent les premières feuilles du printemps. Je lève* les yeux, je regarde autour de moi, devant* moi, je ne suis plus seul. Des légions suivent la même voie ; près de moi se pressent des compagnons aimants, de belles

25 âmes de Dieu qui m'offrent de porter la moitié de mon fardeau ; je ne suis plus seul. Et devant nous tous, plus loin en* avant, oh ! les nobles bannières qui flottent/ sous le vent traînant après^relles, large comme un fleuve, le courant des âmes patriotiques ou catholiques. Et tout ce peuple qui s'avance les

30 acclame comme en un jour de triomphe depuis*^rles coryphées qui ouvrent le cortège jusqu'à moi dernier soldat perdu sous le dernier coin du drapeau*. Oui, je vous salue, nobles et fiers guidons de ma foi et de ma nationalité ! j'embrasse vos plis* augustes. Si parfois mon courage d'enfant ploie sous les coups

35 de la vie, rien que le bruit de vos claquements sous la brise me^rfait redresser avec la fierté et l'assurance qui convient aux enfants de Dieu* et de la patrie. Battez fort nobles^rbannières*, qu'on ne vous perde jamais de vue et que vos clapotements* empêchent le soldat de jamais s'arrêter dans son élan victorieux* sur le chemin du Capitole—

40

58. Voir II, n. 70.

1898-03-08

8 Mars*⁵⁹

Je voudrais écrire ; beaucoup de choses me montent à la tête et se disputent le bout de ma plume. Qu'écrirai-je⁶⁰ ? Si je/ descends dans mon cœur, il y a bien des petits coins d'intimité qui n'ont jamais été explorés et qui pourraient* fort bien se dévoiler ici ce soir ; mais il faudrait compter sans le curieux qui s'introduit partout et surtout là où il ne devrait jamais aller. Que lui font ces quelques lambeaux de ma vie que j'arrache à l'oubli ? que peuvent* lui faire ces confidences* d'intimité qui ne sont point faites pour lui, dont le caractère même devrait imposer sinon du respect, du moins un peu de discrétion ? Et pourtant, il ouvrira, il lira, il gravera bien dans sa mémoire les traits à révélation, les mots intrigants pour pouvoir les divulguer à plaisir, et décrier celui qu'il a pris par trahison. Fais ton œuvre mon ami ; on n'a pas à rougir du caractère de nos confidences quand tu ne rougis pas de ton vilain métier. Les choses qui sont entrées ici, je les ai pensées généreusement ; je les soutiendrai généreusement devant tes in/discrétions. — Si j'avais un ami à qui retourneraient* ces pages volantes. Que n'écris-je, moi aussi, pour l'amitié d'une sœur, d'un frère, d'un ami⁶¹ ! Leur souvenir aurait pour vertu de tirer de mon âme bien des choses qui n'en sortiront peut-être jamais. Il y en a tant là qui remuent au dedans de moi-même ; quand je prête l'oreille, quand la mélancolie m'amène à m'écouter moi-même, j'entends vibrer des choses que je n'ai jamais traduites, il y a des cordes que je n'ai jamais touchées. Il est des moments dans ma vie où je ressens un besoin suprême de m'épancher, de vider ailleurs le trop-plein⁶² qui déborde et me fait souffrir. C'est une véritable souff-

59. Un billet de Alfred Chamberland (voir II, n. 63) est collée sur la page 47. Voir Notex.

60. Voir I, n. 134.

61. Groulx fera-t-il lire son journal à son ami Alfred Langlois ? Celui-ci, à la fin de sa lettre du 20 novembre 1898, écrit « P.S. N'oublie jamais, au milieu de tes travaux de chaque jour, de mettre la main à ton journal - Sois jaloux de ne jamais passer une journée sans augmenter cet écrivain précieux. Accepte ce conseil de ton ami. » - Plus tard, lorsqu'il sera jeune professeur à Valleyfield, Groulx encouragera quelques élèves à tenir leur journal et à le lui montrer pour, ensuite, en citer des extraits dans *Une croisade...* (voir textes des 6 janvier, 14 février, 17 mars, 7 et 28 avril, 18 et 20 mai 1902 et notes correspondantes ; voir aussi Introduction I).

62. Deux des auteurs favoris de Groulx utilisent une image semblable : Louis Veuillot dans les *Lettres à sa sœur* (neuvième éd., Paris, P. Lethielleux, 1911) : 15 et Eugénie de Guérin dans *Journal...* : 207-208.

france qui me fait prendre la plume, et cela ne disparaît que
 quand le ruisseau a coulé sa dernière goutte. Si j'écrivais pour
 un ami, il n'aurait pas besoin, comme Moïse de frapper le roc⁶³
 ; tout rocher que je suis, quand mon âme s'émeut, le jet d'eau
 5 trouve facilement/ sa voie et il est libre dans son élan. Bien des 50
 fois, quand l'ennui m'oblige à refouler au dedans de moi-
 même cette source qui cherche une issue ; la pensée de cet ami
 surmonterait l'obstacle, et le filet d'amitié chercherait sa route
 jusqu'à lui. Si j'avais un ami !!!... Je vous remercie, ô mon
 10 Dieu, de m'avoir donné une âme capable d'aimer. Malgré les
 déceptions que ma jeunesse a déjà entassées autour de moi,
 malgré la vue de ces fleurs riantes et vivaces qu'un* jour a
 changées* en feuilles d'automne, malgré ces souvenirs* endo-
 15 loris qui ne passent plus sous mes yeux que semblables à des
 papillons les ailes mouillées de pleurs, oui, je vous* remercie
 de ne m'avoir pas fait une âme froide, rigide, incapable des dé-
 ceptions de l'amitié, parce qu'elle est incapable d'aimer.
 J'aime mieux mon âme meurtrie, mais aimante, que ces âmes
 stoïques, impassibles, mais d'un froid à faire peur. Mon Dieu,
 20 je veux aimer pour vous. Il y en/ a beaucoup qui ne respectent 51
 point la pureté la chasteté de cette grande chose, de l'amitié.
 On ne veut voir le plus souvent dans ces liaisons* intimes,
 qu'un aliment à la sensiblerie du cœur, qu'une soif de l'orgueil
 qui a besoin de se sentir estimé et d'exercer une prépondé-
 25 rance sur une âme choisie*. Préservez-moi, ô Dieu, de ces ami-
 tiés-là ! Je m'abuse peut-être, l'homme s'abuse si facilement, il
 flotte à tout vent qui passe, pourtant quand il me fut donné
 d'apprécier à sa valeur éminente le bienfait de l'amitié, il me
 semble qu'alors j'élevai* mes aspirations, j'en plaçai le sommet
 30 en Dieu lui-même. Je lui demandai de me conserver telle âme,
 de la rapprocher de moi, s'il jugeait que son* commerce dût
 être profitable à mon âme. Je demandai à Dieu de purifier mes
 amitiés, de les faire passer par le creuset de son amour ; je
 n'ambitionnai jamais dans une âme la première place parce
 35 que c'est ravir/ à Dieu ce qui lui appartient. — Je le vois, 52
 plume m'a mené à bien des écarts ; c'est mon âme qui s'est ou-
 verte, qui a parlé. J'entends souvent autour de moi traiter*
 avec un air de dédain qui ne laisse rien à devenir [sic], ceux qui
 40 cédant à leur âme*, vont nouer hors des confrères des liaisons
 d'un caractère un peu intime. On trouve cela très significatif ;
 c'est regardé comme un travers ; on juge* tant de choses avec

63. Allusion à l'épisode relaté dans l'Exode, XVII, 6.

des yeux louches. Et pourtant y a-t-il rien qui ne soit droit, légitime et pur dans ces choses quand elles sont bien comprises. Beaucoup d'éducateurs de la jeunesse⁶⁴ ne conseillent-ils point de se choisir* parmi les camarades un ami dont le rôle, disent-ils, sera de vous sauver des périls les plus nombreux. Je ne veux pas* rougir de ce sentiment qui pousse en moi des racines profondes⁶⁵. Non. Mon âme est peut-être enthousiaste, mais j'aime le* Beau, j'aime ma religion, mon pays de toute la sève de mon adolescence en attendant/ que je puisse leur dévouer les* vigueurs de mon âge plus viril.

1898-04-11

11 Avril* Le beau soir ! c'est délicieux. Les grives⁶⁶ chantent maintenant* que le soir tombe et que le silence se prête à leurs chants. Je viens de jeter un regard à la montagne bleue qui va s'effaçant dans les brumes du soir ; quelque chose m'a passé par le cœur en l'apercevant car j'y ai attaché de nouveaux souvenirs. J'arrive d'un congé⁶⁷, chez moi ; je suis* allé revoir l'autre versant de la montagne et je suis revenu pas bien longtemps avant la retraite annuelle des philosophes⁶⁸ : une demi-heure pour saluer les professeurs et les confrères et sans transition, moi pauvre pèlerin qui

64. Henri Lacordaire, particulièrement dans *Lettres à des jeunes gens* (onzième éd., Paris, Ancienne Maison Charles Douniol, H. Chapelliez & C^{ie}, 1893.) a développé ce motif. Avec son disciple Henri Perreye, ils influencèrent profondément le milieu de l'éducation au Québec à la fin du XIX^e siècle. À ces noms s'ajoutent celui de Auguste Gratry et un peu plus tard, celui de M.S. Gillet. À ses débuts dans l'enseignement, Groulx n'échappera pas à cette influence (voir *Mes mémoires*, I : 101-102).

65. Voir II, n. 175.

66. Sur les grives, voir textes des 11 mai 1896, 2 avril et 1^{er} juillet 1897.

67. Il s'agit de l'un des congés que Groulx a dû prendre, au cours des ans, à cause de sa mauvaise santé (voir I, n. 50 et n. 51). Groulx était au Séminaire le 20 mars, date à laquelle a lieu la séance publique de la Société Ducharme (voir note II, n. 123). Le 24 mars, date de la réunion de l'Académie Saint-Charles, il n'y est plus ; dans une lettre envoyée à Vaudreuil, Gédéon Rochon raconte à Groulx ce qui s'y est passé et lui souhaite de revenir « tout pimpant de santé » (lettre du 25 mars 1898 : 1-4mss). Groulx semble être parti de Vaudreuil au plus tard le 4 avril (voir lettre de Zénon Dupras, 4 avril 1898 : 1ms.).

68. Les « élèves de philosophie se séparent de leurs confrères pour entrer et demeurer en retraite pendant trois jours [...] L'objectif de cette retraite étant de préparer et de confirmer leur vocation » (*les Annales...*, IX, 8 (avril 1895) : 254). Groulx dira dans *Mes mémoires* (I : 70) : « En Philosophie, ni l'une ni l'autre des deux retraites de décision ne m'apportent la lumière victorieuse. Après la seconde, je remets un mémoire à mon directeur où, tout examiné, pesé aussi objectivement que possible, je conclus contre le sacerdoce. » Voir textes des 28 mars et 5 avril 1899.

sortait de Babylone, je suis monté au Carmel sans même déposer un instant mon bâton de voyageur, sans m'asseoir sur la pierre mousseuse pour préparer mon âme à cette transition impromptu. Oh ! mais elles sont douces les brises du Carmel ;
 5 elles parlent à l'âme les scènes qui semblent prendre plaisir à former là un horizon à souhait pour la délectation spirituelle ! Les souffles qui y passent, ils ne sont pas allés puiser leurs senteurs dans les fanges des pavés, dans les vallons desséchés, mais ils ont passé sur les cimes, ils ont caressé les panaches
 10 flottants des forêts et en ont apporté les âcres et fortifiantes senteurs. O grands jours de la retraite qui me rendra vos soucis inquiétants mais suivis du calme le plus doux qui fait penser au soir d'un beau jour ! Garderas-tu mon âme tes aspirations d'aujourd'hui ? Vas-tu déchirer la robe nouvelle que Jésus t'a
 15 donnée pour remplacer tes vieux lambeaux ? Mon Dieu je m'approcherai de vous si vous ne repoussez point mon indignité*. Un jour, vous m'avez laissé connaître l'ineffable de votre amour, et depuis souventes fois mon âme se surprend à s'écouter elle-même pour écouter/ pour ressaisir ce qui paraît
 20 vouloir s'effacer car le vase usé ne conserve pas longtemps l'arôme des fleurs qu'on y avait déposées. Est-ce bien Dieu qui s'est approché de moi ? n'est-ce pas une illusion dont se serait parée mon indignité ? J'ai la présomption de n'y point croire à cette illusion* tant est vivant en moi le sentiment qui y a fait sa
 25 demeure. Et je dis avec Lacordaire qui tirait un jour de sa poitrine de feu ces accents émus : « Oh ! qui vous dira le culte de Jésus-Christ, si vous ne l'avez pas connu ?* et si, une seule fois, dans un seul instant, vous l'avez goûté, qui vous en dira l'inexprimable effet ? Ni les voluptés de l'orgueil au jour de ses plus
 30 grands triomphes, ni les fascinations de la chair à l'heure de ses plus trompeuses délices, ni la mère recevant au monde un fils des mains de Dieu, ni l'époux introduisant l'épouse dans la chasteté du foyer nuptial, ni le poète au premier souffle de son génie, ni rien qui soit ni rien qui fut ne contient ou l'image,
 35 ou l'ombre, ou l'avant-coureur de ce qu'est en une âme le culte de Jésus-Christ⁶⁹. »* Mais, ô mon Jésus, j'ai peur quand je compte mes jeunes années ; mes vingt ans sont à vos pieds : faites que je ne descende jamais du Carmel et accordez-moi d'y planter ma tente de jeune homme⁷⁰ .

69. Henri Lacordaire, *Lettres à un jeune homme...* : 65-66.

70. Voir aussi textes des 13 avril et 27 septembre 1898 et du 23 avril 1899.

1898-04-13

13 Avril Le printemps, oh ! que c'est beau ! on se sent de la poésie plein l'âme et l'on sent en soi comme un besoin impérieux, comme une fascination qui fait qu'on voudrait* s'initier à cette belle nature, y puiser la vie, y chercher l'amour, et quand on songe que toute cette richesse est l'œuvre du Créateur, la bouche de l'homme voudrait emprunter les plus belles voix des choses de la nature pour le remercier et l'adorer ; la voix des brises*, la voix des fleuves, la voix des bois./

57

Mon crucifix⁷¹

Il est là, mon Christ, sur sa croix.
 Mon pupitre, c'est son calvaire ;
 Le bronze a remplacé le bois ;
 Aux pieds je suis seul en prière.

15

J'agenouille mes jeunes ans
 Devant mon Christ qui me protège ;
 Il aime les pleurs pénitents,
 De ceux qui suivent son cortège.

Je porte une âme de vingt ans.
 Mais sur les ronces de la voie
 Où s'en vont mes pas chancelants
 J'assieds souvent l'âme qui ploie.

20

Jeune, on sait tant l'art de pleurer !
 L'âme de vingt ans, c'est la lyre
 Que chaque souffle fait vibrer,
 Du souffle froid jusqu'au zéphyre[.]

25

58

Mais quand sous le faix accablé,
 Je passe aux saules du rivage⁷²,
 J'y pends ma lyre d'exilé
 Pour pleurer assis sur la plage.

30

« Faible enfant, monte au Golgotha !
 Jésus dit à ma lâche enfance,
 « Soulève la croix qu'y porta
 L'Homme-Dieu dans sa défaillance. »

35

71. Il existe deux autres versions complètes de ce poème, ainsi que trois versions partielles. Voir Notex.

72. Groulx utilisera cette image à plusieurs reprises dans son *Journal*. Voir les textes des 3 mai et 15 juin 1898, 27 novembre 1899 et 9 mai 1901.

Comme on voit le saule pleureur*
 Se redresser après l'orage,
 Sur mon bâton de voyageur,
 Gai, chantant, je laisse* la plage.

5 J'ai regardé sur la* hauteur
 Un sommet où porter ma peine ;
 Qui suit les sentiers du Seigneur,
 Ne les trouve point dans la plaine.

10 Il faut monter, il faut gravir./
 Les cimes sont pour l'âme fière ;
 Et c'est là qu'avant de mourir,
 Le Christ a planté sa bannière.

15 Les hauteurs sont plus près du ciel
 Et moins proches de Babylone.
 C'est pourquoi je veux au Carmel
 Planter ma tente de jeune homme⁷³.

1898-04-29

29 Avril — Aujourd'hui, c'est un vide
 à côté de moi. Mon voisin d'étude, Louis Cousineau⁷⁴ est parti.
 20 Pauvre garçon, je lui aurais souhaité de partir en d'autres cir-
 constances* !

1898-05-01

I Mai Dimanche⁷⁵. Le mois de mai !
 je me souviens encore de mon émotion d'humaniste quand pa-

73. Ce quatrain est influencé par la sixième strophe du poème « Le nouveau Prêtre » de Téléphore Lord (voir I, n. 32), paru dans *les Annales...*, VI, 6 (février 1892) : 164-165.

74. Louis Cousineau, de Pointe-Gatineau, alors en Rhétorique, ne reviendra pas à Sainte-Thérèse l'année suivante. Nous ignorons les circonstances de son départ qui n'est sûrement pas motivé par des raisons académiques : il avait terminé deuxième de sa classe l'année précédente (*Année scolaire 1896-97* : 22-23). Un mois avant le départ de son confrère académicien, Groulx avait lu, à la séance du 13 mars de l'Académie Saint-Charles, une « Silhouette académique. Monsieur Louis Cousineau » écrite le 5 mars (*Académie Saint-Charles. Cahier des Rapports (1885-1900) (ANQM, SST, #89, t. 2) : 261ms.*). Quatre versions de ce texte nous sont parvenues : outre celle inscrite dans l'*Académicien (1895-1900) (ANQM, SST, #97, t. 6) : 462-466mss*, celle copiée dans *Recueil...* : 79-86mss, deux premières versions dans [*Brouillons de morceaux personnels...*] : 36-45mss.

75. Une autre version de ce texte intitulée « A trois ans de distance » sera inscrite dans le journal de l'Académie Saint-Charles le 25 mars 1899. Voir Notex.

rut alors le mois de Marie. Je les ai consignées dans mon vieux* journal d'alors⁷⁶. Il faisait bon, en ce temps-là, ne rêver que poésie ! J'étais jeune, l'âme un peu malade, mais pleine de fleurs, remplie d'idéal, et nous avions « les loisirs du poète[»]. Mon luth qui venait de vibrer entre mes doigts, pour la première fois, s'essayait déjà à chanter les sites du/ village natal et j'écrivais pour mieux pleurer au souvenir de mes souvenirs d'enfance :

Il est là-bas, où le soleil se couche
S'élevant* humble à l'ombre du clocher,
Auprès d'un champ tout noirci par la souche,
Un chaume, un toit : c'est le mien, mon foyer⁷⁷.

En ce temps-là, je me croyais bien poète un peu et j'étais rêveur par conséquent. On m'a vu m'éloigner des groupes bruyants, pour me promener dans la brune, bien au fond de la cour, sous l'ombre des érables et des grands ormes. Je rêvais, je refaisais, page par page, ma vie d'autrefois : comme tout y était vivant et plein de joie : les voix qui nous viennent du passé sont des voix douces et mélodieuses. Et pourtant mon âme était triste : l'avenir ne m'attirait pas. Je commençais à sentir en moi, le germe de ce mal⁷⁸ qui finira peut-être par m'emporter au seuil de la vie. L'avenir ne me semblait pas fait pour moi. Je n'y voyais que gazon jauni, rafales de novembre, feuilles jaunies et cercueil⁷⁹. Ces tristesses m'alliaient bien. Mon âme s'en/ enveloppait*, s'en nourrissait et j'étais triste pour le plaisir d'être triste. C'était le commencement de cette mélancolie rêveuse⁸⁰, la grande maladie de la jeunesse aujourd'hui. Pour-

76. Voir le texte du 1^{er} mai 1896 et Notex.

77. Dernier quatrain du poème « Le chant d'un petit colon » ou « Mon foyer » (voir texte du 19 mai 1896 et Notex).

78. Un peu plus tard, Groulx écrira : « ces heures d'abattement qui me venaient en Belles-Lettres ou en Rhétorique alors que me croyant menacé du côté de la poitrine, je n'entendais au-dedans de moi que des sentences de mort et que la nature ne me présentait partout que le poignant tableau de la « Chute des feuilles » de Millevoye - » (texte du 14 février 1902). Voir aussi textes des 24 et 26 mai 1896 et du 3 mai 1898 et I, n. 93.

79. Dans la version de l'Académie (voir Notex), Groulx précise : « Avec Millevoye, je n'y voyais... » Allusion au poème « La chute des feuilles » de Millevoye qu'il a copié le 26 mai 1896 dans son cahier *Cahier de notes...* : I : 128-129mss (voir texte du 26 mai 1896).

80. Dans *Mes mémoires*, I : 65, Groulx avouera : « En mes années de Versification et de Belles-Lettres, j'ai été, comme tous ceux de mon âge, un adolescent rêveur, qui se plaisait même volontiers en quelques heures de mélancolie. »

tant je n'avais lu ni Musset, ni Lamartine⁸¹. Mais au fond de mon âme encore si troublée gisaient assez de feuilles mortes ; il y en avait plus que n'eut pu en amasser la poésie malade d'un Musset — Aujourd'hui ce ne sont plus les mêmes émotions. La nature parle à mon cœur ; son langage n'est plus le même. A travers ces splendeurs terrestres, autrefois, mon âme ne voyait qu'à demi ou point la grande pensée qui anime tout, qui colore, qui empourpre, qui fait chanter et adorer. Tout se réduisait pour moi à un naturalisme froid où l'imagination s'égayait plutôt que le cœur. Depuis, mes études ont été plus sérieuses ; je me suis enflammé de plus grands amours. Les années et l'étude ont chassé peu à peu cette tristesse délétère qui mine le corps et les facultés. Les lieux autour de moi n'ont pas beaucoup changé : mais moi j'ai changé./

15 1898-05-03

3 Mai

Oh ! j'ai bien du triste dans l'âme⁸² !* Depuis quelques jours une tristesse* dont je ne connais point l'origine m'envahit par moments et me gâte mes joies les plus franches. Aujourd'hui j'ai pensé bien des fois à mon Vaudreuil et parfois j'aurais bien plutôt pleuré* que j'aurais joué. Ce midi, j'ai reçu une lettre de chez moi, elle était bien en retard : la joie n'en a été que plus vive. Je l'ai lue cette lettre et elle m'a fait rêver. Elle m'a laissé quelque chose au fond, là, que mes efforts ne peuvent étouffer : je suis à l'étude, je ne puis pleurer et pourtant il me semble que cela me ferait beaucoup de bien. C'est ma mère qui m'a écrit ; c'est toujours elle qui le fait. Après m'avoir fait connaître les dernières nouvelles de la famille, elle ajoutait tout à coup : « Aujourd'hui, Dimanche, j'ai passé l'après-midi toute seule. De te dire que je me suis ennuyée ! Il m'a passé bien des souvenirs par l'idée. Oh que j'ai trouvé l'après-midi long ; je n'aurais pu faire que pleurer⁸³. » Je me suis arrêté/ sur ces lignes, chaque mot avait porté jusqu'au fond de mon cœur. Cette émotion jetée* sou-

81. Cela ne l'a cependant pas empêché de faire référence à ces deux auteurs pendant son année de Belles-Lettres. Voir les textes du 25 juin et du 7 juillet 1896.

82. Un autre billet de Alfred Chamberland est collé sur la page 63. Voir Notex.

83. Groulx a remanié l'extrait de lettre cité dont l'original se lit comme suit : « Aujourd'hui j'ai passé l'après midi toute seul de te dire que je me suis ennuyée il m'a passé bien des souvenirs dans l'idée ô que l'après midi a donc été longue je ne pouvais faire que pleurer. » (Lettre du 1^{er} mai 1898 : 2-3mss)

dain par ma mère, sur le papier, m'a d'autant plus ému qu'elle
 ne m'a pas habitué à cette ouverture de sentiments. Il a fallu
 que ma mère fut sous l'empire d'une passion vive, d'un senti-
 ment excessif qui lui a fait jeter* cette émotion, elle a dû mouil- 5
 ler de ses larmes chaque ligne qui passait sous sa plume. Je me
 suis retiré à l'écart et là je me suis abandonné au mouvement
 qui me bouleversait. Je l'ai vue ma mère,* ma mère que j'aime,
 qui m'aime, je le sens, plus qu'aucun de la famille. Les années
 s'entassaient sur ses cheveux qui commencent à blanchir. La noble 10
 femme a porté un lourd fardeau ; les épaules auraient*
 ployé, il y a longtemps si le cœur n'était* plus fort que les épau-
 les. Mais* toute résignée* que soit l'âme en ce monde d'exil qui
 ne s'est arrêté un jour qu'il* passait aux* saules du rivage⁸⁴,
 pour y pendre sa lyre et pleurer plus à l'aise ? Ma mère est sou- 15
 vent triste. Ce n'est pas du découragement⁸⁵, mais elle cède à
 64 une pente/ naturelle que Dieu a mise dans son âme. Oh ! bien
 des fois, j'ai été triste de la tristesse de ma mère,* et chaque
 fois que je l'ai vue pleurer, il a fallu pleurer avec elle : une mère
 dans sa famille ne pleure jamais seule. Bien des fois, j'ai songé
 à l'avenir pour elle. J'ai rêvé, de la voir dans ses vieux jours, 20
 près de moi, heureuse après ses grands labeurs, dans une mai-
 son bien confortable, au foyer de mon presbytère parfois, et là
 protégeant mes humbles débuts de son égide maternelle.
 J'avais rêvé des années de bonheur pour elle qui l'a connu si
 peu et qui a bu si peu de fois à la coupe du bien-être. Le bon- 25
 heur* de ma mère eut fait* le mien*, et qui sait, j'aurais sans
 doute réuni mon père à mon foyer⁸⁶. C'était là un de mes pre-
 miers rêves d'avenir. Hélas ! ô mon Dieu, pourquoi faudra-t-il
 que j'y renonce ? Mes jours me semblent comptés. Je sens là le
 germe d'un mal⁸⁷ qui a pour dénouement la tombe, la tombe 30
 dans la fleur de la jeunesse. O mon* Dieu, mon Jésus que je

84. Voir III, n. 72.

85. Voir *Mes mémoires*, IV : 97 où Groulx écrit : « Ma mère pleurerait facilement. Elle dut pleurer à se vider les yeux. Mais elle ne pleurerait que peu de temps. Une chose m'a toujours étonné en elle : son extraordinaire faculté de rebondissement. Au moment des pires déconvenues, des plus dures épreuves, moments qui se répétaient souvent, elle venait les yeux noyés d'eau. D'un coin de son tablier, elle essuyait cette eau débordante. C'était fini. Elle reprenait sa tâche. »

86. Groulx accueillera sa mère chez lui à partir de 1926 ; Guillaume Émond était mort en 1924 (voir *Mes mémoires*, III : 9ss).

87. Dans sa lettre du 22 mai 1898 (1ms.), sa mère lui écrit : « depuis 3 semaines que je t'ai écrits et que je n'ai encore reçu aucunes nouvelles de toi et je viens d'apprendre avec surprises que tu étais venu à Montréal la semaine dernière que tu étais venu voir le Dr. Campeau (voir II, n. 21 et I, n. 328) que tu étais

prie depuis si longtemps/ conservez-moi pour mon père, pour ma mère. Ne brisez pas, je vous en prie à genoux, ici devant mon crucifix d'écolier, ne brisez pas le dernier espoir de mon cœur de fils. 65

5 1898-05-23

23 Mai Je viens de lire une Vie de Lacordaire⁸⁸. Mon âme est toute pleine d'émotions, de larmes, d'enthousiasme. Mon âme a tressailli des Trissonnements* de la multitude émue de Notre-Dame de Paris⁸⁹. Je suis comme
10 un vase trop plein* que la précaution porte doucement pour ne pas répandre sa liqueur, un rien me ferait répandre des pleurs d'ivresse et d'amour. O France ! ô Eglise ! ô mon Dieu, que j'ai honte de vous aimer si peu. J'ai vu la France catholique, la France restaurée qui s'asseyait au milieu des orages de
15 la France révolutionnaire. J'ai vu ramener dans la chaire chrétienne, sous le froc séculaire de St Dominique, la foi, la foi cette illustre proscrite : j'ai vu un spectacle dont les amis de la France avaient été désaccoutumés depuis* un siècle : j'ai vu une nation à genoux et c'était la France./ Et cela, voulu par
20 Dieu, était devenu le fait d'un homme de cœur mais d'un cœur d'apôtre, un autre Christ. Chateaubriand, le premier* poète français du Christianisme, avait* dit à la France nouvelle le poème des Martyrs⁹⁰ : et ce chant avait été* comme une brise éthérée soufflant des rivages du* pur idéal* qui avait passé sur
25 la France rajeunie par de sanglantes épreuves et qui ne demandait* qu'à pousser les fleurs et les fruits de Dieu. Mais l'élan* donné avait à faire tous les pas d'un immense avenir. Il fallait un corps de doctrines à ces chrétiens nouveaux* qui sortaient eux aussi des catacombes de l'épreuve. Dieu appela Lacordaire. Il prit un jeune homme qui l'avait méconnu⁹¹ ; il l'arra-

malade cela me met bien inquiète pourquoi ne m'écris-tu pas ». Voir III, n. 78.

88. Le père B. Chocarne, *le R.P. H.-D. Lacordaire* (voir II, n. 155). Dans *Mes mémoires*, I : 101-102, Groulx écrira : « J'ai beaucoup lu et médité la vie du Père Lacordaire par Chocarne. » Cette œuvre, qui est toujours conservée à la bibliothèque de la FLG, comporte, en nombre appréciable, des soulignements et des annotations.

89. Voir I, n. 361.

90. *Les Martyrs* (Paris, Le Normand, 1809, 2 vol.). Lacordaire, dans *Lettres à un jeune homme...* : 156-161, fait l'éloge de ce texte de Chateaubriand. L'exemplaire de Groulx, conservé à la FLG, comporte une marque marginale à cet endroit.

91. Sa reconversion remonte à 1824. Il est alors âgé de 22 ans. Voir le père B. Chocarne, *le R.P. H.-D. Lacordaire*, I : 55 ss

cha aux embrassements de la gloire humaine ; il le coucha sur les dalles du temple, versa sur lui l'onction sacerdotale⁹², et la France vit cet élu de Dieu, et le siècle reconnut en* lui son fils de la veille. Il parla « comme jamais homme n'avait alors/ parlé⁹³. » Et la France se transfigura. L'admiration d'abord vint s'asseoir aux pieds de la Chaire de Notre-Dame ; elle y implanta l'applaudissement profane. Mais bientôt la sceptique se sentit désarmée, et l'admiration devint le respect et l'amour. C'était le triomphe de Dieu. Oh ! que j'aurais aimé vivre du vivant du Père Lacordaire. Cet homme m'eut rendu fou, fou d'enthousiasme, fou pour le service de Dieu ou pour celui de la patrie. Jamais homme* de l'histoire ne s'est rivé à toutes les fibres de mon âme avec autant de force et de ténacité. J'eusse été de ses élèves. Je me serais mêlé aux chœurs de ceux qui l'ont aimé* et nous eussions* marché ensemble sous les ombres de Sorèze⁹⁴. Mais, je vous remercie ô Père, vous l'ami des jeunes hommes, d'avoir pu encore du fond de votre mémoire, exercer sur mon cœur une influence si puissante. Je demande à Dieu de bénir ce fond de sentiments pieux et généreux qu'a déposés en moi votre enseignement sublime. Quand j'écoute/ les voix émues qui parlent dans mon être, l'illusion me prend que je conserverai jusqu'au bout de ma carrière ici, la fraîcheur de mon âme d'aujourd'hui, et que je porterai la fleur de ma vie sous un soleil toujours jeune. Avant vous, Père Lacordaire, je ne savais que médiocrement le charme d'être jeune, d'avoir vingt ans. Merci homme de Dieu.

1898-06-05

5 Juin Avez-vous vu les sacoches⁹⁵ ?

L'exclamation naïve du bonhomme Lafontaine : avez-vous lu Baruch⁹⁶ ? a fait le tour de la France et du monde. Si quelque chroniqueur d'antichambre* se fut trouvé dans nos corridors

92. Cette tournure se retrouve dans la LXXIII^e conférence de Lacordaire à Notre-Dame de Paris ; elle est citée par le père B. Chocarne, *ibid.*, II : 222.

93. *Ibid.* : 309.

94. C'est à Sorèze, au pied de la montagne Noire, que Lacordaire acquit en 1854 un ancien monastère bénédictin, fermé en 1790, pour en faire le fameux collège dominicain qu'il dirigea jusqu'à la fin de sa vie (1861).

95. Titre de la version inscrite dans l'*Académicien* le même jour. Voir Notex.

96. On rapporte que La Fontaine, charmé de sa lecture de ce prophète, posait cette question à tous ceux qu'il rencontrait. Cette anecdote littéraire se retrouve facilement dans les dictionnaires biographiques.

hier pour entendre crier : avez-vous vu les sacoches ? il n'eût pas manqué d'en faire son profit. Comme il est intéressant parfois notre petit monde de musiciens ! Sans chercher aventure j'allais hier dans le grand corridor du quatrième* étage, étage
 5 de l'étude ; c'est là le forum des musiciens. Il y avait foule et tumulte comme en un jour de foire. On discutait : / le « bémol »
 69 heurtait le « dièse », le « point d'orgue » grognait avec humeur, les « croches » et « doubles croches » se faisaient des yeux menaçants. Et tout cela glosait avec un petit bruit de vitres cassées
 10 qui n'était point du tout musical ni harmonieux : on avait perdu la mesure.

Pendant que je me tenais à l'écart, comme le doit faire tout profane, j'entendis quelqu'un qui venait d'arriver du bas, et soudain cette exclamation roula comme un coup de cymbale :
 15 avez-vous* vu les sacoches ? Je me tournai : au cri, il me fut facile de reconnaître un des gosiers généralissimes de « l'Orphéon Charlebois⁹⁷ ». Un deuxième courrier survint, puis un troisième, tous essouffés comme le courrier de Marathon et criant sur la plus haute note de la gamme : avez-vous vu les sa-
 20 cochés ? avez-vous vu les sacoches ? — En un moment tout ce petit monde tumultueux s'engaina et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, on put voir/ s'enfoncer dans le grand en-
 70 tonnoir des escaliers une dizaine de silhouettes : ... ils allaient voir les sacoches !

25 On s'expliquera cette réjouissance impromptu en apprenant que nos gens de la fanfare, les fanfarons comme disent les malins, viennent de faire l'acquisition d'« un petit sac membraneux ». Il serait destiné, paraît-il, 1° à relever la parure du corps musical, 2° à renfermer tout le matériel qu'on y voudra
 30 mettre. Ce sera « chic » avancent ceux qui ont vu — Cela faisait près d'un mois qu'on guettait l'arrivée des coquettes sacoches. Oui, près d'un long mois. L'espoir mourait. Chaque jour qui venait apportait la même nouvelle : rien, toujours rien. Si l'on se rencontrait on se disait la tête basse : elles ne viendront pas.

97. La chorale du séminaire est parfois surnommée « Orphéon Charlebois » en l'honneur de l'abbé Léon-Augustin Charlebois. Il passe toute sa vie à Sainte-Thérèse : d'abord surveillant, puis professeur au Petit Séminaire, ensuite vicaire et curé de Sainte-Thérèse jusqu'à sa mort, en même temps que vice-supérieur et supérieur du Petit Séminaire où il réside. Chantre lui-même, il « était le patron né de la musique à Ste-Thérèse » et avait, à deux reprises, doté la chapelle (détruite par le feu qui ravagea le séminaire en 1881) d'un orgue, et la fanfare de nouveaux instruments de musique. Voir *les Annales...*, VI, 10 (juin 1892) : 294-301.

71 Hélas ! la deuxième lune allait blanchir la face du ciel et les sacoches ne seraient pas arrivées !/ O Toronto, cité au cœur d'airain, jusques à quand abuseras-tu de notre patience⁹⁸ ?

Aussi, il faudrait être dénué plus que du bon sens pour trouver étrange la scène d'hier. On peut voir qu'elle n'eut rien que de très légitime. J'ai voulu la raconter ici pour recueillir un épisode de la vie écolière et pour féliciter Messieurs de la fanfare de leur dernière acquisition. Sérieusement elle vaut de beaucoup celle des pompons⁹⁹. Le grand dommage est que nos gens n'aient point commencé par la sacoche au lieu du pompon qui ne pourra jamais s'acclimater ici. Tout de même on les attend à la prochaine sortie solennelle. Chacun a hâte de les voir pontifier et ils le font si sérieusement. En* attendant, comme fiche de consolation, on se demande partout : avez-vous vu les sacoches ? 15

1898-06-15

72 **15 Juin** — Hier nous avons eu la fête de Monsieur le Supérieur¹⁰⁰ remise depuis le 13 avril. C'était aussi l'inauguration solennelle de la nouvelle Salle Académique. La fête devait prendre un air de solennité toute particulière par l'apparition sur la scène du drame de Mr. Sylvio* Corbeil, « Maisonneuve¹⁰¹ » — L'affluence des visiteurs fut très considérable. Et le drame en somme a été un succès, comme le faisait remarquer Monsieur le Juge Routhier¹⁰² à la veillée. Beaucoup de nos jeunes thérésiens se sont trouvés à la fête ; les derniers partis qui nous tiennent par de si fortes attaches ne pouvaient faire défaut* à une partie si franchement, si exclusivement thérésienne. On est accouru de toutes parts, bien que la température n'ait pas été à souhait. Pluvieux dans l'avant-dîner, le soleil* nous est revenu dans l'après-midi pour 30

98. Paraphrase du début de la première *Catilinaire* de Cicéron.

99. Voir texte du 3 juin 1897 et II, n. 123.

100. Sur la fête du supérieur, voir II, n. 99. Sur cette fête en particulier, voir *la Presse* (15 juin 1898) : 10 (« Brillante fête. L'inauguration de la salle académique du Collège Ste-Thérèse »).

101. *Chomedey de Maisonneuve*, drame chrétien en trois actes (Montréal, Cadieux et Derome, 1899). Sur cette œuvre, voir DOLQ, I : 119. Dans sa lettre du 28 novembre 1899 : 2ms., Sylvio Corbeil parle avec nostalgie de cette représentation qu'il compare avantageusement, quant au jeu des acteurs, à celle à laquelle il vient d'assister à Valleyfield.

102. Sur ce discours de Routhier, et ses remarques sur la pièce de son neveu, voir Sylvio Corbeil, *Chomedey...* : VII, VIII (préface des éditeurs).

se coucher au milieu d'un bel orage accompagné d'une bourrasque de vent. La fête d'hier me restera d'autant plus en souvenir que j'y ai fait mes débuts d'acteur¹⁰³. J'affrontai la scène et ses dif/ficultés pour la première fois. Il y aura cela d'heureux dans ma souvenance que mes débuts auront* été pour une œuvre thérésienne et dans une fête toute thérésienne. Mais je vais essayer de donner une courte analyse du drame encore inédit. Le drame a 3 actes. Le premier acte se passe* dans un salon d'humble apparence, dans une maison de colonie. Les deux derniers actes se jouent sur une place* publique ; c'est-à-dire au centre de la première palissade de Ville-Marie. Le fond de la scène représente un fort adossé à la Montagne de Montréal ; un des côtés du théâtre laisse voir la chapelle rustique* de la colonie et l'autre côté montre un bâtiment ou magasin contenant armes et approvisionnements. Le drame s'ouvre quelques jours seulement après la fondation de Ville-Marie. Les principaux personnages étaient, Maisonneuve, Alfred Langlois ; Robert de Maupertal, P.E. Rochon¹⁰⁴ ; Astiscoua, capitaine/ huron, Lionel Groulx ; Charles de Maupertal Ernest Bernier ; Mangouch, guerrier huron, Damien Filiatrault ; Lambert Closse, Ernest Bélair¹⁰⁵ et un grand nombre des premiers fondateurs de Ville-Marie¹⁰⁶. Maisonneuve vient de fonder Ville-Marie. Les Iroquois complotent la destruction de la nouvelle fondation. Robert* de Maupertal, représentant de la compagnie des Cent-Associés, machine contre l'œuvre de Mont-Royal qui ruine son commerce. En effet, les pelleteries vont tomber aux mains des colons qui eux ne les livreront pas avec la folie et la stupidité des sauvages, pour simples bijoux*

-
103. Groulx parle probablement de son premier rôle important puisqu'il est monté sur les planches lors de la représentation de *la Perle cachée* au programme de la fête du 27 avril 1897 (voir II, n. 99).
104. Paul-Émile Rochon (voir II, n. 203) semble avoir apprécié particulièrement ce rôle puisqu'il a par la suite conservé le nom de Robert de Maupertal comme pseudonyme, sous lequel il a signé son petit livre *Cahiers intimes* (voir à ce sujet l'article de Louis-Joseph Rodrigue, « Cahiers intimes de Robert de Maupertal » paru dans *les Cahiers de Sainte-Thérèse*, II, I (novembre 1941) : 16-18) et plusieurs articles dans les journaux franco-ontariens et québécois.
105. Damien Filiatrault, de Sainte-Rose, et Ernest Bélair, de Sainte-Thérèse, sont respectivement des élèves de Philosophie II et de Rhétorique (*Année scolaire 1897-98*).
106. Sur les origines de Montréal et le développement de la Nouvelle-France au cours de ces années difficiles, voir Marcel Trudel, *Montréal. La formation d'une société (1642-1663)*, Montréal, Fides, 1976, 328 p. et *Histoire de la Nouvelle-France (1524-1663)*, Montréal, Fides 1963-1979, 3 vol. Sur Maisonneuve, Lambert Closse, Père Vimont, Montmagny, etc., voir DBC I.

de quincailleries. Ce* Robert est un esprit fort, avancé, ami du
 luxe et de l'opulence, jeune Seigneur qui a déjà rêvé une vie à
 grand train dans le grand Paris après un court séjour au Ca-
 nada* pour y réaliser des bénéfices énormes. Il fait la rencon-
 tre d'Astiscoua, capitaine Huron, catéchumène, qui est irrité 5
 75 contre le Père/ Vimont qui refuse de lui conférer le baptême
 en raison de ses vices. Astiscoua a été traité de «chien» par ses
 parents : il vengera sur Echon son injure. Maupertal exploite la
 fureur du Huron, lui fait entendre que le Père Vimont n'est
 pas le maître à Ville-Marie, mais que Maisonneuve commande 10
 tout et que le Père en lui refusant le baptême ne fait que se prê-
 ter aux ordonnances du gouverneur. On complot* immédia-
 tement sur les moyens à prendre pour faire disparaître Mai-
 sonneuve. Maupertal expose ses plans : Montmagny doit être
 de passage à Montréal le* jour même ; Robert plaidera sa 15
 cause devant Montmagny et s'efforcera d'obtenir du gouver-
 neur général que Maisonneuve abandonne sa folle entreprise.
 Si ce premier moyen ne suffit point, voici ce qu'on fera : Astis-
 coua enverra Mangouch, son guerrier, aux Iroquois qui rôdent
 76 dans les alentours. Il les décidera à marcher sur Vil/le-Marie ; 20
 puis Mangouch reviendra dans la colonie faire aux Français un
 faux rapport, leur faisant croire qu'il n'y a là qu'une poignée
 d'Agniers quand ils seront légion*. Les Français sont déjà
 exaspérés par le meurtre de deux de leurs compagnons par les
 sauvages ; ils murmurent contre Maisonneuve qui refuse de 25
 mener à un combat téméraire. Astiscoua et Maupertal mettent
 à profit la situation des esprits pour les exciter contre de Mai-
 sonneuve. Ce dernier trompé par Mangouch accepte le comb-
 at. Contre l'espérance de Maupertal, il en sort vainqueur, de
 même qu'il est sorti tout à son avantage de la discussion avec 30
 Montmagny. Alors on en vient au moyen extrême : le poi-
 gnard. Un soir pendant que Maisonneuve prie à la chapelle,
 Astiscoua se cache à l'angle de la porte et frappe Maisonneuve
 au moment où il a franchi le seuil. Mais le poignard mal* guidé
 77 ne fait qu'effleurer/ la poitrine du gouverneur, transperce son 35
 scapulaire qui se trouve l'avoir* sauvé miraculeusement. Astis-
 coua manquant son coup est renversé par sa victime qui dé-
 gaine l'épée et le maintient* au sol. Maisonneuve appelle au
 secours, on accourt, on s'empare du meurtrier. Astiscoua
 pressé de questions déclare le mobile de son crime et l'impos- 40
 ture de Maupertal apparaît au jour. Maisonneuve pardonne
 tout. Maupertal quittera la ville avant six heures ; Astiscoua
 aura la* vie sauve avec l'espérance du baptême à condition
 d'amender sa conduite. Puis apparaît le Père Vimont attiré par

- le vacarme extraordinaire de la petite colonie. Le Père soudainement inspiré prédit les grandeurs futures de la métropole canadienne. Voilà en résumé l'historique du drame. Monsieur Corbeil de l'avis des lettrés a fait une œuvre de mérite qui avec la correction de certaines longueurs aura certainement gagné l'impression. Pour clore on nous a joué la plus magnifique opérette en un acte, le « 66¹⁰⁷ » — Trois acteurs : Monsieur Proulx¹⁰⁸, notaire de Montréal et ancien élève ; Anthime Riopel¹⁰⁹ et Hercule Dorval¹¹⁰ *.
- 10 Dans la soirée, profitant de la présence parmi nous de Mr. le Juge A.B. Routhier et de Monseigneur* Routhier¹¹¹ de la cathédrale d'Ottawa, Monsieur le Président de l'Académie lectura [sic] le rapport des travaux académiques pour l'année scolaire 97-98¹¹² — Mon bien-aimé Monsieur Syl. Corbeil¹¹³
- 15 m'avait demandé quelques strophes pour la circonstance : je n'ai pu les lui* refuser, les voici

A Monsieur le Juge A.B.* Routhier¹¹⁴ .

- Beaux souvenirs, ombres pieuses !
 Je passerais ma vie à vous ouïr chanter.
 20 Il est, il est si doux d'entendre remonter
 Du lointain de ses jours des voix voluptueuses
 Qui reviennent vous enchanter.

(Maurice de Guérin¹¹⁵)/

79

-
107. Cette représentation a dû connaître un certain succès puisque dans une lettre de Zénon Dupras à Lionel Groulx (1^{er} août 1898 : 4ms.) nous lisons : « J'ai vu dans « La Presse » qu'on répéterait à Sainte-Thérèse l'opérette « Le 66 », dans laquelle représentation figure l'ami Riopel. »
108. Wilfrid-Joseph Proulx.
109. Voir I, n. 119.
110. Hercule Dorval, de Langdon, États-Unis, est alors un élève de Syntaxe.
111. Joseph-Onésime Routhier, frère du Juge Adolphe-Basile Routhier.
112. Ce « Rapport des travaux académiques pour l'année 1897-1898 », présenté par Alfred Langlois, président de l'Académie Saint-Charles, fait mention du « Berryer » (voir I, n. 78) de Lionel Groulx ([Académie Saint-Charles. Cahier des Archives] (1885-1911) (ANQM, SST, #89, t. 17).
113. Voir II, n. 166.
114. Il existe deux autres versions de ce poème, dont l'une inscrite dans l'Académicien Voir Notex.
115. Tiré du poème « A mes deux amis », voir Œuvres, I (édit. Bernard d'Harcourt, Paris, Société des Belles Lettres, 1949) : 96. Groulx a consigné ces vers dans son Cahier de notes..., II : 133ms.

On dit qu'aux bords de Babylone
 Où pleura Solyme¹¹⁶ exilé,
 On entend parfois qui résonne
 Le chant du barde inconsolé !

Ce sont des ombres éplorées 5
 Sommeillant sous le sol d'exil,
 Qui viennent, lyres inspirées,
 Gémir comme aux rives du Nil.

Et sous le saule du rivage¹¹⁷ , 10
 Le touriste qui va rêvant,
 Croit ouïr les voix d'un autre âge
 Qui vont pleurant avec le vent.

Et sur la rive solitaire,
 On dit que le luth du berger,
 Qui ne connaît point le mystère, 15
 S'unit au chant de l'étranger

——— /

80 O poète de ma patrie !
 C'est sur ces rives autrefois,
 Que ta jeune lyre attendrie
 Chanta pour la première fois. 20

Quand au pays de ton enfance,
 Te ramène le souvenir,
 Sous le saule de souvenance
 Entends-tu chanter ou gémir ?

Douces rumeurs de nos bocages, 25
 Grands bois, bois de ses jeunes ans,
 Éveillez-la sous vos ombrages :
 Elle y dort sa lyre d'antan !

116. Nom poétique de Jérusalem.

117. Voir III, n. 72.

Que ne puis-je, ô ma lyre ingrate,
Lorsque ce chant m'aura bercé,
Comme le berger de l'Euphrate,
Moduler les voix du passé !

5 Poète, aux jours de ton enfance,/
Il chantait bien ton luth d'enfant,
Mais il chantait pour le silence,
Sans avoir l'écho triomphant.

81

10 Un jour, écolier de naguère,
Laisant l'ombrage thérésien,
Tu fus planter ta tente fière
Sur le rivage laurentien.

15 Entends-tu l'écho de ta lyre,
Oui de ta lyre d'aujourd'hui ?
Ce n'est plus le bruit du zéphyre
Qui sous l'ombrage ému s'enfuit.

20 Oh ! il a grandi le poète !
Sur les bords du fleuve géant,
Entendez-vous le peuple en fête :
Il chante son air triomphant !

Ton chant sur la rive fleurie,
Sonne comme un clairon vibrant,/
Noble barde de ma patrie,
Illustre fils du Saint-Laurent !

82

25 Et nous, sur ces rives aimées
Où tout se souvient bien de toi,
Nous apprenons à nos ramées,
Ton hymne d'amour et de foi :
« O Canada ! terre de nos aïeux,
30 Ton front est ceint de fleurs glorieux ;
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix ;
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits ;

Et ta valeur de foi trempée
 Protégera nos foyers et nos droits¹¹⁸ !

1898-06-23

23 Juin — O mon cher Daniel¹¹⁹, je
 pense* à toi ce soir et j'écris. J'aurais tant besoin d'une âme 5
 sœur pour appuyer la mienne, pour la soutenir un peu* par-
 tout car je me sens toujours seul. Penses-tu à moi sous ton ciel
 83 de Southbridge ? Non, car tu n'as/ jamais deviné tout* ce qu'il
 y avait dans mes relations avec toi. Quand je t'ai connu pour la
 première fois, il y avait déjà longtemps que je cherchais un 10
 ami, mais un ami selon Dieu. Tout jeune, hélas ! mon âme était
 allée* se brûler à des affections légères et puérides et plus heu-
 reuse que le papillon folâtre, si elle y* a laissé de ses lambeaux,
 elle n'y a point laissé ses ailes. Oui, grâce à Dieu, mon âme a
 gardé ses ailes pour monter vers ce qui est* pur, ce* qui est 15
 grand, ce qui est beau. Je sais comprendre l'amitié¹²⁰, et c'est
 à* ce signe que j'ai pu reconnaître que Dieu veillait toujours
 sur mon cœur de jeune homme. Un soir Daniel, il t'en sou-
 vient, nous avons marché ensemble autour de la grande salle ;
 nous nous rencontrions pour la première fois. Et qu'est-ce 20
 donc une première rencontre ? Souvent j'ai rencontré des élè-
 ves qui se trouvaient sur ma route ; on s'est parlé pour une
 84 première fois et mon Dieu/ qu'ai-je conservé de cette pre-
 mière conversation ? Le souvenir ne lui a pas survécu. Il ne de-
 vait pas en être ainsi de la nôtre. On m'avait déjà parlé de toi, 25
 et l'on avait dit beaucoup de bien. Sans m'en apercevoir*, sans
 que j'en connaisse les premières causes, je sentais, de jour en
 jour, comme des impulsions secrètes qui me poussaient vers
 toi. Et nous tous qui voulions être de tes amis nous allions vers
 toi parce que nous savions aller à la vertu, à l'innocence* de 30
 quinze ans et à toutes les qualités qui sont l'honneur de l'ado-
 lescence. Sur ton front pur, perçaient comme des étoiles bril-

118. A.-B. Routhier est l'auteur de l'hymne national du Canada. Groulx a proba-
 blement fait parvenir son poème au juge Routhier puisque quelques jours
 après cette fête, Sylvio Corbeil lui écrivait dans une lettre (28 juin 1898 :
 1-2mss) : « Tu adresseras la lettre à Son Honneur le Juge A.-B. Routhier,
 Québec. Ne mets pas trop d'épithètes dans ta lettre, mais des souvenirs de
 rhétorique [...] quand nous analysons les discours du Juge. Ça lui plaira. J'en
 suis sûr. » Voir I, n. 31.

119. Daniel Plouffe. Voir textes des 23 octobre 1899 et 16 septembre 1900 ; voir
 aussi lettre de Alfred Langlois à L. Groulx, 21 décembre 1898 : 8ms.

120. Voir I, n. 206.

lantes* les feux et les éclats d'une jeunesse toute pure. C'est pour cela que nous t'aimions. Devant toi nous nous disions : il est meilleur que nous tous. Daniel, depuis le soir où je t'ai rencontré, je n'ai pu arracher de mon âme un quelque chose de toi

5 qui y était entré, y/ avait fait sa demeure, et je n'ai pas été le maître d'étouffer ce qui commençait de croître. Me reconnaissant bien indigne de partager les confidences de ton âme, j'ai travaillé depuis à me rendre meilleur — sans négliger d'aplanir les voies qui nous séparaient encore. Oh ! as-tu deviné*, as-tu seulement soupçonné le caractère de mes premiers rap-

10 ports ? ce qui se passait au fond de moi-même, ce qui me* faisait souffrir, ce qui me faisait aimer ma souffrance ? J'ai vu, j'ai compté, j'ai pesé les difficultés, les longueurs qui s'opposaient à notre amitié ; je les embrassai courageusement croyant ne jamais payer trop cher le plus grand des biens après

15 l'amour de Dieu. Daniel, sais-tu bien tout le prix de l'amitié ? tous les mondes qui sont renfermés dans ce seul mot ? Oh ! le vulgaire, le vulgaire qui ne l'a jamais connu, qui subtilisé même dans/ les choses de sentiment, parle avec indifférence*

20 quand ce n'est pas avec mépris, de ce que nous appelons l'amitié chrétienne. Le vulgaire ne peut comprendre que deux âmes forment* le généreux désir de* s'apprendre l'une à l'autre les sentiers qui mènent au cœur du Christ, à l'amour du Christ. Il ne peut comprendre tout ce qu'il y a de salutaire pour l'âme dans ce commerce intime de deux adolescents que Dieu bénit

25 parce qu'ils sont sincères, qu'ils sont purs, et qu'ils lui rappellent les jours d'autrefois où le Sauveur lui-même pressait sur sa poitrine le disciple bien-aimé. Mais assez, mon pauvre cœur — tu viens* de m'emporter à des limites que je n'aurais voulu dépasser. Daniel, tu ne sauras peut-être jamais combien je t'ai aimé, combien j'ai prié pour toi pour que Dieu/ garde à ton

30 âme et à ton cœur les dons royaux qu'il leur a faits. Si c'est Dieu qui m'éloigne de toi, je bénis la main qui m'écarte : je suis trop indigne, et je ne comprends peut-être pas encore tout à fait l'amitié comme Dieu veut qu'on la comprenne. Mais, ô Daniel, je ne suis plus le maître de ne pas m'attacher à toi. Quand tu devrais répondre toujours à mes attentions par une indifférence voisine de la froideur, je veux t'aimer. Mes affections sont peut-être trop vives. Je suis ainsi fait. Je n'aime pas les

40 moitiés, je me donne tout entier. Dieu m'a fait une âme capable d'amitié, je ne veux point la dépouiller du peu de bon qui y reste encore.

1898-06-27

27 Juin — Je lisais samedi dernier les rapports des fêtes de la* «Saint-Jean-Baptiste¹²¹ ». Dans certains quartiers de Montréal les démonstrations patriotiques n'ont pas manqué d'éclat./ Pour nous qui avons appris à aimer notre pays en autant qu'il se montre catholique et français, ce sont des jours aimés et réconfortants que ces jours de Saint-Jean-Baptiste où les oriflammes portent dans leurs plis les plus généreuses protestations* d'amour au pays et à la Religion. Je m'incline avec passion et avec amour devant mon pays qui passe frissonnant dans le drapeau national parce qu'il est jeune, tout palpitant d'avenir, qu'il est resté français et qu'il veut rester catholique. Mon Canada français je l'aime à genoux, sous le grand ciel du Saint-Laurent, au milieu de ses oriflammes patriotiques et religieuses ; je l'aime ainsi parce que dans ses spectacles grandioses et presque sublimes, je sens au-dessus de lui la main de Dieu qui le protège et le bénit. Ah ! si notre jeune pays trouvait dans sa foi assez de verdure et de lumière pour rester/ fidèle au Dieu fort des « Anciens Canadiens¹²² », s'il ne forfait jamais aux naïves ballades de Bretagne et de Normandie qui ont bercé son enfance, il renouvellera, Dieu doit le lui promettre, sur la jeune terre d'Amérique, les traditions ininterrompues de la vieille patrie, la France. La mission de la France dans l'Europe n'est plus douteuse devant l'histoire. La France c'est l'Israël des* temps nouveaux choisis

121. Déjà, sous le régime français, on fêtait la Saint-Jean-Baptiste avec un festival, le 24 juin, tout comme d'ailleurs la fête de Saint-Joseph, le 19 mars. Alors que celle-ci revêtait, avec le temps, un caractère de plus en plus religieux, la première conserva son aspect de fête populaire. Lorsque les patriotes du Bas-Canada voulurent, dans le but de cimenter l'union entre les Canadiens français, donner un patron à leur nationalité tout comme l'avaient déjà fait les Anglais, les Écossais et les Irlandais, avec saint Georges, saint André et saint Patrick, ils arrêtaient leur choix sur saint Jean-Baptiste. En 1834, Ludger Duvernay (1799-1852) fonda la Société Saint-Jean-Baptiste à Montréal. Par la suite, la célébration de la Saint-Jean-Baptiste sur un mode mi-religieux, mi-populaire, se répandit à travers le Québec et même parmi les minorités francophones hors Québec, où les parades de la Saint-Jean (qui étaient précédées d'un grand-messe) prenaient valeur d'affirmation nationale et religieuse face à la majorité anglo-protestante. Voir H.-J.-B. Chouinard, *Fête nationale des Canadiens français*, Québec, Éd. A. Côté, 1881, 632 p. ; Benjamin Sulte, *la Saint-Jean-Baptiste (1636-1852)*, augmenté, annoté et publié par Gérard Malchelosse, « Mélanges historiques », 15, Montréal, Éd. Édouard Garand, 1929, 130 p. ; Robert Rumilly, *Histoire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal - Des Patriotes au Fleurdelisé (1834-1948)*, Montréal, Éd. l'Aurore, 1975, 564 p. ; Claude Paulette, *Je me souviens depuis 1834*, Montréal, Leméac, 1980, 102 p.

122. Voir I, n. 379.

par Dieu pour être le suprême boulevard de la foi du Christ venu, l'épée et le bouclier* de la justice catholique. Et notre jeune pays, c'est un fils de la France. Le Canada français est donc héritier des privilèges de la mère patrie. Dieu ne peut nous avoir déshérités* d'un patrimoine qui nous revient légitimement : Dieu merci jamais rien* de ce qui vit sous le ciel du Canada français n'a mérité que Dieu nous dépouille* de nos droits privilégiés. Nous ne sommes point des félons*. Ils ne l'ont pas mérité ceux qui apprirent à* notre fleuve encore sauvage les premières harmonies du *Te Deum*¹²³ ; ils ne l'ont pas mérité ceux qui sont tombés aux Plaines d'Abraham¹²⁴ pour conserver leur jeune patrie à la croix ; ils ne l'ont pas mérité les soldats de la revanche de Ste-Foye¹²⁵ qui luttèrent pour la chaumière et le clocher ; ils ne l'ont pas mérité les fils de la patrie d'aujourd'hui qui savent comme aux jours anciens, s'agenouiller sous la main de l'Eglise et qui portent au* reliquaire de leurs cœurs* les nobles, les fiers sentiments qui frissonnent sous l'étoffe des bannières nationales[.]

1898-06-28

20 **28 Juin** — Je lis¹²⁶ dans « Le treizième siècle artistique¹²⁷ » que tous les efforts des vieux architectes français du Moyen-Age se portaient à surélever la voûte de leurs constructions chrétiennes, à lui donner vers le ciel cette poussée sublime qui donne aux basiliques/ et aux cathédrales de ce temps l'apparence de corps aériens flottant dans l'espace¹²⁸. N'est-ce pas là le travail que tout chrétien doit faire dans son âme. Dieu a fait le catholique architecte de son édifice spirituel. Soyons donc de ces vieux architectes français, *Sursum corda*¹²⁹, surélevons les voûtes, donnons-leur avec une har-

-
123. Image empruntée au père Louis Lalande. Voir texte du 20 avril 1897.
 124. Allusion à la défaite des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759, qui entraîna la capitulation de Québec cinq jours plus tard (voir Guy Frégault, *la Guerre de la Conquête* : 340ss).
 125. Allusion à la victoire ultime des Français au Canada, le 28 avril 1760. Voir *ibid.* : 374ss et III, n. 31.
 126. Une autre version de ce texte intitulée « Les artistes de Dieu » est inscrite dans l'*Académicien*. Voir Notex.
 127. Albert Lecoy de la Marche (1839-1897), *le Treizième Siècle artistique* (Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, De Brouwer & C^e, 1892). Sur ce livre, voir texte du 18 juillet 1901.
 128. Voir *ibid.* : 28-33 et 65.
 129. *Élevons nos cœurs*. *Ibid.* : 10. À la messe, paroles du commencement de la préface. L'expression est également utilisée par Louis Pasteur, dans un discours



9

«À treize ans, il adviendrait pourtant que je partirais pour le «grand collège». Mes parents, ma mère surtout, très portés pour l'instruction, assumaient le risque audacieux. La dépense paraissait sûrement extravagante. On aurait à braver les railleries jalouses de l'entourage et de la parenté. Parfait illettré comme tant d'autres de son temps, mon grand-père maternel, apprenant la nouvelle, ne trouva, pour m'encourager, que cet horoscope peu rassurant: «Tu vas au grand collège? Tu vas faire un gratte-papier et un voleur!» Un incident de ma vie de petit écolier était venu en aide à mes parents. En 1891, dans ma paroisse sursaturée de politique et d'élections, la passion du **husting** et de la boîte à scrutin avait fini par gagner jusqu'aux bambins de l'école des Frères. Nous eûmes nos élections. [...] À titre d'orateur de l'un des candidats, je me fis une enviable réputation. Très flattés, mes parents estimèrent que j'avais gagné mes épaulettes, et qu'un orateur de cette force n'en pouvait rester à la petite école.» (*Mes mémoires*, 1:68)

9. Lionel Groulx (debout à gauche) en Belles-Lettres, juin 1896. «En ce temps-là, je me croyais bien poète un peu et j'étais rêveur par conséquent. On m'a vu m'éloigner des groupes bruyants, pour me promener dans la brume, bien au fond de la cour, sous l'ombre des érables et des grands ormes. Je rêvais, je refaisais, page par page, ma vie d'autrefois: comme tout y était vivant et plein de joie: les voix qui nous viennent du passé sont des voix douces et mélodieuses. Et pourtant mon âme était triste: l'avenir ne m'attirait pas. Je commençais à sentir en moi, le germe de ce mal qui finira peut-être par m'emporter au seuil de la vie. L'avenir ne me semblait pas fait pour moi. Je n'y voyais que gazon jauni, rafales de novembre, feuilles jaunies et cercueil. Ces tristesses m'allaient bien. Mon âme s'en enveloppait, s'en nourrissait et j'étais triste pour le plaisir d'être triste. C'était le commencement de cette mélancolie rêveuse, la grande maladie de la jeunesse aujourd'hui. Pourtant je n'avais lu ni Musset, ni Lamartine. Mais au fond de mon

âme encore si troublée gisaient assez de feuilles mortes; il y en avait plus que n'eut pu en amasser la poésie maladive d'un Musset. (Journal III: 60-61mss - 1^{er} mai 1898)

10. Septime Laferrière, Lionel Groulx et Gédéon Rochon, ou «Les Trois Réformateurs», 1898.

«En première année de Philosophie, assisté de mes deux confrères, Gédéon Rochon et Septime Laferrière, je soulève un long débat à la Société Ducharme. Par une longue et solennelle résolution, nous proposons une réforme foncière de ladite Société [...] la disant vieillotte, déchu de son ancienne splendeur. Là-dessus s'engage une discussion pathétique avec nos aînés de Philo II. Alfred Langlois, président de l'Académie [...] nous réfute en habile homme, nous prodiguant les éloges, insistant avec malice sur la notoriété que nos talents de **debaters** confèrent à «la vieille et routinière société». Débat qui fit du bruit. Nos camarades eurent tôt fait de coller à notre trio l'épithète de «Les Trois Réformateurs», appellation que je retrouve au bas d'une photo que, pour perpétuer, sans doute, le souvenir de ce grand jour, nous avions fait prendre chez un photographe du village. (Mes mémoires, 1:58)



10

11. Le «Club des Greens», fondé par «les Trois Réformateurs» en 1898. À droite de Lionel Groulx (l'homme au chapeau



11



melon), Septime Laferrière, puis Gédéon Rochon (tenant un canotier).

«Club des **Greens**» [...] fondé par les «Trois Réformateurs», avec tous ceux-là qui ne faisaient point partie des clubs officiels. Un peu pour faire la nique à ceux-là qui ne parlaient que de sport et vantaient leurs exploits. Le club eut son chant. J'en fis les vers; Septime Laferrière la musique. Nous partions pour le coteau Morris à un 1/2 mille du Séminaire. Là s'offrait un beau champ pour partie de base-ball ou de ballon. Pendant que les jeunes s'évertuaient à jouer, nous, les sénateurs, nous jasions, discussions. La partie finie, force discours, sur le mode homérique célébraient les exploits des as. Nous partions pour le coteau Morris, drapeau au vent et aux accents de ce que nous appelions pompeusement, notre «Chant national». (Olographe, au verso du carton encadrant la photographie)

12. Au milieu de ses confrères de Philosophie II, le 15 novembre 1898.

Bastien, Aldéric – Bédard, Georges – Bernier, Ernest – Bertrand, Jean-Baptiste – Boyer, André – Boyer, Onésime (debout, 4^e à gauche) – Coursol, Eugène – Groulx, Lionel (1^{re} rangée, 3^e à gauche) – Laferrière, Septime (debout, 4^e à droite) – Lalande, Donat – Lauzon, Clodomir – Lauzon, Rodrigue – Lavigueur, Joseph – Leblanc, Amédée – Riopel, Anthime – Rochon, Gédéon (2^e rangée, 2^e à gauche). (Séminaire de Sainte-Thérèse. Année scolaire 1898-1899:25)

«Heureuses années, en somme, que celles de mon temps de collègue! Je n'en ai gardé que d'excellents souvenirs. Mes camarades m'y

avaient comblé de leur amitié et de leur confiance. Tous les postes, tous les hochets de la gloire collégiale, on me les avait prodigués. Chez les grands comme chez les petits, on m'avait élu capitaine de la milice, corps de cadets qui, chaque printemps, faisait les exercices militaires, était de toutes les fêtes collégiales et où le capitaine portait gravement l'épée. Chez les «petits» comme chez les «grands», on m'avait encore élu préfet de la Congrégation de la Sainte-Vierge. Finissant, j'étais devenu président de l'Académie et vice-président de la Société Ducharme.» (*Mes mémoires*, I:60)



13

13. En compagnie de son frère Albert (debout à sa gauche) et de cousins Emond de Valleyfield, 1898. «*Mon frère, Albert, est venu me voir [...] J'ai été bien content de le voir. Je n'ai que lui pour me rappeler l'image de mon premier père, c'est le seul parent que je connaisse du nom de Groulx. Nous sommes fortement attachés l'un à l'autre. Ses joies, ses douleurs sont les miennes. Son avenir me préoccupe aussi fortement sinon plus que le mien propre.*» (*Journal IV:41-42mss - 18 octobre 1899*)

14. «Le rêve est la préface de l'action». Lionel Groulx à vingt et un ans.

«*Les perplexités me sont revenues et avec elles, les orages dans mon âme. Je suis triste parfois, triste jusqu'à la mort. Oh! que c'est chose poignante le trouble de la vocation. Je suis ce naufragé qui a confié à une épave une vie qu'il veut sauver, et qui est là, désespéré, implorant le ciel, ne sachant pas si le vent qui souffle le pousse vers le rivage ou le rejette vers la haute mer. [...] Comme je suis incertain, hésitant, et que je sens bien en moi l'homme qui flotte à tout vent qui passe, comme parle s^t Paul. Tous les efforts que je fais de moi-même pour me ramener à la lumière ne servent qu'à me plonger davantage dans l'épaisseur des ténèbres. Chaque jour amène une décision de ma volonté et celle du lendemain détruit infailliblement celle de la veille. Aujourd'hui je suis à l'Université, demain, au Séminaire. Depuis quelques jours j'ai sensiblement penché vers l'Université. J'ai des idées pures pour le monde, tandis que je n'ai jamais pu embrasser parfaitement le saint but du sacerdoce: il se mêle toujours quelque chose d'humain aux rêves que je fais sur mon rôle de prêtre.*» (*Journal III:138-139mss - 5 mars 1899*)



14

diesse sublime l'essor vers les hauteurs, et nous serons vraiment des artistes de Dieu.

1898-07-17

Juillet 17 — On vient d'inhumer le doyen de l'Église canadienne. Mrg Laflèche¹³⁰ des Trois-Rivières n'est plus. Avec ses quatre-vingts ans, il a reçu la couronne de ses grands labeurs. Quel deuil et quel vide immenses. Les pasteurs du pays ont perdu leur chef; chef* il l'était véritablement par ses lumières et son* action s'il ne l'était par la* dignité. Il manquera à leurs conciles ce patriarche octogénaire dont la science était vas/te comme celle des docteurs et dont les visions sur l'avenir de l'Église avaient quelque chose du prophète. Aux catholiques de ce pays il manquera ce pasteur éclairé et ferme qui traçait le chemin du devoir et y marchait le premier avec sa houlette* de berger épiscopal; c'est un vide à tous les échelons de la hiérarchie canadienne. Il manquera au Nord-Ouest canadien dont les vastes solitudes sont restées remplies de son nom et où retournait toujours sa pensée vieillie. Cette grande perte pour la patrie canadienne a été précédée de celle de Sir Adolphe Chapleau¹³¹, l'héritier des Lafontaine et des Cartier¹³². Devant ces grandes tombes qui se

aux étudiants du collège d'Arbois, que Groulx a consigné dans son *Cahier de notes...*, II : 95ms. Nous la retrouvons employée dans une autre lecture de Groulx, L. Bouthors, *Montalembert...* : 139.

130. Voir texte du 6 septembre 1897 et II, n. 196.

131. Sir Joseph-Adolphe Chapleau (1840-1898), natif de Sainte-Thérèse-de-Blainville, avocat, sera en 1874 le défenseur du métis Ambroise Lépine, adjudant général de Louis Riel lors de la rébellion de 1870. Il se lance en politique et devient membre de la Législature du Québec en 1867 (circonscription de Terrebonne) et le restera jusqu'en 1882. Solliciteur général du Québec (1873-1874), ministre sans portefeuille, secrétaire et registraire de la province (1876-1878), chef du Parti conservateur (1878), premier ministre du Québec (1879-1882). Il se tourne ensuite vers la politique fédérale et est élu député de Terrebonne (1882-1892). Secrétaire d'État (1882-1892), ministre des Douanes (1892), il finit par supplanter Hector-Louis Langevin comme chef des conservateurs québécois au sein du gouvernement, au moment où un scandale politique entraîne la disgrâce de Langevin en 1891. Mais Chapleau quitte la politique fédérale presque aussitôt pour accéder au poste de lieutenant-gouverneur du Québec (1892-1898) jusqu'à sa mort, le 13 juin 1898 (voir Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, I-IX, *passim*; A. de Bonneterre, *L'Honorable J.-A. Chapleau, sa biographie, suivie de ses principaux discours, manifestes, etc. publiés depuis son entrée au Parlement de 1867*, Montréal, E. Sénécal, 1887, 537 p.). Voir texte du 30 avril 1899.

132. Sur Lafontaine et Cartier, voir II, n. 171 et I, n. 160.

ferment l'on se demande navré de tristesse de quel coin du pays se lèveront leurs successeurs, qui ira ramasser sur leurs tombes le pesant glaive de soldat qu'ils y ont laissé* choir. Nous, jeunesse de notre/ pays, souvenons-nous que le Canada 93
5 français, comme toute terre française est destiné pourtant à n'enfanter que des hommes d'esprit et* de cœur.

1898-09-04

4^eSept. — J'ai franchi avec peine¹³³ ce seuil de l'Alma Mater où pourtant l'on m'a déjà vu à pareille
10 époque venir sept fois consécutives. La dernière année au collège n'est pas gaie. Bien qu'on se proclame au seuil de l'avenir on vit moins de l'avenir que du passé. Nous sommes les aînés, et des vieux, tout le monde le sait, quel est celui qui n'aime à dire un bout d'histoire et à ne vivre que des jours d'antan.
15 Nous sommes comme tous les vieillards. L'on se souvient de s'être vu pleurer sous tel arbre, rêver dans telle allée, l'on parle de cette course d'hiver, de cette escapade à travers les champs et que sais-je, il se passe tant de choses dans la vie d'un
20 vieillard de vingt ans. Mais de l'avenir, pas un mot ; ça* c'est pour les jeunes. Oui je ne/ me sentais pas en gaité en saluant 94
de la gare le dôme doré (c'est tout ce qu'il y a de doré) de mon collège. On peut bien dire « mon collègue » quand on est ancien. Cette année je sentais comme je ne l'ai senti de ma vie d'écolier, qu'on laisse* bien définitivement la maison paternelle dès son premier départ pour le collège de là-bas. C'est
25 fini et pourtant ce pauvre enfant qui part comme il est loin de soupçonner que ce premier adieu qu*il fait à sa famille en larmes en renferme bien d'autres. Il y a cela d'heureux que l'illusion des vacances dont il entrevoit le mirage, lui laisse oublier
30 qu'il en a fini avec la vie de famille, l'air pur de la campagne, les courses* sur la grève, la liberté des champs. O mes liens, mes souvenirs, je ne croyais pas vous sacrifier à jamais ;* c'est huit ans plus tard que je viens vous pleurer. Oui ce frère¹³⁴ que je viens d'amener avec moi pour lui apprendre la rude vie collé-

133. Sentiment qu'il ne communique pas dans la lettre envoyée à sa mère au début de septembre (lettre non retrouvée), car celle-ci lui répond, ainsi qu'à Charles-Auguste (voir III, n. 134) : « C'est avec joie que j'ai reçu votre lettre hier au soir en apprenant que vous ne vous en ennuyez pas trop si cela peut continuer c'est tant mieux et que vous vous portez tous bien » (5 septembre 1898 : lms.). « Toujours, dira-t-il encore plus tard, à chacune de mes rentrées au collège et ce, jusqu'à la fin de mes études, je connaîtrai les mêmes crises d'ennui » (*Mes mémoires*, I : 43 ; voir aussi Introduction II).

134. Charles-Auguste Émond. Plus tard, Groulx racontera : « Mon beau-père désirait fort envoyer aux études classiques, son fils aîné, Charles-Auguste. Mais

- 95 giale, je le vois bien, ne sait pas/ tout ce qu'il a perdu. Pauvre enfant, puisse-t-il l'ignorer toujours !

1898-09-08

8 Septembre — Voici notre huitième
 jour passé dans le palais collégial. C'est jeudi dernier que nous 5
 avons laissé la famille et toutes les douceurs des vacances pour
 s'en venir broyer du noir en plein pays* du nord, à seize
 lieues¹³⁵ du rivage natal. Aujourd'hui, c'était encore jeudi.
 Nous avons fêté l'anniversaire par une gentille promenade à
 l'île Ste-Rose¹³⁶ qui a fait pester tout le monde. Les écoliers 10
 d'aujourd'hui sont devenus très exigeants et peu compréhensibles.
 On en est rendu à préférer une de ces promenades à
 casse-cou sur la voie ferrée, cahoteuse et malpropre, aux courses
 à l'île Ste-Rose, où l'on voit du moins de l'eau, des îles ver- 15
 doyantes, des bocages et surtout de l'air pur* et tout plein de la
 senteur des champs. Bien que je ne sois point partisan sans*
 96 restriction des promenades à l'île, j'y vais/ toujours avec* em-
 pressement par un jour de fraîcheur et de grand soleil comme
 aujourd'hui*. La villa d'été construite à l'île a été lambrissée
 cette année et une couche de peinture blanche lui donne main- 20
 tenant un air de coquetterie et d'aisance. Il y a aussi comme
 nouveauté l'estrade élevée le printemps dernier. Nos orateurs
 n'en ont pas encore fait l'inauguration et puis on ne sait pas
 très bien si les profanes pourraient l'escalader sans encourir
 l'excommunication de Messieurs les musiciens. Ces derniers la 25

comment assumer les frais de pension et d'enseignement (voir III, n. 216) de deux collégiens ? Ne voulant pour rien au monde me mettre en travers de l'avenir de mon jeune frère [...] J'écris aux autorités de Sainte-Thérèse [...] Ou j'abandonnerai mes études, ou l'on voudra bien m'accepter *in forma pauperis*. En ce cas, je m'engagerai, par billet, à verser, à la procure, la somme de 100,00\$ après ma sortie du collège [...] Le Séminaire me fait savoir de revenir et d'amener mon frère [...] mon pauvre billet, je ne l'acquitterai que bien des années plus tard » (*Mes mémoires*, I : 63). Dans son texte du 14 février 1902, Groulx raconte qu'il se présente avec son frère devant ses « Supérieurs et leur dit le plus simplement du monde : « je n'ai plus un sou ; voulez-vous me prendre par dessus le marché ? » À propos de ce « billet promissoire », voir lettre de L. Groulx au supérieur du Petit Séminaire, H. Cousineau, du 8 août 1899, 3 p. mss (ANQM, SST, #1).

135. Voir I, n. 4.

136. Sur l'île Ducharme et la villa « Mon repos » à Sainte-Rose, voir textes des 2 et 5 juin 1896, 3 et 10 juin 1897. La Corporation du Séminaire avait acheté l'île Ducharme « en 1872 [...] au prix de 1000,00\$ » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 140) et en restera propriétaire jusqu'en 1981.

regardent comme leur œuvre propre et les sueurs qui ont scellé les fondements sont des sueurs tombées de fronts de musiciens. Ces sueurs maintenant suffiront-elles à leur constituer l'estrade comme propriété* « intangible¹³⁷ » et *adhuc sub judice lis est*¹³⁸. Jusque-là à quand l'inauguration ? Pour la circonstance, il ne serait pas trop des roucoulades/ veloutées de la clarinette de Monsieur Baptiste Bertrand¹³⁹. * L'estrade s'élève dans un bout du champ réservé aux jeux et sous l'ombrage d'un arbre dont la feuillée surplombe et s'avance jusqu'aux gradins (à venir) de* l'avant. Quel joli sort que celui de cet arbre ! Nos musiciens vont lui apprendre leurs harmonies les plus suaves et nul doute il restera suspendu à ses branches comme des lyres éoliennes qui chanteront dans l'île solitaire quand les bandes joyeuses se seront envolées* ; et ceux qui tra-
 15 duisent encore Virgile, en écoutant ces accords sous la voûte des bois croiront voir danser les satyres et chanter le dieu Pan au milieu de son chœur de* nymphes¹⁴⁰. Et pour les orateurs quel voisinage pour les inspirer ! Nous qui allons partir laissons parler notre cœur devant cette jeunesse vive et grouil-
 20 lante qui nous remplacera. Bientôt*, quand nous arrivera-t-il de gravir/ l'estrade oratoire poussés par les appels chaleureux d'amis qui sont nos frères. Quand nous sera-t-il donné de parler à un auditoire qu'aura formé la bienveillance, à un auditoire* vivant de la même vie, de la même âme, de la même jeu-
 25 nesse, de la même générosité que nous ? Hélas ! c'est comme le soldat se précipitant à l'assaut* qu'il faudra conquérir sa place au* haut de l'estrade, et là* ce sera encore comme le soldat armé pour la bataille qu'il faudra défendre des convictions honnies et traînées dans la boue ; c'est fier et bravant une foule
 30 débordante qu'il faudra* tenir haut et ferme le drapeau de sa foi et de son opinion et lui gagner du respect. Hélas ! mais ne disons pas ; « hélas ! [»] Non ces luttes ne refroidissent pas

137. Quoi qu'il en soit, Groulx, qui ne perd pas une occasion de se gausser des « acquisitions » des musiciens (voir textes des 3 et 7 juin 1897 et Notex ; texte du 5 juin 1898 et Notex) devra prononcer son discours à la fête des jeux de juin 1899 « du haut de la galerie de la maison de campagne » (*Mes mémoires*, I : 59).

138. *Le procès est encore devant le juge*, Horace, *Art poétique*, v. 78. Le vers entier lui servira d'exemple dans son [*Cahier de notes de littérature*] : 4ms.

139. Jean-Baptiste Bertrand.

140. Ces personnages mythologiques apparaissent dans toutes les œuvres de Virgile et plus particulièrement dans les *Bucoliques* (II, IV, V, VIII, X). C'est cependant dans *le Moucheron* (*Culex*), v. 114-116, qui lui est attribué, que nous retrouvons les vers décrivant le mieux la scène évoquée ici par Groulx.

mon courage, mais j'y vais confiant comme si de ma vie je n'avais fait* d'autre chose que de la/ bataille. Il est vrai que mes forces et ma vie sont bien peu de chose, mais ce peu consacré à une grande cause peut s'élever et grandir avec elle.

1898-09-22

5

22^e Sept. — Je viens de souhaiter la bienvenue à nos Académiciens qui m'ont fait l'insigne honneur de m'appeler à leur présidence. Les premiers mots de notre Journal « Académicien¹⁴¹ [»], cette année sont pour souhaiter la bienvenue à notre nouveau Directeur, Monsieur Aristide Sauriol¹⁴². Nous l'accueillons comme l'âme du cercle qu'il est appelé à diriger. La grande Académie française aux jours de réouverture fait toujours un grand déploiement de pompes, de bruits et de discours, de présentations officielles. Et le monde fashionable et artistique va faire sa cour aux quarante rois de la pensée. Il est un* groupe d'hommes à qui ces manifestations n'ont pas le privilège de plaire extrêmement : ce sont les exilés du Parnasse, aspirants déconfits qui s'avouent dans le/ secret de leur âme qu'après tout les raisins verts de l'Académie sont bien au-dessous de leur mérite. Et notamment, Monsieur Alphonse Daudet, écrivait à ce sujet, qu'il n'y a que deux choses auxquelles un académicien est sensible : la critique et l'encens¹⁴³. Nous ici, nous ne sommes pas de grands académiciens ; en sus nous ne sommes pas ce qu'on pourrait appeler libres d'accepter ou de refuser les démonstrations du peuple [en] admiration*. Avec d'aussi excellentes raisons nous ne pouvons que fermer nos portes à l'affluence importune et ne rien faire qui ne soit digne de nous. Dès le premier jour, nous serons au travail. Le devoir s'impose plus que jamais aux académiciens de se tailler une plume. N'a-t-on jamais été en butte aux propos ridicules de commis affichant* des prétentions littéraires ? On est sans cesse couloyé au-

141. Ce texte est en effet le premier de l'année 1898-1899 consigné dans le troisième volume de l'*Académicien*. Voir Notex.

142. Aristide Sauriol succède à l'abbé Sylvio Corbeil.

143. Son roman *l'Immortel* (Paris, Lemerre, 1888) est une satire de l'Académie française. Dans une édition subséquente (Calmann-Lévy, « Nouvelle Collection illustrée »), Daudet écrit « Les insinuations de quelques journaux, voulant faire de *l'Immortel* l'expression d'une vulgaire rancune de candidat évincé, m'obligent à mettre en tête de cette nouvelle édition la lettre que j'écrivais au *Figaro*, il y a cinq ans. « Je ne me présente pas, je ne me suis jamais présenté, je ne me présenterai jamais à l'Académie. »

jourd'hui par ces petits savants de l'écritoire, condot/tier du 101
 petit journalisme qui parce qu'ils ont lu* quelques pages de
 Musset ou de Mr. Dumas frappent tous les jours avec emphase
 leur front sublime¹⁴⁴. Ces récents échappés des cours com-
 5 merciaux¹⁴⁵ forts du bruit qu'on fait pour proclamer la préémi-
 nence « des études pratiques » sur les études classiques ne
 voient plus rien au-dessus de leur ambition. Leur esprit habi-
 tué à concevoir géométriquement a déjà tracé la bissectrice qui
 10 séparera ce temps d'arriérage d'avec l'avenir de régénères-
 cence. Nouveaux précurseurs, ils se croient appelés à prépa-
 rer, au nom de l'art, la venue du cinquième grand siècle litté-
 raire. La nouvelle école aura sous peu ses représentants parmi
 nous. Le cours commercial sans doute va jeter parmi nous de
 15 gentils jeunes gens tels que ceux d'aujourd'hui, mais qui pour-
 rait empêcher quelques-uns moins bien avisés de défendre
 une conviction ? Que les/ œuvres de l'Académie soient donc 102
 des arguments péremptoires pour ceux qui seront forcés de
 combattre l'élément nouveau. Qu'elle apparaisse évidente la
 supériorité du jeune homme dont la culture a été soumise à
 20 une élaboration lente de huit années. Qu'on se garde de cette
 erreur trop commune après les classes littéraires, de laisser*
 tisser des toiles d'araignées sur les vieux auteurs après avoir
 brisé une plume à peine ébauchée. Messieurs de la Philosophie
 surtout devraient se souvenir que rien n'est plus funeste au dé-
 25 veloppement littéraire du jeune homme qu'un commerce trop
 exclusif avec les sciences arides. C'est l'opinion de l'abbé Bé-
 dard¹⁴⁶, ancien Directeur du « cercle Ville-Marie¹⁴⁷ [»] de
 Montréal. Non, plutôt, aidons-nous de la philosophie comme

144. Ce passage est influencé par L. Veuillot, *Rome et Lorette* : 278. Les tournures empruntées sont soulignées dans l'exemplaire de Groulx, conservé à la FLG.

145. Le Séminaire offre, en plus du cours classique, un cours commercial « qui a pour but de préparer immédiatement des jeunes gens au commerce et aux finances. Ce n'est pas une nouveauté à Sainte-Thérèse ; l'ancien cours préparatoire ou pratique, créé en 1876, se réorganise plutôt sur une plus vaste échelle » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 252). Le cours commercial est réparti sur quatre ans : Éléments, Syntaxe, Lettres, Affaires, et l'enseignement comporte des cours en instruction religieuse, langue française, langue anglaise, arithmétique, géométrie, histoire et géographie, calligraphie, comptabilité et correspondance commerciale, dessin linéaire, sténographie et clavigraphie, droit commercial et aussi musique (plain-chant et musique vocale). En 1898-1899, on offre les trois premières années où 60 élèves sont inscrits (*Année scolaire 1898-99* : 10-12 et 42-47).

146. L'abbé Hercule Bédard.

147. « Le Cercle Ville-Marie remonte à 1857. Il naquit alors sous le nom de Cercle Littéraire, comme une sorte d'annexe à l'Œuvre des Bons Livres, au Cabinet de Lecture paroissial de Notre-Dame. Réorganisé vers 1885, il prit le nom de

d'un élément de force et de grandeur. Mais que l'intelligence ne perde jamais l'habi/tude des horizons de la pensée et de la poésie¹⁴⁸, mais qu'elle en fasse la contrée où ses facultés s'enivreront de l'atmosphère qui leur est propre. Et si elle en descend parfois que ce soit comme ces oiseaux qu'on voit descendre des nues pour tremper une aile à la surface des flots, mais pour remonter aussitôt, d'un vol plus hardi, vers les régions élevées —

1898-09-27

Septembre 27 — Je viens d'écrire à mon ancien ami Alfred Langlois¹⁴⁹, aujourd'hui ecclésiastique au séminaire de Québec. J'ai gardé un vivant souvenir de ce jeune homme qui nous était supérieur à tous par de si heureuses qualités. Et malgré nombre de passes d'armes que nous eûmes à nous donner dans le conflit d'opinions qui n'eurent pas toujours le privilège de s'accorder¹⁵⁰, nous avons gardé de nos relations un ressouvenir mutuel — et à la sortie l'an dernier,

Cercle Ville-Marie et peu à peu absorba l'œuvre qui lui avait donné naissance. En 1909, il s'assoupit pour un temps. » (Olivier Maurault, *le Cercle Ville-Marie. Seize années de vie, 1916-1932* (Montréal, Thérien Frères, 1937) : 3)

148. Groulx aurait-il exprimé ces idées dans une lettre adressée à Alfred Langlois (lettre non retrouvée, écrite entre les 10 et 18-19 novembre 1898) ? Celui-ci lui répond : « Crois-m'en, même au milieu des spéculations philosophiques et scientifiques, ne laisse pas ta plume en repos [...] On le regrette amèrement quand après quelques mois, l'esprit, vide même de sciences, ne sait plus coucher par écrit une seule pensée et la vêtir d'une expression convenable » (lettre du 20 novembre 1898 : 2-3mss).
149. L'original de cette lettre à Alfred Langlois n'a pas été retrouvé, mais nous en trouvons une autre version dans l'*Académicien*. Voir Notex.
150. La correspondance Langlois-Groulx semble d'ailleurs s'être amorcée lors d'un « conflit d'opinions » autour de la « Silhouette académique - Monsieur Josaphat Isabelle » lue par Groulx à l'Académie Saint-Charles, à la séance du 8 février 1898 et à laquelle Isabelle répond. Après le directeur, l'abbé Sylvio Corbeil, c'est au tour du Conseil, dont Langlois est président, d'intervenir pour faire cesser la polémique suscitée par les propos, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont quelque peu acidulés, de l'académicien Groulx qui a, dit-il, « contracté l'habitude de ne jamais dire à demi ce qu'il pense tout-à-fait » (le texte de Groulx, inscrit dans l'*Académicien* (1895-1900) (ANQM, SST, #97, t. 6) : 420-423mss, est daté du 29 janvier 1898 ; voir aussi *Académie Saint-Charles. Cahier des Rapports* (1885-1900) (ANQM, SST, #89, t. 2) : 257-258mss). Dans sa première lettre à Groulx, A. Langlois parle de cette réunion du conseil, dont Groulx est membre à titre de deuxième conseiller, lui dit qu'il n'aurait jamais permis l'inscription de ce travail s'il l'avait lu auparavant et lui suggère finalement d'« abandonner tout projet de dispute par vertu autant que par devoir et par amour de M. Corbeil, de l'Académie, du prochain, de nous tous, et surtout de toi-même » (10 février 1898 : 8ms.). Groulx se rangera finalement à l'avis de Alfred Langlois (lettre du 11 février

quand j'allai lui presser la main pour la dernière fois comme
 collégien, / sentant qu'il me faisait des adieux pour longtemps, 104
 je me souviens encore* avec quelle indicible expression d'ami-
 tié il me dit des pleurs dans les yeux : Lionel, te souviendras-tu
 5 de moi ? — Ce n'est pas si malaisé, lui ai-je répondu, et en
 effet*, le souvenir n'est pas un fardeau à porter mais c'est une
 autre vie, c'est la vie du cœur¹⁵¹. Je lui écrivais — Mon cher Al-
 fred — Dans ce vieux port de Québec où tu viens d'aborder,
 paisible nautonnier, tu regardes en arrière, n'oubliant pas ceux
 10 que tu as laissés à louvoyer sur les flots monotones de la vie de
 collègue. J'ai été sensible à ces salutations qui me sont venues
 de toi de part et d'autre, et notamment de Mr. Corbeil¹⁵².
 J'avais cru qu'elles étaient bien plus considérables les distan-
 ces qui nous séparent. Il y a entre lui et moi, pensais-je, comme
 15 première distance celle qui s'étend des lévites du Seigneur se
 tenant tout près de l'arche, à moi, pauvre paria/ de la famille
 humaine qui ne l'approche qu'en tremblant. Et puis ensuite les 105
 soixante-cinq respectables lieues que le bon Dieu a jetées en-
 tre les rivages de Ste-Thérèse et les hauteurs de ton Cap Dia-
 20 mant. C'étaient bien là des distances à n'en plus finir, mais il
 paraît que le souvenir est un lien d'une élasticité capable de
 s'étendre en conformité avec la distance des lieux jusqu'à de-
 venir* parfois câble transatlantique. Tout de même c'est quel-
 que chose de bien beau* et dire par malheur qu'il lui arrive de
 25 se rompre si souvent ! Je me trompe ce* n'est pas qu'il se
 rompe* c'est plutôt qu'il arrive à quelqu'un de lâcher* son
 bout et alors l'autre qui a le cœur de se ressouvenir traîne
 après lui tout ce long câble qui lui reste rivé. Mais je m'arrête
 30 des maux réciproques faisons deux gros nouveaux nœuds cha-

1898), non sans un dernier sursaut sous la forme d'une lettre qui suscite une riposte de Langlois, toutes deux détruites semble-t-il par leur auteur (c'est du moins ce que suggère la lettre de Groulx). Lors de cette même année scolaire, il y a une autre discorde entre Langlois et Groulx, cette fois dans le cadre de la Société Ducharme, lorsque Groulx propose la réforme de cette société, dont A. Langlois est alors vice-président (voir II, n. 188 et texte du 27 novembre 1899).

151. Groulx rappelle ce souvenir dans son texte du 27 novembre 1899.
152. L'abbé Sylvio Corbeil est alors à Québec où il a prononcé un sermon intitulé « Samuel de Champlain, fondateur de Québec » à l'occasion du dévoilement de la statue de Champlain, lors des fêtes du 21 septembre 1898 (ce sermon a été publié à la suite de *Chomedey de Maisonneuve* : 85-102 (voir III, n. 101). Alfred Langlois écrit à Groulx au sujet de l'abbé Corbeil : « J'étais heureux de ses succès [...] Il a fait honneur au Séminaire et n'a pas déshonoré la famille du juge » (lettre du 29 septembre 1898 : 4ms.).

106 cun à notre extrémité — Si j'ai ce soir/ de si grandes tendances
à la métaphore, c'est que je viens causer au coin de ton petit
feu après tout un long après-midi de congé passé avec Oné-
sime¹⁵³ à la Tibérine¹⁵⁴ que tu sais. Et dis, quel site et quels pay-
sages plus propres à faire sortir de leurs gonds des facultés 5
chez qui c'est déjà* venu à l'état d'habitude ! Il n'y a rien de
changé à la Tibérine. Le même frêne ombrage toujours le
même petit ruisseau qui chante et pleure sur le même galet
fendillé* des mêmes cascates. Le vent se plaint toujours
dans le feuillage du frêne et j'écrivais au Gros Emery¹⁵⁵ que ses 10
mânes s'y plaignent encore comme ceux de Roland et d'Oli-
vier dans les défilés de Roncevaux¹⁵⁶ d'épique souvenir. Je t'as-
sure que nous avons jασé là Nésime et moi. C'est un paysage
qui ouvre le cœur et nous met sur la pente de la confiance. Tu
107 te souviens, l'an passé, quand nous y som/mes allés, si nous 15
nous en sommes dit de ces sortes de choses¹⁵⁷. Nous avons
parlé de Montalembert et d'autres et peu ne s'en fallut que

153. Onésime Boyer.

154. Plus loin, Groulx écrit : « nous nous étions rendus à ce que nous avons toujours appelé « la Tibérine du Gros Fred » (voir III, n. 155), cette Tibérine qui est le plus charmant endroit, un vrai site à la Virgile, sans y manquer le ruisseau, la chute sur les cascates du rocher, avec les arbres, l'ombrage et le gazon est située aux pieds de ces côtes sablonneux qui s'élèvent adessus de la voie ferrée en arrière du Séminaire. Nous l'avons appelée du nom de « Tibérine », en vertu d'un souvenir classique. Notre commun ami Fred Emery en avait fait le lieu de ses promenades autrefois, en Seconde, et comme on traduisait du St-Grégoire de Naziance et qu'on y parlait de la Tibérine du St-Père Grec, le nom de la petite retraite de Ste-Thérèse était tout trouvé. » (Texte du 27 novembre 1899) Bien plus tard, dans *Mes mémoires*, Groulx se souviendra de « Ce petit lieu poétique [...] resté gravé comme sur plaque d'acier, en ma mémoire. Je revois encore la source, les hautes herbes, leur couleur ; je revois le petit saule qui, ainsi qu'en une rêverie romantique arrangée tout exprès, nous dispensait l'ombre et ajoutait au minuscule tableau, une pointe de mélancolie. » À ce moment, il dit que c'est « En souvenir d'Horace [que] nous appelions la source, la *Tibérine* » (*Mes mémoires*, I : 62 ; la première version manuscrite de *Mes mémoires*, I : 71 verso [1954], porte : « En souvenir d'Horace, je crois, nous ... »).

155. Cette lettre à Alfred Émery (voir I, n. 124) n'a pas été retrouvée. Émery y répond dans sa lettre du 28 novembre, dans laquelle il évoque « [s]a Tibérine ».

156. C'est à Roncevaux, que dans *la Chanson de Roland*, les deux héros légendaires périrent dans le combat qui opposait une partie de l'armée de Charlemagne à celle des Maures.

157. Groulx écrit dans *Mes mémoires*, I : 62 : « Et encore aujourd'hui, après plus de soixante ans, mon ami [A. Langlois] et moi, nous ne rappelons jamais ces causeries sans un pincement au cœur. Le souvenir m'en resta si fort qu'en ma *Croisade d'adolescent* [voir texte du 27 novembre 1899 et Notex], je le recueillis et lui accordai une couple de pages pour évoquer l'état d'esprit d'une cer-

nous ne nous levassions des bords de ce petit ruisseau pour nous lancer à conquérir le monde au Christ notre roi. Vraiment, Mr. le Directeur¹⁵⁸ est loin de* douter quels héros de croisades poussent sous sa tutelle...

- 5 Tel en un secret vallon
 Croît à l'abri de l'aquilon etc.

Athanase Jasmin¹⁵⁹ est notre commensal et mon aide de camp pour le service au réfectoire des prêtres¹⁶⁰. C'est un bon petit gaillard de garçon et de plus nous ne mangeons plus à l'ancienne petite table que ses convives illustrèrent mais nous dînons pompeusement à la table de Mr. le Directeur que ses convives illustreront. Nos victuailles sont toujours assaisonnées du sel académique de Mr. Longpré¹⁶¹ : ce qui veut dire qu'elles ne le sont guère./ Je ne suis pas en charge cette année. Mr. le Directeur, paraît-il, me trouverait encore trop « rodomo¹⁶² ». Ce n'est pas un si grave défaut à mon sens et je me trouve heureux d'avoir été trouvé indigne de devenir un des boucs émissaires de Mr. Coursol. Cela surprit tout le monde excepté moi-même. J'eusse aimé la charge de lampiste¹⁶³ en autant qu'elle eût profité à ma santé. Par exemple ce soir, qu'il fait une soirée

108

taine jeunesse aux approches de 1900. Heures d'exaltation, ai-je dit, où chante encore en moi toute ma jeunesse ! »

158. Joseph-Edmond Coursol.
159. Athanase Jasmin (1881-1900), de Saint-Laurent, alors en première année de philosophie, membre de l'Académie Saint-Charles, mourra l'année suivante, le 12 juin 1900. À cette occasion, Groulx écrira « Deuil au Séminaire de Ste-Thérèse », reproduit dans *le Salaberry* de Valleyfield (14 juin 1900 ; voir texte du 16 juin 1900). On trouve une autre notice nécrologique dans *les Annales...*, X, 1 (septembre 1900) : 15-16.
160. « En Philosophie 1^{re} année, on me fait lecteur au réfectoire des prêtres : ce qui, pendant deux ans, me vaudra de manger à une table spéciale, non toujours débordante de reliefs d'ortolan, mais assez bien fournie pour exciter la jalouse gourmandise des confrères moins fortunés. L'emploi me vaudra surtout d'excellentes leçons de lecture et de diction, et de la part d'un expert, l'abbé Pilon, auteur d'un petit traité de prononciation. Car, au réfectoire des prêtres, sauf les jours de congé ou de grande visite, il y a lecture pendant le dîner et le souper et une lecture, non pas *recto tono*, mais qui doit se plier aussi intelligemment que possible aux exigences du texte. » (*Mes mémoires*, I : 61)
161. Henri Longpré, alors diacre, professeur d'Éléments latins. À remarquer que la version de l'Académie Saint-Charles porte : « assaisonnées de notre sel académique : ce... » (voir Notex)
162. Allusion possible à la façon dont J.-E. Coursol prononçait le mot « rodomont ».
163. Charge qu'il obtiendra un peu plus tard (voir texte du 2 février 1899 ; voir aussi *Mes mémoires*, I : 61).

à nulle autre pareille, un vrai soir d'illuminations, quel charme ce serait d'aller prendre une course*, un bain d'air à travers la campagne qui dort — et rêver vocation. A propos de vocation, j'ai toujours les mêmes troubles. Je crois bien, mon cher que nous ne nous donnerons jamais l'accolade à la façon ecclésiastique... et puis, et puis... notre voyage à Rome¹⁶⁴ !!! Plus le terme approche, moins je me sens fait pour vos hauteurs. Le temps n'est plus/ où je pouvais écrire :

O Christ ! j'irai sur un Carmel
Planter ma tente de jeune homme¹⁶⁵ !

Mon cher Alfred, il y a entre toi et moi, plusieurs différences, mais il y a aussi celle-ci. Toi, cher, ceci soit dit sans blesser* ta modestie, tu es la colombe* de l'arche de Noé qui s'absenta juste le temps d'aller se chercher une branche d'olivier et qui revint se réfugier dans la maison du Seigneur. Moi, pauvre moi, je suis le corbeau qui ayant trouvé dehors sa pâture ne revint jamais — Bien à toi Lionel¹⁶⁶ —

1898-10-17

17 Octobre — Anniversaire d'un deuil. Un an qu'Imelda¹⁶⁷* est morte. Pauvre enfant, qu'es-tu par delà la vie ? O parfois quand la vie a pesé sur moi de tout son poids je t'ai trouvée bien heureuse !

1898-11-13

13 novembre — Je te reviens rarement, ô mon meilleur ami. N'aurais-je* plus de confidences à te faire, ai-je une âme si calme, si sereine pour n'y/ surprendre plus le moindre tressaillement ? Oh* ! non, mon âme est toujours mon âme avec ses troubles, ses craintes, ses espoirs, ses élans, ses coups d'aile vers les nobles choses, et ses penchants misérables dont l'homme se ressent toujours. Non, je suis bien celui que j'étais hier. Mais tous ces travaux absorbants de phy-

164. Les deux amis se retrouveront en effet à Rome en 1907 (voir lettre de Groulx à ses parents, 28 novembre 1907 : 2ms. ; *Mes mémoires*, I : 118 ; M. H. Langevin, *le Collège Canadien...* : 60).

165. Deux derniers vers du poème « Mon crucifix » (voir texte du 13 avril 1898 et Notex).

166. Alfred Langlois répondra à cette lettre de Groulx le 29 septembre 1898 (4 p. mss).

167. Voir textes des 22 octobre 1897 et 14 février 1898 et Notex.

sique, de philosophie, d'académie*, etc. me prennent si bien tous mes instants qu'il ne m'arrive plus à moi pauvre pèlerin, de m'asseoir au bord de la route poudreuse, pour secouer mes sandales, mesurer le chemin parcouru, interroger les sites
 5 d'alentour et plonger dans le lointain de la route devant moi. Oui, je n'ai plus ces moments d'expansion où je venais me déverser ici avec le trop-plein d'un cœur meurtri et d'un esprit qui cherche sa voie et qui se reflétait bien dans les amplifications d'une plume vagabonde. Oh ! quand me reviendra-/t-il
 10 de ces temps de bien-aise et de quiétisme où l'on* s'abandonne tout entier à la volupté de ses vingt ans et à la fraîcheur de son âme ? où l'on jouit de la jeunesse, comme la nature jouit du printemps ?

1898-11-19

15 **Novembre 19** — Il y a¹⁶⁸ un Monsieur Fred.* Pelletier¹⁶⁹ qui écrit dans une revue « L'art Musical¹⁷⁰ », des choses assez saugrenues, tout grand musicien qu'il est. Ce Monsieur avec la désinvolture de tous ses congénères délivre des diplômes d'imbécillité à tous ces profanes
 20 ignorants dont le langage usuel n'est pas sans cesse hérisé de « fa dièse, de bémols, de croches et crescendo ». Eh ! aussi que ne rentrent-ils sous terre, tous « ces grotesques de la musique¹⁷¹ » ? Oui, « ces grotesques de la musique » — ce sont là les gracieuses appellations que le Mr. nous décerne, et il a
 25 laissé son clavecin pour venir écrire ça.

On est heureux de trouver plus de bon/ sens chez nos musiciens d'ici. Toutefois ayant eu le privilège d'entendre sur notre compte à nous* « grotesques de la musique », certains propos où ne vibrait* pas toujours la plus exquise bienveillance, je
 30 me suis permis de faire un bout d'écriture* sur ce sujet dans l'Académicien. Je n'ai pas voulu médire des musiciens*. J'ai bien la naïveté de ne pas porter aux nues certaines de leurs actions¹⁷² ; cela n'empêche pas qu'au fond de mon âme et cons-

168. Ce texte a été inscrit dans l'*Académicien* le 18 novembre, sous le titre « Susceptibilités de musiciens ». Voir Notex.

169. Frédéric Pelletier (1870-1944), compositeur et critique musical. Voir H. Kallmann, G. Potvin et K. Winters, *Encyclopédie de la musique...* : 800-801.

170. *L'Art musical*, III, 2 (novembre 1898) : 19. Ce journal mensuel d'informations musicales a paru d'octobre 1896 à octobre 1899. Voir André Beaulieu et Jean Hamelin, *la Presse québécoise...*, IV : 20.

171. Mot de Berlioz, cité par F. Pelletier dans son article.

172. Voir III, n. 137.

cience, j'ai beaucoup d'estime pour eux. Moi-même, depuis deux ans, je vis de pair à compagnon avec un de ces fils de l'archet, un parfait gentleman, Mr. Georges Bédard¹⁷³. Et ma foi d'académicien, nous ne croyons pas avoir manqué à une seule loi de « la mesure ou de l'harmonie[»].

113 Pour commencer, je laisserais dire que l'artiste a tort de
poser à l'incompris. L'art ni l'artiste ne sont en droit d'exiger
une appréciation* juste des milieux pour qui l'idéal/ n'existe
pas. Mais dans le monde intelligent et esthétique, leur rôle est
plus hautement reconnu que ne le croient certains apprentis 10
battus au Salon ou même les collaborateurs* de « L'art
musical », malgré pourtant, leur grand fond naturel de vénéra-
tion. L'art depuis qu'il s'est purifié avec* les doctrines catholi-
ques* est devenu pour les esprits supérieurs, l'égal d'une Reli-
gion destinée à maintenir l'élévation des idées parmi les 15
peuples. L'art musical avec ses ressources variées, sa plus
grande aptitude à se plier à tous les niveaux de l'intelligence a
sa place acquise parmi ceux des arts qui tiennent le haut du
pavé. Il ne faudrait pas coter tous les musiciens parmi les régé-
nérateurs de l'humanité. Dans la musique comme dans les autres 20
arts, les artistes complets, achevés ne font pas le plus
grand nombre de ceux qui la cultivent. Eh ! l'artiste parfait, ne
114 serait-il pas celui-là/ dont la touche délicate saurait faire vibrer
même les fibres du cœur s'il était possible d'y pénétrer ? Mais
la musique a peut-être cette supériorité de ressources que ses 25
adeptes s'adonnent beaucoup plus à la reproduction, à l'exé-
cution* des œuvres des maîtres qu'à cette fureur de composi-
tion, cette rage de devenir auteur qui prédomine dans les au-
tres arts — Et par là l'influence de ses grands maîtres qui pour
la plupart ont été les fils de l'art véritable se trouve centuplée 30
et perpétuée. Mais là où mon admiration ne se confond pas de-
vant les musiciens c'est quand ils viennent réclamer pour eux
ou pour un petit groupe de privilégiés le monopole exclusif du
sens artistique. Le Monsieur de « L'art musical », s'échauffe,
115 parce que chacun, dit-il, s'institue juge en musique¹⁷⁴. « Cha-
cun » ! est exagéré. Convenons qu'il n'est pas donné à chacun
d'être au fait/ des moindres délicatesses, des ressources les
plus infimes et les plus secrètes de la musique, elle a son côté
commun avec les autres arts qui la font comprendre et goûter

173. Voir texte du 1^{er} février 1896.

174. Dans son article, F. Pelletier écrit « en musique tout le monde tranche, juge, décide ».

par tous ceux qui ne sont pas dépourvus du sens de l'esthétique. L'idéal n'est-il pas pour tous ce milieu qui n'est pas encore le ciel et qui n'est plus la terre ? Tous les artistes de tous les arts se rencontrent dans la recherche du même idéal ; et

5 l'originalité personnelle avec le mode de rendre sous la forme sensible font la ligne de démarcation entre tous les arts multiples — Que le musicien exécute des sons rythmés sur les battements du cœur humain ; que le peintre confie à la toile la reproduction de la nature ; que le poète traduise en langage*

10 divin les tressaillements de son âme ; que l'architecte anime la pierre, le marbre, les élève en voûte sous les cieux par l'effort de sa puissante conception, tous sont/ partis d'un point commun pour arriver [à]* un but commun : la reproduction de l'idéal sous des manifestations variées. Et quelqu'un qui a dans

15 l'âme la capacité du Beau est déjà savant et versé dans toutes les productions de l'esprit humain. — Voilà pourquoi les dilettanti forment un noyau moins négligeable qu'on ne le croit. On aime la musique, c'est une passion. Et si la qualité des critiques n'est pas précisément la justesse il peut y avoir erreur ; il

20 se pourrait aussi que Mrs les musiciens tout hommes d'art qu'ils sont, se fissent illusion sur le mérite respectif de leurs productions. Un musicien a beau être musicien, il* peut parfois ne pas toucher au chef-d'œuvre. Et alors Mrs. les artistes, voudriez-vous qu'on louangeât chez vous les difformités de

25 l'art et qu'on se répandît en camoufflets devant vos autels ?/

Convenons* avec Mr. Pelletier que la généralité des hommes sont « des grotesques de la musique ». Alors pourquoi cette furia, et ce déploiement de gros tuyaux d'orgue pour étouffer le témoignage de l'ignorance et de la stupidité. A-t-on

30 jamais reproché aux peuples de nos campagnes de ne pas assez apprécier Bossuet, Racine, Corneille ou Boileau ? Puisque l'on nous dénie le sens artistique, voudrait-on nous faire pousser subitement la faculté de se pâmer d'admiration devant les coups d'archet ou les exécutions doigtées de Mr Pelletier ? —

35 Sans vouloir faire injure au talent* littéraire du collaborateur de « L'art musical »,* je laisserais dire que son dernier argot n'est pas des mieux réussis. L'écrivain-musicien devrait se montrer* plus économe de ses brevets d'imbécillité : il se peut bien que tous les arts n'habitent point que dans/ les seuls bu-

40 reaux de « L'art musical ». Quoiqu'il en soit, les grands prêtres de ce lieu trois fois saint feraient bien de veiller sur l'art littéraire, si déjà il ne s'est enfui de la boutique —

1898-11-20

20 Novembre = Le neuf et le huit au soir de ce mois de novembre, nous avons eu à Ste-Thérèse les grandes fêtes¹⁷⁵ de la bénédiction de la chapelle de Mr. Pilon¹⁷⁶ enfin terminée. Je n'ai rien noté dans mon journal. Le temps m'a fait défaut. Je veux me contenter de reproduire ici les rapports publiés par les journaux — et ceux des académiciens[.]

De la «Patrie»¹⁷⁷ de Montréal »,

175. Pour les programmes de ces deux journées, voir [*Programmes des séances*] (ANQM, SST, #92). En plus de son intervention le 8 novembre, à titre de président de l'Académie Saint-Charles, Groulx a participé le lendemain après-midi, avec A. Prairie et E. Lambert à un dialogue intitulé « La Chapelle ». Ce dialogue sera repris le 22 novembre dans le cadre de la fête « Hommage à sainte Cécile ».
176. L'abbé Joseph-Édouard Pilon lance, en 1892, une campagne de souscription en vue de l'érection d'une chapelle qui remplacerait celle détruite par le feu qui avait ravagé l'ancien édifice du séminaire en 1881. « En mai 1893, après deux messes chantées en l'honneur de saint Joseph et de la sainte Vierge, quelques élèves, sous la direction de cet apôtre, abattent les arbres du bosquet et creusent les fondations de la nouvelle construction. Le travail va lentement. M. Pilon quête tout : plans des architectes Boileau et Renaud, bois, fer et pierres. Il attend des fonds avant de voir se réaliser son rêve pieux. » Les travaux de la nouvelle chapelle sont suffisamment avancés, en 1895, pour que le chanoine Paul Bruchési y prêche la première retraite. La chapelle est « une construction en pierre des champs, de plus de cent pieds de longueur sur 60 de largeur, et qui dépasse en hauteur le toit du collège. Elle s'étend en arrière du séminaire auquel elle est reliée par un couloir. Celui du 1^{er} étage conduit à la salle de réception, celui du 2^e à la chapelle. Cette chapelle plaît à l'œil mais n'a pas de style défini. La voûte à caissons rappelle le genre basilical ; le triforium et les rosaces au-dessus des architraves des collatéraux se rapprochent du gothique ; les colonnes ne sont d'aucun ordre classé. Le chœur surabonde de décorations de toutes sortes. Tout est ordonné cependant pour bien faire ressortir l'autel en aluminium, ainsi que les belles peintures à l'huile qui représentent saint Charles, sainte Marguerite-Marie et le Sacré-Cœur, saint Stanislas. C'est d'un bel effet. Dix autels que séparent des cloisons sont adossés au flanc des murs. Chaque classe a son patron dans ces chapelles. Ces statues en bois sont l'œuvre d'un sculpteur térézien, Olindo Gratton. » (É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 242-243, 188, 191, 245 (photo) ; sur les fêtes, voir É. Dubois, *ibid.* : 243-244 et *Souvenirs téréziens* : 213-226 ; sur la construction de la chapelle, voir aussi *les Annales...*, IX, 1 (septembre 1894) : 24-27).
177. « Au Séminaire de Ste-Thérèse De grandes cérémonies à l'occasion de la bénédiction de la nouvelle chapelle M^{re} Bruchési, archevêque de Montréal, M^{re} Lorrain, évêque de Pembroke, et M^{re} Émard, évêque de Valleyfield, assistent aux fêtes du collège » Texte sans signature (*Spécial à la Patrie*), paru le jeudi 10 novembre 1898.

« La belle fête du collège de Ste-Thérèse est commencée sous de riants auspices. Hier soir, l'opéra¹⁷⁸ « la Cloche d'Argent¹⁷⁹ », a été rendue avec beaucoup de succès. Nous devons surtout féliciter M.M. A[.] Riopel¹⁸⁰ qui a rempli le rôle d'Henri IV, et Joseph Lavigueur¹⁸¹, celui de Blaise. Ils ont su/ 5 mettre beaucoup d'âme et de brio dans leur chant, et un naturel parfait dans leur débit. Mr. Raoul Labrosse¹⁸² s'est surpassé dans le rôle de l'aubergiste Nicolas¹⁸³. L'orchestre sous la haute direction du professeur Théodule Arbour, a été ravissante [sic], surtout dans certaines parties de l'opérette. L'Académie St-Charles a soutenu son excellente renommée. Le 10 président Mr. L. Groulx a fait un éloquent discours¹⁸⁴ et a été

178. Conformément au programme, Groulx a corrigé le mot « opérette » utilisé dans le texte de *la Patrie*.
179. Voir I, n. 62.
180. Anthime Riopel (voir I, n. 119 et textes des 1^{er} février 1896 et 15 juin 1898).
181. Joseph Lavigueur, de Montréal, est alors dans la classe de Groulx en Philosophie II. Musicien, il remporte le deuxième prix de violon (*Année scolaire 1898-99*) : 16, 24-25, 49). Entré à l'Académie Saint-Charles l'année précédente, il en est, pendant l'année 1898-1899, d'abord scrutateur, puis trésorier, ce qui lui vaut, le 2 décembre 1898, une « Silhouette académique. Monsieur Joseph Lavigueur » de Groulx. Après avoir parlé du violoniste, Groulx ajoute : « Avec cela c'est un chanteur émérite. Et ses derniers succès dans l'opéra la « Cloche d'argent » l'ont placé d'emblée parmi les gosiers les plus éminents du Séminaire. » J. Lavigueur répliquera à Groulx par « Remarques et considérations » (voir *Académicien* (1895-1900) (ANQM, SST, #97, t. 6) : 538-542mss et 547-548mss ; une autre version du texte de Groulx se trouve dans *Recueil...* : 86-90mss).
182. Raoul Labrosse, de Saint-Eugène, Ontario, arrivé au Séminaire l'année précédente (lettre de Zénon Dupras à Groulx, 4 avril 1898 : 5ms.), est alors en Rhétorique. Membre de l'Académie Saint-Charles, il écrit, le 20 décembre 1898, « Paroles de Louis XVII dans sa prison », qui lui mérite un « Essai de critique : La poésie de Mr. R. Labrosse » de Groulx, le 28 février 1899. À ce dernier, il répond par deux textes : « A Monsieur Groulx » (s.d. début mars) et « Une voix sur la Montagne. Dédicée au Président Groulx », le 29 avril 1899 (*Académicien* (1895-1900) (ANQM, SST, #97, t. 6) : 553-555mss, 600-603mss, 603-604mss et 617-618mss).
183. Conformément au programme, Groulx a rétabli le nom de l'aubergiste baptisé « Médar » par le journaliste de *la Patrie*.
184. Incipit : « C'est la première fois que l'Académie célèbre sa fête et celle de l'Alma-Mater, sous cette voûte nouvelle [...] » En voici un court extrait : « Servir à la fois sa Religion et son pays ! [...] Il ne faut point séparer ces deux amours [...] notre inoubliable modèle, la noble figure de M^r Ducharme. Lui, Messieurs, fut le grand serviteur de l'Eglise et de la patrie [...] nous nous sentons canadiens-français, escortés d'un côté par l'histoire d'un passé immortel, et de l'autre, par un avenir qu'illuminent les grands espoirs. Sachons donc ne pas faillir à ce passé comme à cet avenir. Soyons catholiques et cana-

applaudi généreusement. Mr. le récipiendaire S. Laferrière¹⁸⁵ a parlé au nom de* ses confrères admis avec lui à l'Académie. Son discours a été un véritable bijou littéraire. Mr Rochon¹⁸⁶ a répondu au discours du récipiendaire, au nom de l'Académie. On ne pouvait certainement pas mieux* choisir. L'allocution de Mr Rochon a été très bien goûtée. 5

Enfin M^{gr} Bruchési¹⁸⁷ eut la bienveillance d'adresser quelques mots à l'assemblée. Il¹⁸⁸ a parlé avec cette chaude éloquence et/ cette onction qui caractérisent tous ses discours. 120

A dix heures, ce matin, M^{gr} Bruchési escorté de tous les prêtres du Séminaire et d'un nombreux clergé, a fait la bénédiction de la nouvelle chapelle. La messe a été célébrée par sa Grandeur M^{gr} Lorrain¹⁸⁹, évêque de Pembroke¹⁹⁰. M^{gr} Emard¹⁹¹ de Valleyfield¹⁹² a fait le sermon de circonstance. A midi, grand dîner au Séminaire¹⁹³ » — 15

« De la Presse¹⁹⁴ » — [« C'est donc aujourd'hui qu'ont lieu les fêtes auxquelles se préparent depuis des mois les populations

diens et nous aurons acquis droit de cité dans la grande famille térésienne [...] » ([Discours du président lors de la séance du 9 novembre 1898] [*Académie Saint-Charles. Cahier des archives*] (1885-1911) (ANQM, SST, #89, t. 17) : 480-489mss, *Année scolaire 1898-1899*, n.p. Signature : « Lionel-Ad. Groulx Président ». Une autre version manuscrite, de la main d'une personne non identifiée, est conservée à la FLG, 8 p. sur 4 feuillets, 34 cm × 21 cm), signature : « Lionel-Ad. Groulx » ; note manuscrite postérieure de Groulx sur la p. 3ms. : « Je relis ce discours aujourd'hui 10 nov. 1900 - Oh ! comme c'est faible Que de fratras pour arriver à ne rien dire- ». Dépouillement : la grande famille térésienne (1-2mss) ; l'idéal du vrai, du bien, du beau (2-3mss) ; l'instruction classique (4-5mss) ; le service de la religion et de la patrie (5-6mss) ; Monsieur Ducharme, fondateur du Séminaire (7-8mss).)

185. Septime Laferrière.

186. Gédéon Rochon.

187. Dans *la Patrie* : « M^{gr} l'archevêque de Montréal ». Louis-Joseph-Paul-Napoléon Bruchési.

188. Dans *la Patrie* : « Monseigneur Bruchési ».

189. Narcisse-Zéphirin Lorrain.

190. Groulx corrige l'orthographe incorrecte du mot (« Pembroke ») dans *la Patrie*.

191. Joseph-Médard Émard.

192. Dans *la Patrie* : « évêque de Valleyfield ».

193. Groulx a retranché le dernier paragraphe de l'article qui présentait le programme de l'après-midi du mercredi 9 novembre 1898.

194. « Une belle fête Au Séminaire de Sainte-Thérèse Huit évêques ». Texte sans signature, paru le mercredi 9 novembre 1898. Outre les trois évêques ci-dessus, étaient présents Messieurs Joseph-Thomas Duhamel (1841-1909) d'Ottawa, Elphège Gravel (1838-1904) de Nicolet, Paul-

de Ste-Thérèse et des centres environnants. La convention des anciens élèves, la célébration de la fête de St-Charles, Borromée¹⁹⁵, le patron du Séminaire et enfin la bénédiction épiscopale de la nouvelle chapelle du collège sont le prétexte de la joie commune. Le séminaire [semble]* en effet avoir rajeuni la pierre sombre de ses murs¹⁹⁶, les salles d'études ont un regain de fraîcheur, décorées qu'elles sont de fleurs et de tentures ; les corridors où se sont¹⁹⁷ promenés bien des ennuis ne sont plus reconnaissables aux rires et aux explosions joyeuses dont ils retentissent. Les collégiens, l'œil ordinairement sévère, ont l'air en ce moment de gentils petits princes, transformés qu'ils sont par le retour des anciens à qui ils doivent faire les honneurs du collège, transportés surtout de voir la cage ouverte pendant trois jours. La population est aussi joyeuse ; elle se félicite de voir revenir à l'Alma Mater les citoyens qu'elle a vus grandir. Aussi toutes les maisons se sont-elles décorées de tentures vénitiennes et de banderolles [sic] pour témoigner de la joie qu'on a de se revoir.

— La Séance¹⁹⁸ —

A huit heures, hier soir, la population de Ste-Thérèse, se portait au collège, où une séance académique et musicale devait avoir lieu. C'est dire que la salle¹⁹⁹ était trop* exigue [sic] pour contenir toute la foule et un grand nombre dut se contenter de se tenir de/bout dans les corridors²⁰⁰. Après une magnifique audition de fanfare, M. L. Groulx, S. Laferrière, et G. Rochon,

Stanislas Larocque (1846-1926) de Sherbrooke, Maxime Decelles (1849-1905) de Druzipara et coadjuteur de l'évêque de Saint-Hyacinthe et M^{re} Gabriel d'Ogdensbury, N.Y. — La mère de Groulx, dans sa lettre datée du 15 novembre 1898 (1-2mss), lui écrivait : « nous étions dans le même char que Mr. Desautels M^{re} Laurin et Laroque et Duhamel et 5 ou 6 autres prêtres qui parlaient de la fête comme ils trouvaient cela beaux surtout la messe qu'ils ont trouver belle Mr. Auclair demandait à 2 autres prêtres quelle était cette sorte de messe que vous aviez chantée je n'ai pas pu comprendre si il lui à dit qu'il n'avait jamais entendu de belle messe comme cela. »

195. Sur la fête de la Saint-Charles, voir I, n. 398.
 196. Dans *la Presse* : « Le séminaire et le collège semblent en effet avoir rajeuni la pierre sombre de leurs murs ».
 197. Dans *la Presse* : « sont cependant ».
 198. Groulx a retranché quatre paragraphes consacrés à l'énumération des invités.
 199. Dans *la Presse* : « salle académique ».
 200. Groulx a omis la phrase suivante : « La séance fut des plus réussie et commença sous d'heureux auspices, la série des fêtes du séminaire. »

entreprirent de nous faire connaître par des travaux littéraires fort élaborés, l'œuvre qu'est « l'Académie française » dans nos collèges classiques. Dans un discours au style châtié, à la phrase poétique²⁰¹ et au débit cérémonieux, Mr Groulx fit des considérations sur l'éducation* en général. Mr Laferrière fit connaître l'Académie cette institution destinée dans les collèges classiques à permettre aux élèves de rhétorique et de philosophie, de poursuivre leurs études littéraires. Mr Rochon porta la conclusion pratique en démontrant les bons effets de la littérature sur un jeune homme²⁰² bien intentionné. Elle sert à le rendre sérieux, à lui faire aimer son pays et particulièrement à le convaincre davantage de sa religion. Ces trois orateurs furent applaudis à outrance par le clergé, les anciens/élèves surtout, qui se trouvaient transportés tout à coup au sein du collège et au temps où coulaient les plus beaux jours de la vie. Une valse espagnole, superbement* rendue par l'orchestre, préposa les esprits à l'opérette, « La Cloche* d'Argent » qui révéla les dispositions qu'ont un bon nombre d'élèves de Ste-Thérèse pour l'art de la musique. Sous la direction distinguée de Mr le notaire Arbour, les jeunes acteurs firent un succès de la « Cloche d'Argent[] ». M.M. A[.] Riopel, Jos. Lavigueur, R. Labrosse, Bastien, et E. Bélair²⁰³, dans leurs rôles respectifs de Henri IV, Blaise, Nicolas, Maufrignac et le sénéchal²⁰⁴, sont notamment à féliciter pour leur jeu étudié et pourtant si naturel. Ce matin, la foule s'est rendue à la nouvelle chapelle du Séminaire qui fut bénie par Sa Grandeur M^{gr} Bruchési. Cette chapelle est un petit chef-d'œuvre d'architecture. Les décorations ont demandé des efforts réels aux artistes qui les ont entreprises*²⁰⁵. D'aucun style arrêté,/ la nouvelle construction réunit toutes* les gentilleses, toutes les fantaisies, de diverses architectures, de sorte que cette chapelle dans son style de* bonbonnière est tout ce qu'il y a de plus agréable à voir. Quoique sobres, ces décorations sont cependant riches et surtout distinguées. M^{gr} Emard a défini élo-

201. Dans *la Presse* : « un discours au style poétique, à la phrase châtiée (sic) ».

202. Dans *la Presse* : « élève » à la place de « jeune homme ».

203. Anthime Riopel, Joseph Lavigueur (voir III, n. 181), Raoul Labrosse (voir III, n. 182), Aldéric Bastien (voir I, n. 401) et Ernest Bélair (voir III, n. 105).

204. Curieusement Groulx a omis le nom de D[on]at Lalande de la liste des participants et celui de « Benoist » (son rôle) de la liste des rôles. Il a également omis l'initiale « A. » de son confrère Bastien.

205. Dans *la Presse* : « sont très riches ».

quemment ce matin le rôle que devra remplir la nouvelle chapelle²⁰⁶. » —

Il y aurait sans doute beaucoup à reprendre sur l'exactitude de ces rapports. Surtout celui de « La Presse », nous paraît
 5 un de ces rapports que les « reporters » font la veille sans plus s'inquiéter s'ils écrivent des balourdises ou quelque chose qui a du bon sens —

Les rapports des académiciens que j'inscrirai²⁰⁷ aussitôt qu'ils seront finis, seront plus complets et plus exacts.

10 1898-11-30

30 novembre = Avec la neige* qui me ramène mon dernier hiver à Ste-Thérèse, bien des songeries et bien des réflexions viennent/ m'assaillir au coin de mon pupitre. Ces huit ans dont j'entrevois le terme dans un avenir
 15 rapproché, que sont-ils aujourd'hui pour moi ? que resteront-ils parmi mes souvenirs ? Le collègue m'a pris ma jeunesse, la fleur de ma vie et m'a-t-il donné une compensation capable de remplacer les biens que je n'ai plus ? Quand je me
 20 revois* à sept ans dans le passé, gamin de treize ans chez* lequel on ne soupçonnait pas même la possibilité d'un bon sentiment, ma conscience se demande si j'ai fait quelques pas sur le chemin de la vertu. Et si je me souviens de ce soir où j'entrais après l'école de quatre heures, dans l'église de ma paroisse natale, poussé par une puissance dont je ne me rendais pas
 25 compte, et que là, pauvre enfant qui soupçonnais à peine la grandeur d'un pareil engagement* je faisais vœu à Jésus-Christ de faire un prêtre, s'il me procurait les moyens de faire un cours d'études, oui/ si je me rappelle cet instant solennel de
 30 regretter aujourd'hui mon vœu d'autrefois ? Dieu qui m'a

125

126

206. Dans *la Presse* : « Sa Grandeur Monseigneur Emard a éloquentement, ce matin, défini le rôle que devait remplir la nouvelle chapelle. »

207. Ce projet n'aura pas de suite.

208. Plus tard, Groulx racontera l'événement comme suit : « Or, un jour, à l'école, la leçon de catéchisme portait sur le vœu ; le Frère nous en avait exprimé la nature, et surtout la puissance d'impétration. La classe finie, ma résolution bien en tête, je me dirige vers l'église, j'avance jusqu'à la balustrade ; et là, face au tabernacle, je fais gravement le vœu de me faire prêtre, si le bon Dieu m'accorde d'aller au « grand collège ». Geste candide. Intention qui manquait sûrement de pureté... » (*Mes mémoires*, I : 67-68 ; voir aussi texte du 26 mars 1901.)

mené à travers* tout ce temps, qui m'a conduit comme par la main, peut-il voir à cette heure si j'ai mérité de rester fidèle à ma promesse d'enfant ? Mon âme va se heurter à tous ces problèmes de ma vie sans pouvoir les résoudre. Ma jeunesse est mal orientée et de ma vie je n'ai connu cette étoile d'Orient qui guide le voyageur à travers les solitudes du monde. Les cieux sont au-dessus de ma tête, mais il n'est pas un feu qui conduise mes pas, personne pour me montrer la voie²⁰⁹ et il n'y a plus de ces caravanes nomades qui* s'attachaient* à la marche d'une constellation et qui passaient à la suivre le temps de leur existence. O Dieu, Dieu de mon* vœu d'enfant de treize ans, qui êtes aussi le/ Dieu de mes vingt ans conduisez-moi.

1898-12-02

2 décembre = Comme la vie de collège est chose banale quand on en est déjà vieux de huit ans ! Ce ne sont plus les mêmes entraînements, la même chaleur. Nos sociétés écolières, maintenant que nous en sommes devenus les têtes dirigeantes²¹⁰ nous paraissent des corps moribonds²¹¹ pour lesquels c'est s'épuiser vainement que de vouloir y infuser le sang de la vie. Je me détache peu à peu de toutes nos coutumes qui ne* sont plus faites pour nous, et nous les verrions s'effacer avec joie, si par un reste de respect inné pour les traditions, nous ne conservions une certaine volonté de remettre à nos suivants dans toute son intégrité l'héritage que nous ont transmis les générations précédentes²¹². Ma foi, j'en ai assez de tout cela et il est temps que cela prenne

209. Voir III, n. 248.

210. En cette année 1898-1899, Groulx est président de l'Académie Saint-Charles (voir I, n. 52), vice-président de la Société Ducharme (voir I, n. 163) et préfet de la Congrégation de la Sainte-Vierge (voir I, n. 126).

211. Voir II, n. 188.

212. Ces pensées se traduiront dans un discours impromptu qu'il prononcera quelque temps après : « Pourtant le frondeur ou le réformateur que j'étais restait singulièrement conservateur. Un discours que j'improvisai quelques mois avant mon départ du collège, à l'île Ducharme, propriété du Séminaire, dans la rivière des Mille-Îles, le prouve surabondamment. C'était au soir de la « Fête des jeux », fête annuelle qui convoquait sur les lieux toute la communauté. Depuis quelque temps, le directeur des élèves (voir III, n. 46) s'appliquait à supprimer, fort habilement, du reste, ce que l'on appelait des « privilèges », des « traditions », petites fêtes écolières, exemptions au règlement, faveurs, congés, dont profitaient surtout les élèves des hautes classes. Procédés qui nous alarmaient et nous révoltaient un peu. Dans mon allocution, le soir, du haut de la galerie de la maison de campagne, j'entrepris de rappeler à mes camarades, « petits et grands », le prix des traditions collégiales : j'allai même jusqu'à les exhorter à les conserver et, au besoin, à les défendre. L'al-

fin. J'ai remarqué cet état d'âme curieux qui s'est trouvé chez moi à chaque année de mon col/lège. Jamais je n'ai pu me faire à la pensée que le séminaire était devenu comme un autre foyer pour moi— que* je m'y trouvais pour y vivre. Jamais je n'ai pu y vivre comme je vis chez moi, où l'on vit encore sans penser au départ comme* si l'on ne devait jamais s'en éloigner. Je me* suis toujours regardé à Ste-Thérèse, comme un oiseau de passage — et cette année plus que jamais ; et souvent je me prends à rêver à interroger l'horizon, voir si l'atmosphère s'éclaircit, si le nuage se blanchit si le temps est venu enfin de filer sous d'autres cieux²¹³.

128

1899-02-02

2 février = Il faut bien que j'insère ici les nouvelles fonctions qu'on m'a départies. C'est moi qui suis commis à l'aération de la maison, à l'entretien de l'hygiène, et à l'éclairage. Avec cela* on m'a donné quatre clefs, avec le droit de faire quelques pas un peu par delà les quatre poteaux/ qui commandent la porte sud de notre cour, et la permission illimitée de voyager du dortoir à l'étude, de l'étude au dortoir, et de la salle à l'étude et vice-versa. Et quand on est revêtu de tous ces droits et de toutes ces attributions, si vous vous présentez quelque part, on vous appelle : lampiste et c'est là votre titre honorifique²¹⁴.

129

lusion était transparente et peut-être plus qu'il ne fallait. Je sus qu'on en parla « chez les prêtres » et que d'aucuns s'alarmèrent de mes audaces d'espérit. » (*Mes mémoires*, I : 59) Au lieu de « quelques mois avant mon départ du collège », il faudrait lire « quelques semaines », car la fête des jeux a lieu durant la première semaine de juin (voir I, n. 288), si le discours a effectivement été prononcé à ce moment. Car dans le cahier II, Groulx résume un discours qu'il a tenu à l'île Ducharme le 10 septembre 1897 (voir textes des 9 et 22 septembre 1897), dont le contenu se rapproche singulièrement du passage de *Mes mémoires*. Aurait-il confondu les dates et les événements ?

213. Dans une lettre à Groulx et à son frère, leur mère écrit : « J'espère qu'il [Charles-Auguste] ne penseras plus à l'ennui qu'il va mettre cela de côté ainsique toi Lionel il faut espérer que le bon Dieu va vous faire la grâce de vous faire oublier cela [...] on a bien d'autres croix que cela dans le monde je sais bien il y a longtemps ce que c'est que l'ennui Je [l'ai] bien tous surmonte mais ce n'est rien au lieu de votre ennui il faut esperer que vous saurez bien surmonter cela » (10 janvier 1899 : 1-2mss).
214. Dans *Mes mémoires*, I : 61. Groulx écrit à propos de ce poste : « En mon année de finissant, on me confère un autre poste de confiance : celui de « lampiste », l'homme au trousseau de clés, chargé d'aérer salle d'étude, salle de récréation et dortoir, et qui, pour cela même, possède la clé de la liberté, fée merveilleuse qui le tire hors de la discipline, l'autorise à circuler librement à l'in-

1899-02-04

4 février.

Déjà le soleil est plus haut dans le grand ciel quand vient l'heure de l'étude — 5 heures — Encore un mois et les beaux jours, les premières bouffades du printemps vont nous arriver. Cet espoir nous met bien des joies et bien des rêveries* au fond du cœur. Aujourd'hui je suis finissant, et demain je suis à l'avenir. Il y a là de quoi réjouir et de quoi faire rêver. De quoi réjouir : c'est une joie de toucher au terme d'études littéralement pénibles par le défaut de santé²¹⁵, les misères de l'âme, les soucis pécuniaires²¹⁶ et tout cela redoublé et senti doublement par/ cette disposition de mon âme qui se trouble d'un rien. Je suis en joie de finir, confiant que l'avenir me réserve de vivre non loin des lieux où vécut mon enfance. J'ai toujours cru que Dieu a mis des liens des convenances entre la constitution morale de l'homme et le coin de terre qu'il lui assigna pour son existence ; que le bonheur de notre vie est un peu lié à la permanence de notre séjour sur ce point de la patrie qui supporte le clocher natal²¹⁷. Et l'on ne doit pas rompre impunément ces dispositions éta-

térieur et à l'extérieur du collège, véritable clé des champs qui, les jours de congé, lui vaut de petites randonnées à travers coteaux et ravins des environs où promener ses fantaisies de jeune rêveur. » Voir aussi texte du 27 septembre 1898.

215. Voir I, n. 93.

216. Voir III, n. 134. Les frais encourus pour un semblable cours d'étude étaient assez élevés. Aux cent dollars de base pour la pension et l'enseignement (payables en deux termes : à la rentrée et le 1^{er} février) s'ajoutaient 1,50\$/an pour la couchette à ressort, 1,00\$/an pour les honoraires du médecin et 1,00\$/an pour l'abonnement à la bibliothèque. Le service d'infirmerie était de 0,20\$/jour et d'Hospice pour maladies graves 0,50\$/jour (ce service est offert à partir de l'année scolaire 1896-1897). À ces dépenses pouvaient s'ajouter les leçons de musique (25,00\$/an), le lit garni (10,00\$/an), le blanchissage (8,00\$/an) et le service de collation (1,00\$/an). Les parents devaient également défrayer le coût des vêtements obligatoires : redingote ou capot d'écolier, ceinture de laine, pantalons, casquette, surplis et soutane. Ces renseignements sont tirés de *Séminaire de Sainte-Thérèse. Année scolaire [1891-1899]*. Pour ce qui est du prix des livres, le *Magasin du livre* (ANQM, SST, #58), registre contenant les achats des élèves en livres et papeterie, nous indique que les livres coûtaient entre 0,10\$ et 0,75\$ sauf les livres de sciences, nettement plus chers (1,75\$ pour le manuel de chimie, 1,10\$ pour celui de géométrie et 0,90\$ pour celui de physique). Finalement, pour l'achat de fournitures scolaires, Groulx a déboursé, au cours de l'année académique 1894-1895, la somme de 7,35\$. C'est donc dire que l'ensemble du cours représentait un investissement de plus de 1000,00\$ pour les parents. Une lettre de sa mère, datée du 13 juin 1899, souligne la difficulté qu'ont à ce moment les parents de Groulx, à régler les frais de pension des deux collégiens.

217. Voir texte du 26 octobre 1899.

blies par le Créateur. Et moi pauvre enfant solitaire, qui ai
 passé les plus belles années de ma jeunesse sur un sol qui n'est
 pas celui où je suis né, la peine la plus profonde qui m'a suivi à
 travers tout mon cours d'études, et qui se joignait aux autres
 5 tristesses pour me mordre au cœur, ce fut la nostalgie, le re-
 gret de mon village, de mon Vaudreuil[.]/ Mais l'appréhension 131
 de l'avenir a aussi de quoi faire rêver. J'y vais d'un pas
 tremblant sur ce champ de bataille qui aux jours de rhétorique
 me trouvait plein de confiance et faisait chanter l'espoir au
 10 fond de mon âme de jeune homme. Les troubles de vocation,
 les hésitations ont bien vite desséché le peu de feuilles vertes
 qui restaient à l'arbre* de mes illusions. Longtemps je n'ai su si
 Dieu me voulait dans la cellule* monacale du Séminaire ou de-
 vant les in-folio de l'Université. Ces continuelles perplexités
 15 ont assombri la joie de mes vingt et un ans. La grande décision
 est accomplie maintenant mais l'homme n'est point si indiffé-
 rent devant le choix d'un état de vie qu'il embrasse un parti
 sans immoler les secrètes affections qu'il avait nourries pour
 d'autres espoirs. Malgré les fortes résolutions de ma volonté,
 20 malgré la confiance infinie avec laquelle je me suis jeté/ dans 132
 les bras de mon Dieu, le passé revient sur moi, mes ambitions
 d'hier que j'ai sacrifiées* sur l'autel de mes espérances de de-
 main, refluent encore du fond de leurs ruines qui couvrent
 pêle-mêle le fond de mon cœur ; le fantôme de mes illusions
 25 détruites me suit parfois dans mes rêveries, comme l'ombre de
 la victime suit partout le meurtrier. Mais non, mon Dieu je ne
 sacrifierai pas plus longtemps à cette faiblesse qui ne peut vous
 être agréable. Ce regret d'un passé ne peut être que de secrètes
 attaches pour un temps qui ne fut pas assez pour vous. Je
 30 me donne à vous, et puisque dans un moment de votre grâce,
 je vous immolai les folles affections de mon cœur, je vous im-
 mole aussi jusqu'à ces vains regrets de mes immolations —
 1899-02-05

5 février = Je suis à lire le « Génie du
 35 Christianisme²¹⁸ » de Chateaubriand. Je n'avais encore rien/
 lu²¹⁹ de ce grand auteur. C'est une révélation pour moi, et une 133
 grande jouissance au milieu des aridités philosophiques. Ça

218. *Le Génie du christianisme* ou *Beautés de la religion chrétienne* (Paris, Migneret, 1802, 5 vol.). Groulx a consigné des passages de cette œuvre dans son *Cahier de notes...*, II : 69ms. ss
219. Groulx en a pourtant parlé dans son texte du 11 juin 1896 et il a même rapporté l'un de ses jugements dans son texte du 30 septembre de la même année. Dans *Mes mémoires*, I : 65, il situe sa lecture de Chateaubriand « en ses années de Versification et de Belles-Lettres ».

vous prend l'imagination qui s'endort, la* réveille et lui dit qu'il y a encore des tableaux qu'elle n'a point vus, qu'il est un autre idéal par delà l'horizon qu'elle avait cru la limite de l'immensité. Et le cœur se reprend à jouir des douces émotions qu'il a connues aux années des Belles-lettres. Chateaubriand est par excellence l'écrivain de la jeunesse parce qu'il s'adresse aux* sentiments les plus généreux et les plus nobles de l'homme— et la jeunesse est capable de le comprendre, elle qui porte une âme vierge sous un soleil encore jeune qui n'a pas eu le temps de la flétrir. Je m'explique toutefois la discrète vigilance de nos précepteurs écartant de nos yeux les œuvres du* grand écrivain tant que notre constitution littéraire n'est point parfaitement solidée d'un jugement sain et éclairé. Le/ caractère rêveur et mélancolique de ses ouvrages exercerait une influence délétère sur de jeunes esprits ayant vingt penchans secrets à la rêverie et à la douceur. Le solennel de* son style, ce ton parfois faux et guindé, et cette harmonie qui a vingt moyens de faire taire* le jugement au profit du cœur et de l'oreille, on comprend les dangers qu'ils offriraient aux intelligences de seize et de dix-huit ans qui prennent pour un soleil quelques phosphorescences d'un métal brillant, et qui se consomment à la poursuite des météores quand elles ont auprès d'elles ce qui convient à leur formation et à leurs besoins²²⁰. Mais lire Chateaubriand après ses années de littérature quand la tête fait équilibre avec le cœur, oh !* c'est une délectation qu'on* ne goûte qu'une fois dans sa vie ; c'est la jouissance du réveil de ce qu'il y a de meilleur en vous, de ce qu'il y a de tendresse, d'amour et/ de larmes. Qu'il est beau d'entendre parler si bien de Dieu et de sa religion. On lui reproche à Chateaubriand de n'être point grand penseur²²¹. Il peut bien se dispenser de l'être puisqu'il est le roi des cœurs et qu'il s'est conquis la meilleure partie de ses lecteurs. Eut-il été plus rigide, plus profond, il n'eut point fait peut-être la révolution dans les arts et dans la religion qu'on doit à sa plume²²². S'il

220. L'abbé Louis Bethleem dans *Romans à lire...* : 295, écrira au sujet des romans de Chateaubriand qu'ils sont des « types de romans poétiques [...] trop troublants pour être lus par les jeunes gens ».

221. Sainte-Beuve dans *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'empire* (douzième leçon) souligne l'érudition à faux de Chateaubriand dans *le Génie du christianisme*, en appuyant son commentaire des remarques d'autres critiques.

222. Les critiques du XIX^e siècle accordaient à Chateaubriand d'avoir renoué l'inspiration littéraire et d'avoir influencé considérablement le mouvement romantique d'où son surnom de « Père du romantisme ».

eut voulu raisonner*, on eut raisonné avec lui et personne n'eut été convaincu. Mais le poète d'Atala²²³ que le cœur avait converti, qui savait la puissance des larmes²²⁴, voulut attendrir* et faire pleurer : il chanta —

5 1899-03-01

1^{er} Mars = Voici neuf jours au-

jour'd'hui que je suis revenu de chez moi où je suis allé passer un congé d'une dizaine de jours. Je me suis trouvé à une charmante petite fête de famille qui eut lieu chez nous et dont ma

10 petite sœur Flore²²⁵ fut l'héroïne. De ses/ amis de Ste-Anne-de-Bellevue et de Vaudreuil, anticipant sur les dates, se sont mis en frais de ne pas laisser passer inaperçu le 14 février au soir du lundi gras, qu'ils croyaient être la fête de naissance de ma petite sœur quand ce n'est véritablement* que le 14 mars.

15 Il ne s'est jamais vu tant de monde que cela dans la maison. Nous étions bien au delà de cent personnes. Il y eut lecture d'une adresse avec présentation d'une jolie montre en or avec chaîne. Puis après cela, suivant les vieilles coutumes, il y eut danses toute la nuit jusqu'à six heures du matin — et le délire de la fête s'en mêlant, je me suis même hasardé à faire quelques sauts dans la place pour la première fois de sa* [sic] vie. En somme ce* fut une belle petite soirée de famille dont je me souviendrai longtemps à pareille date dans les années qui vont suivre²²⁶ —/

136

223. Roman paru en 1801 et qui devait à l'origine faire partie de son *Génie du christianisme*.

224. Dans la première préface (1802) de son *Génie du christianisme*, Chateaubriand écrivait en effet : « Ma conviction est sortie du cœur, j'ai pleuré, et j'ai cru. »

225. Flore Émond.

226. Contrairement à d'autres années, où Groulx jouissait de congés de maladie (voir I, n. 50), c'est à la demande de sa mère qu'il se rend à Vaudreuil pour la fête. Celle-ci, dans sa lettre du 5 février 1899 (1-4mss) lui écrit : « Mais à présent j'ai une chose à te demander ils sont après organis[er] une fête de famille qui doit avoir lieu Lundi gras tu sais que la fête de Flore est que le 14 mars, mais ils sont venu il y a eu Dimanche 15 jours John Demers et le petit Lahue qui est cousin [amis de Sainte-Anne-de-Bellevue] et Marie Louise [femme de Zotique] elle à commence à leur dire que c'était le 14 Février ils ont dit c'est faite on viendra ils sont revenus Dimanche et c'est certain Zotique [Pilon, frère de la mère de Groulx] à dit à ton père qu'ils doivent lui presenter une montre en or et il est tout probable qu'il y aura une adresse et on aimerai bien que tu y serais pour répondre si tu peux venir [...] mais cela va bien faire de la peine à Auguste si tu viens et qu'il ne vienne pas [...] ne lui en parle pas [...] tache de faire ton possible il y aura aussi des gens [de] Vaudreuil [...] une reponse au plus vite. »

1899-03-05

- 137 **5* Mars**, fête de ^fst Thomas d'Aquin²²⁷ :
 c'est le patron des philosophes. J'ai communiqué ce matin — car
 bien que la fête ne soit fixée qu'au sept sur le calendrier, la so-
 lennité religieuse se fait aujourd'hui, Dimanche, dans notre 5
 chapelle. J'ai bien prié ^fst Thomas de m'éclairer. Avec quelle
 instance l'homme qui est dans les ténèbres ne demande-t-il
 pas un rayon de lumière. J'ai demandé à notre glorieux patron,
 lui qui a été la lumière du Christ et de son Eglise, d'être la lu-
 mière de mon cœur, de m'éclairer sur le choix de mon état de 10
 vie. Les perplexités me sont revenues et avec elles, les orages
 dans mon âme. Je suis triste parfois, triste jusqu'à la mort. Oh !
 que c'est chose poignante le trouble de la vocation. Je suis ce
 naufragé qui a confié à une épave une vie qu'il veut sauver, et
 qui est là, désespéré, implorant le ciel, ne sachant pas si le vent 15
 qui souffle le pousse vers le rivage/ ou le rejette vers la haute
 mer. Mon Dieu, secourez-moi, Vierge Marie que j'ai faite mon
 avocate auprès de votre Divin Fils, je suis encore votre enfant.
 Souvenez-vous qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui
 ont eu recours* à votre protection ont été abandonnés²²⁸ — 20
 Comme je suis incertain, hésitant, et que je sens bien en moi
 l'homme qui flotte à tout vent qui passe, comme parle ^fst
 Paul²²⁹. Tous les efforts que je fais de moi-même pour me ra-
 mener à la lumière ne servent qu'^fà me plonger davantage dans
 l'épaisseur des ténèbres. Chaque jour amène une décision de 25
 ma ^volonté et celle du lendemain détruit infailliblement celle
 de la veille. Aujourd'hui je suis à l'Université, demain, au Sé-
 minaire. Depuis quelques jours j'ai sensiblement penché vers
 l'Université. J'ai des idées pures pour le monde, tandis que je
 139 n'ai jamais pu embrasser parfaitement/ le saint but du sacer- 30
 doce : il se mêle toujours quelque chose d'humain aux rêves
 que je fais sur mon rôle de prêtre — Je vous prierai encore
 mon Dieu, il ne faut avoir de confiance qu'en vous et qu'en
 vous seul —

227. Sur la fête de Saint-Thomas d'Aquin, voir I, n. 201.

228. Prière, attribuée à l'abbé Henri Perreyve, qui fut très en vogue à cette époque.

229. *Épître aux Éphésiens*, IV, 14.

1899-03-10

10 Mars = Je commence ^laujourd'hui* la neuvaine de la Grâce à ^lst François-Xavier. Servant la messe de Mr Corbeil²³⁰ pendant la méditation et la prière, qui est le
 5 temps que le Directeur²³¹ emploie à faire ses annonces, je ne me suis ^laperçu que le 7 que la neuvaine était commencée. Mr Nantel²³² que je suis allé voir hier soir pour affaires de vocation, m'a dit que je pouvais avoir là une bonne raison pour être excusable de pouvoir la commencer maintenant. Je la recom-
 10 mence. Je demande à ^lst François-Xavier comme grâce spéciale, « les lumières de Dieu[] sur le choix de mon état de vie. Je veux prier le* grand apôtre des Indes avec beaucoup de confiance. Je l'invoque spécialement depuis 3 ans dans les prières que je fais à Dieu/ pour obtenir les grâces de la santé. Il va
 15 m'exaucer, malgré le peu de ferveur de mes pauvres prières. Il l'a promis à ceux qui le prieraient au commencement de ce mois de Mars. J'ai tant besoin d'être éclairé. Mr. Nantel que je suis allé voir m'a conseillé d'aller essayer un an dans le monde, comme étant le moyen le plus assuré de ne pas perdre ma voie.
 20 Il me reste à obtenir le consentement de mon confesseur Mr. Corbeil²³³ qui ne veut rien voir autre chose que la tonsure cléricale pour moi. J'ai voulu recommencer tout en neuf : dans ma communion ce matin, j'ai demandé à Notre-Seigneur de m'accorder l'indifférence : condition indispensable pour se sou-
 25 mettre à la volonté de Dieu. Après la neuvaine si tout me porte encore vers le monde, Dieu permettra bien que mon confesseur me montre la bonne direction. Oui, mon Dieu, votre miséricorde ne permettra pas qu'il se méprenne, car je sais bien que j'ai choisi pour mon avocate auprès de vous/ dans cette
 30 affaire capitale pour moi, notre bonne mère à tous, la^lSte Vierge. Exaucez-moi, Vierge immaculée, nom* qu'on vous donnait dans un cantique à la chapelle, ce matin. Exaucez-moi.

1899-03-15

15 Mars Encore cent jours avant la
 35 sortie suivant les ^lsuppositions* de mon ^lvoisin* d'étude qui croit devoir fixer la sortie au 22 Juin²³⁴. Les derniers cent-jours

230. Sylvio Corbeil.

231. Joseph-Edmond Coursol.

232. Antonin Nantel.

233. Voir III, n. 248.

234. Dans une lettre à ses parents (8 mai 1899 : 3ms.), Groulx écrit : « La sortie nous a été annoncée hier au milieu des bravos et d'applaudissements frénétiques ».

de notre cours classique. Ils vont se passer dans une activité fiévreuse²³⁵ à préparer le dernier baccalauréat²³⁶. Il se finira par la dernière composition universitaire- la dernière bataille de toutes. Puissent ces autres Cent-Jours ne pas se terminer par un autre Waterloo !

5

1899-03-28

28 Mars

Encore de l'hiver — une bourrasque mêlée de neige²³⁷ et de pluie propre à faire d'énormes gâchis. Nous avons à peine entrevu le printemps et le mois de mars va prendre fin. Si c'était là les seules contrariétés qui nous arrivaient dans la vie. L'influence des températures n'influe/ qu'indirectement sur le moral, mais les contrariétés intérieures, mais les troubles de l'âme et du cœur... ah ! qui me donnera la paix ? Je ne comprends plus que le jeune homme puisse avoir des illusions : celui qui embrasse sérieusement les exigences de l'avenir a une imagination bien chaude et bien mal équilibrée, s'il entrevoit la possibilité de s'élever un piédestal*. Les plus forts, les plus* confiants n'exigent de l'avenir que la garantie de leur pain, et tout au plus l'espoir d'une vie aisée et honnête — Nous entrons en retraite ce soir, la retraite définitive — celle qui va décider de mon avenir²³⁸, qui va peut-être jeter tout un abîme entre* mon passé et les jours de demain. Vais-je y trouver la lumière — reviendrai-je affermi dans* les voies que le Seigneur m'a destinées quand il me fit naître à ce monde ? J'ai confiance en Celle* que j'ai faite l'avocate de ma vocation auprès de Jésus. Je ne mérite rien, mais elle peut tout et elle n'a jamais refusé personne —/

142

10

15

20

25

ques. Nous sortons le 20 juin au soir. La distribution des prix aura lieu dans l'après-midi et nous ne pourrons partir que par les convois du soir. »

235. « Si vous pouviez, écrit-il à ses parents, m'envoyer un peu d'argent pour mes chaussures et pour me procurer des remèdes un peu, car d'ici à la fin, nous allons avoir une besogne énorme et il me va falloir prendre des toniques pour me soutenir ». (8 mai 1899 : 4ms.)
236. Le premier baccalauréat s'obtient à la fin de la Rhétorique (voir II, n. 136) et le dernier à la fin de la deuxième année de Philosophie. Métaphoriquement, Groulx fait allusion à l'intervalle entre l'arrivée à Paris, en mars 1815, de Napoléon qui tente une restauration de l'Empire, et sa défaite à Waterloo, cent jours plus tard.
237. Dans une lettre à son père adoptif, Guillaume Émond, Groulx écrit : « Aujourd'hui il fait une tempête. Tous les chars sont bloqués. Nous avons 5 à 6 pieds de neige » (lettre du 20 mars 1899 : 2ms.).
238. Voir III, n. 68.

Je me suis demandé d'où vient cet état de tristesse qu'on ressent aux années d'humanité, cet état vague de l'âme²³⁹ qui nous laisse isolé parmi le monde, incertain et plein de mélancolie. Chateaubriand en a parlé je crois dans son Génie du Christianisme²⁴⁰. Cet état de l'âme précède le développement des passions, alors que les facultés, jeunes encore, mais dévorées d'une activité fiévreuse, s'exercent sur elles-mêmes sans but et sans objet. Et puis le caractère des études tendant à développer les facultés sentimentales au détriment de celles de l'entendement détruit en nous l'harmonie à laquelle sont attachés la paix et le bonheur intérieurs de l'homme. Le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude des livres qui traitent de l'homme et de ses sentiments, qui dévoilent l'intimité, font qu'on est habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui, l'on a encore des désirs et l'on n'a plus d'illusions ; on habite avec un cœur plein/ un monde vide et sans avoir usé de rien on est désabusé de tout —

4 ½ p.m. Je pars pour entrer en retraite. Je ne pourrais pas aisément* définir ce que je sens, parce qu'il me semble que je sens rien je suis on ne peut plus indifférent devant l'affaire la plus grave, devant l'heure la plus solennelle de ma vie ; après cela comment comprendre l'homme — O mon confident, à* qui serai-je quand je te reviendrai ? Au revoir —

1899-04-05

25 **5 Avril** Je serai donc à Dieu²⁴¹ et tout à lui. Il* daigne m'appeler à ses autels prouvant une fois de plus que Dieu sait toujours oublier l'indignité du pécheur. «*Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi ? Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo*²⁴² ». Les perplexités de

239. Une autre version de ce paragraphe a été intégrée dans « A trois ans de distance ». Voir Notex ; texte du 1^{er} mai 1898 et Notex.

240. Groulx parle ici du personnage de René. Dans ses *Mémoires d'outre-tombe* (II, 1), Chateaubriand écrira à ce sujet : « Il n'y a pas de grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes ; de bambin qui a seize ans n'ait épuisé la vie, qui ne se soit cru tourmenté par son génie ; qui, dans l'abîme de ses pensées, ne se soit livré au vague de ses passions ; qui n'ait frappé son front pâle et échevelé, et n'ait étonné les hommes stupéfaits d'un malheur dont il ne savait pas le nom, ni eux non plus. »

241. Dans *Mes mémoires*, I, 71, Groulx reprendra quelques lignes de ce texte : « Je serai donc à Dieu et tout à lui, écrivais-je alors dans mon journal de collégien. Les perplexités de mon âme sont finies. J'ai ressenti depuis avant-hier un calme parfait, délicieux. »

242. *Que rendrai-je à Dieu pour tous les biens qu'il m'a faits ? Je prendrai la coupe du salut, et j'invoquerai le nom de Dieu. Psaumes CXIV-CXV, 12-13.*

mon âme sont finies²⁴³. J'ai ressenti depuis avant-hier un calme parfait, délicieux, semblable à ces calmes joyeux et sou-

243. Le texte que Groulx rédige en 1897 débutant par « La Religion et la Patrie, tels seront les deux amours constants de ma vie » et qu'il intitulerait par la suite « Les principes qui dirigeront ma vie » (voir texte du 13 septembre 1897, Nôtex et Introduction II) circonscrit les buts qui sont et resteront les siens. S'il hésite, c'est sur le choix des moyens, surtout après la découverte des chefs de l'école catholique de France (de 1830). « Devenir prêtre ne me paraissait plus le plus noble ni le plus fécond emploi que je pusse faire de ma vie. Vuillot, Montalembert, Ozanam, surtout le séduisant Charles de Montalembert, le « fils des croisés », le jeune pair du procès de l'École libre, m'avaient littéralement envoûté [voir aussi texte du 23 décembre 1900]. L'Église avait besoin de prêtres ; tout autant, me semblait-il, avait-elle besoin d'apôtres laïcs. A partir de ce temps, un combat, un véritable drame entre dans ma vie. Pendant deux ans j'en suis tourmenté. Serai-je prêtre ? Serai-je plutôt serviteur de l'Église dans le monde ? » (*Mes mémoires*, I : 70 ; voir aussi texte du 26 mars 1900.) Déjà, en 1896, il écrivait : « Je voudrais me faire journaliste ou journaliste cléricale [...] Je voudrais être dans la presse canadienne ce qu'était *Le Vuillot* dans la presse française » (texte du 27 juillet et I, n. 335). Adolescent, « quand les félonies de l'histoire se sont déroulées devant [ses] yeux », il rêvait de se faire « le chevalier errant de toutes les causes décriées ou malheureuses » (texte du 15 octobre 1901). Beaucoup plus tard, en 1959, il confiera : « J'ai pensé me faire avocat. Se faire avocat, c'était la grande voie par laquelle on pouvait accéder à la politique qui pouvait mener et même était le seul chemin pour quiconque voulait parvenir à la célébrité. » - Il ajoute ensuite : « J'ai pensé aussi me faire habitant. J'aimais tellement la terre ! J'étais tellement un petit campagnard enraciné... ! » (*Le Chanoine Lionel Groulx, historien, scénario* du film de Pierre Patry, ONF, 1959 ; première époque, 22-23mss ; voir aussi texte du 29 avril 1899.) Quant à l'engagement à Dieu, « personne, pas même mon directeur, n'a réussi à me démontrer de façon décisive, la grandeur du sacerdoce, la grandeur aussi du prêtre séculier, son rôle capital dans l'Église ». Et de continuer : « Je me serais peut-être fait religieux. Un moment même [...] la vocation de jésuite me hante quelque peu » (*Mes mémoires*, I : 71 ; II, n. 155). En Belles-Lettres, après la conférence de l'oblat Théophile Campeau, il a « quelque velléité pour les missions » (textes des 27 mai 1896 et 15 octobre 1901). Par la suite, il songe au cloître : « Après ma rhétorique je pensai sérieusement à me faire dominicain. Il me semblait qu'on ne pouvait être si seul dans ces glorieux asiles où doivent flotter toujours les grandes âmes de St Thomas et de Lacordaire. Ces désirs n'eurent point de durée. » (Texte du 10 septembre 1901) Finalement, avec l'aide de l'abbé Corbeil (sur son rôle, voir III, n. 248), il revient à son vœu d'enfant (voir texte du 30 novembre 1898 et III, n. 208) en faveur du prêtre séculier. Celui-ci, il avait « appris à le connaître et à l'estimer, sous l'espèce du prêtre-éducateur. L'abbé me fit entrevoir la possibilité pour moi de cette forme du ministère sacerdotal, soit à Sainte-Thérèse, soit au Collège naissant de Valleyfield. Dès cet instant, j'arrêtai ma décision [...] Jamais plus, sur ce point de la vocation, le moindre doute ne vint m'effleurer. » (*Mes mémoires*, I : 71) Bien plus tard, à la fin de sa vie, il déclarera : « L'enseignement m'attirait ; il m'a toujours attiré. Je dois avouer que c'est surtout l'espoir de devenir professeur qui a finalement emporté ma décision. » (Scénario de *le Chanoine...*, ONF, première époque,

- riants de la nature quand un rayon de soleil vient l'embrasser
 après les gros/ orages d'été. J'ai senti en moi comme un res- 145
 sort tendu qui demandait de laisser s'exhaler du fond de mon
 âme toute une explosion de joie. Ma joie, mon calme est celui
 5 du pilote qui a ramené son navire dans la voie après avoir* lou-
 voyé sur une mer où il ne pouvait s'orienter. Mon calme est ce-
 lui de l'homme qui voit enfin le but à atteindre et qui cesse de
 poser sur la voie des pas indécis et tremblants. Je prendrai
 mon bâton de voyageur. Je dirai adieu à la plaine où l'on ne
 10 trouve point les sentiers du Seigneur — et je gravirai la monta-
 gne sainte où la croix est plantée et où mon Seigneur* m'appelle.
 L'homme chez moi versera quelques pleurs : mais mon
 âme sachant qu'elle fait la volonté de Dieu ne pleurera point —
 à partir d'aujourd'hui je commence à gravir.
- 15 « Les montagnes sont plus près du ciel
 Et moins proches de Babylone.
 O Christ, j'irai sur un Carmel
 Planter ma tente de jeune homme^{244*} — [»]/

- Avant-hier lundi de Pâques, mon père et ma mère, nous ont ré- 146
 20 servé la surprise et la joie de venir nous voir. On a beau vieillir
 on est toujours fils. J'écris qu'on l'est de plus en plus par* le
 cœur à l'heure où suivant l'ordre de la nature on* commence à
 l'être moins. J'étais content pour mon petit frère Auguste qui
 n'a pas eu comme moi le privilège d'aller chômer dans la fa-
 25 mille le mardi gras²⁴⁵. Je suis bien content de ce bon petit frère
 que le bon Dieu m'a permis d'amener ici pour m'aider à parta-
 ger l'éloignement de la famille. Ma mère était sans doute ve-
 nue avec l'espoir de s'en retourner avec la nouvelle de ma dé-
 cision²⁴⁶. Pauvre mère, je ne savais encore rien de définitif. Ils

23ms.) Quelques années après sa décision, il écrira : « Un contact quotidien et de tous les instants avec les élèves [...] n'a fait que confirmer une vocation que je serais tenté de croire spéciale pour l'éducation de la jeunesse [...] Ce fut une conviction chez moi qu'on peut servir ailleurs l'Eglise et son pays avec plus d'éclat, mais non avec plus de profit et d'abnégation. » (Texte du 22 juillet 1902) Voir « Mon option pour le sacerdoce », dans *Comment ils sont devenus prêtres* (Montréal, 1954) : 89-100 et *Mes mémoires*, I : 67-72.

244. Dernier quatrain du poème « Mon crucifix » (voir texte du 13 avril 1898 et Notex).
245. Voir texte du 1^{er} mars 1899 et III, n. 226.
246. Dans la dernière lettre qu'elle lui avait envoyée (5 mars 1899 : 2ms.), sa mère lui écrivait : « Cher Lionel à propos de ta décision ne t'occupe pas [de] nous tu sais que prendre une vocation ou une profession qui n'est pas de notre goût on est jamais heureux fais à ton goût tu sais que je ne t'ai jamais demandé ce que tu pensais de faire et bien arrange toi d'abord que tu ne feras un trapiste ou un père oblats fais ce que tu voudras. »

sont partis à quatre heures²⁴⁷ et Mr. Corbeil²⁴⁸ n'a tranché mon cas qu'à 6 ½ heures — Ce matin, rien de plus pressé que de faire* savoir la chose²⁴⁹ à ces bons parents qui seront sans doute réjouis²⁵⁰. J'ai à remercier Dieu de m'avoir encore ménagé cette joie de pou/voir faire plaisir à mes parents. J'ai à le remercier de m'avoir fait naître d'humbles parents, mais qui connaissent Dieu et qui dans la candeur de leur foi, savent

247. Sa mère lui écrit : « on est arrivés hier au soir à 9 heures et demies les chemins étaient bien mauvais il y avait de l'eau sur les traverses [...] il y avait bien des cahots la jument s'est trouvée detelée 3 fois » (4 avril 1899 : 2ms.).

248. L'abbé Sylvio Corbeil (voir II, n. 166 et III, n. 152) est directeur de conscience de Groulx, qui l'appellera son « père spirituel », depuis sa troisième année à Sainte-Thérèse. « Sous l'inspiration de mon directeur, rappelle Groulx, je me reprends à rêver de vocation sacerdotale ». Mais les doutes s'installent (voir III, n. 243) et, après la seconde retraite, Groulx raconte : « je remets un mémoire à mon directeur où, tout examiné, pesé aussi objectivement que possible, je conclus contre le sacerdoce ». Mais « Avec une logique surnaturelle et irréfutable, l'abbé Corbeil, mon mémoire à la main, le démolit pièce par pièce. Il emporte ma conviction. » (*Mes mémoires*, I : 69, 70, 71) Ce jour-là n'était que la dernière des luttes que Groulx dut soutenir contre l'abbé Corbeil. « Au fond, dit Groulx, je connaissais bien son inflexible résolution de m'envoyer dans le clergé. » Mais, poursuit-il, « Je m'étais promis de résister à mon Directeur [...] de lutter jusqu'à la fin, de ne pas céder avant d'avoir joué ma dernière cartouche. » Plus loin, il ajoute : « Je veux remercier ici le bon Dieu du grand bienfait qu'il m'a ménagé en permettant que je confiai l'affaire de ma vocation aux mains d'un homme énergique. Car, je le sens bien aujourd'hui, si mon Directeur eut été moins ferme, ce ne serait point la soutane du clerc que porteraient mes épaules. » (Texte du 26 mars 1900) Plus tard, il écrira que sans l'intervention de Sylvio Corbeil il serait probablement devenu jésuite : « Ma décision suprême, à la fin de mon cours d'étude me fut très pénible et très coûteuse. Le sacerdoce séculier, avec la perspective du ministère paroissial, te l'avouerais-je, ne m'attirait guère. Je voulais clore ma jeunesse par une immolation plus complète. Sans l'intervention de mon directeur, je crois bien que je fus devenu jésuite. Je me déterminai au choix de mon état actuel par l'assurance presque formelle de devenir prêtre-éducateur. » (Lettre à Ernestine Pineault-Léveillé, 15 mai 1916 : 2ms.)

249. Sa lettre est ainsi libellée : « Mes Bien aimés parents, Je cours après vous comme pour vous rejoindre et vous annoncer une nouvelle qui sans nul doute vous tient au cœur. Je n'ai pu hier, bien à mon regret vous annoncer quel serait mon état de vie. Mr. Corbeil m'a donné la décision finale hier à 6 heures - et si Dieu m'accorde la persévérance et la santé, je serai prêtre un jour malgré mon indignité. Écrivez-nous - Lionel - » (4 avril 1899) — Au lieu de « Ce matin », il faudrait lire : « Hier matin ».

250. Sa mère lui écrit : « Je me hate de vous repondre inutile de vous dire la joie que nous ressentons en en recevant votre lettre de ce soir oh J'en remercie bien le bon Dieu de m'avoir accorder cette grâce et J'espère qu'il te conservera la santé pour et te donne de l'aide que tu puisse enfin être reçu prêtre. » (4 avril 1899 : 1ms.)

s'enorgueillir et se montrer fiers si Dieu choisit parmi leurs enfants quelqu'un qu'il se réserve pour son culte ; celui-là fut-il comme moi le* plus indigne de toute la famille —

1899-04-11

5 **11 Avril** Dimanche soir nous avons eu une jolie petite conférence d'un genre nouveau tout à fait. La communauté des grands s'est réunie dans la classe de philosophie et le conférencier a été M. Martineau²⁵¹ du village. Figurez-vous un vieillard de quatre-vingts ans, aveugle, venant
10 réciter des pages écrites par une de ses enfants, une autre Antigone²⁵² — sous la dictée de* l'octogénaire. Il avait pris pour sujet « Mr Ducharme²⁵³ intime ». On ne connaît guère le fondateur que par les discours académiques où l'on s'évertue à faire ressortir ses talents d'initiative, et plutôt l'homme* consi/déré 148 dans ses œuvres et dans ses relations extérieures. Mais on est curieux de lever le voile qui recouvre le secret* de la vie de* ces hommes qui appartiennent à l'histoire. C'est cet instinct de curiosité qui a contribué à faire la fortune de ces illustrations d'hommes célèbres qui inondent aujourd'hui les marchés de
20 librairie. On croit si peu que ces hommes puissent s'être contentés d'avoir eu des habitudes de vie à peu près semblables aux nôtres, qu'on dévore* leur histoire pour le plaisir de se sentir détrompés et voir comment vit un grand homme derrière les coulisses. Mr Martineau fut un des premiers élèves du
25 fondateur et se trouve ainsi l'homme qualifié suffisamment pour dévoiler son intimité. Il s'est acquitté de sa tâche au grand contentement de son auditoire qui était là pressé entre* quatre murs et buvant les anecdotes dont le vieillard avait eu soin d'émailler sa page d'histoire. C'était presque un charme
30 de l'entendre : quel vieillard n'a pas/ le talent de conter ? Mr Ducharme nous le connaissons maintenant comme si nous avions vécu avec lui. Je me le figure un homme rigide pour lui-même et pour les autres, mais possédant sous ses aspects sévères le véritable cœur* d'un père, sachant être bon parfois au-
35 tant qu'une mère, avec cela un beau caractère franc, plein d'autorité* ayant des saillies d'une originalité de première

251. Nous trouvons un Henri Martineau en *Éléments latins au Séminaire de Sainte-Thérèse en 1841-1842* (voir É. Dubois, *le Petit Séminaire...* : 83).

252. Dans la mythologie, Antigone servit de guide à son père Œdipe quand il quitta Thèbes, après qu'il se fut crevé les yeux.

253. Charles-Joseph Ducharme.

force ; de plus orateur incomparable, possédant à un haut degré cette éloquence du cœur qui jaillit sans prétention comme l'eau de sa source* — Notre conférencier octogénaire pour n'avoir pas fait de littérature depuis nombre d'années possède cependant le secret d'un style sobre mais correct que pour-
 raient* lui envier nombre de nos jeunes académiciens. Il a su
 nous raconter ses anecdotes avec une verve et un naturel qui
 lui ont valu de nombreux applaudissements. En somme, après
 la soirée, ce vieillard paraissait joyeux on ne peut plus d'avoir*
 150 servi à faire connaître un homme qu'il aime/ encore comme un 10
 fils par delà le tombeau. Et nous aussi nous étions contents de
 la joie des* enfants posthumes à qui* l'on a parlé du père qu'ils
 n'ont pas connu —

1899-04-14

14 Avril Hier fête²⁵⁴ de Mr. le Supé- 15
 rieur — la dernière à laquelle nous assistions, du moins
 comme écoliers. Elle ne m'a pas apporté d'incidents bien re-
 marquables si ce n'est celui-ci. On attendait pour le soir la vi-
 site du consul de France le comte de Klezcowski²⁵⁵ et celle de
 Mr de Labriolle²⁵⁶, professeur de littérature à l'Université La- 20
 val de Montréal. De telles visites n'étaient pas une petite for-
 tune pour Ste-Thérèse — et voici Mr Pilon qui se met en cam-
 pagne pour organiser avec rien quelque chose de bien grand.
 Depuis que sans un sou, il a bâti sa chapelle, Mr Pilon²⁵⁷ tente
 la Providence tous les jours et même les poètes qui ne sont pas 25
 en veine. Il me fait mander à sa chambre et le nombre des sou-
 rires me fit soupçonner qu'il allait exiger quelque chose de
 moi. Comme il souriait toujours, / je devinai qu'il demanderait
 151 beaucoup. Il ne s'agissait rien moins que de m'enfermer, de
 me cadénasser dans une classe, un jour de grand congé, et là, 30
 seul avec mes esprits* et la pensée des sourires de Mr Pilon
 pour m'encourager, je devais faire... des vers ! Le plus comi-
 que de l'affaire fut que vers midi après que mes hémistiches

254. Le programme de la fête du 13 avril 1899 (voir [Programmes des séances] (ANQM, SST, #92) annonce deux parties importantes : selon la coutume, un événement théâtral, *Deux serviteurs fidèles* de Labiche, et un événement musical, *le Chêne de saint Louis* (« Opérette en un acte par Bordèse »). Le tout se termine par le *God save the Queen*. Voir texte du 15 juin 1898, III, n. 100 et II, n. 99.

255. Alfred Kleczkowski.

256. Pierre Champagne de Labriolle.

257. Joseph-Édouard Pilon (voir III, n. 176).

étaient presque complètement alignés, ¶Leurs Excellences téléphonèrent de Montréal, que des circonstances incontrôlables les empêcheraient de se rendre à Ste-Thérèse. Je laisse ¶à deviner* le nombre des sourires de Mr Pilon dans le but de me consoler. Voici ce que j'aurais lu à Mr de ¶Labriolle —

« Le pèlerin qui passe au pays de l'histoire,
 Quand il a bien foulé les théâtres de gloire,
 Bien scruté jusqu'au fond les siècles d'autrefois,
 Bien pesé dans ses mains la poussière des rois,
 10 Il ne repose pas aux rives de Sodome,
 Mais il s'assied rêveur près des temples de Rome.
 Sous ces dômes de pierre et derrière ces tours,/
 Quelle énigme l'attire et lui revient toujours ?
 Il a vu la Vestale oubliant sa jeunesse
 15 Attendre près d'un feu le soir de la vieillesse.
 Seule de tout ton peuple, ô ville des Césars,
 Du mal il la* voit fuir les pompes et les arts.
 Dans un siècle de honte elle ose rester pure
 Comme au fond du vallon le lis de la nature.
 20 Et dans un temps où nul ne veut penser aux dieux,
 Elle s'enferme au temple et s'immole pour eux.

152

Quand les siècles* nouveaux dans l'abîme auront fui,
 Celui qui foulera les mondes d'aujourd'hui,
 S'arrêtera rêveur près des tombes détruites,
 25 Où les vrais fils de l'art auront cherché leurs gîtes[. »]

Cette pièce doit rester inachevée — Personne n'en souffrira, pas même Mr de ¶Labriolle, et mes études auront tout à y gagner. Le baccalauréat qui approche toujours ne permet guère de se morfondre à rimer. Laissons ¶la rime aux fils des
 30 Muses[.]/

1899-10-10

Confident de mon âme, adieu²⁵⁸ ! J'étais
 fortement attaché à tes pages. A mesure que je vieillis et que je
 dépose à mon journal des pensées, des souvenirs moins indé-
 35 cis, l'affection que je lui porte accroît dans la même mesure.
 Quand on retrouve après bien des années les débris d'une

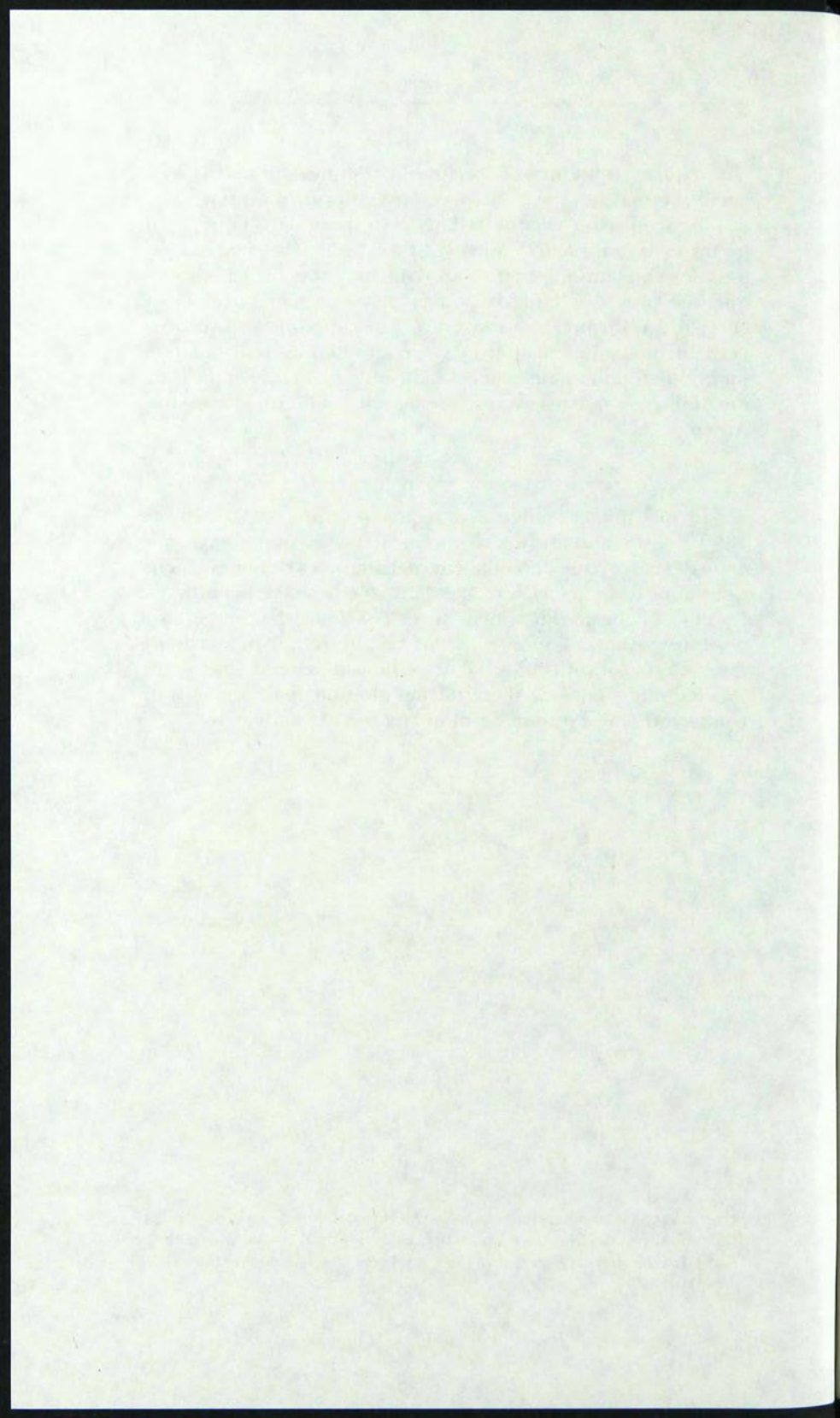
153

258. Voir I, n. 419.

chose qui nous fut bien chère, fût-elle réduite en poudre on recueille cette cendre avec respect, on l'enferme dans une urne, et l'on croit avoir recouvré dans cette poussière l'être aimé qu'on avait tant pleuré. Ainsi vous, restes délabrés de ma vie, puissiez-vous me suivre partout dans mes courses ici-bas et si 5
quelque jour fouillant dans mes paperasses d'autrefois, je cherche à reformer mes souvenirs, puissiez-vous vous retrouver là dans quelque coin avec vos pages jaunies pour me permettre de réunir en un tout ces lambeaux de ma vie et me donner/ l'illusion que je revis encore les années de ma jeunesse — 10
Adieu.

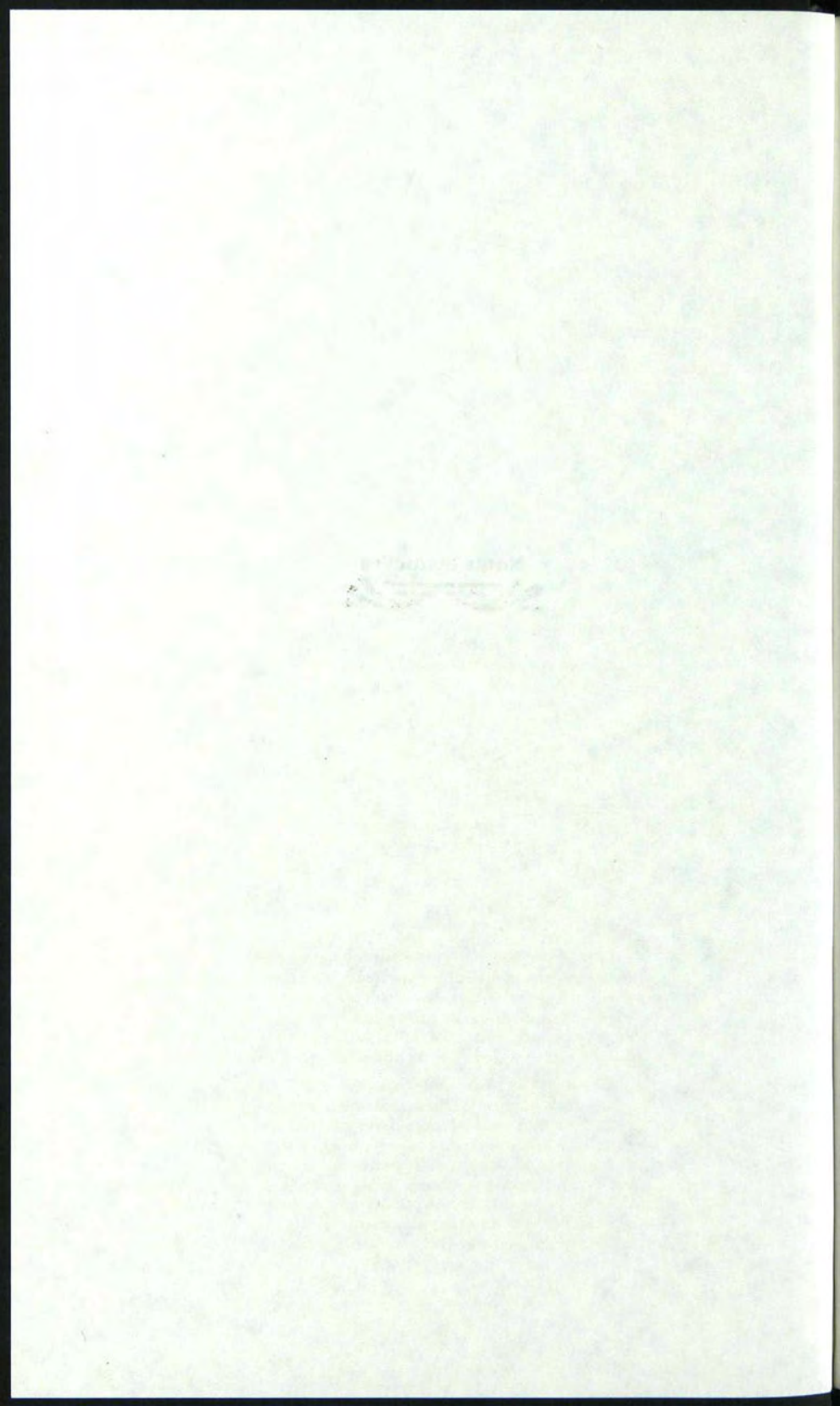
Je n'ai fait cet adieu à mon journal que ce 10 octobre 1899²⁵⁹ au Séminaire de Montréal. Il y avait longtemps que cette dernière page était blanche attendant les derniers adieux 15
que j'aime toujours à faire à mes* cahiers de souvenirs intimes. En effet l'habitude m'a mené à les considérer* semblables à des êtres vivants. Toujours dévoré* du besoin de m'attacher à quelqu'un et si souvent privé de ce besoin de mon âme, je me suis habitué à faire de mon journal mon meilleur ami et à ne 20
confier qu'à lui l'intime de mon cœur et de ma vie —

259. Groulx est alors au Grand Séminaire de Montréal depuis le mois de septembre (voir textes des 26 septembre et 10 octobre 1899). Il fait ses adieux au cahier III de son *Journal* bien après avoir commencé la rédaction du cahier IV, le 18 avril 1899.



Notes textuelles





JOURNAL IV

1899-04-18

- 517:3 espoir *corr.*
 517:6 puisqu'alors *subs.* où
 518:8 rapports *corr.* rapport
 518:12 vive *corr.* vif
 518:15 **R** Journal IV : 1-2.

O « Composition française — La maison paternelle », [Cahier d'honneur de Belles-Lettres] (1882-1896) (ANQM, SST, #81) : [684]-[686]mss. Signatures : Lionel Groulx, G.-Donat Lalonde, L.-S. Laferrière. Autographe de L.-S. Laferrière. S.d. Inséré entre des textes datés du 13 et du 29 novembre 1895. Nous ne reproduisons ici de ce travail en collaboration que le seul texte de Groulx.

- 518:19 **R** *vus corr.* vu
 518:23 **R** de *subs.* ou — **O**

— Composition française —
 — La maison paternelle —

D.L.- (...)

S.L.- (...)

L.G.-

La maison paternelle ! ... Cent fois le jour, je me transporte par la pensée vers cet humble toit, où j'ai grandi, sous les regards de parents bien-aimés, et de partout surgit tout un monde de souvenirs, de joies pieuses, de peines charmantes : car nos peines, a dit Ls. Veillot, sont comme ces fruits âcres, qui deviennent doux en vieillissant.

Combien j'ai douce souvenance de ces soirs où nous revenions des champs, fatigués mais contents, heureux de nous retrouver tous ensemble au foyer ; de ces agréables veillées de famille toujours trop courtes ; de ces longues soirées d'hiver, où groupés autour du feu nous écoutions, avides, ces histoires du bon vieux temps que grand'père nous racontait avec sa verve intarissable. C'était une histoire vivante que grand'père. Comme il nous captivait par cette animation qu'il savait mettre dans ses récits. Aussi je l'aimai ce bon vieil-

lard. Mais un jour, triste souvenir : notre mère pleura ; nous mêlâmes nos larmes aux siennes : nous pleurions grand'père.

Enfin (frère *supp.*) je n'en finirais plus si je relatais tous mes souvenirs ; le cœur dicte toujours : la source ne tarit point, tout parle au foyer.

Mais au milieu de ce cortège de riants souvenirs qui défile devant moi, pourquoi faut-il que j'y voie mêlés des souvenirs de deuil ? Le beau ciel de mon enfance eut aussi ses nuages.

D.L.- (...)

L.G.-

La vie au foyer m'était bien douce. Pourquoi faut-il que cette vie ne soit plus pour moi qu'un souvenir ? Je vois ici de belles campagnes, de belles fleurs, de beaux arbres ; mais ils ne parlent point à mon cœur : ce ne sont point ceux de mon enfance. Des confrères, des amis me montrent un visage souriant ; mais ce n'est pas le sourire de mon père ou de ma mère ; aucun ne m'appelle son frère ; je ne connais plus les caresses d'une sœur. Ces beaux jours de mon enfance ne reviendront plus. J'ai dit adieu à mon foyer, et pour toujours.

518:25 avec *subs.* a

518:25 chaleur *corr.*

1899-04-22

519:2 voir *corr.* vois

519:5 rien *corr.*

1899-04-23

519:9 ferrée *subs.* v[...]

519:19 ces *corr.* cett[e]

519:21 parmi *subs.* sur

520:1 accompagnaient *subs.* l'

1899-04-29

520:11 pour *subs.* e[...]

520:14 mur *corr.*

520:27 étendront *corr.* — pas plus *supp.*

520:30 Heureux *corr.*

520:30 sa *subs.* ma

521:6 page *subs.* b[...]

521:7 tant *subs.* d[e]

521:8 si belle *supp.*

521:8 connue *corr.* connu

521:8 Voici *corr.* Voice

521:11 à mon village *add.*

1899-04-30

521:18 voulais *subs.* vous dis

521:21 Chapleau, lorsqu[...] *supp.*

521:24 et *add.*

521:26 Canada *corr.* Canan[...]

521:28 augmenté *corr.* augmentée

1899-05-27

- 522:10 **R** **Journal IV** : 7-10.
G « Hymne national des « Greens ». 1 f. recto verso. 18 cm × 21 cm. Ms. (trouéotypé, encre violette sur feuillet rayé). À gauche du titre : Poésie de L. Groulx. À droite du titre : Mus. de S. Laferrière. La transcription des paroles semble être de la main de Groulx. Seules sont inscrites sur le feuillet les paroles du premier couplet ainsi que celles du refrain. La transcription de la notation musicale est signée des initiales : E-P-B, suivies de la date : (5/6/99). E-P-B est probablement Ernest P. Bélay de Sainte-Thérèse (voir III, n. 105), alors élève de Philosophie I et qui se mérita un premier accessit dans la première division de « Solfège et Plain-chant » (**Année scolaire 1898-99** : 26, 27, 49).
- 522:10 **G** **Hymne national des « Greens »**
 522:13 **G** Sa gloire est faite aux **champs aux champs** de Boucanelle.
 522:14 **G** le plus **preux** ô calotte
 523:1 **R** Refrain *subs. II*
 523:16 **R IV** : *Toute la strophe IV est écrite perpendiculairement dans la marge.*
 523:19 **R** Charlebois *corr.*
 523:21 **R V** *subs. IV* Groulx oubliera de changer le numéro des autres strophes.
 523:22 **R** immenses *subs. infinis*
 524:18 **R** green *corr.*

1899-05-30

- 524:22 **R** **Journal IV** : 10-16.
A « Le prestige de l'intelligence », **Académicien** (1895-1900) (ANQM, SST, #97) : 612-614mss. *Olographe. Signature* : Lionel A. Groulx Phil II^r. *Date* : 25 mai '99.
- 524:26 **A** nouvelle, quand
 524:26 **R** sentit *subs. sera* — **A** sein la première étincelle
 525:2 **A** communicque **pas** à
 525:5 **R** la *subs. I*
 525:11 **R** l'intelligence a a passé *dans le texte*
 525:13 **A** là, ce me semble, un (*corr. une*)
 525:19 **A** tenir compte du corps
 525:19 **A** avaient (*corr. avait*) animé.
 525:22 **R** bustes *corr. butes* — **A** avait (*corr. a*)
 525:24 **A** et (**l'expression** des formes *supp.*) la justesse des formes,
 525:30 **A** présent, comme
 525:31 **A** de (*corr. du*) l'avenir
 525:33 **A** à (*subs. que*) celui
 525:35 **A** lui n'apparaît
 526:1 **R** la **vie** *supp.* — *nature add. d'une encre différente*
 526:2 **A** passé qui
 526:3 **A** misères, le
 526:4 **A** surnage apparaît
 526:5 **A** même **qu'** (*add.*) un roi
 526:8 **A** le **souvenir** du
 526:10 **R** y *add.*
 526:12 **R** pour *add.* — **A** et venger
 526:15 **R** la *corr. I*
 526:16 **A** Jésus », ces
 526:21 **A** monde serait
 526:25 **A** Or (*subs. Et*) les
 526:29 **A** respect qu'**on doit** au génie.
 526:30 **R** Vrai *corr.*

- 526:33 *A* Ecoutez **Louis**
 526:34 *A* de (*subs.* ;) revenir
 526:35 *R* tes *corr.* **ton**
 526:37 *A* misères, j'en
 527:2 *R* ta *subs.* **la**
 527:6 *R* blasphème *corr.*
 527:10 *R* Parmi *corr.* **Parmis**
 527:18 *R* un **certain** *supp.*
 527:20 *A* enlever, c'est
 527:20 *R* et l'**immortalité** *supp.* — *A* et l'**immortalité** du souvenir

1899-06-06

- 527:25 je *add.*
 528:4 ecclésiastique *corr.* **eccl[...]**

1899-06-12

- 528:24 jours *add.* d'une encre différente
 528:27 lien *subs.*

1899-08-08

- 529:3 a *corr.*
 529:13 page *subs.* **loi**
 530:2 [nous] : que le *dans le texte*

1899-08-09

- 531:1 est *corr.* **et[...]**
 531:8 de base-ball *add.*
 531:28 infantilisme *corr.* **infantis[...]**
 532:4 travaux : traveux *dans le texte*
 532:9 musculaire *corr.* **musculaire**
 532:11 de *corr.* **des** — prendre part aux *add.*
 532:14 plus *subs.* **gr[and]**
 532:16 faut *add.*
 532:19 Car *subs.* **C'**
 532:19 bien *add.*
 532:20 Providence *corr.*
 532:26 assis *subs.* **à**
 532:35 neiges *corr.* **neignes**
 532:35 plaines écrit au-dessus de **champs** non *supp.*
 532:39 force *subs.* **v[...]**

1899-08-22

- 533:13 entremise *corr.*
 533:14 petite *corr.*
 533:15 de *subs.* **e[...]**
 534:9 m'en *subs.* **me**
 534:14 voilà *corr.* **volà**
 534:17 transplanter *corr.*
 534:18 fibres *subs.* **v[...]**
 534:28 poste *subs.* **c[ombat]**
 534:32 auxquels *corr.*
 534:36 leur *corr.* **leurs**
 535:4 Séminaire de théologie — à Montréal : *La dimension des lettres est doublée.*

1899-09-26

- 535:13 **R** **Journal IV** : 33-35.
- G** « Souvenirs de Grand Séminaire » : 3-4mss. 2 feuillets dactylographiés. Corrections et ajouts olographes à l'encre bleue. 22 cm × 18 cm. Date : [1956] Cette « 7^e causerie » compte 10 f. et fait partie d'une série d'une vingtaine de causeries données par Groulx à l'émission radiophonique « Confidentiel » à Radio-Canada, à partir du 2 avril 1956 pendant 13 semaines. Ces causeries sont tirées du premier état (olographe) des volumes I et II de **Mes mémoires** [1954], alors que le deuxième état (dactylographié avec ajouts et corrections olographes à l'encre bleue) [ca 1958-1965] de **Mes mémoires** est corrigé d'après les causeries. L'extrait du **Journal** est précédé de : « Je confie ces lignes à mon journal. »
- M** **Mes mémoires** Il existe deux états manuscrits des extraits du **Journal**. Texte précédé de cette note : « Encore dans mon journal de ce temps, au lendemain de mon entrée au Séminaire de la montagne, à Montréal, je cueille ces premières notations ».
- M1** **Mes mémoires I** : 81. 1 feuillet dactylographié. 28 cm × 22 cm. Date : 28 juin 1954. Ce feuillet fait partie du texte : « Ma vocation ». Une note de Groulx indique : « Écrit pour l'Œuvre des vocations 28 juin 1954 ». Ce texte de 7 feuillets dactylographiés, avec corrections olographes, dont le nouveau titre : « Mon option pour le sacerdoce » a été utilisé pour la première rédaction de **Mes mémoires**.
- M2** **Mes mémoires I** : 41-42. 2 feuillets dactylographiés. 36 cm × 22 cm. Date : [ca 1958-1965].
- I** **Mes mémoires I** : 71-72. Texte précédé des mêmes commentaires que dans **M**.
- 535:13 **M, I** En franchissant ce seuil béni où il appelle ses futurs lévites, je n'ai demandé à Dieu qu'une grâce : celle de me rendre digne du saint habit que je porte et de l'auguste famille à laquelle j'appartiens... j'ai fait connaissance... avec les murs et les meubles de ma chambre monacale. Rien qui prête au luxe. Et pourquoi serait-elle plus riche ? Je l'aime comme cela avec sa vieille armoire, sa couchette de fer, sa table branlante et ma petite bibliothèque où j'ai entassé quelques livres de théologie, de bible et d'histoire ecclésiastique.
- 535:22 **R** malheureuses : malheures dans le texte
- 535:23 **R** et subs. u[n]
- 535:26 **G** J'ai fait connaissance ... avec les murs et les meubles de ma chambre monacale. Rien qui prête au luxe. Et pourquoi serait-elle plus riche ? Je l'aime comme cela, avec sa vieille armoire, sa couchette de fer, sa table branlante et ma petite bibliothèque où j'ai entassé quelques livres de théologie, de bible et d'histoire ecclésiastique.
- 535:29 **R** vieille : vuille dans le texte
- 536:3 **R** circonstance subs. Ce
- 536:9 **R** cellule corr.
- 536:10 **R** sera subs. sa[...]

1899-10-10

- 536:16 trois corr. tros
- 537:6 làbas : là subs. le
- 537:9 petite corr. petites
- 537:11 ma corr. mon

- 537:13 du *corr.* **de**
 537:17 près *add.*
 537:20 colorée *subs.* **a**
 537:21 de *corr.* **du**
 537:21 cette gracieuse *corr.* **ce gracieux**

1899-10-11

- 538:8 11 Octobre : *Quatre pensées superposées (9 cm × 4 cm) de couleur violette et jaune sont collées dans la marge un peu en dessous de la date. Voir II, n. 69.*
 538:18 attendais *corr.* **attendis**
 538:22 marques *subs.* **si[gnés]**

1899-10-18

- 539:15 pour *corr.*
 539:21 elle *subs.* **il**

1899-10-23

- 540:10 Oct. *subs.* **Sept.**
 540:17 de *subs.* ,
 540:18 ternies *corr.* **terni**
 540:18 est **tel** *supp.*
 540:20 moment *corr.*
 540:20 qui *subs.* **r[...]**
 540:22 ouverts *corr.* **ouvert**
 540:23 telle *corr.* **tel**
 540:24 crue *corr.* **cru**
 540:24 telle *corr.* **tel** — elle *subs.* **il**

1899-10-26a

- 541:2 nécessité *corr.*
 541:8 j'ai : j *subs.* **o[h]**
 541:9 de *add.*
 541:14 pour *subs.* **ju[ste]**
 541:14 ! *subs.* ?
 541:17 persuader *corr.* **persuadé**
 541:20 adolescence *corr.* **adolescense**
 541:20 soleil *subs.* **e[...]**
 541:20 devant *corr.* **devait**
 541:30 et *subs.* ,
 541:30 sont *corr.*
 542:1 être *corr.* **êr[...]**

1899-10-26b

- 542:11 trop **bien** *supp.*
 542:25 âme *subs.* **h[omme]**
 543:1 des *subs.* **dan[...]**
 543:9 Et *subs.* **I[I]**
 543:18 n'ai **gu[ère]** *supp.*
 543:21 , *subs.* ,

1899-11-03

- 543:28 Elles *subs.* **Ils**

- 543:31 du *corr.* de
 544:13 se *corr.* ce
 544:18 de *corr.* du
 544:23 tous *corr.* tout
 544:26 repartir *subs.* e[...]
 544:30 il y a de cela huit ans *add.*
 544:35 du *corr.* de

1899-11-27

- 545:16 ne *add.* d'une encre différente
 545:18 est *subs.* ait
 545:20 jamais *subs.* **encore** d'une encre différente
 545:20 de vingt ans *add.* d'une encre différente
 545:22 s'élevât *corr.* s'élevan[t]
 545:24 **R** **Journal IV** : 53-57, 61.
Z « L'Action au Collège de Valleyfield — L'Action sur les unités », **Une croisade d'adolescents**.
Z1 Québec, L'Action sociale, 1912 : 101-102. *La version est précédée de ce commentaire* : « Un élève finissant raconte dans son journal l'histoire d'une amitié de collège, et le souvenir qui lui revient le plus chèrement à la mémoire, c'est celui d'une conversation où lui et son ami ont versé tout leur cœur ».
Z2 Deuxième éd. Montréal, Granger, 1938 : 110-112. *La version est précédée de ce commentaire* : « Je me souviens, pour ma part, du journal d'un élève finissant qui racontait l'histoire d'une de ces amitiés de collège. Et je crois bien que le souvenir consigné là le plus chèrement, c'était celui d'une conversation où ce finissant et son ami avaient versé tout leur cœur ».
 545:24 **Z** *Début des versions* : Dieu ne m'a point refusé ces exhortations videntes ; il
 545:26 **Z** des vies
 545:26 **R** pures *subs.* vr[...]
 545:27 **Z** âge. Au <...> chemin ; j'ai
 545:29 **R** autant *subs.* com[me] — **Z** âmes ; mais personne autant que toi, ô **mon ami**, n'a
 545:30 **R** plus *add.* — **Z** n'est entré
 545:31 **Z** l'homme qui fait espérer
 545:33 **R** petites *subs.* no[...] — **Z** avenir ... Deux des moments
 546:3 **R** **Quand une fois** *supp.*
 546:7 **R** ramenait *corr.*
 546:10 **Z** nous **avons** passés <...> trois, me **reviennent** à la
 546:12 **Z** premier, c'est cette
 546:14 **Z** eu un de ces dimanches de l'automne, avant
 546:16 **Z** d'affection. Je sortais de rhétorique. Les
 546:17 **Z** tête, n'avaient
 546:19 **R** après *subs.* p[...] — **Z** années de **littérature**. Tous deux, nous
 546:21 **Z** la « Tibérine » (**en l'honneur de Saint Basile et de Saint Grégoire de Naziance**), un vrai site à la Virgile, **avec** le ruisseau, la chute **en** cascabelle, l'ombrage et le gazon, **et** situé aux pieds **des** côteaux (**Z2** côteaux) sablonneux, en arrière du Séminaire. A ... et moi étions
 546:23 **R** les *corr.* la
 546:23 **R** arbres *corr.* arbes
 546:28 **R** fait *add.* d'une encre différente

- 546:29 *R* Naziance *subs.* Z[...]
 546:32 *R*: *subs.*: — Z là, **ce dimanche, en vertu d'un de nos privilèges qui nous octroyait ces promenades de liberté. Nous avions jeté bas uniformes et casquettes** et la conversation avait pris son train. Nous faisons de la poésie <...> l'enthousiasme. Je ne
- 546:32 *R* jeté *subs.* **mis**
 546:36 Z Lacordaire. **Moi,**
 546:38 Z Lecanuet, et
 546:39 Z Lui, avait
- 547:1 *R* mort *subs.* c[...] — Z d'Afrique, et — Z2 mort martyr
 547:2 Z ses **camarades** débauchés <...> un jour,
 547:4 Z me **pris** à pleurer <...> entra **précipitamment** dans ma chambre. — Qu'as-tu donc ? tu as bien de la peine ? me dit-elle. — Je
- 547:7 *R* ressemblant *subs.* **si** — Z vois si loin **des véritables héros.** — Et
- 547:8 Z scène, **mon ami** avait <...> pleins les
 547:9 Z qu'a pourtant le jeune homme à
 547:10 Z Puis, il
 547:11 Z contenue : «L... si
 547:13 *R* a *add.*
 547:14 Z les imiter de loin. *Fin de l'extrait suivi d'un paragraphe explicatif annonçant le deuxième extrait :*
 Z1 **Et dans le même journal, après la relation des deux autres souvenirs, je recueille cette conclusion qui affirme bien, elle aussi, la vertu de certaines paroles échangées à l'heure de l'adolescence :** «Voici, mon ami,
 Z2 **Dans le même journal, après la relation de deux autres souvenirs, je cueille cette conclusion qui affirme bien, elle aussi, la vertu de certaines paroles échangées à l'heure de l'adolescence :** Voici, mon ami, (*voir infra, 548:30*)
- 547:18 *R* vingt *corr.* **vingts**
 547:19 *R* la *subs.* S[ociété]
 547:21 *R* calculées *subs.* **car**
 547:31 *R* ce *subs.* s[...]
 547:32 *R* quelque peu *corr.* **quelqu'un à la mine de plomb**
 548:2 *R* tête-à-tête *corr.* **têtes-à-tête**
 548:3 *R* une *add.*
 548:9 *R* donnée *corr.* **donnés à la mine de plomb**
 548:9 *R* loin *subs.* **lon[gtemps]**
 548:10 *R* aimait *subs.* **avait**
 548:14 *R* adieux, **mots** *supp.*
 548:16 *R* déjeuner *corr.*
 548:19 *R* quand **tout-a [coup]** *supp.*
 548:24 *R* [le] : avec ton *dans le texte*
 548:30 Z « (Z2 *om.*) Voici, mon ami,
 548:30 *R* conserver *corr.* **conservé**
 548:31 *R* recueille *corr.* **recuèle**
 548:33 *R* ramenés *corr.* **ramenés** — Z parcourus **ensemble** et où m'ont ramené, ce soir, les
- 548:35 Z vus
 548:36 Z et de passions généreuses, répètent
 548:38 Z d'Horeb. *Fin de cet extrait.*

1899-11-30

549:6 Nov *subs.* **O[ctobre]**

1899-12-02

549:32 naissance *subs.* **m[a]** — après naissance *dans le texte*549:32 Mais *subs.* **Q[uel]**550:3 un *subs.* **a**550:3 le *corr.* **la**

1900-03-02

550:7 (dyspepsie) *add.*550:10 d'une : d' *corr.* **de**550:13 mes *corr.*551:5 ; *subs.* :551:12 de *corr.*551:18 Lui *corr.* **lui**551:23 pourtant *corr.*551:26 ont *add.*551:27 les *corr.*

1900-03-25

552:4 voici *corr.* **revoici**552:15 chez *subs.* **dans**552:18 et *subs.* **a** — pendant *subs.* **où**552:19 pratiques et *supp.*552:22 ai *subs.* **em[brasse]**553:10 avoir *add.*

1900-03-26

553:15 **R** Revue *corr.* revue553:16 **R** **Journal** IV : 69-79.

E « Le dogme et la pensée catholique au XIX^e siècle », **Revue ecclésiastique** de Valleyfield, VII, 5-6 (mars 1900) : 146-151. *Sans signature.*

553:17 **R** Siècle *corr.* siècle553:21 **R** des *corr.*553:28 **E** explique, approfondit553:29 **E** vie : il — progrès, **d'évolution**554:2 **E** siècle par554:2 **E** solennelles, celle554:14 **E** événements554:19 **E** progressant,554:21 **E** général ! **Cela**554:23 **E** écrit, bien554:26 **E** dogue *coquille*554:35 **R** la *corr.*555:5 **E** sciences du555:6 **E** séminaires555:11 **E** réserves la555:14 **R** carrière *subs.* **cer[...]**555:19 **E** littérature,555:21 **E** séminaires ;555:30 **E** temps pas556:9 **E** attaques on

- 556:15 *E* l'art,
 556:32 *E* événements
 557:16 *R* Schwane *corr.* Scha[...]

1900-04-21

- 558:1 fait *subs.* **le**
 558:6 ce *corr.*
 558:9 y *add.*
 558:15 leurs *corr.*
 558:15 consumera *corr.* consumeront
 558:26 au *corr.* à
 558:27 consume *corr.* consumes

1900-04-28

- 558:34 connaît **aussi** *supp.*
 558:36 aux pieds *corr.* au pied
 558:37 indifférent *corr.* indifférents
 558:39 votre *subs.* n[...]

1900-05-06

- 559:28 comprendre **d'abord** *supp.*
 559:34 partie *subs.* s[...]
 559:35 dans *subs.* **des** — les *add.*
 559:37 entraînent *corr.*
 560:6 s'accomplit **cette** *supp.*
 560:15 peuvent : peugas *dans le texte*
 560:16 peuvent *corr.* peup[...]
 560:16 soldats *corr.* soldat
 560:17 et ne faire ou n'être que cela à l'exclusion de toute autre mission
add.
 560:19 de la Providence *subs.* **du Créateur**
 560:21 quand *subs.* c[...]
 560:33 utopie *corr.* uo[...]
 560:36 en *add.*
 560:37 là **l'évidence** *supp.*
 560:39 saisies *corr.* saisis

1900-05-23

- 561:9 pour y *supp.*
 561:10 infuser *corr.*
 561:14 c'est *add.* — de *subs.* **et**
 561:17 une terre *subs.* **un sol**
 561:24 âges *subs.* g[...]
 561:31 sur leur tête *add.* d'une encre différente
 561:33 conquérante *corr.* conquère[...]
 561:34 y *subs.* **e[ut]**
 561:40 **et** ou *supp.* — ont *subs.* **m[ême]** — (pas français) note d'une encre
 différente dans la marge sur la même ligne que ou ont même dépassé la
 moitié de leur
 561:42 jamais *subs.* **so[ngé]**
 561:43 m' *corr.* **me** non *supp.* puis au-dessus m' *add.*
 562:14 Windthorst *subs.* **M[...]**
 562:15 Berryer *add.*
 562:21 eux *subs.* **m[...]**

1900-05-27

- 563:10 27 *corr.* 25
 563:10 élèves *corr.* élves
 563:16 définitivement **souhaitée** *supp.*
 563:18 élevée *corr.*
 563:19 être **l'affectation** *supp.*
 563:37 y *add.*
 564:9 il *subs.* on

1900-06-03

- 564:24 qu'il : qu *subs.* il
 564:25 ; *subs.* ,
 564:28 jusqu'au *corr.* jusqu'à
 564:35 aborderons *corr.*
 565:1 indign[e.] : indign *dans le texte, mot à la limite de la page*
 565:5 du *corr.* d'
 565:8 qu' *subs.* si
 565:13 tu *add.*
 565:15 vas *subs.* es

1900-06-09

- 565:21 alliés *corr.* alliée
 565:24 moins *corr.*
 565:27 touche *subs.* toujours
 565:31 vierge **ju[sque]** *supp.*
 565:36 époque *corr.*
 566:1 facultés *corr.* facull[...]
 566:2 que *add.*
 566:3 fait *corr.* faisait
 566:4 rappelle *corr.* rappelait
 566:6 manteau *add.*
 566:10 menées *corr.* mené
 566:11 dans *subs.* son
 566:21 l'amour de *subs.* aimer
 566:26 ce *subs.* se
 566:26 s'y *corr.* se
 566:27 espérance *subs.* n[...]
 566:31 quelques *subs.* de mon
 567:2 âme *add.*
 567:5 est *add.*
 567:10 peut *corr.* po[uvait]

1900-06-16

- 567:16 **R** Journal IV : 102-106.
 Y « Deuil au Séminaire de Ste-Thérèse », le Salaberry, 14
 juin 1900 : 1. Sans signature.
 568:4 **R** distinguée *corr.* distingué
 568:6 **R** enjoué *corr.*
 568:14 **R** vie *subs.* , — Y vie est
 568:20 **R** son *corr.* sa — vocation *supp.*
 568:27 Y ce qu'il peut en coûter
 569:2 Y aussi **neveu** du
 569:10 **R** nous *subs.* s[...] — Y — l'Alma Mater nous voyons déjà nos
 rangs se briser, souvenons-nous

569:13 R rompre *corr.* rompe

1900-06-25

- 569:25 d'autres *subs.* **aut**[...]
 570:4 passion. **Jamais** *supp.* — La *subs.* la
 570:5 pas *add.*
 570:6 ne *add.*
 570:6 fait le *add.*
 570:6 prêtre **qui ouvre son cœur et son âme pour en nourrir** *supp.*
 570:6 pour *add.* — les *subs.* **ses**
 570:6 gens, **ne regarde ceux** *supp.*
 570:13 à laquelle à *supp.*
 570:16 de *add.*
 570:17 éducation : éduction *dans le texte*
 570:21 le professorat *subs.* **la profession**

1900-07-12

571:28 aura *corr.*

1900-07-23

- 571:33 R **Journal IV** : 111-116.
 Y « Angleterre ou Russie ? », **le Salaberry**, 19 juillet 1900. *À la fin de l'article, le pseudonyme : LÉO suivi de la date : 17 juillet 1900. À gauche du pseudonyme, Groulx a signé à la plume : L.A.G. Dans la marge droite de l'article imprimé, conservé à la FLG, Groulx a noté : « Série d'articles que j'écrivis pour le Salaberry (voir IV, n. 188) au cours de mes vacances avant le Grand Séminaire. Le Salaberry était alors propriété du notaire Boyer, père de l'un de mes camarades de classe à Ste-Thérèse. » Par « Série d'articles », Groulx fait allusion à, outre celui-ci, « En Chine. Les causes de la crise. » et « Le Vatican et l'assassinat d'Humbert » signés aussi du pseudonyme LÉO, datés respectivement des 31 juillet 1900 et 14 août 1900, et parus les 2 et 16 août 1900. Ces deux articles sont aussi conservés à la FLG et signés par Groulx : L.A.G.*
- 571:33 Y ANGLETERRE ou RUSSIE ? — (**Pour LE SALABERRY.**) *En haut de cette note imprimée, Groulx a écrit à la plume : Salaberry de Valleyfield.*
- 572:3 Y européenne, et
 572:7 R réunies *corr.* réunis
 572:9 Y nationaux et
 572:10 R et *subs.* , — Y l'Angleterre et
 572:11 R. *subs.* , — Y Toutefois dans
 572:13 Y voient que
 572:14 Y l'**Empire** Groulx *rature et corrige au-dessus à la plume pour l'Europe*
 572:14 Y elles seules, elles
 572:16 R clairvoyance *subs.* **clar**[...]
 572:17 R prépondérance *subs.* **pro**[...]
 572:19 R Laquelle *corr.*
 572:22 Y Dieu.
 572:24 Y grand
 572:29 Y événements, **non seulement possibles, mais encore probables** qui
 572:30 Y conquête **des nations européennes.** En
 572:33 Y enfin la

- 572:38 Y sonnera : alors la
 572:39 Y tranquillement, l'arme
 573:5 R britannique *corr.*
 573:6 Y et **de** sa longue
 573:10 Y Lonis *coquille*
 573:11 Y paroles écrivait
 573:14 R czar *subs.* s[...]
 573:21 Y tyraunie *coquille*
 573:22 R martyrs *corr.* — Y martyrs trembleront
 573:23 Y police, accouru
 573:24 Y d'admirer en **secret** ceux
 573:27 Y nombre de raisons ne nous **induisent**-elles point
 573:29 Y coup d'œil
 573:29 R Espagnol *corr.* espagnol
 573:30 Y établie
 573:31 Y Transvaal,
 574:4 Y près que <...> soldat ne
 574:4 Y ne semble-t-il **accélérer l'œuvre de la Revolution qui brisera à son tour** les armées permanentes ?
 574:5 R colère *subs.* s[...]
 574:6 R la Haye : Haye *corr.*
 574:7 R les *corr.* l' — Y dénonçant les appréhensions de l'avenir ?

1900-09-16

- 575:1 dort *subs.* s[...]
 575:2 cher *corr.* chers
 575:13 Daniel *subs.* **Et**
 575:29 levaient **dan[s]** *supp.*
 576:3 sentant *corr.* sem[...]
 576:5 de Paris *add.*
 576:21 fait *subs.* t[...]
 577:1 la *corr.* **les**
 577:3 plantée *corr.* planté
 577:5 l'étonnante : l' *subs.* c[ette]
 577:15 Boyer *subs.* **mis**
 577:22 veille *corr.* vie[...]
 577:24 avoir *corr.* ap[...]
 578:13 l'imbécilité *corr.* l'imbécillité
 578:15 par *subs.* **J**
 579:4 laideur *subs.* d[...]
 579:12 ruines *corr.*
 579:24 architectural *corr.*
 579:26 une *corr.* **un**
 580:6 quelles *subs.* e[t]

1900-10-10

- 580:18 quinzaine *subs.* g[...]
 580:20 faible *subs.* **premier**
 580:22 tombe. **Pour moi**, *supp.*
 580:24 ! *subs.* ,
 581:7 campagnes **sous** *supp.*
 581:10 demander *corr.* demandé
 581:15 seul *subs.* **n'**
 581:15 amis *corr.*
 582:4 - *subs.* ,

- 582:5 ses *corr.* ces
 582:6 là *subs.* il
 582:10 peut-être *add.*
 582:13 tard *add.*
 582:13 les *add.*
 582:20 1878 *add.*
 583:4 sur *add.*
 583:6 gisait dans son berceau *add.*

1900-11-12

- 583:15 **R** **Journal IV** : 129.
G *Lettre de Lionel Groulx à sa mère. 1 feuillet. 26 cm × 20 cm. Olographe. Signature : Lionel et L. après le post-scriptum. Date : 12 nov. 1900. Collège de Valleyfield.*
 583:15 **G** **Bien chère Mère, Je**
 583:16 **G** novembre, **jour de votre fête de naissance. Vous ferai-je des** souhaits, vous dirai-je que nous vous aimons **toujours**, que
 583:18 **R** nous *subs.* **vous**
 583:18 **G** Je le veux mais que **pourrais-je** vous écrire que vous ne sachiez déjà ? **Je répète** donc, **et** j'écris encore que nous vous souhaitons **toutes sortes de bienfaits de la part de Dieu**, que nous vous aimons, **et** que nous prions **et** que nous prions encore plus **pour** vous. **Et je vous** écris aussi
 583:20 **R** tous *corr.* toutes
 583:23 **R** [pour] : plus vous *dans le texte*
 583:24 **G** ne vous apprend rien de
 583:25 **G** dire **et** de
 583:25 **G** dans **notre** cœur,
 584:1 **G** Dieu, et (*add.*) de vos
 584:2 **R** moi *subs.* **n[ous]** — **G** Auguste s'unit **bien** tendrement à moi — **Bien à vous Lionel P.S. J'irai peut-être aux funérailles de Mr. Dutrisac si je puis avoir la permission — L.**

1900-11-13

- 584:4 **R** **Journal IV** : 130-141. « Une campagne politique en 1891 ». *Ce texte, fort difficile à éditer (voir Introduction III), comprend deux états superposés. Le premier, qui date du 13 novembre 1900, et le deuxième, bien postérieur (voir J). Il a été fort malaisé, dans certains cas, de déterminer si les variantes appartenaient au premier ou au deuxième état. Après étude du texte, nous croyons que le texte à l'encre noire constitue le premier état, alors que toutes les variantes écrites avec une plume plus fine, à l'encre bleue plus ou moins foncée, sont d'une même venue et appartiennent au deuxième état.*
J **Journal IV** : 130-141. « Comment je quittai la politique ». *Texte constitué de toutes les variantes à l'encre bleue, s'ajoutant au texte à l'encre noire qui n'a pas été raturé ou remplacé. Quelques corrections seulement à la mine de plomb; nous les notons à mesure. Date de cette version antérieure à F : ca 1921-1924. Groulx écrit : « A trente ans d'intervalle » (voir 593:2).*
F « Comment j'ai quitté la politique — Mes souvenirs », **Almanach de la langue française**, 1924 : 114-121. *Pseudonyme : Aloné de Lestres.*
G *Exemplaire de F portant des corrections olographes à l'encre bleue.*

Date de cette version antérieure à L : sans doute ca 1935 car Groulx écrit : « A quarante-cinq ans de distance » (voir 593:2).

- L « Comment j'ai quitté la politique », les **Rapaillages**. Groulx n'a pas retenu ce texte dans les deux premières éditions (Montréal, Le Devoir, 1916 et Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919). Les variantes des trois éditions contenant le texte étant presque toujours identiques, nous indiquons par L les variantes de L1, L2 et L3, sauf à quelques exceptions où les versions L2 et L3 diffèrent de L1. Dans **Canevas d'études**, Groulx, sous le titre de « Choses rustiques à écrire » (p. 17 jms.), donne les titres de plusieurs contes des **Rapaillages**, et il note « Une élection en 1891 — (voir mon journal de finissant) — ». **Canevas d'études** ne contient aucune version de ce conte. Date probable de cette note : 1915 (voir **Mes mémoires** I:346).

L1 Montréal, Albert Lévesque, 1935 : 71-80.

L2 Montréal, Granger Frères, 1943 : 63-71.

L3 Édition revue et augmentée, Montréal, Granger Frères, 1945 : 69-78.

584:4 R qui *subs.* **dont**

584:5 R sont *subs.* **se**

584:6 R a *subs.* **ont** — fait *corr.* **font** — me *subs.* **res[souvenir]**

584:9 J **Comment je quittai** (*subs.* **sortis de**) **la politique** *Nouveau titre dans la marge gauche. Début du texte : Or en cette année-là, j'avais bien douze ans. —*

F **Comment j'ai quitté la politique** *Titre précédé de : Mes souvenirs Début du texte : Or, en cette année-là, j'avais bien douze ans. —*

G **Comment j'ai quitté la politique** *Titre précédé de : Mes souvenirs Début du texte : En cette année-là, j'avais douze ans. —*

L **Comment j'ai quitté la politique** *Début du texte : En cette année-là, j'avais bien douze ans.*

584:11 J l'hiver. Il y eut (Dans *supp.*) dans mon (*subs.* **le non supp.**) vieux village de St Michel (fut témoin *supp.*) **la plus vive des campagnes électorales** les bambins de la localité s'étaient mis en tête de jouer aux **grands** électeurs : (je vois qu'aujourd'hui l'on ne parle plus guère de cet événement qui alors fut pourtant très vive mémorable dont on ne parle plus aujourd'hui, mais qui fut alors mémorable. *supp.*) L'histoire a négligé ce grand événement (*subs.* L'évènement me paraît me). Et pourtant si mes souvenirs (*subs.* Si mes souvenirs *subs.* Si je me souviens bien,) sont bien exacts l'affaire (*subs.* l'évènement) eut même son retentissement (jusque *supp.*) dans les colonnes de « La Presse » ; ce qui (était *supp.*) pour nous (alors *supp.*), pauvres petits barbares que nous étions, était en ce temps-là le dernier mal de la publicité. Bonté divine ! — F, G l'hiver (G de 1891 *add.*). Mon village de Saint-Michel fut témoin de la campagne politique **la plus vive** : les bambins de la localité s'étaient mis en tête de jouer aux **grands** électeurs. L'histoire, toujours (G toujours *supp.*) trop fière, a négligé ce grand événement. Pourtant, si mes souvenirs sont bien fidèles, l'affaire eut son retentissement jusque dans la Presse, ce qui pour nous, pauvres petits barbares que nous étions, constituait alors la plus haute consécration de la renommée.

Bonté divine, qu'on peut — L l'hiver de 1891. Mon village de Saint-Michel s'éveilla, un de ces beaux matins, secoué de

la plus fiévreuse agitation. Une campagne électorale d'un nouveau genre battait son plein : les bambins de la localité s'étaient mis en tête de jouer à l'élection. L'histoire, trop fière, a négligé ce grand événement. L'affaire n'eut pas moins son retentissement jusque dans la Presse : ce qui pour nous, petits barbares que nous étions, constituait alors la plus haute consécration de la gloire.

Qu'on peut

- 585:4 J, F, G donnaient, (F, G, ;) et les enfants donc ... ! — L donnaient, qui se querellaient, se chamaillaient autour de nos hustings. Dans les magasins, les pipes, les damiers chômaient, tant les langues travaillaient. Mais que dire des enfants ?
- 585:5 J bleus, criait-on et vingt — F, G « Hourrah pour les bleus ! » criait-on vingt — L « Hourra pour les bleus ! » criait-on vingt fois le jour, au coin des rues. Et chaque fois, il
- 585:6 J, F, G, L il se trouvait quelque
- 585:7 F, G « Hourrah pour les rouges. A bas — L « Hourra pour les rouges ! A bas
- 585:8 J bleus ! » (pendant que près des oreilles vous passait le sifflement d'une balle de neige. *supp.*) — L bleus ! » Trait de mœurs pour les historiens que cette passion de la politique descendue jusqu'à l'enfance. J'ai lu, en des livres savants, que l'âme et la culture d'un peuple se révèlent à la qualité des héros pour lesquels il se passionne. Quand on écrira l'histoire de notre génération, il faudra se rappeler qu'enfants nous eûmes, pour héros, le politicien.
- 585:9 J élection, nous avaient dit les plus grands, il faut deux candidats. Puisqu'il en (*add.*) fallait deux (*subs.* des candidats), va pour les deux (*add.*) candidats. Nous eûmes les nôtres, aux couleurs bien tranchées, (toujours comme en ce temps-là, *supp.*) un bleu et un rouge. (Fi des indépendants ! Le fait est que les grands électeurs eux-mêmes se moquent si bien < ... > de le leur enseigner *supp.*).
- Petits électeurs, mais — F élection, nous avaient dit les plus grands, il faut deux candidats. Va donc pour les deux candidats. Nous eûmes les nôtres, aux couleurs bien tranchées, comme en ce temps-là : un bleu et un rouge. A vrai dire, petits électeurs mais — G élection, nous avaient dit les plus grands, il faut deux candidats. Nous eûmes les nôtres, aux couleurs bien tranchées : un bleu et un rouge. Petits électeurs mais — L Dans toute élection, nous avait-on soufflé, il faut deux candidats. Nous eûmes les nôtres aux couleurs bien tranchées, un bleu et un rouge. Fi des indépendants qui nous apparaissaient comme des gens qui ne feraient pas de religion ! Petits électeurs mais
- 585:15 G, L grands sur tant de points, nous
- 585:15 J nous n'avions pas choisi pour faire la lutte, (hélas ! faut-il l'avouer *supp.* il faut bien l'avouer *supp.*) ce que — F nous n'avions pas choisi, pour faire la lutte, ce que — G nous sûmes aussi nous garder de choisir (*subs.* nous nous étions bien gardés de choisir *non supp.*) ce que — L nous sûmes aussi nous garder de choisir, pour candidats, ce que
- 585:17 J reluisant. Nul n'avait songé, par exemple, au grand Ernest, le premier en français, en géographie et en histoire, celui dont

- <...> passait : C'est lui qui a <...> savant **Arthur** qui, <...> centaines et **peut-être mêmes des files de zéros**. — *F, G* reluisant. **Nul** n'avait songé, **par exemple**, au grand **Ernest**, **vous vous rappelez**, le premier en géographie et en histoire, **celui** dont les tout petits (*G* tout-petits) disaient (*G, J*) émerveillés (*G, J*) quand il passait : « C'est lui qui a <...> soi ». **Écarté** également le mince mais savant **Eugène** qui, <...> additionner, et de mémoire <...> des dizaines, des centaines *F* et **quelque fois même des files de zéros. G de longues files de zéros**. — *L* reluisant. **Nul** n'avait songé, **par exemple**, à mon camarade **Henri Desrosiers**, futur vice-président de l'**Imperial Tobacco**, esprit facile, brillant, et dont les tout-petits disaient, émerveillés, (*L2, L3 om.*) quand il passait : « Il a fait mieux, lui, (*L2, L3 om.*) que tenir tête au Frère Michel sur l'emploi du pronom soi ; il paraît que, des jours, il fait la classe à la place du Frère ! »
- 586:7 *J* Les conventions, car il y eut naturellement des conventions, désignèrent deux copains reconnus surtout parmi les enfants de la municipalité comme superbes fiers-à-bras et de langue robuste, pour employer un euphémisme (et de forts en *g. non supp.*). Le nôtre (un dur à cuire *supp.*) n'avait pas — *F* Les conventions — car il y eut naturellement des conventions — désignèrent deux copains reconnus surtout comme de superbes fiers-à-bras, et de langue robuste, pour employer un euphémisme. Le nôtre n'avait pas — *G* Les conventions — car il y eut des conventions — désignèrent deux copains de langue robuste et verte, mais reconnus surtout comme de superbes fiers-à-bras. Le nôtre n'avait pas — *L* Les conventions — car il y eut conventions — il y en eut même deux — désignèrent deux copains de langue robuste et verte, reconnus surtout pour de superbes fiers-à-bras. Le nôtre n'avait pas
- 586:10 *F, G* craint, un jour — *L* craint, un jour d'ardente bataille électorale, de mettre
- 586:11 *J* gamin, un monstre (quoi ! *supp.*) qui avait osé crier, en agitant sa coiffure : hourrah pour les rouges ! Ce jour-là chacun de nous songea à part soi (*subs.* Personne de nous ne voulut douter un instant) que l'auteur — *F, G* gamin qui avait osé crier en agitant sa coiffure : « Hourrah pour Laurier ! » Ce jour-là chacun de nous pensa à part soi que l'auteur — *L* gamin qui avait osé crier, le monstre, en agitant sa coiffure : « Hourra pour Laurier ! » Ce jour-là, chacun de nous pensa à part soi que l'auteur
- 586:14 *J* exploit irait loin, et sans doute, jusqu'au Parlement, s'il le voulait. (*subs.* ne fut du bois dont on fait les députés *subs.* n'eut sa place toute marquée au Parlement *subs.* ne fût mûr pour le) — *F* exploit irait loin, s'il le voulait, et, sans doute, jusqu'au Parlement. — *G* exploit irait loin, sinon même jusqu'au Parlement. — *L* exploit irait loin, à tout le moins jusqu'au Parlement.
- 586:15 *L* Et la (*L2, L3 La*) campagne politique se déchaîna. Il faut
- 586:16 *J* dans **Saint-Michel**, partout — *F, G* que, de la politique, à cette époque, on en cuisinait dans **Saint-Michel**, partout où il en fallait, et surtout où il n'en fallait pas, à ce que disait monsieur le curé. — *L* que, de la politique, à cette époque, on en cuisinait dans **Saint-Michel**, partout où il en fallait, et (*L2, L3 et om.*) surtout où il n'en fallait pas, à ce que disait **M.** le Curé. **Non seule-**

- ment les hommes étaient d'un parti ou de l'autre ; les choses l'étaient aussi. Il y avait des cravates rouges et il y avait des cravates bleues ; il y avait des tuques bleues et il y avait des tuques rouges ; il y avait des carrioles rouges et il y avait des carrioles bleues. Et les (L2, L3 : Les) unes et les autres s'arboraient comme des drapeaux. Pour s'assortir aux carrioles rouges, il y avait, comme de raison, le cheval rouge. Combien de braves habitants furent au désespoir de ne pouvoir inventer le cheval bleu ! Furieux
- 586:19 G Furieux d'avoir perdu un comté qu'ils détenaient comme un fief depuis — L Furieux de s'être vu prendre un comté détenu comme leur fief depuis
- 586:20 J depuis le temps de la Confédération, les grands électeurs bleus répondaient aux victoires des grands électeurs rouges par — F, G, L depuis le temps de la Confédération, les grands électeurs bleus ripostaient aux victoires des grands électeurs rouges, par
- 586:22 J élection. Vous pensez si nous, les enfants d'école, nous manquions d'aller aux clubs — car il y avait des clubs — (pour *supp.*) entendre dégoiser les orateurs — F, G si nous, les enfants de l'école, nous nous privions d'aller aux clubs — car il y avait des clubs — entendre dégoiser les orateurs — L élection. L'électoratisme chronique ! Le soir, nous sortions de l'école en coup de vent ; nous gagnions les clubs — car il y avait des clubs — où, à toute heure du jour, l'on pouvait entendre dégoiser des orateurs
- 586:24 J orateurs d'occasion. Des clubs nous revenions (*subs.* Nous en revenions de ces lieux-là cela (*subs.* comme) va sans dire) nos poches gonflées de journaux, de brochures de toutes couleurs. Il y avait entre autres une grande (*subs.* belle) image coloriée qui nous humilia beaucoup, nous autres, les petits bleus. On y voyait un gigantesque porc, (mais *supp.*) efflanqué comme un hareng, broutant dans une prairie tondue jusqu'au sol. Une haute clôture seulement le séparait d'un beau champ plein d'herbes grasses et hautes. Mais le pauvre animal portait un carcan sur lequel était écrit en grosses lettres : Protection. (*souligné par Groulx*) L'argument était pour nous formidable. — F d'occasion. Des clubs nous revenions avec des poches gonflées de journaux, de brochures de toute sorte. L'une de ces brochures, je me souviens, contenait, entre autres choses, une image coloriée qui nous humilia beaucoup, nous autres les petits bleus. On y voyait un gigantesque porc, — G d'occasion. Des clubs nous sortions nos poches gonflées de journaux, de brochures de toute sorte. J'ai gardé souvenir (brochures, je me souviens, contenait *non supp.*) [d'] une image coloriée qui nous humilia beaucoup, nous autres les petits bleus. Elle exhibait un gigantesque porc, — F, G efflanqué comme un hareng et cherchant à brouter dans une prairie tondue comme un œuf. Seule une haute clôture le séparait d'un beau champ tout plein d'une herbe verte et grasse ; mais le pauvre animal portait au cou un énorme carcan sur lequel on pouvait lire en grosses lettres : Protection (*en italique dans le texte*). Oui, ce porc efflanqué nous parut alors un argument sans réplique contre nous. — L orateurs inspirés qui parlaient, la face congestionnée, le poing fermé, avec une bouche et des yeux de cannibales. « Ah ! ces rouges, sem-

- blaient dire les uns, s'il y avait moyen de les faire rôtir et de les dévorer ! » — « Ah ! ces bleus, semblaient dire les autres, quel plaisir ce serait de les tailler en morceaux et de les jeter dans la grande chaudière ? (L2, L3 !) » Nous sortions de là, le crâne dûment bourré, presque autant que nos poches, qui débordaient de journaux, de brochures, de caricatures. A ce propos, j'ai gardé souvenir d'une image coloriée, qui, dans le temps, nous humilia beaucoup, nous autres, les petits bleus. Un énorme porc, maigre, au corps effilé de hareng, brouétait, l'air morose, dans une prairie tondue comme un œuf. A deux pas de lui, un champ se déployait, ruisselant d'herbe verte et grasse. Hélas ! une clôture hautaine, insolente, en séparait le noble animal, affligé, par surcroît, d'un gigantesque carcan où se pouvait lire, en grosses lettres : Protection (*en italique dans le texte*). Quel mal nous fit, colportée dans le village, l'image de ce porc mélancolique, j'ose à peine le dire.
- 587:1 R de subs. , — toutes sortes *supp.* — J En peu de temps, j'eus fait mon éducation politique. J'avais déjà la tête toute farcie des clichés électoraux dont les larges sonorités m'enivraient (*phrase amenée par l'appel* : 1^o Protection (2^o *supp.*), tarif — F En peu de temps j'eus fait mon éducation politique. J'avais déjà la tête toute farcie des clichés électoraux dont les larges sonorités m'enivraient. Protection, tarif, réciprocité — G A ce régime j'eus fait en peu de temps mon éducation politique. J'avais déjà la tête farcie des clichés électoraux dont les larges et opulentes sonorités m'enivraient. Protection, tarif, réciprocité — L À ce régime, j'eus fait, en peu de temps, mon éducation politique. J'avais déjà la tête farcie des clichés électoraux dont les larges et opulentes sonorités m'enivraient. Je savais dire avec l'onction et l'incantation rituelles : Messieurs les électeurs du beau comté de Vaudreuil. (Messieurs < ... > Vaudreuil. *en italique dans le texte*) Protection, tarif, réciprocité
- 587:3 J annexion un de ces midis, je me pris en frais [d'expliquer] tout cela du — F, G annexion, un de ces midis je me mis en frais d'expliquer tout cela, du — L annexion, un de ces midis j'expliquai tout cela, du
- 587:4 J, F l'école (F,) comme si j'y avais compris quelque chose. On fut ébahi de — G l'école, avec l'aplomb de ces messieurs des clubs qui se donnaient l'air d'y comprendre quelque chose. On fut ébahi de — L l'école. J'y ajoutai même l'aplomb de ces messieurs des clubs qui se donnaient l'air d'y comprendre quelque chose. On fut ébahi de
- 587:5 J un Membre (*souligné par Groulx*), se disait-on. De ce coup, je — F, G un «membre », se disait-on. De ce coup je — L un membre », se disait-on. Du coup, je
- 587:6 R coup *subs.*
- 587:6 G devins une lumière du parti bleu. Notre candidat s'empressa de — L devins une colonne, une lumière du parti bleu à l'école des Frères. Notre candidat s'empressa de
- 587:8 J, F, G services. Et comme il y avait, en ce temps-là toujours (G toujours *supp.*), des juges en chef, des avocats en chef, des juges foreman en chef, je devins orateur en chef du parti bleu. — L services. Et, comme il y avait, en ce temps-là, des juges en chef, des avocats en chef, et voire des foreman (*en italique dans le texte*) en chef, il fut décidé que je serais l'orateur en chef du parti bleu.

- 587:9 *J* jour de la « nomination ». Je **n'ai pas oublié** la mine — *F, G* jour de la « nomination », **un jeudi, jour de congé**.
 Je **n'ai pas oublié** la mine — *L* jour de l'**appel nominal, un jeudi, journée de congé**.
- Je **n'ai pas oublié** la mine
- 587:10 *G* ahurie de mon
- 587:10 *F, G, L* père quand, après-dîner, mes poches bourrées de **munitions électorales** et (*G* **électorales**), l'air tout à fait mystérieux.
- 587:11 *R* rougicides *cor*.
- 587:13 *J* partir **pour le village**. A la maison **on** ne savait encore rien de cette histoire d'élection. — *F, G* partir **pour le village**. A la maison **on** ne savait encore rien **du grand rôle qui venait de m'échoir**. — *L* partir **pour le village**.
- 587:14 *R* que *add*. — *J* « Où vas-tu comme ça ? me dit mon père **juste** au moment où j'allais passer la porte — *F* — Où vas-tu, comme ça ? que me dit mon père, — *G* — Où vas-tu, comme ça ? me dit mon père. — *L* — Où vas-tu comme ça ? me **demanda** mon père.
- 587:15 *J* — Ah ! <...> garçon, et les **poules** et veaux de l'étable à nettoyer ? — *F, G* — Ah bien, oui ! Voilà du nouveau. Sais-tu qu'il y a du bois à rentrer, mon garçon ? **Et les poules** et les veaux de l'étable à nettoyer ? ... — *L* — Ah bien, oui. **V'là** du nouveau. Sais-tu qu'il y a du bois à rentrer, mon garçon ? **Et les poules** et les veaux à nettoyer ?
- 588:1 *J* — Les bras **me** tombèrent **de toute leur longueur**. Il s'agit bien de bois, **de poules** et de veaux quand — *F* § Les bras **me** tombèrent **de toute leur longueur**. Il s'agit bien de bois, **de poules** et de veaux, quand — *G* Les bras **me** tombèrent **de toute leur longueur**. **S'entendre parler** de bois à rentrer, **de poules** et de veaux à nettoyer, quand — *L* Les bras **me** tombèrent **de toute leur longueur**. **S'entendre parler** de choses aussi vulgaires, quand
- 588:3 *J* s'expliquer. Heureusement, ma mère était là. **Très** fière d'apprendre qu'elle avait un fils en si belle passe de popularité. (et *supp.*) et **même** assez savant (déjà *supp.*) déjà pour parler comme les avocats **et les « membres »** sur les hustings, elle intervint et j'eus mon congé. — *F* s'expliquer. Heureusement ma mère était là. **Très** fière d'apprendre qu'elle avait un fils en si belle passe de popularité, **qui parlait** sur les hustings comme les avocats **et les « membres »**, elle intervint. **J'eus** mon congé. — *G* s'expliquer. **Ma** mère était là. **Très** fière d'apprendre qu'elle avait un fils en si belle passe de popularité, **qui parlait** sur les hustings comme les avocats **et les « membres »**, elle intervint. **J'eus** mon congé. — *L* s'expliquer. **Ma** mère était là. **Très** fière **de savoir son** fils en si belle passe de popularité, **pérorant** sur les hustings (*en italique dans le texte*), comme les avocats **et les « membres »**, elle intervint. **J'eus** mon congé.
- 588:7 *J* tremblé (*, ce jour-là, supp.*) pour
- 588:9 *J* § Au village, tout est prêt pour l'assemblée contradictoire qui va suivre la **présentation** des candidats. — *F, G, L* Au village (*L*.) tout est prêt pour l'assemblée contradictoire qui **devait** suivre l'**appel nominal** des candidats.
- 588:10 *J* Oh ! la **mémorable** assemblée ! **Venus des « rangs » pour un bon nombre, barbouillés, gelés, (venus même des « rangs » pour un bon nombre non supp.)** ils sont là (une *supp.* centaine de

gamins non supp. apprentis électeurs supp.), réunis dans (*venus supp.*) un **bas-côté de maison**, une centaine de **bambins, apprentis-électeurs, mais criant gesticulant comme des gens du métier**. Nous entrons avec **Messieurs nos candidats**. Les **tuques** (*souligné par Groulx*) s'enlèvent et des **cris** (*aussi peu musicaux qu'éloquents supp.*) **en bonne et due forme** et des acclamations, qui durent bien cinq minutes, saluent notre apparition. — *F, G* Oh ! la (*G La*) **mémorable assemblée ! Venus des rangs pour un bon nombre**, barbouillés et gelés, ils sont là, réunis dans un **bas-côté de maison**, une centaine de **bambins, apprentis électeurs, mais criant et gesticulant comme des gens du métier**. Nous entrons avec **messieurs nos candidats**. Les tuques s'enlèvent et (*G s'enlèvent ;*) des cris, des acclamations qui durent bien cinq minutes (*G acclamations interminables*) saluent notre apparition. — *L La mémorable assemblée ! Il y avait du grand monde. Et il (L2, L3 Il) y avait aussi, naturellement, des enfants, ceux du village et d'autres accourus des rangs*. Ils sont là, une centaine, **massés dans un bas-côté de maison**, barbouillés et gelés, **apprentis électeurs qui gesticulent et crient comme des professionnels du métier**. Nous entrons avec **nos candidats**. Les tuques s'enlèvent ; des cris, des acclamations **frénétiques et interminables** saluent notre apparition.

588:13 *R* réunis *corr.* réunie

588:18 *F, G, L* — L'assemblée est pour nous, me souffle mon honorable chef.

588:19 *F, G, L* § Le président — *L* se lève, solennellement.

588:20 *R* Au *corr.* au — *J* « L'Assemblée est ouverte, Messieurs ! » — *F, G* — L'Assemblée est ouverte, messieurs. — *L* — La discussion est ouverte, Messieurs.

588:20 *F, G* § Et la discussion commence. — *L* § Et (*L2, L3 Les*) les discours commencent.

588:22 *R* baril **pla[cé] supp.** — *J* Vous ferai-je <...> analogues de ... **melasse des Barbades**. — *F, G* Vous ferai-je <...> jour-là ? **Représentez-vous** (*G Représentez-vous supp.*) un simple baril, **de taille assez bien prise**, assis sur l'un de ses bouts et qui, avant d'avoir servi à déverser ces flots d'éloquence, avait laissé couler des flots analogues de **mélasse des Barbades**. — *L* La **scrupuleuse histoire veut que** je vous fasse connaître nos rostres de ce **grand jour** : un simple baril, **debout, bedonnant comme un politicien arrivé**, et qui, avant d'avoir servi à déverser **nos flots d'éloquence**, avait laissé couler des flots **non moins honorables de melasse des Barbades**.

588:25 *L* Le candidat rouge y grimpe le premier.

588:26 *J* froidement.

Ce **garçon-là** n'était point populaire. **C'était un grand** (*subs. petit*) « **gesteux** » qui s'était avisé (*le crevasson supp. mort-né supp.*) de prendre publiquement la défense des Frères, un jour qu'on les critiquait. Son lieutenant lui succède. Le cher enfant n'**avait rien du météore** en politique. De sa voix flûtée, il se mit à nous déclamer naïvement une page de Chapleau apprise par cœur, et avec un aplomb ...

Mon candidat — *F, G* froidement. **Il bégayait un peu, puis, je ne sais trop pourquoi, ce garçon-là n'était pas populaire**. Son lieutenant lui succède. Le cher enfant n'**avait rien, non**

- plus, du météore politique.** De sa voix flûtée il se mit à nous déclamer une page de Chapleau apprise par cœur, et avec un aplomb à faire passer le morceau pour de la saine doctrine libérale. — *L* froidement. Il bégayait un peu ; puis, je ne sais trop pourquoi, ce garçon-là n'était pas populaire. De sa voix flûtée, il nous déclama une page de Chapleau apprise par cœur, avec une assurance à faire passer le morceau pour de la saine doctrine libérale.
- 588:34 *F, G* Notre candidat — *L* Mon candidat piaffait, comme, en pareil cas, tous les animaux de son espèce, impatient de s'élaner
- 588:35 *R* me *add.* — hantaient *corr.* hantait — cerveau. Je connaiss[ais] *supp.* — *F* Mais de mauvaises appréhensions m'étreignaient le cœur. — *G* Je me défendais mal de mauvaises appréhensions. — *L* Cependant, je me défendais mal de mauvaises appréhensions.
- 588:36 *J* puissance de ses poings ; j'étais moins sur de sa puissance oratoire. — *F, G, L* puissance des poings de mon honorable chef ; j'étais moins sûr de sa puissance oratoire.
- 588:38 *J* Néanmoins [mon homme] (*supp.*) paraissait — *F, G* Néanmoins il paraissait si confiant que j'augurai beaucoup. — *L* Sa belle confiance néanmoins ne laissa pas de me rassurer.
- 588:39 *J* Il monte. Il n'a <...> silence. — *F, G* Il monte. Il n'a <...> son « Messieurs <...> Vaudreuil », <...> « Messieurs, dit-il, je... je... messieurs... je... je... je... » Puis, un grand silence. — *L* Il monte sur le baril. Il n'a pas aussitôt lâché son « Messieurs les électeurs du beau comté de Vaudreuil » (« Messieurs <...> Vaudreuil » *en italique dans le texte*), qu'on applaudit à outrance. « Messieurs », continue-t-il, je... je... Messieurs... je... je... » Un grand silence.
- 589:2 *J* L'orateur <...> le bout de ses souliers de bœuf (*subs.* mocassins *non supp.*), et se — *F, G* L'orateur <...> le bout de ses souliers et se — *L* L'orateur ajuste sa casquette, regarde le bout de ses souliers, puis se
- 589:4 *F, G* s'écrouler le bas-côté : — *L* s'écrouler le plafond :
- 589:4 *J* « Mrs les électeurs <...> ses souliers, ainsi qu'il arriva un jour à certain sous-préfet la suite du discours ne vient pas. — *F* « Messieurs les électeurs <...> Vaudreuil »... Rien ne vient. Ainsi qu'il arriva un jour à certain sous-préfet, la suite du discours ne vient pas. — *G* « Messieurs les électeurs <...> Vaudreuil »... Ainsi qu'il arriva un jour à certain sous-préfet, la suite du discours ne vient pas. — *L* Messieurs les électeurs du beau comté de Vaudreuil... ! Hélas ! ainsi qu'il arriva un jour à certain sous-préfet, la suite du discours ne vient (*L2, L3* vint) pas.
- 589:8 *J* Je lui souffle aussitôt la phrase sacramentelle : J'ai <...> Des rires éclatent dans la salle. — *F, G* Je souffle aussitôt au malheureux la phrase sacramentelle : « J'ai été choisi » ; il répète : « J'ai été saisi... ». Malheur ! tout de même je continue : « Par une délégation d'électeurs influents » ; il reprend : « Par une dévoration d'électeurs imprudents... » C'était le bout. Des rires éclatent dans la salle. — *L* Je souffle au malheureux la phrase sacramentelle : « J'ai été choisi... ». Il répète : « J'ai été saisi... ». Malheur ! Tout de même, je continue : « par une délégation d'électeurs influents ... » Il reprend : « par une dévoration d'électeurs imprudents... » Des rires fusent dans la salle.

- 589:12 *J* Furieux, l'orateur saute à bas <...> bouscule à droite, à gauche, <...> son discours. — *F* Furieux, l'orateur saute en bas <...> bouscule à droite, à gauche. <...> comme un candidat <...> son discours. — *G* Furieux, l'orateur saute en bas de la tribune, fend la foule, les poings en avant, passe comme un boulet à travers l'assemblée, puis attrape la porte, honteux comme un candidat qui aurait manqué son discours. — *L* Furieux, l'orateur saute en bas de la tribune, fend la foule, les poings en avant, passe comme un boulet, puis attrape la porte, honteux comme un orateur qui aurait manqué son discours.
- 589:17 *J*, *F* faire l'orateur — *G* faire *M*. l'orateur — *L* critique. Tous les yeux se tournèrent vers *M*. l'orateur en chef du parti bleu. Que va-t-il faire ?
- 589:17 *J* Il comprit, que la bataille entre ses mains pliait, et qu'il n'avait plus qu'à tenter un effort suprême pour rallier <...> Le voici à la tribune. La poitrine vibrante sous son pardessus <...> par devant comme les chaussures du petit Jean de P. Féval, la tuque (souligné par Groubs) campée sur l'arrière de la tête, il est là, qui se défend, qui attaque, qui harangue (harcèle *supp.*) de son mieux les libres et indépendants électeurs. A un certain moment, voici que l'on s'agite derrière lui ; quelque chose comme une sensation se produit dans l'assemblée. — *F* Il comprit que la bataille entre ses mains pliait et qu'il n'avait plus qu'à tenter un effort suprême pour rallier <...> fort à propos lui rendre un fameux service.

Le voici à la tribune. Vibrant sous son pardessus d'étoffe du pays que sa mère elle-même a tissé, chaussé de rudes souliers de bœuf tout raccornis et qui se relèvent en poulaines par devant comme les chaussures du petit Jean de Paul Féval, la tuque campée sur l'arrière de la tête, il est là qui se défend, qui attaque, qui harangue « les libres et indépendants électeurs ». Un moment voici que l'on s'agite derrière lui ; la porte s'est ouverte et quelque chose comme une sensation se produit dans l'assemblée. — *G* Il comprit que la bataille entre ses mains pliait et que pour rallier ses partisans il lui fallait tenter un effort suprême. (*subs.* . Il n'avait plus qu'à tenter un effort suprême pour rallier ses partisans. *non supp.*)

Le voici à la tribune, vibrant sous son paletot d'étoffe du pays que sa mère elle-même a tissé, chaussé de rudes souliers de bœuf raccornis relevés en poulaines comme les chaussures du petit Jean de Paul Féval, la tuque campée sur l'arrière de la tête. Il se défend, attaque, harangue « les libres et indépendants électeurs ». Un moment l'on s'agite derrière lui ; la porte s'est ouverte ; une sensation se produit dans l'assemblée. — *L* Il comprit qu'entre ses mains la bataille pliait et que, pour rallier ses partisans, il lui fallait tenter un effort suprême. Le voici à la tribune, vibrant sous son capot d'étoffe que sa mère elle-même a tissé. La tuque campée sur l'arrière de la tête — une tuque bleue — il se défend, il attaque, il harangue avec véhémence les « libres et indépendants électeurs. » Un moment l'on s'agite derrière lui ; la porte s'est ouverte ; une sensation se produit dans l'assemblée.

- 589:28 *R* bel. Enfin *supp.* — les *subs.* des — ont rapporté les jeunes du village *add.* — *J* Il n'y prête <...> de plus belle. Enfin, réunissant <...> brochure et qu'il a bien répétée onze ou douze fois

au cours de la campagne (*subs. dix fois dans les assemblées précédentes*) : « Nous sommes <...> devant les fils (*Dorion supp.*) de Georges Brown » ! — *F* Il ne se tourne pas pour si peu et se lance comme de plus belle. Enfin réunissant <...> il lance, à grand renfort de pectus, cette tirade <...> — *G* Il ne se retourne pas pour si peu, mais se lance de plus belle. Réunissant enfin ce qui lui reste de voix, il *scande*, à grand renfort de pectus, cette tirade <...> — *F. G* brochure et qu'il va bien répéter onze à douze fois au cours de la campagne : « Nous sommes <...> tolérance ; nous <...> sir John-A. MacDonald et de sir Georges-Etienne Cartier ; nous ne reculerons pas devant les fils de *Dorion* et de George Brown. » — *L* Il ne se retourne pas pour si peu ; il se lance de plus belle. Enfin, réunissant <...> voix, il *scande*, à grand renfort de pectus, cette tirade qu'il a prise en je ne sais quelle brochure et qu'il va bien répéter onze ou douze fois au cours de la campagne : « Nous sommes <...> tolérance ; nous <...> Sir John A. MacDonald et de Sir Georges-Etienne Cartier ; nous ne reculerons pas devant les fils de *Dorion* et de George Brown. »

590:1

R bambin *add.* — ô surprise ! *add.* — grave *add.* — *J* § Acclamé par les siens, hué par les autres, l'orateur en chef (*subs.* le bambin) s'apprête <...> le Seigneur du Village, l'ancien député le grave colonel Antoine-Ch. de Lotb. Harwood <...> parmi l'assemblée le mouvement noté plus haut. Je vois encore <...> barbe blanche fleurie qui lui donnait les airs d'un Charlemagne. — *F* § Acclamé par les siens, hué par les autres, l'orateur en chef du parti bleu s'apprête à descendre de la tribune quand, ô surprise ! il se trouve face à face avec l'ancien député, le seigneur du village, le grave colonel Antoine-Chartier de Lotbinière-Harwood en personne, dont l'entrée soudaine avait produit dans l'assemblée le mouvement noté plus haut. Je vois encore <...> avec sa longue canne, son monocle, et sa longue barbe fleurie qui lui donnait les airs d'un Charlemagne. — *G* § A bout de souffle, acclamé par les siens, hué par les autres, l'orateur en chef du parti bleu s'apprête à faire un demi tour (*subs. se retourner non supp.*) pour descendre de la tribune. O surprise ! le voici face à face avec l'ancien député, le seigneur du village, le grave colonel Antoine-Chartier de Lotbinière-Harwood en personne, dont l'entrée soudaine avait produit dans l'assemblée le mouvement noté plus haut. Il était là (*subs.* Je vois encore *non supp.*) ce beau grand vieillard, et je le vois encore toujours droit comme un soldat qu'il était, avec sa longue canne, son monocle, sa longue barbe fleurie qui lui donnait les airs d'un Charlemagne. — *L* § A bout de souffle, acclamé par les siens, hué par les autres, l'orateur en chef du parti bleu s'apprête à faire un demi tour pour descendre de la tribune. O surprise ! Le voici face à face avec l'ancien député, le seigneur du village, le grave colonel Antoine Chartier de Lotbinière-Harwood. L'entrée soudaine de ce personnage avait produit, dans l'assemblée, le mouvement noté plus haut. Et je vois encore le beau grand vieillard, droit comme un soldat qu'il était, avec sa longue canne, son monocle, et sa barbe fleurie qui lui donnait les airs d'un Charlemagne.

590:7

R sa *corr.* so[n]

- 590:8 *J* « Donnez-moi la main, mon ami, — *F, G, L* — « Donnez-moi la main, mon ami,
- 590:10 *F, G, L* contentement. C'est bien, (*L, om.*) ça, défendre les **bons** principes. Il faudra aller au collège.
- 590:12 *J* valut **cent** (à la mine de plomb) discours — *F, G, L* valut **cent** discours.
- 590:13 *F, G, L* Et ma (*L2, L3 Ma*) mère, en l'apprenant, se promit qu'un de ces jours je deviendrais pour sûr député ou
- 590:15 *J* comme cela. § Pendant les trois jours qui précédèrent la votation, notre cause — *F* comme cela. § Pendant les **quelques** jours qui précédèrent **le vote**, notre cause fit son chemin avec **de manifestes espérances**. — *G* comme cela. § Pendant les **quelques** jours qui précédèrent **le vote**, notre cause fit son chemin avec des alternatives **d'insuccès** et de **nouveaux triomphes** (*subs. de manifestes espérances non supp.*). — *L* comme cela. § Pendant les jours qui précédèrent **le vote**, notre cause fit son chemin avec des alternatives **d'échecs** et de succès.
- 590:19 *J* Notre candidat de malheur faillit **un jour** tout gâter. Un soir, — *F* Mais notre candidat de malheur faillit **un jour** tout gâter. Un soir nous **sortions** de l'école. — *G* Notre candidat de malheur faillit **un jour** tout gâter. Nous **sortions** de l'école. — *L* Notre candidat de malheur faillit encore tout gâter. Un soir, nous **sortions** de l'école.
- 590:21 *J* Un camarade s'avise de déployer un **mouchoir** dont — *F, G, L* Un **loustic** s'avise de déployer **dans les rangs** (*L,*) un **mouchoir** dont
- 591:1 *F, G, L* paroxysme l'humeur **batailleuse** de **mon honorable chef**. Deux
- 591:2 *F* tombe sur l'**imprudent** : — *G, L* tombe sur l'**insolent** :
- 591:2 *J* « Déchire-moi ça ! » — *F, G, L* — Déchire-moi ça !
- 591:3 *L* — Jamais, répond l'autre **froidement**.
- 591:3 *J, F, G, L* § Aussitôt un cercle se forme ; **on veut** être témoin de la lutte.
- 591:4 *J* « Entends-tu, reprend l'assaillant, déchire-moi ça, ou je te ... » — *F, G, L* — Entends-tu ? reprend l'assaillant, déchire-moi ça, ou je te ...
- 591:5 *F, G, L* — Ne me touche pas, menace le **camarade** (*L gars*) au drapeau ; ou je le dirai au Frère **directeur**...
- 591:6 *R* moucheron *subs. gamin*
- 591:7 *F, G* — Le Frère **directeur** ! Je m'en fiche comme ... — *L* — Pouah ! le Frère **directeur**... !
- 591:8 *F, G, L* § **Il** n'eut
- 591:8 *F* « Voilà le Frère ! » — *G* « Voici le Frère ! » — *L* — V'là le Frère !
- 591:9 *F, G* A ce mot **mon honorable chef** — *L* A ce mot, l'**honorable chef**
- 591:10 *J, F, G, L* prend ses jambes à son cou et enfle par la
- 591:10 *J, F Or, (F, om.)* vous entendez
- 591:12 *J* d'après. **Seulement** (*add.*) Cette **malheureuse** équipée enleva encore beaucoup de son prestige à notre chef (**par** trop bouillant *supp.*). Décidément — *F* **Seulement** cette **malheureuse aventure nous fit un tort incalculable**. Décidément — *G, L* Cette **malheureuse aventure nous fit un tort incalculable**. Décidément (*L,*)
- 591:13 *R* chef **pour** *supp.*
- 591:14 *R* Décidément *add.*

- 591:15 *J, F* mal. Avec cela **que** les rouges faisaient une corruption effrénée. — *G* mal. Avec cela **que** les rouges **se livraient à** une corruption effrénée **de l'électorat** (*subs. des électeurs*). — *L* mal. Avec cela **que** les rouges **se livraient à** une corruption effrénée **des « libres et indépendants électeurs »**.
- 591:16 *G, L* De notre côté, nous memions
- 591:17 *J* Tous les soirs <...> des tempêtes à geler (**debout** *supp.*) **tout d'un** (*subs. comme un*) **pain**. Nous — *F, G* Tous les soirs invariablement je parlais de **la maison**, à <...> marche et par des **froids** à geler **tout d'un pain**. Nous — *L* **Chaque** soir invariablement, je parlais de **la maison**, à sept heures, pour me rendre au village. **Je faisais** près d'un mille de marche et par des **froids** à geler **tout d'un pain**. Nous
- 591:20 *J* assemblées. Tantôt dans un grenier. — *F, G* assemblées, tantôt dans un grenier, tantôt dans une remise à bois. — *L* assemblées, tantôt dans un grenier **de hangar**, tantôt dans une remise à bois.
- 591:22 *J, F, G* Là, à la lueur d'un vieux fanal **enfumé**, il eut (*F, G* eût) — *L* A la lueur d'un fanal **enfumé**, il eût
- 591:22 *F, G, L* nos **graves** orateurs pérorer devant
- 591:23 *J, F, G, L* mioches (*L,)* **bordés** (*J en arrière* *supp.*) **par quatre ou** (*F, G* à) **cinq vieux du village qui fumaient leur pipe avec un air, un sourire indéfinissable**. Je rentrais
- 591:24 *F, G* maison, à dix, — *L* souvent à onze heures, avec la
- 591:25 *G* quelque **noble** (*subs. grande non* *supp.*) *besogne*.
- 591:25 *J* *besogne*. **Le long de la route les étoiles me parlaient de victoire**. Et — *F, G, L* *besogne*. **Le long de la route** (*L,)* **les étoiles du beau** (*L beau om.*) **firmament d'hiver me parlaient de victoire**. Et
- 591:25 *J* Et avant <...> ma mère **m'entretenait** quelque fois <...> député. — *F, G* Et avant **que je me misse** au lit, ma mère **m'entretenait quelquefois** (*G quelquefois om.*) du <...> député. — *L* Et **pendant que je me mettais** au lit, ma mère **m'entretenait** du <...> député.
- 591:28 *J* Le dimanche (*de cette semaine-là* *supp.*) **qui suivit la grande assemblée et qui était le jour du scrutin** nous croyions — *F, G* Le dimanche **qui suivit la grande assemblée et qui était le jour du scrutin**, nous croyions la victoire enchaînée **tout de bon à** — *L* **On avait fixé le jour du scrutin au dimanche qui suivit l'appel nominal**. **Ce jour-là** nous croyions
- 591:29 *J, F, G* drapeaux. Vieux de mon village, vous **rappelez-vous** la physionomie inaccoutumée du chez-nous (*J* chez nous), — *L* drapeaux. **Depuis vingt-quatre heures, la figure de nos adversaires s'était allongée d'un demi-pouce**. **Au magasin libéral, les conciliabules secrets se multipliaient**. Vieux de mon village, vous **rappelez-vous** la physionomie inaccoutumée du chez nous, **ce dimanche de 1891 ?**
- 591:31 *J, F, G, L* l'après-midi à l'heure des vêpres.
- 591:31 *J* Quelle <...> rues ! **Toute la paroisse était sur** (*subs. là*) **les lieux**. (*On* *supp.*) **Les braves habitants étaient tombés dans la place les uns après les autres** conduisant de larges **boîtes carrées** (*souligné par Groubs*), ou de grandes **berlos** de deux et de trois sièges, et bondés de **jeunes** électeurs. Il — *F* Quelle <...> rues ! — *G* Dans les rues, **une animation extraordinaire** ! — *F, G* **Toute la paroisse était** (*G était om.*) **sur pied**. Conduisant de larges boîtes carrées ou de grands **berlos** de

- deux ou trois sièges bondés de **jeunes** électeurs, les braves habitants **étaient tombés dans la place, presque à la file**. Il — *L* Dans les rues, **une animation extraordinaire. Toute la paroisse sur pied**. Les braves habitants **étaient tombés dans la place**, conduisant **presque à la file** de larges boîtes-carrées, de **vastes berlôs** de deux ou trois sièges, bondés de **jeunes** électeurs. Il
- 592:4 *R* mioches *subs.* **bambins**
- 592:4 *J, F, G* Il en vint de l'île Perrot, (*J, om.*) de Saint (*J St*)-Lazare. (*J* et)
- 592:4 *J, F, G* Il en vint de l'île Perrot (*F, G,)* de **St-Lazare** (*F, G Saint-Lazare, des*) et des concessions les plus lointaines. Tout — *L* Il en était venu de **Saint-Lazare**, de l'Île-Perrot, **des concessions les plus reculées**. Notre élection, de caractère paroissial au début, devenait d'enthousiasme une élection de comté. Tout
- 592:5 *J* petit peuple était allé à l'Église **comme l'avait exigé** Mr le Curé et jamais **le vieux temple** n'avait vu — *F, G* petit peuple était **d'abord** allé à l'église, **comme l'avait exigé monsieur** le curé. Et jamais **le vieux temple** n'avait vu — *L* petit peuple, M. le curé **l'ayant exigé, se rendit d'abord** à l'office. Et (*L2, L3*). Jamais) jamais **le vieux temple** n'avait **regorgé** de tant de **fidèles**.
- 592:7 *J* § A trois heures, <...> s'enregistrer. Il y a **plus d'excitation parmi les grands électeurs que parmi les petits** : à quatre heures tout est bien fini. — *F, G* § A trois heures le vote commence de s'enregistrer **au club des rouges**. L'excitation est **plus grande parmi les grandes personnes que parmi les enfants** ; et c'est noir de monde tout à l'entour de la maison. A quatre heures tout est fini. — *L* § A trois heures **s'ouvre le scrutin**. C'est noir de monde tout à l'entour du lieu. On eut (*L2, L3* eût) dit l'excitation **encore plus vive parmi les grandes personnes que parmi les enfants**. A quatre heures, tout est fini.
- 592:8 *J* **Ce sont alors** quelques moments d'une poignante inquiétude. (*subs.* Quelques <...> **s'écoulent** *supp.*), pendant — *F, G* **Ce sont alors** quelques moments d'une poignante **anxiété**, pendant — *L* **Suivent** quelques moments **d'anxiété**, pendant <...> du vote.
- 592:10 *J* Puis (*M. supp.*) **le secrétaire d'élection** s'avance — *F, G* Puis **le secrétaire d'élection** s'avance sur **la galerie du club**. — *L* Puis, **moment solennel, le secrétaire de l'élection** s'avance sur **la galerie du club**.
- 592:11 *F, G* Le moment est solennel ; personne ne bouge ni ne parle. — *L* Personne ne bouge ni ne parle.
- 592:12 *J* D'une voix légèrement affectée **le secrétaire** prononce : « Mr. X, candidat — *F, G* D'une voix légèrement affectée, **le secrétaire** prononce : « **Monsieur X...**, candidat libéral, est élu par **trente** voix. » — *L* — **Monsieur X...**, prononce-t-il d'une voix légèrement affectée, **Monsieur X...**, candidat libéral, est élu par 30 voix.
- 592:13 *J, F, G* Un coup <...> écrasé ! » (*F, G* écrasé »,) répétais-je. — *L* Un coup de foudre ne m'eût pas **davantage abattu**. « Battu, écrasé ! » répétais-je.
- 592:16 *F, G, L* m'abandonna ; je
- 592:17 *J, F, G* Autour de moi jentendais les petits **rouges** qui hurlaient — *L* Autour de moi, les petits rougets hurlaient

- 592:18 *F, G, L* Leurs orateurs se découvraient maintenant (*L maintenant om.*) de l'éloquence pour nous railler.
- 592:19 *J, F, G* Là-dessus, (*F, G, om.*) nos gens me demandent — *L* Sur ce, nos gens me pressent de prendre la parole.
- 592:20 *J, F, G* discours. (*J Comme de raison supp.*) On me traîne malgré moi au husting. — *L* parole. On me traîne malgré moi sur la galerie.
- 592:21 *J* Bon gré mal gré il me faut parler au milieu — *F, G* Bon gré mal gré l'orateur en chef du parti bleu dut parler au milieu — *L* L'orateur en chef du parti bleu dut faire face, avec des yeux rouges, à ce petit monde en délire.
- 592:22 *R* alors corr. — *J* Vous redire <...> je prononçai, j'en serais (*subs. suis*) bien incapable. Je pleurais <...> de dépit. — *F, G* Vous redire <...> qu'alors il prononça, il en serait bien incapable. Il pleurait <...> de dépit. — *L* Vous redire son discours, j'en serais bien incapable.
- 592:24 *R* Naturellement *add.* — *J* Je commençai d'abord par remercier nos gens à nous. Puis, (*add.*) Naturellement je reprochai <...> éhontée. — *F* Il commença par remercier ses gens, ses partisans à lui. Puis, naturellement, il reprocha aux rouges une victoire <...> éhontée. — *G* Il commença par remercier ses gens, ses partisans à lui. Puis, naturellement il parla de victoire morale, il reprocha aux rouges un succès achetée <...> éhontée. — *L* Il remercia ses gens, les partisans de son chef. Il parla naturellement de « victoire morale » ; il reprocha aux rouges un triomphe acheté au prix <...> éhontée.
- 592:26 *F, G* Il dénonça leurs agents, <...> Lefebvre et à d'autres. — *L* Il dénonça leurs cabaleurs, surtout <...> qu'il avait offert au petit Arthur Lefebvre et à d'autres des paquets entiers de cigarettes.
- 592:28 *R* Lefèvre *corr.* Lefèvres
- 592:29 *R* scandaleuses *corr.* — *J* Je flétris <...> rue et en — *F, G* Il flétrit ces <...> bonbons, de pistaches, faites sur la rue et en plein jour. — *L* Il flétrit, comme il convenait, de scandaleuses distributions de bonbons et de noisettes, faites sur la rue et en plein jour.
- 593:1 *J, F, G, L* encore l'orateur
- 593:2 *J* A trente ans d'intervalle je ne m'en souviens plus guère. — *FA* trente ans de distance, je ne m'en souviens plus guère. — *G, L* A quarante-cinq ans de distance, je ne m'en souviens plus (*L plus om.*) guère.
- 593:2 *J* Ce que je <...> ce soir-là, l'orateur <...> à 7 heures ; — *F, G* Ce que je sais bien, par exemple, c'est que, ce soir-là, l'orateur <...> à sept heures ; — *L* Je sais bien, par exemple, que, ce soir-là, l'orateur <...> à sept heures ;
- 593:5 *R* point *subs.* pas — *J* heures ; il (*supp. puis au-dessus add.*)
- 593:5 *J* village ; il (*supp. puis au-dessus add.*)
- 593:6 *R* l'on assura *subs.* il parait — *J* lit et l'on m'assura que — *F, G, L* lit ; et l'on m'assure que
- 593:7 *F, G* sa mère ne lui dit pas un mot du <...> député. — *L* sa mère ne lui souffla mot du <...> député.

1900-11-14

R Journal IV : 141-143.

T Lettre publiée sous la rubrique « Bonnes paroles », les Annales

térésiennes, 10, 3 (novembre 1900) : 56-57. *Signature* : Lionel Adolphe Groulx, eccl.

- 593:10 *R* premier *subs.* **dernier**
 593:13 *R* même **que** *supp.*
 593:16 *T* *Début du texte* : ... J'ai reçu votre premier numéro des **Annales** **térésiennes**.
 593:16 *R* premier *subs.* **dernier**
 593:23 *T* croyez-m'en
 593:24 *R* plus **collégienne**, *supp.* — *T* jeunes, et
 593:27 *T* disparaître, mais
 594:2 *T* les **plus** vieux de la famille. **Oh!** Dieu sait
 594:4 *T* votre **joli** bulletin
 594:5 *T* dont leur cœur ou leur bourse se sentira capable. Mais pour nous, qui sommes les cadets, et qui, à ce titre, avons de fait, comme
 594:8 *T* de notre «**Dame-Mère** », nous réclamons le privilège de l'aimer plus que les aînés, et
 594:13 *T* ressuscitées ; les résurrections
 594:14 *T* L'immortalité, pas plus que la gloire, ne saurait donc leur manquer.

1900-11-15

- 594:20 main *corr.*
 594:32 paralysent *corr.*
 594:36 isolé *subs.* e[...]
 595:3 oubliées *corr.* oubliés

JOURNAL V

1900-11-22a

- 599:7 « Omnia Juventuti factus sum » *La dimension des lettres est doublée.*
 599:9 V^e Cahier et Journal — Souvenir *La dimension des lettres est doublée.*

1900-11-22b

- 600:5 loin *corr.* loins
 600:9 **R** **Journal V** : 1.
G *Lettre de Lionel Groulx à Émile Léger. 2 f. 23 cm × 20 cm. Olographe. Signature : L. Gr. eccl. Date : 16 août 1901. Le passage qui constitue une version de R se trouve aux pages 2 et 3 de la lettre. Un autre passage de cette même lettre est une version du texte de 1901-08-12.*
- 600:9 **G** *Début de la version : La Providence ne m'a pas (add.) gâté*
 600:12 **R** n'ai **pas** *supp.* — fortune *corr.* fortunes — **G** eu, **comme vous**, l'heureuse
 600:16 **G** saisir **le paysage** et le bien
 600:17 **G** d'artiste, le carnet bien **gonflé** d'esquisses
 600:19 **R** hæc *subs.* o[...] — **G** Hélas «Deus <...> fecit » —!
 600:20 **G** rentrer en (*subs.* n°)
 600:23 **R** là-bas, **ou** *supp.*
 600:24 **R** au *corr.* a
 600:25 **G** fougère, des tiges de fleurs ; le
 600:27 **G** qui, à
 600:28 **R** fournira *subs.* sen[...] — **G** fournira **au** pauvre
 600:29 **G** moments **plus** rares, de grand air, de joie et de liberté — *Fin de la version.*
- 600:32 fougère *corr.* fuo[...]
 600:34 ; *subs.* .
 600:35 symétrie *corr.*
 600:36 de *corr.* d'
 600:36 me procurer *add.*
 600:36 , *subs.* ;
 601:5 dévoilés *corr.* dévoilées
 601:6 ou *subs.* ,
 601:7 journalière *subs.* po[...]

1900-11-24

- 601:15 famille *subs.* fil[...]
 601:25 songeais **parfois** *supp.*

- 601:33 que *add.*
 601:35 mes *subs.* **ces**
 601:35 écoulées *corr.* écoulés
 601:36 douleurs *subs.* s[...]
 602:1 la *subs.* **sa**
 602:3 deviennent **de** *supp.*
 602:5 ? *subs.* ,
 602:7 affliger *subs.* **em**[...]
 602:13 sur *subs.* **de**
 602:18 ? *subs.* .
 603:5 Tharsis *corr.* Tharsa
 603:10 sa **face** *subs.* **figur[e]** *supp.* puis *face add.*

1900-12-18

- 604:7 et *subs.* ,
 604:16 qu'à **cet** *supp.*
 604:20 du *subs.* **de ce**
 604:20 ; *subs.* .
 604:21 avec *subs.* **qui a**
 604:22 applaudir **comme** *supp.*
 604:29 Lygie *corr.* Lyga[...]
 604:30 et *corr.*
 604:32 de *corr.* **du — de livre** *supp.*
 604:32 ; *subs.* :
 605:1 lutte *corr.* luttre
 605:6 conquérante *corr.*
 605:15 seize *corr.*
 605:23 tristes *subs.* **h[éros]**
 605:24 rien *add.*
 605:28 le *corr.* **la**
 605:30 inhabiles *corr.*
 606:6 sentiments *corr.* sentiment
 606:17 ; *subs.* .
 606:18 longuement *subs.* **lar[gement]**
 606:21 avec cette *subs.* **et d'une**

1900-12-23

- 606:33 quand *subs.* **si**
 606:34 instant *subs.* s[...] — instant, **en présence** *supp.*
 606:34 avec *subs.* **de — la** *add.*
 607:6 du *corr.* **de — du ce** *supp.*
 607:20 sortir *add.*
 607:25 n'y [a] : n'y point *dans le texte*
 607:29 ne *subs.* **o**[...]
 607:35 les *subs.* **des**
 607:35 pour *corr.*
 607:37 Que *corr.* **Qu'**
 607:41 pour *subs.* ,
 608:2 conquérant, **mais** *supp.*
 608:8 les *corr.* **la**
 608:9 marqué *corr.* marg[...]
 608:12 réserve *corr.* réservé
 608:15 mal *corr.*
 608:19 virginité : virginité *dans le texte*
 608:23 accordez *corr.* accorder

- 608:25 donc *add.*
 609:1 deviner **de ce** *supp.*
 609:2 confiées *corr.* confiée
 609:9 soit *corr.*
 609:9 que *add.*
 609:9 n' *corr.* ne
 609:15 **R Journal V : 11-13.**
Z « L'Action au Collège de Valleyfield — L'Action sur les unités », Une croisade d'adolescents
Z1 Québec, L'Action sociale, 1912 : 95. *La version est précédée de ce commentaire* : « Un jeune homme de Valleyfield a trouvé un jour dans son pupitre les livres d'éveil et voici comme il chante la fête de son âme ».
Z2 2^e éd., Montréal, Granger, 1938 : 105-106. *La version est précédée de ce commentaire* : « Le directeur de l'**Action catholique** n'a qu'à ouvrir discrètement aux plus âgés, comme il le fait parfois, son propre journal de jeune homme, pour les persuader de l'action efficace de certaines lectures ».
- 609:15 **Z Début des versions** : Que je devrai vous être reconnaissant, **ô mon Dieu**, de
 609:16 **Z** mains, les
 609:16 **Z** bataillons ! Au
 609:17 **Z** voulu **que me fut** (**Z2** fût) révélé
 609:19 **Z** comte **Charles** de Montalembert
 609:21 **R** m'avez *add.* — **Z** pupitre, vous
 609:23 **R** vieillesse *corr.* veillesse
 609:25 **Z** elle fit chanter
 609:26 **Z** inconnue. **J'en**
 609:27 **R** avec *subs.* ,
 609:28 **R y subs.** r[...] — **Z** main est revenue en **réveiller** les échos endormis ! Depuis, je n'ai désiré qu'**une chose** : être
 609:31 **Z** importe, pourvu
 609:32 **Z** sous **la bannière de la croix**. **J'ai aimé**
 609:33 **Z** vous, tous
 609:34 **Z** catholique. **Et si**, aujourd'hui, il
 609:35 **R** de **trop** *supp.* — en moi *add.* — **Z** de **trop** larges
 610:2 **Z** servi
 610:3 **Z** oui, on — **Z2** que, morts, ils
 610:4 **R** ; *subs.* . — **Z** toujours ! Ils
 610:7 **R** mais *corr.* main — **Z** pures, après
 610:8 **Z** l'histoire, sont allées
 610:10 **R** autres *corr.* — **Z** Mais, elles,
 610:10 **R** avec *subs.* **se**
 610:11 **R** hymne *corr.* **hyme** — d'honneur : d' *corr.* **de** — **Z** vibrer, **dans les souvenirs des hommes**, des échos d'un hymne qui parle de gloire, d'honneur, d'amour, d'héroïsme et d'immortalité. *Fin des versions.*
- 1901-01-03
 610:16 quatre *corr.* quates
 610:21 ans *corr.*
 610:22 mélancolique *corr.* mélancoliques
 610:28 disparaissent *corr.* disparaissaient
 610:29 noyent *corr.* noyaient
 610:29 noue *corr.*

- 610:38 : *subs.* ,
 611:10 aussi **bien** *supp.*
 611:11 on *subs.* **il** — a **bien** *supp.*
 611:12 s'entasser **sur** *supp.* — là *subs.* **lui**
 611:15 s'animent *corr.* s'anime
 611:15 racontent *corr.* raconte

1901-01-07

- 611:18 janv. à la mine de plomb au-dessus de **décembre** *supp.*
 611:21 instincts *subs.* **instants**
 611:29 grandeurs *subs.* mot effacé
 611:37 enchaîné *add.* — au *subs.* **du**
 611:40 les **resse[...]** *supp.*
 612:4 dit **non** *supp.*
 612:11 les *subs.* **ces**
 612:13 multiplions-les, **que notre pensée en apprenne le chemin** *supp.*
 612:14 nous *add.*
 612:22 et *add.* — conservant *corr.* conserve
 612:26 mois *subs.* **pas**
 612:36 beaucoup *subs.* v[...]
 613:6 solitude *corr.* solitudes
 613:11 livrais *corr.*
 613:14 Itinéraire *corr.* itinéraire
 613:26 Eternité *subs.* **Infini**
 613:27 lui-même **je m'écrie donc** *supp.*

1901-01-09

- 613:32 conversation : conservation *dans le texte*
 614:1 crécons *subs.* f[**a**isons]
 614:3 **R** **Journal** V : 18.
G **Etude sur Henri Perreye** : 30-31 mss. Automne 1902. *La conférence compte 40 feuillets. 21 cm × 13 cm. Olographe.*
 614:6 **R** effet *subs.* **en**
 614:7 **R** Il *corr.* **il**
 614:7 **R** donné *corr.* donnés
 614:8 **R** ont *corr.* **a**
 614:10 **R** dans *subs.* mot effacé
 614:10 **R** Il *corr.* **il**
 614:12 **R** Pèlerines *corr.* Pèlerins
 614:15 **R** un *subs.* si[**g**ne]
 614:15 **R** les *corr.* ses — **G**

A ce sujet, n'avez-vous jamais admiré le fait de ces rencontres fortuites (entre des *supp.*) d' (*add.*) hommes entre lesquels, la (*corr.* le) naissance avait jeté (en *supp.*) vainement les distances de sang, (de patrie, *supp.*) d'âge, de conditions, de patrie. C'est au point, Messieurs, qu'après avoir rencontré tant de ces exemples dans l'histoire du dernier siècle surtout, je me suis fait ma petite théorie à moi sur l'existence de lois d'attraction et de gravitation dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique. Et vraiment, pourquoi pas ? Dieu n'a pas jeté les globes (*subs.* mondes) au hasard dans les plaines de l'infini. A certains, il avait donné des affinités communes qui les ont fait s'élancer des deux bouts de l'immensité pour se rencontrer, se reconnaître et graviter ensemble dans l'harmonie des Cieux. Dans le monde des âmes, Dieu (*subs.* Il) a jeté les mêmes lois. A

chacune, il a donné des points de contact et de ressemblance avec d'autres. Pèlerines isolées jetées sur toutes les routes de l'espace et du temps, elles se chercheront parfois longtemps, jusqu'**au jour** fortuné où un signe, une parole, une circonstance menagée par la Providence les fera se jeter dans les bras l'une de l'autre **pour** graviter ensemble dans **la même sphère intellectuelle et morale**.

- 614:19 les âmes *add.*
 614:20 du temps. *add.*
 614:27 Henri *corr.*

1901-01-11

- 614:32 si *add.*
 615:2 à **travail** *supp.*
 615:2 l'action, **et** *supp.* — qui *add.*
 615:10 doux *corr.*
 615:11 elles *subs.* **c[es]**
 615:13 trop hélas ! *add.*
 615:14 vie **devant** *supp.*
 615:19 jours *corr.*
 615:22 redemander *corr.* **demande**
 615:37 ? *subs.* ,
 615:39 quelle *corr.*
 616:3 alors *corr.*

1901-01-24

- 616:7 de la fille *corr.* des filles
 616:11 lu *subs.* **la**
 616:12 ne *corr.* **n'**
 616:17 exposer à son père son *subs.* mots *effacés*
 616:17 religion *corr.*
 616:22 faits *corr.* fait — grands *corr.*
 616:22 antiques *subs.* **anci[ennes]**
 616:31 trop *add.*
 616:31 et *subs.* ,
 616:31 faisant *corr.* **faisait**
 616:32 épaisse **qui** *supp.*
 616:32 empêçait *corr.* empêçaient
 616:34 enfermè *corr.* enfermés
 616:35 large *corr.*
 617:3 vous *subs.*
 617:8 mérité *corr.*
 617:25 Bien **plus** *supp.*
 618:2 dix-neuf : neuf *subs.* **huit**
 618:8 ; *subs.* :
 618:11 ou *subs.* à
 618:11 du *add.*
 618:20 pleurer *subs.* **pen[dant]**

1901-02-14

- 619:12 travaux *corr.*
 619:14 violent *corr.*
 619:20 que *corr.* **qu'**
 619:27 de *corr.* **d'**
 620:20 isolement *subs.* **s[olitude]**

620:32 moi *add.*

1901-02-25

- 621:21 doigts *corr.*
 621:27 ambitionné *corr.* ambitionner
 622:3 celle *corr.* celles
 622:23 ; *subs.* ,
 622:34 enlevicz *corr.* enlevez
 623:2 pesées *corr.* pesé
 623:6 pusse *corr.* puisse
 623:11 fait *corr.* faite
 623:31 ce *corr.* ces
 624:2 mystérieuses *corr.* mystérieux
 624:2 en *corr.* ent
 624:7 un *corr.*
 624:11 recueillies *corr.* recueilli
 624:11 Mdle *subs.* Mde
 624:19 lettre, *add.*
 624:26 plus *subs.* ph[...]
 624:27 mystique *corr.*
 624:30 débordent *corr.*
 624:33 aux *subs.* à ces
 624:33 Ses flots *subs.* son co[urs]
 624:33 détachés *corr.* détaché
 624:34 d'où *subs.* dont
 625:7 La *subs.* Sa
 625:14 lutte : luttre *dans le texte*
 625:15 tant *subs.* de
 625:23 la *subs.* f[...]
 625:24 vue *corr.* vu
 625:39 de refaire *add.*
 626:5 les *subs.* ces
 626:15 lumière *subs.* l'

1901-03-26

- 626:30 combien *subs.* commen[t]
 626:32 essuyé *corr.*
 627:6 peut-être *add.*
 627:13 m'en *subs.* mon
 627:15 à me faire demander *subs.* mots effacés
 627:28 études *corr.* étudis
 627:35 je *subs.* p[...]
 627:37 cimes *corr.*
 627:40 bois *subs.* v[allée]
 628:8 avertissaient *corr.* avertissait
 628:11 ferrée, *supp.*
 628:14 un *subs.* ,
 628:23 mon *corr.* mes
 628:23 sur *corr.* sus
 628:29 ans *subs.* d[...]
 628:30 petits *add.*
 628:33 me *add.*
 628:34 avant *subs.* ave[c]
 629:1 il *subs.* on
 629:4 pour *subs.* le

- 629:9 sauver **mal[gré]** *supp.*
 629:10 fallait *corr.*
 629:10 rappelle *corr.* rape[...]
 629:12 il **prenait** *supp.*
 629:13 laisser *corr.* laissé
 629:15 rien *corr.* **n[e]**
 629:17 refusant *corr.* refuse
 629:22 des âmes, ce qu'on éprouve *add.*
 629:24 devant *corr.*
 629:31 notre *subs.* **mon**
 629:35 possibilité *corr.* possibl[...]
 629:37 auprès *subs.* **à**
 629:38 là **sou[çonnant]** *supp.*
 629:38 la *corr.* **le**
 629:39 fais *corr.* **fis**
 629:40 accorde *corr.* accordait
 630:4 n'aurais **point** *supp.*
 630:8 enthousiasme *corr.* enthousiasmes
 630:9 point *subs.* **pa[s]**
 630:30 était *corr.* **étaient[t]**
 630:34 bataille. *supp.*
 630:35 , *subs.* ,
 631:1 je *corr.* **Je**
 631:5 le *subs.* **ce**
 631:5 ce *corr.* **cet**
 631:11 ta *subs.* **la**
 632:4 de *corr.* **des**
 632:10 couchant **donnaient** *supp.*
 632:19 à *subs.* **où**
 632:22 plus *subs.* **pas**

1901-05-09

- 633:7 Fleurs d'amitié *Pour les variantes de ce poème voir Notes de 1897-02-19.*

1901-05-21

- 634:1 l'adolescence **s'éveille dans** *supp.*
 634:6 Il *corr.* **il**
 634:8 les *corr.* **la**
 634:10 leurs *subs.* **sens**
 634:11 de *corr.* **des** — leurs *subs.* **ses**
 634:19 symboles, **et** *supp.*
 634:20 êtres *subs.* **choses**
 634:22 qu' *add.*
 634:24 souveraine *corr.* souveraines
 634:27 à *subs.* ,
 634:40 splendeur *corr.* splendeurs
 634:42 magnificence *corr.* magnificences
 634:42 nous *subs.*
 634:42 nous *subs.* — même *corr.* mêmes
 635:1 et **leur** *supp.*
 635:1 visions **elle** *supp.*
 635:7 pour *subs.* **où**
 635:10 recherche *corr.* **cherche**
 635:11 ils *subs.* **elles**

- 635:23 courageux *add.*
 635:26 sollicitations *corr.* soli[...]
 635:31 daigné *corr.* digné
 635:37 pris dans *subs.* mis ma
 635:39 rien *corr.* ren
 635:41 le *corr.* les
 636:8 savez *subs.* san[...]
 636:10 je *subs.* que *supp.* puis je *add.*

1901-05-29

- 636:18 **R** **Journal V** : 45-46.
G « Corollaire » de **Ecoles du Beau** : 3-4mss. Ce texte compte 6 feuillets. 26 cm × 19 cm. Olographe. À la fin du « Corollaire » (4ms.), la date : 19 déc. 1901
 636:18 **G** **Corollaire** : « Chez celui qui l'exerce, dit le P. Longhayé, le talent
 636:20 G et avec elle,
 636:25 G littéraire ». D'où (il *supp.*) s'ensuit (*corr.*) la
 636:27 R belle *corr.* bele — G puisque ce sera au sceau
 636:28 G grandeur afin
 636:31 G doute l'âme médiocre ou déchue peut
 636:33 G d'elle-même ; mais
 636:35 G Moyen-âge
 636:36 G et dont l'origine illustre ne se reconnaissait plus
 637:1 G L' (*corr.* Le) enfant
 637:3 G âme basse (*add.*) ne régnera jamais. « Sanctifiez votre âme comme un temple, disait Mde de Stael, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître » — Plotin disait encore : « L'âme ne connaît point le beau si d'abord elle ne devient belle[] » — Fin du Corollaire.

1901-06-10

- 637:6 J'ai écrit *corr.* J'écris
 637:18 ceux *subs.* ces — des *add.*
 637:26 un *corr.* une
 637:31 ces *corr.*
 637:34 ce *subs.* s[...]
 637:38 dignes *corr.*
 638:4 celle-ci *subs.* celle-là
 638:27 comprendras *corr.* comprend
 638:30 donnés *corr.* données

1901-06-00

- 638:35 14 mars 1901 : Cette date et les trois dernières lignes de la page 48 : La source <...> limpide sont de Jean-Marie Phaneuf. Puis, deux feuillets ont été arrachés. Voir I, n. 87.
 638:37 trouver <...> dol ! » Sans doute suite du ou des feuillets précédents arrachés. Voir I, n. 88.

1901-06-25

- 640:30 une *subs.* ma
 640:30 temple na- *supp.*
 641:21 qu'est *corr.* quest
 641:32 que *corr.* qu'

- 641:33 superbes *corr.* sub[...]
 641:37 Cénacle *corr.*
 642:5 intelligence *corr.*
 642:7 dont *subs.* **que**
 642:12 pas *subs.* **point**
 642:21 inaccessible *corr.*
 642:33 écriions *corr.*
 642:36 homme *add.*
 643:29 recherche *corr.*
 644:2 par *subs.* ,
 644:3 dalles **de leurs** *supp.*
 644:6 la *corr.* l'
 644:11 faisaient *corr.* faisait
 644:20 . *subs.* ,

1901-06-27

- 644:35 vus *corr.* vu
 645:2 Salut *subs.* **Su[r]**
 645:16 aura **f[ait]** *supp.*

1901-07-18

- 645:35 autels *corr.*
 646:23 voici *corr.* voc[...]
 646:25 a **ent[re]** *supp.*
 646:29 envolées *corr.*
 646:33 treizième *corr.*
 647:8 transformer *corr.*
 647:15 Vierge *corr.* **Ve[il]**[...]
 647:17 très *subs.* **c[ontestable]**
 647:25 encore *add.*
 647:26 : *subs.* ,
 647:29 honnête *add.*
 647:35 autels *corr.* **autes**
 647:39 recherche *subs.* **ch[...]**

1901-08-12

- 648:7 **R** **Journal**, V : 60-61.
G *Lettre de Lionel Groulx à Émile Léger. 2 f. 23 cm × 20 cm. Olographe. Signature : L. Gr. eccl. Date : 16 août 1901. Le passage qui constitue une version de R se trouve aux pages 3 et 4 de la lettre. Un autre passage de cette même lettre est une version du texte de 1900-11-22.*
 648:11 **R** sans *subs.*
 649:3 **R** d' *subs.* **et**
 649:8 **R** se *add.*
 649:10 **R** les *corr.* **la**
 649:13 **R** je *subs.* **d'eu[x]**
 649:20 **R** était *add.*
 649:27 **R** bois *subs.* **bras**
 649:27 **R** pour *subs.* **c[...]** — **G** **C'en est donc fait, me voilà bel et bien bombardé professeur des classiques en rhétorique. Et ce qui est bien pis, vous en jubilez. Mon cher Émile, je ne voudrais pour tout au monde vous être désagréable. Il n'y a qu'à vous que je puis faire cet aveu parce que vous seul pouvez me comprendre. Mais je suis trop franc pour ne pas vous avouer que**

la nouvelle de ma future besogne m'a apporté quelque chose qui ressemble beaucoup à une déception. Il en est toujours ainsi quand on se voit soudain ravir une espérance qui nous était chère. Et moi, je m'étais fait à l'espoir de garder en Méthode mes chers élèves de l'an dernier. Adieu maintenant tous mes beaux rêves. Vous serez professeur peut-être un jour, Emile ; vous me comprendrez alors mieux qu'aujourd'hui. On ne passe pas toute une (add.) année de sa vie avec les mêmes jeunes gens, sans qu'il s'établisse entre eux et nous des rapports d'une affection profonde. Il m'en coûtera donc d'abandonner mes jeunes syntaxistes que j'aimais comme mes premiers-nés (*souligné par Groubs*), et qui je crois m'ont un peu aimé. Ce n'est jamais sans regret qu'on voit partir ses élèves pour passer à d'autres mains sut-on ces autres mains plus aptes que les siennes. Pour quiconque a posé les bases d'une œuvre de quelque importance, c'est toujours une déception bien amère que de n'en pas (*subs. vo[ir]*) voir soi-même le couronnement. Mais on la sent surtout la déception, quand l'œuvre est de celles auxquelles on a dévoué un brin de sa jeunesse, le meilleur de ses sueurs, de ses forces et de sa vie, et qu'on s'est pris à aimer, comme on aime quand on est jeune tout ce qui a coûté du travail et de la souffrance. — S'il y a quelque chose toutefois, Mon bien cher Emile, qui puisse atténuer mon désappointement, c'est bien l'accueil tout sympathique que vous me faites au nom de vos confrères (*corr. frères*). Ce m'est une assurance que parmi mes nouveaux élèves, dont la plupart me sont encore inconnus, j'ai déjà des amis qui travailleront à me faire moins (*add.*) regretter ceux que j'abandonne. Merci, Emile.

1901-09-01

- 650:6 toujours *corr.*
 650:6 ces *subs. ses*
 650:7 Winckelmann *corr. V[...]*
 650:9 la *corr. l'*
 650:23 fortes leçons *supp.*
 650:25 misérables abjections] *supp.*
 651:9 Celle-ci *corr. celle-ci*

1901-09-08

- 651:17 et je *supp.*
 651:23 amour-prop[re] : amour-prop dans le texte ; mot écrit à la limite de la page légèrement rognée
 651:24 moi et *supp.*
 651:27 dan[s] : dan dans le texte ; mot écrit à la limite de la page légèrement rognée
 651:29 abattre[.] : abattre dans le texte ; mot écrit à la limite de la page légèrement rognée
 651:33 conscience *corr. consciences*

1901-09-10

- 651:38 Mes *corr. Mon*
 651:39 ; *subs. .*
 651:39 à faire *add.*
 651:40 point *add.*

- 652:1 tant *subs.* **trop**
 652:20 avait **alors** *supp.*
 652:20 pour moi *add.*
 652:21 rencontré *add.*
 652:22 jeu[né] : jcu- dans le texte, termine la ligne
 652:22 ; *subs.* .
 652:29 ensembles **les deux ambitions**, *supp.*
 652:30 partagé *corr.* partagées

1901-09-19

- 652:38 et *subs.* o[...]
 653:15 arcs *corr.* ars

1901-09-24

- 653:25 **R Journal V** : 66-67.
G Etude sur Henri Perreyve : 27-29mss. Automne 1902. 21
 cm × 13 cm. Olographe.
- 653:25 **G Ce côté de son caractère apparaît encore plus admirable-
 ment dans l'épisode émouvant qui marqua la dernière leçon de
 l'éloquent professeur à son auditoire de la Sorbonne. Je vous
 raconte le fait parce que je l'intitule en même temps la pre-
 mière leçon d'héroïsme que le jeune Perreyve, qui y était pré-
 sent, reçut de son maître.**
- Ozanam, Messieurs, était alité.
- 654:3 **R** avaient *subs.* **ont** — **G** préparée **avant le temps**, plus
 654:4 **G** surhumain. (Il *supp.*) **On vient lui dire** tout-à-coup
 654:5 **R l' corr.** **le** — **G** cours, **désappointés de n'y point voir son
 professeur**, l'appelle
 654:6 **G** cris. **A cette nouvelle**, malgré
 654:7 **G** médecin, **le poitrinaire** se lève,
 654:7 **G** chapeau, **je veux honorer ma profession**, (*add. à la mine de
 plomb*) et le voilà parti ! Il
 654:8 **R** chaire *corr.* **chair** — **G** chaire (*corr.*) épuisée, et < ... > appa-
 rut, dans
 654:10 **G** pas exigé de son professeur, l'effort
 654:14 **R** fut *corr.* **fuit** — **G** quand, à
 654:16 **G** lui-même, **d'une voix encore forte et vibrante**, il
 654:20 **G** santés ; c'est
 654:22 **G** souffle et
 654:23 **G** à votre service ! » — *La suite est une version partielle du texte de
 1901-10-08. Voir Notex 656:34* **G** Grâces à Dieu
 654:29 ce qui *add.*
 655:1 non plus *add.*
 655:7 âmes *corr.*
 655:9 que *corr.* **qu'**
 655:9 Auteur *corr.* **auteur** — de *subs.* t[...]
 655:12 enfin **il n'y rien d'** *supp.*
 655:17 professorat *corr.* professorant

1901-10-08

- 655:38 : *subs.* ,
 656:3 n'en : n' *add.*
 656:6 en **en** *supp.*
 656:11 du *add.*

- 656:18 à *subs.* **et**
 656:20 entaché *subs.* **ta[ché]**
 656:25 de cet homme *add.*
 656:26 guère *subs.* **plus**
 656:26 que **de cette flamme**, *supp.* — de *add.*
 656:27 . *subs.* ,
 656:34 et *subs.* **a**
R Journal V : 70.
G Etude sur Henri Perreyve : 29-30mss. Automne 1902. 40
feuillets. 21 cm × 13 cm. Olographe. Suite de 1901-09-24, G.
 656:34 **G** Grâce à Dieu, **il faut s'emparer de l'occasion puisqu'elle se présente**, il y a encore des hommes
 656:35 **R** nos *add.*
 656:37 **G** l'enseignement ; **il y a encore des hommes** qui
 656:38 **R** le corps *subs.* l'a[...]
 656:38 **G** tué. **Messieurs, nous sommes de ceux, n'est-ce pas, qui ne croient point les professeurs atteints de l'épidémie générale d'égoïsme.** Si malheureusement,
 657:1 **R** parmi ceux *add.* — **G** vénales qui **traffiquent** leurs
 657:1 **R** une *subs.* **on** — **G** comme une marchandise,
 657:3 **R**, *subs.* . — est *subs.* **et**
 657:4 **G** ces **héroïques** qui
 657:4 **G** lui-même, qui
 657:5 **R** que *corr.* **qu'**
 657:7 **R** soutient dev[...] *supp.* — devant eux-mêmes et *add.* — **G** renommée, que **cet honneur de la conscience** qui les soutient devant eux-mêmes, devant la jeunesse **et devant Dieu.** *Fin de la version.*
 657:8 où *subs.* **e[lle]**
 657:11 que *corr.* **qu'**
 657:16 intelligence, **que** *supp.*
 657:19 utile **néanmoins** *supp.*
 657:20 des *subs.* **ces**

1901-10-15

- 657:34 fait *add.*
 657:39 honteuses *corr.* honteux — honteuses à **qu[el]** *supp.*
 657:39 rapidement *add.*
 658:11 conviées : **Ve[nez]** *supp.*
 658:11 , *subs.* .
 658:14 : *subs.* ;
 659:4 est *subs.* **un**
 659:6 aime *corr.* aimai
 659:10 d'ici *add.*
 659:10 vivre, **et** *supp.*
 659:14 ces **victimes** *supp.*
 659:22 chaque *subs.* **tous les** — jour *corr.* jours
 659:28 eux *add.*
 659:32 , *subs.* ;
 659:33 la *subs.* **sa**
 659:34 donc *add.*
 659:35 que *subs.* **qu'il**
 660:4 il *subs.* ,
 660:5 Idéal *corr.* idéal
 660:8 la *corr.* **le**
 660:12 mieux que *subs.* **mots effacés**

- 660:12 l' *subs.* **c[et]**
 660:16 l'homme **mal** *supp.*
 660:16 commencement Dieu *dans le texte*
 660:34 et *subs.* ,
 660:36 enflammées *corr.* enflammés
 661:4 peine *corr.*
 661:7 usée *corr.*
 661:11 connues *corr.* connus
 661:15 lui faire *add.*
 661:17 genre *corr.*
 661:26 ceux *subs.* **nou[s]**
 661:34 la **la** *supp.*
 661:35 souffrir *corr.* souffrir
 662:2 mon *subs.* ,
 662:4 Puis *subs.* **Et**
 662:6 les *subs.* **ses**
 662:7 les *subs.* **lesq[uelles]**
 662:13 devoirs *corr.*
 662:14 Oui *subs.* **Non**
 662:23 aux *subs.* ,
 662:29 soif *add.*
 662:33 nous *subs.* **su[ivent]**
 662:35 les *subs.* **ces**
 662:37 vus *corr.* **vu**
 662:39 pensées *add.* — illuminant *corr.* illuminai**[ent]**
 662:39 front **et** *supp.*
 663:5 mais *subs.* **et**
 663:6 craindre *subs.* **cro[ire]**
 663:7 jeune *corr.*
 663:11 calculs *corr.* cac[...]
 663:14 monde **de compris** *supp.*
 663:15 là *subs.* **lu[...]**
 663:32 sa *subs.* **da[ns]**
 664:11 exerce *corr.* exercen**[t]**
 664:11 a *subs.* **s[...]**
 664:12 d'autrefois, **il eut** *supp.*
 664:17 adolescent *corr.* al[...]
 664:20 j'ai *add.*
 664:24 Providence *corr.* Prom[...]
 664:25 que *subs.* ,
 664:26 devoirs *subs.* **co[...]**
 664:27 n'a : n' *add.* — a *corr.* à
 664:30 lumineuses *subs.* **manifestes**
 664:32 je *corr.* **j'**
 664:34 plus *subs.* **n[...]**
 665:4 Eh *subs.* **Et**
 665:4 J' *corr.* **Je**
 665:11 quarantaine *corr.*
 665:13 force *corr.*
 665:16 auront *corr.* aura
 665:23 de *subs.* **e[tc.]**

1901-12-29

- 666:2 29 *subs.* 19
 666:5 si *add.*
 667:8 d'aller *subs.* **dans**

- 667:23 *passée subs.* **po[uvait]**
 668:3 *acte [de] : acte charité dans le texte*
 668:10 *feu subs.* **p[...]**
 668:12 *n' corr.* **ne**
 668:24 *Galatée subs.* **S[...]**

1902-01-06

- 668:34 *janvier subs.* **dec[embre]**
 669:1 *elles subs.* **ils**
 669:1 *taries corr.* **taris**
 669:5 *souhaité corr.* **souhaitée**
 669:7 *à subs.* **et**
 669:8 *rafraîchissement corr.* **rafraichissement**
 669:9 *abandonner subs.* **à**
 669:13 *les corr.*
 669:21 *semblerait corr.* **sembleraient**
 669:21 *pour subs.* **q[...]**
 669:22 *à corr.*
 669:24 *là add.*
 669:25 *la hauteur subs.* **l'égal**
 669:27 *en corr.*
 669:39 *imagination corr.*
 670:16 *n'ont rien supp.*
 670:17 *grand subs.* **s[...]**
 670:29 *plu corr.* **plus**
 670:31 *que subs.*
 671:5 *décharger corr.* **dechac[...]**
 671:12 *je add.*
 671:13 *manqué corr.*
 671:13 *certain subs.* **t[...]**
 671:18 *passé subs.* **Pro[vidence]**
 671:24 *veuille encore supp.*
 671:32 *[d']études : heures études dans le texte*
 672:2 *temple corr.*
 672:3 *franchi le seuil supp.*
 672:7 *de add.*
 672:11 *la doctrine supp.*
 672:11 *théologie corr.*
 672:15 *face-à-face : face subs.* **à**
 672:20 *pour corr.*
 673:4 *a subs.* **avait**
 673:5 *grand corr.* **grands**
 673:6 *ce qui est peu add.*
 673:15 *croient corr.* **croit**
 673:17 *plus subs.* **h[autes]**
 673:20 *parlementaire p[arfois] supp.*
 673:21 *de ce moine add.*
 673:24 *aussi add.*
 673:29 *Carmes corr.* **carmes**
 673:29 *la corr.* **l'**
 673:30 *sublimes corr.*
 674:1 *Quelle corr.* **Quel**
 674:6 *jamais nul supp.*
 674:8 *à add.*
 674:9 *le subs.* **au**
 674:23 *ne subs.* **me**

- 675:5 généreuse, **et** *add.* puis *supp.*
 675:9 du *add.*
 675:11 photographie *corr.*
 675:16 ils *corr.* il
 675:18 tomber *add.*

1902-01-23

- 676:3 vingt-trois : trois *corr.*
 676:4 de *add.*
 676:14 entente *subs.* h[...]

1902-01-26

- 677:15 qu'avoir : qu' *add.*

1902-02-14

- 678:4 de moi *add.*
 678:14 comblé *corr.* comblées
 678:15 sujet *corr.* sujette
 678:22 pour moi *add.*
 678:28 précoce *corr.* pr cor[...]
 678:30 puisée *corr.* puis[...]
 679:5 nouveaux **pour** *supp.*
 679:22 je *add.*
 679:25 naïve *corr.*
 679:28 de son doigt *add.*
 679:33 sur *subs.* ,
 679:36 je *subs.* p[...]
 680:5 à *corr.*
 680:21 et **et** *supp.*
 680:25 protection *corr.*
 680:35 ce *subs.* **cette** — enfant *subs.*  me **me**
 680:35 le *corr.* la
 681:4 retrouver *corr.* retrouva[nt]
 681:6 frère *subs.* **ami**
 681:13 cher *subs.* mot effacé
 681:15 peu *add.*
 681:17 pour *corr.*
 681:17 se trouver : se trouvel seul dans le texte
 681:21 de *corr.* du — votre *add.*
 681:22 ! *subs.* ,
 681:29 la *subs.* **ma**
 682:8 n'ai : n' *corr.*

1902-03-07

- 682:27 éducateur *corr.*  ducation
 682:31 pourvu *subs.* **pourra**
 682:32 sachent *subs.* **saurent**
 682:34 dont *subs.* **que**
 683:4 élevée *corr.*
 683:12 réserve *corr.*
 683:18 relire *corr.* lire
 683:19 . *subs.* ,
 683:32 devoirs *add.*
 683:37 oubliant que *subs.* **quand**

- 684:8 c'est **bien** *supp.*
 684:13 appuyé *corr.* appuyée
 684:14 jeune ; **et** *supp.*
 684:28 service *corr.*
 684:33 courage *subs.*

1902-03-14

- 685:14 avec *subs.* **mai[s]**
 685:21 défaveur *corr.*
 686:3 y *subs.* **a**
 686:7 dirai à **Di[eu]** *supp.*
 686:8 ai *add.*
 686:17 cette *subs.* ,
 686:19 évanouis *corr.*
 686:21 n'y *corr.* **ne**
 686:21 point *subs.* **f[...]**
 687:5 mon *subs.* **o**

1902-03-17

- 687:9 Irlandais *corr.* irlandais
 687:14 tes *subs.* **vos**
 687:15 à *subs.* ,
 687:18 relire *corr.* **lire**
 687:25 en *Fin abrupte du texte. 6 pages manquent : 3 feuillets ont été arrachés.*

1902-03-27

- 687:32 uni *corr.* unis
 688:9 favorisée *corr.* favorisé
 688:11 mêmes *corr.* même
 688:11 ou *add.*
 688:13 son *subs.* mot effacé
 688:27 : *subs.* ,
 688:30 Henri *corr.*
 688:38 de *subs.* **I[...]**
 689:2 avec *subs.* **q[ui]**
 689:5 qu' *corr.* **que**
 689:9 mêmes *corr.* même
 689:13 Ces *corr.* **C'**
 689:18 particulièrement *corr.*
 689:26 d'âmes *corr.* d'ânes

1902-04-04

- 691:3 sera *subs.* **su[jet]**
 691:9 de *corr.* **d'**
 691:10 les *corr.*
 691:16 peuvent *subs.* **j[...]**
 691:18 au *subs.* **j[...]**
 691:21 de *subs.* **la**
 691:22 de **Dieu** *supp.*
 692:1 défendait *corr.* **fendait**
 692:5 lutte *corr.* luttés
 692:18 Avenir *corr.* avenir
 692:20 quels superbes *corr.* quel superbe
 692:21 mes *subs.* **s[...]**

- 692:25 un oreiller inquiet *corr.* une oreillée inquiète
 692:32 Quelle *corr.* **Qu'**
 693:13 ; *subs.* :
 693:19 malgré *corr.*
 693:24 vous *corr.*
 693:25 était *corr.* **est**
 693:33 qu'à *subs.* à **ne**
 693:34 le *corr.* les
 693:38 ? *subs.* .
 693:39 délivre *corr.* délivres
 694:4 savent *corr.*
 694:7 et *add.*
 694:9 natures *corr.* nature
 694:17 ambition *corr.*
 694:22 de *subs.* **en**
 694:38 peristyles *corr.* pery[...]
 695:1 beautés *corr.* beaux
 695:12 (jeunesse) *add.*
 695:12 l' *corr.* **la**
 695:12 fasse **briller** *supp.*
 696:2 enfermée, **lam**[...] *supp.*
 696:3 canonnade *corr.* canno[nnade]
 696:8 auditoire *corr.*
 696:9 Messieurs *Pour les variantes de ce texte voir Notex de 1897-11-06, J.*
 697:23 évidemment *corr.*
 697:31 côté *corr.* côtés
 697:39 ferveur *subs.* **ardeur**
 697:40 élevé *corr.*
 698:20 aimons *corr.*
 698:21 tes *subs.* **vos**
 698:26 ; *subs.* :
 698:32 les *subs.* **t**[...]
 698:36 le *subs.* **ce**
 698:40 je **j**[...] *supp.*
 699:6 Ecoute *subs.* **A**
 699:17 savent *subs.* **fait**
 699:40 de *add.* — Dieu *corr.* **Deu**[...]
 700:1 extraits *subs.* **dis**[cours]

1902-04-05

- 700:16 mot *subs.* **me**[...]
 700:17 leur *corr.*
 700:19 mes *subs.* **nos**
 700:21 aimées *corr.*
 700:26 Perreyve » *dans le texte*
 700:28 parenthèses *corr.*
 700:31 d' *subs.* **su**[r]
 701:11 d' *corr.* de
 701:15 sent *corr.* **sant**
 701:18 le fond *subs.* **les yeux** —
 701:30 aie *corr.* **ai**
 701:30 réunis *corr.* réunies
 701:35 ces *subs.*
 701:35 fait *subs.* **tiré**
 701:38 ; *subs.* :
 701:38 Perreyve *corr.*

702:5 précédente *corr.* précéder

1902-04-07

- 702:18 sait *corr.*
 702:18 si *subs.* L[**acordaire**]
 702:25 . *subs.* ;
 702:27 altère *corr.* altères
 702:35 que *corr.* qui
 702:36 aussi *corr.* ausse
 703:2 vive, **et** *supp.*
 703:10 virilité *subs.* **vérité**
 703:12 grandir *subs.* f[**aire**]
 703:22 Constantin *subs.* F[...]
 703:32 tant de fait *dans le texte*
 703:34 ainsi *subs.* **aus[si]**
 704:5 quelques **instants** *supp.* — mots *add.*
 704:5 un *corr.* une
 704:8 rêve *subs.* v[...]
 704:9 auront *subs.* **en[tre]**
 704:11 ressemblances *corr.* ressemblent
 704:21 souvent *subs.* **e[re]**
 704:24 ici-bas **de touch[er]** *supp.*
 704:29 : *subs.* ;
 704:32 voir *add.*
 704:35 indiquerait *corr.* indique
 704:37 chose, **à obéir, à obéir** *supp.*
 704:37 quelles *subs.* **quelqu[e]**
 705:7 distances *corr.* distance

1902-04-15

- 705:14 gentilhomme *corr.*
 705:14 siècle *add.*
 705:16 s' *corr.* si
 705:18 devant *subs.* **la**
 706:4 tout *corr.* toute
 706:12 ; *subs.* ;
 706:15 elles *corr.* elle
 706:15 intrépide *corr.* inté[...]
 706:15 le *subs.* **b[...]**
 706:19 auréolée *corr.* auréolé
 706:23 de lire *add.*
 706:30 recours *corr.* recoure
 706:38 nulle *corr.* nul
 707:5 et *subs.* .
 707:8 payé *corr.*
 707:16 indépendamment *subs.* **n[...]**

1902-04-18

- 707:32 survenue *corr.* survenu
 707:34 L'espoir sur la tombe *Pour les variantes de ce texte voir Notex de 1898-02-14.*
 707:38 entrecroisent : entrecroisent *dans le texte*

1902-04-26

- 710:27 **R** **Journal** V : 136-141.
V « Congrès de la jeunesse canadienne-française », **la Vérité**, 26 avril 1902. *Sur l'exemplaire conservé à la FLG, Groulx a signé en marge de* **Quatre** étudiants, futurs congressistes : Emile Léger, Er. G. Bartlett, Ph. Perras, à l'encre noire et Lionel Groulx à l'encre bleue.
- Z** « Congrès de la jeunesse canadienne-française », dans « La Fondation de l'Action catholique », **Une croisade d'adolescents**
Z1 Québec, L'Action sociale, 1912 : 24-29.
Z2 2^e éd., Montréal, Granger Frères, 1938 : 43-46.
- 710:27 **V, Z** *Après le titre* Congrès de la jeunesse canadienne-française *le texte commence ainsi* : Nous avons reçu.
- 710:32 **R** peut *subs.* **n[...]**
- 712:17 **V, Z** prophète, tout
- 712:25 **R** en *corr.* — **Z** comte
- 712:31 **R**; *subs.* :
- 712:33 **Z** pouvoir, sans orgueil, revendiquer.
- 712:34 **R** aspirations *corr.* — Illusion *corr.* Illusions
- 713:1 **R** nos *subs.* **nou[s]**
- 713:4 **Z** ceux-là, pourquoi
- 713:14 **R** ici *corr.*
- 713:18 **R** facile *corr.* face
- 713:20 **R** élevées *corr.* — **Z2** lui fait voir **belles** et élevées.
- 713:23 **Z2** Il faut
- 713:25 **R** point *subs.* **pas** — **Z** qui, en définitive, se
- 713:29 **Z** d'autre témoin que
- 713:31 **Z2** lu sur les bancs du collègue l'histoire
- 713:36 **R** côté *subs.* **revers**
- 713:38 **Z** jour, on
- 714:1 **R** les *corr.* **la** — tarpéiennes *corr.*
- 714:8 **V, Z** mettre, bien
- 714:16 **V, Z** d'industries, etc.
- 714:21 **Z1** Quelle ironie quand — **Z2** qu'il n'y a plus de causes vaincues ! Quelle ironie quand
- 714:25 **V, Z** défendre sont
- 714:30 **Z** favorable ... Pourquoi, monsieur le directeur,
- 714:31 **R** initiative *corr.*
- 715:3 **R** Pourquoi *corr.*
- 715:4 **V, Z** vous **le** disons sans phrases : vos
- 715:9 **Z** qui, pour
- 715:9 **R** n' *subs.* **m[...]**
- 715:12 **R** canadienne-française : française *corr.*
- 715:14 **R** respectueux *corr.* respecteux
- 716:12 seul *corr.* seule
- 716:14 prévoir *corr.* prévoirs
- 717:8 rien *Dernier mot de la page 142. Deux pages manquent : un feuillet a été découpé entre les pages 142 et 143. Apparemment le texte n'est pas interrompu.*
- 717:9 n' *subs.* **s[...]**
- 717:10 vous **me** *supp.*
- 717:28 ce *corr.* ces
- 717:30 les *subs.* **leur**
- 718:4 main *subs.* **v[...]**
- 718:12 pourtant *subs.* **je**

- 718:25 Oh *corr.* **oh**
 718:25 trouble *corr.*
 718:27 ont *subs.* **a** — *mérité : mirité dans le texte*
 718:35 fût *add.*
 718:35 supplié *corr.* **supplier**
 718:38 fût *corr.*
 718:39 tu *corr.*
 719:8 voulu *subs.* **vu**
 719:22 virescit *corr.* **virescet**
 719:32 âmes *corr.*
 719:34 de *add.*
 720:8 que *add.*
 720:16 sur *add.*
 720:19 envahir *corr.*
 720:23 autour : autout *dans le texte*
 720:28 par *subs.* **pour**
 721:10 Israël *corr.*
 721:19 restée *subs.* **encore**
 721:27 près *subs.* **il**
 721:28 libérés *corr.*
 722:6 se *add.*
 722:15 retentir **parfois** *supp.*
 722:20 un peu de *add.*

1902-04-28

- 723:4 que *subs.* **quan[d]**
 723:19 mes *corr.*
 723:35 creusé *corr.* **creusée**
 724:11 avec *subs.* ,
 724:28 dois *subs.* **met[tre]**
 725:4 dira : dire *dans le texte*
 725:5 ces *subs.* **les**
 725:9 le *subs.* **ce**
 725:16 sur écrit au-dessus de **sur** *supp.*
 725:16 fui *subs.* **vu fuir**
 725:18 ces enfants *corr.* **cet enfant**
 725:18 les a déshonorés *corr.* **l'a déshonoré**
 725:27 heure *corr.* **heures**
 725:27 malheureuses *corr.* **malheureux**
 725:31 elles *subs.* **ils**
 725:39 ne *subs.* **m[...]**
 726:1 toujours *corr.*
 726:8 inexplorées *corr.* **inexplorés**
 726:8 atteint *corr.*
 726:9 secrètes *corr.* **secrets**
 726:18 pleins *corr.* **plein**
 726:18 leurs *corr.*
 726:23 surabondance *corr.*
 726:25 beautés *corr.*

1902-05-07

- 726:37 trois *corr.*
 727:5 imprimant *corr.* **imprime**
 728:8 canadienne *corr.*
 728:12 m' *subs.* ,

- 728:15 louables *subs.* t[...]
 728:28 près *corr.*
 728:33 Mr *subs.* ,
 730:10 Saint *corr.* St
 730:12 avanies *corr.*
 730:13 de *add.*
 730:15 le *corr.* la
 730:18 Jean, *supp.*

1902-05-08

- 731:19 sans *corr.* sanv
 731:22 peupler *corr.* peuples
 731:24 rendra *corr.* rendre
 731:32 entre *subs.* en l[...]
 732:12 oreille *en supp.*
 732:18 où l'âme *add.*
 732:23 m' *subs.* p[...]
 732:31 dernier *corr.*
 732:32 le *corr.* les
 733:3 tous **sont** *supp.*
 733:14 les *subs.* leu[r]
 733:27 Perreyve *corr.*
 733:30 fardeau *corr.*
 733:30 pour *corr.*
 733:35 attache *corr.* attra[...]
 733:35 sauveur *subs.* de
 734:2 avait *subs.* e[...]
 734:5 retrempe *corr.* trempé
 734:6 sans *corr.*
 734:8 ébranlements : ébanlements *dans le texte*
 734:9 soutenir *subs.* sor[tir]
 734:10 ou *subs.* ?
 734:13 non *corr.* nom
 734:18 fourvoyés *corr.*
 734:18 y *add.*
 734:24 , *add.* — retrouvant *subs.* ,
 734:24 où *subs.* l[...]
 734:30 héroïque *corr.*
 734:31 vivre, **ave[c]** *supp.*
 734:36 d'une *subs.* de sa
 734:37 Telle *corr.* Tele
 735:25 trop *corr.*
 735:28 colombes *subs.* com[...]
 735:30 vers *corr.* vert
 735:31 une *corr.* un
 735:34 s'élargir : s'élagir *dans le texte*
 736:25 (Virtus vulnere virescit !) *add. dans la marge de gauche, en haut de la date 15 mai*

1902-05-15

- 737:3 moi-même *corr.*
 738:11 sur *corr.*
 738:14 (Virtus vulnere virescit !) *add. dans la marge de gauche, en haut de la page 169.*
 738:14 rêves **devien[nent]** *supp.*

- 738:21 devenir *corr.*
 738:23 réunit *corr.*
 738:31 ton *add.*
 738:33 pourrait **de pire** *supp.*
 739:1 n'être *corr.*
 739:9 (Virtus vulnere virescit !) *add. dans la marge de gauche, au-dessus de*
 — Le soir —.
 739:14 la *corr.* **le**
 739:20 calmes *corr.* **calme**
 739:21 s *subs.* **c[...]**
 739:25 la *corr.*
 739:26 A *corr.* **a**
 740:9 ! *subs.* ;
 740:11 donc *subs.* **b[rien]**
 740:18 encore *subs.* **se**
 740:24 avons *corr.* **avions**
 740:25 fut *corr.* **fue**
 740:38 qu'elle **me** *supp.*
 740:39 elle *corr.* **elles**
 741:2 en des jours plus mauvais *add.*
 741:6 vivront *corr.* **vir[...]**
 741:11 profondes *subs.* **per[...]**
 741:16 arrive *corr.* **arrivent**
 741:17 orages *Dernier mot de la page 172. Deux pages manquent : un feuillet a été découpé entre les pages 172 et 173. Apparemment le texte n'est pas interrompu.*

1902-05-17

- 741:24 Testament : Testamen *dans le texte*
 741:35 de **de** *supp.*
 742:3 l'effet : l' *subs.* ,
 742:7 sympathique : pathique *add. au-dessus de d'un*
 742:13 me *subs.*
 742:19 avoir *corr.*
 742:25 dans *subs.* **de**
 742:26 l'ait *corr.* **lai[...]**
 742:27 du même *subs.* **de cet**
 742:28 offrant *corr.* **offrait** — le *subs.* **ce**
 742:29 d' *subs.* ,
 743:10 Avant *Pour les variantes de ce texte voir Notex de 1897-09-24.*
 743:40 ardents *corr.* **ardent**
 744:1 enflammés *corr.* **enflammé**
 744:2 de *corr.*
 744:3 Saint *corr.* **St**
 744:4 couchés *corr.* **couchée**
 744:5 ses *corr.* **sa**
 744:26 persécution *corr.* — et *add.*
 744:31 jeunesse *corr.*
 744:32 assemblera *corr.* **assemble**
 745:6 a *corr.* **à**
 745:15 on est *subs.* **mots effacés**
 745:22 et **auxquelles** *supp.*
 746:4 les plus *add.*
 746:10 croient **se** *supp.* — grandir *corr.* **grandis**
 747:1 de *corr.*
 747:6 périls *subs.* **pa[...]**

- 747:11 vaincues ? *Fin de la page 178. Deux pages manquent : un feuillet a été arraché entre les pages 178 et 179. Sur le texte, voir V, n. 348.*
 747:27 soldat *corr.* soldats
 748:1 *nc add.* — la *corr.* le

1902-05-20

- 748:14 donneraient *corr.* donnerait
 748:22 parfois *subs.* m[...]
 748:28 Swetchine *corr.*
 748:29 intervalles *corr.*

1902-05-24

- 750:15 . *subs.* ;
 750:16 aube : auble *dans le texte*
 750:20 temple *corr.*
 750:24 non *subs.* ,
 750:25 ; *subs.* .
 751:2 lit *corr.* lip[...]
 751:7 ; *subs.* :
 751:8 *se add.*
 751:17 illuminé *corr.*
 751:36 tout *corr.*

1902-05-31

- 752:13 **R** **Journal V** : 185-186.
G *Lettre de Lionel Groulx à Émile Léger. 1 f. recto verso. 26 cm × 20 cm. Olographe. Signature : Le Président de l'Action catholique au Collège de Valleyfield S.d. [31 mai 1902] selon lettre d'Émile Léger à Lionel Groulx, 31 mai 1902 : 1ms. Adressée à « Monsieur E. Léger — Rhétorique, Collège de Valleyfield ». Au recto du feuillet, en haut, à gauche, cette note : «Le début».*
Z « La fondation de l'Action catholique », **Une croisade d'adolescents**. *Le manuscrit n'a pas été retrouvé, non plus que la « première proclamation », à moins qu'il ne s'agisse de G corrigé. Hypothèse fort vraisemblable puisqu'on retrouve la note : «Le début» sur G. Quant à la date du 29 avril 1902, elle est inexacte. La première lettre de Émile Chartier de Saint-Hyacinthe est datée du 1^{er} mai 1902, et celle où il donne la devise « Pour la patrie (...) les jeunes ! », du 28 mai 1902.*
Z1 Québec, L'Action sociale, 1912 : 31-32.
Z2 2^e éd., Montréal, Granger, 1938 : 48-49.
 752:22 **R** frères *subs.* **es[pérances]**
 752:22 **R** , *subs.* .
 752:25 **R** pied *subs.* **bas**
 752:25 **R** C'est : C' *subs.* **Le**
 752:25 **R** que *corr.* qu'
 753:1 **R** foi *subs.* s[...]
 753:10 **R** de *corr.* **du**
 753:11 **R** fermé *corr.* fermée
 753:15 **R** parler *corr.*
 753:16 **R** au *subs.* **à** — but *corr.*
 753:28 **R** Ce *corr.* C'
 753:31 **R** trois *subs.*

754:5 R bénissez *corr.* —

G Mon bien cher Emile,

Vous n'avez pas oublié le titre qui me fut conféré dans une de nos réunions au N° 3. [753:27] De ce titre qui n'était qu'un nom, je veux faire un acte. Donc, mon cher Emile, le président de l'action catholique au collège de Valleyfield vous transmet les ordres suivants. Considérant qu'il n'est guère possible de fonder les cercles de l'« Action » dans la ville, nous allons travailler à jeter les bases de cette fondation au milieu des jeunes du Collège. A cette fin, nous allons recruter des membres parmi l'élite des classes. Il importe peu que le plan ne se réalise pas dans un avenir prochain. Agissons et laissons faire Dieu. Si le cercle ne naît pas dès l'année prochaine, il naîtra dans un an, dans deux ans — mais il naîtra — [753:13] Son but sera celui-ci : travailler à la régénération de la classe juvénile en relevant l'idéal écolier. [753:33] Ses moyens seront : la prière et les communions. Et dans l'ordre naturel la propagation sans fin et sans limites des lettres et de la vie de Montalembert. Le mot d'ordre sera : « Montalembertisons les jeunes » (*souligné par Groulx*) ! J'attends plein d'espoir le jour de la Providence qui nous verra formés en association régulière, avec un but commun et des réunions fixes.

Préparons les voies (*corr.*) par le recrutement des membres. Que chacun entreprenne la conquête d'un jeune homme ! A vous Emile, je désigne, Louis Gosselin. Que les obstacles ne vous effraient point. N'ayons toute confiance qu'en Dieu, aucune en nous-mêmes. Communiez demain à cette intention ; mettez-vous à genoux devant votre crucifix un soir, faites votre « veillée d'armes », puis relevez-vous avec l'ardeur d'un apôtre et en avant ! Allez avec prudence. Tâchez de l'amener, sans lui rien dévoiler, (avant une permission expresse (permission expresse *souligné par Groulx*) du prés. de l'action) à lire la vie de Montalembert, pendant les vacances. Faites-lui part des impressions que les lettres ou que la vie vous ont laissées. Et attendez, après l'action de l'apôtre, l'action de Dieu qui viendra sûrement si nous avons assez d'humilité et de confiance. J'aurai aussi mon catéchumène, et Jean pareillement. [753:30] Qu'importe si cela nous coûte du temps ? Sera-ce deux mois, trois mois, un an de prières, d'efforts, de conversations assidues auprès d'une âme qui pourront se comparer à la valeur inappréciable de sa conquête ?

Répétons souvent avec notre nouvel ami Emile — [752:13] « Pour la patrie et la religion par la jeunesse et pour les jeunes ! [»] — Faisons de ce cri vibrant comme la loi dirigeante de notre vie, le but suprême (*corr.*) de tous nos efforts et de tous nos travaux.

Confiant que vous accueillerez favorablement les suggestions sus-dites. Je signe respectueusement, mon cher Emile,

Le Président de l'Action catholique au Collège de Valleyfield —

Z C'était (Z2 C'est) peu de jours après la réception de la lettre de Saint-Hyacinthe. Les quatre camarades devisaient (Z2 devisent) ensemble autour des derniers événements, lorsque

quelqu'un (Z2 l'un) du groupe s'écria (Z2 s'écrie) tout à coup : « Nous allons fonder une œuvre inter-collégiale, et nous l'appellerons l'Action catholique (Action catholique *en italique dans le texte*). » — « Très bien, dit un autre, tu es élu président. » Ce fut accepté d'emblée ; et l'on se sépara (Z2 Aussitôt dit, aussitôt fait. L'on se sépare), sur la promesse faite par chacun, de gagner au projet un camarade nouveau. Le soir même, le président de l'Action catholique (*en italique dans le texte*) rédigeait (Z2, un séminariste, pour l'heure, rédige) sa première proclamation : [753:13] « Son but (le but du cercle) sera de travailler à la régénération de la classe juvénile par le relèvement de l'idéal écolier, et en particulier par la pratique de l'apostolat ... [753:29] Que chacun entreprenne la conquête d'un camarade ... Qu'importe si cela nous coûte du temps ? Sera-ce deux mois, trois mois, un an de prières, d'efforts, de conversations assidues auprès d'une âme qui pourront se comparer à la valeur inappréciable de sa conquête ?... [752:13] Répétons souvent : « Pour la patrie et la religion, par la jeunesse et pour les jeunes ! » Faisons de ce cri vibrant comme la loi dirigeante de notre vie, le but suprême de tous nos efforts et de tous nos travaux ! » (29 avril 1902).

1902-06-04

- 755:8 il *add.* — est *subs.* **em**[...]
 755:12 ce *corr.*
 755:15 m'écouter **gr**[andit] *supp.*
 755:20 en *add.*
 756:9 longtemps *subs.* .
 756:16 je *subs.* **j'**a[ie]
 756:26 les *subs.* **p**[our]
 756:36 l' *corr.* **la**

1902-06-05

- 757:14 que *subs.* ,
 757:35 mon *subs.* **ô**

1902-06-22

- 758:20 avais *corr.* avait
 758:22 mes *corr.*
 758:24 de **de** *supp.*
 759:3 action *corr.*
 759:9 Ces *corr.*
 759:19 et *add.*
 759:24 utiliser *subs.* **m**[...]
 759:25 dans *subs.* **de**

1902-07-07

- 759:37 Ce *subs.* **C'e**[st]
 760:12 venu *subs.*
 760:19 ? *subs.* —
 760:28 au *subs.* **à**

1902-07-08

- 760:32 passée *corr.* passé

- 761:9 **R** **Journal V** : 194.
- O1** « Paysage d'hiver et paysage d'âme ». 1 feuillet. 17 cm × 10 cm. Autographe de Émilie Emond. Date : [février-mars 1907]. Au verso, le poème : **Le travail** (voir 1903-06-12). Copie probablement faite en réponse à une demande de Groulx dans une lettre de Rome à ses parents, datée du 25 janvier 1907, dans laquelle on peut lire : « Voulez-vous regarder dans mon coffre, dans le cahier couvert en papier gris et qui est le 5^e volume de mon journal ; à la fin vous verrez deux poésies, l'une qui a pour titre : **Le travail**, l'autre qui a pour titre : **Paysage d'hiver et paysage d'âme**. Vous les copierez en écriture fine sur une petite feuille et vous me les mettrez dans votre prochaine lettre. » (p. 4ms.).
- J** « Paysage d'hiver et paysage d'âme ». **Journal VI** ou **Notes et souvenirs de mon voyage en Europe** : 53-54. Dédicace dans la marge gauche, au-dessus du titre : « **A un jeune homme atteint du doute** ». Date : [Septembre-octobre 1907]. S.d. mais entre des textes datés, d'une part de « Paris 13 sept. 1907 » et d'autre part de « Rome, Octobre 1907 ».
- G** « Paysage d'hiver et paysage d'âme » (**à un jeune homme atteint du doute**). 1 f. recto verso. 21 cm × 13 cm. Olographe. Texte à l'encre noire. Date, à la fin, à la mine de plomb : De Rome, 1907. Probablement ajout postérieur. Des ajouts à la mine de plomb, dont la plupart ont été retenus dans S, sont probablement postérieurs à 1907.
- S** « Paysage d'hiver et paysage d'âmes », **le Semeur**, 7, 5 (décembre 1910) : 105-106. Signature : Lionel MONTAL.
- O2** « Paysage d'hiver et paysage d'âme » (**A un jeune homme, assailli par l'esprit de ténèbres**), dans Sylvio Corbeil, **la Prosodie française à l'usage de l'amateur des beaux vers**, Supplément aux **Annales térésiennes**, Avril 1943 : 16-17. Cette version est identique à R sauf pour la ponctuation. Groulx avait probablement envoyé une copie de ce poème à l'abbé Sylvio Corbeil avec qui il correspondait régulièrement (il lui a envoyé « La moëlle des lions » voir 1904-12-24), et comme le laisse aussi supposer la dédicace, différente de celle des autres versions. À la fin de sa lettre du 28 décembre 1905 à Groulx, l'abbé Corbeil parle sans doute de ce poème lorsqu'il écrit : « Mes compliments pour tes jolis vers : il y a un clair rayon d'idéal sur un fond savoureusement mélancolique. » (1ms.). S. C. cite le poème de Groulx pour illustrer son argumentation sur « L'orchestration ». Il fait précéder le poème de : « L'orchestration. La strophe exige un ensemble de vers si bien liés qu'elle possède l'ampleur périodique ; et la période est remarquablement musicale grâce à la fusion des formes sonores et des formes rythmées. Aux cadences régulières des vers, les strophes ajoutent le prolongement de leurs cadences périodiques. En conséquence les strophes répandent autour de sujet traité une plénitude harmonieuse à l'instar d'une orchestration. Jeune humaniste, tu pourras ressentir le délice de cette poétique orchestration à la lecture de ce poème de l'abbé Lionel Groulx ». Après le poème, ce commentaire : « Le poème est d'une facture parfaite. Les deux triades du symbole : celle du paysage, la neige blanche, et celle de l'idée, la blanche hostie, nous offrent un irréprouvable balancement des aspects pittoresques et des idéalisés. Le rythme des strophes, naturel à la fois et mélodieux, donne un net démenti au Banville de funambulesque renom. Dans « Saut du tremplin » ce passionné poète des couleurs et des images professe son idéal

- des aîdes lyriques : le génie possède la liberté du vol s'il ne voyage point sur ses ailes un bagage de pensée, ou de sentiment. »
- 761:9 R A Erle (déc. 1905) *add.* probablement en décembre 1905 alors que le poème avait plutôt été écrit en juillet 1902 ; à ce sujet voir F, n. 382.
- J, G A (G à) un jeune homme atteint du doute —
O2 A un jeune homme, assailli par l'esprit de ténèbres —
O1, S Sans dédicace
- 761:10 O1, J, G, O2 Paysage d'hiver et paysage d'âme — S Paysage d'hiver et paysage d'âmes
- 761:11 G C'était du (à la mine de plomb subs. un) violet (morne *supp.*) au lointain nostalgique. — S C'était du violet au lointain nostalgique. — O2 mélancolique ;
- 761:12 J Les champs d'un (d *corr.*) viole <n> t morne, et les érables nus (Groulx avait d'abord écrit Les champs mornes et bleus qu'il rature pour renvoyer au bas de la page au moyen d'un appel de note 1^o où il corrige comme ci-dessus, après avoir écrit et raturé :
C'était le sombre soir de l'hiver prophétique,
Les champs étaient violets) —
G, S Les champs fleuraient l'hiver, (S :) et — O2 champs, noyés
- 761:13 J, O2 antique — G, S Les vieux chênes roidis (S raidis), avec un air tragique,
- 761:14 O1 Dressaient sous — J Roidis sous le ciel bas, dressaient leurs fronts chenus./ — G Dressaient sous les cieux bas, leurs (corr.) squelettes chenus./ — S Sous les cieux bas, dressaient leur
- 761:16 J Alors, sur le sol fauve et sous le ciel d'automne (Groulx écrit d'abord, puis rature : **Bientôt** pour renvoyer au bas de la page au moyen de l'appel de note 2^o à Alors) — G, S Alors sur le sol fauve et — O2 noir et sous un ciel
- 761:17 G S'abattit un grand vol (grand vol à la mine de plomb subs. essaim non *supp.*) de flocons drus et blancs ; (subs. :)/ — S S'abattit un grand vol de flocons — O2 blancs,
- 761:18 O1 dans faute de copie de Émilie Émond ; effectivement, dans le manuscrit R, « dont » peut être confondu avec « dans ». — J, G, S Étoiles d'argent fin dont la blancheur détonne, (J om.)/ — O2 détonne
- 761:19 J sur le sombre des champs.
- 762:2 J tombaient en lentes avalanches ; — G tombaient par (à la mine de plomb subs. en) lentes avalanches ; — S tombaient par lentes avalanches. — O2 tombaient en
- 762:3 J, S baissé, comme — S, O2 mieux ;
- 762:4 J, G, S disaient : les plaines seront blanches — O2 blanche ;
- 762:5 J, G, S De la blancheur
- 762:7 J Vers repris sans variantes. L'appel de note 3^o au début du vers renvoie au bas de la page à ployé non *supp.* — G, S Marqué déjà du sceau blême de la tristesse,/ — O2 souvent, tout <...> tristesse ;
- 762:8 O1 d'automne et son (et confondu pour en ; voir 194:11 O1) — J Le ciel était (subs. se fait) d'automne à l'heure du printemps./ — G, S C'était l'arbuste en fleurs qu'effeuillent les gros temps/ (G gros temps subs. autans) ; — O2 ans ;
- 762:9 J Et le vent froid du doute, y jetant la détresse./ — G Car les vents froids du doute y soufflant la détresse,/ — S Et les vents froids du doute y soufflant la détresse/

- 762:10 **J** A flétri l'idéal en ce cœur de vingt ans./ — **G** Flétrissent l'idéal en son cœur de vingt ans !/ — **S** Ont flétri l'idéal en son cœur de vingt ans./
- 762:12 **G** Mais (, *add. à la mine de plomb puis supp.*) sur — **O2** d'éphèbe, au
- 762:13 **J** les **champs** que (j[...]) *supp.*) novembre — **O2** jaunis
- 762:14 **J**, **S**, **O2** eucharistique, — **G** eucharistique :
- 762:15 **S** Etoile **immaculée** aux — **O2** blanche, aux
- 762:17 **J** **Comme tombent** des fleurs de lis ou de pervenche./ — **G** **Sur l'âme qui s'ouvrait loyale** (*loyale à la mine de plomb subs. grande non supp.*), **large** (*subs. loyale*) **et franche.**/ — **S** **Plus divins** que des fleurs de lis ou de pervenche./ — **O2** lis, ou
- 762:18 **J** s'épandaient, **prismes** mystérieux. (*L'appel de note 4^e renvoie au bas de la p. 53 à silencieux non supp.*) — **G** cristaux (*à la mine de plomb subs. prismes non supp.*) mystérieux, — **O2** mystérieux.
- 762:19 **G** disaient : L'âme **sera** (*à la mine de plomb subs. devient non supp.*) plus — **S** disaient : «L'âme sera **plus**
- 762:20 **S** cieux ! »

1902-07-22

- 763:14 pour *subs.* ,
- 763:16 les **jeunes** élèves *supp.*
- 763:20 chevaleresques **du Comte** *supp.* — du *corr.* de
- 763:21 Avenir *corr.* avenir
- 763:29 de *corr.* **du**
- 764:4 mes **jeunes** *supp.*
- 764:9 Nous *corr.* nous
- 765:4 Vous *corr.*
- 765:18 reçu *subs.* **to[us]**
- 766:19 **R** **Journal V** : 199.
- Z** « L'« Action catholique » dans les collèges de la province de Québec », **Une croisade d'adolescents**
- Z1** Québec, L'Action sociale, 1912 : 222. *La version est précédée de* : « Le directeur de Valleyfield connaissait là, dans le vieux séminaire de Monsieur Ducharme, un jeune homme d'une nature entreprenante et dévouée. Il lui avait écrit : »
- Z2** 2^e éd., Montréal, Granger, 1938 : 200. *La version est précédée du même texte que ci-haut.*
- 766:19 **Z** **Début des versions** : Ce que nous avons fait <...> **Sainte-Thérèse** ?
- 766:20 **Z2** Ne parviendrez-vous
- 766:21 **Z** jeunes **hommes** animés de louables intentions comme vous et qui prendraient la **direction** du mouvement ?
- 766:23 **Z** l'entreprise, et <...> succès ; vous
- 766:24 **Z** pas **inutilement** de générosité et d'apostolat devant la jeunesse. *Fin des versions.*
- 766:27 Point *corr.*
- 766:40 correspondances *corr.* correspondances

1902-07-24

- 768:9 tout *corr.*

1903-06-12

- 768:13 **R** **Journal V** : 202-203.
- G1** [Le Travail]. 1 feuillet. 18 cm × 10 cm. Olographe. Date : [ca juin

- 1903]. Version antérieure à R. Texte à l'encre noire ; certaines corrections à la mine de plomb. Cette version se trouve au recto du feuillet.
- G2 [Le Travail]. Au verso du feuillet portant la version G1. Olographe. Date : [ca juin 1903]. Version postérieure à G1 mais antérieure à R. Texte à l'encre noire ; certaines corrections à la mine de plomb.
- G3 « Le travail ». 1 in-folio. 20 cm × 13 cm. Olographe. Date : [ca juin 1903]. Version postérieure à G1 et G2 mais antérieure à R. Texte à l'encre noire ; certaines corrections à la mine de plomb.
- G4 [Le Travail]. Quatre vers et le début d'un cinquième à la mine de plomb au verso de « La Cécilienne ». Olographe. 2 feuillets. 25 cm × 20 cm. La transcription de « La Cécilienne » est de la main de Groulx, mais l'auteur de cet hymne de l'Académie Émard est Erle G. Bartlett (selon le rapport annuel de l'Académie Émard, **Annuaire du Collège de Valleyfield, 1903-1904** : 39). Il existe une autre version de l'hymne à la FLG, signée E.G. Bartlett et datée de nov. 1903. La version de Bartlett tient compte de certaines corrections faites par Groulx sur sa propre copie. Donc la transcription de Groulx n'est pas postérieure à nov. 1903. Date de l'extrait du poème : [ca automne 1903]. Le quatrain n'apparaît pas dans G1, G2, G3 et R, mais il apparaît dans X publié le 13 décembre 1903. Cette version est donnée à 769:1.
- X « Le Travail », **la Croix**, 13 décembre 1903. Dédicace : « A la jeunesse ! ». Signature : L.G. Poème publié sous la rubrique : « Le Coin des Jeunes ».
- G5 [Le Travail]. 2 feuillets. 17 cm × 13 cm d'un calepin de notes et de brouillons divers, comprenant entre autres, une « Etude sur Henri Perreyve » (voir 1901-09-24) et un premier état de « Le Travail », conférence (voir G6). Date du poème : [ca mars 1904]. Olographe. À la mine de plomb.
- G6 « Le Travail », dans **le Travail**, conférence : 5-6mss. La conférence compte 34 feuillets. 20 cm × 13 cm. Olographe. Signature : L.-A. Groulx pre. Date : 12 mars 1904. Le poème est précédé de : Le travail, je l'ai dit (à la mine de plomb subs. le disais), naguère dans un bout rimé dédié à la jeunesse, Le travail : (Je m'autorise donc à vous les lire sans autorisation sollicitée avec la sans façon d'Oronte lisant son sonnet au Misanthrope de Molière. Ces vers ont été écrits pour vous, jeunes gens, et je me flatte qu'ils élargiront une notion trop souvent maladroitement restreinte. *supp.*)
- G7 « Le travail ». 1 feuillet. 17 cm × 10 cm. Autographe de Émilie Emond. Date : [février-mars 1907]. Au verso du poème : « Paysage d'hiver et paysage d'âme. » (voir 1902-07-08). Corrections à la mine de plomb de la main de Groulx. Rature en forme de M sur les vers correspondant aux lignes 769:2-9.
- 768:14 G1, G2, G4, G5 Sans titre. — G3, X, G7 Le travail — G6 Le Travail
- 768:15 R (Dédié à Erle G. Bartlett) Cette dédicace n'est pas reprise dans les autres versions. — X A la jeunesse ! — G5, G6 Groulx dit en présentant le poème qu'il l'a dédié à la jeunesse. Voir supra. —

G1 Travail ! mot (subs. nom) plein (subs. de) de force et de mâles leçons/

O mot (que *supp.*) chéri (corr. chérit) des (corr. du) forts (corr. fort) malgré tes (corr. ton) rudes sons !

Le travail ! ce n'est (corr.) pas l'effort chétif et lâche

Qui change tous les jours de **but** comme de tâche.
 Le travail (*add.*) Ce n'est pas le pâle et **morne** front
Affaissé sur le livre
Dont les temps jamais d'amour (d'amour subs. au beau à la mine de plomb non supp.) ne souriront (à la mine de plomb subs. frémiront à la mine de plomb non supp.)
Mot
 chemins
Qui donnes la noblesse aux plus rugueuses mains

Le travail, ce n'est **point courbé sur son labeur**
 **vermeil**
Le nimbe auréoleur des lampes sans sommeil
Ceux qui rêvent de foi, ceux qui vivent d'amour. —
G2 (Toi, jeune hom[me] supp.)
Ephèbe au front beau des **vaillantes** (*subs. viriles non supp.*) empreintes
 Toi qui **veux** (*subs. poursuis subs. sais non supp.*) **le devoir**
 (*subs. l'idéal*), qui **fuis** les **viles craintes** ;
 (Toi qui, *supp.*) **Qui loin du terre-à-terre et des molles**
senteurs
 Voudrais gravir **toujours aux** sublimes hauteurs,
Du travail oh garde bien (bien subs. au cœur) l'austère et fière joie
Tu t'en iras, (subs. Et tu mettras non supp.) tes pieds dans les royales voies

Travail, **mot plein** (*subs. de*) de force et de mâles leçons
 Que l'oreille des forts (*subs. aime ouïr*) chérit tes (*subs. tes fiers et*) rudes sons !
 Le travail ce n'est pas le pâle (*subs. blème subs. tri[ste]*) et **morne** (*subs. et triste*) front (*corr.*)
 Penché sur le **roman** sans moëlle et sans fond.
 (*Mais supp.*) C'est l'effort **acharné** (*à la mine de plomb subs. tetu*) qui **devra** devenir
 Le **robuste** artisan du fécond avenir.
 C'est un cœur et c'est une énergie
Créant sous le cerveau la pensée élargie.
Dans les hauts chemins bleus au sublime décor
Que jonche l'idéal en fleurs d'étoiles d'or
Qu'éclairé l'idéal de ses grands (à la mine de plomb subs. beaux) soleils (subs. flambeaux non supp.) d'or.

Mais les fronts couronnés de l'auréole d'or
le nimbe (add.) Des lampes sans sommeil que seule l'aube endort
Quandpeinant pour une cause
Porte aux temps déjà l'éclair d'apothéose.

768:16 G3 Travail ! **mot plein** — X Travail ! **nom** — G5 Travail ! **mot** (*subs. nom*) plein <...> leçons, — G6 (Travail ! **nom** plein <...> leçons, *supp.*) — G7 Travail ! **mot** (*subs. nom*) plein

768:17 G3 (O *supp.*) **mot vénéré** (*subs. aimé subs. chéri*) des forts (*subs. aux petits subs. des forts*), **malgré** tes rudes sons./ — G6 (Que l'oreille <...> sons ! *supp.*) — G7 Que l'oreille **aime ouïr** tes **fiers et** (*subs. du fort chérit tes*) rudes sons !/ —

768:18 G3

Mot chéri (*subs.* aimé) des petits, dont tu hausses les âmes,
Mot qui laves au front la honte (*corr.* hontes) des infâmes
Qui donnes la noblesse aux plus rugueuses mains
Qui fait monter au ciel les plus obscurs (*subs.* simples) chemins...
Pour la foi, pour l'amour, pour le pain que tu donnes,
Je te salue et t'aime, ô grand mot qui claironnes!

Le travail, ce n'est point, asservi par la peur (*subs.* sous le fouet et (*subs.* ou) la peur *non supp.* *subs.* courbé sur le labeur)

Le serf qui s'en va courbé maudissant le labeur (*subs.* que fait agir le fouet ou la peur.)

Le travail, ce n'est **point** l'effort chétif et lâche —

X, G5, G6 Le Travail! Ce — G7 Le travail!

768:19 G3 Qui change tous les jours de but comme de tâche ;/ — X de but comme de tâche. — G5 Qui change tous les jours de But comme de Tâche (*corr.* tâche),/ — G7 de but

768:20 G3 Sur les livres penché le pâle et morne front/ — X Le Travail! Ce — G5 Le Travail! Ce n'est pas le (*subs.* ce) pâle et blême front/ — G6 Le Travail, ce n'est pas le pâle et blême front/ — G7 Le travail! ce n'est pas le (*subs.* ce) pâle

768:21 G3 Dont les temps jamais pour d (*subs.* l')amour saint ou pur (*add.*) ne **battront**./

768:22 G3 Le travail! c'est la fière inlassante (*subs.* et l'humaine) (*subs.* un cœur et c'est une) énergie,/ — X, G5 cœur, et — G6 Le Travail, c'est — G7 Le travail! c'est

768:23 G3 Créant sous le cerveau la pensée élargie./ — X, G5 l'orgie; — G6 Se ruant (*subs.* Allant *subs.* Se l'ivrant) à l'action comme on fait (*subs.* court à *subs.* va vers *subs.* fait) à l'orgie./ — G7 Qui court (*subs.* Se livrant) à <...> l'orgie/ —

768:24 R têtue et *supp.* — G3 C'est l'effort obstiné qui tâche à (*à la mine de plomb* *subs.* pourra *subs.* peut et doit) devenir/

769:1 G3 Le héroïque (*à la mine de plomb* *subs.* robuste *non supp.*) artisan du fécond (*artisan* *add.* puis *supp.*) avenir/ —

G4 L'âme qui n'a point peur des dévouements sublimes/
Mais (*add.*) **Qui va le front haut** (*subs.*) **droit aux plus âpres cimes**

Un moment et regarde (*subs.* **Oui** voilà le travail), **ô foule de blasés,**

Qui va sans voir les cieux, œil bas et bras croisés!

Le travail —

X L'opiniâtre artisan du fécond avenir ;/

L'âme qui n'a point peur des dévouements sublimes
Mais qui va, le front haut, droit aux farouches cimes!

Un moment! Là, regarde, ô foule de blasés

Qui vas, sans voir les Cieux, œil bas et bras croisés :

G5 L'opiniâtre artisan du fécond avenir ;/

L'âme qui n'a point peur des dévouements sublimes
Mais qui va, le front haut, droit aux farouches cimes!

- O foule de blasés, attends, lève les yeux, (subs. Un moment ! la regarde, ô foule de blasés.)
Toi Regarde (add.) Qui vas, œil bas sans voir les Cieux (subs. sans voir les Cieux, œil bas, et bras croisés). —**
- G6 L'opiniâtre artisan (corr.) du fécond avenir./
L'âme qui n'a point peur des dévouements sublimes,
Mais qui va, le front haut, droit aux farouches cimes.
Un (subs. O) moment, là, regarde, ô foule de blasés
Qui vas, sans voir les Cieux, œil bas et bras croisés (corr.) ! —**
- 769:2 **G3 L'ouvrier obstiné (subs. L'opiniâtre artisan) du**
G3 om. du vers — X Le Travail ! C'est — G5, G6 Le Travail !
C'est <...> s'immole au Cénacle — G7 s'immole au
- 769:3 **R Tabernacle corr. — G3 om. du vers — X Croix, comme**
<...> Tabernacle ; — G5 Tabernacle ; — G6 Tabernacle :
— G7 Tabernacle
- 769:4 **G3 Les 4 vers qui suivent remplacent les 6 vers de R de Ce sont les**
grands <...> Albert/, à Au rude dévouement <...> l'Hon-
neur »./
C'est vous, les chevaliers de l'immortelle Cause
Dont la tempe a déjà l'éclair d'apothéose,
Quand la nuit vient vous mettre au front, (, add. à la mine
de plomb)
pâle ou vermeil
Le nimbe auréoleur des lampes sans sommeil
- 769:5 **X, G5, G6, G7 Montalembert,**
- 769:6 **X, G5 les vaillants,**
- 769:7 **X, G5 Vous, dont le fer est bon, qui luttez malgré l'âge./ —**
G6 Vous dont le fer est bon, qui luttez (subs. m[...]) malgré
l'âge./
- 769:8 **X tous, Héros, <...> cœur, — G5 Vous, tous, Héros, — G6**
tous, Héros,
- 769:9 **R. subs. ,**
- 769:10 **R jeune corr.**
- 769:12 **R sais qu[...]** *supp.* — **G3 Chevalier du devoir qui fuis les viles**
craintes,/ — X veut (coquille) les luttes saintes,/ — G5, G6
saintes,
- 769:13 **G3 Qui las (subs. loin) du terre-à-terre et des molles senteurs,/**
Voudrais tenir ton âme (subs. arme) aux sublimes hauteurs/
— G6 hauteurs
- 769:15 **G3 Va-t-en (-t'en subs. donc) droit au travail, à sa peine à ses**
(subs. ses suprêmes) joies,/ — X Puisses-tu, du Travail —
G5 du Travail <...> joies
- 769:16 **G3**
Si tu veux t'en aller (subs. Et tu mettras tes pieds non
supp.) dans les royales voies,
Dans les hauts chemins bleus au sublime décor
Qu'éclaire l'idéal de ses mille (add.) grands flambeaux
d'or ! —
- G5 les royales voies ! — G6 toujours, dans les royales voies !**
— G7 Mettre les pieds

1903-06-27

- 769:19 **R** **Journal V** : 203.
M **Mes mémoires**. Il existe deux états manuscrits de ce texte. Nous indiquons par **M** les variantes de **M1** et **M2** lorsqu'elles sont identiques. Ce texte est cité entre deux autres (voir *Notex de 1903-12-21 et de 1904-09-01*)
M1 Mes mémoires I : 111ms. 1 f. 31 cm × 23 cm. Olographe. Date : [1954]. Le texte est au verso du feuillet et constitue un ajout postérieur au texte écrit au recto. Précédant le texte, ce commentaire : « Des jours de mon ordination, je ne trouve, du 27 juin 1903, (**la veille, supp.**) que ces courtes lignes : »
M2 Mes mémoires I : 54ms. 1 f. dactylographié. 36 cm × 23 cm. Date [ca 1958-1965]. Précédant le texte, ce commentaire : « Des jours de mon ordination, je retrouve, du 27 juin 1903, que ces courtes lignes : »
I **Mes mémoires I** : 93. Précédant le texte, ce commentaire : « Des jours de mon ordination, je ne trouve, du 27 juin 1903, que ces courtes lignes : »
769:19 **M, I** Demain, je serai prêtre. Ordination à 7 ½ heures (**I** 7h30). O mon Dieu, cela
769:21 **M, I** mis eût été
769:22 **R** ces subs. — **M2** m'a comblées en

1903-07-11

- 770:2 mis corr.
770:3 toute add.
770:5 l' corr. le
770:6 demeurera **pour plusieurs d'entre nous, supp.**
770:13 monter add.
770:14 , subs. ;
770:18 toujours **pour** supp.
770:27 capable corr. cab[...]

1903-08-06

- 771:20 monter corr. monté
771:24 Thabor . supp.
771:28 : subs. ,

1903-08-10

- 772:13 révélée corr. révéler
773:3 veut subs.

1903-08-11

- 773:13 autel subs. cartel
773:18 extérieurs subs. intérieurs
773:34 fidèles.. La dans le texte
773:37 , subs. :

1903-08-14

- 774:21 inspiré corr. inspirée
775:1 Patrem corr. patrem

1903-08-15

- 775:20 *delicies* corr. *delicieux*
 775:28 *inspiration* corr.
 775:34 *deux* subs. **d'**
 776:2 *L'amour* corr.

1903-08-18

- 776:20 *pureté* **seule** *supp.*
 776:27 *jamais* subs. **d[e]**
 777:2 : *subs.* ,
 777:3 *pratiquées* corr. **par[...]**
 777:9 *Je* corr.
 777:10 , *subs.* ,
 777:16 *Ai[-je]* : *Ai gardé dans le texte*

1903-08-23

- 777:20 *impureté* corr.
 777:21 *qui* **qui** *supp.*
 777:21 *perdere* *add.*
 777:37 *iraient* corr.
 778:10 *vous* corr. **voue**
 778:11 *peut* corr.
 778:14 *hypocrisie* corr. *hypocrisie[...]*
 778:14 *Continuer* corr.
 778:21 *la* corr.
 778:26 *mais* corr.
 778:27 *adressée* **qui** *supp.*
 779:14 , *subs.* ,
 779:18 *J'ai* **pr[...]** *supp.*

1903-12-03

- 782:23 *Beauté* corr. **beauté**

1903-12-18

- 783:33 *soleils* corr.
 784:6 *bon* subs. **Can[adien]**
 784:6 *l'aïeul* : l' *subs.* **s[...]**

1903-12-21

- 784:21 **R** **Journal V** : 217.
M **Mes mémoires**. *Il existe deux états manuscrits de ce texte. Nous indiquons par M les variantes de M1 et M2 lorsqu'elles sont identiques. Ce texte précède deux autres textes du Journal (voir Notex de 1903-06-27 et de 1904-09-01). Précédant le texte ce commentaire : « Mon journal intime garde peu de trace du bonheur que je goûtai en ces jours privilégiés. Du reste, je ne confiais plus que rarement mes impressions à ce pauvre cahier, cinquième de la série. A la date du 21 décembre 1903, j'y écrivais précisément : »*
M1 Mes mémoires I : 111ms. 1 f. 31 cm × 23 cm. Olographe.
Date : [1954]. Le texte est au verso du feuillet et constitue un ajout postérieur au texte écrit au recto.
M2 Mes mémoires I : 53ms. 1 f. dactylographié. 36 cm × 23

cm. Date : [c.1958-1965].

I **Mes mémoires I** : 93. Précédant le texte, même commentaire que dans M.

784:24 M, I réserve, ne

784:25 M1 Autrefois j'avais

784:26 M Aujourd'hui je

1904-05-29

784:30 mon, *supp.*

1904-09-01

785:3 R **Journal V** : 218.

M **Mes mémoires**. Il existe deux états manuscrits de ce texte. Celui-ci est précédé de deux autres textes du **Journal** (voir *Notex de 1903-06-27 et de 1903-12-21*). Précédant le texte ce commentaire : « Un peu plus loin, à la date du 1^{er} septembre 1904, date anniversaire de mon entrée au Grand Séminaire, je relis ces lignes encore brèves : »

M1 **Mes mémoires I** : 111ms. 1 f. 31 cm × 23 cm. Olographe. Date : [1954]. Le texte est au verso du feuillet et constitue un ajout postérieur au texte écrit au recto.

M2 **Mes mémoires I** : 54ms. 1 f. dactylographié. 36 cm × 23 cm. Date : [c.1958-1965].

I **Mes mémoires I** : 93. Précédant le texte, même commentaire que dans M.

785:8 R souveraines subs. nom[breuses]

1904-12-16

785:11 la corr. P

1904-12-24

785:15 R **Journal V** : 218-221.

G La transcription de « La Moëlle des Lions » envoyée à Erle Bartlett et qui devait être assez semblable à R, n'a pas été retrouvée.

O « La moëlle des lions », transcription envoyée à Sylvio Corbeil à la fin de décembre 1904 (lettre et poème non retrouvés). Une citation de 3 lignes faite par S. Corbeil dans sa réponse du 4 janvier 1905 est tout ce qui nous reste de cette version, qui devait sans doute se rapprocher assez de R. S. Corbeil commence ainsi sa lettre : « L'estime que je faisais de ta veine poétique quand tu étais écolier, demeure après la lecture de «**La moëlle des lions**». Ce sont des vers d'éminente inspiration. Il y a quelques détails d'expression et de clarté qui font à peine pâlir à l'endroit touché de leur ombre la splendeur de ton verbe harmonieux et rayonnant. Peut-être aussi je te chicanerais, si je voulais **pédagogue**, d'avoir fait à Montalembert une place plus large qu'au Christ — quelques vers à l'Évangile — et toute une tirade à Montalembert, n'est-ce pas ?... J'admire la distribution de tes stances en deux parties. Celles où tu chantes : « Je ne vous ai point lus — o tomes somnifères et vous o tomes homicides — vous ô tomes délétères — vous ô tomes pleins d'ordure. » Elles sont brèves comme un cri indigné — et les stances où tu chantes tes livres lus et médi-

- tés — elles sont amples et débordantes comme l'oraison passionnée. » (1ms.)
- J « La Moëlle des lions », **Journal VI ou Notes et souvenirs de mon voyage en Europe** : 35-39. *Date à la fin du poème* : 1^{er} janvier 1907, Rome. *Après le titre* : Dédicé à E.G. Bartlett — puis — Aux jeunes de Valleyfield. *Groupa a noté avant le poème transcrit le 18 février 1907* : « Je transcris ici une poésie lue en 1904 devant l'Académie Emard à Valleyfield, et que j'ai lue une seconde fois à notre petite soirée du dernier jour de l'an. Elle se trouve devenue par là, comme un petit souvenir de Rome. » Une feuille verte d'orme blanc (7 cm × 3,5 cm) est collée sur la page 36 en marge du poème.
- S « La Moëlle des lions », **le Semeur**, 7, 10 (mai 1911) : 266-269. *Signé du pseudonyme* : Lionel MONTAL.
- 785:15 J La Moëlle des Lions — **Dédié à E.G. Bartlett — puis — Aux jeunes de Valleyfield** — S La moëlle des lions
- 785:16 J Je n'ai rien lu de vous (*subs. ne vous ai point lus*), ô — S Je n'ai rien lu de vous, ô
- 785:17 R Où *subs. Q[ui]* — J liseurs, — S liseurs :
- 785:18 J pour des choses plus fières, — S pour des causes plus fières,
- 785:19 J haine des toujours lourds, des gris (*entre des et lourds, non supp. l'appel de note (1) renvoie au bas de la page à toujours*) — S haine toujours des gris <...> auteurs !
- 785:20 J Je n'ai rien lu de vous (*subs. ne vous ai point lus*), ô tômes éphémères/ — S Je n'ai rien lu de vous, ô tomes éphémères/
- 785:21 J sous la traîtresse (*subs. l'engageante*) fleur ; — S sous la traîtresse fleur ;
- 785:22 S vide en vos
- 785:23 S rêveur !
- 785:24 (*L'ordre est interverti dans les deux prochaines strophes des versions J et S. La troisième strophe de R est la quatrième de J et S et la quatrième strophe de R est la troisième de J et S.*) J Je n'ai rien lu de vous (*subs. Je ne vous ai point lus*), ô tômes déicides/ — S Je n'ai rien lu de vous, ô tomes déicides/
- 785:25 J la foi ; — S poignardez sa foi :
- 785:26 J dit : contre eux, les meurtriers (*subs. sicaires ; un appel de note (2) renvoie au bas de la page à meurtriers) perfides*, — S dit : « Contre eux, les meurtriers perfides.
- 785:27 J, S debout, jeune homme, et défends-toi. (S . . .) »
- 785:28 J Je n'ai rien lu de vous (*subs. Je ne vous ai point lus*), ô tômes pleins d'ordures/ — S Je n'ai rien lu de vous, ô tomes pleins d'ordures/
- 785:29 J, S l'égout, le bouge infect et noir ; (S :)
- 785:30 J dit : Contre
- 785:31 J Enfant (*subs. O vas*), ne <...> voir. — S voir ! »
- 786:1 J sublimes
- 786:2 J Dieu : — S Christ ! j'ai <...> Dieu :
- 786:3 J Lueurs tombant en nous des Eternelles (*subs. effrayantes ; l'appel de note (1) renvoie au bas de la page à Eternelles*) cimes — S Lueurs tombant en nous des éternelles cimes/
- 786:4 J
 En vol d'étoiles d'or qui choieraient du ciel bleu.
 En ce temps-là, je vis s'épandre une semence :
 La main du Grand Semeur fit son grand geste encor
 Et le bon vent du ciel soufflant avec puissance
 Sur les guérêts du monde égrena le blé d'or

- (Les 3 derniers vers subs.)
Le Semeur Eternel ouvrait sa main encore, (non supp.)
Et les bons vents du ciel activant la croissance
(subs. Et les ronces du mal n'empêchant la croissance
supp. L'appel de note (2) au début de la ligne renvoie au bas de la
page à Et les bons vents <...> croissance et l'appel de note
(2b) après croissance renvoie au bas de la page aux 3 vers : La
main du Grand Semeur <...> égrena le blé d'or)
En mon cœur je vis sourdre et grandir les blés d'or. (non
supp.) —
- S En vol d'étoiles d'or qu'échappe le ciel bleu./**
En ce temps-là, je vis s'épandre une semence ;
La main du Grand Semeur fit son grand geste encor,
Et le bon vent du ciel, soufflant en véhémence,
Sur les guérêts du monde égrena les blés d'or!
- 786:5 *J, S Début de la sixième strophe : — J Quand je fus au bel âge (subs.*
à cet âge Après : fus l'appel de note (3) renvoie au bas de la page à **au**
bel âge) où le verbe sonore — **S fus au bel âge** où
- 786:6 *S devoirs, hauts,*
- 786:7 *J, S devoirs, ceux*
- 786:9 *S O Corneille, c'est*
- 786:10 *J, S Je lus, en frémissant,*
- 786:12 *R écoutai corr. écoute — : subs. ,*
- 786:14 *J, S Polyeucte, idéal*
- 786:16 *J grandeur ;...*
- 786:17 *J Et lors (subs. donc L'appel de note (4) renvoie au bas de la page à*
lors, je vis qu'une âme ardente, **jeune** et pure/ — **S Et lors**,
je vis qu'une âme ardente, **jeune** et pure./
- 786:18 *J, S Qu'empoignent les*
- 786:19 *J frémir (corr.) — S armure,*
- 786:20 *R cornéliens corr. Cornéliens*
- 786:21 *R Puis supp. Lorsque — J Mais (subs. Puis), quand plus — S*
Mais quand, plus <...> route
- 786:22 *J Où l'avenir, mont dantesque au front de géant./ — S Où le*
grave avenir, mont **dantesque** et **géant**./
- 786:23 *J de l'Espoir et du Doute,*
- 786:24 *S Et côtoyé, sans fin, d'un*
- 786:26 *R Contre subs.*
- 786:27 *R Comme au temps add. puis supp. — J, S Comme au temps de*
jadis l'aède
- 786:29 *J Et, c'est toi qui, <...> France, — S Et c'est toi qui, <...>*
 France,
- 786:30 *J Croisé, — S croisé*
- 786:31 *J Qui, pour dire : Excelsior ! (subs. dire sursum ! subs. être une*
 force L'appel de note (1) renvoie au bas de la page à **dire : Excelsior !**)
 à mon adolescence, — **S Qui pour dire Sursum !** à mon ado-
 lescence,
- 786:33 *J, S ta Vie (Vie souligné par Groulx)*
- 786:35 *J canonnade — S encore <...> canonnade*
- 786:36 *R ce [...] supp. — J, S lier,*
- 786:37 *J Je lus, Montalembert, le meilleur (subs. tout l'œuvre) de ta*
 plume./ — **S Je lus**, Montalembert, **le meilleur** de ta plume./
- 786:38 *J comme on sert ses devoirs (subs. on porte un devoir Après*
 comme l'appel de note (2) renvoie au bas de la page à **on sert ses de-**
 voirs), — **S comme on sert ses devoirs.**

- 786:39 *J J'aimai, pour t'avoir vu, cœur serein* (*subs. broyé*) sur l'enclume,

**La fière majesté des sublimes espoirs !
J'ai bien vu que parfois, ta main trop tôt levée
Porta de méchants** (*subs. d'imprudents*) **coups ; mais
paladin féal**
**Tu ne frappas jamais que visièrè levée
Et du poing droit et franc qui mania Durandal !**

(Initialement *Grouls* avait écrit les deux vers suivants :

**Comment, rêvant la lutte, on forge sur l'enclume,
Les trempes d'acier dur, d'indéfectible espoir !** *supp.*

Avant Comment l'appel de note (3) renvoie au bas de la page aux 6 vers cités plus haut.) —

S J'aimai, pour t'avoir vu cœur serein sur l'enclume,
**La fière majesté des sublimes espoirs.
L'erreur un jour laissa ta gloire inachevée ;
Ton glaive s'égara ; mais paladin féal,
Tu ne frappas jamais que visièrè levée,
Et du poing droit et franc qui guidait Durandal !**

- 787:2 *J Et* (*subs. Mais*) quand un jour, pour moi, vint — *S Et*
lorsqu'un jour, pour moi, vint <...> homme ;
787:4 *J, S* auteurs, ceux que «*Maitres* » l'on nomme,
787:5 *J* Où s'apprend pour la foi, l'art de braver l'affront, / — *S* Où
s'apprend, pour la foi, l'art de venger l'affront, /
787:6 *J, S Et d'un élan vainqueur, (S, om.) foncer sur la « chien-
naille » ... (S :)*
787:7 *J* Veillot ! ... Les — *S* Veillot ... Les
787:8 *J* lance, oh !
787:10 *J* trempée,
787:11 *R* J'aime l'alerte pointe *subs. C'est fer à bonne lame* — *J, S*
pointe aux
787:12 *R* flamboyants *corr. flambloyants* — *J* flamboyants <...>
d'épée !
787:13 *J Et* vous fûtes, Vaillants, les **immortels** jouteurs ! / — *S Et*
vous fûtes, héros, les **immortels** jouteurs ! /
787:14 *J* Quand **forlignait l'Honneur, quand lâchait** (*subs. mourait non
supp. L'appel de note (1) renvoie au bas de la page à lâchait*) le Cou-
rage ; — *S* Quand **forlignait l'honneur, quand mourait le**
courage, /
787:15 *R* descendants *corr.* — *J* ancien les — *S* ancien les <...>
descendants
787:16 *J, S* **Imposaient à nos fronts** la honte du servage, /
787:17 *J, S* La suite de cette strophe est constituée de six vers au lieu de cinq dans
R. — *J* **Prenaient nos Giblartars déserts, tambours**

battants,
Vous disiez, vous : «*Chrétiens* veut dire militants ».
Vous forgiez une lame en nos (*subs. vos*) **fers**
d'esclavage,

Et dans de fiers appels dont vibre encor (*corr. encore*)
notre âge.

Sonnant la bonne charge à grands coups de clairons
(*subs. aux bouches des clairons non supp. L'appel de note (2)
après charge renvoie au bas de la page à à grands coups de
clairons,*)

Droits, sous les **libres** cieux, vous redressiez nos fronts !

S Prenaient nos Gibraltars déserts, tambours battants,
 Vous disiez, vous : « Chrétiens veut dire militants ! »
Vous forgiez une lame en nos fers d'esclavage,
Et dans de fiers appels dont vibre encor notre âge,
Sonnant la bonne charge à grands coups de clairons,
 Droits, sous les **libres** cieux, vous redressiez nos fronts !

- 787:20 *R* va *subs.* **mo[urra]**
 787:20 *R* avec : avez *dans le texte*
 787:21 *R*, *subs.* :
 787:22 *R* vous *subs.* **s[...]**
 787:24 *J* parfois dans — *S* Ephèbe qui, parfois,
 787:26 *S* As rêvé, pour demain, **des** batailles sacrées ...
 787:27 *J*, *S* aux rangs
 787:28 *J*, *S* manier **grande** épée ?
 787:29 *J*, *S* Veux-tu, dans un grand cœur, porter
 787:30 *R* poing **une** *supp.* — *J*, *S* poing **la** plume
 787:31 *J*, *S* Veux-tu dire : « Présent ! », quand viendra le grand jour ?/
 787:32 *R* Groulx insère un appel de note (1) qui renvoie en bas de page où il a ajouté les quatre vers : Ephèbe veux-tu <...> rester à ton pays ? — *J*, *S* Ephèbe, veux-tu, toi, quand les **trempe** (*corr.*) sont veules,/
 787:34 *J* devoir trahis, — *S* devoirs trahis,
 787:36 *J*, *S* pays ?...
 787:37 *J*, *S* âmes,
 787:38 *J* monts, — *S* monts, <...> sommets ;
 787:39 *J*, *S* femmes,
 787:40 *J* Aux **fil** de **race**, il — *S* Aux **fil** de **race** il <...> mets !/
 788:1 *R* trempe *subs.* **trent[...]** — *J* lèvres ; — *S* doux ; n'y
 788:2 *J*, *S* être (*J* *corr.* êtres) des fiers dans <...> bataillons :
 788:3 *R* pleutres chétifs *subs.* **pâles rêveurs** — *J* Laisse à **nos** (*subs.* **aux fil** des) **trembleurs** la moëlle des lièvres (*corr.*) : — *S* **Qu'**aux **enfants des trembleurs soit** la moëlle des lièvres,/
 788:4 *J* **A toi**, (*mon* *supp.*) chevalier, **la moëlle des lions** (*souligné par Groulx*) ! — *S* **A toi**, *mon* chevalier, **la moëlle des lions** (*en italique dans le texte*) !/

JOURNAL VI

1906-10-11

792:10 tel *corr.* telle

1906-10-13

793:12 moi *subs.* a

793:14 Mes les *corr.* M. l'

793:15 L'abbé **Formenti** *supp.*

794:13 qui *corr.* qu'

794:16 la *corr.* sa

1906-10-14

794:20 a *subs.* e[...]

794:23 enveloppé *corr.* enveloppée

794:23 dans *subs.* de — ma *add.*

795:9 , et *subs.* ;

795:13 Trait de mœurs < ... > mannequins. *add. dans la marge inférieure, d'une encre un peu plus foncée que celle utilisée pour les textes des 21 et 23 octobre.*

1906-10-23

795:16 hrs. *subs.* et

795:22 détroit *subs.* tr[...]

795:24 intérieur *corr.* extérieur

796:2 tapis *corr.* tapis

796:2 On a je *supp.*

796:11 ville *corr.*

796:16 goëlands *subs.*

796:19 Sardaigne *corr.* Sardaignes

1906-10-26

796:27 transporte *corr.* transportent

797:2 baie *corr.* be[...]

797:3 Tous *corr.* Tout

797:12 passage, q[ui] *supp.*

797:13 pourceaux *subs.* co[chons]

797:28 de Naples *add.*

798:2 avoir *subs.* etre

798:8 petit *subs.* **m[usée]**

1906-10-27

798:15 Apennins *subs.* **Andes**

1906-11-01

798:23 l'après-midi : midi *subs.* *mot effacé* — nous *corr.*

799:25 et *subs.* **ou**

799:28 surtout *corr.*

799:33 jeune *subs.* **mar[tyr]**

799:34 le *subs.* **sur**

799:35 , *subs.* :

799:38 consacra^t *subs.* **s[...]**

799:40 où *subs.* ,

800:5 le **compagnon** *supp.* — tombeau *subs.* **d[es]**

800:15 de colonne *subs.* **d'u[ne]**

800:16 groupe *corr.* **groupe**

800:16 sculpté *add.*

800:17 debout *add.*

1906-11-17

800:20 nov. 1906 *add.*

800:24 modestie *corr.* **modeste**

1906-11-18

801:12 esquissée *corr.* **esquissés**

801:20 la *corr.* **l'**

801:22 peuplées *corr.* **peuplés**

801:27 je **je** *supp.*

802:5 vitalité *subs.* **ava[it]**

1906-11-22

803:3 taillée *subs.* **da[ns]**

803:5 tresses *subs.* **co[urannes]**

803:9 un *corr.* **une**

803:16 dans *subs.* **la**

803:22 des : de *dans le texte*

803:24 alors *subs.* **ici**

803:25 les *subs.* **des**

803:38 Forum, **et** *supp.*

804:2 qui *subs.* **de ce**

804:2 sortent : sortient *dans le texte*

804:11 prouve **bien** *supp.*

1906-11-25

804:18 1906) J'arrive *dans le texte*

804:20 Campidoglio : Campodiglio *dans le texte*

804:31 peu propre <...> de nos charretiers — *add. en interligne*

804:34 arcs : ars *dans le texte*

805:4 arcs : ars *dans le texte*

805:9 la *corr.* **les**

805:11 par **un** *supp.*

805:15 des *corr.* **de**

- 805:16 tribune *corr.*
 805:29 La *corr.* **Le**
 805:31 enlevés *subs.* **le[...]**
 805:35 inscriptions *corr.* inscription
 805:38 évocateur *subs.* **en cette**

1906-12-17

- 806:4 tramway : tramvoys *dans le texte* ; graphie contournée par la forme italienne **tranvai**
 806:6 Eglise **de** *supp.*
 806:8 une *subs.* **en**
 806:9 avec *corr.*
 806:11 élevé *corr.* élevée
 806:15 la *subs.* **a**
 806:17 enfin *subs.* **u[n]**
 806:18 Cola : Col *dans le texte*
 806:25 avant la *subs.* **de**
 806:25 d'une section longitudinale d'ellipse *subs.* **semi-elliptique**
 806:30 vicille espèce *corr.*
 806:30 bien *subs.* **tou[t]**
 806:33 d' *subs.* **st[upide]**
 806:39 toisait *corr.* toisaie[n]**[t]**
 807:1 nous *subs.* **n'eut**
 807:5 buona : bona *dans le texte*
 807:6 —les inévitables de toute porte d'église à Rome. *add.*
 807:8 le *subs.* **ce**
 807:9 le *subs.* **un**
 807:16 très *subs.* **b[ien]**
 807:17 leur *corr.* leurs
 807:18 chœur : cœur *dans le texte*
 807:21 ornementation *corr.*
 807:25 courtaude *subs.* **tr[...]**
 808:5 Eminence *corr.* éminence
 808:8 l'enseignement *subs.* **la le[çon]**
 808:22 chaise *corr.*
 808:23 hemicycle *corr.* hémicycle
 808:32 gambades, **en** *supp.*
 808:37 à **lui** *supp.*
 808:38 s'y *corr.* **se**
 808:41 baisai *corr.* baiser *subs.* **d[...]**
 808:42 l' *subs.* **m[...]**
 809:8 toutes *corr.* tous
 809:11 de *subs.* **du**
 809:13 merveilles *subs.* **merveilleus[es]**
 809:22 frémissantes *subs.*
 809:25 le *corr.*
 809:29 pourvoyeuse : pouroyeuse *dans le texte*
 809:32 venant *add.*
 809:33 échos *subs.* **rumeurs**
 809:38 « salut ou (*subs.* **et**) de libération » *add.*
 810:1 flottait *subs.* **avait**
 810:3 et on *subs.* **se t[rouvait]**
 810:5 Farnèse *corr.* Fernase
 810:5 l' *corr.* **le**
 810:6 est *corr.* **était**
 810:28 dans *subs.* **de**

811:2 attendrissantes *corr.*

1906-12-25

811:12 lui *corr.* **l'**
 811:16 et *add.*
 811:16 on *subs.* **i[l]**
 811:25 coupée *subs.* **s[...]**
 811:32 crèche *corr.*
 811:36 arriver **p[ar]** *supp.*
 812:1 déposés *corr.* déposer
 812:14 et *subs.* **d[...]**
 812:25 doux *subs.* **n[oms]**
 812:27 de *subs.* **s[...]**
 812:27 illuminato *corr.* illuminatu
 812:30 dialogues *corr.*
 812:33 répéter *corr.* répété
 813:3 **Dimanche 20 Janvier 1907** *supp. sur la ligne suivante*

1907-01-16

813:6 de *corr.* du
 813:8 Jésus. (**Voir Bonassieux**) *supp.*

1907-01-23

813:16 *Date écrite comme suit sous la date précédente : 1.e 23 ...*
 814:1 travailleurs *subs.* **ou[vriers]**

1907-01-24

814:13 François *subs.* **S[aint]**
 814:19 Frères *subs.* **d[ominicains]**

1907-01-25

815:19 engagez *corr.*
 815:23 environnés *corr.* environné
 815:23 quelle *corr.* quel
 816:4 en *subs.* **un**
 816:5 observe *corr.* os[...]
 816:9 [ont] : Beaucoup autour *dans le texte*
 816:15 puis *subs.* **et**
 816:28 [de] : faveur M^{re} *dans le texte*
 816:28 M^{re} *corr.* Mo[nseigneur]
 816:31 rien *subs.* **d[emander]**
 816:33 Elle *subs.* **Il**
 816:39 de *corr.* des
 816:43 [est d']une : figure une *dans le texte*
 817:2 ses *corr.* ces
 817:5 de *corr.* du
 817:7 encycliques *corr.*
 817:8 y *subs.* **a**

1907-01-27

818:7 de *subs.* **da[ns]**
 818:12 ascension *corr.* ascencion
 818:15 Capitoile *corr.*

- 818:16 chène *subs.* **lf**[...]
 819:1 trouvait *subs.* **cf**[...]
 819:2 Zouaviana : Zouviana *dans le texte*

1907-02-03

- 819:5 Verano *corr.*
 819:8 Zouaviana : Zouviana *dans le texte*
 819:12 là *corr.*
 819:14 commun *corr.* commune
 819:19 clefs *subs.* **ch**[...]
 820:4 stranieri *corr.* stranieri
 820:9 353 *corr.* 352

1907-02-07

- 820:28 vantée *corr.*

1907-02-17

- 821:10 ses *corr.* **so**[n]
 821:11 sa *corr.* **ses**
 821:12 Voilà *corr.* Voic[i]
 821:13 a *subs.* **pour**
 821:23 drapeaux, **toutes** *supp.*
 821:29 les *corr.* **la**
 821:30 Pour *subs.* **Pl**[...]
 821:35 piquée *corr.* piqués
 821:36 l'«Asino», **journal** *supp.*
 822:3 bannière *corr.* bannere
 822:6 songeais **un peu** *supp.*
 822:9 exploitations *subs.* **exploiter**
 822:10 d' *corr.* **de**
 822:11 compensation : compension *dans le texte*
 822:12 audevant *corr.* audevans
 822:17 hélas *subs.* **le**
 822:18 qui *subs.* **s**[...]
 822:24 laïque *corr.*
 822:29 que *subs.* **l**
 822:30 la *corr.* **l'**
 823:3 ne *subs.* **n'avoir**
 823:10 toutes *corr.* toute

1907-02-18

- 823:18 La Moelle des lions. *Les variantes de ce poème sont données en Notex de 1904-12-24*

1907-02-26

- 826:24 critique *subs.* **tr**[...]
 826:26 fresque : **la figure** *supp.* — **Lc** *subs.* **du**
 826:30 la *corr.* **le**
 826:35 détresse *corr.* détéf[...]
 827:1 sous *corr.* **s'**[...]
 827:3 les *subs.* **eux**
 827:9 submersible *corr.* **immersible**
 827:11 paraît *subs.* **n**[...]
 827:16 destinées *corr.* destinés

827:19 des *corr.* **d'**

1907-03-03

827:27 des *subs.* ,
 827:28 ennemie officielle *corr.* ennemi officiel
 827:34 près *corr.*
 828:1 Te *subs.* **De**
 828:1 de *corr.* des
 828:2 le : la *dans le texte*
 828:8 du *corr.* de
 828:15 elle *corr.* elles
 828:22 contemplé *subs.* **vu**
 828:27 jeter *subs.* **c[...]**

1907-03-25

828:34 des *subs.* **les**
 829:8 Père *corr.* père
 829:9 électrique *corr.*
 829:13 Ave Maria *corr.* ave maria
 829:27 la *corr.* **le**
 829:31 croyais *corr.*
 829:35 Certes *subs.* **C'e[ta]it**
 829:35 Et **le** *supp.*
 830:2 rétablit *corr.*
 830:22 à *corr.*
 830:34 eu *add.*
 831:4 relégué *corr.* reléguée

1907-03-30

832:1 des **gean[ts]** *supp.*
 832:22 combinaisons : combinaises *dans le texte*
 832:31 Elevée *subs.* **En**
 832:40 toujours, **qu[...]** *supp.*
 832:40 la **prese[...]** *supp.*
 833:6 quand **il revait** *supp.*
 833:15 des : les *dans le texte*
 833:18 Catilina *corr.*
 833:24 accrocherait *corr.* acco[...]
 833:24 d' *corr.* de
 833:30 Genzano : Gensano *dans le texte*
 833:30 Castel *subs.* **Ga[ndolfo]** — Gandolfo *corr.*
 833:31 course : coure *dans le texte*
 833:34 En *subs.* **A**
 833:35 matin **jeter** *supp.*
 834:2 sale *subs.* **su[...]**
 834:4 y *subs.* **a[...]**
 834:7 leur *subs.* **s[...]**
 834:14 ainsi **se confondre** *supp.*
 834:18 , *subs.* :
 834:28 telle *corr.* tels
 835:5 doute *corr.*
 835:7 [grande] : la plus personnification *dans le texte*
 835:9 irrésistible *corr.*
 835:11 rentrions *corr.*

1907-04-07

- 835:16 J'avais *subs.* **La**
835:19 à *corr.*

1907-04-09

- 836:3 Buonpensiere *corr.* **Bo[...]**
836:6 Pères *corr.* **pères**
836:8 résolument *subs.* **I[...]**
836:11 ne *corr.* **n'**
836:12 ce *corr.* **e'**
836:12 fait *subs.* **v[...]**
837:5 clergé *subs.* **cre[...]**
837:6 Tradition *corr.* **tradition**

1907-04-22

- 837:10 patronale *subs.* **C[...]**
837:12 Vanutelli *subs.* **C[...]**
838:1 Clapin *subs.* **I[ui]**

1907-08-17

- 839:12 Les *corr.* **les**
839:13 Saint *subs.* **L[ouis]**
840:3 Les *corr.* **les**
840:4 Gleyre *corr.*

1907-09-13

- 841:2 Paysage d'hiver et paysage d'âme *Les variantes de ce poème sont données en Notex de 1902-07-08*

1907-10-00

- 842:2 familial *corr.*
842:20 Et *subs.* **Mais** — au dehors *subs.* **s'amusait** — *Au début du vers, l'appel de note 1^o renvoie à la fin du poème à au dehors bruyamment supp.*
842:21 Jouait *subs.* **Dehors**, — *Au début du vers, l'appel de note 2^o renvoie à la fin du poème à Jouait avec Ghidor supp.*
842:24 prodiges *subs.* **miracles** — Jésus, **Seigneur**, *supp.* — voyez, je triomphe (*corr.*) aisément *subs.* **je vous vaincs hautement**
842:25 vont *corr.* — , *subs.* , — Sur *corr.* sur
843:1 lucioles, **points** *supp.*
843:2 Mais, *add.* — sourit *subs.* **sourit** *supp.* *subs.* **On dit riant** *subs.* **rit** — : « la belle histoire » *subs.* **de cette bonne histoire**
843:3 Dit-il, et répliquant *subs.* **Puis donnant la réplique** — tout-puissant *subs.* **bel ami**
843:5 le *subs.* **son**
843:8 l' *corr.* **le**
843:12 demain *subs.* **n[...]**
843:18 Ceux-là qu'il faut percer, puisqu'ils ne tombent pas, *subs.* **Et tu l'aimeras bien, le servant sans appas.** *L'appel de note 1^o devant le vers Et tu <...> appas, supp. renvoie au bas de la page à Ceux-là <...> tombent pas.*
843:19 Fais mieux encor, puisqu'on claironne *subs.* Fais mieux, Puisque **partout** claironne *L'appel de note 2^o devant Fais mieux, Puisque*

partout claironne *supp.* renvoie au bas de la page à Fais mieux en-
cor, puisqu'on claironne

843:20 Retroussé ta moustache. Aucun appel de note au début du vers, mais en
bas de page, on trouve 3^e **Fais poindre** ta moustache *supp.*

1908-02-22

- 843:32 suppression *corr.*
844:2 municipalités : minucipalités dans le texte
844:3 municipaux : minucipaux dans le texte
844:7 imminence *corr.* imminéc[...]
844:26 une *subs.* ,
844:28 le pays. **Ils ont p[our]** *supp.*
844:32 mener *subs.* **ou**
844:37 dei *add.*
844:37 M. *subs.* **l[e]**
844:39 féroces *subs.* **de l[a]**

1908-10-16

- 845:19 ne *corr.* **n'**
845:21 dans *subs.* **n[otre]**
845:27 Jeanne *corr.*
845:29 tirer *corr.*
846:3 : *subs.* ;
846:5 bardé *corr.* **ti[...]**
847:3 se sont : sont se trouvés dans le texte. Groulx avait d'abord écrit : **se**
se trouvés puis d'une encre différente il substitue sont au premier se
847:5 Boulangisme *corr.*
847:7 Pic X *subs.* **de**

1909-04-00

- 847:13 **R** **Journal VI** : 60-61. « Clinique du Dr Clément, Suisse, Fri-
bourg, avril 1909 » à la fin du poème réfèrent probablement au
lieu et à la date de rédaction du poème, et non à sa transcription dans
le cahier. **R** est à peu près identique à **K** et a pu être inséré au moment
de l'envoi du poème à la **Revue canadienne**. Comme le poème
semble avoir été transcrit en même temps que le suivant (l'encre est
exactement la même), lequel est daté du 9 juin 1910, (date de rédac-
tion, peut-être pas nécessairement de transcription), la date de trans-
cription de **Vision d'hôpital** n'est peut-être pas antérieure à cette
date du 9 juin 1910. Quant aux corrections à l'encre bleue (le texte
est à l'encre noire), elles peuvent être bien postérieures, car il s'agit de
la même encre que celle de l'ajout à la fin du dernier texte, qui ne peut
être antérieur au 25 novembre 1911.
- N** « Une vision d'hôpital », dans **Éducation et**
enseignement : [91]ms. 21 cm × 15 cm. Olographe. Titre à la
mine de plomb. Texte à l'encre noire. Corrections à l'encre et à la
mine de plomb. S.d. Le cahier contient des textes de 1907 à 1911.
Cette version date sans doute de 1909. Il est peu probable que ce soit
la première version du poème, mais c'est la première version qui nous
soit parvenue : elle est antérieure à **R**. Le titre ainsi que les corrections
peuvent être postérieurs. Les deux dernières strophes sont écrites verti-
calement.
- K** « Vision d'hôpital », **Revue canadienne** (nouvelle série) 7,
6 (juin 1911) : 481. Signature : Lionel MONTAL.
- G** Exemple de **K** avec corrections olographes à l'encre bleue.

- M** « Vision d'hôpital », **Mes mémoires**. *Il existe deux états manuscrits de ce poème. Lorsque les variantes sont identiques, nous indiquons par M, les variantes de M1 et de M2.*
- M1** « Vision d'hôpital », **Mes mémoires I** : 170ms. 1 f. 31 cm × 23 cm. *Olographe. Date : [1954].*
- M2** « Vision d'hôpital », **Mes mémoires I** : 101ms. 1 f. dactylographié. 36 cm × 23 cm. *Date : [ca 1958-1965]. Dans la marge gauche du poème, ajout olographe de l'anecdote sur son infirmière telle que dans I.*
- I** « Vision d'hôpital », **Mes mémoires I** : 160.
- 847:13 **N** **Une** vision d'hôpital (*souligné par Groulx*) — **K, G, M1, M2, I** Vision d'hôpital (*souligné par Groulx ou en italique*)
- 847:14 **M, I** ange,
- 847:15 **R** au dur d'une encre différente *subs. le* — **N** Qui veille **le** chevet (**le** chevet *subs. près de moi, non supp.*) où la douleur m'endort. (*subs. pendant que tout s'endort (tout s'endort subs. mon œil dort non supp.)*). — **K** veille **le** chevet — **G** veille au dur (*subs. le*) chevet
- 847:16 **N** frange — **K, G, M, I** frange,
- 847:17 **N** joue (*corr.*) <...> d'or — **K** sens, sur ma joue, une — **G** sens, sur ma tête (*subs. joue*), une — **M1, I** sens, sur ma tête, une — **M2** sens sur ma tête, une
- 847:18 **N** penche
- 847:19 **N** en riant (*corr. souriant*)
- 847:21 **R** son éclat d'une encre différente *subs. sa lueur* — **N** voile **sa lueur** au <...> profond — **K, G** voile **sa lueur** au
- 848:1 **N** endormie — **K, G, M1** endormie.
- 848:2 **N** Sa grande (*subs. Son autre*) aile s'étend pour me (*add.*) mieux m'entourer
- 848:4 **N** trop, il <...> pleurer — **K, G, M, I** pleurer.
- 848:5 **N** souvent, (*add. à la mine de plomb*) — **K, G, M, I** souvent en
- 848:6 **N** fraternel ! (! à la mine de plomb *subs. ;*)
- 848:7 **N, M2, I** harmonie
- 848:8 **N** ma peine (à la mine de plomb *subs. mon rêve*)
- 848:9 **N** Parfois pour me défendre (*subs. garder*) une (*subs. son*) aile se replie — **M** Parfois pour
- 848:10 **N** Le doux ange aux yeux bleus devient un fier vainqueur/ (*subs. Son œil prend de l'éclat, sa lèvre un pli vainqueur/*) — **K, G, M, I** vainqueur
- 848:12 **N** Et pour que d'au-delà mon âme soit (*subs. savoir de quoi ma pensée est*) remplie/ — **K** d'au-delà — **G** que d'idéal (*subs. au-delà*) — **M, I** d'idéal
- 848:13 **N** Sa bonne et tendre main (*subs. Sa bonne main d'ami subs. Son inquiète main non supp. subs. Son amicale main non supp. subs. Sa douce main d'ami*) se pose sur mon cœur./ — **K, G, M, I** cœur.
- 848:14 **N** Et là, (à la mine de plomb *subs. Calme, il se tourné (corr. tourne) vers (à la mine de plomb subs. à) Dieu qu'il aperçoit sous voiles*) — **K, G, I** voiles. — **M1**, voiles (*corr. voile*.)
- 848:15 **N** yeux,
- 848:16 **N** Étoiles — **K, G** Il écoute, làhaut, la rumeur des étoiles, — **M, I** étoiles,
- 848:17 **N** Choeutes éternels qui (*subs. Qui chantent et s'en vont (s'en vont subs. l'Éternel en) dansant sous (subs. dans) les cieus*

1910-06-09

- 848:22 *R* **Journal VI** : 61-62. *Sur la date, voir supra*, 1909-04-00. *R*
W « Aux jeunes du monument Dollard », **la Patrie**, 13 juin
 1910, p. 8. *À la fin du poème, la date* : 9 juin 1910 *et la signature,*
qui comporte une coquille : L.A. GIROUX, prêtre. *Dans l'article* :
 « Le Monument Dollard et le collège de Valleyfield ».
Q « Aux jeunes du monument Dollard », **l'Action sociale**, 14
 juin 1910, p. 5. *À la fin du poème, la date* : 9 juin 1910 *et la si-*
gnature : L.A. GROULX, Ptre. *Dans l'article* : « Le Monument
 Dollard ».
 848:22 *W, Q* Aux jeunes du Monument Dollard
 848:23 *W, Q* chemin : ton
 848:24 *W, Q* des héros, le <...> venir ;
 848:27 *W, Q* souvenir.
 848:27 *R, subs.* !
 848:28 *W, Q* l'avenir.
 848:29 *W* coquille : orgneil
 849:1 *W, Q* Ah oui ! que
 849:4 *Q* nôtres
 849:5 *R* que p[our] *supp.* — *W, Q* autres
 849:6 *W, Q* façon.

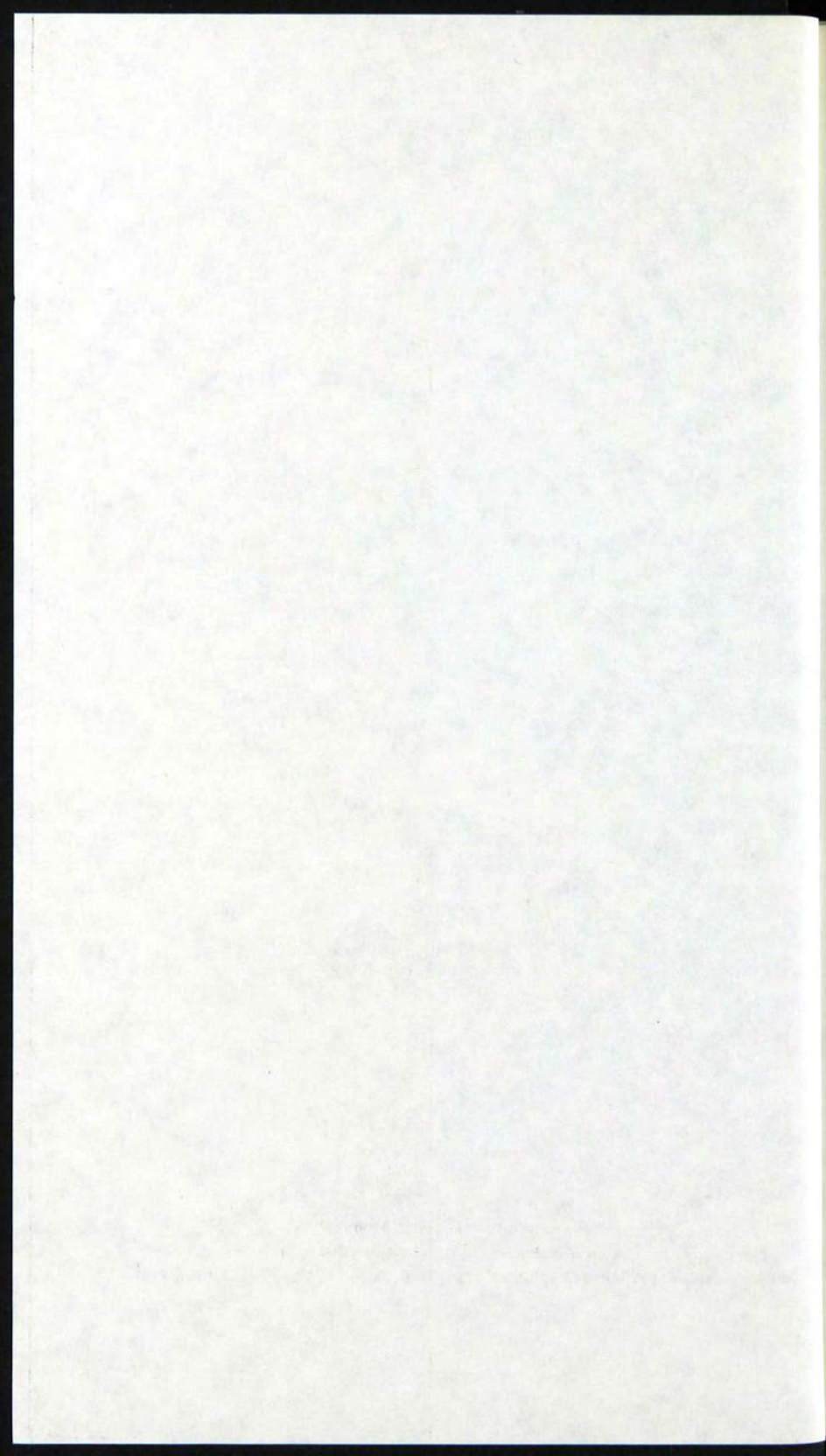
1911-[ca 11-25]

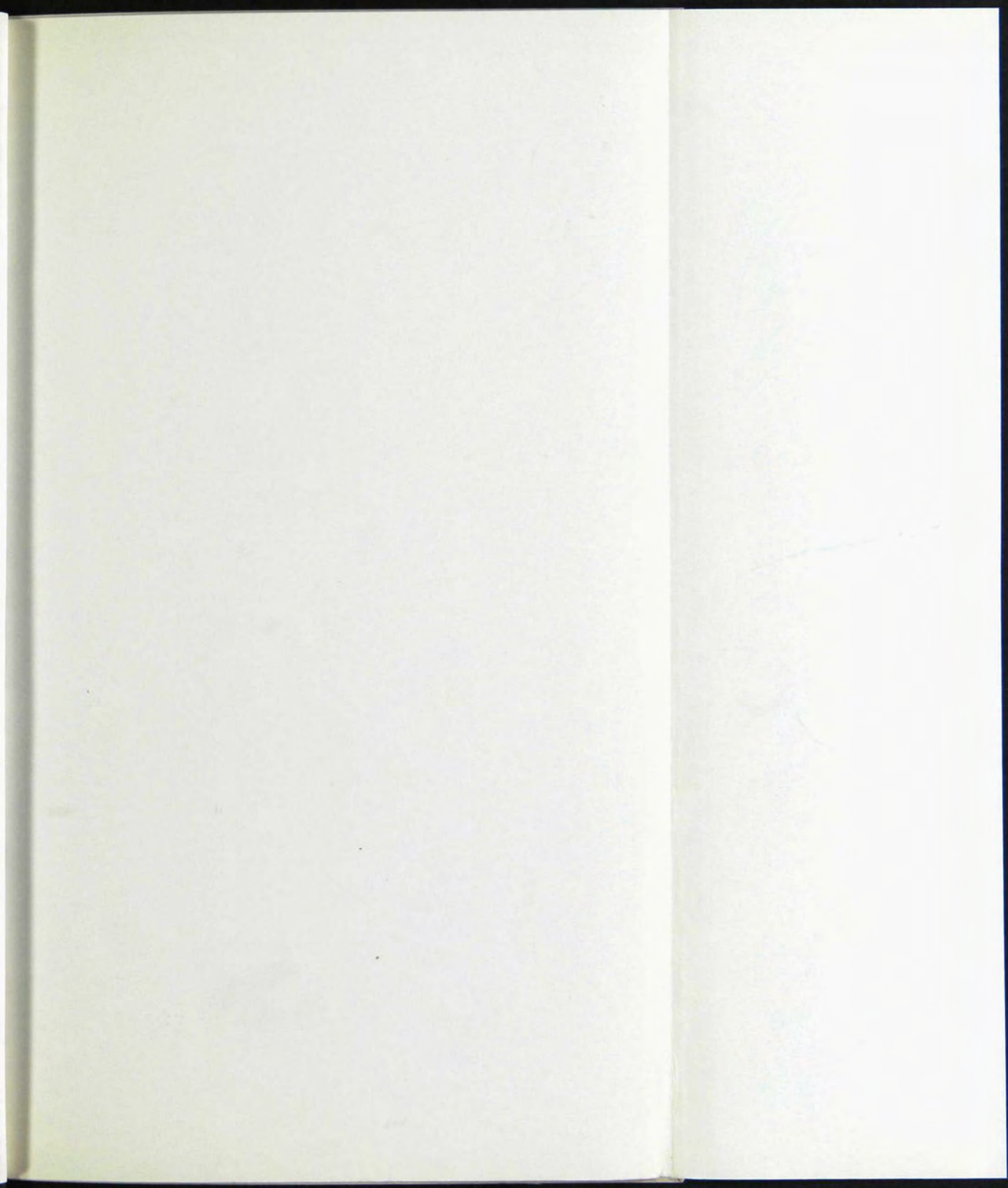
- 850:1 *R* **Journal VI** : 62-63.
U [Ils ne l'auront jamais], dans « Le congrès de langue fran-
 çaise et le sou des tout petits », **le Devoir**, 2 mars 1912, p.
 1. *Signature* : Abbé L.-A. GROULX.
Q [Ils ne l'auront jamais], dans « Le sou des tout petits », **l'Action**
sociale, 11 mars 1912. *Signature* : Abbé L.-A.
 GROULX. *Au début de l'article ce commentaire* : « Nous em-
 pruntons au « Devoir », le délicieux article suivant de M.
 l'abbé Groulx, sur l'aide que nos enfants peuvent apporter
 au Congrès de la langue française. » *Sur sa coupure de presse,*
Groulx a saturé la première partie de l'article et a ajouté à la plume,
avant la deuxième partie le titre : **Une leçon de patriotisme**
F1 « Ils ne l'auront jamais », **Almanach de la langue**
française, 1919 : 78-79. *Après le titre, la note* : **D'après une**
chanson flamande. *Sans signature. Partition du refrain et des*
couplets.
F2 « Ils ne l'auront jamais », **Almanach de la langue**
française, 1922 : 62. *Signature* : Abbé LIONEL GROULX.
Note à la fin du poème : « Chanté pour la première fois au Col-
 lège de Valleyfield par les Philosophes, à leur fête de Ste-
 Catherine, en 1912. » (*Voir* *VI, n. 133.*)
L [Ils ne l'auront jamais], dans « Une leçon de patriotisme »
 ou « Le « sou » des écoles ontariennes », **les Rapailages**.
Les variantes des cinq éditions étant presque toujours identiques,
nous indiquons par L les variantes de L1, L2, L3, L4 et L5.
L1 [Ils ne l'auront jamais], dans « Une leçon de patrio-
 tisme », **les Rapailages**, Montréal, **Le Devoir**, 1916 :
 35-36.
L2 [Ils ne l'auront jamais], dans « Une leçon de patrio-
 tisme », **les Rapailages**, Montréal, Bibliothèque de
 l'Action française, 1919 : 32-33.
L3 [Ils ne l'auront jamais], dans « Le « sou » des écoles on-

- tariennes », **les Rapailages**, Montréal, Albert Lévesque, 1935 : 32-33.
- L4** [Ils ne l'auront jamais], dans « Le « sou » des écoles ontariennes », **les Rapailages**, Montréal, Granger Frères, 1943 : 28.
- L5** [Ils ne l'auront jamais], dans « Le « sou » des écoles ontariennes », **les Rapailages**, édition revue et augmentée, Montréal, Granger Frères, 1945 : 30-31.
- AR** [Ils ne l'auront jamais], dans **l'Appel de la race**. *Seul le refrain est repris dans les cinq éditions. Seule la cinquième édition est signée* : Lionel Groulx. *Les quatre premières portent le pseudonyme* : Aloné de Lestres.
AR1 Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922 : 233.
AR2^e éd., Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922 : 233.
AR3^e éd., Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923 : 233.
AR4^e éd., Montréal, Granger Frères, 1943 : 210.
AR5^e éd., Montréal, Fides, « Collection du Némphar », 1956 : 226-227.
- 850:1 **U, Q, L, AR** *Sans titre* — **F1, F2** **Ils ne l'auront jamais**. *Après le titre, le premier couplet, puis le refrain.*
- 850:2 **U, Q, F1** jamais, jamais (bis) — **F2** jamais, jamais, — **L** l'auront jamais (bis) —
AR1, AR2, AR3
 Ils ne l'auront jamais, jamais,
 Ils ne l'auront jamais, jamais, —
AR4, AR5
 Ils ne l'auront jamais, jamais !
 Ils ne l'auront jamais, jamais,
- 850:3 **F2** Nouvelle-France ; — **AR** Nouvelle France
- 850:4 **L** vaillance ;
- 850:5 **L, AR** jamais.
- 850:6 **F1** orgueil ;
- 850:7 **F2** «Nous
- 850:8 **F1** altière, — **F2** «Et <...> altière,
- 850:9 **F1, L** cercueil. — **F2** «En paix nous <...> cercueil.» — **U, Q, L** **Ils ne l'auront jamais...** *entre le premier et le deuxième couplet*
- 850:10 **F2** **Tant que brillera le soleil**
Sur nos champs et sur nos montagnes,
Tant que les fils de nos campagnes
Prieront aux heures du réveil ;
 Tant que nos fleuves couleront,
- 850:11 **F2** **Que l'éternelle Laurentide**
- 850:12 **U, Q, F1, L** fidèle, — **F2** **Dressera son front intrépide,**
- 850:13 **F1, F2** Que les érables verdiront. (**F2**) — **U, Q, L** Que les érables verdiront.../ **Ils ne l'auront jamais.../**
- 850:14 **U, Q, L** Tant que la croix de nos clochers
 Se heurtera dans les étoiles ...
Ils ne l'auront ...
Fin de ces versions dont c'est le quatrième couplet, alors qu'il s'agit du troisième couplet de R — **F2**
Tant que nos mères à genoux,

- Nos aïeules en coiffe blanche,
Près des berceaux de la revanche,
Rediront les mots de chez nous ;**
- 850:15 *FI S'enchassera* dans
850:16 *R* jusques *corr.* jusqu'a[ux]
850:17 *FI* rochers.
851:1 *U, Q, F2, L2, L3, L4, L5* vouloir, — *FI, LI,* vouloir — *Ce quatrième couplet de R, constitue le quatrième de FI, le troisième de U, Q, L et le sixième de F2.*
851:2 *F2* batailles,
851:4 *FI* devoirs. — *U, Q, L* devoirs .../
Ils ne l'auront jamais ... —
F2 A la hauteur des grands devoirs :/
Ils ne l'auront/
Fin de cette version
851:5 *R* Tant <...> féal... *Ce cinquième couplet de R est également le cinquième de FI et F2, mais n'apparaît pas dans U, Q et L.*
851:6 *F2* militante,
851:7 *FI* Et noble parce que — *F2* Et forte parce que
851:8 *F2* féal ; — *FI*
Saura vouer un cœur féal.
**Tant que brillera le soleil
Sur nos champs et sur nos montagnes,
Tant que les fils de nos campagnes
Prieront aux heures du réveil.**
**Tant que nos mères à genoux
Nos aïeules en coiffe blanche
Près des berceaux de la revanche
Rediront les mots de chez nous.**
851:9 *R* fois à la *supp.* — *FI* Chanté pour la première fois au Collège de Valleyfield par les Philosophes, à leur fête de Ste-Catherine, en 1912.
851:11 *R* ai *corr.*
851:12 *R* C'était <...> franco-ontariennc. *add. d'une encre différente*

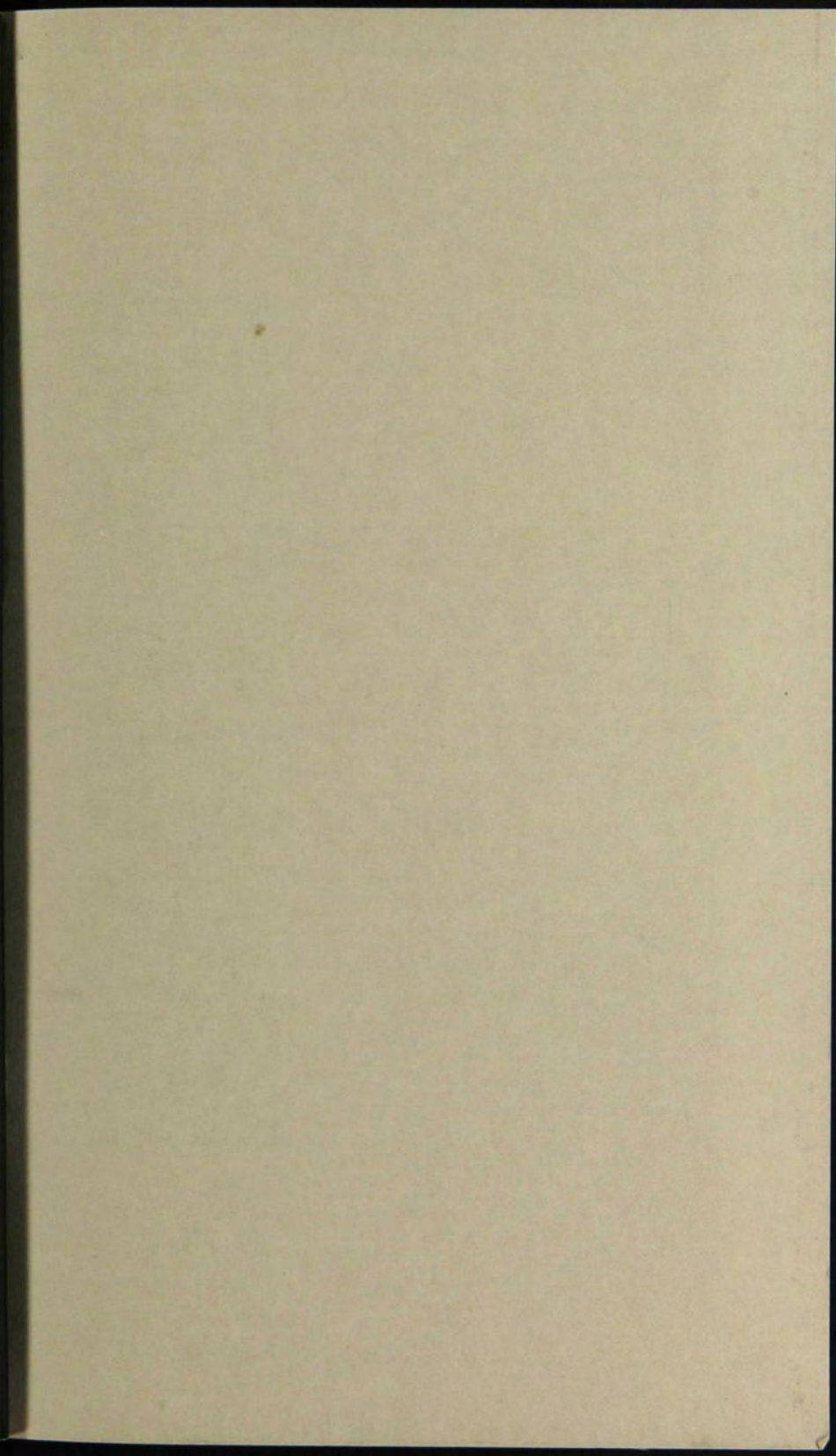
Photocomposition: Logidec, Montréal.
Achevé d'imprimer le 15 novembre 1984,
sur les presses des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc., à Cap-Saint-Ignace. Qué.

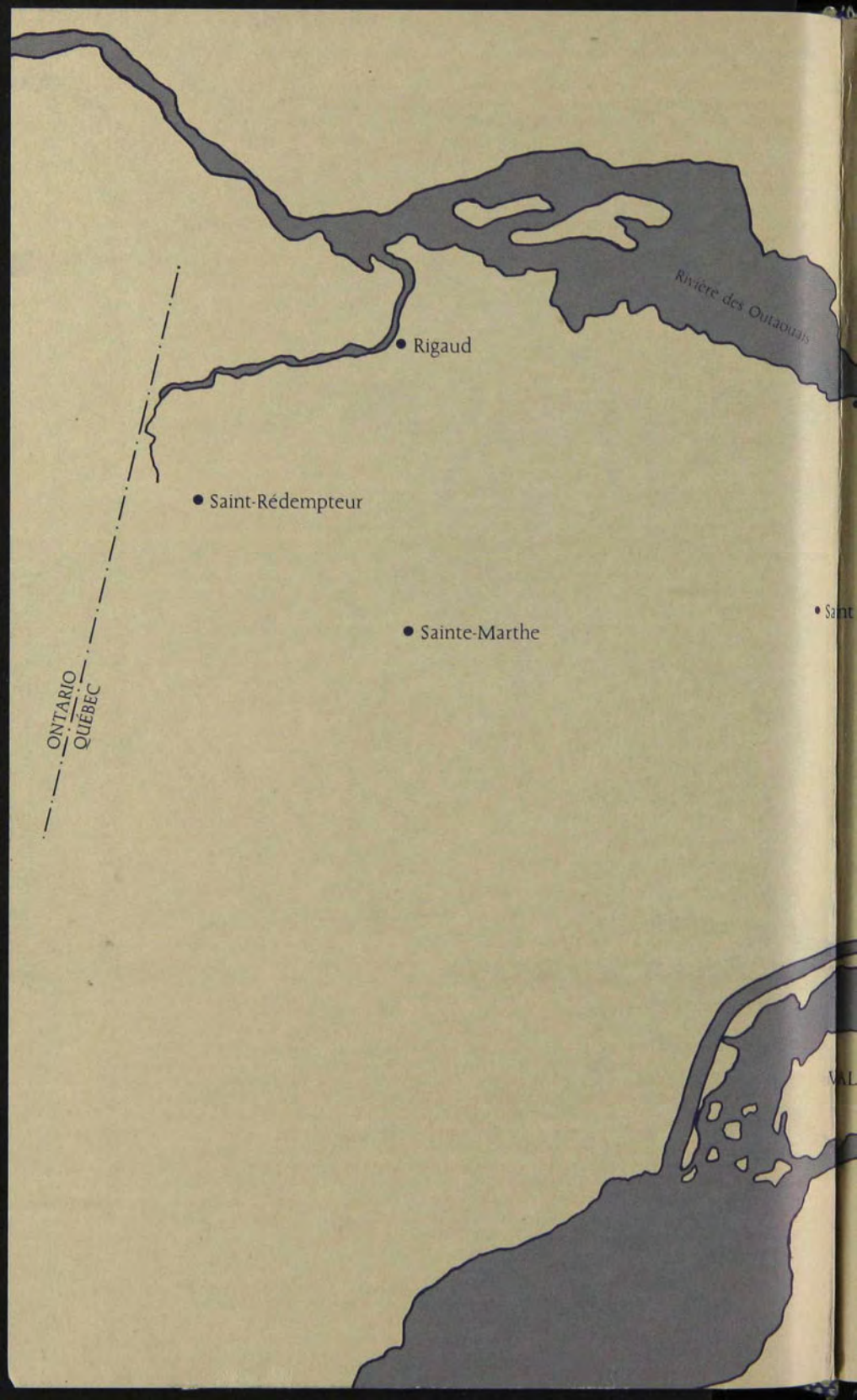






ISBN 2-7606-0654-6
CONCEPTION GILLES GOIRDEAU
IMPRIMÉ AU CANADA





ONTARIO
QUÉBEC

• Rigaud

• Saint-Rédempteur

• Sainte-Marthe

• Saint

Rivière des Outaouais

VAL

BNQ



000 337 384

